JACK WHYTE

LA TRILOGIE DES TEMPLIERS

TOME 2 – L'HONNEUR DES JUSTES



Jack Whyte

L'Honneur des Justes

La Trilogie des Templiers – tome 2

Traduit de l'anglais (Canada) par Guy Rivest

Bragelonne

À ma femme, Beverley,
pour sa patience infinie et à toute épreuve,
pour ses encouragements, pour son soutien,
et pour l'inspiration qu'elle me procure.

« Il n'est pas un seul des Francs qui ne comprenne que, si nous procédons à la reconquête du littoral [de Syrie] et si nous déchirions le voile de leur honneur, ce pays leur tombera des mains et que nous pourrons alors étendre nos mains pour aller à la conquête du leur. »

Abû Shâma, historien arabe, 1203-1267[1]

« Ainsi le chevalier du Christ donne la mort en pleine sécurité et la reçoit dans une sécurité plus grande encore. […] Vient-il à succomber lui-même, on ne peut dire qu'il a péri, au contraire, il s'est sauvé. »

Bernard de Clairvaux, 1090-1153[2]

---

1. Francesco Gabrieli, *Chroniques arabes des Croisades*. Traduit par V. Pâques. Paris, Sindbad, 1977, Coll. La Bibliothèque arabe. (*NdE*)
2. Bernard de Clairvaux, *Œuvres complètes de saint Bernard*. Traduit par M. l'abbé Charpentier. Tome II. Paris, Librairie de Louis Vivès éditeur, 1866. (*NdE*)

LIVRE PREMIER

Palestine : 1187 apr. J.-C.
Les Cornes de Hattîn

Chapitre premier

Les soldats adorent se plaindre ; ils considèrent cela comme un de leurs droits et ils l'ont toujours fait, dès les premières guerres, indépendamment du rang qu'ils occupaient ou de la personne pour qui ils combattaient, fût-ce Agamemnon, Alexandre le Grand, Hannibal ou Hadrien. Ils connaissent leur métier, ou tout au moins croient le connaître, et chacun d'entre eux est intimement convaincu qu'il sait mieux que son commandant ce qui aurait vraiment dû être fait, à n'importe quel moment dans le passé. Et parfois même dans le présent.

— Nous n'aurions jamais dû quitter Séphorie. Pour l'amour de Dieu, un aveugle aurait pu voir ça.

— Vraiment ? Alors, pourquoi quelque aveugle ne s'est-il pas levé pour dire quelque chose avant que nous partions ? Je suis sûr que Ridefort aurait écouté ce qu'il avait à dire et en aurait tenu compte, surtout s'il s'était agi d'un aveugle.

— Va te faire foutre, Belin, je suis sérieux. Qu'est-ce que nous *faisons* ici ?

— Nous attendons qu'on nous dise quoi faire. Nous attendons de mourir. C'est ce que font les soldats, n'est-ce pas ?

Alexander Sinclair, chevalier du Temple, écoutait la discussion tranquille mais intense qui se déroulait derrière lui. Pourtant, il s'efforçait d'y sembler indifférent parce que même s'il était en partie d'accord avec l'amère indignation de sire Antoine de Lavisse, il ne pouvait se permettre d'avoir l'air de l'approuver. Une telle attitude risquerait de saper la discipline. Il resserra son foulard autour de son visage et se dressa sur ses étriers pour parcourir des yeux le camp plongé dans l'obscurité. Il entendit les bruits assourdis de mouvements invisibles venant de toutes parts ainsi qu'un autre son, la voix d'un Arabe dans le lointain qui avait crié durant toute la nuit, comme une litanie : « *Allāhu Akbar* », « Dieu est grand ». Derrière lui, Lavisse grommelait toujours.

— Pourquoi un homme sain d'esprit quitterait-il un lieu sûr, protégé par des murs de pierres et disposant de toute l'eau dont une armée pourrait avoir besoin pour s'enfoncer dans le désert au milieu de l'été ? Qui plus est, pour affronter un ennemi qui *vit* dans le désert, nous surpasse de beaucoup en nombre et est immunisé contre la chaleur ? Dis-le-moi, s'il te plaît, Belin. Je veux savoir. J'ai besoin de connaître la réponse à cette question.

— Alors, ne me la pose pas.

Le dégoût et la frustration transparaissaient dans le ton dur de Belin.

— Dieu du ciel, va le demander à Ridefort. C'est lui qui a convaincu notre idiot de roi de se lancer dans cette aventure, et je suis certain qu'il se fera un

plaisir de t'en donner les raisons. Et probablement qu'il t'enverra amuser les Sarrasins, ligoté nu-fesses à ta selle, les yeux bandés.

Sinclair eut un geste d'impatience, car il savait à quel point il était injuste d'attribuer uniquement à Gérard de Ridefort leur présente situation. Le grand maître du Temple était une cible trop facile et trop bien connue. D'autre part, Sinclair savait qu'il fallait aiguillonner le roi de Jérusalem, Guy de Lusignan, pour qu'il agisse. L'homme n'était roi que de nom, couronné grâce à l'insistance de son indulgente épouse, Sibylle, la sœur du roi précédent et maintenant reine légitime de Jérusalem. Mais Guy était tout à fait irresponsable dans sa façon de se servir de son pouvoir, étant né faible et indécis.

Toutefois, les hommes qui argumentaient derrière Sinclair n'avaient nul intérêt à être pondérés. Ils se plaignaient simplement pour le plaisir de la chose.

— Taisez-vous ! Voici Moray qui arrive.

Sinclair fronça les sourcils dans l'obscurité et tourna légèrement la tête pour voir son ami, sire Lachlan Moray, qui approchait à cheval, fin prêt pour ce que l'aube apporterait, bien qu'il restât une autre heure à la nuit. Sinclair n'était pas surpris puisque, d'après ce qu'il avait déjà vu, personne n'avait pu dormir pendant cette terrible nuit d'angoisse. On entendait partout des toussotements, le son dur, guttural, d'hommes assoiffés d'air frais s'étouffant dans la fumée. Les Sarrasins qui les entouraient et les surplombaient dans l'obscurité des collines avaient incendié les broussailles au milieu de la nuit, et l'odeur écœurante des épinaies résineuses enflammées était devenue plus forte de minute en minute. Sinclair ressentit un chatouillement menaçant dans sa propre gorge et s'efforça de prendre de courtes respirations en songeant que dix ans plus tôt, quand il avait débarqué en Terre sainte pour la première fois, il n'avait jamais entendu parler de ces êtres qu'étaient les Sarrasins. Maintenant, c'était l'appellation la plus courante ici ; elle décrivait tous les guerriers fidèles et fervents du prophète Mahomet, et plus précisément du sultan kurde Saladin, quelle que soit leur origine. L'empire de Saladin était extrêmement vaste, car il avait réuni les deux immenses territoires de la Syrie et de l'Égypte, et son armée se composait de toutes les races d'infidèles, des Bédouins bronzés d'Asie Mineure jusqu'aux mulâtres et aux Nubiens d'Égypte à la peau d'ébène. Mais tous s'exprimaient en arabe, et tous étaient maintenant des Sarrasins.

— Eh bien, je vois que je ne suis pas le seul à avoir passé une nuit paisible et sans rêves !

Moray s'était approché de Sinclair et avait poussé sa monture jusqu'à ce qu'ils se trouvent côte à côte, et maintenant il fixait les collines sombres, suivant le regard de Sinclair en direction du plus rapproché des deux sommets, sommets connus sous le nom de Cornes de Hattîn, qui apparaissait indistinctement au-dessus d'eux.

— Combien de temps nous reste-t-il à vivre, à ton avis ?

— Peu de temps, je le crains, Lachlan. Nous pourrions être morts d'ici midi.

— C'est ce que tu crois, toi aussi ? J'avais besoin d'entendre autre chose de ta part, mon ami.

Moray aspira goulûment l'air entre ses dents puis expira bruyamment, les lèvres pincées.

— Je n'aurais jamais cru que tant d'hommes pourraient mourir à cause de la folie d'un vantard arrogant… de la folie d'un tyran insignifiant, ajouta-t-il, et de la couardise d'un roi.

La ville de Tibériade, la destination qu'ils auraient dû atteindre le soir précédent, et le lac d'eau douce sur lequel reposait la ville se trouvaient à moins de six milles, mais le gouverneur de cette ville était le comte Raymond de Tripoli, et Gérard de Ridefort, le maître du Temple, avait décidé des mois auparavant qu'il détestait le comte Raymond de Tripoli et que ce dernier était un traître musulman, un homme perfide et indigne de confiance.

Contrairement à toute logique concernant l'atteinte d'un endroit sûr et la protection de son armée, Ridefort avait décidé la veille qu'il ne souhaitait pas arriver à Tibériade trop tôt. Cette décision n'avait rien à voir non plus avec une hésitation à rencontrer Raymond de Tripoli, puisque celui-ci campait ici avec son armée et que c'était son épouse, la dame Échive, qui défendait la citadelle de Tibériade en son absence. Quels qu'aient été ses motifs, Ridefort avait pris sa décision et personne n'osa le contredire, puisque l'armée était composée en majorité de chevaliers du Temple. Ridefort avait informé ses collègues commandants qu'il y avait un puits dans le minuscule village de Maskana, à proximité de l'endroit où ils se trouvaient en ce moment, et qu'ils allaient s'y reposer pendant la nuit et partir en direction du lac de Tibériade le lendemain matin.

Étant roi de Jérusalem, Guy de Lusignan aurait pu renverser la décision du grand maître aussitôt qu'il l'avait prise, mais, fidèle à sa nature hésitante, il avait accédé à ses demandes, encouragé en cela par Renaud de Châtillon, un autre formidable Templier et allié occasionnel de Gérard de Ridefort. Châtillon, un homme vicieux, sans foi ni loi et encore plus arrogant et autocratique que Ridefort, était le châtelain de la forteresse de Kérak, connue sous le nom de Crac de Moab, la plus imposante forteresse du monde, et il pouvait se vanter d'être l'homme que Saladin, sultan d'Égypte, de Syrie et de Mésopotamie, détestait le plus dans toute l'armée franque.

Ainsi, le message s'était transmis et l'armée de Jérusalem, la plus grande armée jamais rassemblée pendant les quatre-vingts ans d'existence du royaume, s'était arrêtée et avait dressé son camp pendant que les légions de l'immense armée de Saladin – à elle seule, sa cavalerie était dix fois plus nombreuse que les Francs – l'encerclaient. Entourés de toutes parts avant même la tombée de la nuit, les douze cents chevaliers francs, appuyés par dix mille fantassins et par quelque deux mille soldats de la cavalerie légère, avaient établi un camp inconfortable, rendus nerveux, trop tard hélas, par la nouvelle selon laquelle le puits où leurs chefs avaient choisi de s'arrêter était à sec. Personne n'avait songé à vérifier ce fait à l'avance.

Quand une brise légère commença à souffler à la nuit tombante, ils furent reconnaissants de la fraîcheur qu'elle apportait, mais dans l'heure qui suivrait, ils

allaient la maudire parce qu'elle soufflerait la fumée jusqu'à eux toute la nuit.

Maintenant, le ciel s'éclaircissait avec les premières lueurs de l'aube, et Sinclair savait, au plus profond de lui-même, que la probabilité que lui et ses compagnons survivent aux prochaines heures était fort mince. Les éléments qui jouaient contre eux étaient d'une ampleur ridicule.

Les chevaliers du Temple, dont la devise était « les premiers à attaquer ; les derniers à battre en retraite », aimaient se vanter qu'une seule épée chrétienne pouvait abattre cent ennemis. Cette arrogante foi avait donné lieu à l'incroyable massacre d'une forte troupe de Templiers et d'Hospitaliers à Cresson, un peu plus d'un mois plus tôt, et l'armée qui les entourait ce jour-là risquait de mettre en lumière une fois pour toutes ce mensonge insensé. L'armée actuelle de Saladin était presque entièrement composée d'une cavalerie légère, mobile et résistante, célèbre pour l'habileté de ses archers à cheval. Montant des chevaux yéménites superbement agiles, ces guerriers étaient dotés d'une armure légère pour augmenter leur vitesse et portaient des armes d'acier damasquiné léger et des lances mortelles dont la hampe était faite de roseaux. Minutieusement entraînés aux tactiques d'attaque et de retraite rapides, ils menaient leurs opérations en petits escadrons disciplinés, bien organisés et bien dirigés. Ils étaient des dizaines de milliers et parlaient tous la même langue, l'arabe, ce qui leur donnait un énorme avantage sur les Francs, dont plusieurs ignoraient la langue des chrétiens qui combattaient auprès d'eux.

Sinclair savait depuis des mois que l'armée rassemblée par Saladin pour cette guerre sainte – l'armée qui entourait maintenant les Francs – comportait des contingents venus d'Asie Mineure, d'Égypte, de Syrie et de Mésopotamie, et il savait également que le commandement des diverses divisions de l'armée avait été confié au plus féroce allié kurde de Saladin, sa troupe d'élite. D'après les rumeurs, les cavaliers étaient au nombre d'environ quinze mille, et Sinclair avait vu de ses propres yeux que l'armée qui les accompagnait était si vaste qu'elle remplissait tout l'horizon alors qu'elle approchait du camp des Francs, occupant tout le paysage aussi loin que l'œil pouvait voir. Il avait entendu le chiffre de quatre-vingt mille épées circuler de bouche à oreille dans ses propres rangs, mais selon sa propre estimation, leur nombre s'approchait davantage de cinquante mille que de quatre-vingt mille. Il n'en tirait cependant aucun réconfort.

— Nous savons tous deux que Ridefort est responsable de ce désastre, Sinclair. Pourquoi ne pas l'admettre ?

Sinclair soupira et se tourna vers son ami en se frottant les yeux du bout de sa manche.

— Parce que je ne le peux pas, Lachie. Je suis un chevalier du Temple, et il est mon maître. Je suis lié à lui par des vœux d'obéissance. Je ne peux rien dire de plus sans être déloyal.

Lachlan Moray se racla la gorge et cracha.

— Eh bien, il a beau être un maître, il n'est pas le mien ; alors je peux dire ce que je veux, et je pense qu'il est fou… lui et tous ses semblables : le roi et le maître du Temple, qui sont de la même espèce, et cet animal de Raymond de

Châtillon, qui est pire que les deux réunis. C'est insensé et humiliant de se trouver coincés ici dans de telles conditions. Je veux retourner chez moi.

Un mince rictus apparut au coin des lèvres de Sinclair.

— Nous sommes très loin d'Inverness, Lachlan, et il se peut bien que tu n'y arrives pas aujourd'hui. Tu ferais mieux de rester ici et de demeurer près de moi.

— Si ces païens me tuent aujourd'hui, comme tu le soupçonnes, j'y serai avant que le soleil ne se couche sur Ben Wyvis, déclara Moray.

Il hésita et regarda son ami du coin de l'œil.

— Demeurer près de toi, dis-tu ? Je ne vois pas comment ce serait possible, même si je le voulais. Je ne fais pas partie de ta compagnie, et vous formez l'arrière-garde.

— Non, tu ne fais pas partie de ma compagnie, répondit Sinclair, le regard tourné vers l'est où le ciel s'éclaircissait rapidement, mais j'ai l'impression qu'avant que le soleil ne se trouve à son apogée aujourd'hui, plus personne ne se préoccupera de qui chevauche avec qui, que ce soient les Templiers ou d'autres. Reste près de moi, mon ami, et si nous devons mourir et retourner en Écosse, alors allons-y ensemble en esprit quand nous partirons.

Il s'arrêta un moment, son regard se tournant légèrement vers la lumière qui avait commencé de luire à l'intérieur de l'immense ombre noire qu'était la tente royale.

— Le roi vient de se lever.

— C'est une honte, grommela Moray. Aujourd'hui plus que n'importe quel autre jour, il devrait rester au lit. De cette façon, nous aurions un peu d'espoir de faire quelque chose de bien et de nous en sortir vivants.

Sinclair lui décocha un rapide sourire, amusé comme toujours devant l'irrévérence de son ami.

— Ne fonde pas tes espoirs là-dessus, Lachlan. Si nous survivons à cette journée, nous serons faits prisonniers et vendus comme esclaves. Je préfère une mort propre et rapide…

Il fut interrompu par le bruit strident d'une trompette, et porta instinctivement ses mains sur les armes à sa ceinture.

— Le temps est venu de se rassembler. Souviens-toi de demeurer à mes côtés. À la première occasion… et je te promets que ce ne sera pas long… dirige-toi vers nous. Nous ne serons pas difficiles à trouver.

Moray hocha simplement la tête puis donna un coup de poing sur l'épaule de son ami.

— Je vais essayer. Qu'il en soit ainsi : je n'aurai pas à quitter mes amis en danger. Porte-toi bien.

— Bien sûr, mais nous sommes tous en danger aujourd'hui, plus que jamais. Tout ce que nous pouvons faire, c'est vendre chèrement notre peau, et puisque mes compagnons sont tous des Templiers, tu auras plus de chances de survivre en combattant près de moi que je n'en aurais en combattant à tes côtés. Adieu.

Les deux hommes firent tourner leur monture et se dirigèrent séparément vers leur position respective : Sinclair parmi les chevaliers du Temple, à l'abri d'un

monticule derrière la tente du roi, et Moray parmi la troupe rassemblée en vitesse de chevaliers chrétiens et d'aventuriers qui avaient répondu à l'appel aux armes qu'avait lancé Guy de Lusignan après son couronnement. C'étaient ces hommes qui entouraient maintenant le roi ainsi que le précieux reliquaire de la Vraie croix qui les surplombait tous.

Jetant encore un coup d'œil vers la voûte céleste, Sinclair vit que l'aube était déjà proche, le ciel ayant pris une teinte rosée à l'est, puis il frissonna malgré lui en voyant la nouvelle étoile éclatante dans le firmament de moins en moins sombre. Contrairement à la plupart de ses compagnons, il n'était pas superstitieux, mais il pouvait à peine réprimer le sentiment de malaise qui s'emparait parfois de lui depuis quelque temps. Cette étoile était apparue seulement une dizaine de jours auparavant, exactement trois semaines après le massacre des chevaliers du Temple à Cresson, et sa présence suscitait le pessimisme parmi les Francs, car il s'agissait de la dernière d'une longue série de manifestations étranges qu'ils avaient observées dans les cieux au cours de la dernière année.

Depuis l'année précédente, il y avait eu six éclipses solaires et deux éclipses lunaires. Huit signes évidents, selon la plupart des gens, que Dieu était malheureux de ce qui se produisait sur Sa Terre sainte. Puis était apparue cette lueur fulgurante dans le ciel, une étoile si brillante qu'elle était visible même le jour. Certains affirmaient, et les prêtres ne faisaient pratiquement rien pour les contredire, que c'était une réapparition de l'étoile de Bethléem brillant de nouveau dans le ciel pour rappeler aux guerriers francs leur devoir envers leur Dieu et Son Fils bien-aimé.

Sinclair était davantage enclin à croire la rumeur qui circulait parmi les Arabes francophones de sa connaissance. Ils croyaient que les étoiles se déplaçaient indépendamment les unes des autres, et que certaines des étoiles les plus brillantes du firmament s'étaient alignées d'une façon ou d'une autre et que leur lumière s'était combinée pour produire ce phare éclatant, si brillant qu'on pouvait même le voir à midi certains jours.

Quand il rejoignit son propre escadron, Sinclair plaça plus fermement son heaume d'acier plat sur ses sourcils, parcourant ses hommes des yeux. Tous étaient éveillés et avaient adopté une attitude solennelle ; aucun badinage ni aucun éclat de rire ce matin… non pas, songea-t-il, qu'il y ait jamais eu beaucoup de rires parmi les chevaliers du Temple. On interdisait formellement cette pratique qui était considérée comme frivole et convenait peu à une attitude pieuse. Il regarda Louis Chisholm, un sergent d'armes et le serviteur personnel d'Alexander Sinclair depuis l'enfance. Confronté à la perspective de vivre en homme libre quand son employeur s'était joint à la confrérie des chevaliers du Temple, Chisholm avait choisi de demeurer auprès de l'homme qu'il connaissait le mieux au monde, et s'était porté volontaire pour devenir un frère sergent au sein de l'ordre. Alors que Sinclair s'approchait de lui, il se retourna sur sa selle et leva les yeux vers le ciel, à travers la fumée qui dérivait vers les sommets des Cornes de Hattîn.

— On raconte que c'est à cet endroit que Jésus a prononcé son sermon sur la montagne, dit-il. Exactement là, sur les pentes de cette montagne. Je me demande s'il pourrait dire à la foule rassemblée aujourd'hui quoi que ce soit qui, d'une quelconque manière, aurait une influence sur la suite des événements…

Il se retourna de nouveau et regarda Sinclair dans les yeux, puis parla avec un fort accent écossais.

— On a fait un bon bout de chemin depuis Édimbourg, Sir Alec, et on a tous les deux changé depuis notre départ… mais ce lieu est un endroit sinistre pour mourir.

— Nous n'avions pas le choix, *Lewis*, répliqua Sinclair d'une voix douce, prononçant le nom de son compagnon à la manière écossaise. La décision ne relevait pas de nous.

Chisholm grimaça.

— Ouais, eh bien, c'est ce que j'en pense, dit-il en regardant une fois de plus autour de lui. Nous sommes presque prêts. Les Hospitaliers commencent à se regrouper là-bas, sur la droite. Ils vont se mettre en marche bientôt, alors nous devons être prêts. Vous avez vu combien sont contre nous, là-bas ?

Il cracha puis passa le bout de sa langue sur ses dents, aspirant les grains de sable avant de cracher de nouveau.

— À mon avis, la bataille sera brève, mais nous allons essayer de faire en sorte que ce soit une bonne bataille. Bonne chance, Sir Alec. Je serai derrière vous pour surveiller vos arrières.

Sinclair tendit le bras et prit la main de l'homme dans la sienne.

— Que Dieu te bénisse, Louis. Je te surveillerai aussi. Maintenant, qu'est-ce qui cause ce retard ?

Aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles, la première trompette se fit entendre, immédiatement suivie par d'autres, alors que l'armée commençait à se mettre en formation de bataille, les chevaliers de l'Hospital formant l'avant-garde. La division du roi au centre, son étendard royal flottant au-dessus de lui, s'avança derrière les vétérans Hospitaliers même si, encerclés de cette façon, ces derniers n'avaient devant eux aucun front clairement défini. Malgré cela, les chevaliers qui constituaient la garde du roi se mirent en formation derrière lui, tout comme les prélats et les prêtres chrétiens portant l'impressionnant reliquaire qui renfermait le fragment de la Vraie croix du Christ qu'avait soi-disant découvert l'impératrice Hélène, la mère de Constantin le Grand. Il avait la forme d'une croix géante, nacrée, sertie de joyaux et de pierres précieuses, et faisait office de point de ralliement bien visible non seulement pour ses protecteurs, mais également pour leurs attaquants.

Au-delà des formations carrées de l'armée chrétienne, et les entourant complètement, la grande armée de Saladin remuait et se déplaçait maintenant, à découvert bien que parfois masquée par la fumée tourbillonnante et par la poussière que soulevait son propre mouvement. Presque silencieuse, elle attendait patiemment de voir ce qu'allait tenter l'armée chrétienne.

La foule autour de Sinclair était anormalement tranquille. Chacun était debout sur ses étriers et allongeait le cou pour voir au-dessus des têtes des hommes directement devant lui dans la lumière de l'aube. Les seuls bruits familiers étaient ceux que produisaient les sabots des chevaux battant le sol et leurs expirations nasales, ainsi que les craquements et grincements des selles de cuir et des harnais. Même les rares mouvements qu'ils faisaient soulevaient des nuages de poussière étouffante qui ajoutaient à l'irritation causée par la fumée.

Sinclair desserra l'étreinte du fourreau sur son épée et se pencha légèrement sur sa selle pour jeter de nouveau un coup d'œil à Louis Chisholm.

— Reste près de moi, maintenant, Louis. C'est un dur combat qui s'annonce.

Il avait à peine prononcé ces mots qu'une multitude de trompettes se mirent à résonner et, tandis que la troupe qui l'entourait commençait à se mouvoir, se préparant à foncer, Sinclair se demanda qui pouvait être responsable d'une telle idiotie, car ils ne pouvaient aller nulle part sans se heurter à la masse de la cavalerie ennemie. Cette réflexion fut le dernier souvenir cohérent qu'il allait garder du désordre qui s'ensuivit, puisqu'une agitation dans les rangs des Templiers derrière lui annonça l'arrivée d'une lourde charge de la cavalerie sarrasine qui s'était approchée, invisible, venue de l'ouest encore sombre et sous le couvert de la fumée.

Sinclair et ses compagnons templiers de l'arrière-garde, pris de court et surpassés en nombre, combattirent férocement pour repousser la cavalerie d'élite de Saladin. Ils lancèrent une attaque futile après l'autre contre un ennemi qui s'éloignait chaque fois devant eux pour se regrouper immédiatement et encercler de nouveau les chevaliers lourdement armés et irrités. Enragés par la perfidie des archers musulmans qui concentraient leurs tirs sur les chevaux pour ensuite cibler les cavaliers, les Templiers étaient inexorablement refoulés vers leurs propres troupes, et découvrirent que le roi, pour des raisons personnelles, avait ordonné à sa suite d'ériger une barrière de tentes entre lui et l'ennemi qui se rassemblait à l'arrière. Cette barrière, aussi mince et vaine fût-elle, suscitait le chaos parmi les Templiers survivants qui tournaient et bifurquaient sans cesse, forcés de briser leurs formations réduites pour chevaucher entre les tentes, la cavalerie ennemie sur les talons. Et même lorsqu'ils eurent traversé la rangée de tentes, ils ne trouvèrent ni troupe de relève ni soutien parce que les chevaliers du centre s'agglutinaient inutilement autour du roi et de la Vraie croix, se nuisant entre eux, sans se rendre compte de la nécessité de s'accorder de l'espace pour combattre.

Sinclair, agissant purement par instinct, bifurqua vers la droite et mena son propre escadron autour de l'immense mêlée d'hommes et de chevaux, puis obliqua brusquement vers la gauche en un arc étroit, tout à fait conscient qu'en agissant ainsi il exposait leur flanc droit, qui était sans armure, aux projectiles des archers musulmans. Il vit Louis Chisholm s'affaisser, frappé d'au moins deux flèches, tandis que lui-même subissait l'attaque d'un guerrier qui avait surgi de nulle part sur une petite monture agile et intrépide. Au moment où il réussit à éviter le coup de cimeterre du sarrasin et qu'il se retrouva genou contre genou

avec son assaillant suffisamment longtemps pour lui assener de sa selle un coup sauvage à la gorge, Louis gisait loin derrière lui et Sinclair était trop occupé pour retourner le chercher.

Quelque temps après, il se demanda brièvement ce qu'étaient devenus leurs dix mille cavaliers, car il ne voyait aucun signe de leur présence. Son monde venait d'être réduit à une minuscule arène piétinée et remplie de fumée, de poussière, de mouvements désordonnés et de tous les cris de l'enfer, alors qu'hommes et bêtes étaient blessés et tués tout autour de lui. Il reconnaissait les choses et les événements dans des visions fugaces et des pensées incomplètes, oubliées dans l'urgence du moment : le prochain visage aux traits sauvages et grimaçants, le prochain impact de son bouclier ou de son épée. Il ressentit un dur coup dans le dos et évita de justesse d'être désarçonné en se retenant seulement du coude au troussequin de sa selle. Il lui en coûta la perte de son bouclier, mais il savait qu'il allait mourir de toute façon s'il était frappé de nouveau ou s'il tombait. Il réussit à se remettre en selle, tirant de toutes ses forces sur les rênes de son cheval pour l'éloigner du danger. Alors, en l'espace de quelques secondes, il se retrouva à la périphérie de la mêlée, au bord du terrain surélevé, regardant vers le bas de la pente les Hospitaliers complètement encerclés, isolés de l'armée principale par une troupe de cavaliers ennemis qui s'était frayé un chemin dans l'espace étroit entre l'avant-garde et le centre.

Il n'eut pas le temps d'en voir davantage parce que sa présence, seul à cet endroit, avait été remarquée et qu'il était de nouveau attaqué par deux hommes qui convergeaient vers lui de chaque côté. Il choisit l'homme sur la droite, le plus petit des deux, et s'élança avec son cheval directement vers lui, tenant sa longue épée à bout de bras jusqu'au dernier moment, puis l'abaissant à l'horizontale pour que l'homme s'empale lui-même, la vitesse de la course lui arrachant presque l'arme des mains. Haletant, Sinclair fit pivoter son cheval de la main gauche, cherchant des yeux le deuxième homme qui se trouvait maintenant tout près derrière lui. L'animal recula et se cabra sous lui, surpris par la silhouette qui avançait en trombe. Sinclair se pencha sur sa selle et se dressa sur ses étriers tandis qu'il laissait tomber les rênes sur le cou du cheval cabré et dégainait de la main gauche une dague de trente centimètres de long. Un coup d'épée direct détourna la lame tranchante de l'ennemi et, alors que leurs corps se heurtaient, il pointa désespérément sa dague vers le haut. La pointe frappa le métal de l'armure sur la poitrine de son assaillant et glissa en direction du cou, plongeant dans la chair molle sous son menton alors que l'impact le faisait basculer de sa selle, les talons dans les airs. Sinclair resserra instinctivement sa prise, se raidissant contre le poids de l'homme mort qui tombait, mais la courte dague se libéra facilement et il put se relever. Il tournoya, sans défense, pendant quelques instants pour constater qu'il était de nouveau seul dans un espace étroit où il ne bénéficiait que d'une relative tranquillité.

Dans la lumière matinale qui l'enveloppait, le soleil étincelait sur le métal, et il aperçut, à une certaine distance, une autre bataille, plus haut sur les pentes du mont Hattîn, où des formations de fantassins, de toute évidence chrétiennes,

semblaient s'éloigner de la crête et descendre en direction de l'est, vers Tibériade. À ce moment, il entendit quelqu'un l'appeler par son nom. Il se retourna et aperçut un groupe serré de ses frères d'armes s'élancer vers lui. Il éperonna sa monture et chevaucha pour les rejoindre, vaguement conscient des flèches qui voletaient autour de lui comme des guêpes en colère, et ensemble ils chargèrent en direction du haut de la colline, vers la tente du roi, pour défendre leur souverain et la Vraie croix. Arrivés auprès du roi, ils connurent un bref répit tandis que l'ennemi se retirait momentanément pour se regrouper, et Sinclair, tournant les yeux vers les lointains sommets avec ses compagnons, vit qu'une tragédie se préparait.

Personne ne savait qui avait ordonné à l'infanterie d'escalader les pentes du mont Hattîn. Les fantassins avaient presque atteint le sommet quand ils furent bloqués par des renforts apparemment inépuisables de cavaliers de Saladin. Tout le flanc de la colline semblait embrasé, la brigade entière d'infanterie, dix mille hommes appuyés par deux mille cavaliers légers, visiblement rendus fous par la soif et la fumée, s'étaient retournés et avaient entrepris une course désespérée vers le sanctuaire qu'offrait la vision éloignée des eaux du lac de Tibériade lesquelles brillaient loin en contrebas dans la lumière du matin. Il était évident qu'ils avaient l'intention de foncer à travers les rangs ennemis et de parvenir au lac, mais Sinclair vit la charge qui se préparait pendant le bref moment où il rassembla ses propres hommes, et, avec un haut-le-cœur, il comprit exactement ce qui allait se produire. Il n'y avait rien qu'il puisse faire, et sa propre responsabilité lui paraissait claire : lui et ses camarades devaient s'occuper des menaces auxquelles ils étaient directement confrontés. Par conséquent, il eut peu de temps pour observer le massacre qui se produisit sur les pentes inférieures desquelles la cavalerie sarrasine s'éloigna simplement, laissant le terrain à ses archers à cheval pour qu'ils exterminent les fantassins à mesure qu'ils avançaient. La bataille était bien visible depuis le tertre où avait été érigée la tente du roi. En moins d'une heure, tout fut terminé. Il n'y eut aucun survivant, et aussi occupés fussent-ils pendant que survenait le carnage en contrebas, il n'y eut pas un seul chevalier de l'entourage du roi qui ne fût conscient que douze mille de leurs hommes venaient de mourir vainement, sans qu'ils aient pu leur venir en aide.

Les Sarrasins le virent aussi et réagirent par un assaut frénétique contre les cavaliers postés au sommet du tertre. Ils attaquèrent de toutes parts, avançant et se retirant par vagues, déterminés à éliminer les chevaliers par la simple puissance du nombre. Comme allait plus tard l'apprendre Sinclair, Saladin avait mûrement planifié son attaque pendant les mois précédents et avait décidé que ses archers à cheval constitueraient son meilleur atout dans le combat contre les chevaliers chrétiens, lourdement armés. Ayant pris cette décision, il s'était assuré d'appuyer sa théorie par une logistique sans faille. Chacun des archers avait entrepris le combat muni d'un carquois rempli de flèches, et soixante-dix chameaux de leur caravane avaient été chargés de flèches supplémentaires. Les

chevaliers francs tombèrent rapidement, malmenés, réduits à l'impuissance par une pluie de projectiles qui venaient de partout.

Chapitre 2

Lachlan Moray vit tomber Sir Alexander Sinclair, mais il fut incapable de dire si son ami était blessé ou non, parce que c'était en fait le cheval de Sinclair qu'il avait vu basculer, la poitrine et les flancs hérissés de flèches. Il ne fit qu'entrevoir Sinclair alors que le chevalier à la cape blanche s'élançait vers l'avant et disparaissait derrière la masse de l'animal, atterrissant sur sa gauche et se soustrayant à son regard parmi les rochers, pendant que ses compagnons Templiers tentaient de maîtriser leurs montures terrifiées et d'amener leur ennemi insaisissable à combattre.

Moray lui-même était déjà perplexe, ayant soudainement découvert qu'il était le seul survivant d'une petite troupe de six chevaliers qui se frayait un chemin vers le roi Guy et son entourage. Ils s'étaient retrouvés isolés pendant un moment, séparés de la troupe en retraite du roi par une pente abrupte et rocheuse, et avant qu'ils aient pu rattraper les autres, ils avaient été la cible des archers ennemis. Moray n'avait jamais vu de sa vie une volée de flèches comme celles qui les frappaient ; elles étaient presque opaques, un obscurcissement soudain de l'air autour de lui, tandis que les projectiles mortels les atteignaient comme autant de piqûres de guêpes, et avant qu'il pût comprendre ce qui se passait, il s'était retrouvé seul, ses compagnons éjectés de leurs selles et projetés vers la mort. Miraculeusement, bien qu'il ne s'en rendrait compte que plus tard, son cheval et lui étaient demeurés indemnes. Il n'avait reçu qu'une seule flèche et celle-ci avait ricoché sur son épaulière, le projetant vers l'arrière sur sa selle sans le blesser.

Moray était seul et vulnérable, et il savait qu'il serait mort avant de pouvoir lancer sa monture vers l'éboulis pierreux au-dessus de lui. C'est alors qu'il se souvint des paroles de Sinclair et se tourna pour chercher des yeux son ami en contrebas, juste à temps pour le repérer et le voir tomber. Tout en poussant des jurons, le chevalier écossais éperonna durement sa monture, cherchant vainement autour de lui un ennemi à frapper, tandis qu'il se précipitait vers l'endroit où Sinclair était tombé, convaincu qu'il allait le trouver mort et que lui-même était sur le point de périr. Mais aucun ennemi ne vint à portée de son épée et Moray descendit rapidement de sa selle, à côté du cheval mort de Sinclair, sans essayer d'attacher le sien ; il remarqua que les chevaliers du Temple qui fourmillaient à cet endroit quelques instants plus tôt s'étaient éloignés.

Il se dirigea en hâte vers le premier chevalier tombé qu'il vit et se pencha sur lui, utilisant la masse du cheval mort pour se protéger, mais le cadavre n'était pas celui d'Alec Sinclair, pas plus que ne l'était celui de l'homme gisant un peu plus

loin dans un amoncellement de membres en armures. Au-delà, il y avait deux hommes par terre, transpercés de nombreuses flèches, mais il savait qu'ils étaient trop loin pour que son ami fût l'un d'entre eux et ne prit même pas la peine de les regarder. Il ne trouvait nulle trace d'Alec Sinclair. Pendant ce temps, son cheval, nerveux à cause de l'odeur du sang, s'était éloigné en bondissant. Moray envisagea pendant un instant d'essayer de le rattraper, pensant que Sinclair devait avoir, d'une manière ou d'une autre, réussi à s'échapper. Toutefois, il changea rapidement d'avis, car il savait qu'un cheval sans cavalier ne constituait pas une cible, alors qu'un homme qui courait attirait l'attention. Il laissa donc s'éloigner la bête, espérant qu'elle s'arrêterait bientôt et l'attendrait.

Il s'accroupit et regarda autour de lui, plus ou moins conscient d'être à l'abri du danger pour le moment. Puis il vit une crevasse dans la roche, tout près, une fente ombrageuse entre le rocher le plus proche et un autre qui se trouvait directement derrière. Il se dirigea rapidement vers la crevasse et vit une jambe, protégée par une armure, qui dépassait d'une fente plus large qu'elle ne le paraissait au départ. Quelques pas de plus et il se retrouva assez près pour s'accroupir et scruter l'intérieur de la petite grotte. Le corps était étendu sur le dos ; c'était Sinclair. Au grand soulagement de Moray, son ami semblait indemne. Il n'y avait aucune trace de sang sur lui ni à proximité de lui. Toutefois, il était inconscient. Moray s'engagea vivement dans la crevasse et se pencha au-dessus de lui. Son épaule gauche était tordue de manière peu naturelle et le membre qui y était attaché avait été ramené derrière le dos. Moray traîna son corps plus loin dans la crevasse, là où il pourrait l'allonger dans ce qui se révéla être un minuscule abri semblable à une grotte faite de trois grandes dalles de pierre battues par les vents, l'une d'elles formant un toit en pente au-dessus des deux autres.

Sinclair était inconscient. Le côté gauche de son heaume était lacéré et couvert d'un résidu de poussière grise qui correspondait à de profondes éraflures sur le rocher qu'il avait de toute évidence frappé tête première en tombant. Réfléchissant maintenant à toute vitesse, et heureux de n'entendre aucun bruit menaçant aux alentours, Moray étendit Sinclair sur le sol et tenta de replacer son bras cassé. Celui-ci bougea sans pour autant revenir à sa position d'origine, et Moray comprit que Sinclair s'était disloqué l'épaule lors de sa chute. Toutefois, il ne pouvait d'aucune façon savoir si le bras lui-même était brisé ou non, alors il s'assit en s'adossant contre la paroi de leur abri, déposa près de lui son épée, dont il ne s'était même pas servi, puis appuya ses jambes contre le corps de Sinclair et tira brutalement sur le membre blessé, le tordant durement jusqu'à ce qu'il le sente bouger et se remettre en place avec un bruit sec. La douleur aurait été insupportable si Sinclair avait été éveillé, mais elle ne réussit pas à franchir le seuil de son inconscience, et Moray s'adossa de nouveau contre la paroi, à la fois soulagé et épuisé. Il saisit son épée et commença à regarder autour de lui. Il comprit qu'ils étaient complètement hors de vue à cet endroit ; la seule chose qu'il pouvait voir était un pan de ciel au-dessus de la fissure par laquelle il était entré. Il écouta en se concentrant profondément. Il y avait une multitude de bruits

à l'extérieur, les sons de la bataille et les cris des hommes et des animaux à l'agonie, mais ils étaient éloignés et il soupçonnait qu'ils provenaient du flanc de la colline au-dessus d'eux, bien qu'il sût qu'il pouvait mal interpréter les sons réfléchis et déformés par les pierres environnantes. Prudemment, jetant un autre regard en direction de Sinclair toujours inconscient, il retourna vers l'entrée et se leva lentement pour observer le terrain, prenant soin de garder sa tête dans l'ombre du rocher en pente au-dessus de lui.

Aussi loin qu'il pouvait voir, il n'y avait pas un être vivant, et il se redressa davantage, évitant les mouvements brusques, jusqu'à ce qu'il pût regarder vers le haut de la colline, au-delà de la grande pierre qui se trouvait devant lui. Même dans cette position, il ne voyait pas grand-chose à cause des rochers qui parsemaient le terrain derrière leur abri. Il était maintenant certain, cependant, que le bruit venait d'au-dessus d'eux, et le silence qui imprégnait leur refuge semblait étrange en comparaison. Enhardi, il sortit lentement de sa cachette, gardant la tête basse et s'avançant entre les énormes rochers pour contourner les saillies pierreuses jusqu'à ce qu'il trouve un endroit lui permettant d'observer sans être vu. Maintenant, il y avait des gens partout où il regardait, tous des Sarrasins, et tous se dirigeaient promptement vers le sommet de l'arête où s'étaient réfugiés le roi Guy et ses partisans. Il constata que la crête elle-même, quand il fut finalement en mesure de voir aussi loin, fourmillait de guerriers sur leurs montures. Il aperçut la Vraie croix dans son magnifique réceptacle d'ivoire serti de joyaux, tenue à bout de bras au-dessus de la masse d'attaquants, avec la grande tente du roi Guy en arrière-plan, au centre des troupes chrétiennes. Mais à cet instant précis, la Croix se mit à osciller dangereusement, puis se redressa brièvement avant de disparaître. Quelques instants plus tard, Moray frissonna d'horreur alors que la tente elle-même s'effondrait, ses câbles d'ancrage de toute évidence tranchés. Les cris de triomphe qui roulèrent des hauteurs au-dessus de lui étaient éloquents : la victoire de Hattîn avait été remportée par les disciples du Prophète.

Abasourdi et écœuré, incapable de croire la rapidité avec laquelle l'armée de la chrétienté avait été éliminée, ni même d'imaginer ce qui s'ensuivrait après une telle victoire, sire Lachlan Moray se retourna et dirigea son regard vers le bas de la pente, sous les rochers qui lui avaient servi d'abri. Partout gisaient des corps d'hommes et de chevaux, et peu d'entre ces hommes portaient les vêtements du désert des guerriers de Saladin. Beaucoup plus bas, là où l'infanterie franque avait déclenché sa futile attaque, les cadavres s'étendaient en plusieurs amas formant une longue et épaisse chenille de morts qui s'étirait de l'endroit où ils avaient amorcé leur avancée tragique jusqu'à l'endroit où étaient tombés les derniers des dix mille combattants. Les sourcils froncés et la bouche sèche, secouant la tête, mais encore incapable d'y croire, la pensée vint à Moray qu'il devrait pleurer devant une telle perte. Dix mille cadavres en un seul endroit. Sa deuxième pensée fut qu'il n'aurait pas dû être en vie, et il se demanda brièvement pourquoi il avait été épargné, mais il savait maintenant que ce n'était plus qu'une question de temps avant que Sinclair et lui ne soient découverts et

tués comme les autres, car les fidèles du Prophète ne semblaient pas faire de prisonniers. Il avala sa salive afin d'humecter sa gorge sèche et s'accroupit là, dans sa cachette, fixant le flanc de la colline. Déjà, les vautours se posaient pour entreprendre leur banquet et, alors qu'il les regardait descendre en spirale pour atterrir en nombre croissant, il perdit la notion du temps et oublia complètement qui il était et où il était. Il se releva soudain, en état de choc, mais de nouveau intensément vivant, lorsqu'un long cri de douleur l'avertit que son ami Sinclair avait repris conscience. Quelques instants plus tard, il se faufilait vers leur abri, le dos voûté, gémissant pratiquement de terreur à l'idée que l'ennemi pût entendre Sinclair avant qu'il l'atteigne et lui enjoigne de réprimer ses hurlements. Mais les bruits cessèrent tout à coup et le silence qui suivit, brisé seulement par le cliquetis de ses propres pieds bottés sur les roches, lui sembla un cadeau du ciel.

Moray s'étendit, les jambes écartées, dans l'entrée de l'abri, regardant Sinclair à l'intérieur, le cœur encore battant de frayeur. Il fut soulagé de voir que son ami était toujours vivant, car il avait commencé à en douter tellement la transition entre ses cris et le silence avait été soudaine. Mais maintenant, il pouvait entendre Sinclair qui respirait bruyamment ; les mouvements de sa poitrine étaient visibles même sous la masse de son armure. Puis, avant que Moray ne puisse s'approcher de lui, Sinclair agita violemment un bras et recommença à gémir, sa tête se balançant d'un côté à l'autre. Moray l'atteignit d'un saut, posa durement la main sur la bouche de l'homme de nouveau inconscient. Aussitôt Sinclair ouvrit les yeux mais demeura silencieux, scrutant le visage penché au-dessus de lui.

Moray vit l'intelligence et la rationalité dans les yeux qui le fixaient, et il retira prudemment sa main. Sinclair demeura immobile pendant quelques instants, examinant toujours son ami, puis il regarda le rocher érodé par le temps qui servait de toit à leur cachette.

— Où sommes-nous, Lachie ? Qu'est-il arrivé ? Depuis combien de temps sommes-nous ici ?

Moray se campa de nouveau sur ses talons et émit un grognement de soulagement.

— Trois questions. Ça signifie que ton cerveau fonctionne toujours. Je suppose que tu veux une seule réponse ?

Sinclair sembla ignorer le commentaire, car il ferma les yeux et demeura étendu un moment sans répondre, puis il les ouvrit de nouveau et secoua la tête.

— Non, je veux trois réponses. J'ai déjà quelques idées à ce sujet. Je sais que j'ai perdu conscience parce que la dernière chose dont je me souvienne, c'est d'avoir rassemblé quelques-uns de mes chevaliers et de leur avoir dit de chevaucher vers le haut de la colline, vers les autres qui se trouvaient sur la pente au-dessus de nous. Avant ça, nous avons regardé notre infanterie se faire massacrer.

Il toussa, et Moray vit son visage blêmir alors que la douleur envahissait une partie de son corps, mais il serra les dents et poursuivit :

— Je sais aussi que si nous avions eu le dessus pendant le combat, toi et moi serions maintenant entourés d'amis. Ce n'est pas le cas, alors je suppose que tu es venu à ma recherche comme je te l'avais demandé. Où est Louis Chisholm, le sais-tu ?

Moray secoua la tête.

— Je n'en ai aucune idée, Alec. Je n'ai vu aucun signe de lui depuis le début de la bataille. Il a peut-être réussi à atteindre la crête avec les autres… Mais ils étaient loin de se trouver en sécurité là-haut, de toute façon.

Sinclair grimaça et le fixa d'un air perplexe.

— Que dis-tu ? Ils ont perdu les hauteurs ?

Moray se pinça la lèvre en secouant la tête.

— Pire que ça, Alec. Ils ont tout perdu. J'ai vu les musulmans s'emparer de la Vraie croix, j'ai vu la tente du roi s'effondrer quelques instants plus tard, et ensuite, j'ai entendu les hurlements de victoire. Nous avons perdu cette bataille, Alec, et j'ai bien peur que nous ayons perdu le royaume lui-même.

Muet de stupéfaction, Sinclair s'apprêta à se lever, mais sa respiration s'arrêta soudain. Il émit un grognement profond, son visage blêmit tout à coup et ses yeux se révulsèrent. Le corps tordu de douleur, il sombra encore une fois dans l'inconscience.

Moray ne pouvait rien pour lui, puisqu'il n'avait aucune idée de ce qui causait une telle douleur à son ami. Mais Sinclair reprit rapidement ses esprits et, même si son visage était encore gris et hagard quand il ouvrit les yeux, son esprit était lucide.

— J'ai quelque chose de brisé. Mon bras, je pense, bien que j'aie l'impression que ce soit l'épaule. Vois-tu du sang quelque part ?

Moray secoua la tête.

— Non, j'ai jeté un coup d'œil quand je t'ai traîné jusqu'ici, croyant que tu avais été blessé. Tu avais l'air d'un homme mort quand je t'ai trouvé, et ton épaule était disloquée, mais tu respirais, alors j'ai profité de l'occasion pour remettre en place l'articulation de ton épaule en sachant que tu n'éprouverais probablement pas de douleur.

Il hésita un moment, puis sourit en poursuivant :

— Je ne savais pas vraiment ce que je faisais, mais j'ai vu deux fois cette opération être pratiquée par le même homme auparavant. Il m'a dit qu'on appelait ça une dislocation… Je ne voyais aucune fracture au bras à ce moment… mais, de toute évidence, tu en as trouvé une.

— Ouais, de toute évidence, répondit Sinclair en prenant une profonde inspiration. Aide-moi à m'asseoir et à m'adosser au rocher, là. Ce sera plus facile de trouver d'où vient la douleur. Mais fais attention. Ne me tue pas simplement parce que tu ne peux pas ressentir ma douleur.

Moray secoua la tête, faisant fi de l'humour noir de son ami. Il s'appliqua à soutenir Sinclair jusqu'à l'endroit où il pourrait s'asseoir le plus confortablement possible et regarder autour de lui, mais la chose était plus facile à dire qu'à faire, car en exécutant ses manipulations, il découvrit que le bras gauche de son ami

pendait mollement, lui causant une douleur insupportable chaque fois qu'il se balançait. L'os de la partie supérieure du bras – il savait que cet os devait avoir un nom, mais n'avait aucune idée de ce dont il pouvait s'agir – était fracturé un peu au-dessus du coude. Il redressa son ami et se pencha contre lui, le maintenant en place tandis qu'il utilisait ses deux mains pour détacher et enlever la ceinture autour de sa taille, et, quand ce fut fait, il s'affaira à immobiliser le membre fracturé, le sanglant aussi solidement qu'il le pouvait contre les côtes de Sinclair. Ce n'est qu'après avoir exécuté cette tâche et s'être rassis lui-même qu'il constata le silence qui semblait régner sur la crête, alors qu'il ne se souvenait pas avoir entendu les bruits s'éloigner. Il tourna les yeux vers Sinclair ; ce dernier le scrutait d'un regard intense.

— Alors, dis-moi, que s'est-il passé ?

En écoutant son ami raconter ce qu'il avait vu et entendu, le visage de Sinclair se fit de plus en plus inquiet, mais il n'interrompit pas Moray jusqu'à ce qu'il fût redevenu silencieux. Il demeura assis en se mordillant la lèvre, les traits tirés, absorbant les paroles qu'il venait d'entendre.

— Tant pis pour eux, dit-il enfin. Ils se sont attiré ce malheur, avec leurs jalousies et leurs querelles. J'en ai été convaincu depuis le moment où ils ont décidé de s'arrêter sur la route de Tibériade, hier. Il n'y avait aucun motif raisonnable d'agir de cette façon. Aucune raison qu'un bon commandant aurait pu invoquer. Nous avions déjà parcouru douze milles dans une chaleur étouffante, et nous étions à moins de six milles de notre destination. Nous aurions pu nous mettre en sécurité avant la tombée de la nuit si nous étions restés solidaires et avions poursuivi notre chemin. C'était pure folie que de s'arrêter.

— Folie et malveillance. Et arrogance. Ton maître du Temple, Ridefort, voulait contrarier le comte de Tripoli, et Renaud de Châtillon l'a appuyé en usant de son influence sur le roi et en exhortant Lusignan à changer d'idée.

Sinclair grogna, prit une profonde inspiration en gémissant de douleur et posa son bras fracturé sur son autre main.

— Je ne peux parler pour Châtillon, dit-il, les dents serrées. Je n'ai aucun différend avec lui. Cet homme est un sauvage et représente un déshonneur pour le Temple et pour tout ce qu'il représente. Mais Ridefort est un homme de principes et il croit vraiment que Raymond de Tripoli est un traître. Il avait de bonnes raisons de se méfier de lui.

— Peut-être, mais le comte de Tripoli était la seule voix raisonnable parmi nos dirigeants. Il a dit que c'était folie que de quitter notre base sûre de Séphorie alors que l'armée de Saladin était en mouvement, et il avait raison.

— Oui, il avait raison, mais il a déjà fait alliance avec Saladin auparavant, puis il est revenu sur sa parole, ou en tout cas c'est ce qu'il souhaitait que nous croyions. Et cette alliance a entraîné pour nous la perte de cent trente Templiers et Hospitaliers, à Cresson, le mois dernier. Ridefort avait raison de se méfier de lui.

— C'est Ridefort qui a perdu ces hommes, Alec. Il a mené ces cent trente chevaliers dans une charge à flanc de colline contre quatorze mille cavaliers. Ce

sont son arrogance et son tempérament belliqueux qui sont responsables de ces pertes. Raymond de Tripoli n'y était pas.

— Non, mais si Raymond de Tripoli n'avait pas accordé à l'armée de Saladin le droit de traverser son territoire ce jour-là, ces quatorze mille hommes ne s'y seraient pas trouvés pour provoquer Ridefort. Le maître du Temple a peut-être ses torts, mais le comte de Tripoli également.

Moray haussa les épaules.

— Oui, tu as peut-être raison, mais quand il parlait de quitter Séphorie, la propre femme de Raymond subissait un siège à Tibériade et, même dans ces circonstances, il a dit qu'il préférerait la perdre plutôt que de mettre en danger toute notre armée. À mes yeux, il n'y a là aucun indice de traîtrise.

Sinclair se tut pendant un instant, puis grimaça de nouveau, la douleur lui faisant serrer les dents.

— D'accord. Ça ne sert à rien d'en discuter. On ne peut revenir en arrière, dit-il en prenant une profonde inspiration qu'il exhala avec un bruit de sifflement. Maintenant, nous devons savoir ce qui se passe en ce moment sur la crête. Peux-tu regarder sans te faire voir ?

— Oui. Il y a un endroit parmi les rochers d'où je peux voir sans être vu. Je vais aller jeter un coup d'œil.

Il fut de retour quelques minutes plus tard, se déplaçant de côté, comme un crabe, dans un effort pour garder la tête basse et demeurer hors de la vue de quiconque sur la colline.

— Ils sont en marche, souffla-t-il en se dirigeant vers Sinclair et en le forçant doucement à s'étendre sur le dos. Ils descendent la colline par milliers et ils semblent tous se diriger par ici. Dans cinq minutes, il y en aura partout autour de nous et ce sera un miracle s'ils ne nous trouvent pas, alors fais tes prières, Alec. Prie comme tu ne l'as jamais fait de ta vie, mais fais-le en silence.

Tout près, ils entendirent le hennissement d'un cheval, puis d'un autre. Le bruit des sabots sur les pierres semblait provenir exactement d'au-dessus d'eux, figés, mais il finit par s'éloigner. Pendant l'heure qui suivit, ils demeurèrent étendus, immobiles, respirant à peine et s'attendant à tout moment à être découverts et capturés. Mais vint le moment où ils n'entendirent plus rien, ni mouvements ni voix, malgré les efforts qu'ils faisaient pour entendre. C'est alors que Moray rampa hors de leur cachette et regarda autour de lui.

— Ils sont partis, annonça-t-il de l'entrée du refuge. Ils ne semblent pas avoir laissé de troupe sur les hauteurs, et la majorité d'entre eux ont l'air de se diriger vers Tibériade.

— Oui, c'est là qu'ils iront en premier. La citadelle se rendra, maintenant que l'armée a été vaincue. Que vois-tu d'autre ?

— Des colonnes de poussière descendant de la crête vers le camp de Saladin, à l'est de Tibériade. Son camp est plus vaste que la ville. Je ne pouvais voir qui descendait la colline à cause de la pente, mais ils soulevaient beaucoup de poussière, alors qui qu'ils soient, ils se déplacent en grand nombre.

— Ce sont probablement des prisonniers qu'ils gardent pour obtenir une rançon, et leur escorte.

Sire Lachlan Moray s'assit et demeura silencieux, les sourcils froncés. Il mâchouillait doucement l'intérieur de sa lèvre pendant un moment, puis dit :

— Des prisonniers ? Est-ce qu'il y aurait des Templiers parmi eux, à ton avis ?

— Probablement. Pourquoi penses-tu qu'il pourrait en être autrement ?

Moray hocha légèrement la tête.

— Je croyais que les Templiers n'avaient pas le droit de se rendre mais devaient combattre jusqu'à la mort… Ça ne s'est jamais produit dans le passé parce qu'ils ont toujours choisi entre la mort et la gloire. Ils n'ont jamais été vaincus tout en demeurant vivants, mais…

Sinclair l'interrompit :

— Oui, mais… Tu as raison… et pourtant tu as tort également. D'après la Règle, on ne doit pas se rendre si les chances contre nous sont de moins de cinq contre une… Au-delà de ce chiffre, on peut toujours décider. Il est préférable de vivre et d'être rançonné pour pouvoir combattre de nouveau que d'être massacré inutilement. Aujourd'hui, nous étions si peu nombreux par rapport à eux qu'à mon avis il y aura des chevaliers du Temple parmi ces prisonniers. Mais nous avons pour le moment des devoirs à remplir. Nous devons trouver un moyen de retourner à Séphorie pour raconter ce qui s'est passé aujourd'hui et, de là, nous rendre à Jérusalem, alors nous ferions mieux de commencer à préparer notre itinéraire. Si Saladin a divisé son armée en deux, au sud et à l'est d'ici, alors nous devrons revenir sur nos pas en espérant éviter leurs patrouilles. Elles seront partout, à achever les survivants comme nous. S'il te plaît, aide-moi à m'asseoir.

Moray fit un signe d'approbation et se dirigea docilement vers l'endroit où il pourrait le mieux aider son ami, mais il n'était nullement préparé à ce qui se produisit ensuite. Aussitôt qu'il eut glissé son bras autour de la taille de Sinclair et commencé à le soulever doucement, il entendit le bruit sec de ses dents qui claquaient et, un instant plus tard, il le vit pâlir, les lèvres et le front en sueur et les dents serrées pour supporter la douleur qui s'était emparée de lui. Ébahi, ne sachant que faire, Moray était à peine en mesure de reconnaître l'urgence avec laquelle Sinclair s'efforçait, en se tordant, de se tourner vers la droite pour faire cesser la douleur dans son bras fracturé. Ce n'est qu'au dernier moment qu'il comprit ce qui se passait, et il retourna Sinclair juste à temps pour lui permettre de vomir sur le sol près de lui.

Par la suite, Sinclair resta étendu, tremblant et essayant de reprendre son souffle, dodelinant faiblement de la tête tandis que Lachlan Moray demeurait assis près de lui, se tordant les mains et se demandant ce qu'il devrait faire ensuite, car il ne trouvait rien qui puisse soulager son ami.

Le temps passa, la respiration laborieuse de Sinclair devint plus régulière et, soudain, ses yeux s'ouvrirent, scrutant ceux de Moray.

— Des attelles, dit-il d'une voix encore plus faible qu'auparavant. Mon bras est gravement fracturé, je pense. Il faut le replacer et y fixer des attelles pour

l'immobiliser. Y at-il quoi que ce soit autour que nous pourrions utiliser ?

— Je ne sais pas. Je vais aller voir.

Une fois de plus, Lachlan Moray rampa jusqu'à l'extérieur de leur cachette et disparut, laissant Sinclair seul. Cette fois, celui-ci perdit toute notion du temps et, quand il ouvrit de nouveau les yeux, Moray était penché sur lui, son visage tout entier empreint d'inquiétude.

— As-tu trouvé des attelles ? Moray secoua la tête.

— Non, rien qui convienne. Quelques fûts de flèches, mais ils sont trop légers et trop peu rigides.

— Nous aurions besoin d'une hampe de lance.

— Je sais, mais je n'en ai pas trouvé. Il semble que les Sarrasins aient ramassé toutes les armes quand ils sont passés. Ils ont pris les chevaux aussi, ce qui n'a rien de surprenant. Je vais devoir chercher plus haut sur la colline pour trouver une hampe de lance.

— Alors, je vais t'accompagner… quand l'obscurité sera tombée. Nous ne pouvons pas rester ici, et ce serait trop dangereux si nous nous séparions. Nous allons utiliser des ceintures et mon manteau pour tenir mon bras contre ma poitrine et l'empêcher de bouger, puis je m'appuierai sur toi et me servirai de toi comme béquille. Heureusement, le bras avec lequel je manie l'épée est indemne, au cas où nous en aurions besoin.

Ils passèrent le reste de l'après-midi à essayer d'immobiliser le bras blessé de Sinclair, se rendant compte dès le départ que la tâche ne serait pas simple. Lorsqu'ils parvinrent à placer le membre de manière à ce qu'il pende confortablement et sans trop de douleur, Moray, qui était sorti plusieurs fois, réussit à entourer et à retenir le bras avec les flèches qu'il avait rassemblées. Pendant ce temps, la nuit commençait à tomber et, dès qu'ils jugèrent qu'il faisait assez sombre pour sortir de leur abri, mais tout de même suffisamment clair pour voir sans être vus, ils commencèrent à se frayer un chemin vers la crête qu'ils apercevaient derrière eux. Leur progression était lente et difficile, et bientôt, le bras de Sinclair, même maintenu, commença à réagir douloureusement aux secousses constantes que provoquait leur ascension sur un terrain accidenté. Dès les premières heures de leur marche, Sinclair perdit toute envie de parler et avança sombrement, les yeux hagards et la bouche tordue en un rictus de douleur. Sa main indemne tenait fermement le coude gauche de Moray.

Pendant ces quelques premières heures, Lachlan se rendit compte qu'il avait eu tort de croire que tous les Sarrasins avaient quitté la montagne. Ils étaient encore présents en grand nombre sur la crête du champ de bataille, comme en témoignait une longue série de grandes tentes entourées par une légion de gardes. Tous semblaient en liesse, et c'est un éclat de rire immodéré qui avertit Moray que Sinclair et lui n'étaient pas seuls. Morey aida Sinclair à s'asseoir et à s'appuyer contre un amas de rochers, puis se fraya un chemin seul jusqu'à un endroit d'où il pouvait voir ce qui se passait sur la crête de Hattîn. Ce qu'il vit le convainquit de faire immédiatement marche arrière et de mener son ami dans une

direction complètement différente, loin des Sarrasins, vers le nord-ouest, directement vers Séphorie et son oasis.

Cette première nuit, ils marchèrent du crépuscule à l'aube, bien qu'ils furent loin de progresser aussi rapidement que d'habitude. Sans chevaux, ils en étaient réduits à cheminer au pas d'hommes, et même si leur progression s'améliora lorsqu'ils eurent dépassé le sommet de la colline et entrepris de redescendre vers Séphorie, à quelque douze milles de distance, Moray estima qu'ils n'avaient pas parcouru la moitié du chemin après plus de sept heures de marche. Cependant, l'odeur nauséabonde des broussailles calcinées diminua dès qu'ils s'éloignèrent du champ de bataille, lequel était heureusement voilé par l'obscurité d'une nuit sans lune. Ils n'avaient trébuché que deux fois sur des corps gisant devant eux et, dans un des cas, il s'agissait d'un cheval entre les pattes raidies duquel reposait une pleine outre d'eau. Elle avait étanché leur soif et leur avait donné l'énergie de poursuivre leur route.

L'aube vint trop tôt, et Moray dut prendre une décision sur la façon de continuer, puisque son compagnon, les yeux hagards, en était de toute évidence incapable. Ils se trouvaient au milieu d'une série de dunes géantes, et il savait que le soleil allait les rôtir quoi qu'ils fassent, mais il se demanda s'ils feraient mieux de poursuivre leur marche à la recherche d'un abri où se reposer en sachant qu'ils pouvaient bénéficier de leur outre d'eau, ou s'il serait plus sûr pour eux de creuser un trou sur le flanc d'une dune et d'attendre que l'obscurité revienne. Il décida de poursuivre, simplement parce qu'ils n'avaient aucun instrument leur permettant de creuser un trou, et il continua de marcher, soutenant Sinclair qui vacillait maintenant à chaque pas, ses yeux vitreux fixant dans le lointain un endroit que lui seul pouvait voir.

Plusieurs heures plus tard, ils émergèrent des dunes pour se retrouver dans un paysage complètement différent, parsemé de rares broussailles et de pierrailles aiguisées. Ils croisèrent bientôt le lit d'un ruisseau asséché, du type que les habitants de l'endroit appelaient un oued, et Moray installa son compagnon de la façon la plus confortable possible dans l'ombre d'une légère saillie sur la berge. Il le fit boire de nouveau et le laissa profondément endormi dans ce modeste refuge, pendant qu'il prenait la seule arbalète et les quelques carreaux qu'il avait réussi à trouver sur le champ de bataille de Hattîn et partait chasser n'importe quoi de vivant et de comestible. Le désert était un endroit meurtrier, mais Lachlan Moray savait également qu'il maintenait en vie une diversité étonnante de créatures, et il était prêt à tirer parti de tout ce qu'il trouverait. La vie d'Alec Sinclair dépendait de lui et de ses talents de chasseur, et c'est pourquoi il n'accorda aucune attention à sa propre fatigue. Et c'est ainsi que, se déplaçant lentement et avec une prudence extrême pour éviter d'alerter les timides créatures du désert qui pouvaient être en train de l'observer, Moray arma son arbalète et partit chasser, les yeux et les oreilles aux aguets, prêts à déceler le moindre son, le moindre mouvement.

Il trouva des deux, et bien plus qu'il ne s'y attendait.

C’est un nuage de poussière qui attira d’abord son attention et le remplit de joie, car il signalait la présence d’hommes à cheval qui venaient vers lui en provenance de Séphorie, l’oasis vers laquelle lui et Sinclair se dirigeaient. Pendant un moment, il demeura debout à cet endroit, parfaitement visible, observant le tourbillon de poussière grandir alors que les cavaliers s’approchaient, mais alors, juste avant qu’ils fussent suffisamment près pour le voir, un bouclier circulaire refléta un rayon de soleil et brilla pendant un moment. Moray reconnut aisément. La vue de cette armure le fit se précipiter à genoux puis s’asseoir en pressant son dos contre le rocher le plus proche. Les boucliers ronds étaient inconnus des Francs ; seuls les musulmans s’en servaient. C’était un armement léger, d’allure fragile, mais parfaitement efficace. Assis à cet endroit, intégrant ce qu’il venait de voir, Moray aperçut un autre nuage de poussière qui s’approchait, venant du sud, à la rencontre de celui qui arrivait de Séphorie, et il poussa un juron en se rendant compte que les deux parcours convergeaient tout droit vers le lieu où il se trouvait. Ils avançaient rapidement, et il savait que s’il devait se cacher, il n’avait qu’un bref moment pour le faire.

Il examina rapidement le terrain autour de lui, cherchant une cachette. Il n’aperçut qu’un tas de rochers qui ne semblait offrir aucun refuge. Mais il n’avait pas le choix, et il vit tout de suite que l’arbalète qu’il portait, impossible à dissimuler parmi les rochers, pourrait le faire repérer. En hâte, il creusa un trou peu profond dans le sable derrière lui et y enterra l’arme, la recouvrant suffisamment, espérait-il, pour dissimuler sa forme, sans toutefois la cacher complètement pour qu’il puisse la retrouver. Puis, conscient du peu de temps qu’il lui restait avant que les cavaliers n’arrivent, il se jeta à plat ventre, rampa vers les rochers et adressa une prière désespérée à Dieu pour que son ami Sinclair reste inconscient.

L’amas comprenait cinq grandes pierres et rien qui puisse constituer un toit au-dessus de lui, mais il se traîna entre les rochers jusqu’à ce qu’il soit en mesure de se recroqueviller sur le sol. La cachette était loin d’être parfaite, mais il se dit que seul un examen minutieux pourrait révéler sa présence. Puis toute sensation fut emportée par le tonnerre des sabots. D’après ce qu’il avait été en mesure d’observer, les deux groupes étaient formés chacun d’une quarantaine ou même d’une soixantaine d’hommes, et le brouhaha des conversations qui remplaça le tambourinement des sabots semblait corroborer son estimation. Il était convaincu d’entendre une centaine d’hommes en liesse, s’échangeant de bons vœux et des renseignements.

Moray ne parlait pas l’arabe, mais il était en Outre-mer depuis suffisamment longtemps pour reconnaître maintenant les sons et les rythmes d’une langue qui ne l’intimidait plus autant qu’auparavant. Il pouvait également saisir certaines combinaisons de paroles, des mots et des phrases usuels comme *Allāhu Akbar*, « Dieu est grand », qui semblait l’expression de loin la plus souvent utilisée par les musulmans, et il entendait maintenant prononcer à répétition le mot *Suffiriyya* de tous côtés. Il savait que c’était là l’appellation arabe de Séphorie, et il interpréta cet enthousiasme qui l’entourait comme une indication probable que

l'armée de Saladin s'était rendue maîtresse de l'oasis après le départ de l'armée chrétienne pour Tibériade. Il souhaita que Sinclair fût auprès de lui, car son ami avait une connaissance approfondie de cette langue et il aurait compris chaque mot des paroles incompréhensibles qui s'échangeaient au-dessus de sa tête.

Contrarié par l'impossibilité de voir ce qui se passait, il n'avait d'autre choix que de demeurer couché, immobile, et d'espérer qu'aucune partie de lui n'était visible. Tandis qu'un groupe bruyant approchait de sa cachette, il se raidit, s'attendant à tout moment à entendre un cri annonçant qu'il avait été découvert. Puis, le groupe de cavaliers s'arrêta tout près de lui et il sut qu'ils devaient se trouver directement au-dessus de lui, pratiquement à portée de la main de l'endroit où il était. Il perçut ensuite une cascade de grognements et de bruits indéchiffrables, suivis d'une vive conversation inintelligible entre trois ou peut-être quatre personnes. Tout en les écoutant, retenant son souffle et souhaitant se fondre dans le sol, il éprouva un élan de désespoir quand les muscles de ses jambes commencèrent à se raidir et qu'il se mit à avoir d'épouvantables crampes. De fait, les cinq minutes suivantes lui parurent les plus longues de sa vie. Il était dans l'impossibilité de bouger ou d'émettre le moindre son, même si ses membres au supplice se révoltaient contre la façon peu naturelle dont ils étaient disposés. Malgré tout, il demeura silencieux, se concentrant pour oublier sa souffrance et forçant les muscles de ses jambes à se détendre. Finalement, progressivement, la douleur insoutenable s'atténua. Un instant plus tard, au moment même où il commençait à croire que ses crampes avaient disparu pour de bon, les Sarrasins partirent également, exécutant une série de commandements émis par une voix lointaine et autoritaire. Pendant un moment, quelques hommes au-dessus de lui s'entretinrent bruyamment puis, sans avertissement, ils cessèrent de parler. Le son de leurs pas qui s'éloignaient indiquait leur départ.

Il sembla à Moray que les deux groupes se séparaient de nouveau, retournant d'où ils étaient venus, les sons décroissants de leurs cris d'adieu lui permettant de déduire aisément que le premier groupe se dirigeait de nouveau vers l'est, vers Tibériade, alors que l'autre poursuivait son chemin vers le nord, dans les étendues désertiques. Moray leur laissa amplement le temps de s'éloigner avant de sortir de sa cachette. Son cœur fit un bond dans sa poitrine quand il vit que, contrairement à ce qu'il croyait, il n'était pas seul. Un Sarrasin était étendu, apparemment endormi sur le sable, près des rochers où il s'était caché. Moray demeura immobile pendant de longues minutes, une main sur le rocher qui les séparait, avant de s'apercevoir que du sang maculait le sable sous le corps de l'homme.

Prudemment, n'osant émettre le moindre son, il avança à pas de tortue jusqu'à ce qu'il entendît puis vît les nuées de mouches qui se massaient sur le corps allongé. L'homme était mort, le torse transpercé d'un carreau d'arbalète. Sa cotte de mailles était imprégnée de sang coagulé et son visage avait une teinte jaunâtre malgré sa peau bronzée par le soleil. Il reposait entre deux longues lances et avait de toute évidence été déposé à cet endroit avec soin, les bras croisés sur sa poitrine, son arc et un carquois de flèches près de lui. Moray

comprit en l'observant qu'il devait avoir été un homme d'une certaine influence auprès de son peuple. Ses vêtements et la qualité de son arc et de son carquois gravés révélaient à la fois sa richesse et son rang, mais ni son superbe manteau vert noirci de sang, ni la tunique rutilante de la fine cotte de mailles qu'il portait n'avaient pu le protéger de la puissance mortelle de la flèche d'acier qui avait enfoncé les mailles métalliques dans sa blessure. Au début, Moray avait été surpris par la présence des lances de chaque côté du corps, mais il s'était approché pour mieux voir et avait tout de suite compris qu'elles formaient une sorte de cercueil, leurs pointes effilées séparées par une courte barre fabriquée au moyen d'une autre hampe brisée que retenaient fermement en place des cordes de cuir mouillées qui s'étaient tendues en séchant. À ce point de jonction gisaient sur le sol de longs filaments de cuir solidement tressés. Quel qu'ait été son statut, l'homme avait été harnaché sur ce brancard improvisé et de toute évidence tiré derrière un cheval, car les traces qu'avaient laissées les extrémités sur le sable étaient profondes et encore fort visibles. Moray n'eut aucun mal à deviner que l'homme sur le brancard devait reposer sur un plus grand tressage de lanières de cuir enroulées autour des deux hampes de lances. Il en vint à la conclusion qu'il devait être mort peu de temps avant que son escorte n'atteigne cet endroit, et que ses camarades, l'ayant laissé dans cet attirail préparé avec tant de soins, repasseraient sûrement le prendre à leur retour.

Moray quitta l'abri des rochers et regarda autour de lui. Il ne perçut aucun mouvement dans quelque direction que ce soit. Le soleil avait amorcé sa descente vers l'ouest, mais il était encore loin de disparaître et sa chaleur était impitoyable, chauffant le paysage au point où les rochers et même le sable chatoyaient leurs surfaces ; semblaient déformées et tordues par la chaleur qui s'en élevait. Il fouilla rapidement le cadavre, espérant malgré lui trouver une outre d'eau, mais il ne trouva aucun autre objet de valeur que l'arc et son carquois de flèches. L'épée et la dague de l'homme étaient invisibles, probablement emportées par ses camarades.

Moray prit l'arc gravé avant de balancer le carquois sur son épaule et de partir retrouver son ami Alec.

Sinclair était toujours inconscient lorsqu'il revint. Son visage était crevassé en maints endroits et son front était bouillant. Tandis qu'il sentait la chaleur sous sa main, l'inquiétude de Moray s'accrut, car il savait que, pour dispenser, à son ami les soins dont il avait besoin, il devait soit l'amener rapidement en sécurité chez les siens, soit l'abandonner au sort que lui réserveraient les Sarrasins. La première solution était impensable, alors il décida qu'ils allaient demeurer à cet endroit jusqu'à la nuit tombée puis se remettre en marche, bien qu'il ne sût pas où ils pourraient aller maintenant que Séphorie avait été prise. La seule solution qu'il restait était de se diriger de nouveau vers Nazareth, et ce fut la dernière pensée qui lui vint à l'esprit lorsqu'il tomba endormi cet après-midi-là, blotti contre Alexander Sinclair.

Chapitre 3

Quand il s'éveilla, quelques heures plus tard, Moray éprouva un immense soulagement en constatant que Sinclair était conscient et semblait en voie de guérison. Mais son plaisir et son optimisme s'évanouirent aux premières paroles que lui adressa son ami, car sa voix aiguë et faible le secoua profondément, faisant instantanément disparaître toute trace de sommeil. Le visage de Sinclair était hagard, ses yeux éteints et vitreux, et ses globes oculaires, profondément enfoncés dans leurs orbites. L'Alexander Sinclair qui se trouvait devant lui en ce moment ressemblait à peine à l'homme vigoureux avec lequel Moray avait parlé la veille, avant la bataille. Quoi qu'il en soit, même s'il ne pouvait juger dans quelle mesure Alec comprenait ses paroles, Moray lui raconta patiemment tout ce qui s'était produit ce jour-là et lui expliqua qu'ils devaient maintenant prendre la route du sud-ouest, vers Nazareth, en marchant encore de nuit pour éviter les patrouilles des Sarrasins. Sa seule préoccupation, dit-il à Sinclair en terminant, était que ce dernier pourrait ne pas se sentir à la hauteur de la tâche. À cet instant, toutefois, Alec se concentra en fermant les yeux et eut un sourire fugace. Il pouvait marcher toute la nuit, répondit-il de sa voix terne et nasillarde, pourvu que Moray l'aide à se tenir debout et lui indique la bonne direction.

Cette simple assurance, donnée si bravement et si candidement, représentait pour Lachlan Moray un billet d'entrée pour l'enfer car, une heure après l'avoir donnée, Alexander Sinclair commença à perdre toute conscience de lui-même. Il demeura éveillé pendant tout ce temps et semblait lucide, mais lorsque Moray le remit précautionneusement sur pied, l'aidant d'un bras passé autour de ses épaules, Sinclair perdit soudain toutes ses forces et s'évanouit. Passant d'un fardeau acceptable à un poids mort en l'espace d'un battement de cœur, Moray fut presque entraîné par la chute de Sinclair. Haletant et grommelant d'inutiles paroles d'encouragement, Moray réussit à le déposer une fois de plus sur le sol, tout en prenant garde à son bras fracturé, puis il s'agenouilla près de lui, observant avec ébahissement le visage tordu de douleur de son ami. Il sentait le désespoir grandir en lui lorsqu'il constata l'extrême gravité de leur situation.

C'est pendant qu'il était agenouillé là, scrutant le visage inexpressif de Sinclair, qu'un lien se fit tout à coup dans son esprit entre son compagnon inconscient et un autre vieil ami, parent et capitaine de Lachlan Moray, Lord George Moray, dont on avait cru la mort proche deux ans plus tôt, lorsque le gentilhomme écossais avait été gravement blessé.

Mais il n'était pas mort ; il avait même été complètement guéri par les soins d'un médecin syrien du nom d'Imād Al-Ashraf. Lachlan Moray se rappelait bien

cet homme, car il avait sauvé la vie de Lord George grâce à une poudre blanche magique qui l'avait apaisé et maintenu dans un état comateux jusqu'à ce que son corps brisé ait eu le temps de guérir de lui-même.

Moray glissa le pouce et l'index à l'intérieur du rabat de la bourse qui pendait à sa ceinture et saisit le doux cuir de chevreau de la minuscule poche cousue au revers. Ayant dû partir soudainement en raison de quelque urgence avant que Lord George ne se soit complètement rétabli, Al-Ashraf avait déclaré que le pire était passé et que Son Excellence allait retrouver la santé, pourvu qu'il ne fasse rien de stupide qui puisse le mettre de nouveau en danger. Lachlan, qui avait à peine quitté le chevet de son seigneur depuis l'incident au cours duquel il avait été blessé, avait assuré au médecin syrien qu'il prendrait lui-même la responsabilité d'y voir. Al-Ashraf avait incliné la tête en signe de respect et d'acquiescement devant cette promesse puis, avant de partir, il avait donné à Moray un petit paquet contenant huit doses minutieusement mesurées de cette poudre magique qu'il appelait opiacé, le prévenant du danger qu'il y avait à utiliser le médicament trop souvent et de manière imprudente. Lorsque Moray avait affiché un air suffisamment respectueux en écoutant ces paroles, Al-Ashraf lui avait montré comment mélanger et administrer la potion qui éliminait à la fois la douleur, ou tout au moins la conscience de la douleur, et endormait le patient. Moray n'avait aucune idée de la manière dont agissaient les mixtures qu'il préparait, ni de l'état dans lequel un malade devait réellement se trouver pour qu'elles lui soient administrées, mais il utilisa quatre des huit doses pour traiter Lord George pendant les dernières étapes de sa convalescence, reconnaissant les symptômes que lui avait décrits Al-Ashraf quand le gentilhomme impatient et querelleur, bien que confiné à son lit, sembla mettre en péril sa propre guérison à cause de son agitation qui frisait parfois l'imprudence. Chaque fois, Moray s'était émerveillé devant la rapidité avec laquelle l'opiacé, aussitôt administré, terrassait complètement son supérieur entêté et intransigeant, le jetant dans l'inconscience et, apparemment, le privant même de la force de bouger et de se tourner dans son sommeil.

Depuis cet épisode, il avait toujours transporté avec lui les quatre doses inutilisées avec la conviction profonde qu'il aurait lui-même un jour besoin de leur pouvoir magique. Il savait que, s'il devait y avoir recours, il pourrait être incapable de les utiliser, étant trop malade ou trop blessé pour se les administrer, mais il n'avait jamais parlé à quiconque de ces médicaments, soupçonnant que leur valeur pouvait mettre en danger la personne qui les possédait.

Le petit sac serré entre les doigts, il hésitait à déchirer la couture qui le retenait. Au plus profond de lui-même, Lachlan craignait de mettre son ami en danger en le forçant à boire quelque chose qui, contre toute logique, pourrait être toxique, malgré les effets bénéfiques dont il avait été témoin auparavant. Et même si elle aidait Sinclair, la poudre blanche annihilait toute possibilité qu'ils puissent quitter cet endroit immédiatement, puisqu'elle allait le plonger dans un profond sommeil pendant des heures. Mais Sinclair, de toute évidence, souffrait terriblement. Lentement, encore hésitant malgré l'intuition qu'il avait que le

médicament aiderait son ami, il arracha le petit sac et l'ouvrit, regardant les quatre doses distinctes qui se trouvaient à l'intérieur, chacune enveloppée dans une fine pièce de lin blanc. Sentant un élan de confiance s'emparer de son cœur, il prit l'une des doses et la vida dans sa tasse, puis la mélangea avec de l'eau avant de la déposer par terre, à portée de la main de Sinclair, lequel était allongé et respirait péniblement. Il souleva la tête de son ami et l'aida à avaler le contenu de la tasse, sans en renverser une goutte.

Ensuite, il l'allongea de nouveau d'une manière aussi confortable que possible, puis il s'accroupit et observa Sinclair qui, en l'espace de quelques minutes, sombra dans un sommeil de plomb, sa respiration, selon Moray, déjà plus stable et plus puissante.

Il se sentit rempli de gratitude en constatant le changement, mais il eut aussi un sourire amer en se demandant à voix haute ce qu'ils allaient devenir maintenant, vulnérables, incapables de se déplacer et sur le point de manquer d'eau, car il savait qu'au moins une des patrouilles musulmanes reviendrait à cet endroit pour reprendre le camarade mort.

C'est là qu'il se souvint de l'instrument qui avait servi à traîner l'homme derrière un cheval sur une telle distance. Cette pensée lui redonna des forces, et il se précipita sous le soleil de la fin d'après-midi, se tenant à couvert et levant la tête avec une grande prudence au-dessus du rebord de l'oued qui leur avait servi d'abri, ne faisant aucun mouvement qui pût trahir sa présence, jusqu'à ce qu'il fût certain d'être seul et que personne ne l'observait des alentours ni n'était à sa recherche.

Il y avait un quart de mille entre l'oued où ils se trouvaient et le tas de rochers où il s'était caché des Sarrasins cet après-midi-là. Aussitôt qu'il y parvint, il se dirigea à l'endroit où gisait l'homme, près de l'amas de pierres. Il éprouva quelques difficultés à pousser le corps hors de la litière improvisée parce qu'il était maintenant figé dans la mort et, donc, difficile à manipuler. Il rassembla l'attirail sur lequel avait reposé le corps. La structure de lances entrelacées de lanières de cuir semblait solide et lourde, mais Moray s'étonna du poids imprévu des courroies de cuir tressé qu'il jeta de travers sur ses épaules, et il eut ensuite beaucoup de mal à ramasser son arbalète et ses carreaux. Il dut s'y prendre plus d'une fois, luttant pour conserver son équilibre malgré son fardeau alors qu'il se penchait, chancelant, cherchant de la main les armes sur le sol.

Il tira le brancard et fut de retour à l'oued une demi-heure plus tard, peu surpris de constater que Sinclair ne semblait pas avoir bougé d'un poil depuis son départ. Il s'accroupit pour poser sa main sur le front de l'homme endormi. Sa respiration était profonde et régulière et le râle dans sa gorge avait disparu. Il avait remarqué plus tôt ce son étrange et l'avait attribué à la douleur que ressentait Sinclair, et il avait sans doute eu raison. Toutefois, ce qui l'inquiétait le plus en ce moment, c'était la nécessité de s'assurer que Sinclair était toujours profondément endormi, car Moray avait beaucoup réfléchi et, pour la première fois depuis l'aube de la veille sur les pentes du mont Hattîn, il avait à l'esprit un

plan détaillé qu'il croyait être en mesure d'exécuter, pourvu qu'il parvienne d'abord à immobiliser le bras fracturé de Sinclair.

Il avait à sa disposition deux armes : l'arbalète et six carreaux d'acier d'une longueur d'un pied, ainsi que l'arc gravé, à double courbure, et son carquois rempli de plus d'une vingtaine de flèches finement empennées. Lachlan se leva et s'empressa de retirer son manteau de lin, son haubert et ses jambières d'acier. Il les laissa tomber sur le sol avant de se pencher pour couper les lanières qui attachaient le lourd haubert de mailles de son ami. Sachant que leurs armures ne leur serviraient à rien s'ils étaient capturés par les Sarrasins, il enleva également à Sinclair sa cotte de mailles et ses jambières devenues inutiles, débarrassant ainsi son camarade d'un fardeau de près de cinquante livres d'acier. Il déposa la cotte de mailles par terre, puis installa patiemment son propre pourpoint de cuir sans manches par-dessus le bras fracturé de Sinclair jusqu'à ce qu'il pût, après maintes manipulations, l'envelopper avec le vêtement et, beaucoup plus facilement, insérer l'autre bras dans l'ouverture appropriée. Puis, il sangla la ceinture d'Alec autour de la taille de ce dernier, inconscient, et s'agenouilla auprès de lui, se préparant à la tâche suivante : remettre le bras de Sinclair en place.

Ce n'était pas une tâche que Lachlan Moray se sentait à l'aise d'accomplir. S'agenouillant sur le sol sablonneux, le dos dressé, dans une position inconfortable, il scruta le visage endormi de Sinclair, passant en revue ce qu'il devait faire dans les minutes qui venaient et pestant contre lui-même pour n'avoir pas mémorisé la procédure lorsqu'il l'avait vue exécuter auparavant par d'autres personnes. Ces quelques rares fois, il avait détourné la tête, aussi sensible que n'importe qui en entendant le bruit irritant d'une partie d'os fracturé se frottant contre une autre, espérant de tout son cœur qu'il ne lui arriverait jamais de subir la douleur que de telles manipulations devaient causer. Mais il ne s'était à aucun moment imaginé devoir un jour exécuter la même opération. *Doux Jésus, Alec*, pensa-t-il. *Ne va surtout pas te réveiller pendant que je fais ça.*

Il inspira profondément, se pencha en avant et enleva précautionneusement les attelles improvisées qu'il avait mises en place la veille. Ensuite, serrant les dents, il redressa le bras cassé en s'arcboutant et en tirant dessus, sentant les os se frotter l'un contre l'autre pendant qu'il les manipulait. Quand il fut à peu près certain que le bras était aussi droit que possible, il découpa plusieurs bandes de cuir dans la courroie qui avait rattaché le brancard du musulman mort au cheval. Il déchira les restes du manteau blanc de Sinclair en lanières et enroula quatre courts morceaux autour du membre brisé, au-dessus et au-dessous du coude, les nouant avec précaution de façon à ce que, sans être trop serrés, ils le soient suffisamment pour demeurer en place. Il inséra ensuite lentement les six carreaux d'acier, les enfilant au-dessus et en dessous des boucles pour que chacun soit maintenu par au moins deux des courroies. Quand il jugea qu'ils étaient tous bien placés, il les relia de nouveau, fermement cette fois, si bien qu'ils formaient, du poignet au biceps, une cage d'acier autour du membre fracturé. Quand il eut

terminé, il utilisa deux morceaux de courroie afin d'attacher solidement le bras au corps de Sinclair.

Il traîna ce dernier, toujours inconscient, jusqu'au brancard qu'il s'était approprié. Il manipula son ami, le poussant, le tirant et le tournant jusqu'à ce qu'il juge que le poids de son corps était également réparti sur les courroies entre les deux lances. Ensuite, il passa quelque temps à raccourcir et à ajuster les harnais qui avaient à l'origine relié les lances au cheval, les nouant soigneusement jusqu'à ce qu'ils forment un tressage grossier qui ressemblait vaguement aux filets à saumon qu'il utilisait dans sa jeunesse en Écosse, mais qui servirait, cette fois, à distribuer également le poids de son fardeau sur sa poitrine et ses épaules. Ce n'est qu'alors, quand il pensa qu'il n'y avait plus rien qu'il puisse faire, qu'il but un peu et s'étendit pour dormir pendant la dernière heure du jour, sachant qu'il allait se réveiller lorsque la froideur du soir s'étendrait sur le désert.

Moray s'éveilla peu après la tombée de la nuit. Sinclair ne paraissait pas encore avoir bougé, toujours sous l'emprise de la miraculeuse poudre du Syrien. Néanmoins, Moray se pencha sur son ami pour écouter le son de sa respiration profonde et régulière, avant de se redresser et de boire encore un peu d'eau. Il déposa ensuite l'outre près de Sinclair et l'attacha aux lanières du brancard, le long de l'arc et du carquois du Sarrasin. Puis, il se tourna et se glissa sans trop de difficulté dans le harnais qu'il avait fabriqué, resserra les courroies autour de sa poitrine jusqu'à ce qu'il soit le plus confortable possible, et amorça son voyage. Le poids derrière lui était solide et lourd, mais le harnais remplissait bien sa fonction, et il tirait dessus comme un cheval de trait, ses muscles énormes traînant la charge sans trop d'effort. Il se sentait plus libre de ses mouvements depuis qu'il avait laissé derrière lui sa cotte de mailles. La lumière brillante de la lune le rassurait, car le parcours de la nuit précédente s'était fait dans l'obscurité totale. Les seuls sons qu'il entendait étaient ses propres pas sur le sol durci par le vent et le crissement régulier du bout des lances qui traçaient deux lignes parallèles.

Il avait perdu toute notion du temps et de la distance lorsqu'il entendit Sinclair émettre un profond grognement et le sentit bouger brusquement, perturbant le rythme soutenu de sa marche, lui faisant presque perdre l'équilibre. Il fut heureux de s'arrêter et de se défaire du harnais. Il se tordait en tentant de s'en extirper doucement pour éviter les secousses qui se seraient répercutées sur son compagnon blessé.

— Au nom de Dieu, où sommes-nous ?

Moray remarqua que la voix de Sinclair, bien qu'encore faible, s'était visiblement raffermie. Il se dressa sur la pointe des pieds et s'étira de tout son long, balança ses bras pendant un moment pour dénouer les articulations de ses épaules avant de tenter une quelconque réponse, mais d'autres questions avaient déjà succédé à la première :

— Et pourquoi ne puis-je pas bouger ? À quoi suis-je attaché ?

Moray s'approcha de son ami et lui ébouriffa les cheveux.

— Et que Dieu te bénisse aussi, Alec. Je vais bien, merci. Je viens simplement de trimballer ton énorme masse de chair à travers la moitié du désert. Mais c'est un soulagement de t'entendre te plaindre, et de constater que tu te portes mieux…

Sa voix changea subitement, abandonnant la raillerie.

— Tu ne peux pas bouger parce que tu es ficelé comme une carcasse de porc, et tu es ficelé parce que c'était la seule façon que j'avais de t'empêcher d'agiter ton bras. C'est une mauvaise fracture, et tu devenais de plus en plus malade à cause de la douleur, bougeant de tous côtés en lançant des phrases insensées, alors j'ai installé des attelles faites de carreaux d'arbalète sur ton bras. Tu es ligoté au seul véhicule qui me permette de te déplacer, et ce, dans l'espoir d'atteindre un endroit où nous serons en sûreté. Les Sarrasins pullulent dans les environs. Où sommes-nous ? Je n'en ai aucune idée. Nous nous trouvons quelque part dans le désert et nous nous dirigeons vers le sud-ouest, vers Nazareth, parce que je ne vois pas d'autre endroit où nous pourrions aller. Saladin a conquis Séphorie, alors on ne peut pas s'y réfugier. Je le sais parce que j'ai entendu deux patrouilles sarrasines échanger des renseignements. J'ai emprunté ce truc sur lequel tu es couché à un homme mort qu'ils ont abandonné derrière eux. Je te traîne à travers l'Outre-mer depuis ce temps.

Il se tut et regarda son ami absorber tout ce qu'il venait de lui dire. Il remarqua que le visage de Sinclair semblait moins hagard, bien que cela eût pu être l'effet du clair de lune, car celle-ci était maintenant à son zénith.

Fronçant les sourcils, Sinclair pinça les lèvres et renifla.

— Tu me traînes ? Comment ?

— Avec des courroies… Un harnais de cuir.

— Comme un cheval ?

Moray sourit et s'approcha pour dénouer les attaches de l'outre.

— Oui, j'ai pensé la même chose. Comme un cheval. Comme un cheval de trait. Tu vois ce que tu as fait de moi ?

— Tu as dit qu'il y avait des Sarrasins partout. Pourquoi ?

— Je l'ignore. Ils cherchent probablement des fugitifs comme nous, des gens qui se sont échappés de Hattîn… Dieu merci, tu sembles aller mieux qu'il y a quelques heures. Tiens, bois un peu.

Il s'agenouilla et tint l'outre de manière à ce que Sinclair puisse l'atteindre, lui soutenant la tête avec son bras droit, et, quand il eut fini de boire, il regarda autour de lui le paysage qu'éclairait la lune.

— Tu n'as aucune idée d'où nous sommes ?

— Aucune, sauf que nous sommes au sud-ouest de Hattîn et de Tibériade. Peut-être à quatre ou cinq lieues. J'ai dû marcher au moins cinq milles en te tirant, et nous avons cheminé toute la nuit dernière. T'en souviens-tu ?

Sinclair sembla presque offensé.

— Bien sûr que je m'en souviens.

Puis il eut un moment d'hésitation et ajouta :

— Mais c'est à peu près tout ce dont je me souviens.

— Je te l'ai dit, tu étais malade. Je t'ai administré un médicament que j'avais dans ma bourse et tu as dormi pendant des heures. Souffres-tu encore beaucoup ?

Sinclair songea un moment à la question et fit un geste qui aurait pu passer pour un haussement d'épaules.

— Un peu, pas trop. Je ressens de la douleur, mais elle est… éloignée, je dirais.

— Oui, c'est sûrement l'effet du médicament. Je vais t'en donner d'autre plus tard.

— Sois damné si tu fais ça. Je n'ai pas besoin de médicament.

Moray secoua les épaules et grimaça.

— Pas maintenant, évidemment. Mais plus tard, si tu recommences à délirer, ce sera moi qui prendrai cette décision.

Il jeta un coup d'œil vers le ciel, comme s'il s'attendait à y voir des nuages.

— Entre-temps, nous devons continuer. La lune est haute, alors nous aurons de la lumière encore pendant une heure ou deux, mais après, si je ne peux pas voir le sol sous mes pas, ça pourrait être dangereux pour nous deux.

— Alors, garde les yeux ouverts et trouve une autre cachette pour la journée qui vient. La perte d'une heure ou deux d'obscurité ne changera pas grand-chose à notre voyage si nous ne savons pas où nous sommes ni où nous allons. Mais qu'en est-il de l'eau, en avons-nous assez ?

Moray prit l'outre et la soupesa.

— Nous en avons jusqu'à ce que nous atteignions le fond de ceci. Ensuite, notre sort sera entre les mains de Dieu.

— Nous sommes dans les sables de Dieu, Lachlan, et nous allons probablement mourir s'Il ne nous secourt pas.

— Eh bien, nous saurons cela demain ! Pour le moment, je marche et tu prends tes aises.

Il replaça l'outre en l'attachant soigneusement puis se glissa de nouveau dans le harnais et se remit en marche. Ils restèrent silencieux, sachant tous les deux que le son de leurs voix pouvait être entendu à bonne distance dans le désert la nuit, et ils ne souhaitaient aucunement attirer l'attention sur eux. Moray adopta rapidement le rythme lourd qu'il avait pris durant les heures précédentes, mais il fut conscient dès le départ que la fatigue s'insinuait en lui. Il serra les dents et s'efforça d'ignorer les douleurs lancinantes dans ses mollets et ses cuisses, se concentrant uniquement sur le fait de mettre un pied devant l'autre.

Quelque temps plus tard, beaucoup plus tard, décida-t-il par la suite, un gémissement de douleur terrible de Sinclair le ramena à la réalité et il s'arrêta net, surpris de constater que le terrain environnant avait complètement changé et qu'il était, sans s'en être rendu compte, passé d'une zone désertique à une autre.

— Alec ? Es-tu réveillé ?

Sinclair ne lui répondit pas et Moray, sur le point de se débarrasser du harnais qui lui semblait maintenant s'être incrusté dans son corps, s'arrêta. Il se redressa plutôt, s'étira le dos et, soudainement conscient de la douleur et de la raideur

contre lesquelles son esprit avait lutté jusque-là, il promena lentement son regard autour de lui. La lune approchait maintenant de l'horizon, mais projetait encore suffisamment de lumière. Moray vit clairement ce qui l'entourait et en fut complètement ébahi. Le sol sous ses pieds était devenu dur, soufflé par le vent jusqu'à la pierre, et il se tenait debout sur le rebord de ce qu'il percevait comme un immense bol incliné qui le surplombait, une vaste étendue de terre plane presque circulaire de plus d'un demi-mille, parsemée de gros rochers et entourée de tous côtés, sauf à l'endroit où il se tenait, de gigantesques murs de sable. Des dunes titanesques, leurs immenses pentes rayées de blanc et de noir sous l'effet de la lueur de la lune et des ombres, s'étendaient de chaque côté de lui, bloquant l'horizon, éclipsant les étoiles. Alors qu'il se tenait là, n'entendant que les battements de son cœur, il se rendit compte à quel point la nuit était immobile ; rien ne bougeait, et aucun son ne venait briser le calme absolu.

— Alec, tu m'entends ?

Il n'obtint pas de réponse, mais il poursuivit comme s'il en avait entendu une.

— Nous sommes dans un endroit différent ici, mais il semble prometteur pour ce qui est des abris. Il y a d'énormes rochers devant nous, tout près, et nous devrions en trouver un parmi eux qui nous protégera du soleil. Il est tard, la lune est presque couchée, et je suis trop fatigué pour continuer, alors je vais nous mener jusque-là et trouver un endroit où me reposer. Après, je dormirai, peut-être toute la journée de demain. Mais je vais d'abord t'administrer un peu plus de cette potion dont tu ne veux pas… si toutefois je peux forcer mes pieds à bouger de nouveau. Attends, je vais essayer.

Il tira encore une fois sur les courroies et, après quelques pas maladroits, retrouva le rythme lourd qui lui avait permis d'avancer pendant des heures. En peu de temps, il fut suffisamment près du plus gros tas de rochers pour constater qu'il y avait parmi eux une multitude d'abris, de fissures et de crevasses assez larges pour les avaler facilement tous les deux. Il déposa le brancard et s'extirpa douloureusement du tressage de courroies et de lanières qui avaient pénétré sa chair. Alors qu'il se penchait pour vérifier la respiration de son ami, Sinclair ouvrit les yeux.

— Lachlan. C'est toi. J'étais en train de rêver. Où sommes-nous ?

— Essaie de le deviner et tu auras probablement autant de chances d'être dans le vrai que moi.

Moray se massa le bras droit en faisant des mouvements circulaires avec son coude, grimaçant de douleur alors qu'il enfonçait ses doigts dans les muscles de son épaule.

— Tu sais à quel point tu es lourd, Sinclair ? J'ai l'impression d'avoir tiré un cheval mort depuis le jour de ma naissance.

Il vit le rapide froncement de sourcils de son ami et écarta de la main les excuses avant qu'elles ne soient émises.

— Ce n'est pas ta faute, et tu en ferais autant pour moi, mais j'ai hâte que tu sois rétabli et que tu puisses remarcher. Alors, ce sera toi qui pourras me tirer, grogna-t-il en redressant le dos et en massant maintenant son épaule gauche. Je

pense avoir trouvé un endroit où nous reposer demain, à l'abri du soleil, mais je vais te laisser ici pendant que je m'en assure. Entre-temps, tu devrais prier et rendre grâce à Dieu que j'aie été assez brillant pour me débarrasser de nos armures avant d'entreprendre ce petit voyage. Je reviens tout de suite.

Il réapparut rapidement, une expression si étrange sur son visage que Sinclair, après avoir toussoté, lui demanda :

— Qu'y a-t-il ? Qu'est-ce qui ne va pas ? N'as-tu pas trouvé d'abri ?

Moray secoua la tête et répondit :

— As-tu prié ? Tu dois l'avoir fait. J'espérais trouver un espace entre deux pierres pour nous abriter, mais j'ai plutôt trouvé une grotte… une grotte qui était utilisée jusqu'à tout récemment comme habitation. J'ai trouvé une cache de pain – ranci, mais comestible –, de même que de l'eau, des dattes, de la viande séchée et un sac d'excréments durcis de chameaux et de chevaux, qui nous serviront de combustible. Si je ne me trouvais pas depuis si longtemps sur cette maudite Terre sainte, je penserais que c'est un miracle. En fait, c'est un genre de coup de chance qu'un cynique comme moi peut à peine envisager.

Sinclair semblait perplexe.

— Une grotte ? Qui aurait pu vivre à cet endroit ?

— Quelque nomade. Il y en a beaucoup dans les environs. C'est ici qu'ils vivent, et qui d'autre qu'un nomade pourrait songer à ramasser des excréments secs ?

— Mais… crois-tu qu'il pourrait encore se trouver près d'ici ?

Moray se pencha et attrapa la civière par la courte courroie à son sommet, jetant du même coup la masse de lanières sur les jambes de Sinclair.

— J'en doute, dit-il, grognant sous l'effort de soulever une fois de plus le poids de son ami. Que ce soit un nomade ou quelqu'un d'autre, il est sans doute à Séphorie maintenant, ou à Tibériade, en train de fêter notre défaite. Puisque tes prières semblent efficaces, prie pour que j'aie raison. D'une manière ou d'une autre, nous le saurons bientôt. Maintenant, recouche-toi, ce n'est pas loin.

Sinclair s'éveilla dans la lumière de l'aube, le bras en feu, la douleur dans son membre semblable à une créature vivante qu'il pouvait sentir quelque part au fond de sa gorge. Il comprit immédiatement ce qui lui était arrivé, que son bras était brisé, mais il ne saisit pas tout de suite où il se trouvait ni comment il s'y était rendu. Puis, il entendit un léger bruit et tourna la tête pour apercevoir la silhouette de Moray, à l'entrée de la grotte, à contre-jour dans la lumière matinale, et tout lui revint en mémoire. Il tenta d'appeler Moray, mais à la première tentative, même si ses lèvres avaient bougé, aucun son ne sortit de sa bouche. Il avala sa salive et fit un nouvel essai, sa voix émettant à peine plus qu'un croassement.

— Lachlan.

Moray demeura immobile, bien que Sinclair sût qu'il devait l'avoir entendu. Il plissa les yeux en remarquant la posture rigide de son ami. Moray se tenait droit comme une flèche dans l'entrée, une main appuyée sur la paroi de la grotte

profonde qui constituait leur refuge, tout son corps légèrement incliné vers l'avant, alors qu'il scrutait ce qui avait, dans le lointain, attiré son attention.

— Lachlan, qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce que tu vois ?

Moray se redressa légèrement tandis que son corps se détendait, et il fit demi-tour pour se diriger avec détermination vers Sinclair.

— Des vautours, dit-il en s'approchant, comme si ces deux mots expliquaient tout.

— Des vautours ?

— Oui, des vautours. Je les ai vus faire des cercles quand je suis allé pisser dehors et je les ai observés depuis ce moment jusqu'à ce que le dernier d'entre eux ait disparu.

Sinclair avait l'impression qu'il avait manqué quelque chose de terriblement évident, mais il se contenta de secouer la tête.

— Je ne comprends pas. Il y a toujours des vautours dans le ciel ici, dans le désert… toujours au moins un…

— Oui, jusqu'à ce que quelque chose meure, et alors ils se rassemblent comme par magie. Personne ne sait comment ils le savent, mais ils le savent toujours.

— Qu'est-ce que tu racontes ?

— Il y en avait des dizaines, Alec, mais maintenant ils sont tous partis. Ils sont descendus et sont en train de se nourrir de cadavres, car seules les grosses carcasses les attirent. Et ils ne sont pas très loin d'ici.

— Je ne saisis toujours pas.

— Je le constate, mais examine la situation : nous sommes ici dans un foutu pétrin. Nous avons, grâce à notre hôte absent, une petite quantité de nourriture, mais nous en avons mangé la majeure partie hier soir en arrivant. Notre réserve d'eau est à peine plus importante. Mais s'il y a des corps allongés là-bas sur le sable, il pourrait bien y avoir de la nourriture et de l'eau autour d'eux. Je dois aller voir, et je dois y aller tout de suite, parce que je me méfie de l'allure du ciel là-bas. L'air est absolument immobile, suffocant, et il pourrait y avoir des orages bientôt. De toute évidence, tu ne peux pas venir avec moi, alors je vais poser le bout de ton brancard là-bas sur cette saillie basse et ainsi tu seras surélevé et confortable. Je vais te laisser ici pendant la matinée. Je ne devrais pas être parti plus longtemps que ça… J'ai évalué la distance d'après la taille des oiseaux, et je crois que je mettrai une heure ou un peu plus à les atteindre, et le même temps pour revenir, alors je devrais être de retour avant midi.

— Qu'est-ce que tu vas prendre pour les éloigner ?

Un sourire se dessina sur le visage de Moray.

— Quoi, les vautours ou les cadavres ? Je vais prendre l'arc du musulman. Comment va ton bras ?

— J'ai l'impression qu'il est en feu. Il est chaud, mais peu douloureux, sauf quand je le bouge.

— C'est ce que je croyais. Il me reste une autre dose de la poudre que je t'ai fait prendre auparavant, et tu me feras plaisir en la buvant dans de l'eau sans

rouspéter. La première dose a merveilleusement agi sur toi, alors la prochaine devrait en faire au moins autant, et si ta condition s'améliore aujourd'hui comme elle s'est améliorée hier, tu pourras marcher seul et je n'aurai plus besoin de me briser le dos.

Moray commença à mélanger la poudre et l'eau pendant que Sinclair l'observait et, quand il eut terminé, le malade avala docilement la potion, seul le froncement de son nez trahissant une pensée ou un goût déplaisant.

— Je vais là-bas pour trouver qui est mort. Je ne devrais pas être parti longtemps, mais nous sommes dans le désert, alors c'est logique de prendre des précautions au cas où je serais retardé. Je pourrais me perdre, ou avoir un accident, ou même rencontrer quelques fidèles serviteurs d'Allah. Tu n'as pas encore la force de partir à ma recherche et ce serait idiot de ta part de seulement essayer. Je vais laisser ce sac de nourriture au-dessus de toi, suspendu à ce crochet que nous a fourni notre hôte prévenant, de même que cette outre. Je vais prendre un peu de nourriture et la petite outre, puisqu'elle est plus légère.

Il se tut et inclina la tête, souriant en direction de Sinclair dont les yeux avaient maintenant repris leur aspect vitreux et hagard sous les paupières qui s'alourdissaient de plus en plus alors qu'il luttait contre l'effet du puissant opiacé.

— Alec ? Peux-tu encore m'entendre ? Tes yeux se ferment. Te souviendr…

Chapitre 4

Sinclair s'éveilla dans une grotte envahie de sable tourbillonnant et d'un vent qui lançait des hurlements comme il n'en avait jamais entendu. Sa bouche et ses narines étaient bouchées par le sable, et elles étaient si sèches qu'il n'arriva pas même à cracher pour les dégager. Une grande terreur s'empara de lui. Il tenta de bouger, mais se trouvait entravé par son bras attaché. Il essaya plusieurs fois d'atteindre l'outre que Moray avait suspendue au-dessus de lui, mais la force du vent l'en empêcha. De la lumière filtrait faiblement des profondeurs de la poussière tourbillonnante, et donc il faisait encore jour à l'extérieur, bien qu'il semblât que ce fut davantage le crépuscule. Moray avait placé contre ses épaules le seul morceau qui restait de son manteau déchiré. D'une main tremblante, Sinclair l'enroula autour de sa tête, se recouvrant le visage aussi complètement que possible, sachant qu'il allait éprouver de la difficulté à respirer mais craignant encore plus d'être étouffé par la tempête de sable. Il lutta avec son bras solidement attaché jusqu'à ce qu'il pût se tourner sur le côté droit, le dos face à l'entrée de la caverne et le devant du corps protégé du vent qui soufflait rageusement à l'extérieur. Le bruit épouvantable était constant, mais étendu sur le côté, sa main valide fermée sur les replis du tissu contre son visage, il lui était plus facile de respirer. Ne pouvant rien faire de plus, il s'évanouit encore une fois, se demandant comment Moray pourrait s'en sortir et espérant qu'il ait pu trouver quelque refuge avant que la tempête ne frappe.

Sinclair fut tiré de son sommeil par le silence, qui lui sembla lourd après l'agitation de rêves affreux qui persistaient, informes et pourtant remplis de tumulte et d'effroi, dans les replis profonds de sa mémoire. Il demeura étendu au même endroit pendant quelque temps, immobile, les yeux clos, concentrant son esprit sur le calme absolu qui l'entourait. Ce n'est que lorsqu'il tenta finalement de les ouvrir qu'il comprit que quelque chose clochait sérieusement. Ses paupières clignaient docilement, mais il sentait contre elles une forte pression qui les empêchait de s'ouvrir. Saisi de panique, il prit une rapide inspiration et tenta de porter ses mains à sa figure, oubliant que son bras gauche était solidement attaché, mais sa main droite réagit assez vivement et atterrit lourdement sur ce qui lui semblait être une sorte de tissu, un vêtement recouvert de sable, qui couvrait son visage. Pris de panique, il tenta de l'arracher, mais découvrit que celui-ci lui enveloppait la tête. Alors, il cessa de bouger, ses doigts agrippant toujours le tissu, puis se laissa lentement retomber contre les attaches de son brancard, envahi par la soudaine certitude que ses cauchemars avaient été réels. Il avait rêvé d'une multitude de bruits : des cris déments de milliers d'âmes

damnées, et des nuées envahissantes de fumée, à peine éclairées par de faibles lueurs, qui menaçaient de l'étouffer et de le projeter en enfer. Mais ça n'avait pas été un rêve.

Qu'est-ce que Lachlan m'a dit ? « L'air est absolument immobile, suffocant, et il pourrait y avoir des orages bientôt. » Il avait donc raison. Mais où est-il passé ? Il n'était pas dans mes rêves.

— Lachlan ? Tu es là ?

Sa voix était feutrée par les replis du tissu, mais elle était suffisamment forte pour que Lachlan pût l'entendre. Dans le silence qui lui répondit, il se rendit compte à contrecœur qu'il n'était pas surpris. Lachlan Moray avait dû se trouver dehors quand ce cataclysme s'était abattu sur le désert, et Sinclair savait qu'il avait peu de chances, dans ces conditions, de retrouver leur grotte.

Avec précaution, il se pencha le plus possible vers l'avant et, d'une seule main, déroula la pièce de tissu qui lui enveloppait la tête, C'était les restes de son manteau de lin blanc.

Il pensa à ce qu'il devait faire ensuite et essaya d'évaluer sa propre situation. Désormais, s'il devait survivre, ce serait grâce à ses propres efforts. Il plia les doigts de sa main gauche et les sentit bouger, très légèrement. La douleur avait disparu ou s'était apaisée, et il se sentait l'esprit clair et le corps alerte. Il était étendu sur le dos et savait qu'il devait se lever. Il savait également, d'expérience, que la chose n'allait pas être simple à réaliser, avec son bras gauche solidement sanglé le long de son flanc. Il essaya de projeter ses jambes sur le côté, vers la droite, mais elles refusèrent de bouger et il sentit la peur le submerger de nouveau, se demandant ce qui n'allait pas cette fois. Il ouvrit les yeux, profondément soulagé de découvrir qu'il avait pu le faire sans douleur, puis se redressa sur son coude autant qu'il le pouvait, luttant contre son propre manque de mobilité, jusqu'à ce qu'il soit en mesure de porter son regard vers le bas, le menton contre sa poitrine, pour découvrir que toute la partie inférieure de son corps était recouverte de sable. Sur sa gauche, un rayon de lumière lui fit comprendre qu'il faisait jour à l'extérieur, mais à l'intérieur, tout était obscurci et assourdi par le tapis de sable qui l'entourait et le couvrait à demi.

Il remercia Dieu que Lachlan ait eu l'idée de poser les extrémités de sa civière contre la paroi de la caverne. S'il ne l'avait pas fait, Sinclair savait que le sable l'aurait complètement enseveli, l'étouffant dans le profond sommeil qu'avait induit le médicament. Puis, se calmant, il se concentra pour bouger les jambes, une à la fois, battant des pieds et pliant les genoux avec beaucoup de difficulté, jusqu'à ce qu'elles soient libérées et reposent sur le sable qui les avait recouvertes. Ensuite, il se tordit lentement vers la droite et, saisissant d'une main ferme la poignée de son brancard improvisé pour l'utiliser comme levier, il balança ses jambes jusqu'à ce qu'il se trouve assis plutôt que couché sur la civière, les pieds au sol.

Au troisième essai, il parvint à se relever, se maintenant debout de peine et de misère. Il regarda autour de lui, serrant toujours l'extrémité de son brancard qui s'était soulevé aussitôt qu'il s'en était retiré. Le sac de nourriture et l'outre que

Lachlan avait laissés étaient encore fixés à la paroi, mais il y avait aussi une ceinture contenant un poignard dans son étui, et il posa immédiatement son regard sur les attaches qui liaient son bras à son corps. Quelques instants plus tard, il plaça l'étui entre son flanc et son bras attaché et retira la longue lame. En trois coups, il libéra son bras dont le poids, augmenté par les solides carreaux d'acier, tira immédiatement sur son épaule, lui rappelant sa douleur de la veille. Il laissa tomber le poignard à ses pieds puis saisit l'outre et comprit très vite, en sentant sa lourdeur et sa mollesse, que ce ne serait pas une tâche facile que de boire d'une seule main. Mais il savait que la tasse de Lachlan était là aussi, à portée de main, quelque part sous le sable. Il chercha autour de lui le meilleur endroit où s'asseoir, puis se laissa glisser lentement jusqu'à la saillie qui avait soutenu sa civière. Il posa l'outre sur son genou puis fouilla avec ses doigts jusqu'à ce qu'il trouve la tasse, qu'il installa fermement entre ses genoux. Il utilisa ses dents pour déboucher l'outre et, très lentement, bougeant avec peine, il manipula le contenant encombrant jusqu'à ce qu'il repose contre son avant-bras. Puis, se contorsionnant avec la prudence d'un funambule, il fit glisser l'ouverture de l'outre jusqu'au rebord de la tasse et y fit couler en douceur le précieux liquide jusqu'à ce que la tasse fût à demi remplie. Il perdit à peine une goutte, mais il dut encore se redresser et replacer le bouchon avec ses dents avant de pouvoir déposer l'outre et prendre la tasse.

Il se rinça minutieusement la bouche avec la première gorgée, la recracha, se rinça de nouveau la bouche et, cette fois, il y sentit davantage d'eau que de sable. À la troisième et dernière gorgée, il eut l'impression que sa bouche était redevenue normale et il avala l'eau avec gratitude, avant de refaire les mêmes gestes pour se verser une autre demi-tasse. Il sirota le liquide cette fois, contemplant les fines ondulations à la surface causées par le tremblement de sa main et songeant que rien, de toute sa vie, n'avait eu un goût si pur, puis il en emplit sa bouche, l'y laissa tourner et l'avala avec le sentiment distinct de triompher de la mort, la vie jaillissant de nouveau en lui, quoique faiblement. Il se redressa davantage puis regarda autour de lui, prenant note de tout ce qu'il pouvait voir dans la caverne, qui était peu profonde mais large. Il ne perçut aucune trace du retour de Lachlan Moray. Soupirant, refusant d'admettre ce que cela pouvait signifier, il ouvrit le sac de nourriture et y trouva plusieurs galettes de pain sec, des dattes étonnamment fraîches enveloppées dans un tissu, un morceau ferme de ce qui lui sembla être du fromage de chèvre, et plusieurs petits morceaux de viande séchée, filamenteux et durs, mais nourrissants. Il n'avait pas faim, mais il savait qu'il devait manger, alors il déchira une partie de la viande avec ses dents et passa les moments suivants à se dire qu'il aurait pu tout aussi bien être en train de mastiquer de l'écorce séchée. Mais tandis que sa salive commençait à humidifier la viande, une saveur, forte et faisandée, se répandit dans sa bouche et son appétit lui revint. Il découvrit qu'il était affamé. Il dut se retenir d'engloutir la totalité de leurs provisions.

Quand il eut remballé le reste des provisions, il se rassit et regarda autour de lui, examinant sa situation et s'efforçant de ne pas céder à la tentation de

s'apitoyer sur lui-même. Il n'avait jamais été du genre à se complaire dans cet état d'esprit et ne pouvait supporter les gens qui le faisaient, mais il éprouvait néanmoins le besoin de combattre une sorte de léthargie insidieuse qui frôlait l'apitoiement, et il se demanda s'il se pouvait que la cause en fût la drogue que lui avait administrée Moray. Il savait qu'il devait faire quelque chose pour s'aider, aussi seul et aussi ridiculement sans défense fût-il. Il était peut-être blessé, songea-t-il avec détermination, mais il n'était encore ni mort ni mourant, et il n'avait aucunement l'intention d'abandonner et de se laisser aller sous prétexte qu'il était maintenant seul. Alors, il se redressa davantage et scruta de nouveau les alentours, cherchant une inspiration parmi les maigres ressources qu'il avait à sa disposition.

Il s'étonna de constater que le brancard sur lequel il était couché avait été fabriqué à l'aide de deux lances reliées par de courtes lanières entrelacées, qui avaient supporté sa tête et donné une certaine rigidité à la fragile civière. Il mit peu de temps à couper les lanières, de même que le tressage de courroies qui avaient soutenu son corps. N'ayant qu'un bras valide, les deux lances lui étaient inutiles, mais l'une d'elles pourrait lui servir de bâton de marche tout en lui procurant une arme, puisqu'il n'avait aucune idée de ce qu'il était advenu de son épée. Cette pensée ne le préoccupa que peu de temps ; il savait que même s'il avait eu une épée suspendue à sa poitrine, il aurait été incapable de s'en servir.

Comme son bras invalide était solidement maintenu aux attelles, il était inflexible. Sinclair demeura assis pendant un certain temps, fixant des yeux les carreaux d'acier entourant son poignet, puis, utilisant sa main valide et ses dents, il commença à fabriquer une écharpe avec les plus longues courroies de son brancard. Attaquant la tâche avec détermination, il fit deux boucles à chaque extrémité des lanières, une grande et une petite, et après avoir fait de nombreux nœuds et autant d'ajustements, se parlant à lui-même tout en travaillant. Il finit par fabriquer un harnais primitif qui fonctionnait de manière assez efficace, la large boucle passée autour de son cou, et la plus petite fermement accrochée aux extrémités des deux attelles. Le système manquait de confort – la lanière lui lacérait les muscles du cou et des épaules –, mais il tenait fermement le membre serré contre sa poitrine et évitait ainsi qu'il pende de son épaule comme un poids mort.

Sinclair avait du mal à croire à quel point il était difficile de faire quoi que ce soit de manière convenable avec une seule main. Le simple effort qui consistait à retirer la ceinture de sa cheville dans la paroi rocheuse et à la fixer à sa taille, alourdie par le poignard rangé dans sa gaine, devint la tâche la plus enrageante qu'il eût jamais entreprise, nécessitant huit tentatives et diverses contorsions bizarres avant qu'il réussisse, et il n'y parvint qu'en mettant en place la ceinture avec ses dents et en en faisant glisser l'autre extrémité dans la boucle avec d'énormes précautions. À trois reprises, il la lâcha pendant qu'il transférait le poids et dut recommencer. Ensuite, il tenta en vain de faire glisser ses épaules massives à travers la ceinture bouclée, mais il dut finalement se contenter de la laisser pendre sur sa poitrine. À la suite de quoi, il fut même contraint de défaire

l'écharpe qu'il avait mis tant de soin à fabriquer, pour accrocher les sacs contenant sa nourriture et son eau d'une manière confortable sous son bras gauche, puisque son premier essai, visant à les laisser pendre confortablement *par-dessus* le membre rigide, s'était rapidement révélé futile. Enfin, il admit qu'il ne pouvait rien faire de plus, et après avoir jeté un dernier regard à la grotte ensablée, il prit une des lances et se rendit lentement jusqu'à la sortie de son refuge. Il dut se pencher de plus en plus tandis qu'il s'en approchait, parce qu'elle était remplie aux deux tiers de sable. Mais c'est en traversant l'ouverture que la surprise l'attendait. Sinclair demeura là, les yeux plissés en raison de la lumière éclatante du soleil, tentant de comprendre ce qu'il voyait.

Il faisait nuit quand ils étaient arrivés, mais le clair de lune brillait suffisamment pour mettre en relief la terre parsemée de rochers où ils s'étaient abrités, à l'ombre des dunes géantes. Il demeura un long moment à scruter la scène, sentant la peur envahir sa poitrine et lui serrer la gorge, car il ne reconnaissait rien de ce qui l'entourait. Le silence était absolu, et l'immensité de l'étendue de sable soufflé par le vent devant lui ne portait pas la moindre trace d'une quelconque créature vivante. Le soleil était au mitan de sa course dans le ciel, et Sinclair pensa immédiatement qu'il ne savait même pas s'il était en train de se lever ou de se coucher, n'ayant pas de repères pour s'orienter. Il n'avait vraiment pas porté attention à ces détails quand Lachlan l'avait traîné à l'intérieur de la grotte, et pendant un instant la profondeur de son ignorance menaça de le submerger. *Allons*, se dit-il. *Tu es vivant, tu as mangé et bu, et il te reste de la nourriture et de l'eau. La douleur que tu ressens n'est pas pire que celle que cause une bonne rage de dents. Tu as même une arme, nom de Dieu, qui pourra te servir de bâton de marche. Alors, cesse de pleurnicher comme un petit garçon perdu et secoue-toi !* Mais il ne savait pas quelle direction prendre et il demeura debout à cet endroit, impuissant.

Il ignorait quel chemin suivre pour partir à la recherche de son ami qui avait tant fait pour lui. Moray pouvait se trouver n'importe où, se terrant à des milles de distance dans quelque trou rocheux ou à l'abri de quelque dune, ou il pourrait être étendu, mort à quelques pas de la grotte, étouffé et enterré par le sable. Irrité au point de ne pas même se soucier d'être entendu par un ennemi, Sinclair mit sa main valide en porte-voix et hurla le nom de Lachlan, puis écouta attentivement, attendant une réponse qui viendrait de l'immensité silencieuse du désert. Il le fit à quatre reprises, chaque fois dans une direction différente, avant de se résigner ; ses efforts étaient inutiles. Alors, il inspira profondément, serra les dents et commença à marcher d'un bon pas sans se retourner, s'enfonçant jusqu'aux chevilles, vers ce que le destin lui réservait, conscient qu'il laissait derrière lui de profondes traces. Il se consola en songeant qu'il n'y pouvait rien et finit presque par se persuader que Lachlan pourrait par hasard croiser ses traces et le suivre mais, bientôt, ses pensées se tournèrent exclusivement vers l'inconfort des lourdes attelles de son bras.

Il se rendit bientôt compte que le soleil était à mi-chemin de son parcours quand il était parti parce qu'au fur et à mesure qu'il progressait, choisissant minutieusement chaque endroit où il posait le pied, le soleil continua de grimper jusqu'à ce qu'il se trouve directement au-dessus de sa tête. Là, Sinclair pensa à s'arrêter pour manger et boire, mais il se trouvait sur une étendue de terrain longue et plate et, se souvenant des difficultés qu'il avait éprouvées avec l'outre, il décida d'attendre un peu plus dans l'espoir de trouver un endroit où s'asseoir. Il poursuivit donc sa route, obliquant légèrement vers une colline basse dans le sable devant lui, vers la droite. Peu après, bien qu'il ne pût discerner aucune inclinaison, la tension accrue dans ses jambes lui indiqua qu'il avait commencé à grimper. Il atteignit le sommet d'une longue saillie basse et s'y arrêta pour s'étirer et réajuster les courroies sur ses hanches et ses épaules.

Ensuite, se dressant de toute sa hauteur, il scruta l'horizon et aperçut du coin de l'œil un mouvement fugace. Il se tourna dans cette direction aussi rapidement qu'il le pouvait. Mais il ne vit rien d'autre que la surface nue et lisse du sable et le rebord de la saillie, s'éloignant de lui, vers la direction d'où il venait, pour former une immense dune. Il observa les environs pendant un long moment, les yeux plissés, examinant chaque pouce du terrain en pente devant lui, et, au moment où il allait se retourner, il entrevit de nouveau un mouvement, mais le perdit de vue immédiatement. Il pressa les doigts autour du manche de sa lance et partit d'un pas ferme le long de la crête basse, ressentant l'effet de la pente dans ses jambes fatiguées. Il tenta de discerner de nouveau ce qui bougeait là-bas, si près du sol. Il savait que c'était petit, mais il espérait que ce fût également comestible et suffisamment conciliant pour se laisser attraper et manger sans trop de difficulté.

Plusieurs minutes plus tard, il perçut de nouveau le mouvement, mais aussitôt qu'il eut concentré son regard sur l'endroit où il s'était produit, il comprit ce qui l'avait embrouillé : impossible à distinguer du sable derrière lui, le rebord de la crête qui formait la saillie tournait vers sa droite à cet endroit, et l'espace derrière ce rebord avait été creusé par le vent. Ce qu'il avait vu, c'était l'oreille en mouvement d'un cheval dissimulé par la crête. Maintenant, il pouvait voir la tête entière de l'animal, d'une couleur or pâle inusitée, la teinte exacte du sable qui l'entourait. Au moment même où il constatait de quoi il s'agissait, l'animal baissa de nouveau la tête et il le perdit de vue.

Sinclair s'accroupit immédiatement, leva sa lance de manière défensive et lutta contre la tension accrue dans sa poitrine, car à l'endroit où se trouvait un cheval, si éloigné de tout signe de vie, il devait y avoir également un cavalier. Plusieurs minutes s'écoulèrent avant qu'il ne décide qu'il n'y avait pas de danger imminent d'être attaqué. Il avança prudemment, pouce par pouce, jusqu'à ce qu'il puisse passer la tête au-dessus de la crête sablonneuse et regarder en bas.

Le cheval s'éloigna aussitôt qu'il le vit, mais Sinclair n'y fit pas attention. Il était concentré sur l'irrégularité de l'espace balayé par le vent, sous la partie abritée de la crête, et sur un petit triangle de tissu vert et blanc qui se trouvait juste au bord des aspérités du terrain. Il se redressa lentement et examina les

environs pour y trouver des traces de pas, mais les seules empreintes visibles étaient celles du cheval et, aussitôt qu'il en fut certain, il entreprit de descendre la pente abrupte, penché vers l'arrière et freinant sa descente grâce au manche de sa lance.

Lorsqu'il atteignit le fond, il grimaça de douleur ; son bras fracturé se révoltait contre la violence de sa marche saccadée et menaçait de sortir de nouveau de l'articulation de son épaule. Mais aussitôt qu'il atteignit le sable plat, il se tint debout, vacillant, serrant les dents jusqu'à ce que la douleur devienne tolérable, puis il regarda autour de lui avant de se diriger vers le triangle de tissu qu'il saisit et secoua. Alourdi par le sable, il ne bougea que très légèrement, mais ce que Sinclair avait découvert suffisait à confirmer ses soupçons. Il avait souvent vu les nomades du désert se servir de carrés de tissu pour fabriquer des abris temporaires contre le soleil, et parfois contre le vent, surchargeant les extrémités arrière avec du sable et dressant le rebord avant au moyen d'un solide bâton, ou parfois deux, pour ériger une petite tente primitive. En voyant le petit triangle sur le sable, il avait immédiatement reconnu le fragment d'un tel abri. L'homme qu'il avait servi à protéger était probablement mort en dessous, mais Sinclair y songea à peine. Cet homme avait été un infidèle, peut-être même un Sarrasin, et, pour l'instant, Sinclair ne se souciait que de son propre bien-être, se demandant si l'homme avait de la nourriture et de l'eau au moment de mourir.

Il examina soigneusement les alentours, remarquant le coin à angle droit et les lignes que formaient les bordures du triangle, puis il en traça la forme et la taille approximatives avec son talon droit, évaluant de mémoire la longueur des côtés. Quand il eut terminé, il s'accroupit puis s'agenouilla lentement, prenant soin de ne pas perdre l'équilibre, puis entreprit de faire des trous pour ses genoux, empilant le sable sur sa gauche. Quand les trous furent assez profonds, il avait formé une pyramide à côté de lui, et il y déposa son bras inutile avec son autre main, soulageant ainsi l'articulation de son épaule du poids de son membre rigide. Ce n'est qu'au moment où son bras fut bien en place qu'il se pencha de nouveau vers l'avant et, utilisant son avant-bras valide comme un balai ou une pelle pour évacuer le sable recouvrant la tente, il commença à travailler avec obstination, d'une seule main, pour déterrer le tissu, sans toutefois tenter d'aucune façon de le soulever. Avant qu'il n'eût fait la moitié du travail, il avait senti la silhouette du cadavre et avait imaginé l'homme mort gisant sur son côté gauche, les jambes étendues et raides, son pied droit pointé comme s'il s'était figé au moment de frapper quelqu'un. Mais il y avait aussi d'autres formes à cet endroit et, tandis que sa soif augmentait, aggravée par le dur travail, Sinclair souhaita que quelques-unes de ces formes contiennent de l'eau.

Finalement, le tissu rayé vert et blanc se trouva complètement découvert, et la silhouette du nomade mort, clairement définie. Sinclair se redressa et se permit de respirer normalement pendant un moment avant de prendre une grande inspiration et de la retenir. Il saisit un des coins de la tente, compta jusqu'à trois, puis tira le tissu d'un geste puissant, se préparant à la possibilité de trouver un cadavre pourrissant, mort depuis longtemps. Il ne trouva rien de tel, ne sentit

aucune odeur désagréable, ne vit aucun essaim de mouches ou d'insectes. Alors seulement, il se détendit et respira de nouveau normalement.

L'homme qui gisait à cet endroit, face contre terre, était mort récemment, mais ses riches vêtements et son armure de qualité révélaient qu'il n'était pas un simple nomade du désert surpris et terrassé par la tempête. Un heaume sarrasin finement ouvragé reposait sur le sable contre son dos, sa couronne effilée se terminant par une haute pointe, ses bords dotés d'une visière légère délicatement travaillée ainsi que d'un treillis de fines mailles qui descendait jusqu'aux épaules. À côté se trouvait une pile de tissu de coton blanc que Sinclair reconnut immédiatement comme étant un keffieh, le grand foulard carré que les nomades arabes utilisaient pour se protéger la tête du soleil du désert, et, sur cette pile de tissu, un long cimeterre recourbé, sa poignée en os polie par le temps et sa gaine éraflée témoignant de plusieurs années d'usage. Qui qu'il fût, l'homme avait saigné à mort. Toute la partie inférieure de son corps était noircie et encroûtée dans un revêtement apparemment solide de sable et de sang coagulé. Sous son pied étiré, celui que Sinclair avait perçu comme figé dans un mouvement, reposait le bâton qui avait soutenu son abri, et Sinclair n'eut aucun mal à imaginer ce qui s'était produit : le dernier soubresaut de l'homme agonisant avait fait s'effondrer la tente sur lui et l'avait tué.

Ému par la tragédie solitaire d'une telle fin, Sinclair se surprit à chercher des paroles pour honorer le défunt, avant de réaliser que quoi qu'il pût dire, cela ne servirait à rien. Il s'agissait d'un guerrier musulman, un infidèle qui n'aurait eu aucune gratitude pour un homme qui recommandait son âme au dieu chrétien de ses ennemis. Malgré tout, il inclina la tête, regarda le cadavre et murmura :

— Repose en paix, qui que tu sois. Pas même ton Allah ne ferait objection à ce souhait.

Il tourna la tête et regarda les autres objets qui s'étaient trouvés sous la tente. La première chose qu'il vit fut une outre gonflée et d'apparence lourde. À côté, où elle se serait trouvée si l'homme l'avait utilisée comme oreiller, il aperçut une selle magnifiquement ouvragée, son cuir enduit de sang séché, en plus grande quantité du côté gauche, comme si le cavalier avait été blessé à l'aine. Les rênes avaient été soigneusement enroulées tout près, et plus loin, à portée de main de l'homme étendu, gisaient l'outre et un ensemble de sacoches de selle bien remplies.

En protégeant son bras blessé, Sinclair tassa les lourdes sacoches du bout du pied, les faisant glisser contre le plus gros monticule de sable qu'il avait édifié en découvrant la tente, puis s'assit sur la petite pyramide et se pencha vers l'avant pour saisir les sacoches de son bras valide et les tirer contre sa jambe. Elles étaient lourdes, et peu importe ce qui les alourdissait ainsi, cela pouvait lui être utile. Cela suffisait à lui redonner espoir.

Il entreprit de retirer sa propre outre de son cou, posa la tasse entre ses genoux et installa le lourd sac dans le creux de son avant-bras avant de le déboucher avec ses dents. Le geste parut prendre des heures, et ses lèvres et sa bouche étaient complètement sèches, mais il parvint finalement à déposer le sac

et à prendre la tasse dans sa main. Quand il eut terminé de boire, il résista à la tentation de remplir le contenant et le remit solidement en place dans son pourpoint de cuir, les yeux fixés sur les sacoches de selle.

Même avec une seule main, il ne lui suffit que d'un moment pour ouvrir les sacoches. Il hésita un bref instant avant d'en soulever les rabats et de regarder à l'intérieur. Celle de droite contenait de la nourriture : un volumineux sac de farine ; un minuscule sac de sel moulu ; plusieurs morceaux de viande séchée, fortement épicée, qu'il estima provenir d'une chèvre. Il y avait également des dattes, fraîches et séchées, de même qu'une poignée d'olives soigneusement enveloppées dans un tissu de mousseline. Dans un autre grand carré de tissu, il trouva un trépied de cuisson à charnières et un sac souple et huilé de peau d'antilope pour le suspendre, de même qu'un petit bol et une assiette de métal lustré. Un autre paquet, plus petit, contenait deux cuillères, l'une en corne et l'autre en bois, ainsi qu'un couteau bien aiguisé.

La deuxième sacoche renfermait un sac de céréales et une musette pour le cheval, ainsi que deux paquets, l'un beaucoup plus large et lourd que l'autre, enveloppés dans le même type de tissu rayé vert et blanc que celui de la tente. Sinclair ouvrit d'abord le plus grand. Il contenait une tunique de mailles d'une splendeur telle qu'il n'en avait jamais vu. Les lisières du col carré et des manches étaient entrelacées d'une espèce de métal argenté aplati, trop dur pour être de l'argent, et son maillage était le plus léger et le mieux ouvragé qu'il ait vu ou manipulé. Le vêtement en entier était bordé d'un tissu vert extrêmement rigide qui n'affichait ni crevasses ni replis. Il déposa le tout et ouvrit le deuxième paquet pour y découvrir une dague à lame recourbée, superbement décorée, son manche et sa gaine émaillés de filigrane argenté et incrustés de pierres précieuses, rouges, vertes et bleues. Il la prit, conscient de n'avoir jamais tenu entre ses mains une arme aussi élégante, et la soupesa tandis qu'il se tournait pour jeter un regard au cadavre près de lui.

— Eh bien, infidèle, murmura-t-il, je n'ai aucun moyen de savoir qui tu étais, mais tu devais être fier de ce qui t'appartenait, alors je te promets que j'en prendrai grand soin et m'en servirai avec gratitude si je réussis à m'échapper d'ici.

Il remballa les sacoches de selle et se dressa de nouveau, puis plia la tente qui avait recouvert l'homme mort pour pouvoir la prendre et la déposer près de la selle et des sacoches, conscient du fait qu'il en aurait davantage besoin que son précédent propriétaire. Il ramassa aussi les deux bâtons de soutien et les plaça dans les replis du tissu, puis il enterra le Sarrasin aussi bien qu'il le pût, l'enveloppant dans son manteau ensanglanté, déposant son heaume près de sa tête et son cimeterre le long de son corps. Il racla ensuite du sable avec son pied jusqu'à ce qu'il pût se pencher et le façonner en un petit monticule au-dessus de la tombe peu profonde, ne laissant aucun indice sur la présence du corps enseveli. Il savait que les signes de son excavation allaient disparaître en quelques jours et que tout resterait tel quel par la suite, son occupant protégé des vautours, risquant seulement que quelque bête errante sente l'odeur de la chair

décomposée et la déterre. Puis, sa tâche achevée, il s'enveloppa la tête avec le keffieh, gratta autant que possible le sang séché sur la selle avec du sable, et entreprit d'aller capturer le cheval.

Une heure plus tard, il reprenait sa route, menant l'animal par la bride. Les efforts qu'il avait déployés pour installer la selle d'une seule main l'avaient presque épuisé. Le cheval, une fois capturé, s'était soumis et était demeuré patiemment immobile alors que Sinclair luttait pour installer la lourde selle sur son dos, resserrer les sangles et étirer les étriers de cuir, étant donné que l'infidèle était plus petit que lui. Maintenant, la tente, les sacoches et les outres solidement attachées à la selle, et la bête elle-même abreuvée et nourrie d'une poignée de céréales, il marchait devant elle, ses yeux scrutant l'étendue de sable, les rênes enroulées autour de son épaule valide, son seul fardeau étant la longue et lourde lance dans sa main.

Il ne mit qu'une demi-heure à trouver ce qu'il cherchait : un rocher dont la crête surplombait le sable, n'ayant pu être recouvert parce qu'abrité par la dune. Il mena directement le cheval jusqu'au rocher et grimpa dessus. En utilisant le sommet comme marchepied et son long manche de lance comme contrepoids, il se mit en selle, son bras gauche reposant devant lui sur le garrot de l'animal. Une fois en selle, les pieds fermement enfoncés dans les étriers, il se sentit immensément mieux et se permit, pour la première fois depuis qu'il s'était réveillé seul dans la grotte, de penser, et même d'espérer, qu'il pourrait peut-être parvenir à survivre à cette aventure. Sa nouvelle monture demeura immobile durant tout ce temps ; seul le mouvement de ses oreilles laissait entendre qu'elle était consciente d'avoir sur son dos un nouveau cavalier, beaucoup plus lourd. Sinclair grimaça. Que se produirait-il si le cheval se rebellait au moment où il lui ordonnerait d'avancer ? Un seul soubresaut, tête baissée, le jetterait sans doute par terre. Et que faire maintenant de sa lance ? Elle lui était devenue aussi inutile que son ancienne épée, puisqu'il ne pouvait en même temps la tenir et manier les rênes. Pendant un long moment, il regarda avec regret la puissante arme, puis il tourna le poignet et planta fermement la pointe de la lance dans le sable. Il ouvrit la sacoche de gauche et en retira la dague incrustée de joyaux. Il déroula le tissu dans lequel elle était enveloppée et glissa l'arme sur le devant de son pourpoint. Puis, serrant les dents, il agrippa solidement les rênes et piqua des talons les flancs de son cheval, regrettant de ne pas avoir cherché des éperons près de l'ancien propriétaire. L'animal émit un seul grognement puis commença à marcher d'un pas calme, et Sinclair offrit une prière silencieuse à la divinité qui en était responsable, quelle qu'elle fût. Sa lente progression lui plaisait bien, car il ne souhaitait rien faire de précipité avant d'avoir eu le temps de juger du caractère de la bête, mais maintenant qu'il chevauchait, il comprenait qu'il se déplaçait au moins trois fois plus vite qu'auparavant.

Il se pencha et tapota doucement l'encolure du cheval.

— Bien joué, murmura-t-il. Nous sommes ensemble là-dedans, toi et moi, dorénavant.

Chapitre 5

Bercé par le rythme régulier des pas du cheval, Sinclair ne songeait qu'à tomber endormi sur la selle, mais lorsque sa monture s'arrêta soudain et renâcla doucement, il s'éveilla en sursaut, saisi par la peur. Il se rendit immédiatement compte qu'en fait il s'était endormi et, aussitôt éveillé, il se demanda à quoi sa folie l'avait condamné. Mais il n'y avait aucun danger en vue, ni personne près de lui. Le seul élément inhabituel du décor était la parfaite immobilité de son cheval, dont les oreilles étaient directement pointées vers une falaise basse à moins de quinze pas.

La dernière fois que Sinclair avait regardé autour de lui, il n'y avait aucune falaise en vue dans quelque direction que ce soit, alors que maintenant, directement devant lui, un escarpement rocheux le surplombait d'une hauteur équivalant à quatre fois sa taille. Plus éveillé qu'il ne l'avait été depuis des jours, il contempla la muraille rocheuse devant lui, la déchirure sombre et oblique d'une fissure, et une lance, semblable à celle qu'il avait abandonnée plus tôt, plantée à l'entrée, la pointe dans le sable. Il savait qu'elle était de la même longueur que la sienne, même si elle était à demi enfouie dans le sol. Il savait également qu'il était fort probable qu'il y ait quelqu'un à l'intérieur de l'orifice, quelqu'un qui pourrait l'attaquer, peut-être une personne avec un arc, et qu'en demeurant où il était, il prêtait le flanc à une attaque.

Il était aussi conscient de n'avoir ni l'envie ni le besoin de descendre de sa selle nouvellement acquise, et il était sur le point de changer de direction lorsque ses yeux se fixèrent à nouveau sur le manche de la lance.

Quand Lachlan Moray avait trouvé le brancard improvisé, il était soutenu par deux lances ; Sinclair en avait utilisé une comme bâton de marche, et l'autre avait été abandonnée dans la grotte qui l'avait abrité pendant la tempête. Il se demandait maintenant s'il n'y en avait pas eu une troisième que Lachlan aurait prise avec lui. Ce n'était pas impossible. La majeure partie du temps, il avait été inconscient pendant que Lachlan le traînait sur son brancard, et il avait été constamment derrière lui. Si son ami avait porté une troisième lance, l'arme à demi enfouie devant la fissure dans la falaise pourrait bien être cette lance, enfoncée dans le sol pour signaler sa présence. À deux pas derrière, la crevasse s'élevait, austère et sombre à partir du sable qui devait l'avoir partiellement remplie. Il se pouvait que Moray soit étendu à l'intérieur, endormi ou blessé.

Sinclair descendit de cheval, aussi doucement qu'il le put. Il tira de son étui sa longue dague et s'avança lentement, scrutant la crevasse, plissant les yeux à cause de la lumière qui se réfléchissait sur la paroi rocheuse. Il ne fit que deux

pas avant de se rendre compte qu'il regardait une ombre, et non une ouverture dans le mur. Une protubérance en forme de lame à la surface, qui faisait saillie devant lui, sa paroi effilée se confondant parfaitement avec le mur rocheux derrière en formant un recoin abrité, projetait l'ombre noire qu'il avait prise pour l'entrée d'une caverne. Reconnaissant son erreur et s'en voulant d'être trop tôt descendu de cheval, Sinclair, qui était accroupi, se redressa. Il était sur le point de revenir sur ses pas au moment où une pointe de curiosité, suscitée par la présence inexpliquée de la lance plantée dans le sable, l'incita à s'approcher de la falaise et à s'assurer que le recoin abrité était aussi vide qu'il le paraissait.

Il ne l'était pas. Blotti dans le coin de la brèche peu profonde, il pouvait clairement discerner la tête et le haut du torse d'un homme affaissé, mais apparemment assis dans l'angle que formaient les deux murs, et couvert d'une mince couche de sable. Sinclair fut instantanément ravi à la pensée que Moray avait trouvé un refuge et avait survécu, tout comme il l'avait souhaité et espéré. Il se précipita vers l'homme, se jetant à genoux et avançant une main pour éliminer la couche de sable qui recouvrait le tissu enveloppant la tête de l'homme. La tête bougea brusquement dans un mouvement de surprise ou de protestation à cause de ce contact inattendu, mais les doigts de Sinclair avaient déjà saisi le rebord du tissu, et le geste soudain l'avait fait glisser, exposant une partie du visage en dessous. En un éclair, il s'était relevé, tous ses sens en alerte, pointant sa dague vers l'homme, oscillant sur ses jambes.

La petite partie de la tête qu'il avait entrevue ne ressemblait pas à celle de sire Lachlan Moray. Ce dernier avait les cheveux d'un blond presque roux, et la peau de ses joues, blanchâtre, brûlant et pelant constamment, ne brunissait jamais sous le soleil du désert. La personne qui gisait maintenant devant Sinclair n'était pas un ami. Son teint était sombre, d'un brun profond, et les poils autour de la bouche étaient noirs et frisés. Sinclair recula d'un autre pas, sa dague toujours pointée, alors qu'il se demandait que faire ensuite. Il se savait en sécurité parce que l'homme était encore davantage enterré qu'il ne l'avait été lui-même en se réveillant après la tempête, et il se souvenait de la difficulté qu'il avait eue à se libérer. Pendant qu'il regardait la forme couchée devant lui, il aperçut du coin de l'œil une petite irrégularité pointue dans le tissu qui recouvrait le visage de l'homme et, délaissant des yeux la tête toujours dissimulée, Sinclair replaça sa dague dans sa gaine, puis se pencha pour saisir l'objet. Il trouva la garde d'une épée.

Il se redressa lentement, tirant l'arme vers lui, et vit qu'il tenait à la main un cimeterre sarrasin, sa lame polie et incurvée travaillée selon la manière complexe des Syriens et qu'on disait damasquinée. Selon lui, il s'agissait d'une lame de qualité, et il comprit que son propriétaire n'était pas quelque nomade du désert surpris par la tempête. L'homme devant lui était un guerrier, et par conséquent doublement dangereux. Mais Sinclair savait qu'il n'était pas nécessaire de le tuer. Il n'avait qu'à tourner les talons, à remonter sur son cheval et à s'éloigner en l'abandonnant à son sort. Mais, au moment même où cette pensée surgissait dans son esprit, il comprit qu'il était incapable d'agir de la sorte. Il était lui-même un

guerrier et vivait selon un code de guerriers. Il n'avait jamais tué quelqu'un qui n'essayait pas, d'une manière ou d'une autre, de le massacrer. Il soupira et renifla, se reprochant déjà son geste, enfonça la pointe de l'épée dans le sable, à portée de main, et s'agenouilla près de la silhouette étendue. Alors qu'il saisissait de nouveau un coin du tissu, l'homme bougea violemment, de toute évidence conscient, mais Sinclair se contenta d'abaisser son bras blessé sur le sternum de l'homme pour l'immobiliser pendant qu'il déroulait le tissu autour de sa tête. Puis, il recula pour observer ce qu'il avait découvert.

Comme il s'en était douté, le visage qui lui retournait son regard était indéniablement celui d'un Sarrasin, mince, aux sourcils proéminents, au nez aquilin et aux pommettes saillantes sous des yeux creux et étroits, si sombres qu'ils semblaient uniformément noirs. Les lèvres et le menton étaient recouverts de poils noirs, frisés et brillants, chacun apparemment recouvert de sa propre couche de poussière sablonneuse. Le blanc des yeux était décoloré, et de ceux-ci se dégagea une expression de colère, sans doute fortement irrités, soupçonnait-il, par les mêmes grains de sable et de poussière, mais le visage lui-même n'exprimait aucune animosité. Le mot « stoïque », un mot auquel il n'avait pas pensé depuis des années, surgit immédiatement à l'esprit de Sinclair, et il songea qu'il convenait parfaitement.

Incapable de bouger, le Sarrasin le dévisageait sans aucune expression, attendant de toute évidence de voir ce qu'il allait faire. Pendant plusieurs minutes, aucun des deux hommes ne bougea ni n'émit un son. Finalement, Sinclair prit une profonde inspiration qu'il retint pendant qu'il comptait jusqu'à cinq, puis il expira brusquement.

— D'accord, mon gars, dit-il en écossais, sa langue d'origine. Nous allons te tirer de là.

Il posa un doigt sur ses lèvres en signe d'avertissement, puis dégaina sa dague et, le manche bien en main, brandit sa lame devant les yeux du Sarrasin avant de la poser dans le sable près de son genou droit. Sans un mot, il se pencha et se mit à déblayer le sable, commençant sous le menton de l'homme, libérant ses épaules en premier avant de continuer et de libérer son bras gauche, faisant apparaître une chemise en fine cotte de mailles qui lui rappela celle qu'il avait trouvée plus tôt sur l'homme mort. À partir de ce moment, le Sarrasin entreprit de l'aider, repoussant le sable accumulé sur son corps. Par deux fois, Sinclair changea de position, projetant le cimeterre derrière lui pour le mettre hors d'atteinte de l'homme, mais gardant sa dague à proximité. Ils s'activèrent ensemble pendant un moment, au seul bruit de leur respiration laborieuse, mais quand Sinclair plongea finalement la main sous la taille de l'homme pour ramasser une poignée de sable entre ses jambes, l'autre émit un profond grognement et releva vivement son bras en signe indéniable d'avertissement. Sinclair se rassit, étonné, se demandant ce qu'il avait fait de mal, mais le Sarrasin se pencha et indiqua où devait se trouver sa jambe gauche, imitant de ses bras les gestes vigoureux d'un homme qui creuse, exhortant de toute évidence Sinclair à continuer. Le chevalier franc reprit son travail mais, ce faisant, il constata la

prudence avec laquelle le Sarrasin s'efforçait maintenant de libérer sa jambe droite. Il comprit qu'elle devait être blessée. Il vit aussi à quel point l'homme avait blêmi depuis qu'ils avaient commencé à creuser et se souvint de sa propre soif. Il se releva brusquement et marcha jusqu'à son cheval, à l'extrémité du mur, où il retira la plus grosse et la plus pleine des deux outres. En revenant, il put entendre le Sarrasin qui crachait du sable. Le bruit s'arrêta aussitôt que l'ombre de Sinclair apparut et, alors qu'il contournait le rebord de la saillie rocheuse, il vit l'homme, auquel il avait déjà donné le surnom de Barbe noire, qui le fixait comme auparavant, stoïquement, les traits indéchiffrables.

Sinclair s'appuya contre le mur de la falaise et lança l'outre vers l'homme, qui l'attrapa à deux mains, son visage exprimant pour la première fois de l'étonnement.

— Allez, mon gars. Bois.

Il acquiesça du chef et le Sarrasin l'imita, son visage de nouveau impassible, puis il déboucha l'outre. Sinclair l'observait d'un air ironique.

— C'est extraordinaire d'avoir deux mains quand on doit boire à même un sac, n'est-ce pas ?

Le Sarrasin s'était immobilisé avant que l'outre n'atteigne sa bouche, les yeux fixés sur Sinclair, son incompréhension tout à fait visible. Sinclair était sur le point de répéter en arabe ce qu'il venait de dire, mais il se ravisa, hocha la tête et poursuivit dans sa langue maternelle.

— Continue à boire, mais verses-en pour moi.

Il retira la tasse de métal de son pourpoint et la frappa contre les attelles de son bras invalide, puis s'avança, la main tendue. Le Sarrasin jeta un coup d'œil au bras puis à l'outre, inclina la tête pour signaler qu'il avait compris et remplit la tasse. Sinclair but à petites gorgées puis se rinça la bouche, recrachant le liquide avant de reprendre une gorgée convenable. Il retourna s'appuyer contre le mur. Le Sarrasin fit de même, rinçant minutieusement sa bouche avant d'en recracher le sable avec une certaine délicatesse. Il regarda de nouveau Sinclair, sollicitant de toute évidence la permission de boire encore, et quand Sinclair acquiesça de la tête, il répéta le processus, puis prit une troisième gorgée avec un plaisir évident, se gargarisant puis avalant le tout cette fois.

— Allez. Prends-en encore. Et rince tes yeux parce que je sais exactement comment tu te sens, dit Sinclair.

Sachant que l'homme n'avait aucune idée de ce qu'il lui disait, Sinclair s'approcha encore une fois de lui et ramassa le vêtement qui lui avait entouré la tête. Il en saisit une extrémité, la dépoussiéra autant qu'il le pût, puis imita le geste de quelqu'un qui mouille un tissu et s'en essuie les yeux avant de le tendre à l'homme, qui fit ce que Sinclair suggérait. Quand il eut terminé, il tendit l'outre, demandant clairement à Sinclair s'il désirait boire encore, et, lorsque Sinclair secoua la tête, il replaça habilement le bouchon et déposa l'outre près de lui. Sinclair s'avança pour retirer la dague, toujours enfoncée dans le sable, puis se redressa en regardant l'homme.

— J'ai une question pour toi, maître Barbe noire : es-tu mon prisonnier ou suis-je le tien ? J'ai ma dague et ton épée, mais je doute qu'elles me soient très utiles si nous en venons à nous battre. M'est avis que ça dépendra de ta jambe… parce que si elle est en meilleur état que mon bras, alors je pourrais avoir à payer le prix de mon erreur…

Il s'interrompit un moment, s'interrogeant sur la meilleure chose à faire, mais tout à fait conscient qu'il devrait finir la tâche qu'il avait entreprise.

— Alors, dit-il en haussant les épaules, voyons cela.

Quelques instants plus tard, il libérait le pied gauche du Sarrasin et époussetait ce qui restait de sable sur la jambe, alors que l'homme continuait à déterrer lui-même précautionneusement sa jambe droite, brossant délicatement le sable, de toute évidence inquiet de ce qu'il allait découvrir dessous. Peu après, Sinclair put constater ce qui n'allait pas. La jambe était fortement bandée, maintenue par des attelles, manifestement installées par quelqu'un qui s'y connaissait. Voyant cela, Sinclair éclata d'un rire dépourvu d'humour.

— Eh bien, nous faisons une belle paire, n'est-ce pas ? Six membres valides à nous deux, et nous sommes si impotents que nous ne pouvons même pas nous parler, et encore moins nous battre.

Il souleva son bras et frappa les carreaux d'acier de ses attelles avec la lame de sa dague puis, pour la première fois, l'esquisse d'un sourire apparut au coin de la bouche de l'homme.

— Nous ferions tout aussi bien de continuer de boire parce que je n'ai aucune idée de ce qu'il faut faire ensuite. Je doute de pouvoir remonter à cheval avec ce satané bras, et même si je le pouvais, tu ne pourrais pas monter derrière moi, dit Sinclair en reprenant l'outre et en la tendant au Sarrasin. Voilà, tu verses mieux que moi, alors vas-y.

Quelques instants plus tard, sa tasse remplie à ras bord, il s'éloigna et s'assit lentement sur un monticule de sable, se pencha pour poser la tasse à ses pieds et, ce faisant, la poignée de sa dague ciselée glissa des replis de son pourpoint. Il s'empressa de la remettre en place, mais avant qu'il n'y parvienne, il entendit le Sarrasin prendre une soudaine respiration. Il leva les yeux pour découvrir sur le visage de l'homme une expression étrange.

— Quoi ? Y a quelque chose qui ne va pas ? Est-ce que c'est ça ? demanda Sinclair en retirant la dague et en la lui montrant.

Tandis que l'homme la regardait, Sinclair vit quelque chose pénétrer ses yeux, puis son visage redevint aussi inexpressif qu'auparavant.

— Où t'es-tu procuré ce couteau ?

La question avait été formulée en arabe, mais Sinclair s'y était attendu. Il garda un visage dénué d'expression, secouant la tête et haussant les épaules comme s'il ne comprenait pas un mot. Il n'aurait pu expliquer à quiconque pourquoi il feignait d'ignorer la langue, mais il savait d'instinct que c'était la meilleure chose à faire. Le Sarrasin fronça les sourcils, puis fit une nouvelle tentative.

— Comment es-tu tombé sur cette dague ?

Cette fois, la question avait été posée en français et les yeux de Sinclair s'écarquillèrent de surprise, mais il répondit immédiatement dans la même langue.

— Je l'ai trouvée ce matin sur un homme mort à plusieurs milles d'ici.

Il y eut une longue pause avant que le Sarrasin ne demande :

— Tu l'as tué ?

Sinclair perçut la douleur dont était empreinte la question et secoua la tête en signe de dénégation, puis ramena son bras rigide pour l'appuyer sur son genou.

— Non, dit-il en ajustant son bras de manière à le rendre le plus confortable possible, avant de lever les yeux vers le Sarrasin. Je te l'ai dit, je l'ai trouvé mort enseveli sous le sable, comme toi. Qui était-il ? Il est évident que tu le connaissais.

Le Sarrasin fit une pause avant de répondre, songeant à ce que Sinclair venait de dire, puis finalement, il inclina la tête en signe de résignation.

— Il s'appelait Arouf. C'était le plus jeune frère de mon épouse. Il était gravement blessé quand il est parti d'ici. À ce moment-là, il ne saignait plus depuis longtemps parce que sa blessure avait été soignée et solidement bandée, mais elle doit s'être rouverte pendant qu'il chevauchait.

— Il a pris ton cheval et t'a abandonné là ?

— C'était la seule solution. Nous étions trois hommes et n'avions que deux chevaux. Arouf s'est dirigé vers le nord pour chercher de l'aide tandis que l'autre, Sayeed, est parti vers l'est. Ils m'ont laissé ici en sécurité, à l'ombre. Aucun d'entre nous n'avait prévu qu'une tempête allait faire rage.

— Alors, ce Sayeed pourrait être encore vivant ?

— Oui, selon le désir d'Allah. Si c'est écrit dans le *Livre des anges*… Sinon, il y est peut-être inscrit que nous mourrons ensemble ici, répondit le Sarrasin en regardant autour de lui. Mais nous ne mourrons pas tout de suite. J'ai aussi de l'eau et un sac de nourriture enterrés dans le sable, quelque part autour d'ici.

Sinclair ignora la remarque.

— Qu'est-il arrivé à ta jambe ? Qui a fait ça ? demanda-t-il en pointant les attelles du doigt.

— Sayeed nous a sauvés tous les deux. Il étudie les arts de la guérison.

— C'est un médecin ?

— Non, c'est un guerrier mais, dans sa jeunesse, il a été formé par son père qui était un célèbre médecin. Sayeed n'a jamais suivi les traces de son père, mais il s'est souvenu qu'il lui avait enseigné à soigner les blessures.

— Et il est parti vers l'est ? Le Sarrasin hocha la tête.

— C'est ce que j'ai dit.

— À la recherche de qui ? Comment êtes-vous arrivés ici ? Étais-tu à Hattîn ?

— Hattîn ? Ah, tu veux dire Hittin…

Il fronça les sourcils pendant un moment, mais il résista visiblement à la tentation de poser la question qui lui vint à l'esprit et répondit simplement :

— Non, je n'y étais pas. Nous nous dirigions vers Tibériade sur ordre du sultan quand le mauvais sort nous a frappés.

Sinclair se pencha et tendit de nouveau l'outre au Sarrasin.

— Raconte-moi ton histoire, puisque nous n'avons rien de mieux à faire, puis nous trouverons ta nourriture et ton eau. Qu'est-ce qui vous est arrivé ?

L'homme au visage basané demeura assis, songeur, pendant quelques moments, puis il commença son récit.

Il s'appelait Ibn Al-Farouch, dit-il, et il était allé dans le sud-ouest, chevauchant avec une patrouille de reconnaissance près de la ville d'Ibelin, sur la côte, quand un messager était arrivé pour les enjoindre de se rendre à Tibériade, à quatre-vingts milles plus loin. Ils s'étaient immédiatement mis en route et, pendant le trajet, ils avaient fait la rencontre d'un homme blessé qui, quelques heures à peine plus tôt, s'était enfui d'un village attaqué par des brigands. Le fugitif leur apprit que les bandits étaient moins d'une vingtaine, mais que les habitants du village, sans hommes en âge de combattre, n'avaient pu leur opposer de résistance. Le nom du village, qui ne signifiait rien pour Sinclair, avait immédiatement éveillé l'attention d'Al-Farouch parce qu'il avait un oncle âgé, un frère bien-aimé de sa mère, qui vivait à cet endroit. Pris de colère à la pensée que son oncle, qui avait toujours pris soin de lui et de sa famille, eût pu être battu et peut-être tué par des brigands impies, il avait ordonné à ses hommes de poursuivre leur chemin, mais avait chevauché avec une escorte de dix compagnons triés sur le volet afin d'aller châtier les assaillants.

Malheureusement, dit-il après une longue pause, dans sa rage et son indignation, il avait sous-estimé non seulement la force de ses adversaires, mais aussi leur nombre, tenant pour véridiques les affirmations du fugitif. Sa troupe et lui étaient tombés dans une embuscade tendue dans un oued fortifié, et il avait perdu sept de ses hommes, abattus par des ennemis dissimulés, avant même de pouvoir commencer à rassembler ses esprits. Seuls Sayeed, Arouf, lui-même et un autre avaient réussi à franchir la ligne ennemie ; trois d'entre eux et deux de leurs montures furent blessés. Le quatrième homme était mort de ses blessures peu après leur évasion, tout comme son cheval, et Sayeed avait égorgé le cheval d'Arouf quelque temps plus tard, lorsque la profonde coupure dans son ventre s'était finalement ouverte et avait déversé les entrailles de la brave bête sur ses sabots. Arouf, appuyant un linge contre sa hanche meurtrie, était monté derrière Sayeed, et tous trois avaient chevauché jusqu'à cet endroit, où ils s'étaient arrêtés pour la nuit. Sayeed, le seul d'entre eux qui n'eût pas été blessé, avait d'abord étanché le sang qui coulait de la hanche d'Arouf, l'aspergeant d'une poudre qui avait arrêté l'hémorragie, après quoi il l'avait solidement pansée et sanglée. Il avait ensuite soigné la jambe d'Al-Farouch, dont l'un des os avait été fracassé par un carreau d'arbalète. Il avait nettoyé la plaie, replacé l'os aussi bien qu'il le pouvait dans les circonstances, puis avait bandé et maintenu le membre avec des attelles. Il s'attendait à ce qu'il guérisse complètement.

Les trois hommes avaient passé la nuit ensemble et, à l'aube du jour suivant, ils avaient discuté de ce qu'il fallait faire. Leurs compagnons étaient maintenant loin devant eux, et ils pourraient bien s'être arrêtés pour les attendre, ou avoir

tourné bride pour partir à leur recherche, mais tous trois savaient que, sans aide, il y avait peu de chances qu'on les trouve. C'est ainsi qu'Al-Farouch avait décidé que Sayeed partirait à la recherche des autres. Arouf ne voulait rien entendre de cette idée, jurant qu'il était assez bien portant pour chevaucher, maintenant que le saignement de sa hanche s'était arrêté. Il voulait chevaucher avec Sayeed, passant outre les désirs de son beau-frère pour la première fois. Il prendrait la route du nord pendant que Sayeed chercherait plus loin à l'est. Al-Farouch, que sa jambe blessée rendait incapable de monter à cheval, resterait là, protégé par le mur qui faisait saillie sur la crête de la falaise, avec des réserves d'eau et de nourriture qui suffiraient à le maintenir en vie sept ou huit jours, au cours desquels l'un ou l'autre reviendrait sûrement avec de l'aide. Les deux hommes s'étaient éloignés en chevauchant, laissant le bouclier rond d'Al-Farouch suspendu à sa lance plantée au sol pour servir de repère à leur retour.

— Et maintenant, tu en sais autant que moi, *ferenghi*, conclut Al-Farouch en utilisant le mot arabe qui désigne un Franc, puis il redevint silencieux.

Sinclair demeura muet, réfléchissant à ce qu'il venait d'apprendre. Si Sayeed avait survécu à la tempête et retrouvé ses compagnons, tous reviendraient ici, et sa vie prendrait sans doute fin à leur arrivée. Il pouvait encore partir sur son cheval ; d'une façon ou d'une autre, il pourrait parvenir à se remettre en selle, même sans montoir, sachant maintenant que la bête était docile. Il songea à aller s'assurer que le cheval se trouvait encore dans les environs, mais il se pencha plutôt vers l'avant pour parler de nouveau au Sarrasin.

— Comment se fait-il que tu parles notre langue ?

— Une de vos langues, répondit l'autre sèchement. Quand tu as parlé au début, la langue que tu as utilisée sonnait à mes oreilles comme le charabia des *djinns*. Qu'est-ce que c'était, ce bruit ?

Sinclair sourit pour la première fois depuis des jours.

— C'était du gaélique, la langue d'Écosse, la terre où je suis né.

— Alors, tu n'es pas un Franc ?

— Non, je suis ce qu'on appelle un Écossais, mais ma famille venue de France s'y est installée il y a un siècle et c'est pour ça que je connais le français. Quand on a demandé aux soldats de venir ici, je me suis joint à l'armée.

— Es-tu un chevalier, alors ? Je ne vois aucun insigne de ton rang sur toi.

— Je les ai jetés avec mon armure quand je me suis retrouvé à pied dans le désert. Il y a trop de façon de mourir ici sans être assez stupide pour courir au-devant du danger en se chargeant de métal inutile et de lourds vêtements.

— Ah, je vois ! De toute évidence, tu es ici depuis assez longtemps pour avoir appris quelques bribes de la sagesse d'Allah, loué soit Son nom… Mais tu es venu ici pour tuer des Sarrasins, n'est-ce pas ?

— Non, pas tout à fait. Je suis venu ici, en Outre-mer, parce que mon devoir de chevalier me le commandait. Tuer ou être tué fait simplement partie du code de la chevalerie.

— Tu es donc un Templier ?

Cette simple question comportait un élément de menace à peine perceptible. Sinclair évita de répondre directement par l'affirmative comme il s'apprêtait à le faire. Il réussit à éluder la question sans mentir ni, pensa-t-il, se trahir.

— Je suis un chevalier, dit-il d'une voix traînante. Je viens d'Écosse, à plusieurs jours de navigation de la France. En Outre-mer, tous les chevaliers ne sont pas des Templiers ou des Hospitaliers.

— Non, mais les *djinns* du Temple sont les plus dangereux d'entre tous.

Sinclair laissa passer cette affirmation.

— Tu n'as pas répondu à ma question sur la manière dont tu as appris la langue des Francs.

— Je l'ai apprise pendant ma jeunesse à Ibelin, ville où j'ai grandi. Un seigneur franc y avait construit une forteresse après la prise de Jérusalem, bien avant ma naissance. Il avait adopté le nom du village. Quand j'étais jeune, j'y ai travaillé dans les écuries, et je courais et jouais avec son fils, qui avait mon âge, et c'est ainsi qu'au fil des années j'ai appris à parler leur langue, comme le garçon a appris la mienne.

Sinclair fronça les sourcils.

— Ibelin… parles-tu du sire Balian d'Ibelin ? Je le connais. J'ai chevauché avec lui de Nazareth à…

Il s'interrompit brusquement, conscient qu'il pourrait révéler davantage qu'il ne le souhaitait, mais Al-Farouch avait déjà acquiescé.

— Je crois bien que c'est lui. Nous l'appelons dans notre langue Balian ibn Barzan, et c'est un homme puissant aujourd'hui parmi les *ferenghi*… C'est un chevalier, mais il n'est pas du Temple.

— Êtes-vous toujours amis, lui et toi ?

— Qui, en tant que musulman et chrétien, peut être ami dans une guerre sainte ? demanda-t-il en haussant les épaules. Nous ne nous sommes pas vus depuis des années. Nous pourrions nous croiser aujourd'hui dans un souk sans nous reconnaître.

Sinclair se frappa la cuisse de sa main valide et redressa le dos, puis se tourna en plissant les yeux vers le soleil derrière lui.

— Nous devrions manger quelque chose. Tous les hommes ont en commun ce besoin, même dans une guerre sainte, n'est-ce pas ? Quand as-tu mangé pour la dernière fois ?

Al-Farouch secoua la tête en plissant les lèvres.

— Je ne m'en souviens pas, mais c'était il y a longtemps. Sinclair se leva.

— J'ai laissé mon cheval – ton cheval – sellé au soleil, et il doit souffrir. Si je l'amène ici, près de toi, m'aideras-tu à le desseller ? C'est difficile de desserrer une sangle d'une seule main.

— Oui, si tu peux l'approcher suffisamment pour que je puisse l'atteindre.

Après s'être occupé du cheval et l'avoir débarrassé des sacoches, Sinclair laissa tomber la selle sur le sol du petit abri et s'assit dessus pendant qu'il fouillait dans le sac de nourriture. Il en retira un gros morceau de viande séchée

et le petit couteau tranchant. À la surprise du musulman, il lui lança d'abord la viande puis le couteau.

— Voilà. Tu as deux mains et tu auras plus de facilité que moi à la couper. Découpe-nous quelques tranches pendant que je m'occupe du reste.

Le musulman attrapa facilement le couteau par la poignée et commença à trancher la viande dure sans faire de commentaires pendant que Sinclair extirpait de la sacoche des figues sèches, des dattes et du pain pour eux deux.

Ils mangèrent dans un silence courtois, étrangement convivial, chacun perdu dans ses propres pensées. Sinclair réfléchit aux circonstances improbables qui l'avaient amené à cet endroit, partageant placidement un repas à même ses propres rations avec un ennemi qu'il aurait, dans un autre contexte, tenté de tuer sur-le-champ. Il se demanda si son compagnon silencieux songeait à la même chose, mais à ce moment, ses pensées se tournèrent vers la menace voilée qu'il avait cru percevoir dans la question du Sarrasin à propos des Templiers, et il commença à la prendre au sérieux.

Sinclair n'avait aucun moyen de savoir si sa réponse prudente avait ou non été davantage nécessaire que sa décision de cacher le fait qu'il connaissait l'arabe, mais il avait le sentiment d'avoir bien agi en contournant la question et en détournant la curiosité d'Al-Farouch. Il était effectivement un chevalier du Temple, et il pensait que le Sarrasin n'aurait vraiment pas approuvé une telle chose, mais Sir Alexander Sinclair était bien davantage qu'un simple membre de l'ordre du Temple, et il avait de bonnes raisons d'hésiter à révéler son identité.

Sinclair était un membre haut placé de la confrérie de Sion, la société secrète au sein du Temple qu'avait fondée et créée l'ordre pour ses propres fins, des décennies plus tôt, au tournant du siècle, et qui supervisait et orientait encore les politiques de l'ordre. La confrérie était si secrète que pas même son existence, et encore moins ses activités, ne faisaient l'objet de soupçons de la part des membres ordinaires de l'ordre, et même si plusieurs des plus anciens officiers de l'ordre du Temple appartenaient à la confrérie, nombre d'autres, de rang militaire équivalent, vivaient leur vie entière et mouraient sans avoir jamais été conscients de son existence.

Parmi les premiers figurait en bonne place Gérard de Ridefort, l'actuel maître du Temple qui, bien qu'honoré pour son courage, ses talents militaires et son audace imprégnée de nobles principes, avait été jugé indigne d'entrer dans la confrérie en raison de son orgueil et de son arrogance belliqueuse.

Il n'était pas facile d'être admis dans la confrérie de Sion. Ses membres étaient peu nombreux et liés par un serment qui commandait, entre autres choses, la préservation à tout prix du secret de son existence. Ils se rassemblaient rarement. Chaque fois qu'ils le faisaient, c'était sous le couvert de célébrations traditionnelles appelées Rassemblements, et ces activités avaient toujours lieu à l'abri des regards, dans des propriétés privées que possédaient les frères les plus anciens du conseil de l'ordre. Là, les membres de la confrérie se réunissaient, entourés de leur famille et de leurs amis, dont la plupart étaient parents, et pendant que se tenaient les célébrations et les réjouissances au-dessus, dans les

espaces publics de la famille hôte, la confrérie se rassemblait en secret, dans les plus profonds soubassements du château qui avait été choisi, pour célébrer leurs propres initiations, donner leurs directives et accorder leurs promotions, tous ces rites demeurant inconnus des autres participants au Rassemblement.

Les membres de l'organisation ne se distinguaient entre eux que d'une seule façon, et cette information était jalousement gardée, bien que personne d'autre qu'un initié n'eût jamais pu percevoir cette distinction. Chacun d'eux était choisi à l'intérieur d'une fédération de clans aristocratiques qu'ils appelaient entre eux les familles amies ; toutes vivaient dans la région sud de la France, qu'on appelait le Languedoc, parce que ses habitants parlaient leur propre langue ancienne. Le nom signifiait littéralement « langue d'oc » ou « l'endroit où l'on parle l'oc », et l'association des familles fédérées remontait à plus d'un millénaire, au premier siècle de l'ère chrétienne, lorsque les premiers fondateurs de chacun des clans s'étaient établis dans le sud de la Gaule après leur longue fuite par voie de terre pour échapper à la destruction de Jérusalem, en l'an 79 après Jésus-Christ, par les Romains.

Le plus grand secret des membres de la confrérie était leur origine juive, car leur famille s'était intégrée sans encombre à la société de l'endroit après leur arrivée, et ils étaient maintenant chrétiens depuis mille ans, vivant dans l'ignorance totale de leurs racines sémitiques. Seuls les initiés de l'ancienne confrérie de l'ordre de la Renaissance à Sion connaissaient la vérité, transmise clandestinement de génération en génération pendant tous ces siècles, et eux seuls assumaient la grande responsabilité qu'impliquait ce savoir, leur droit particulier à la fois protégé et renforcé par l'édit inflexible selon lequel il ne pouvait y avoir, à chaque génération, qu'un seul membre mâle par famille qui fût admissible à l'initiation.

Sir Alexander Sinclair, choisi parmi les sept frères d'une famille dans laquelle il n'y avait aucune fille, avait été admis au sein de la confrérie le jour de son vingtième anniversaire. Malgré le fait que deux de ses frères fussent chevaliers du Temple et qu'un troisième eût fait partie de l'ordre des Hospitaliers, aucun d'eux, tous maintenant adultes, ne soupçonna jamais que leur frère Alec exerçait des fonctions secrètes bien supérieures aux leurs. Il occupait malgré tout ce poste, et les obligations que lui imposait la confrérie avaient fait en sorte qu'il lui était impossible d'interagir normalement avec ses frères dans le monde ordinaire des devoirs filiaux et familiaux, des engagements chrétiens et des loyautés féodales. Ses frères avaient choisi de croire que leur frère Alec était un ingrat, qu'il était coupable de s'être détourné de ses responsabilités familiales, et Alec n'avait d'autre choix que de hausser les épaules et de feindre d'accepter leur jugement.

C'est ainsi qu'il avait disparu pour pénétrer dans l'univers secret de la confrérie, au sein de laquelle on lui avait enseigné les arts dont le conseil exigeait la maîtrise, après avoir évalué chacune de ses aptitudes et chacun de ses traits de personnalité. Alexander Sinclair, chevalier du Temple, servait d'espion à la confrérie.

— Tu es perdu dans tes pensées, *ferenghi*.

Le français d'Al-Farouch semblait couler de source, malgré les accents gutturaux de sa diction arabe. Sinclair sourit ironiquement et se gratta le crâne.

— Je pensais à ma situation présente. Peut-être devrais-je remonter sur ton cheval et m'enfuir avant que tes compagnons n'arrivent à ta rescousse.

— S'ils arrivent. On ne peut être certain que de ce qui est écrit, et ce pourrait être la volonté d'Allah, béni soit Son nom, que je reste ici et meure.

Sinclair réfléchit un moment puis inclina lentement la tête.

— J'y ai pensé aussi et, finalement, je crois qu'Allah pourrait hésiter à se débarrasser de l'arme puissante que je te soupçonne de représenter pour lui… Je me disais, aussi étrange que cela puisse te paraître, que je n'aimais pas l'idée de partir à cheval et de te laisser seul ici pour vivre ou mourir.

Les yeux du Sarrasin se plissèrent.

— Ça me semble plus qu'étrange. Ça ressemble à de la folie. Pourquoi te préoccuperais-tu de ce qui va m'arriver ici, alors que chaque instant qui passe augmente le danger que tu sois capturé, si mes hommes arrivent ?

Un sourire sans joie erra un moment sur les lèvres de Sinclair.

— Je suppose que c'est une faiblesse innée, qui me dicte qu'aucun homme d'honneur n'en laisserait mourir un autre alors qu'il pourrait le sauver ou l'aider.

— L'honneur. C'est…

Le Sarrasin s'arrêta un moment, cherchant un mot, puis poursuivit :

— C'est un concept, n'est-ce pas ? Une réalité immatérielle… Une réalité à laquelle on accorde… beaucoup d'importance… mais que très peu de gens comprennent vraiment.

— Même parmi les fidèles d'Allah ?

— Même parmi eux, hélas, et je suis sûr qu'il en est de même parmi les tiens…

— Oui, sans l'ombre d'un doute, déclara Sinclair en reprenant son accent écossais, mais il pouvait voir de toute façon que l'homme devant lui avait compris à son ton.

— Quel est ton nom, *ferenghi* ? Tu connais déjà le mien.

— Moray, Lachlan Moray.

Le mensonge était venu naturellement aux lèvres de Sinclair, découlant sans doute de son entraînement dans l'art de la dissimulation et du même instinct qui lui avait fait cacher sa connaissance de l'arabe et son identité de Templier.

— Lachlan… ça ressemble à un nom arabe. Lach-lan Murr-ay.

— Il peut sembler arabe à tes oreilles, mais c'est un nom bien écossais.

— Et tu es presque imberbe. Je pensais que tous les chevaliers francs portaient la barbe.

Sinclair gratta tristement son menton mal rasé et grimaça.

— C'est vrai. On ne me prendrait jamais pour un Templier, même si je me trouvais au milieu d'eux. Mais si je demeure ici plus longtemps, ma barbe va pousser et je vais le regretter. J'ai cette infirmité, même aux yeux de mes

camarades : mon visage est peu poilu et ma peau est… connais-tu le mot « délicate » ?

Le Sarrasin fit signe que non et Sinclair haussa les épaules.

— Eh bien, la peau de mon visage – mes joues et mon menton – réagit mal aux poils longs. À mesure que ma barbe pousse, ma peau devient écailleuse et extrêmement irritée et c'est pourquoi, afin de conserver ma santé d'esprit et d'éviter de me gratter jusqu'au sang comme un dément, je choisis de demeurer rasé de près, quand c'est possible. Peu de mes compagnons francs comprennent cela.

Il passa sous silence qu'un menton bien rasé lui permettait de porter une fausse barbe de la forme ou de la texture nécessaires, de temps en temps, dans le cadre de ses fonctions.

— Raconte-moi ce qui s'est passé à Hittin… ou Hattîn, comme tu l'appelles.

La demande était exprimée de manière directe, mais imprégnée comme elle l'était d'un ton légèrement impératif, elle prit Sinclair par surprise. Il demeura assis, clignant des yeux, incapable de penser à une réponse.

Après quelques instants, le Sarrasin prit une profonde inspiration et redressa les épaules.

— Quand tu es arrivé, tu m'as demandé si j'étais à Hattîn, et le ton sur lequel tu l'as fait a attiré mon attention. Comme tu le sais déjà, je n'y étais pas, mais Hattîn est situé près de l'endroit que vous appelez Tibériade, et le sultan, puisse Allah lui être favorable, nous avait commandé de nous rassembler ici. Y a-t-il eu une bataille là-bas ? C'est pour ça que tu es seul ici ?

Sinclair se reprocha intérieurement son imprudence, mais il n'était plus possible de mentir maintenant. Il réfléchit brièvement à ce qu'il allait dire, puis soupira.

— Oui, il y a eu une bataille.

— Je vois. Et elle a été… décisive ?

— Oui, j'en ai bien peur. Nous avons été écrasés. Tes compatriotes ont remporté la victoire.

— Qu'Allah soit béni. Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Tu me demandes ce qui s'est passé ? T'es-tu déjà retrouvé au cœur d'une bataille qui regroupait des milliers d'hommes ?

— Oui, souvent.

— As-tu déjà exercé le commandement suprême dans une pareille bataille ?

— Non, je commandais mes propres hommes, mais je n'étais pas général, répondit le Sarrasin en fronçant les sourcils.

— Moi non plus. C'est pourquoi j'ai posé la question. Tu sais aussi bien que moi que, au milieu d'une bataille, un soldat a peu conscience de ce qui se produit sur l'ensemble du champ de bataille. Il n'apprend la victoire ou la défaite qu'à partir de ce qu'il voit à la fin des combats. Dans la frénésie du moment, il fait tout ce qu'il peut pour se protéger lui-même et pour protéger ses hommes, pour rester en vie. Cette bataille de Hattîn était gigantesque. Nous avions formé la plus puissante armée jamais rassemblée dans le royaume même… plus de trente mille

combattants, chevaliers, alliés turkmènes et soldats d'infanterie. L'armée de votre sultan Saladin était au moins deux fois plus nombreuse, et nous avons été battus. Je n'ai pu que jeter de brefs coups d'œil à la bataille principale, et de loin. J'ai été blessé tôt et jeté à bas de mon cheval, me cassant un bras, puis j'ai été laissé derrière au cours du combat. En compagnie d'un ami, je me suis enfui ce soir-là, après la tombée de la nuit. Nous avions décidé de retourner à Séphorie quand la tempête de sable nous a surpris.

Une longue pause suivit cette explication avant que le Sarrasin demande :

— Où se trouve ton ami maintenant ?

— Il est parti. Quelque part dans le désert. Il m'a traîné sur un brancard improvisé pendant deux ou trois nuits… J'étais fou de douleur à cause de ma blessure. Puis, il est parti à la recherche d'eau, me laissant endormi dans une grotte que nous avions trouvée. Quand je me suis éveillé, la tempête faisait rage. Je ne l'ai pas revu depuis. Il pourrait être n'importe où, mort ou vivant. Je prie pour qu'il soit encore en vie, mais je crains qu'il soit mort.

— Alors, qu'est-ce que tu vas faire maintenant ? Où iras-tu, si tu pars d'ici ?

— Je n'en ai aucune idée. Il est fort probable qu'il n'y ait aucun endroit où je puisse aller, répondit Sinclair avec un grognement à la fois d'humour et de dégoût. C'est peut-être la raison pour laquelle j'hésite tant à même essayer.

Al-Farouch leva péremptoirement la main, la tête soudainement penchée comme s'il écoutait, et Sinclair s'efforça d'entendre ce qui avait attiré son attention, mais il ne perçut que le silence du désert. Le Sarrasin rabaissa finalement son bras en secouant la tête.

— Ce n'était rien. J'avais cru entendre des chevaux approcher, dit-il en regardant Sinclair, les sourcils froncés. Toutefois, je te suggère, si tu songes à t'enfuir d'ici, de le faire tout de suite.

Sinclair tourna légèrement la tête vers le crépuscule qui commençait à poindre, légèrement étonné que la journée se soit si rapidement écoulée.

— J'y ai réfléchi, finit-il par dire avant de se tourner de nouveau vers Al-Farouch. Et il me semble que j'ai une décision difficile à prendre… Plus tôt, nous avons brièvement parlé d'honneur et, dans ma vie, l'honneur implique des responsabilités que nous, les Francs[3], appelons « devoir ».

Al-Farouch inclina la tête, le visage impassible.

— Nous aussi avons des devoirs, dont certains sont plus pénibles que d'autres.

— Très bien, alors. Puisque tu comprends le concept, comme tu l'as appelé plus tôt, peut-être pourrais-tu m'aider à résoudre mon dilemme. Le jour tire à sa fin, alors si je devais partir maintenant, je devrais chevaucher sans but précis dans l'obscurité, sans savoir où je vais, avec pour seul objectif de fuir tes guerriers… De toute façon, ils pourraient très bien ne jamais revenir ici. Par ailleurs, je pourrais chevaucher directement au-devant d'eux dans l'obscurité parce que je n'ai aucun moyen de savoir de quelle direction ils vont venir. Voici mon dilemme : si je pars maintenant à l'aveuglette dans le désert pour éviter d'être capturé, est-ce que je vais agir de manière honorable en m'éloignant parce

que mon devoir est de rester libre, ou serais-je coupable d'avoir manqué à mon devoir en agissant de manière irréfléchie et en mettant inutilement ma vie en péril ? Vous voyez où je veux en venir, monsieur le Sarrasin ? Accomplirai-je mieux mon devoir en fuyant dans le désert ou en prenant le risque de rester ici ?

Aucun des deux hommes ne parla pendant un moment, puis Sinclair poursuivit :

— De plus, comme je te l'ai déjà dit, je n'aime pas l'idée de te laisser seul ici… Alors, j'ai décidé de rester jusqu'à l'aube. Après quoi, si tes hommes ne se sont pas montrés, je t'installerai confortablement et j'irai chevaucher suffisamment loin pour éviter la capture, puis j'attendrai à cet endroit. Si tes hommes ne viennent pas à ta rescousse, je reviendrai et mangerai avec toi, car rien n'aura changé ; et je ne saurai toujours pas où aller.

Al-Farouch fit glisser l'extrémité de son majeur le long de son nez et le pressa contre ses lèvres plissées.

— Pourquoi dis-tu que tu ne sais pas où aller ? Vos pertes ont-elles été si importantes à Hattîn ?

Sinclair se leva et alla s'appuyer contre la saillie rocheuse qui formait leur modeste abri, le regard fixé sur la nuit tombante, puis il prit la parole sans tourner la tête.

— La nuit vient vite, ici, dans le désert… En Écosse, où j'ai grandi, à cette époque de l'année, la lumière du soir peut s'attarder pendant des heures après le coucher du soleil. Nous appelons cette période de lumière prolongée entre le jour et la nuit le « crépuscule »… Encore plus que nos pertes, c'est la défaite que nous avons subie à Hattîn qui me préoccupe ; c'est la défaite elle-même plutôt que les morts et les blessés, même si, Dieu m'en est témoin, ces pertes sont épouvantables… D'après ce que je sais de ton sultan, il n'est pas homme à dédaigner une occasion que lui offre Dieu, et c'est ainsi qu'il verra sa victoire de Hattîn. À mon avis, Tibériade aura capitulé devant lui à ce moment, son armée écrasée, et je sais déjà que ses hommes ont pris Séphorie, et probablement Nazareth, aussi. Si j'étais à sa place, soutenu par une armée victorieuse, et que je savais que les forces franques sont dispersées, ou encore, qu'en sais-je, totalement détruites, je marcherais immédiatement sur Jérusalem…

Il se redressa et se tourna vers Al-Farouch.

— Et c'est pourquoi, je le crains, il me reste bien peu d'endroits où me réfugier… Quand as-tu prié pour la dernière fois ?

Le Sarrasin cligna des yeux.

— Il y a un moment, à l'heure prévue. Tu étais ici, mais tu ne l'as pas remarqué.

— Ne devais-tu pas te tourner vers l'est ? Al-Farouch sourit.

— Allah exige nos prières mais, étant miséricordieux, Il n'insiste pas pour que nous nous torturions quand nous sommes estropiés. Je prierai convenablement quand je le pourrai, mais en attendant, je prie comme je peux.

— Bien. Alors, quand as-tu déféqué pour la dernière fois ?

Le Sarrasin écarquilla les yeux de surprise, puis secoua les épaules et dit :

— Le matin où mes amis sont partis, mais j'ai peu mangé depuis, alors je n'ai pas de besoin pressant.

— Mais tu as mangé, maintenant. Peux-tu marcher sur cette jambe si je te soutiens ?

— Je le crois.

— Bien. Et est-ce que tes amis ont creusé des latrines ?

— Oui, près d'ici, mais suffisamment loin pour que l'odeur ne m'incommode pas. Elle se trouve à dix pas à droite de l'entrée.

— Si je peux t'aider à t'y rendre, es-tu capable de faire le reste ?

— Oui, je le peux.

— Bien. Maintenant, si je t'aide à te relever et à marcher, essaieras-tu de me tuer ?

L'ombre d'un sourire apparut sur les lèvres du Sarrasin.

— Pas avant que tu m'aies ramené ici, malgré le serment que j'ai fait de tuer un infidèle chaque fois que l'occasion se présenterait.

Sinclair émit un grognement puis s'avança, son bras valide tendu.

— Qu'il en soit ainsi alors. Voyons si nous pouvons te mettre debout. Fais attention à mon autre bras, parce qu'il est aussi endommagé que ta jambe, mais pas aussi bien bandé. Quand tu seras debout, je t'accompagnerai puis te laisserai seul. Appelle-moi quand tu auras fini et je t'aiderai à revenir ici.

Quand ils eurent terminé, la nuit était complètement tombée et ils s'assirent ensemble dans l'obscurité de leur modeste refuge. Ils parlèrent de tout et de rien. Aucun autre son ne vint troubler le silence de la nuit et tous deux étaient fatigués, alors ils tombèrent bientôt endormis, tête-bêche dans l'espace exigu. La dernière pensée de Sinclair fut qu'il devrait se réveiller avant l'aube et partir.

Il s'éveilla au moment où une main calleuse se refermait sur sa bouche et son menton, mais, il étouffa toute tentative de protestation lorsqu'il entendit un grognement guttural et sentit la pointe d'une lame de couteau contre sa gorge. Il demeura immobile, attendant la mort, car il savait qu'il ne pouvait rien faire d'autre. Le jour ne s'était pas encore levé, mais il y avait du mouvement tout autour de lui et il comprit qu'il aurait dû prévoir ce qui se produisait.

— Qui est ce chien de *ferenghi* ? Dois-je lui trancher la gorge ?

La voix venait directement d'au-dessus de lui et il sentit augmenter la pression de la lame sur sa gorge. Au moment où il commença à se raidir, la voix d'Al-Farouch, résonnant avec une autorité absolue, arrêta la main de l'homme.

— Non ! Ne lui fais pas de mal, Sabit. Il a partagé du pain et du sel avec moi et je lui suis redevable.

Le dénommé Sabit grogna et s'accroupit. Il retira sa main du visage de Sinclair, mais maintint le couteau contre sa gorge, bien que ce fût maintenant le plat de la lame qui faisait pression contre sa peau.

— Comment peux-tu avoir une dette envers un *ferenghi*, Amir ? dit-il d'une voix dégoûtée. C'est un infidèle. Tu n'as donc pas besoin de te sentir lié par nos lois sacrées en traitant avec lui. L'idée même est ridicule.

— Et tu trouverais convenable de te moquer de moi parce que j'ai fait preuve de compassion, Sabit ?

Le ton dur de la réplique d'Al-Farouch suffit pour que Sabit retire le couteau de la gorge de Sinclair.

— Non, ce n'est pas ça, Amir, dit-il, je voulais…

— Je crois que tu remettais mon jugement en question.

— Jamais, Amir, répondit Sabit en se redressant pour faire face à son supérieur. Je pensais seulement…

— C'est étrange, Sabit. Je n'aurais jamais cru que tu pensais. Je n'exige pas de toi que tu penses, mais simplement que tu m'obéisses et que tu me sois loyal. Sommes-nous d'accord sur ce point ?

— Bien sûr, Amir.

Sinclair n'avait pas besoin de voir l'homme pour deviner son air déconfit.

— Excellent. Maintenant, rends grâce à Allah pour Sa bénédiction et ma bonne humeur, puis éloigne le *ferenghi* d'ici pour que nous puissions parler sans qu'il nous entende. Il affirme ne pas comprendre notre langue, mais je pense qu'il y a beaucoup de choses dont nous devons parler, et il vaut mieux être prudents.

— *Allāhu Akbar*. Je te suis soumis, comme toujours.

Tandis que Sabit se levait, Al-Farouch passa de l'arabe à son français guttural.

— Tu aurais dû partir la nuit dernière, Lach-Lann, comme nous en avions parlé, parce que maintenant tu es prisonnier. Mon lieutenant Sabit est un homme de cœur, mais ses idéaux sont fermes et parfois mal inspirés. Il allait te trancher la gorge.

— C'était clair à mes yeux, dit Sinclair en luttant pour conserver une voix calme. Je te remercie de m'avoir sauvé la vie parce que c'est de toute évidence toi qui l'as arrêté. Que vas-tu faire de moi maintenant ?

— Ils vont me sortir d'ici et je vais discuter avec mes officiers, car mes hommes sont ici en grand nombre. Ils vont me mettre au courant de tout ce qui s'est passé ces derniers jours. Entre-temps, Sabit va t'éloigner de nous et te surveiller jusqu'à ce que je décide de ce qu'il faut faire de toi. Suis-le et remercie Allah que j'aie pu l'arrêter avant qu'il te blesse. Maintenant, tu seras en sécurité entre ses mains.

— Je te remercie une fois de plus. De toute évidence, tu possèdes plus d'autorité que je ne le croyais. Je vais suivre ton lieutenant.

— Alors, va. Sabit t'aidera et, en ton absence, il sera plus facile pour mes hommes de me sortir d'ici. Aide-le, Sabit.

La dernière phrase était en arabe, et tandis que Sabit s'avançait pour obéir, Sinclair put discerner son visage et sa silhouette dans la lumière croissante. C'était un colosse. Une profonde crevasse creusait son front entre ses sourcils broussailleux, et son nez était fortement crochu et osseux. Il portait un heaume pointu et un keffieh blanc mollement enroulé pardessus, ses extrémités jetées de chaque côté des épaules de façon à ce que les replis couvrent la moitié inférieure

de son visage. Son œil droit était recouvert d'un bandeau noir duquel partait une cicatrice pâle, tout à fait visible même dans la semi-obscurité, et qui disparaissait sous les couches de tissu dissimulant sa bouche et son menton. Les doigts de sa main gauche caressaient la longue épée incurvée qui pendait à son côté. Il tendit l'autre main d'un air furieux, et Sinclair s'y agrippa pour se relever. Il vacilla un moment sur ses pieds, puis indiqua des yeux l'ouverture dans la falaise et partit dans cette direction. Le Sarrasin lui emboîta le pas, une main sur son épaule en signe d'avertissement.

Un silence s'installa tandis que Sinclair passait de l'ombre à la lumière. Il regarda autour de lui avec curiosité, étonné de voir une troupe constituée de plus d'une centaine d'hommes, la plupart d'entre eux à cheval, tous le scrutant dans la lumière de l'aube. Aucun d'entre eux ne parla ni ne bougea pendant que Sabit poussait doucement Sinclair du doigt, mais tous les yeux étaient rivés sur le Franc qui fit une trentaine de pas le long de la falaise, jusqu'à ce que la main de son gardien se referme à nouveau sur son épaule pour l'arrêter.

— Assieds-toi, grogna le colosse en pointant un doigt vers le sol et en agitant son autre main à plat vers le bas dans un geste manifeste.

Sinclair s'assit sans autre forme d'encouragement, s'adossant à la surface rocheuse, et se mit à observer deux des hommes d'Al-Farouch, lesquels avaient formé une chaise avec leurs mains liées pour le porter hors de l'abri. Ils s'arrêtèrent devant leurs camarades qui hurlèrent de joie à la vue de leur chef d'une manière qui ne laissait aucun doute sur l'affection et la loyauté qu'ils lui vouaient. Sinclair était impressionné, mais peu surpris de leur accueil, car il s'était fait sa propre idée sur le caractère et le tempérament d'Al-Farouch. Toutefois, il s'étonna lorsque les cavaliers se séparèrent pour laisser voir un couple de chevaux blancs identiques harnachés à un véhicule qu'il reconnut pour en avoir entendu parler, mais qu'il n'avait jamais vu auparavant. C'était un chariot de guerre, un véhicule léger à deux roues, à peine plus gros qu'une plateforme surmontée d'un panier posé sur des roues hautes et minces. Cependant, il s'aperçut immédiatement qu'il était équipé d'un siège permettant à son conducteur de s'asseoir confortablement et de le conduire même avec une jambe fracturée. Un guerrier magnifiquement vêtu amena les chevaux par la bride et les hommes soulevèrent leur chef prudemment jusqu'à ce qu'il pût s'asseoir, puis Al-Farouch tendit le bras et salua ses hommes, suscitant chez eux un nouvel élan d'enthousiasme.

Quelques instants plus tard, il donna un ordre d'une voix douce et les hommes se dispersèrent. La plupart d'entre eux descendirent de cheval et formèrent des groupes ici et là, alors que d'autres, visiblement des officiers de divers rangs, suivirent le chariot d'Al-Farouch tandis qu'il les entraînait suffisamment loin pour pouvoir parler en toute quiétude. Sinclair renonça à essayer d'entendre, car même s'ils avaient crié, il lui aurait été impossible de saisir leurs paroles de l'endroit où il était assis. Il s'efforça plutôt d'attendre dans une position aussi confortable que possible, conscient de la présence du géant attentif à ses côtés et de la chaleur croissante du soleil. Soucieux de ne montrer

aucune émotion, il couvrit son visage avec les replis de son keffieh, croisa les bras sur sa poitrine et inclina la tête comme pour dormir.

Il s'éveilla en sursaut lorsque Sabit le poussa du pied, car il ne s'attendait pas à sombrer dans le sommeil, mais lorsqu'il leva les yeux, il vit l'autre qui lui tendait de nouveau son bras droit. Il le saisit pour se remettre sur pieds puis ajusta son écharpe et suivit le colosse jusqu'à l'endroit où l'attendait Al-Farouch dans son chariot, sentant sur lui le regard scrutateur des hommes qui l'entouraient.

Al-Farouch inclina solennellement la tête dans sa direction, puis frotta la pointe de sa barbe entre son pouce et son index. Il prit la parole en français.

— Eh bien, *Lach-Lann*, il semble que tu aies eu raison de te demander où tu pourrais t'enfuir, et l'exactitude de tes prévisions m'impressionne. Tibériade s'est rendue au sultan aussitôt que ses habitants ont entendu la rumeur de notre victoire à Hattîn. Comme toujours, il s'est montré miséricordieux et a permis aux défenseurs de quitter l'endroit sains et saufs. Séphorie et Nazareth sont également tombées entre nos mains comme tu l'avais prédit, et le sultan, puisse Allah continuer de répandre sur lui Sa lumière, a assiégé Jérusalem, et on s'attend à ce qu'il reprenne la ville et repousse ses défenseurs jusqu'à la mer avant notre arrivée. Votre royaume latin, la Palestine, est redevenu nôtre, libéré du joug des Francs, et les autres territoires que vous appelez Antioche, Édesse et Tripoli auront bientôt la même chance. Nos terres seront unies sous l'étendard d'Allah, du nord de la Syrie jusqu'à l'Égypte.

Sinclair conserva un visage sans expression pendant tout ce discours, puis inclina la tête.

— Qu'en est-il de la bataille, monseigneur ? Connaissez-vous l'ampleur de nos pertes ?

— Oui, répondit Al-Farouch sans aucune trace de raillerie ni de joie. L'infanterie turkmène qui accompagnait vos chevaliers a été anéantie, aucun de ces hommes n'a survécu. Parmi vos douze cents chevaliers, plus d'un millier sont morts. Le Corbeau de Kérak, la bête immonde du nom de Châtillon, est mort, tué par Saladin lui-même qui en avait fait le serment.

Al-Farouch s'interrompit et une nouvelle expression, indéchiffrable, apparut sur son visage. Sinclair se prépara à ce qui pouvait s'ensuivre, mais ce ne fut vraiment pas ce à quoi il s'attendait.

— On me dit que, sur ordre clair du sultan, sont également morts plus d'une centaine de chevaliers du Temple faits prisonniers au cours de la bataille et exécutés plus tard.

— Ils ont mis à mort des prisonniers ? Je ne le crois pas. La réputation de Saladin ne survivrait jamais à une telle atrocité.

Le sourcil droit d'Al-Farouch remua visiblement.

— La « réputation » de Saladin ? Tu veux dire, sa réputation auprès des Francs ? Le nom du sultan suscite l'admiration chez les fidèles d'Allah et les guerriers de l'islam. Les croyants n'attachent aucune espèce d'importance à ce que pourraient dire les infidèles à propos de son nom ou de sa réputation. Cet

homme a prêté le plus sacré des serments, celui de nettoyer l'islam de la présence des Francs, et il a ordonné l'exécution des chevaliers du Temple parce qu'il croit que ce sont les hommes les plus dangereux que la terre ait portés. Il les a donc fait tuer, et il a promulgué un décret d'après lequel, à partir de maintenant, aucun Templier ne pourra plus circuler librement ni nous combattre de nouveau.

Sinclair ne trouva rien à répondre à cela, et inclina finalement la tête.

— Qu'allez-vous faire de moi, maintenant ? Est-ce que je vais mourir aussi ?

Al-Farouch éclata de rire.

— Mourir ? Non, tu ne vas pas mourir. Je te dois la vie. Mais je te garderai prisonnier jusqu'à ce qu'on verse une rançon pour ta libération.

Puis, voyant Sinclair se raidir, il ajouta rapidement :

— Ne t'inquiète pas. Tu ne seras pas traité durement à moins que tu ne causes des problèmes. Pendant que tu seras avec nous, nous t'apprendrons notre langue et te ferons connaître les paroles d'Allah et de Son saint prophète Mahomet, béni soit son nom. Nous pourrions peut-être même t'enseigner à te baigner et à te vêtir comme un homme civilisé… mais cela dépendra du temps que tu passeras parmi nous. Entre-temps, je te confie à Sabit. Tu te rendras compte que c'est un homme prompt qui n'hésite pas à châtier, mais il ne mène jamais la vie dure à un subordonné tant qu'on ne le provoque pas. Normalement, le seul fait que tu sois un Franc l'indisposerait gravement, mais je l'ai averti de ne pas se permettre ce plaisir. Pars avec lui maintenant, mais auparavant, apprends ta première leçon de langue arabe. *Salaam Aleichem… Salaam aleichem…* Ça signifie bonjour, bienvenue… et ça signifie également adieu et au revoir, et la réponse consiste à répéter les mêmes mots. Alors, jusqu'à ce que nous nous revoyions, je te dis *Salaam Aleichem*.

— *Salaam Aleichem*, répondit Sinclair, en se demandant s'il reverrait jamais sa mère patrie, car ces gens croyaient qu'il s'appelait Lachlan Moray, et personne ne verserait une rançon pour sire Lachlan Moray, un chevalier écossais sans aucun lien avec quelque groupe important que ce soit. Il n'existait aucun chevalier du Temple de ce nom, et personne, même parmi les membres de la confrérie, n'était en mesure d'apprendre ce qui s'était réellement passé.

Sabit s'avança d'un pas, posa lourdement une main sur l'épaule d'Alec Sinclair, et celui-ci réagit docilement en se mettant à marcher, faisant ses premiers véritables pas d'homme captif pour se rendre sous bonne garde jusqu'au cheval – celui d'Al-Farouch – qu'on avait réservé pour lui, au centre de la formation sarrasine.

---

3. À cette époque étaient désignés par le terme générique « Francs », par les musulmans de Palestine, tous les combattants chrétiens, qu'ils viennent de France, d'Allemagne, d'Angleterre ou d'ailleurs en Europe. (*NdT*)

LIVRE DEUXIÈME

France : 1189 apr. J.-C.
Le Comté de Poitou

Chapitre 6

Avant même qu'Hector lui secoue l'épaule, Henry St. Clair sut qu'il avait rêvé, prisonnier de cet état confus entre le sommeil et le réveil dans lequel il se trouvait régulièrement depuis le décès de sa femme survenu l'année précédente. Dans son rêve, les bruits étaient troublants et vaguement effrayants, retentissants et sinistres bien que lointains ; mais il était incapable de faire quoi que ce soit, incapable de bouger de manière décisive ou d'élever la voix pour poser des questions ou protester. Puis, des mains l'avaient saisi aux épaules, immobilisant ses bras, et il émergea du sommeil en émettant un bruit étouffé, pour trouver Hector penché au-dessus de lui, étrangement menaçant dans la lumière oscillante de la bougie à son chevet.

— Monseigneur ! Sire Henry, réveillez-vous !

Henry se raidit, puis se détendit, reconnaissant à la fois son intendant et sa propre chambre à coucher. Les derniers éléments de son cauchemar s'estompaient rapidement. Il se frotta les yeux, s'appuya sur un coude et jeta un regard perçant à son intendant.

— Hector ? Qu'est-ce qu'il y a ? Quelle heure est-il ?

— Bien après minuit, monseigneur, et vous avez des visiteurs. Vous devez vous vêtir.

— Des visiteurs ? Au milieu de la nuit ?

Il commença à repousser ses couvertures puis s'arrêta, à moitié sorti du lit, pour lever les yeux vers Hector.

— Est-ce que ce sont encore ces damnés prêtres ? Parce que, si ce sont eux, ils peuvent aller tout droit en enfer, où je supplierai le diable de les faire rôtir à petit feu. Leur arrogance moralisatrice…

— Non, sire Henry, ce ne sont pas les prêtres. C'est le roi. Il vous ordonne de le rejoindre aussitôt que possible.

— Le roi, laissa tomber Henry d'une voix neutre. Le roi de France ? Capet ? Philippe Auguste est ici dans le Poitou ?

— Non, monseigneur, je voulais dire le duc. Le roi anglais, Richard. Votre suzerain.

— Richard d'Aquitaine, dit St. Clair d'une voix monocorde. Tu oses le qualifier de roi, ici, dans ma propre maison ? Son père nous aurait fait étriper *tous les deux* pour y avoir seulement pensé, et pire encore pour l'avoir exprimé à haute voix.

Hector inclina la tête, honteux d'avoir commis une telle maladresse.

— Pardonnez-moi, monseigneur… Mes paroles ont dépassé ma pensée.

Henry leva péremptoirement la main.

— Assez ! Le monde entier sait qu'il sera bientôt roi d'Angleterre, si l'on en croit les rumeurs selon lesquelles son père serait malade et agonisant. Mais Henry, malgré son âge avancé, n'est pas encore mort et, entre-temps, son fils se trouve ici à ma porte.

Il leva de nouveau la main en signe d'avertissement au moment où Hector s'apprêtait à reprendre la parole.

— Non ! Tais-toi et laisse-moi penser… Et pendant que je réfléchis, tu devrais prier le ciel de nous protéger tous de ce mauvais sort car, à cette heure de la nuit, aucun vent favorable ne mène un homme à la porte d'un autre, et encore moins Richard d'Aquitaine. Pourquoi ne m'as-tu pas dit plus tôt que c'était lui ?

Encore vêtu de la tunique et du pourpoint qu'il avait portés la veille, sire Henry se leva du lit aussi vite que son corps vieillissant le lui permettait et marcha jusqu'au bol d'eau sur sa table de nuit. Il se rinça le visage et se frotta les yeux et les joues. Hector proposa de lui apporter de l'eau chaude, mais Henry se contenta de grogner et de saisir une serviette, lui ordonnant plutôt de lui apporter un surcot propre et son manteau. Quand Hector eut sorti les vêtements de son armoire, Henry avait ajusté ce qu'il portait déjà et glissé ses pieds dans une paire de bottes robustes à bordure de laine.

— Combien d'hommes a-t-il amenés avec lui ? Est-ce une troupe de guerriers ?

— Non. Très peu d'hommes, monseigneur. Un compagnon de la noblesse et une demi-douzaine de gardes, tout au plus. J'ai l'impression qu'ils ont chevauché longtemps et qu'il leur reste encore beaucoup de chemin à parcourir.

Henry enfila les bras dans le premier des deux vêtements qu'Hector lui tendait, un surcot blanc sans manches et sans blason, qui lui arrivait aux chevilles. Il drapa les deux côtés autour de sa taille et les attacha avec une ceinture de cuir.

— Quelle est son humeur ? Semble-t-il en colère ?

— Non, monseigneur, répondit Hector en haussant les sourcils. Il paraît… nerveux et débordant d'enthousiasme.

— Je n'en doute pas un seul instant.

Henry saisit de sa main gauche la chandelle que tenait Hector et tendit le bras alors qu'il se penchait pour se regarder dans un miroir de métal poli, trempa son autre main dans le bol et se mouilla les cheveux et la barbe, les frottant du bout des doigts puis les peignant et les mettant en place.

— Mais qu'est-ce qui suscite maintenant son enthousiasme ? poursuivit-il. Je me le demande… Ses passions changent de semaine en semaine. Je me demande vers où il peut se diriger pour passer ainsi devant notre porte… A-t-il dit quoi que ce soit à ce sujet ?

— Non, monseigneur, pas à moi.

— Non, bien sûr, il ne ferait pas une telle chose. Eh bien, je vais devoir aller le lui demander !

St. Clair ouvrit la bouche en serrant les dents et regarda son reflet dans le miroir, puis se tourna vers Hector en prenant son manteau de chevalier des mains de l'intendant et le jeta sur ses épaules d'un large mouvement circulaire, de manière à ce que ses amples plis s'étalent et reposent parfaitement sur ses épaules, avec le blason des St. Clair bien en évidence sur son sein gauche. Il referma l'attache du lourd manteau sur sa poitrine, puis inclina de nouveau la tête, se dirigea d'un pas rapide vers la porte et descendit l'immense escalier de pierre qui menait au hall de l'entrée principale, là où une profusion de lumières brillantes et de serviteurs affairés attirèrent son attention sur la vaste antichambre où Hector avait prié les visiteurs d'attendre.

— J'espère que tu as fait préparer de la nourriture et des boissons pour lui avant de venir me chercher ?

— Bien sûr, monseigneur. J'ai aussi ranimé le feu aussitôt qu'il est arrivé.

— Tu as préparé des chambres pour eux ?

— Oui, monseigneur. On s'en occupe présentement ; les feux sont allumés, et la literie est aérée puis réchauffée. Ses gardes sont déjà installés dans les écuries et la grange.

— Brave homme, laissa tomber St. Clair.

Il s'arrêta un moment avant d'atteindre les portes de l'antichambre, étendit les bras pour arranger son manteau plus confortablement et prit une profonde inspiration.

— Eh bien, allons voir ce que veut notre seigneur et maître, maintenant !

— Henry, espèce de fainéant ! Dieu du ciel, tu en as mis du temps pour venir nous accueillir !

Richard Plantagenêt s'était levé en voyant entrer sire Henry, laissant tomber le morceau de viande qu'il était en train de dévorer et essuyant ses mains graisseuses sur son pourpoint de cuir déjà fortement taché. Malgré la dureté apparente de ses paroles, il n'y avait aucun doute sur la joie qu'il éprouvait. Il s'avança vers le vieillard, les bras grands ouverts pour l'étreindre dans une chaleureuse accolade. St. Clair eut à peine le temps de constater la présence d'un autre homme qui se levait également de table ; il fut saisi dans l'étreinte de Richard, le corps soulevé du sol, incapable de faire autre chose que de s'accrocher à sa dignité autant qu'il le pouvait. Le géant qui l'étreignait ne lui fit cependant faire qu'un tour, avant de le relâcher et de le tenir à bout de bras en le scrutant de ses yeux bleus perçants.

— Tu sembles te porter tout à fait bien, mon vieil ami ; aussi bien que je l'avais espéré, et ce sont les meilleures nouvelles qui me soient parvenues depuis des semaines. Ça fait combien d'années ? Sept ans, huit ?

— Cinq, mon suzerain, murmura Henry en souriant, sachant fort bien que Richard Plantagenêt se souvenait très précisément du moment où ils s'étaient rencontrés pour la dernière fois. Mais n'interrompez pas votre repas pour moi, car de toute évidence vous venez de loin et devez être affamés.

Un rapide coup d'œil vers la droite lui avait permis de voir deux manteaux de voyage boueux jetés sur le dossier d'une chaise haute et deux longues épées posées sur les accoudoirs. Tout le mois d'avril avait été pluvieux et terriblement venteux, et mai, qui arriverait dans quelques jours, s'annonçait encore plus sombre et plus hostile.

— Nous venons de loin, mon vieil ami, et tu as raison, je meurs de faim.

Richard tourna les talons et retourna à la table où il récupéra ses morceaux de volaille, qu'il agita en direction de son compagnon. Il mordit dans la viande et en déchira une grosse bouchée qu'il mâcha pendant quelques instants avant de parler de nouveau.

— Tu connais Sablé, je suppose ?

Le chevalier dénommé Sablé était toujours debout et il inclina courtoisement la tête vers St. Clair, lequel s'avança en lui tendant la main.

— Non, dit-il. Je crains de ne pas connaître ce gentilhomme, mais il est le bienvenu ici, tout comme vous, monseigneur.

Il observa brièvement l'homme alors que leurs mains se serraient, levant les yeux pour rencontrer le regard lumineux de son hôte. Sablé sourit légèrement, sa poigne hésitante au départ, mais s'affermissant devant la réaction cordiale de St. Clair.

— Robert de Sablé, sire Henry, dit-il. Chevalier d'Anjou et vassal du duc Richard, comme vous-même. Pardonnez-nous d'arriver si tard.

— Sottises, grogna Richard avant d'émettre un rot discret. Nous pardonner ? Devrait-il nous pardonner de lui rappeler son devoir ? Comme vous l'avez dit, Henry est mon vassal, obligé comme vous de s'adapter à mon rythme, et si je suis dehors à chevaucher toute la nuit, mes vassaux doivent se résigner à m'accueillir convenablement, ne serait-ce qu'une fois en cinq ans. N'est-ce pas, Henry ?

— Bien sûr, monseigneur.

— Mon suzerain, monseigneur ; monseigneur, mon suzerain. Tu avais l'habitude de m'appeler Dickon et de me rosser quand je ne parvenais pas à satisfaire l'un ou l'autre de tes caprices.

— Vous avez raison, monseigneur, dit St. Clair en se permettant un mince sourire. Mais c'était il y a des années, lorsque vous n'étiez qu'un garçon et que vous aviez besoin d'éducation, comme tous les garçons ont besoin, de temps en temps, d'être rappelés à l'ordre. Maintenant, vous êtes comte de Poitou et d'Anjou, duc de Normandie et d'Aquitaine, et seigneur de Bretagne, du Maine et de la Gascogne. Peu de gens oseraient vous appeler Dickon aujourd'hui.

— Ah ! s'exclama Richard d'un air ravi. Oser m'appeler Dickon ? Peu oseraient même me dire ce que tu viens de dire… Je suis heureux de constater que tu as encore des couilles.

Il se tourna vers Sablé et déclara :

— Voilà l'homme qui m'a enseigné tout ce que je sais sur les armes et la guerre, Robert ; il m'a enseigné le maniement de l'épée et de la lance, de la hache et de l'arbalète bien avant que Guillaume le Maréchal d'Angleterre ne

fasse partie de ma vie. Il m'a appris à rechercher chaque jour la perfection, m'a inculqué la manière de soulever et de lancer, et m'a montré comment développer mes muscles. Je dois à Guillaume mon entraînement dans ma jeunesse, mais j'ai appris la majeure partie de ce que je sais de cet homme-là pendant que j'étais encore un jeunot. Je sais que je t'ai déjà dit tout ça, mais maintenant il est devant toi, en chair et en os : l'homme qui a fait de moi ce que je suis.

Dieu m'en préserve ! La pensée avait surgi naturellement dans l'esprit d'Henry, car bien que les compliments fussent flatteurs, une bonne partie de ce qu'*était* Richard Plantagenêt scandalisait au plus haut point le vieux chevalier. C'était vrai qu'il avait préparé le garçon aux tournois et au combat ; il l'avait initié à l'art des armes et de la discipline militaire, de l'âge de huit ans jusqu'à l'âge de quatorze ans. Il l'avait fait avec une ferme détermination nourrie non pas par l'amour ni même l'admiration, mais par le devoir, car à cette époque, Henry était maître d'armes de la mère du garçon, Aliénor, duchesse d'Aquitaine. Aliénor avait été reine de France avant son divorce, et elle avait épousé le roi Henry II d'Angleterre pour devenir reine de ce pays tout en conservant son duché d'Aquitaine, le fief le plus vaste et le plus prospère de France. On l'avait qualifiée de femme la plus puissante de toute la chrétienté, mais elle n'avait pas réussi à transmettre sa force à ses fils, dont Richard était le troisième et, disait-on, le préféré de sa mère. Même au cours de son enfance, bien qu'il fût devenu un escrimeur et un combattant prodigieux, sans égal parmi ses pairs, certains aspects de son caractère étaient repoussants aux yeux d'Henry St. Clair. Maintenant, des années après qu'il eut pour la dernière fois posé les yeux sur son suzerain, il se rendit compte qu'il ne souhaitait nullement être considéré, même par erreur, comme l'homme qui avait fait de Richard Plantagenêt celui qu'il était devenu.

— Allez, assieds-toi. Nous sommes ici dans ta maison et je n'y suis que ton hôte. Assieds-toi et joins-toi à nous pour nous raconter en détail ce qui s'est passé pendant toutes ces années durant lesquelles tu t'es terré.

Hector s'avança sans un mot et tira une chaise pour son maître. Sire Henry s'assit, remettant soigneusement en place les plis de son manteau afin qu'il n'entrave pas ses mouvements.

— Tiens, prends de ce chapon, grommela Richard en poussant les plateaux de nourriture vers son hôte avant qu'Henry puisse dire quoi que ce soit. Je n'ai que du bien à dire de tes cuisiniers. Ma viande n'a jamais eu meilleur goût. Ce doit être les épices ou autre chose…

Richard s'attaqua de nouveau à son morceau de viande, sa courte barbe rousse luisante de graisse. Sablé mangeait de façon plus tatillonne, grignotant sa volaille plutôt que la déchiquetant. Henry tendit le bras, tira vers lui un tranchoir de bois et se servit une aile. Elle n'avait que peu de viande, mais il n'avait pas faim. Les tenants et les aboutissants possibles de cette visite inattendue tourbillonnaient dans sa tête. Il prit la viande puis la reposa sans l'avoir goûtée.

— J'ai été attristé d'apprendre récemment que votre père est toujours en désaccord avec vous au sujet de la succession. J'avais espéré que cette question

se fût réglée bien plus tôt.

— Oui, comme nous tous…, répondit Richard. Et en vérité, c'était jusqu'à ce que le vieux sanglier change encore une fois d'idée. En fait, c'est un vieux cochon têtu qui s'imagine être un lion… mais je vais avoir le dessus sur lui. Dieu m'en soit témoin, je l'aurai. Attends un peu, et vous verrez, toi et le monde entier… Il me fera héritier de la couronne d'Angleterre au moment de mourir, et il n'en a plus pour bien longtemps à vivre.

Même s'il était au courant de l'inimitié entre le père et le fils et qu'il avait entendu des rumeurs sur la santé déclinante du vieux roi, Henry St. Clair s'offusqua néanmoins d'entendre le fils parler avec un tel cynisme de la mort imminente de son père. Toutefois, avant qu'il puisse trouver quelque chose à dire, Richard poursuivit :

— Malgré tout, le vieil ours s'en est bien tiré pendant sa vie, je le lui accorde… et il a bien agi en ma faveur, maintenant que j'y pense… Ne m'a-t-il pas édifié un empire ? Je l'ai détesté toute ma vie, mais il m'arrive aussi de pleurer en songeant à lui. C'est peut-être un misérable tyran, mais, Dieu du ciel, il a été un homme et un roi avec lequel il fallait compter. Je jure que j'ignore comment ma mère et lui ont pu vivre ensemble pendant si longtemps sans s'entre-tuer.

— C'est peut-être parce qu'il l'a emprisonnée pendant les seize dernières années.

Richard pencha la tête de côté et regarda son vieux tuteur d'un air ébahi, puis un mince sourire apparut sur son visage et il éclata de rire.

— Ma foi, tu as probablement raison. C'est sans doute pour cette raison qu'ils ont tous deux survécu.

— Comment va votre mère maintenant ?

— Merveilleusement bien, d'après les informations de mes gens en Angleterre, mais un de ces jours, elle regagnera sa liberté, et je pense qu'à ce moment-là elle deviendra plus dangereuse et imprévisible que jamais. Aliénor ne cessera jamais d'essayer d'accomplir ses propres desseins.

St. Clair inclina la tête en signe d'acquiescement.

— Je ne peux en parler davantage, monseigneur, car nous vivons tranquillement ici et sommes rarement informés de ce qui se produit hors du château. Nous recevons rarement des hôtes ces temps-ci, et depuis la mort de mon épouse Amanda, il y a plus d'un an, j'ai peu cherché à entretenir des liens avec le monde au-delà de mes murailles.

La réaction de Richard fut immédiate, vigoureuse et tout à fait différente de ce que St. Clair souhaitait entendre.

— Alors, tu dois sortir davantage et parcourir le monde, et c'est la raison pour laquelle je suis ici ce soir.

Après avoir laissé tomber ces paroles fatidiques, le duc redevint silencieux, faisant rouler une boule de pain entre son pouce et son index, le visage pensif alors qu'il regardait le feu rugissant dans l'immense foyer. Quand il reprit la parole, il étonna le vieil homme.

— Je n'ai pas été informé de la mort de ton épouse, et je sais à quel point tu tenais à elle… Tu as dû en être terriblement affecté, mon ami, et cela explique très certainement ton éloignement des affaires du monde au-delà de tes murailles, comme tu dis, alors nous n'aborderons plus ce sujet.

Il se leva et retira son pourpoint de cuir, le lançant derrière lui sur une chaise où se trouvaient les manteaux défraîchis que Sablé et lui-même y avaient déposés à leur arrivée. Sire Henry leva un doigt pour attirer l'attention d'Hector et le pointa vers les vêtements. Son intendant entreprit immédiatement de les ramasser.

— Vos appartements devraient bientôt être prêts, monseigneur, et vous pourrez dormir confortablement au chaud. Entre-temps, nous ferons sécher et nettoyer vos manteaux qui seront propres à votre réveil.

Richard bougonna et regarda vaguement Hector quitter l'antichambre, les bras chargés des deux lourds manteaux et du pourpoint du duc. Quand les portes se refermèrent derrière l'intendant, il prit sa chaise près de la table et la tira jusqu'à l'âtre, s'y rassit et étendit ses jambes vers les flammes. Sa barbe rousse appuyée contre sa poitrine, plongé dans ses réflexions, il frotta d'un air absent son blason orné d'un lion rampant tourné vers la gauche et richement tissé de fil d'or sur fond pourpre en forme d'armure, sur le devant de sa tunique. Le silence s'étira, et quand il devint évident que le duc n'avait plus rien à dire, St. Clair se racla doucement la gorge et parla malgré les crépitements du feu, essayant d'ignorer le vague sentiment d'appréhension qu'il éprouvait.

— Vous avez commencé à parler des raisons qui vous ont amené ici ce soir, monseigneur, et cela concernait mon besoin de sortir dans le monde. Puis-je me permettre de vous demander des précisions sur ce que vous vouliez dire ?

Richard ouvrit soudainement les yeux, trahissant le fait qu'il avait failli s'endormir. Il poussa un grognement puis se redressa, se tournant sur son siège pour regarder St. Clair qui était attablé en face de Robert.

— Oui, tu le peux. J'ai besoin de toi, mon ami. J'ai besoin de toi à mes côtés.

En entendant ces paroles, Henry s'efforça de garder un visage impassible et d'apaiser le sentiment de désarroi qui menaçait de l'envahir. Il s'autorisa à exprimer son incompréhension et il demanda :

— Ici, mon suzerain, en Anjou ?

— Mais non ! En Outre-mer. En Terre sainte.

Il lança à St. Clair un regard outré, puis se souvint que le vieil homme était en deuil et ne savait rien de ce qui se passait ailleurs. Il demeura silencieux pendant un moment, puis fit un signe d'acquiescement et expliqua sa pensée.

— Ces derniers mois, j'ai été en contact étroit avec le nouveau pape, Clément… Il semble que toute une pléthore de papes se soient succédé ces dernières années, n'es-tu pas d'accord ? Urbain III, mort en décembre il y a deux ans, puis un autre Grégoire, Grégoire VIII, pendant deux brefs mois, jusqu'en mars dernier, et maintenant le troisième, Clément, anxieux d'entreprendre cette nouvelle guerre, un an à peine après être entré en fonction… Je suppose qu'on t'a

informé que mon père s'était engagé à reprendre le royaume de Jérusalem et la sainte Croix au nom de Grégoire, en janvier dernier ?

St. Clair secoua la tête, les yeux ronds de surprise.

— Non, monseigneur, je ne crois pas… Cette nouvelle n'a pas percé le voile de ma douleur. Mon épouse est décédée juste après la mort du pape Urbain.

Richard regarda intensément le vieil homme puis secoua la tête d'un air sévère.

— Oui. Eh bien, Henry a prêté serment devant Grégoire à Gisors en janvier, comme je l'ai dit… environ un mois après la mort de Grégoire, peu de temps après qu'Urbain eut passé l'arme à gauche… En vérité, il a prêté serment en l'absence de Grégoire, devant l'archevêque Josias de Tyr, le seul fief chrétien encore occupé dans toute la Palestine, mais Josias s'y trouvait avec la bénédiction et le soutien indéfectible de Grégoire. Quoi qu'il en soit, le vieux nous a tous engagés dans sa guerre, Philippe et moi en particulier, même si je n'y étais pas… mais cela ne devrait pas te surprendre, parce que tu nous connais bien tous les deux. Mon absence n'a en rien empêché le vieux lion de dédier ma vie à la cause du pape.

Même si St. Clair feignait un grand intérêt pour ces informations, il était évident à ses yeux que son ignorance irritait Richard, lequel se racla bruyamment la gorge et reprit le fil de ses propos.

— Eh bien, il semble que tout soit déjà organisé. Les troupes françaises porteront des croix rouges sur des manteaux blancs, les Anglais, des croix blanches sur fond rouge, et les Flamands, des croix vertes, apparemment sur fond blanc. Tout cela est très coloré, et riche de signification, je suppose… Nous nous sommes tous entendus pour partir l'an prochain, mais bien sûr, mon père n'a nullement l'intention de venir avec nous… Il ne s'agit que d'un complot pour m'éloigner pendant qu'il poursuit ses propres objectifs, lesquels consistent à placer sur le trône d'Angleterre mon incapable de frère, Jean. Je te prédis que, quand viendra le temps de rassembler les étendards, il prétextera quelque infirmité, une maladie ou son vieil âge… Mais ce troisième pape, Clément, est loin d'être stupide et il me l'a démontré fort clairement. Il voit très bien ce qui se passe – grâce aux petites enquêtes de ses évêques, ici et en Angleterre – et il sait que je n'aurai pas la faiblesse de me retirer et de laisser mon imbécile de frère devenir l'héritier du royaume d'Angleterre. C'est pourquoi il a exprimé sa sympathie au sujet de mes préoccupations, parce qu'il a besoin de moi… Il veut que je prenne les armes au nom de notre mère l'Église à Jérusalem et que je dirige sa nouvelle armée de libération franque qui reprendra le royaume latin des mains des infidèles. Ce désir, s'il s'agissait du seul souhait qu'ait formulé le Saint-Père, ne m'impressionnerait pas, puisque j'avais l'intention de commander l'armée de toute façon depuis la première fois où j'en ai entendu parler. Mais l'empereur germanique, Barberousse, a adhéré avec enthousiasme aux projets de Grégoire avant la mort du vieux pape, jurant de soulever une armée de Teutons de plus de deux cent mille hommes… ce qui a, bien sûr, fait trembler de terreur le Tout-Rome, Clément et l'ensemble de ses cardinaux, parce que la dernière

chose qu'ils souhaitent, c'est que la sainte Église romaine soit redevable de quoi que ce soit à Barberousse et à son saint Empire romain, sans parler de ses armées romaines impies… Ils pourraient perdre la papauté et le monde entier s'ils se contentaient de ne rien faire. Par conséquent, je représente leur seul espoir de conserver leur emprise sur l'esprit des gens…

Le duc s'interrompit, pinça sa lèvre inférieure entre ses doigts et scruta Henry à travers la fente étroite de ses yeux, puis poursuivit :

— Voilà pourquoi Clément me fait la cour, pour me convaincre de prendre le commandement de l'armée franque qui ira compenser la présence de Barberousse en Outre-mer et fera en sorte que la balance du pouvoir continuera de pencher en faveur de la papauté. Nos troupes ne dépasseront pas la moitié de l'armée germaine, car Barberousse a à son service trois fois plus d'hommes que nous, mais il est presque aussi âgé que mon père, et j'ai l'intention de tirer avantage de cette différence d'âge. Nos Francs sauront faire mieux, à tous les points de vue, que ses robustes Goths germaniques et ses chevaliers teutoniques. Et en échange de tout cela, le pape m'a offert une assurance – mais rien qui soit couché sur le papier, évidemment : la succession du trône d'Angleterre à la mort de mon père.

St. Clair plissa le nez.

— Je vois…, dit-il. Et avez-vous confiance en ce pape, monseigneur ?

— Avoir « confiance » en lui ? Faire confiance à un pape ? Me crois-tu dément, Henry ? demanda Richard en souriant cette fois. J'ai confiance, mon ami, dans le fait que je saurai et ferai ce qui est le mieux pour moi et mon peuple. C'est pourquoi j'ai accepté cette requête. Je vais commander cette armée s'il m'aide à la lever. Bien sûr, Philippe participera à l'expédition – mais c'est déjà un fait acquis depuis l'accord de Gisors, en janvier de l'année dernière. Évidemment, depuis lors, il s'est aliéné mon père à jamais en abattant, au mois d'août, son orme préféré, le célèbre orme de Gisors sous lequel Henry a signé tant de traités, y compris celui dont je parle. Nous avons frôlé une guerre ouverte à propos de cet incident, et j'ai dû me ranger une fois de plus du côté de Philippe afin de protéger mes propres territoires en France, où il est mon suzerain.

Il s'arrêta un bref instant puis reprit :

— Tout cela, bien sûr – cette menace d'une nouvelle guerre parmi nous dans la chrétienté, alors que la principale menace à l'endroit de la papauté réside en Outre-mer – a semé la panique au Vatican, et une flopée d'ambassadeurs pontificaux s'est mise à faire appel à chacun de nous. Philippe s'est laissé convaincre de rentrer au bercail et il a réaffirmé son engagement vis-à-vis de la guerre sainte. Pour ce faire, et du même coup à notre avantage, il amènera les plus puissants vassaux de son royaume : Philippe, comte de Flandre et Henri, comte de Champagne – savais-tu que le pauvre Henri est à la fois le neveu de Philippe et le mien ? Suite à son premier mariage en France, ma mère est sa grand-mère… Le comte Stephen de Sancerre sera de la partie. Mais je détiendrai le commandement. Le pape Clément me l'a juré, même si je ne suis pas encore roi et que Philippe règne depuis maintenant dix ans. C'est un organisateur, notre

cher Philippe, un administrateur hors pair, mais c'est moi qui suis le guerrier. Évidemment, si mon père vit suffisamment longtemps pour que cette armée voie le jour, il remuera ciel et terre en affirmant vouloir la commander, mais, comme je l'ai dit, tout cela ne sera qu'un spectacle insensé… De toute manière, une fois l'armée prête, nous lèverons tout de suite l'ancre vers la Palestine, et quand nous reviendrons victorieux, l'Angleterre sera très certainement mienne, avec le soutien et les bénédictions du pape et de sa cour.

Richard se leva en repoussant sa chaise puis traversa à pas lourds la pièce jusqu'au foyer vers lequel il se pencha, regardant le feu, un bras posé contre le manteau de la cheminée. St. Clair demeura assis, sourcils froncés, suivant du regard Richard alors que celui-ci déambulait de nouveau, puis il se tourna vers Sablé qui observait la scène avec une expression indéchiffrable. St. Clair se racla la gorge et prit la parole.

— Cent mille hommes, dites-vous, monseigneur… Pardonnez ma question, mais… qui paiera pour ça ?

Il s'empressa de poursuivre avant que Richard ne puisse réagir.

— Je sais que vous avez dit que votre père avait pris cet engagement à Gisors, et que c'est bien ainsi… mais poursuivra-t-il sa démarche, maintenant que se sont produits les événements du mois d'août, en sachant que cette expédition augmentera votre prestige ?

— Oui, certainement.

Richard, que la question n'avait pas paru ébranler, inclina la tête vers les flammes, puis la tourna et parla par-dessus son épaule, sans regarder directement St. Clair, mais lui adressant pourtant la parole.

— Il la poursuivra, parce qu'il ne sait rien et n'*apprendra* rien de mon accord avec Clément. Et avant que tu ne me demandes comment je peux en être sûr, je te répondrai que ce Clément a bien davantage besoin de ma bonne volonté aujourd'hui qu'il n'aura jamais besoin de celle de mon père. Et pour en être doublement certain, j'ai signifié très clairement au pape que mes propres espions le surveilleraient de près et que si jamais j'avais vent du moindre soupçon que le Saint-Père pourrait avoir communiqué avec mon damné père, je démissionnerais de l'armée, quitterais immédiatement la Terre sainte avec tous mes hommes, et le laisserais se débrouiller avec son propre destin et celui de la sainte mère l'Église, ainsi qu'avec Barberousse et ses Germains.

Il s'éloigna du feu et revint lentement à la table, près de son siège, mais plutôt que de s'y asseoir, il s'accouda au dossier.

— En ce qui concerne le financement de l'expédition, je t'ai dit qu'en vertu des dispositions de ma récente entente avec Clément, l'Église était prête à fournir de l'or. Il y a d'autres sources d'approvisionnement. Nous avons aussi réglé cette question à Gisors. Nous y avons créé une nouvelle taxe, à la fois en France et dans les territoires des Plantagenêt en Angleterre et ailleurs, pour nous défrayer de la guerre prochaine. On l'appelle la taxe de Saladin. Un excellent nom, n'est-ce pas ?

St. Clair pouvait voir, à la manière dont le duc souriait, qu'il le croyait réellement.

— C'est moi qui ai trouvé ce nom… la taxe de Saladin. Elle sera bien utile quand je la mettrai pleinement en vigueur en Angleterre… Chaque homme du royaume, y compris les prêtres, devra verser un impôt de trois ans équivalant à dix pour cent de tous ses revenus. On me dit que certaines personnes trouvent cet impôt trop lourd, mais cela ne m'inquiète pas. L'Angleterre est le plus précieux des joyaux de la couronne des Plantagenêt. Elle peut fort bien se permettre de payer le prix que je lui demande pour une si noble cause… Et de plus, je vendrais Londres elle-même pour lever cette armée, si je pouvais trouver un acheteur suffisamment riche.

Il s'interrompit de nouveau, réfléchissant à ce qu'il venait de dire, puis inclina la tête en faisant la moue avant de poursuivre :

— C'est effectivement une noble cause, Henry, mis à part tous les aspects politiques qui la concernent.

Ayant exprimé cette opinion, le duc sembla se rappeler sa façade officielle et contourna sa chaise pour se rasseoir avant de continuer.

— Ce parvenu d'infidèle en Palestine, ce chien de sultan qui se fait appeler Saladin, a déjà suffisamment fait parler de lui pour mériter qu'on l'élimine. Il nous a repris Jérusalem et Acre, bien qu'il ne les gardera pas longtemps, et sa fourberie a entraîné la défaite des armées chrétiennes en Terre sainte, de même que la mort de centaines de nos plus vaillants chevaliers, y compris ceux du Temple et de l'Hospital – sans oublier la perte de la Vraie croix découverte par l'impératrice Hélène, bénie soit-elle, il y a six cents ans. Pour tous ces crimes, il mérite d'être anéanti, et les préparatifs à ce sujet vont bon train.

— Je… vois…, dit Henry qui avait du mal à cacher la consternation et la panique qui menaçaient toujours de le submerger.

Il retint son souffle et compta lentement jusqu'à dix, puis poursuivit d'une voix calme.

— À quel titre, monseigneur ?

Richard fronça les sourcils. Il avait visiblement atteint les limites de sa patience.

— À quel titre ? Tu seras mon maître d'armes, bien sûr. À quoi d'autre t'attendais-tu ?

— Maître d'armes ?

La déclaration inattendue laissa St. Clair tout à fait médusé.

— Pourquoi pas ? Tu te crois incapable d'accomplir cette tâche ?

— Non, répondit Henry, piqué au vif par le ton sur lequel la question avait été posée. Non pas incapable, mais peut-être plus très en forme, si vous comprenez ce que je veux dire. Je suis vieux maintenant, mon suzerain ; il y a longtemps que je ne suis pas allé sur le terrain. L'an prochain, j'aurai cinquante ans, et je ne me suis pas servi d'une épée depuis des années. En vérité, je n'ai même pas monté un cheval depuis la mort de ma femme. Il doit y avoir sous vos

ordres des hommes plus jeunes, mieux à même de s'acquitter de cette tâche que vous souhaitez me confier.

— Laissons de côté ces bêtises à propos de ton âge ! Mon père a cinquante-neuf ans, et il était en selle, me combattant férocement en Normandie il y a seulement quelques mois. De plus, ce ne sont pas de tes muscles que j'ai besoin, Henry, j'ai besoin de ton cerveau, de tes talents et de ton expérience ainsi que de ta connaissance des hommes et de la guerre et, plus important que tout, de ta loyauté. Je peux avoir en toi une confiance absolue, maître St. Clair, et il y a peu d'hommes dans mon entourage de qui je puisse en dire autant.

— Mais…

— Il n'y a pas de « mais ». N'as-tu pas entendu ce que je viens de dire ? La majorité des gens ordinaires, ici même et dans mon futur royaume, pensent que je devrais choisir Guillaume le Maréchal d'Angleterre et, dans une certaine mesure, je suis d'accord avec eux sur le fait qu'il est le meilleur soldat de notre génération, à part moi-même. Mais Guillaume est l'allié de mon père et il s'est dévoué à lui, corps et âme, pendant toute sa vie, alors il ne pourra jamais me servir. Il a les mêmes raisonnements et les mêmes préjugés que mon père. Il me déteste et se méfie de moi, il l'a toujours fait, voyant en moi l'héritier naturel mais envieux, et il m'en veut pour cette raison. Il est hors de question de le faire venir si près de moi parce que je me méfie encore plus de lui qu'il ne se méfie de moi. Est-ce assez clair pour toi ?

— Oui, monseigneur, ça l'est… et pourtant je vous supplie de me laisser y réfléchir pendant quelque temps.

— Réfléchis-y autant que tu veux, Henry, mais n'envisage surtout pas d'ignorer mes désirs. C'est ainsi que les choses vont se passer et, si tu refuses d'obéir à ton véritable suzerain, ce sera à tes risques et périls.

Richard redevint alors silencieux, négligeant la réaction de St. Clair à ses propos. Il s'assit le dos droit, l'air perplexe, jetant un coup d'œil dans la pièce et se tournant à demi vers la porte derrière lui.

— Où est ton fils, le jeune André ? demanda-t-il en se retournant pour faire face à son hôte. Encore à l'extérieur à courir les filles à cette heure de la nuit ? Cela vaut mieux pour lui, parce que j'aurais du mal à accepter cette offense.

Il s'interrompit, frappé par le regard de sire Henry, et ses yeux prirent une nouvelle expression indiquant que son intérêt venait d'être piqué.

— Qu'est-ce qui ne va pas, Henry ? As-tu perdu la voix ? Il y a quelque chose qui ne va pas, je le vois dans tes yeux. *Où* est le garçon ?

À ce moment, la porte s'ouvrit et un serviteur entra, la tête obséquieusement inclinée, et il se dirigea à petits pas rapides vers l'âtre, avec l'intention évidente d'y ajouter du bois. Henry leva la main et la voix, arrêtant le serviteur et le renvoyant immédiatement. Tandis que l'homme s'éloignait aussi rapidement qu'il était entré, fermant sans bruit la porte derrière lui, son maître se leva puis enleva son lourd manteau et le déposa doucement sur le dossier de sa chaise avant de se diriger vers le foyer. Là, il se mit à choisir des bûches en silence et à les poser minutieusement sur le feu, heureux de pouvoir saisir cette occasion de

rassembler ses esprits. Il avait oublié de quelle façon déconcertante Richard Plantagenêt pouvait parfois se montrer intuitif, et pendant qu'il disposait chaque bûche et la poussait dans le brasier du talon de sa botte, il maudit son propre manque de prudence.

Toutefois, Richard n'avait aucune intention de permettre à son hôte de s'en tirer si facilement. Il avait clairement le sentiment que quelque chose se passait et il n'allait pas abandonner le sujet.

— Eh bien, Henry ? J'attends. Où est le jeune André ?

St. Clair se redressa et soupira, les mains sur les hanches, puis regarda directement le visage du monarque.

— Je ne peux répondre à cette question, monseigneur, parce que je ne le sais vraiment pas.

— Qu'est-ce que c'est censé vouloir dire ? Tu ne sais pas où il est cette nuit, ou tu ne sais pas du tout où il se trouve ?

— Je n'ai aucune idée de l'endroit où il se trouve, monseigneur. Je ne suis pas au courant de ses allées et venues.

Richard se leva en s'appuyant sur les accoudoirs de sa chaise et en feignant un immense étonnement.

— Tu n'es pas au courant de ses… ?

Il jeta un regard incrédule vers le chevalier Sablé qui était toujours assis, immobile, observant les deux hommes.

— Voici un homme qui n'a qu'un seul fils, Robert, dit-il, et je l'ai vu passer plus de temps avec ce garçon en un seul jour que mon vieux lion de père n'en a passé avec moi et tous mes frères pendant sa vie entière. Et maintenant, il ne sait pas où il se trouve…

Il se retourna vers St. Clair. Toute trace d'ironie avait disparu de son visage.

— Quand l'as-tu vu pour la dernière fois, alors ?

— Ça fait plus de deux mois qu'il n'a pas passé une nuit sous ce toit, dit St. Clair en haussant les épaules.

— Et sous quel toit dort-il ce soir ? Et avant que tu répondes à *cette* question, sache que j'ai remarqué que tu avais esquivé la dernière. A-t-il une maîtresse ?

— Non, monseigneur, je ne le crois pas.

— Alors, quand l'as-tu vu pour la dernière fois ? Fais attention avant de répondre, Henry.

St. Clair prit une profonde inspiration, sachant qu'il n'y avait aucun moyen d'éviter de répondre.

— Il y a deux jours, monseigneur. J'ai communiqué avec lui, mais de manière tout à fait indirecte. Par l'entremise d'une autre personne, je lui ai envoyé de la nourriture et des vêtements.

— De la nourriture et des vêtements ? Est-il en fuite ?

— Oui, monseigneur.

— Qui fuit-il et pour quelle raison ?

St. Clair ne put supporter plus longtemps de regarder son suzerain dans les yeux. Il tourna son regard vers le feu.

— Il a tué un homme.

Cette fois, l'expression de surprise sur le visage de Richard était sincère.

— Où ? Ici, sur tes terres ?

— Oui, monseigneur, c'était ici.

— Tant mieux. Tu m'as fait peur pendant un moment. Alors, il a assassiné un homme sur sa propre terre. Qu'y a-t-il de si baroque à cette idée ? Il est ton héritier, pour l'amour du ciel. Celui qu'il a tué, qui qu'il fût, méritait sans doute son châtiment, et le pouvoir de vie ou de mort sur les vagabonds, les intrus et les malfaiteurs sur leur territoire incombe aux propriétaires. Personne d'autre que toi et ton fils ne possède le pouvoir de définir et de châtier les transgressions qui se produisent sur vos terres.

St. Clair fit un signe d'acquiescement, les yeux toujours fixés sur l'âtre.

— Oui, mais celui qu'il a tué n'était coupable d'aucune transgression, ni ne relevait de notre responsabilité.

— Alors, Dieu du ciel, qui était-ce ?

Sire Henry se tourna de nouveau pour regarder son roi, un petit sourire cynique apparaissant au coin de sa bouche, bien qu'il ne ressentît aucun amusement.

— Un homme de Dieu, de nom tout au moins. André a tué un prêtre.

— Un prêtre ? Par tous les saints du ciel, cette situation exige davantage de vin. Verse-nous-en, puis assieds-toi et raconte-nous ton histoire parce qu'elle semble en valoir la peine. Et efface cet air misérable de ton visage, mon ami ; garde à l'esprit le statut de ton auditoire. Nous n'avons pas encore rencontré de prêtre qui eût osé nous regarder avec défiance depuis que mon père a réglé le sort de Thomas Becket en Angleterre. Allez, verse, et dis-nous ce qui s'est passé.

Le cœur allégé, malgré son propre pessimisme, par le mépris évident de son suzerain à l'endroit des prêtres en général et par l'influence que pouvait avoir Richard si tel était son désir, Henry marcha jusqu'à la table et remplit jusqu'à ras bord trois gobelets de vin pendant que Sablé se levait et tirait sa chaise jusqu'à la cheminée, près de Richard. St. Clair servit ses deux hôtes, puis traîna sa propre chaise près d'eux avant de retourner chercher son gobelet, y buvant lentement par petites gorgées en revenant à son siège, réfléchissant à la façon dont il allait présenter son histoire.

La patience de Richard, qui lui faisait notoirement défaut même dans les meilleures circonstances, s'épuisa rapidement et, comme d'habitude, ce fut lui qui rompit le silence.

— Alors, il a tué un prêtre. Comment et pourquoi ?

— Par accident, répliqua St. Clair, ses réflexions interrompues. Mais l'intention y était, et l'homme méritait de mourir.

— D'après ton fils, tu veux dire.

— Oui, d'après mon fils.

— Et tu as confiance en sa parole. Très bien, alors. Raconte-nous.

St. Clair hocha la tête d'un air déterminé et inspira profondément. Tout avait commencé une dizaine de semaines auparavant, dit-il en regardant ses deux

interlocuteurs. André chevauchait seul, à la poursuite d'un sanglier qui s'était sauvagement attaqué la veille à l'un de leurs métayers, et au milieu de l'avant-midi, il avait trouvé la piste de l'animal et l'avait suivie le long d'un sentier sinueux, à travers une forêt dense, jusqu'à la crête d'une colline. Mais en approchant de la crête, il entendit les cris d'une femme dans le lointain, et il éperonna son cheval, pensant que la bête sauvage s'attaquait à elle. Il avait en partie raison ; la femme subissait un assaut, mais l'animal en question était un être humain.

Aussitôt que son cheval eut franchi le sommet de la colline, il la vit en contrebas sur sa gauche, sur une pente herbeuse au sommet de la colline voisine. Mais entre eux sillonnait un profond ravin infranchissable, encombré d'arbustes épineux. Toutefois, malgré les obstacles qui les séparaient, André pouvait voir, d'une distance de moins de cent pas, qu'elle était maintenue au sol et agressée par quatre hommes, l'un d'eux la violant pendant que ses compagnons tentaient de l'immobiliser. Il pouvait clairement entendre le son de leurs cris et de leurs rires par-dessus les hurlements perçants de la femme.

André savait qu'il n'avait aucun espoir de faire franchir à son cheval le bosquet d'épineux dans le ravin ; il savait également qu'au moment où il aurait contourné l'obstacle par la seule route possible, le crime aurait été accompli et la fille pourrait bien être morte. Furieux de se sentir si impuissant, le jeune chevalier saisit son arbalète, y plaça un carreau et, avec un cri d'avertissement, il décocha un tir en direction des agresseurs dans l'espoir de les effrayer en leur indiquant qu'ils étaient observés. En entendant sa voix, les hommes s'interrompirent, se levèrent, essayant de l'apercevoir. Quand ils finirent par le repérer, ils se mirent à rire et à le ridiculiser en voyant qu'il lui était impossible de les arrêter. Mais pendant qu'ils riaient, son carreau d'arbalète à pointe d'acier, qu'il avait décoché avec si peu d'espoir, décrivit un arc parfait et retomba en frappant le violeur en plein front, tout à fait par hasard, le tuant sur le coup.

André ne vit pas où son carreau avait achevé sa course, car il éperonna son cheval qui se mit à galoper avant que le projectile n'atteigne sa cible. Il se précipita vers le pied de la colline en direction de l'endroit où avait lieu l'attaque et, d'après son estimation, il galopa sur plus d'un mille avant de l'atteindre, malgré le fait qu'au départ il n'en était séparé que par une centaine de pas. Au moment où il atteignit l'endroit, la femme avait été tuée, la gorge tranchée et le visage horriblement mutilé, et un seul homme gisait près d'elle, nu et mort, le crâne transpercé par le carreau d'André. Les trois autres avaient disparu dans les broussailles sur le flanc de la colline. André n'avait aucune idée de la direction qu'ils avaient prise, mais ils s'étaient emparés des vêtements et des biens du mort ainsi que de ceux de la femme.

— Qui était-elle ? demanda Richard d'un ton monotone et désintéressé, et St. Clair secoua les épaules en écartant les bras.

— Je l'ignore, monseigneur. C'est un mystère. Mais elle devait être une étrangère dans cette région, parce que nous nous sommes renseignés, et on n'a signalé la disparition d'aucune femme dans les environs.

Richard fronça les sourcils puis fit un geste dédaigneux de la main.

— Nous y reviendrons plus tard. Qu'en est-il du jeune homme qu'André a tué ? Qui était-ce ?

— C'était aussi un étranger – tout au moins à ce moment-là, d'après André. Il n'avait aucun signe particulier à part le carreau d'acier qui transperçait son crâne, et André ne l'avait jamais aperçu auparavant…

— *Mais* ? J'entends un « mais ».

— Oui, c'est un fait, monseigneur, dit St. Clair en soupirant. Il y avait un signe indéniable sur l'homme : sa tête était rasée à la manière des hommes d'Église. Il était, ou avait été, soit un moine, soit un prêtre.

Henry s'interrompit à ce moment, réfléchissant à ce qu'il allait dire ensuite, puis poursuivit en choisissant ses mots avec grand soin. Le choc que causa à André la vue de la tonsure sur la tête du cadavre raviva le souvenir de sa rencontre avec l'un des autres agresseurs, un autre prêtre, avec qui il avait eu maille à partir quelques mois plus tôt.

À cette occasion, par un concours de circonstances tout à fait fortuit, il avait croisé un clerc qui fouettait trois jeunes garçons nus, tous terrifiés et saignant abondamment. Ne se souciant nullement des raisons qui avaient suscité une telle brutalité, André avait de force arrêté l'homme, saisissant son fouet, et, d'un coup de poing, l'avait projeté dans un ruisseau. Il l'avait maintenu à cet endroit à la pointe de l'épée jusqu'à ce que le prêtre, furieux, retombe dans un silence impuissant après quelques balbutiements. Il s'était finalement relevé, frissonnant dans l'eau à mi-mollets, et avait fixé d'un regard imprégné de pure méchanceté le jeunot qui avait osé l'attaquer.

André avait informé l'homme de qui il était. Il lui avait dit que son père possédait la terre sur laquelle ils se trouvaient et qu'en conséquence il était aussi indirectement propriétaire des trois enfants que le prêtre fouettait. Mais l'homme n'avait exprimé aucun regret, aucune humilité, aucune compassion pour les garçons maltraités, et absolument aucun remords ni aucune honte quant à sa propre brutalité. Au contraire, il avait reproché à André sa témérité pour avoir porté la main sur un homme d'Église et avait menacé le jeune chevalier de représailles – une menace qui finalement n'eut aucune suite. Il s'appelait Antoine de Blois, avait-il déclaré à André, et sa famille était plus haut placée que celle des St. Clair.

Il était évident, affirmait maintenant Henry, que de Blois était le plus jeune fils d'une branche mineure de la famille, et que des dirigeants de cette famille, beaucoup plus sages que le prêtre mécréant, avaient décidé qu'il n'était pas dans leur intérêt de se mettre à dos la puissante maison des St. Clair en défendant le comportement injustifiable de l'un des leurs.

Cependant, ce de Blois avait une tête qu'il était difficile d'oublier, avec ses cheveux blonds qui s'entremêlaient en touffes épaisses comme André n'en avait jamais vu de sa vie. Ayant maintenant aperçu cette tête une fois de plus, bien qu'à une certaine distance, André ne doutait pas un seul instant que de Blois avait participé au crime qui avait eu lieu à cet endroit. Il lui sembla également

fort probable que le viol et le meurtre eussent été perpétrés par des prêtres parjures.

Écœuré et bouleversé, André St. Clair était retourné directement chez lui et avait raconté à son père ce qui s'était produit. Sire Henry avait alors tout de suite envoyé un corps de garde avec une charrette pour ramener les deux cadavres au château. En même temps, il avait aussi envoyé une escorte d'hommes armés pour quérir l'abbé du monastère bénédictin voisin, à Sainte-Mère Desrosiers, situé sur les terres du baron Reynauld de la Fourrière. Le clan des la Fourrière, expliquait maintenant Henry à Richard et à Sablé, n'avait jamais été ami des St. Clair en raison d'un vieux différend à propos de territoires jouxtant leurs propriétés, et la situation s'était envenimée lorsque, trois décennies plus tôt, un décret ducal qu'avait émis le propre grand-père de Richard, lequel régnait alors sur le comté de Poitou, avait réglé le différend en faveur du père de sire Henry. Dans ce contexte, et conscient du fait que l'abbé Thomas de Sainte-Mère ne prendrait probablement pas le risque de porter offense à son noble pourvoyeur, St. Clair déclara qu'il ne s'était pas vraiment attendu à ce que l'abbé vienne le voir sur son ordre, mais que, selon lui, il était de son devoir d'essayer de prévenir l'homme de ce à quoi se livraient certains de ses protégés.

— Est-il venu ?

— Non, monseigneur. Il a à peine écouté ce que mes gens avaient à lui dire, puis il leur a ordonné de déguerpir de sa terre. Ils sont revenus ici en même temps que les gens que j'avais envoyés récupérer les corps…

— Et ?

— Les corps avaient disparu. Mes hommes sont revenus les mains vides.

— Qu'entends-tu par là ?

— Exactement ce que je viens de dire, monseigneur, répondit sire Henry, le visage à la fois triste et sévère. Ils se sont rendus à l'endroit précis où avait eu lieu l'incident, et on ne pouvait se tromper sur le fait qu'il s'y était produit un événement violent. Le capitaine des gardes m'a dit que le sol était couvert de sang. Mais il n'y avait aucune trace des deux corps. Lui et ses hommes ont effectué une recherche dans les environs et ont trouvé des traces visibles indiquant que les deux corps avaient été traînés. Ils les ont suivies jusqu'au bord du Puits du diable, où elles s'arrêtaient.

Richard avait écouté attentivement. Il se pencha vers l'avant, son visage exprimant maintenant la colère.

— Dieu du ciel, qu'est-ce que ce Puits du diable ?

Sire Henry haussa les épaules.

— C'est un trou dans le sol sur mes terres, monseigneur, près de la frontière sud. Il se trouve à moins d'un mille de la scène du crime, et c'est un endroit effrayant dont s'éloignent les paysans ; un trou vertical de plus de trente pieds de diamètre et d'une soixantaine de pieds de profondeur, et il semble y avoir au fond une rivière. Si on se fie aux légendes locales, il serait apparu par magie, il y a des siècles de cela… De toute façon, d'après mon capitaine, il était clair aux yeux de

tous que les deux corps y avaient été jetés et qu'il était impossible de les récupérer.

— Qu'est-ce qui s'est passé ensuite ? Qu'as-tu fait en découvrant ce qui était arrivé ?

— Même si je le souhaitais, il n'y avait rien que je puisse faire, monseigneur. N'ayant pu récupérer ces corps, je ne pouvais d'aucune façon corroborer l'histoire de mon fils. Il y avait du sang par terre, ce qui constituait un indice, mais n'importe qui pouvait prétendre qu'il appartenait à un animal, un cerf ou un sanglier sauvage abattus par des chasseurs. Mais même dans ce cas, le sang n'y serait resté que jusqu'à la prochaine averse.

— Tu n'as donc rien fait. Pourquoi alors ton fils s'est-il enfui ?

— Croyez-moi, monseigneur, j'ai réfléchi toute la nuit à ce que je devais faire, mais les événements se sont précipités avant que je puisse prendre une quelconque décision. À l'aube du lendemain, un contingent du baron de la Fourrière est venu à la recherche d'André, l'accusant d'avoir tué et décapité un prêtre en visite au monastère, un certain Gaspard de Léon, après que le prêtre l'ait surpris et défié pendant qu'il sodomisait un jeune garçon.

— Sodomie, répéta le duc d'une voix dure. Ils ont accusé André de sodomie ? Et les as-tu autorisés à l'emmener, à ce moment ?

— Non, je ne leur en ai pas donné la permission. Il n'était pas ici au moment de leur arrivée, et pendant qu'ils le cherchaient, retournant chaque pierre dans l'espoir de le trouver, convaincus qu'il se cachait au château, j'ai envoyé un homme de confiance l'avertir de se tenir à l'écart.

Richard poussa un profond grognement.

— Je suppose que tu as demandé aux hommes de la Fourrière de préciser la provenance des accusations ?

— Oui, monseigneur, et l'un d'eux s'est fait une joie de me renseigner.

St. Clair respira profondément, se redressa sur sa chaise, puis hésita visiblement avant de demander :

— Puis-je marcher pendant que je vous parle ? Mon dos me cause parfois des douleurs, surtout quand je suis assis, et je me sens mieux si je marche.

— Fais ce que tu veux, mais poursuis ton histoire. Qu'est-ce que cet homme a eu tant de plaisir à te dire ?

Sire Henry inclina la tête avec gratitude et se leva, écartant les doigts et les pressant au bas de son dos tandis qu'il commençait à arpenter la pièce, parlant tout en marchant.

— Il m'a dit que les dénonciateurs de mon fils étaient trois prêtres consacrés par l'onction qui faisaient route pour rencontrer ce père Gaspard de Léon au moment de sa mort et qu'ils avaient été, de loin, témoins de tout ce qui s'était passé. Lorsque le prêtre scandalisé qui l'avait surpris par hasard avait défié le soi-disant pédéraste, celui-ci avait chassé le garçon qu'il sodomisait puis avait attaqué et tué le père Gaspard avec son épée, lui ouvrant le crâne. Il lui avait ensuite tranché la tête et s'en était saisi après l'avoir enveloppée dans un morceau de tissu qu'il avait déchiré sur le corps, avec l'intention évidente

d'empêcher quiconque d'identifier sa victime… Puis il m'apprit que, par un heureux hasard, les trois témoins avaient été dans l'impossibilité d'intervenir parce qu'ils se trouvaient au sommet d'une colline voisine, à une centaine de pas de distance, mais qu'ils avaient néanmoins suivi en toute hâte le meurtrier, malgré la peur d'être massacrés à leur tour s'il découvrait leur présence et les soupçonnait d'avoir vu ce qu'il avait fait. Ils auraient traversé avec beaucoup de difficulté un ravin encombré de broussailles entre eux et le lieu de l'agression, et de là, ils auraient suivi les traces de l'assassin, de la colline jusqu'au Puits du diable au fond de la vallée, apercevant leur proie juste au moment où il jetait son hideux fardeau dans le gouffre. Puis, se croyant à l'abri des regards, le meurtrier serait remonté à cheval et se serait éloigné sans même jeter un coup d'œil derrière lui. Mais, à cette courte distance, il avait été reconnu… et c'est pourquoi cet homme me déclarait tout cela d'un air si enjoué… car un des prêtres avait reconnu l'assassin comme étant mon fils, André St. Clair, qui l'avait accosté et attaqué quelques mois plus tôt sans raison valable. Les trois prêtres étaient retournés sur-le-champ au château du baron Reynauld de la Fourrière pour témoigner de ce qu'ils avaient vu, chacun d'eux répétant séparément les détails au baron et à leur propre supérieur, l'abbé Thomas, jurant sous serment qu'ils avaient dit la vérité.

À ce moment, St. Clair s'interrompit et, s'accoudant sur le dossier de sa chaise, il regarda discrètement ses deux interlocuteurs pour observer leur réaction. Richard était demeuré assis, le visage impassible à l'exception du minuscule tic agitant ses sourcils blonds roux, ce qui trahissait sa colère. Sablé, qui n'avait ni parlé ni émis un son depuis que St. Clair avait commencé son récit, fronçait plus franchement les sourcils, ses lèvres formant visiblement une grimace entre sa barbe et sa moustache. Ni l'un ni l'autre ne tenta d'ajouter quoi que ce soit, alors St. Clair conclut :

— Leur histoire était si outrageante, si évidemment fabriquée de toutes pièces qu'André se trouvait dans l'impossibilité totale de contester les accusations. Tout ce qu'il pouvait espérer, c'était une chance de raconter, sans preuve à l'appui, son histoire, et de la confronter au témoignage des trois prêtres qui se soutenaient tous l'un l'autre, jurant par tous les saints qu'ils avaient dit la vérité : qu'ils avaient recouvert le corps décapité de sa victime et l'avaient dissimulé en attendant qu'on vienne le chercher. Ils avaient alors réquisitionné une charrette à bras dans une grange du voisinage et avaient rapporté le corps en toute sécurité au baron de la Fourrière. Il ne faisait évidemment aucun doute que l'homme mort était Gaspard de Léon. Il était facilement identifiable en raison d'une blessure qu'il avait subie dans son enfance : il lui manquait l'auriculaire de la main droite.

Sire Henry s'interrompit encore une fois, la courbure de ses épaules trahissant son désespoir.

— Que pouvions-nous faire ? Quel homme de bonne volonté et sain d'esprit pourrait ouvertement envisager la possibilité que trois prêtres affolés aient pu décapiter leur compagnon et se débarrasser de sa tête dans le but de se protéger,

ou bien que le seul homme accusé dans cette affaire, qui n'a aucunement nié avoir tué la victime, puisse dire la vérité en accusant à son tour ces trois prêtres du viol et du meurtre d'une jeune fille innocente ? Alors, le même jour, j'ai fait dire à mon fils de partir se cacher avant d'être arrêté et condamné, car je n'entrevoyais aucun espoir de trouver une quelconque justice à son endroit dans le verdict de l'Église… Et depuis, je ne l'ai vu ni ne lui ai parlé.

— Pas une seule fois ? Pourquoi pas ?

— Parce que je n'ose pas, monseigneur. Parce qu'on me surveille constamment, et, à quelques rares exceptions près, je ne sais à qui accorder ma confiance. La tête de mon fils a été mise à prix, et la somme est suffisamment élevée pour que n'importe qui soit tenté de le livrer à l'Église et à sa présumée justice.

Robert de Sablé jeta un coup d'œil vers Richard et rompit le bref silence.

— Puis-je parler, monseigneur ?

— Je suis heureux que tu le puisses. Je commençais à penser que tu étais soudainement devenu muet. Parle.

Sablé réfléchit quelques instants, choisissant ses prochaines paroles, et St. Clair profita de l'occasion pour l'examiner de plus près. Le chevalier angevin paraissait âgé de près de quarante ans, plus vieux d'environ cinq ans que le duc anglais. Ses traits étaient nobles, ses yeux d'un brun pâle surplombant un long nez droit et une mâchoire visiblement carrée sous sa barbe foncée taillée en pointe. Son visage était grave, les sourcils froncés par la réflexion, et pourtant non dépourvu, pensa Henry, d'humour ni de compassion. Il se demanda brièvement qui il était et pourquoi il se trouvait ici en compagnie de Richard Plantagenêt, un des hommes les plus puissants et au caractère le plus versatile de toute la chrétienté. Toutefois, il n'eut pas le temps de l'observer davantage, car Sablé, le visage toujours grave, commença à parler.

— Je trouve perturbant qu'on n'ait pas identifié la femme, et que personne n'ait réclamé son corps ni même signalé sa disparition. Je ne trouve pas ça seulement incroyable, mais profondément troublant, car une bonne partie des deux versions de ce triste récit me semble illogique…

Il regarda directement St. Clair avant d'ajouter :

— En avez-vous seulement discuté avec votre fils ? St. Clair secoua rapidement la tête.

— Non, pas du tout, parce que quand il m'en a parlé la première fois et qu'il a affirmé que cette femme lui était inconnue, sa véritable identité ne semblait pas avoir une grande importance. Je n'ai pas envisagé sur le moment que la femme puisse être identifiable. À cet instant, je songeais qu'il fallait absolument prendre des mesures immédiates pour récupérer son corps et celui de son agresseur. Nous aurions eu amplement le temps par la suite de découvrir qui elle était. Puis, les corps ont disparu, et tout a changé. Je me souviens qu'André était bouleversé d'apprendre cette disparition, tout comme moi, car j'ai tout de suite compris que, sans corps, nous n'avions aucune preuve que le meurtre soit survenu.

— C'est exactement ce que je pense, mais sûrement…

— Nous en aurions sûrement discuté plus tard, n'est-ce pas ce que vous vous apprêtiez à dire ? demanda St. Clair, et Sablé acquiesça. Nous l'aurions fait sans nul doute, mais les gens de la Fourrière sont arrivés à l'aube, le matin suivant, et André était déjà parti. Comme je l'ai dit plus tôt, je ne l'ai pas revu depuis.

— Humm…, fit Sablé en scrutant ses mains puis en portant les yeux sur son hôte. J'espère que vous me croirez quand je vous dis que je ne souhaite aucunement mettre en doute ce que vous venez de nous dire, sire Henry, mais à mon avis, toute cette affaire repose sur la disparition du corps de la femme et sur le fait apparent que personne n'a entrepris de démarches pour s'enquérir d'elle. En soi, cela semble fortement corroborer les dires des accusateurs de votre fils, et vous en êtes conscient, j'en suis convaincu… Nous avons un prêtre mort et décapité, et votre fils avoue ouvertement l'avoir tué d'une manière qui serait évidente si nous disposions de sa tête transpercée d'un carreau d'arbalète. Mais nous n'avons pas cette tête, et les dénonciateurs de votre fils mettent en avant une raison logique qui explique cette absence… à savoir que votre fils lui-même aurait décapité le corps et jeté la tête dans le Puits du diable.

St. Clair inclina la tête d'un air triste, ses yeux passant du chevalier au duc, lequel demeurait silencieux, observant et écoutant attentivement Sablé pendant qu'il continuait.

— Je n'ai d'autre choix que de vous demander, sire Henry, même si je sais que cette question vous rebutera, car, croyez-moi, ce sera la première affirmation que feront vos adversaires quand l'affaire se retrouvera devant un tribunal.

Il s'interrompit un moment puis se racla doucement la gorge avant de poursuivre.

— Est-il possible, ou même le moindrement probable, qu'il n'y ait jamais eu de femme à cet endroit et que ces prêtres aient dit la vérité ? Est-il possible que votre fils ait réellement fait ce geste coupable et répréhensible, qu'il ait paniqué et commis un meurtre pour se protéger ? Et ne pourrait-il pas être allé jusqu'à décapiter le prêtre afin de dissimuler la vraie nature des blessures qu'il avait infligées à l'homme ? Si c'était le cas, il pourrait facilement avoir menti à propos de cette femme et inventé cette histoire pour cacher sa propre culpabilité et sauver sa vie.

À ce moment, Richard interrompit son vassal en éclatant de rire et, tandis que Sablé ouvrait grand les yeux avec un air de protestation ébahie, le duc se leva rapidement et tourna le dos aux deux hommes, s'éloigna un moment pour faire immédiatement volte-face et se pencher en appuyant ses bras sur le dossier de sa chaise.

— Dans ce cas, où est le garçon, Robert, le garçon qui aurait été maltraité par André à ce moment-là ? Ne pensez-vous pas que cette poignée de prêtres scandalisés auraient mis le comté de Poitou sens dessus dessous pour retrouver l'enfant – et les comtés entiers d'Anjou et d'Aquitaine, si la chose avait été nécessaire –, simplement pour prouver au-delà de tout doute qu'ils disaient la vérité ?

Il laissa la question en suspens pendant quelques instants avant de poursuivre, toujours souriant, même s'il avait cessé de rire.

— De plus, il est évident que tu ne sais rien du jeune André St. Clair. Mais moi, je le connais. Je l'ai fait chevalier il y a trois ans, et il était le plus brillant de tous mes candidats cette année-là, et de la plupart des autres aussi, en vérité. Je l'ai trouvé honnête, droit, d'un courage indéfectible et absolument masculin dans tous les aspects de son caractère. Je te le jure, Robert, je n'ai jamais rencontré un homme qui fût aussi peu susceptible d'être pédéraste, et tu ne le pourrais pas non plus. André ne manque ni de charme ni de pouvoir de séduction, mais il ne réserve tout ceci qu'aux femmes, et il n'a jamais manqué d'aucun de ces plaisirs. Alors, mettons fin à toutes ces sottises. Les prêtres mentent, et je suis certain que Dieu dans Son paradis n'en est en rien étonné. En conséquence, ayant décidé que nous connaissons la vérité, examinons ceci : comment a-t-il pu cibler *avec précision* ce tir qui lui a échappé ? Je suis convaincu que ce n'était pas un accident parce que même si le destin peut jouer un rôle quant à l'endroit où une flèche tombe, il faut tout de même du talent et une confiance absolue pour atteindre sa cible avec une telle précision. Comme vous le savez peut-être tous les deux, l'arbalète est mon arme préférée, mais je ne pense pas pouvoir accomplir ce qu'il a fait avec autant de facilité. Il faudra que je lui en parle aussitôt que je le verrai.

Ni Sablé ni St. Clair n'avaient de réponse à cet argument, bien que tous deux étaient maintenant convaincus, grâce à l'exposé de Richard, de l'innocence d'André St. Clair à propos de l'homosexualité et, par extension, de la fausseté des accusations retenues contre lui. Car on ne pouvait douter de la parole du duc en faveur du jeune homme, puisque tous savaient, bien qu'on n'en discutât presque jamais ouvertement, que Richard évitait la compagnie des femmes et s'entourait en tout temps d'hommes jeunes et séduisants ainsi que de garçons qui partageaient ses idées. C'était là l'aspect le mieux connu du caractère de Richard Plantagenêt et c'était celui qui dégoûtait l'honnête St. Clair le plus profondément. Celui-ci se prit à songer avec étonnement qu'il n'aurait jamais cru en éprouver un jour de la gratitude.

Maintenant, toutefois, le majestueux duc se penchait vers lui, les sourcils froncés, et pointait vers lui un doigt réprobateur.

— Alors, dit Richard, plus doucement qu'Henry ne s'y était attendu, nous sommes d'accord sur le fait que l'histoire de ces prêtres n'est que bêtise, et une bêtise meurtrière, qui plus est. Mais avant que je décide des mesures à prendre, il y a une autre chose que je dois exiger de vous, car cette femme me trouble encore. Fais venir ton fils, Henry. Ce soir même. Il faut que je lui parle, et personne n'osera s'en prendre à lui, ici, en ma présence.

Il se leva et traversa la pièce jusqu'aux deux longues épées qui se trouvaient toujours sur la chaise, lançant à Sablé la sienne et saisissant sa propre épée comme un bâton de marche.

— Maintenant, il se fait tard, et Robert et moi avons besoin de dormir un peu avant de prendre une décision aussi importante que celle que j'ai en tête, alors

conduis-nous où nous pourrons nous reposer, mon ami, puis envoie chercher ton garçon. Fais en sorte qu'il soit présent quand nous nous réveillerons, et nous parlerons avec lui après avoir déjeuné ensemble.

Chapitre 7

Le lendemain matin, sire Henry trouva son fils André endormi sur un banc dans le grand hall. Il se tint debout près du jeune homme pendant de longues minutes, remarquant l'usure de ses vêtements, ses cheveux et sa courte barbe en broussaille, l'odeur nauséabonde qu'il dégageait, la pâleur de son visage après deux mois passés dans une cachette en solitaire. Il ignorait depuis combien de temps son fils dormait là, mais il était 2 heures du matin passées lorsqu'il avait envoyé Jonquard, son maître d'écurie, chercher le garçon, et il n'était pas encore 7 heures, alors il était peu probable qu'ils fussent revenus plus d'une heure auparavant. Il entendit des bruits en provenance de l'antichambre où les serviteurs nettoyaient les détritus de la veille, et il décida de laisser sommeiller le garçon aussi longtemps qu'il le pourrait, car il doutait que ses hôtes se lèvent avant une autre heure, et peut-être davantage. Puis, il se rendit directement aux cuisines où il ordonna au cuistot de faire chauffer suffisamment d'eau pour un plein bain, et de demander à deux de ses aides de la transporter en haut, dans la chambre des maîtres ; ils devaient allumer le feu dans l'âtre puis préparer son bain, et le faire appeler lorsque tout serait prêt.

Le cuisinier ne sembla pas y voir quoi que ce fût d'étrange, bien que sire Henry ne se fût pas servi du bain en bois de sa chambre depuis la mort de sa femme. Il s'était plutôt baigné dans les cuisines, aussi récemment que deux mois plus tôt, comme chacun dans la maisonnée. Mais le cuisinier se contenta d'incliner la tête et de dire à son maître que cela serait fait immédiatement.

Henry se rendit à la tour de la porte principale où il demeura pendant un moment, observant la scène au-delà de ses murs et cherchant quelque signe qui pourrait lui indiquer que le château était sous surveillance. Une demi-heure plus tard, un serviteur vint le prévenir que son bain était prêt. Henry acquiesça et rentra pour réveiller André.

Dès que son père le toucha, André se leva brusquement, les yeux écarquillés et le corps tendu, et il passa plusieurs minutes à regarder autour de lui, comme s'il se demandait où il était. Henry le mit immédiatement à l'aise.

— Je crains que tu n'aies pas eu beaucoup de repos.

— Je me suis assez reposé, père, dit André en clignant des yeux pour tenter de chasser le sommeil. J'ai dormi presque sept heures avant que Jonquard ne vienne me chercher, alors j'ai pris assez de repos. Je me suis étendu ici parce que rien ne bougeait dans la maison quand je suis arrivé, et j'ai dû m'endormir. Qu'est-ce qui ne va pas ? Pourquoi m'avez-vous envoyé chercher ?

— Le duc Richard est ici. Il est arrivé tard la nuit dernière, en compagnie d'un autre chevalier, et je lui ai raconté ton histoire. Il m'a posé beaucoup de questions, mais il croit ta version des faits, bien qu'il exige, avant de faire quoi que ce soit, plus de renseignements que je ne puis lui en donner. Alors, il m'a ordonné de t'envoyer quérir…

Il s'interrompit puis adressa un sourire à son fils.

— Mais tu n'es pas en état de rencontrer un duc et un futur roi, à en juger par ton allure et… ton odeur. J'ai fait préparer un bain chaud dans ma chambre. Va, et rends-toi présentable. Endosse tes plus beaux vêtements, prends l'apparence du chevalier plutôt que celle du mendiant. Tu as le temps. Il n'est pas nécessaire que tu te dépêches, parce que Richard n'est pas encore levé… même s'il pourrait l'être d'un moment à l'autre. Quand il descendra, lui et moi déjeunerons ensemble, et il m'a dit la nuit dernière qu'il souhaitait te voir immédiatement après, alors ne t'endors pas dans le bain, aussi tenté de le faire puisses-tu l'être. Je t'enverrai chercher le moment venu.

André soupira et inclina la tête, de toute évidence soulagé, constata sire Henry qui éprouvait le même sentiment, et un moment plus tard, le garçon était parti, obéissant aux souhaits de son père.

Le duc apparut peu après en compagnie du chevalier Sablé, et les deux hommes accueillirent chaleureusement leur hôte, Richard s'empressant de s'enquérir de l'arrivée d'André. Henry confirma la présence de son fils au château et lui fit savoir qu'il se joindrait à eux lorsqu'il l'enverrait chercher, puis il les conduisit dans l'antichambre où Hector, qui ne montrait aucun signe évident d'être resté éveillé une bonne partie de la nuit précédente, les attendait avec un copieux déjeuner qu'il avait lui-même cuisiné sur une grille installée dans le foyer principal maintenant nettoyé des cendres et des débris du feu de la veille. Aussitôt qu'ils furent prêts, il servit aux trois hommes des œufs de canard frais, cuits rapidement dans un moule plat avec du lait de chèvre et du beurre jusqu'à ce qu'ils eussent durci, puis les sala et les glissa sur un lit de champignons et d'oignons frais. Il accompagna le tout de pâtisseries fraîchement sorties des fours de la cuisine. Ils mangèrent de bon appétit et, quand Hector eut fait desservir la table, Richard attendit qu'il eût quitté la pièce avant de se tourner vers sire Henry et d'incliner la tête.

— Fais venir André et écoutons-le raconter lui-même son histoire. Mais auparavant, je dois t'avertir que si mes soupçons se confirment, tu risques d'entendre des choses pour lesquelles tu n'es pas préparé. Si cela se produit, je veux que tu restes silencieux. Est-ce clair ?

St. Clair acquiesça sans même s'inquiéter de ces choses qui risquaient, de l'avis de Richard, de le choquer. Rien ne pourrait, selon lui, surpasser le soulagement de voir le nom de son fils lavé de toute accusation.

— Ça l'est, monseigneur, répondit-il.

— Bienvenue, sire André St. Clair. Tu sembles plus âgé… plus mûr que lors de notre dernière rencontre. Mais bien sûr, tu as vieilli… de deux ans au moins,

comme nous tous. Détends-toi.

Le jeune homme abandonna la raideur militaire qu'il avait maintenue depuis qu'il était entré dans la pièce et qu'il avait salué son suzerain, d'une manière officielle et cérémonieuse, le poing fermé contre sa poitrine. Debout près de la table, il écarta les pieds, adoptant une posture plus confortable, et joignit ses mains dans son dos, tenant d'une main son autre poignet. Il continua néanmoins à fixer respectueusement des yeux un point situé légèrement au-dessus de la tête du duc.

— Ton père nous a raconté tes récents malheurs, et je dois avouer que je suis surpris de te voir en aussi bonne forme après avoir vécu deux mois dans des grottes et des fossés. Tu sembles te porter remarquablement bien.

Il semble miraculeusement *bien*, pensa sire Henry, qui avait de la difficulté à croire au changement dans l'apparence de son fils. *Vous auriez dû le voir il y a seulement une heure.*

André avait fait bon usage du solide bain en bois et s'était, de toute évidence, servi des ciseaux et du miroir de métal de son père pour se tailler les cheveux et la barbe dans la lumière matinale qui pénétrait par la fenêtre. Maintenant, il se tenait devant eux, vêtu comme un chevalier, portant une cotte de mailles souple et, par-dessus, un manteau identique à celui d'Henry, le blason des St. Clair finement tissé sous l'épaule gauche. Toutefois, il ne portait pas d'arme, et son capuchon de mailles pendait dans son dos, laissant sa tête découverte. En tant que présumé criminel, il n'avait pas le droit de porter des armes, surtout en présence de son duc.

— Remarquablement bien, répéta Richard d'un air songeur. Et d'allure fort peu coupable, pour un homme accusé d'avoir assassiné un prêtre.

André St. Clair n'eut même pas un battement de paupière, et Richard, qui avait repoussé sa chaise, agita une main vers son compagnon.

— Voici le sire Robert de Sablé, qui chevauche avec moi jusqu'à Paris afin de rencontrer le roi Philippe. C'est un homme d'une grande sagesse et d'une grande intelligence, malgré sa jeunesse apparente, et il connaît ta situation telle que ton père nous l'a expliquée… bien que je ne sache pas s'il est convaincu de ton innocence dans cette histoire. Tu peux le saluer.

Le jeune chevalier tourna la tête vers Sablé, s'inclina respectueusement, et Sablé fit de même, le visage dénué de toute expression.

Richard alla directement au but. Il croisa ses longues jambes et plaça ses mains sous son genou supérieur, puis se pencha vers l'avant et s'adressa à André d'une voix tranquille.

— Ceci n'est pas un tribunal officiel, sire André, mais une enquête sur les détails de ton histoire, puisque tu fais partie de mes vassaux. Je dois te dire que, quoi que j'en pense personnellement, ce qui m'intéresse le plus, c'est la disparition de cette femme. Si nous avions son cadavre pour confirmer ton récit des événements, il deviendrait impossible de contredire tes allégations à l'endroit des prêtres. Mais comme tu n'as pas son corps ni même son nom ou sa description, tu ne peux fournir ne serait-ce que le début d'une preuve de son

existence. Aucune plainte n'a été émise dans la région quant à la disparition d'une femme ; nous ne savons ni qui elle était ni d'où elle venait, et il semble impossible que nous l'apprenions par miracle… Regarde-moi dans les yeux.

André s'exécuta, et les deux hommes se fixèrent un long moment avant que Richard poursuive.

— Ce qui m'a sans doute convaincu de la véracité de ton histoire, c'est l'accusation de sodomie. Mais cet autre élément, le fait que tu ne possèdes aucune preuve pour démontrer la véracité de tes affirmations, pourrait représenter un obstacle insurmontable. À lui seul, ce fait pourrait te valoir la pendaison… à moins que, par quelque miracle, tu puisses produire le nom de la femme…

— Éloïse, monseigneur… Éloïse de Chamberg.

— Éloïse de Chamberg… Et d'où vient-elle, cette fantomatique Éloïse ?

— De Lusigny, monseigneur. C'est un village situé à une trentaine de milles au sud de Poitiers.

— Je sais où ça se trouve, je possède l'endroit. Mais pourquoi n'as-tu dit à personne que tu la connaissais ?

— Je ne le pouvais pas, répondit St. Clair en haussant les épaules. Je n'ai parlé à personne depuis des mois. Je n'ai vu que Jonquard, qui m'avait montré ma cachette le premier jour, mais il n'y est jamais revenu par la suite, craignant d'être suivi. Il chevauchait tout près, à quelques jours d'intervalle, et me laissait des provisions dans des broussailles sous un chêne, que j'allais chercher après son départ. Ce n'est que la nuit dernière, en revenant ici, qu'il m'a appris tout ce qui s'était passé depuis. Cela peut vous paraître étrange, compte tenu du temps qui s'est écoulé, mais c'est la vérité.

Richard laissa glisser son genou et se leva brusquement, puis commença à arpenter la pièce avec cette irrépressible énergie qui l'animait depuis sa plus tendre enfance, et que sire Henry, qui le regardait attentivement, connaissait fort bien. Même à cette époque, Richard Plantagenêt était incapable de demeurer immobile au même endroit pendant plus de quelques minutes. Tandis qu'il déambulait, pressant fermement l'une contre l'autre ses paumes jointes et les tordant constamment, comme il le faisait chaque fois qu'il réfléchissait profondément, le bruit du frottement de ses mains endurcies par le maniement des armes était clairement audible.

— Cela peut être étrange, finit-il par grommeler, mais pas autant que ceci : comment se fait-il que toi, un chevalier du Poitou, tu en sois venu à connaître une femme du nom d'Éloïse de Chamberg habitant à Lusigny ?

André accompagna sa réponse d'un léger haussement d'épaules.

— Par hasard, monseigneur, dit-il. Je l'ai rencontrée par le plus pur des hasards en assistant à un tournoi à Poitiers, il y a deux ans.

— Et tu es tombé amoureux, n'est-ce pas ? Mais pourquoi avoir gardé un tel secret ?

Pour la première fois, un soupçon de rougeur apparut sur le visage du jeune chevalier.

— Parce que je n'avais d'autre choix, monseigneur. Au début, je la voyais rarement, parce que mes devoirs me tenaient éloigné de Poitiers, alors je n'ai jamais parlé d'elle à personne.

Le duc interrompit son va-et-vient et inclina la tête en regardant André directement dans les yeux.

— Et plus tard ?

Le visage d'André s'empourpra.

— Et plus tard, il est devenu impossible de parler d'elle.

— Je vois, et je pense savoir pourquoi. Elle vient de Lusigny, et pourtant tu l'as rencontrée à Poitiers et tu lui as rendu visite à cet endroit par la suite. Pourquoi donc ?

— Elle vivait à Poitiers à cette époque, avec ses parents. Mais il y a quinze mois, selon les désirs de son père, elle a épousé quelqu'un d'autre.

— Ah ! Pour la plupart des hommes, cela aurait été la fin de la relation.

André acquiesça d'un signe de tête.

— C'est vrai, monseigneur. Mais il s'agissait pour elle d'un mariage sans amour avec un homme trois fois plus âgé qu'elle qui vivait à Lusigny. Elle réalisait le souhait de son père, non le sien. C'était une fille obéissante.

— De toute évidence, ce n'était pas une épouse obéissante. Tu as continué à la fréquenter.

— Oui, monseigneur, même si nous nous rencontrions beaucoup moins souvent.

— Et comment se fait-il qu'elle se soit trouvée ici, dans le Poitou, au moment de sa… mésaventure ? Dois-je te rappeler que, mariée ou non, la dame est maintenant morte et ne peut plus parler, alors que toi, tu es vivant et que tu as besoin d'elle ? Alors, parle.

Avant de répondre, le jeune St. Clair jeta un rapide coup d'œil en direction de son père, puis il releva le menton et regarda le duc.

— Il y a presque trois mois, elle m'a fait savoir que son mari allait bientôt partir en voyage pour un mois au sud-est de Lusigny, où il rendrait visite à un de ses frères, âgé et malade, à Clermont. Elle avait imaginé, des mois plus tôt, une façon de nous rencontrer. Alors, je me suis arrangé pour qu'une escorte la conduise chez une de ses lointaines cousines, une femme devenue veuve récemment, qui vit près d'ici, en bordure de nos terres.

Il lança de nouveau un regard en direction de son père, dont le visage ne trahissait rien de ses pensées, avant de regarder de nouveau le duc et de poursuivre.

— D'une certaine façon, c'était compliqué, et pourtant extrêmement simple à d'autres égards, car personne ne la connaissait ici, et sa cousine ne savait rien de moi ni de notre relation.

Il secoua légèrement les épaules de nouveau, de manière presque imperceptible.

— C'était un bon plan et il a bien fonctionné. La cousine a fait ses adieux à Éloïse le matin du jour où elle a été assassinée, la croyant en route pour Lusigny,

escortée par les hommes d'armes de son mari. Mais c'est moi qui avais enrôlé ces hommes par l'entremise d'un ami de Poitiers, et ils l'avaient amenée à l'endroit où elle et moi devions nous rencontrer une dernière fois, parce qu'elle avait décidé que c'était pure folie pour nous deux que de poursuivre ce manège. Ils l'avaient installée là, confortablement, pour m'attendre, puis ils étaient repartis comme je le leur avais ordonné, en attendant que je les rappelle plus tard… Je peux seulement supposer que, sans nouvelles de moi, ils ont fini par rentrer à Poitiers. Ils avaient été bien payés, et à l'avance, et ils savaient que notre rencontre était un rendez-vous galant, alors ils doivent avoir tenu pour acquis que la dame avait décidé de demeurer ici avec moi.

Il s'arrêta un moment, les sourcils froncés, se remémorant ces événements.

— Quoi qu'il en soit, poursuivit-il, les prêtres l'ont trouvée avant que j'arrive et vous connaissez la suite, monseigneur, à l'exception de ceci : quand on s'est rendu compte qu'Éloïse n'était pas revenue à Lusigny, personne n'a songé à la chercher sur ces terres, parce qu'elle avait affirmé à ses serviteurs qu'elle partait en direction du nord-ouest, vers Angers, pour rendre visite à une autre cousine dont le mari avait envoyé une escorte afin de l'accompagner. Il n'est donc pas étonnant que personne ne soit venu ici à sa recherche.

— Hum…, grommela Richard pendant qu'il traversait la pièce et se postait derrière une chaise, posant les mains sur le haut dossier. Explique-moi, s'il te plaît, pourquoi tu as caché à ton père que tu connaissais cette femme. Tu aurais pu épargner douleur et frustration à bien des gens.

Le visage du jeune chevalier avait encore rougi avant même que Richard n'eût terminé sa phrase, et il secoua la tête, misérable.

— Je sais maintenant à quel point cette idée était stupide. Je n'y avais pas songé auparavant. Mais en rentrant au château ce jour-là, j'étais bouleversé et je pensais que c'était la meilleure chose à faire… pour protéger son nom et sa réputation.

— Et où étais-tu, le lendemain matin, quand les hommes du baron sont venus pour t'arrêter ?

André St. Clair haussa les sourcils comme s'il refusait de croire que quiconque pût lui poser une telle question.

— J'étais au Puits du diable, à la recherche de son corps. Je n'avais pas dormi de toute la nuit et je ne pouvais croire que deux corps puissent disparaître sans laisser de traces. J'ai trouvé les empreintes que les hommes de mon père avaient mentionnées, et je les ai suivies jusqu'au bord du puits. Ensuite, j'ai essayé de descendre dans le trou, mais la chose s'est révélée impossible. À une vingtaine de pas de profondeur à partir du seul point d'accès au rebord, j'ai atteint un endroit à partir duquel je ne pouvais plus descendre sans risquer de tomber et de me tuer, et quand j'ai essayé de remonter, j'ai cru que je n'y parviendrais jamais. J'ai mis plus d'une heure à escalader la paroi et, même alors, je n'aurais pas réussi sans l'aide de Jonquard, que mon père avait envoyé me chercher et m'avertir de demeurer loin de la maison. Il m'a trouvé et tiré hors du puits.

Richard contourna sa chaise et s'assit de nouveau, demeurant silencieux tout en scrutant le jeune chevalier, puis se tourna vers Robert de Sablé en ignorant complètement sire Henry.

— Qu'en penses-tu, Robert ?

Sablé, qui regardait André, prit une profonde inspiration, et Henry, remarquant l'expression implacable sur le visage de l'homme, se prépara à entendre la condamnation qui, il en était certain, allait suivre. Mais Sablé le surprit en se taisant, tournant plutôt les yeux vers le duc qui l'observait. Nullement perturbé par le regard de Richard, il secoua légèrement la tête et leva une main dans les airs, dans un geste signifiant clairement qu'il avait besoin d'un moment pour prendre sa décision, pendant qu'André, qui avait le plus à perdre ou à gagner des paroles qu'il allait émettre, se tenait droit comme un arbre, regardant fixement devant lui.

Sablé était bien arrivé à une conclusion, mais il hésitait à prendre la parole sans examiner une fois de plus tous les faits qu'il avait à l'esprit. Étant par nature un homme judicieux et relativement pieux – deux qualités qui le distinguaient de la vaste majorité de ses compagnons chevaliers –, il avait été profondément troublé par le récit de St. Clair. Ayant observé le jeune chevalier pendant qu'il racontait son histoire, il avait cru ce qu'il disait, et il déployait maintenant d'immenses efforts pour contenir son propre sentiment de révolte. Personne ne pouvait accuser Robert de Sablé de naïveté, et il avait, tout au long de sa vie, été conscient de la corruption qui sévissait parmi les membres du clergé, et ce, à tous les niveaux de la hiérarchie. Mais sa connaissance des hommes et son esprit critique avaient été aiguisés et renforcés dans des circonstances plus radicales que celles qui influençaient la vaste majorité de ses collègues. Robert de Sablé était membre de la confrérie de Sion. Il avait été admis au sein de l'ordre ancien et secret le jour de son dix-huitième anniversaire et, depuis, il avait beaucoup appris, et approfondi les enseignements de l'ordre de même que le bien-fondé de ses traditions et l'exactitude de ses sources d'archives concernant les erreurs et les politiques malavisées de l'Église catholique au cours du dernier millénaire. La corruption au sein de l'Église était certainement universelle et cynique, et il fallait résolument adopter des mesures pour y mettre fin. Mais le meurtre et le viol qui étaient en cause dépassaient son expérience et faisaient insulte à sa crédulité. Et pourtant, l'honnêteté et la sincérité évidentes de St. Clair, combinées au fait que Richard Plantagenêt avait, immédiatement et de façon moqueuse, balayé du revers de la main les accusations d'homosexualité à l'endroit du jeune chevalier, avaient convaincu Sablé que ce qu'il avait entendu était la vérité, et que ces événements, inconcevables au sein d'un groupe de prêtres consacrés par l'onction, s'étaient réellement produits.

Finalement, il se redressa et révéla ce qu'il pensait vraiment.

— Monseigneur, dit-il d'un ton qui laissait percer son irritation, je ne sais que dire, sauf que je suis convaincu d'avoir entendu la vérité. Tout en admettant cela, je dois avouer également à quel point je suis soulagé que le fardeau de cette responsabilité vous incombe plutôt qu'à moi. Vous êtes duc d'Aquitaine, et cette

question relève de votre compétence, mais je crains de ne pouvoir vous donner aucun conseil sur la façon d'agir dorénavant.

Henry se tourna vers son fils et vit dans son regard une lueur de soulagement, bien qu'aucun muscle du corps du jeune chevalier n'eût bougé. Puis, sentant son attention se relâcher, Henry se tourna de nouveau vers Richard, le scrutant ardemment et cherchant sur son visage quelque signe révélateur de ce qui allait suivre.

Il n'eut pas à attendre longtemps. Richard se leva et recommença à arpenter la pièce, frottant sans arrêt ses paumes l'une contre l'autre, les yeux scintillant d'un zèle qu'Henry reconnaissait avec autant de plaisir que de crainte.

Au fil des années qu'il avait passées à éduquer, entraîner et former le garçon, il avait appris à lire en Richard Plantagenêt comme dans un livre ouvert, et il se rendit compte qu'il observait passionnément le duc, devinant, avant même que Richard n'ouvre la bouche, la forme et la nature de ce qu'il allait dire. Quand il fallait porter des jugements sans précédent et prendre des décisions à la vitesse de l'éclair, Richard avait toujours démontré, avec une constance renversante, qu'aucun homme dans la chrétienté, pas même un homme aussi formidable que son propre père, n'était son égal lorsqu'il s'agissait de gérer les situations critiques avec célébrité et précision, et ce, sans s'encombrer de remords ni de pitié. Brillant, cynique, impérieux, excessivement ambitieux, sans cesse manipulateur tout en demeurant avant tout le duc guerrier, sa proposition, quelle que fût la forme qu'elle prendrait, serait, Henry le savait, simple, directe et drastique. Il se croisa les bras et les chevilles, sachant à l'expression duc qu'il allait très bientôt se prononcer. Mais même sachant tout cela, il fut surpris de la rapidité de la réaction de Richard ; elle lui démontrait clairement qu'une fois de plus l'idée de son ancien protégé était faite et qu'il n'avait consulté Sablé que par pure courtoisie.

— Bien, dit Richard. Je suis d'accord. À titre de duc d'Aquitaine, il n'incombe qu'à moi seul de décider de quelle façon agir. Quand nous partirons d'ici aujourd'hui, Robert, nous irons ensemble rendre visite à ce stupide baron vindicatif, la Fourrière, et s'il échappe à ma colère sans perdre sa baronnie, je serai encore plus surpris que lui. J'ai déjà suffisamment de problèmes graves en ce moment sans devoir les mettre de côté pour botter les culs arrogants de mes insignifiants vassaux. Et parlant d'arrogance, avant de nous mettre en route, je vais envoyer un capitaine et quatre hommes arrêter l'abbé impie de Sainte-Mère… comment s'appelle-t-il déjà ? Thomas ?

Son discours ciblait Henry, qui se contenta de hocher la tête.

— Eh bien, poursuivit-il, il perdra ses doutes, tout comme son homonyme d'apôtre, quand il se retrouvera devant moi avec des chaînes aux pieds !

Il s'interrompit et Sablé écarta les mains.

— Et ensuite, monseigneur ? demanda-t-il.

— Et ensuite, ils se retrouveront tous deux à traiter avec moi en étant quatre fois menacés, parce que je les jugerai en tant que comte de Poitou, le domaine dans lequel ils détiennent leurs pouvoirs, puis à titre de comte d'Anjou, de duc

d'Aquitaine et, pour couronner le tout, de futur roi d'Angleterre élevé par un père qui depuis longtemps affiche ouvertement son impatience vis-à-vis des barons querelleurs et des prêtres qui se mêlent de tout. En recevant mon décret, ils accepteront immédiatement d'annuler cette ridicule accusation de meurtre – et, par conséquent, l'accusation à la fois risible et odieuse de pédérastie contre sire André.

Il s'arrêta, puis joignit ses doigts avant de continuer.

— Les prêtres insubordonnés et assassins seront arrêtés, jugés et pendus. Et s'il arrivait que leurs pourvoyeurs actuels, qu'ils soient barons ou abbés, hésitent à prendre immédiatement ces mesures, je les traiterai, eux et leur race meurtrière, comme mon père, le vieux lion, a traité Becket. Que Dieu me vienne en aide !

Sa voix était d'une sincérité absolument glaciale.

— Tu peux te détendre, sire André, poursuivit-il sans se préoccuper de regarder le jeune chevalier. Tu es absous et cette question est réglée, sauf en ce qui concerne les derniers détails.

Avant même que Richard se tourne vers lui, Henry avait déjà songé à la contrepartie qui devait survenir. Richard Plantagenêt ne faisait rien sans qu'il y ait une contrepartie, et celle-ci avait été dès le départ évidente.

— Mon suzerain ? murmura-t-il, l'inflexion de sa voix transformant sa phrase en une question.

— Oui, Henry, comme tu le dis, ton suzerain, laissa tomber le duc avec un petit sourire sardonique. Je suis venu ici pour te chercher, mais je vais maintenant exiger de vous deux de m'accompagner dans cette entreprise en Outre-mer, parce que ce n'est qu'ainsi que seront éliminées toutes les menaces de mort dirigées contre ton fils. André ne peut demeurer en France en toute sécurité après mon départ. Je suis certain que tu comprends cela… et toi aussi, André.

Les deux hommes acquiescèrent et Richard sourit.

— Alors, prenons une résolution à ce sujet. Nous partons en guerre ensemble, car, aussi puissant que je puisse l'être quand je me trouve ici, j'ai tendance à me créer de puissants ennemis, et ces canailles d'ecclésiastiques trouveront un moyen de te poursuivre en justice de nouveau et de te tuer tranquillement aussitôt qu'ils croiront que j'ai le dos tourné… Alors ! Henry, tu seras mon maître d'armes, et toi, sire André, tu te joindras aux Templiers.

— Aux Templiers, monseigneur ? balbutia André, stupéfait. Comment serait-ce possible ? Je ne suis pas moine et n'ai pas les qualités requises pour en devenir un.

— Peut-être pas, répliqua Richard en émettant un bref rire sans joie. Tu l'as parfaitement démontré… Mais ce genre de chose peut s'arranger, et tu peux commencer à te faire à cette idée. Mais moine ou non, tu es de toute manière un chevalier, élevé à ce statut par moi-même, et tu es un St. Clair, de la lignée qui a produit un des neufs fondateurs de l'ordre du Temple. Et Dieu sait que l'ordre a besoin de toi et se réjouira de te voir chevaucher sous son étendard noir et blanc.

Son regard passa du fils au père.

— Écoutez-moi attentivement, maintenant. Il y a deux ans – non, c'était même il y a un an et demi – deux cent trente chevaliers du Temple sont morts en un seul jour dans un endroit appelé Hattîn. Mais, sur ordre de Saladin lui-même, plus d'une centaine d'entre eux ont été exécutés en tant que *prisonniers*, après la bataille. Songez à cela, mes amis. Cet homme se fait appeler sultan et est un monarque vénéré, mais cette atrocité seule exige la mort de ce chien. Deux cent trente chevaliers du Temple perdus en une seule journée, et près de la moitié d'entre eux assassinés de sang-froid quand les combats étaient terminés… Et le mois suivant, il en a massacré des centaines d'autres en prenant Jérusalem… Et quel motif a-t-il invoqué pour justifier cette boucherie ? Que les chevaliers du Temple étaient les hommes les plus dangereux sur terre.

Portant son regard sur le fils, il inclina la tête lentement et cérémonieusement.

— Eh bien, poursuivit-il, ils étaient peut-être les hommes les plus dangereux sur terre avant Hattîn, mais maintenant, le sultan s'est assuré de les rendre, dans les temps à venir, encore plus menaçants pour lui et les siens.

Il s'arrêta un moment, puis se frotta de nouveau les paumes l'une contre l'autre.

— Mais sans même tenir compte des raisons pour lesquelles il a eu lieu, ce massacre nous a mis en face d'une vérité que nous devons accepter, mes amis : les Templiers n'ont pas seulement été décimés ; ils ont perdu cinq hommes sur dix… Ce sont peut-être les guerriers les plus puissants, les plus louangés sur terre, l'armée permanente qui s'occupe de défendre la chrétienté en Outre-mer, mais ils ne peuvent plus subir des pertes d'une ampleur telle que celles qu'ils ont subies ces deux dernières années. C'est un fait reconnu depuis l'époque de Jules César qu'aucune force militaire ne peut continuer à fonctionner de manière efficace lorsque ses effectifs ont été réduits de plus du tiers.

Il s'interrompit de nouveau, laissant ces paroles pénétrer ses interlocuteurs, avant de poursuivre.

— À aucun moment, il n'y a eu plus d'un millier de Templiers dans toute la région de la Terre sainte… C'est une chose que peu de gens savent, parce que, aujourd'hui, la plupart des gens pensent que les Templiers sont omniprésents et invincibles… mais leurs pertes récentes se sont élevées à plus de cinq cents hommes, ne laissant sur place qu'une maigre partie de leurs anciens effectifs. C'est pourquoi l'ordre cherche désespérément des recrues qualifiées…

En prononçant ces paroles, il regarda directement André dans les yeux avant d'ajouter :

— Ils cherchent de jeunes chevaliers libres de toute dette, sans responsabilités matérielles, et sains de corps et d'esprit. Crois-tu que cette description pourrait s'appliquer à toi, mon jeune ami ?

André haussa les épaules, mal à l'aise.

— Peut-être, monseigneur, si ce n'était de cette épée de Damoclès qui pend au-dessus de ma tête.

— Cette épée n'existe plus. Oublie qu'elle a jamais existé.

— J'aimerais bien pouvoir l'oublier, monseigneur. Mais même si je réussissais à l'oublier, elle demeurera et fera l'objet de rumeurs, peut-être même en Outre-mer, et les Templiers sont bien connus pour la rigueur avec laquelle ils fouillent le passé de leurs recrues. J'ai entendu dire, si vous me permettez d'être aussi brutal, que même les rois et les ducs n'ont pas le pouvoir d'imposer leur volonté à l'ordre.

Henry St. Clair se raidit en entendant les paroles de son fils, s'attendant sans l'ombre d'un doute à ce qu'elles rendent Richard furieux, mais, à sa grande surprise, le duc se contenta de sourire et d'incliner gentiment la tête.

— C'est absolument vrai. Mon influence te serait donc peu utile pour adhérer à l'ordre, en temps normal… Mais, si tu le veux bien, regarde encore une fois mon ami, le sire Robert de Sablé ici présent, et crois-moi quand j'affirme que nombre de ses qualités échappent au regard. Dans certains domaines, Robert possède une influence que je ne pourrais jamais acquérir. Entre autres choses, c'est un des meilleurs marins de toute la chrétienté, bien qu'il considère que ce fait ait peu d'importance dans sa vie actuelle.

Il se tourna de nouveau vers le chevalier taciturne et sourit, haussant un sourcil inquisiteur, et Sablé répondit par un hochement de tête, se soumettant apparemment à quelque demande muette. Sur le visage de Richard apparut un large sourire, et il se retourna vers le père et le fils, tirant de sa ceinture la longue dague aiguisée, la faisant virevolter dans les airs pour la rattraper ensuite facilement quand elle retomba. Il répéta deux fois ce geste, et les autres le regardaient en se demandant ce qui viendrait ensuite. Ce ne fut rien qu'ils eussent pu prévoir.

— Je peux vous dévoiler à tous les deux un certain secret que fort peu de gens connaissent. Sire Robert, comme toi, André, n'est pas membre de l'ordre du Temple…

Il tourna brusquement sur lui-même et lança la dague en direction d'une des colonnes de bois qui supportaient le plafond surélevé. L'arme traversa l'espace en un éclair et alla se ficher dans le bois épais. Dans le silence qui suivit, Richard alla retirer la lame, en examina la pointe d'un œil critique, la remit dans sa gaine avant de poursuivre son discours, ses yeux se déplaçant d'André à Henry St. Clair tandis qu'il parlait.

— Mais sire Robert a été invité par le conseil de gouvernance des Templiers à adhérer à l'ordre, non seulement en tant que chevalier servant, mais en tant que maître du Temple nouvellement désigné pour remplacer Gérard de Ridefort, l'actuel maître, qui a été porté disparu dernièrement. On croit qu'il a été capturé pendant une bataille, et peu mettent en doute la possibilité de sa mort.

Il eut de nouveau un sourire de satisfaction en voyant le regard ébahi des deux St. Clair qui se tournaient lentement vers Sablé, lequel se contenta de confirmer d'un hochement de tête les affirmations de Richard. Quand il jugea qu'ils avaient eu suffisamment de temps pour regarder Sablé avec autant d'étonnement que de respect, Richard poursuivit.

— Permettez-moi de répéter cela : le conseil de gouvernance de l'ordre du Temple a invité sire Robert à joindre ses rangs. Une telle chose ne s'est jamais produite à ce jour. Ça n'est jamais arrivé parce que les Templiers ont toujours été extrêmement pointilleux à propos des personnes qu'ils autorisent à entrer dans l'ordre. Mais cette invitation prend un sens encore plus profond ici, et en particulier pour toi, sire André, parce qu'elle rend possible, et même probable – du moment où sire Robert se dit convaincu de ton innocence –, ton admission au sein de l'ordre à titre de novice, sans qu'il te faille prononcer des vœux officiels avant que nous quittions la France. Ainsi, vous pourriez tous deux voyager avec ma suite jusqu'à ce que nous atteignions la Terre sainte, chacun de vous se préparant à la tâche qui l'attend, de sorte qu'au moment où nous arriverons, toi, André, tu puisses devenir membre de l'ordre du Temple en tant que chevalier servant, et toi, Henry, assumer tes propres fonctions en mon nom.

Henry St. Clair inclina le buste pour signifier son accord.

— Excellent, déclara le duc. Maintenant, occupons-nous de notre affaire. D'abord, ce pieux et moralisateur abbé Thomas. Il ne craint peut-être pas tellement Dieu, mais, par tous les saints du ciel, il découvrira aujourd'hui qu'il a peur de moi lorsque je le ferai hurler de repentir. André, va trouver Godwin, le capitaine de mes gardes. C'est un Anglais énorme, mais il parle notre langue. Tu ne peux pas le manquer. Dis-lui de prendre quatre hommes et de chevaucher jusqu'à l'abbaye de Sainte-Mère, d'y arrêter l'abbé Thomas et de me le ramener, enchaîné, au château de la Fourrière. J'insiste : enchaîné, et à pied. Il doit s'assurer que l'abbé marche ! Je veux que ce rustre endure la douleur et la peur comme il n'a jamais pu les imaginer avant ce jour, même dans ses pires cauchemars. Et envoie avec eux un de tes propres hommes pour leur indiquer le chemin d'ici à l'abbaye. Va. Non, attends…

Il claqua des doigts et ajouta :

— Pendant que tu y seras, dis à Pierre, le caporal de Godwin, de préparer nos chevaux et de les amener devant l'entrée dans la demi-heure qui vient. Tu as tout saisi ?

André inclina la tête en murmurant « monseigneur », puis quitta la pièce. Sire Henry le regarda s'éloigner, admirant la posture rigide de son fils, encore légèrement étonné, au fond de lui-même, de la facilité avec laquelle il avait lui-même accepté tout ce qui venait de se dérouler dans la pièce. Il avait deviné dès l'arrivée de Richard ce que les désirs du duc allaient lui coûter, et il en avait éprouvé de la rancœur et une amère frustration, étroitement réprimées, depuis qu'il avait pris connaissance des exigences de son suzerain la nuit précédente. Mais maintenant, comme par magie, toute trace de ressentiment l'avait quitté, remplacée par une réticente admiration envers cet homme qui contrôlait complètement leur vie. Bien qu'il fût tout à fait conscient que Richard Plantagenêt s'était montré encore plus manipulateur que d'habitude, Henry avait ses propres raisons, outre les motifs évidents, d'accepter la volonté du duc, car il n'y avait aucun doute dans son esprit que sans l'appui ducal et royal de Richard, il n'eût plus été possible pour son fils André de vivre en France. Pour éviter une

arrestation et une exécution éventuelles – ou même un assassinat – après le départ de Richard… et avec lui, celui d'Henry… son fils n'aurait eu d'autre choix que de se joindre d'une façon anonyme, sans écusson, comme un mercenaire, aux armées qui s'assemblaient. Maintenant, toutefois, grâce aux intérêts impérieux de Richard – car Henry ne croyait pas un seul instant que le duc qu'il connaissait si bien fût motivé par un quelconque altruisme justicier –, son fils et lui s'étaient vu proposer une solution acceptable. Aux yeux du vieux chevalier, le fait que sa propre participation à la croisade en Terre sainte fût une condition *sine qua non* à la proposition n'avait plus aucune importance, car tous deux, le suzerain et le vassal, en tiraient avantage. En acceptant la proposition de Richard, sire Henry avait fait de la nécessité une vertu, saisissant l'occasion qui se présentait de maintenir son fils en vie et de partager avec lui les temps à venir. Tout bien considéré, il n'éprouvait plus qu'un faible mais tenace sentiment d'appréhension, et il savait qu'il devait apprendre à vivre avec ce sentiment parce que son origine était profondément liée au côté sombre de l'homme complexe et imprévisible qui régnait désormais sur l'ancien empire d'Henry Plantagenêt.

Il prit conscience que Richard l'observait attentivement. Il se redressa de toute sa hauteur, rentrant timidement son ventre. Le monarque plissa les lèvres et inspira bruyamment par les narines.

— Nous allons devoir t'endurcir, Henry. Tu t'es ramolli.

— Je vous le dis, monseigneur. Depuis que ma…

— Ce ne sera pas long. Nous te remettrons en forme en moins d'un mois, déclara-t-il en souriant, de toute évidence frappé par une pensée qui lui plaisait. Peut-être que tu en mourras, mais, si c'est le cas, tu mourras en meilleure santé que tu ne l'es maintenant.

Sire Henry sourit à son tour.

— Ça ne me tuera pas, monseigneur. Cela m'amusera probablement, une fois que j'aurai commencé.

— Eh bien, le jeune André n'aura pas ce genre de problème. Je vais demander à Robert de le mettre immédiatement au travail et de lui apprendre les disciplines de base de l'ordre, tout au moins celles qui sont généralement connues et à la portée de tous.

Il jeta un regard interrogateur en direction de Robert de Sablé.

— Qu'en penses-tu, Robert ? Acquerra-t-il les qualités nécessaires pour devenir un Templier ?

— Il les a déjà, monseigneur. D'après ce que je peux voir, il n'aura besoin que de quelques… ajustements.

— Oui, pour prier le matin, le midi, l'après-midi et en soirée… et trois ou quatre autres fois pendant la nuit… Une vie drôlement étrange pour un guerrier.

Sablé sourit doucement, niant d'un petit geste dédaigneux de la main l'importance de ce que venait de dire Richard.

— C'est la Règle de l'ordre, monseigneur. Tous les membres, quel que soit leur rang, doivent s'y conformer.

— Oui, et c'est pourquoi je ne pourrai jamais y adhérer. Je me demande comment les guerriers sacrés de Dieu peuvent encore se tenir debout et combattre.

Le sourire de Robert s'élargit.

— Ils semblent s'en tirer merveilleusement bien, monseigneur, d'après ce que vous-même venez d'admettre il y a quelques instants… En outre, j'ai appris de source sûre que les dispositions les plus rigides de la Règle sont abandonnées en temps de guerre, et l'application des lois régissant la prière est assouplie en faveur de la bonne forme et de la préparation au combat.

Il se tourna vers St. Clair et ajouta :

— Qu'en pensez-vous, sire Henry ? Votre fils saura-t-il s'adapter à la situation ?

— Avec énormément de bonne volonté, sire Robert, car il a déjà son propre héros au sein des chevaliers du Temple en Outre-mer, et je suis certain qu'il travaillera avec beaucoup d'ardeur pour le rejoindre là-bas, pourvu que l'homme soit toujours vivant.

Sablé, intrigué, haussa un sourcil d'étonnement avant de jeter un coup d'œil vers Richard, puis vers Henry.

— Un héros ? Qui donc ?

— Un cousin, sire Robert, de la lignée anglaise de notre famille, bien que, depuis les trois dernières décennies, les propriétés de sa famille se trouvent au nord de l'Écosse. Il s'agit de Sir Alexander St. Clair, même si, ayant vécu parmi ces insulaires ignorants depuis sa naissance, il a adapté son nom selon leur langue fruste.

Sablé fronça les sourcils avec un regard d'incompréhension.

— Comment cela ? Je ne vous suis pas. Vous avez dit qu'il s'appelait St. Clair, n'est-ce pas ?

— Oui, mais il le prononce *Sinc*-lair, et non St. Clair, comme nous le faisons.

— Sinc-lair ? Cela a effectivement une étrange sonorité… Et pourquoi est-il un héros aux yeux de sire André ?

— C'est le type d'homme qu'il est, répondit le vieil homme en haussant les épaules et en souriant. Pour quelles autres raisons ? Alec – c'est ainsi qu'il se désigne – est… héroïque ; c'est un combattant illustre et un vétéran parmi les Templiers. Peu après avoir été admis au sein de l'ordre, il a passé deux ans avec nous, dans notre maisonnée, quand André n'était encore qu'un garçon.

Henry s'interrompit, hésitant devant l'expression sur le visage de sire Robert.

— Qu'y a-t-il, sire Robert ? Avez-vous entendu parler d'Alec St. Clair ?

Le léger froncement de sourcils de Robert disparut immédiatement.

— Je ne sais pas… mais je crois me souvenir de quelque chose à son propos. C'est un nom fort peu courant.

— Oui, et Alec est un homme qui sort vraiment de l'ordinaire.

— Pourquoi a-t-il passé deux ans ici après avoir intégré l'ordre du Temple ?

St. Clair secoua brièvement la tête.

— Vous devrez le lui demander, sire Robert, si jamais vous le rencontrez, parce que tout ce que j'en sais, c'est qu'à cette époque il œuvrait d'une façon particulière pour le Temple… et ceci, bien sûr, doit demeurer secret pour les gens qui n'en font pas partie.

Les portes extérieures s'ouvrirent et sire André entra, annonçant que les directives du duc avaient été transmises et exécutées. Richard opina du bonnet, puis se dirigea à grands pas vers les portes, faisant signe à sire Henry de l'accompagner et criant à Sablé, par-dessus son épaule, qu'il l'attendrait devant l'entrée dans un quart d'heure.

Après le départ des deux hommes, Sablé et le jeune St. Clair demeurèrent un moment à se regarder, ce dernier manifestement mal à l'aise de se trouver seul avec son nouveau supérieur. Sablé l'examina pendant un moment, puis inclina gracieusement la tête.

— Eh bien, sire André, dit-il, je ne peux pas encore t'accueillir formellement au sein du Temple, puisque je n'y ai pas encore adhéré moi-même, mais je peux affirmer en toute confiance que j'ai suffisamment d'influence au sein de l'ordre pour… faciliter, sinon assurer, ton adhésion… Ton père m'a parlé de ton amitié à l'égard de ton cousin, Sir Alexander Sinclair.

André hocha la tête en souriant légèrement.

— Je ne pourrais pas appeler cela une amitié, monseigneur. Nous avions de l'affection l'un pour l'autre, mais je n'étais qu'un jeune garçon dégingandé à l'époque, et Alec avait bien dix ans de plus que moi, et il était déjà un chevalier du Temple. J'éprouvais beaucoup d'admiration pour lui, et c'est encore le cas aujourd'hui, mais nous ne nous sommes pas vus depuis huit ans, et peut-être davantage. Mais si Sir Alec est vivant et qu'il se trouve toujours en Outre-mer, ce sera un honneur pour moi de le rencontrer de nouveau et peut-être même de combattre à ses côtés.

— Alors, tu t'attends à réaliser certaines ambitions en allant en Orient ?

La question, aussi anodine qu'elle pût paraître, comportait de nombreuses significations et implications selon la personne à qui elle était posée. St. Clair hésita brièvement, mais avant qu'il répondît, Sablé lui fit signe d'approcher.

— Viens ici.

André s'approcha avec une certaine réticence, s'interrogeant sur cet ordre émis dans la foulée de la question sans réponse, et quand Sablé tendit la main, il aurait posé un genou par terre si le chevalier n'avait ajouté :

— Non, prends-la.

Sa réticence dissipée, André St. Clair saisit la main qui lui était offerte et, quand il sentit la force indubitable de sa poigne, il la serra également, établissant silencieusement leur confrérie. Sablé le dévisagea pendant un long moment, rongeant distraitement sa lèvre supérieure, puis il relâcha son étreinte.

— J'avais un pressentiment, mais j'aurais dû l'éprouver plus tôt, dit-il d'un air songeur. Je soupçonnais que ton père faisait partie de la confrérie, mais il n'a pas réagi à ma poignée de main.

— Non, sire Robert, mon père ne fait pas partie des Templiers. Mais c'est le cas de Sir Alec.

— Comment l'as-tu appris ?

— Après ma propre initiation, bien sûr. J'ai eu des doutes peu après cet événement, des doutes suscités par ce que j'apprenais, et par des souvenirs qui, quand j'étais jeune, m'avaient intrigué à propos de lui et de son comportement. J'ai posé la question à mon mentor, et il me l'a confirmé.

— Alors, même étant un initié de notre ancien ordre, tu n'as pas pensé devenir chevalier du Temple ?

Maintenant, St. Clair souriait ouvertement.

— Nullement, sire, comme je soupçonne que vous n'y ayez pas songé non plus. Ma loyauté était et demeure envers la confrérie, et, comme je l'ai dit plus tôt, je ne suis pas… ou n'étais pas… un moine.

— Eh bien, tu le deviendras bientôt, bien que ce soit en vertu des vœux de la confrérie plutôt que de ceux de l'Église ! Tu sais, bien sûr, ce que j'entends par là ?

Quand André murmura qu'il le savait, Sablé inclina la tête et poursuivit.

— Je ne doute aucunement que la confrérie te confiera certaines tâches pendant que tu seras en Terre sainte. Nous devons aussitôt que possible communiquer avec le conseil et l'informer que nous nous sommes rencontrés et dans quelles circonstances.

André hocha simplement la tête, réfléchissant brièvement aux vœux que venait de mentionner sire Robert. Lors de leur initiation au sein de la confrérie de l'ordre de Sion, tous deux avaient dû prêter deux serments étroitement liés aux vœux ecclésiastiques de pauvreté et d'obéissance, mais différents par leur essence. Selon le catéchisme de l'ordre, les frères juraient de ne rien posséder personnellement – ce qui impliquait la pauvreté –, mais de détenir toutes choses en commun avec leurs compagnons, et leur serment d'obéissance concernait la fidélité au grand maître de l'ordre antique, non au pape, et certainement pas au maître du Temple. Le troisième serment canonique, le vœu de chasteté, ne faisait pas l'objet de discussions au sein de l'ordre de Sion, puisque la chasteté individuelle faisait partie intégrante du mode de vie des frères. À l'intérieur de l'ordre du Temple, on insistait sur l'importance de ce vœu, et cela ne soulevait aucun problème pour ceux de la confrérie qui étaient membres des deux ordres. Comme il l'avait fait tant de fois auparavant, André secoua la tête d'émerveillement en songeant à quel point les non-initiés pouvaient ignorer de telles choses, ce qui le ramena à Richard Plantagenêt. Il regarda Sablé et décida d'être direct.

— Puis-je vous demander quelque chose dans l'esprit de notre confrérie, sire Robert ?

— Bien sûr. N'hésite pas.

— Je ne comprends pas les raisons qui poussent le duc à tant se réjouir de votre nomination au titre de maître désigné du Temple. Dès que vous vous joindrez au Temple, il perdra son influence sur vous, puisque aucun homme ne

peut servir deux maîtres et que l'ordre n'est subordonné à aucun pouvoir temporel. Cela ne ressemble pas au duc Richard de se réjouir de la perte d'un puissant vassal. Pouvez-vous m'éclairer à ce sujet ?

Sablé éclata de rire.

— Je le peux, dit-il, et fort simplement. Ce qui l'enchante, c'est que ma nomination, si elle est confirmée, se produira dans l'avenir.

— Pardonnez-moi, mais je ne saisis pas. Vous avez dit : « si elle est confirmée ». Pourquoi ne le serait-elle pas ?

— Oh ! Elle le sera, mais le moment où elle surviendra dépend de la vie ou de la mort du maître actuel, Gérard de Ridefort. Nous pensons qu'il pourrait être mort, mais nous n'en sommes pas certains. La situation en Outre-mer est anarchique. Les renseignements qui nous parviennent ne sont pas toujours précis, et parfois, ils sont même faux. Alors, si Ridefort est encore vivant, j'attendrai jusqu'à ce qu'on sollicite mes services. Et entre-temps, Richard est tout à fait heureux parce qu'il entend se servir de moi. Je commanderai sa flotte durant le voyage vers la Terre sainte. En ce moment, avec la bénédiction de son père, jusqu'ici tout au moins, il assemble une immense flottille, la plus grande que le monde ait jamais connue, pour transporter ses armées, son bétail, ses provisions et ses machines de siège par voie maritime plutôt que terrestre.

Il s'interrompit un moment avant de poursuivre.

— Réfléchis à cela, mon garçon. Je suis membre de la confrérie et, jusqu'à tout récemment, la tâche que m'avait assignée le conseil consistait à m'occuper des entreprises commerciales d'une maison fondée par certaines familles qu'unissait un lien d'amitié.

La formulation avait été neutre, mais André St. Clair savait exactement ce que voulait dire Sablé. Les familles amies était le nom qu'avait adopté l'ancienne alliance des familles qui s'étaient établies dans la région du Languedoc un millénaire auparavant, après avoir fui pendant des décennies la destruction de Jérusalem, et c'était exclusivement parmi ce groupe que la confrérie de Sion choisissait ses adeptes en vue de l'initiation, à raison d'un seul membre mâle issu de chaque génération de chaque lignée de l'alliance.

Sablé hocha la tête.

— Ainsi, pour remplir mes devoirs fraternels, j'ai passé des décennies à apprendre tout ce qui concernait le commerce maritime, acquérant également les connaissances en matière de navigation et de mathématiques indispensables pour commander une flottille en mer. Richard a besoin de mes services afin de diriger sa flotte, et moi, au nom de la confrérie, j'ai besoin de lui pour m'assurer d'arriver en Outre-mer rapidement et en vie. Entouré d'une flotte aussi immense, j'ai beaucoup plus de chances d'y parvenir en toute sécurité, et le Temple risque beaucoup moins de se retrouver et de demeurer sans maître.

St. Clair hocha la tête, l'air songeur.

— Je vous remercie de ces explications ; je comprends mieux désormais. Et qu'allez-vous exiger de moi à partir de maintenant, sire Robert ? Quoi que vous ayez en tête, je peux commencer tout de suite. Mon père s'occupera de mettre sur

pied une équipe qui administrera ses terres pendant que nous serons partis. De combien de temps disposons-nous, à votre avis ?

— Je dirais au moins un mois, mais ça pourrait être moins, ou même beaucoup plus. Richard a hâte d'atteindre l'Angleterre pour organiser ses armées et sa flotte, mais il devra pour cela dépendre, comme toujours, de la bonne volonté et de la coopération de son père le roi. Ce n'est pas une perspective que notre suzerain envisage de gaieté de cœur… même si je crois que le vieil Henry pourra difficilement se montrer intraitable sur ce point, puisqu'il souhaite ardemment que Richard quitte l'Angleterre pour la Terre sainte. Mais il y a aussi la question de l'orgueil blessé de Philippe à propos du Vexin, et les outrages imaginaires qu'a subis Adélaïde… Il faut tenir compte de cela et régler cette question à la satisfaction des deux parties avant d'entreprendre quoi que ce soit d'autre.

Le silence qui suivit ces paroles fut bref mais lourd de signification pour les deux hommes. Adélaïde Capet, la sœur du roi Philippe Auguste, avait été promise à Richard Plantagenêt depuis l'enfance ; elle avait été expédiée en Angleterre sous la garde d'Henry et d'Aliénor alors qu'elle n'avait que huit ans. Mais à quinze ans, elle fut séduite par le père de son fiancé, le roi Henry, qui était suffisamment âgé pour être son grand-père, et elle était depuis sa maîtresse. Toutefois, le scandale fut de courte durée car, à ce moment, la reine Aliénor avait déjà été jetée dans la prison où elle allait demeurer pendant plus de quinze ans, et personne, surtout pas le futur époux cocufié d'Adélaïde, ne se soucia de ce qu'il advint de la princesse française. Le véritable grain de sable dans l'engrenage de l'alliance entre l'Angleterre et la France venait bien davantage de l'histoire d'amour évidente – et beaucoup plus scandaleuse que la liaison entre un vieux roi libidineux et une fillette précoce et ignorante – entre Philippe, le frère d'Adélaïde, et son futur mari, Richard. C'était un fait bien connu que les deux hommes partageaient depuis des années la même couche, mais il faisait rarement l'objet de discussions. Pendant des années, les deux se chamaillaient, souvent en public, comme un mari et une femme mal assortis, Philippe Auguste jouant l'épouse jalouse et acariâtre, et ni l'un ni l'autre n'accordait une pensée à la situation entre le roi Henry et Adélaïde. Maintenant que Philippe se préparait activement à quitter la France pour se rendre en Terre sainte avec son armée, toute la question de la dot d'Adélaïde se posait de nouveau entre les deux hommes, et cette fois il serait difficile d'en remettre à plus tard le règlement. Tous ceux qui étaient au courant de l'affaire savaient que, cette fois-ci, elle devait être résolue.

La dot d'Adélaïde, à l'origine de la mésentente entre les deux maisons royales depuis maintenant plus d'une décennie, était la riche et puissante province française du Vexin, cédée à titre d'incitatif au mariage et comme preuve de la bonne volonté de la maison des Capet vis-à-vis de la couronne d'Angleterre, au moment où la jeune Adélaïde s'était rendue dans ce pays pour vivre au sein de la famille de son fiancé. Au début, Adélaïde devait marier le second fils d'Henry, le prince Édouard, mais on décida plus tard de la promettre à

son jeune frère, Richard, après la mort précoce d'Édouard. Malgré le fait qu'aucun mariage n'eût encore été célébré après une vingtaine d'années, la réalité stratégique qui sous-tendait l'aigreur et la mauvaise volonté concernant le territoire en question était que les frontières du Vexin se situaient à moins d'une journée de marche de Paris. En conséquence, le roi Henry, et plus tard Richard, s'en étaient saisis et l'avaient jalousement conservé depuis les premiers jours de l'arrivée d'Adélaïde en Angleterre.

Philippe voulait que le Vexin retourne à la France, soutenant, avec un certain bon sens, que puisque aucun mariage n'avait été consommé, la dot se trouvait maintenant annulée et redevenait à bon droit propriété de la France. Henry et Richard, qui avaient mis à profit toutes ces années pour établir une solide base d'opérations dans la province, aux limites mêmes du royaume français, étaient naturellement opposés à cette idée et le faisaient savoir clairement, mais ils s'étaient retrouvés à court d'arguments lors de la conférence tenue dans la ville française de Gisors en janvier 1188, conférence pendant laquelle Philippe avait réussi, avec l'aide du pape, à faire placer le Vexin en fiducie, à son nom, jusqu'au moment où Richard respecterait son engagement et épouserait la princesse Adélaïde.

Il y eut un silence pendant lequel André n'émit pas de commentaire, et Sablé continua finalement comme si de rien n'était.

— Cela pourrait prendre des jours ou des semaines, selon la façon dont les deux pourront régler leurs différends et s'organiser pour partager le commandement de la campagne.

— Seront-ils conjointement commandants ?

— Probablement, sous une forme ou une autre… mais Richard est le soldat, et Philippe, le négociateur qui préfère de loin administrer que se battre. En apparence, cette façon de faire devrait bien fonctionner pour ce qui est de la survie de l'alliance, mais entre nous, aucun des deux n'acceptera autre chose que le commandement suprême. Pour l'instant, tout au moins, Philippe est le seul roi à participer à cette entreprise, et le fait que tout le monde le reconnaisse ménage sa fierté. Mais aussitôt que Richard deviendra roi d'Angleterre, les choses vont changer, et en réalité – comme nous le savons tous deux – Richard mourra plutôt que de renoncer à la gloire militaire que conférera le commandement suprême de l'expédition… Tôt ou tard, des querelles éclateront et elles engendreront probablement des démêlés plus graves là où on ne s'y attend pas, mais toi et moi n'en serons pas affectés. Prépare-toi à partir pour l'Angleterre au cours du mois qui vient, mais avant la fin de la semaine prochaine, rends-toi à Tours ou à Poitiers, trouve la confrérie et fais-lui un rapport sur ce qui s'est produit ici. À partir de là, on te donnera des directives, si nécessaire. Il se peut que je revienne ou non de Paris, selon les exigences de Richard, mais tu seras convoqué, peu importe le chemin par lequel nous retournerons en Angleterre, alors tiens-toi prêt. Et maintenant, je dois partir, car il m'attend, et tu sais à quel point il déteste qu'on le fasse attendre. Je te fais mes adieux, mais nous nous reverrons bientôt.

Les deux hommes s’étreignirent brièvement, comme les compagnons qu’ils étaient devenus, et Sablé rejoignit son duc, laissant à sire André St. Clair de nombreux sujets de réflexion.

Chapitre 8

Le mois de mai passa, puis juin, sans que sire Henry St. Clair reçoive de nouvelles de Richard, mais il remarqua à peine le temps qui s'écoulait. Il était résolu à reprendre la forme qu'il avait au moment de perdre sa femme, plus d'une année auparavant, mais il était conscient que, même avant son décès, il s'était laissé aller à une vie de confort et de paresse, se réclamant avec suffisance et en silence des privilèges liés au fait d'être un homme âgé qui avait bien servi les intérêts de son seigneur – et, avant cela, de sa dame. Maintenant, ayant appris beaucoup trop tard que cette attitude avait été à la fois prématurée et malavisée, il éprouvait pleinement le poids de son âge alors qu'il luttait pour retrouver sa force et ses aptitudes de jadis, qui avaient été ses talents caractéristiques.

Il avait commencé par réapprendre à monter à cheval. Cela lui avait occasionné une douleur infernale, tout son corps se rebellant contre une discipline qu'il avait depuis longtemps oubliée. Bien sûr, il se souvenait de la manière même de chevaucher, après une vie entière à se déplacer à cheval, mais son endurance s'était affaiblie. Ses vieux muscles et tendons se révoltaient contre cette agression, tandis qu'il luttait férocement pour retrouver l'aptitude à passer sans répit de longues heures et de longs jours en selle.

La première journée de sa nouvelle vie, il chevaucha pendant cinq heures. Quand il revint finalement et qu'il descendit maladroitement de sa selle, s'affaissant presque quand ses pieds touchèrent le sol, ses muscles douloureux réclamèrent impérativement du repos. Mais il les ignora. Il se força plutôt à marcher jusqu'au terrain d'exercice et à sortir son épée, après quoi, seul devant un grand poteau bien droit d'un pied de diamètre, fait de chêne solide, que les armes des recrues en formation avaient tailladé pendant des décennies, il se lança dans l'ancienne routine conçue pour enseigner à un novice les techniques élémentaires du maniement de l'épée. Il frappa son arme contre le mât pendant plus d'une heure, suivant religieusement les exercices de base jusqu'à ce qu'il ne trouve plus la force de lever les bras, puis il se dirigea en chancelant vers sa chambre, grimpant de peine et de misère l'escalier familier qui lui sembla ne jamais devoir se terminer, et s'effondra tête première sur son lit comme un homme mort, avant même que le soleil ne commence à descendre sur l'horizon.

Il se réveilla tard, alors qu'il faisait grand jour, et eut à peine la force de se lever. Tous les muscles de son corps s'étaient raidis et tordus comme un vieil arbre rabougri, et ses fesses ainsi que l'intérieur de ses cuisses étaient meurtris comme s'ils avaient été frappés avec des barres d'acier. Il tituba jusqu'au puits dans la cour, retrouvant lentement la faculté de se mouvoir, et s'immergea

complètement, jurant sauvagement au contact de l'eau glacée, mais moins fort qu'il l'eût fait en l'absence des serviteurs, qu'il craignait de choquer. Il se sécha avec un morceau de toile, surpris de se rendre compte qu'il ressentait soudain une certaine sympathie pour tous ces jeunes novices qu'il avait lui-même menés durant des années, sans la moindre pensée pour les maux qu'ils avaient endurés, à travers la pénible routine de l'entraînement.

Une fois séché et rafraîchi, il se dirigea vers la cuisine sur ses jambes raides et flageolantes, sans remarquer que personne ne lui avait adressé la parole, pas même le fidèle Hector. Aussitôt qu'il eut mangé, il se rendit aux écuries et demanda qu'on lui apporte son cheval, pour s'apercevoir qu'il était absolument incapable de se mettre en selle ; ses vieilles jambes refusaient de s'étirer suffisamment pour le lui permettre. Irrité, il demanda à un solide palefrenier de lui faire la courte échelle, et dut subir en plus l'humiliation de voir le garçon lui placer les pieds dans les étriers, puisque ses jambes n'étaient pas suffisamment souples pour qu'il y arrivât sans aide. Quand il quitta finalement le pavé de l'entrée et s'en fut entre les grilles, les domestiques retinrent leur souffle, s'attendant à voir sire Henry exploser de rage, comme il l'avait fait si souvent par le passé. Mais il disparut sans incident et, avec un soupir de soulagement, ils retournèrent vaquer à leurs affaires.

Il dut s'exercer pendant deux semaines entières avant que son corps, ramolli par une si longue période d'oisiveté, ne commence à s'ajuster à ses nouvelles exigences et, pendant nombre de ces journées, il se demanda s'il pourrait se soumettre plus longtemps à un tel châtiment. Mais Henry St. Clair ne s'était jamais dérobé à ses devoirs. Il avait, en vérité, passé sa vie entière à entraîner d'autres gens de façon impitoyable, enfonçant dans le crâne d'étudiants immatures la discipline, l'obéissance et la soumission, et il n'était pas moins intransigeant vis-à-vis de lui-même qu'il l'avait été avec eux. Il n'avait pas d'autre choix, car il savait à quel point il s'était affaibli, et il serait mort de honte si le jeune Richard Plantagenêt devait revenir et le voir avant qu'il fût prêt.

Mais vint un jour où la douleur qui le tenaillait chaque fois qu'il montait en selle sembla moins aiguë que le jour précédent, et où son coup d'épée lui sembla, en fin d'après-midi, plus net, en quelque sorte, décrivant dans l'air un arc plus droit et plus tranchant. À compter de ce moment, travaillant chaque jour davantage que la veille, il s'était rapidement amélioré dans tous les domaines : force corporelle, endurance, agilité et tenue en selle. Son visage et ses mains bronzèrent à force de chevaucher tous les jours par toutes les températures, et même si ses muscles ne lui semblaient pas plus volumineux ni plus fermes, il sentait tout de même qu'ils se renforçaient chaque jour. Il pouvait maintenant abattre son épée sur le mât de chêne pendant des heures d'affilée, faisant voler des éclats de bois, ne prenant que de rares et brèves pauses entre les attaques, et il exulta dans l'immense joie que cette seule habileté lui apportait, puisqu'il s'agissait de l'indéniable preuve de son propre endurcissement. Même son armure lui paraissait maintenant plus légère, remarqua-t-il ; il sentait à peine son poids et chevauchait toujours armé de pied en cap.

Au début de juin de cette année 1189, il partagea sa table avec un chevalier français qui passait devant le château et lui avait demandé l'hospitalité pour la nuit. Cet hôte lui apprit, pendant le repas, que les rois Philippe et Henry s'étaient de nouveau déclaré la guerre et que le duc Richard, qui avait encore essuyé une rebuffade de son père concernant l'héritage de la couronne d'Angleterre, s'était ouvertement rangé du côté de Philippe, contre le roi Henry, joignant ses forces à celle du roi français et assiégeant son propre père au Mans, la ville où Henry était né et l'endroit, disait-on, qu'il préférait à tout autre. Le chevalier, qui s'appelait Plessey, informa sire Henry qu'il avait quitté la ville assiégée deux jours plus tôt, portant des dépêches vers le sud, en passant par Tours et Poitiers pour se rendre à Angoulême au nom de Philippe. Malgré les questions incessantes d'Henry, il ne put cependant fournir aucun renseignement sur André St. Clair ou Robert de Sablé, avec qui André avait constamment voyagé depuis la visite de Richard en avril, alors Henry ne put acquérir la certitude que son fils se trouvait parmi les troupes de Richard au Mans.

Puis, quelques semaines à peine plus tard, le 6 juillet, par un magnifique après-midi d'été, André arriva seul au château, en pleine forme et heureux de regagner ses propres terres, même si ce n'était que pour quelques jours cette fois. Il était parti d'Orléans pour se rendre lui aussi à Angoulême afin de porter des documents officiels du sire Robert de Sablé au précepteur de la commanderie du Temple, qui se trouvait dans cette ville.

L'arrivée d'André précipita la maisonnée tout entière de sire Henry dans une agitation festive, car tous aimaient profondément le jeune homme. Des mois s'étaient écoulés depuis qu'ils l'avaient vu. Henry se laissa envahir de bonne grâce par l'enthousiasme général, partageant généreusement son fils, la première journée de son retour impromptu, en évitant de l'engager dans des affaires plus importantes que les banalités habituelles que tous s'échangèrent pendant le repas du soir. Ce n'est qu'au moment où toute la maisonnée se retira et où même Hector alla dormir que le père et le fils purent s'asseoir ensemble et converser devant un pichet du vin jaune pâle si cher à Henry, un vin qu'il achetait immanquablement chaque année dans ses vignobles préférés de la province voisine de Bourgogne, à moins d'une centaine de milles à l'est.

Pendant toute la journée, ils avaient surtout parlé du régime d'exercice d'Henry, chacun des habitants du château étant désireux de transmettre son propre rapport à André sur les améliorations renversantes de l'apparence et de la santé générale de son père depuis qu'il avait commencé son entraînement, et maintenant, lorsque André tenta d'aborder de nouveau le sujet, Henry écarta ses commentaires d'un geste de la main.

— Nous avons assez parlé de moi et de mon entraînement. Toi et tes activités m'intéressez bien davantage. Qu'as-tu fait pendant tout ce temps ? J'ai supposé que tu étais avec l'armée de Richard, puisqu'il semble vouloir que Robert de Sablé demeure près de lui et, en lisant, le mois dernier, la seule lettre que tu m'as envoyée, j'ai cru comprendre que tu accompagnais sire Robert où qu'il aille, ces temps-ci.

André pencha la tête de côté en pinçant ses lèvres d'un air désabusé.

— Pas toujours, père, mais j'avoue que sire Robert a démontré un vif intérêt pour mon bien-être et qu'il a fait tout ce qu'il a pu pour moi depuis le jour où il a choisi de croire mon histoire.

Il sourit plus ouvertement cette fois et sa voix prit un ton moins officiel.

— Si les chevaliers du Temple refusent que j'intègre leurs rangs, ce ne sera pas par la faute de sire Robert. Il a décidé que j'avais toutes les qualités requises pour devenir un Templier et, après avoir bien réfléchi à tout ce que cela impliquait, je suis tenté de partager son avis. Seriez-vous irrité ou déçu, père, si je devenais un membre en bonne et due forme de l'ordre ?

La question étonna Henry. Il ne lui était jamais venu à l'esprit qu'André puisse accepter de devenir moine.

— Un moine du Temple ? demanda-t-il, tordant le bout de sa moustache et réfléchissant avant de tourner la tête. Je ne sais vraiment pas quoi répondre à cela, André…

Il empoigna les accoudoirs de sa chaise et pressa ses épaules contre le dossier en regardant directement son fils dans les yeux.

— Est-ce que j'en serais irrité ? À première vue, je n'aurais pas de raisons de l'être. Et pourtant, plusieurs réflexions tourbillonnent déjà dans ma tête, et je crains que ce ne soit que le début…

André le regardait sans mot dire, attendant, puis Henry poursuivit :

— Est-ce que je serais déçu ? Hum… Il y a deux ans, quand ta mère vivait, cela aurait pu être le cas, parce qu'elle avait toujours rêvé d'avoir des petits-enfants, de voir naître tes enfants… Mais maintenant qu'elle nous a quittés, que Dieu ait son âme, j'y attache moins d'importance. Tu es mon seul fils, et mon seul héritier… ce qui signifie que, si tu meurs sans avoir de fils, ce sera la fin de notre lignée.

Une esquisse de sourire apparut brièvement au coin de ses lèvres.

— Certains, j'en suis sûr, pourraient penser qu'il ne s'agit pas là d'une grande perte… Nous avons beaucoup de cousins, mais aucun qui nous soit réellement proche, et celui d'entre eux que tu admirais le plus est déjà un chevalier du Temple et donc un moine lui-même. Alors, si tu décides dès maintenant de devenir membre de l'ordre, tu serais en bonne et noble compagnie…

Il réfléchit de nouveau pendant quelques instants et conclut :

— Non, André, je ne serais ni irrité ni déçu, pourvu que ce soit vraiment ce que tu souhaites. Étant donné que je serai en mesure de passer du temps avec toi en Outre-mer avant que tu prononces tes derniers vœux, je n'aurais aucune objection.

— Vous savez qu'en faisant cela, je devrai donner ce château et tous mes biens à l'ordre quand vous mourrez ?

— Je comprends cela, mais c'est sans importance. Quand je serai mort et que tu seras devenu moine, il n'y aura personne pour revendiquer ce lieu. Il vaut peut-être mieux en faire don à l'ordre qui pourra s'en servir pour quelque fin

utile plutôt que de laisser des parents avides s'entre-déchirer pour l'obtenir après ta mort. Non, je suis convaincu ; si c'est là ton désir… la voie que tu as choisie, qu'il en soit ainsi. Maintenant, parle-moi du monde extérieur. Qu'est-ce qui se passe au-delà de mes murs que je devrais savoir ? La dernière chose que j'ai sue, c'est que Richard et Philippe assiégeaient le roi Henry au Mans. Est-ce que cette débâcle se poursuit toujours ?

— Non, répondit André avec un mouvement de tête quasi imperceptible. Tout est terminé depuis longtemps. La ville est tombée après seulement quelques semaines, à la fin juin. Richard en a chassé la population avant de tout raser, il y a dix jours. Henry s'est enfui au sud, vers Chinon, juste avant la reddition de la ville, et Richard s'est lancé sur ses traces aussitôt qu'il a eu donné l'ordre d'incendier Le Mans. Hier soir, j'étais à la commanderie du Temple de Tours et, durant la soirée, j'ai entendu plusieurs histoires à propos de ce qui s'est passé depuis, mais je ne peux confirmer la véracité d'aucune d'entre elles. Il y a tant de comptes rendus provenant de tant de sources qu'il serait stupide d'essayer de distinguer la vérité du mensonge.

— Raconte-moi au moins une partie de ce que tu as entendu.

André secoua de nouveau la tête, mais de dégoût cette fois.

— Certains affirment que le roi Henry est tombé gravement malade… qu'il serait sur son lit de mort, l'esprit finalement anéanti par la destruction injustifiée de sa ville natale. Et j'ai entendu dire que ses propres gens – ses partisans et les éternels adulateurs qui l'entouraient depuis toujours – auraient fait main basse sur ses biens après qu'il est tombé malade et qu'il ne posséderait maintenant plus rien.

Sire Henry haussa les sourcils.

— Comme c'est injuste. Mais tu as dit que Richard s'était lancé à ses trousses. Si c'est le cas, je suppose qu'il l'a rattrapé au moment où Henry est tombé malade, ou même avant. N'a-t-il rien fait pour empêcher ce vol dont tu parles ?

— Je doute qu'il en ait été conscient, père. Richard avait d'autres questions en tête, et je crois comprendre qu'il s'en est occupé d'une manière impitoyable.

— D'autres questions ? Comme quoi ?

— Je m'étonne que vous me posiez même la question. Le Vexin, d'abord et avant tout. Au seuil de la mort, Henry a fait ce qu'il n'aurait jamais fait au cours de sa vie. Il a officiellement désigné Richard comme héritier du trône d'Angleterre. C'était il y a trois jours, le 3 juillet, d'après ce que j'ai entendu hier soir. Au même moment, et selon la même personne, il a ordonné qu'on libère sa femme Aliénor de sa prison dans la tour de Winchester en Angleterre, où il l'a tenue captive ces seize dernières années, et il a officiellement renoncé à toute revendication concernant le Vexin, accepté de remettre la princesse Adélaïde à Philippe Auguste et à Richard pour que ce dernier puisse l'épouser et régler la question de la dot du Vexin – et du même coup, toute la question de l'accord entre l'Angleterre et la France au sujet de la guerre sainte – une bonne fois pour toutes.

Sire Henry demeura silencieux pendant un long moment avant de murmurer :

— Le vieux Henry doit vraiment être malade pour avoir renoncé à tout cela… et Richard doit avoir exercé d'immenses pressions sur lui.

— Oui, père… et les pressions qu'il a exercées étaient encore plus grandes que vous ne le croyez. Henry s'est vu forcé de rendre des châteaux et des domaines qui lui avaient appartenu pendant toute sa vie et de céder à Richard des territoires qui n'avaient jamais fait l'objet d'un différend. On dit qu'en fin de compte Richard ne lui a rien laissé, pas même sa dignité. J'ai aussi entendu dire qu'après avoir accédé à toutes les exigences de Richard, le roi aurait prié Dieu à voix haute de lui permettre de vivre assez longtemps pour exercer une vengeance qui soit à la hauteur de l'ingratitude de son fils. On m'a dit aussi que Richard s'était mis à pleurer et à prier pour l'âme de son père dès le moment où il a eu reçu de lui tout ce qu'il demandait.

— Qui aurait pu te dire une telle chose ? demanda sire Henry avec une expression de dégoût. Qui oserait proférer de telles paroles ? En tout cas, ce n'était certainement pas un ami de Richard Plantagenêt.

André ne fit aucune tentative pour répondre, et son père poursuivit :

— Tu as dit que tu te trouvais dans la commanderie du Temple à Tours, n'est-ce pas ? Et c'est là que tu as entendu discuter ouvertement de ces choses, parmi des étrangers ? Je trouve cela difficile à croire. Je conviens que les chevaliers eux-mêmes, dans leurs propres quartiers, aient pu discuter de telles choses en privé, mais tu n'es pas un Templier et tu as donc dû entendre ces histoires parmi les gens ordinaires.

— Non, père. Pas vraiment, répondit André en haussant légèrement les épaules, tentant d'atténuer sa propre importance par ce geste et par un hochement de tête presque imperceptible. J'ai eu le privilège de me trouver en compagnie de deux chevaliers du Temple que j'ai fini par bien connaître ces derniers mois. Ils travaillent toujours étroitement avec Sablé, effectuant au nom de l'ordre une liaison entre lui, le duc Richard et le roi de France. C'est à titre d'invité que j'ai pu en apprendre autant.

— Oui, André, mais même dans ce cas, à moins qu'il soit survenu des changements drastiques récemment, les amitiés personnelles ne comptent pas lorsqu'il s'agit de serments et de secrets. Tu ne fais pas partie de l'ordre, et donc tu es un étranger et ils doivent te traiter – et se méfier de toi – en conséquence. Mais le manque de loyauté qu'implique le seul fait d'aborder de tels sujets a une odeur qui me déplaît.

André haussa le sourcil d'un air perplexe.

— Un manque de loyauté ? Comment cela, père ? Il s'agit de chevaliers du Temple. Leur seule loyauté est envers le pape lui-même. Aucun monarque terrestre, qu'il soit empereur, roi ou duc, ne peut d'aucune façon exiger la loyauté de leur ordre.

— J'en suis conscient, André ; tout comme je suis conscient du fait que tu n'en fais pas encore partie… à moins que tu ne m'aies pas tout dit en ce qui

concerne ta situation actuelle ? Es-tu en train de m'apprendre que tu as déjà été élevé au rang d'élu ?

Le ton sur lequel son père avait prononcé ces paroles était à la fois moqueur et sceptique, et André n'en était pas le moins du monde surpris. Il avait depuis longtemps appris et accepté qu'il y avait des choses à propos de lui-même et de sa vie qu'il ne pourrait jamais révéler à son père ; des choses dont ils ne pourraient jamais discuter.

Il agita la main et secoua la tête avant de se lever et de marcher jusqu'à l'âtre, déposant sa coupe de vin sur le manteau de la cheminée puis s'accroupissant pour prendre une des bûches empilées près du foyer et la jeter sur le feu agonisant, gagnant ainsi du temps pour dissimuler son malaise. Mais son silence ne passa pas inaperçu, puisque son père lui demanda péremptoirement :

— À quoi donc es-tu en train de rêver ?

André se releva avec agilité, après être demeuré accroupi un bon moment.

— Aux Templiers, dit-il nonchalamment, mentant sans difficulté, comme toujours lorsqu'il s'agissait de préserver les secrets de la confrérie. Je regardais les flammes consumer le bois et je pensais que nous ne verrions pas beaucoup de bois en Outre-mer… pas de bois de chauffage, en tout cas. On m'a dit que là-bas, les gens faisaient brûler des excréments de chameau. Cela m'a rappelé une histoire que j'avais déjà entendue à propos d'un sergent des Templiers qui, pendant des années, avait eu pour tâche principale de faire ramasser à ses hommes tous les excréments qu'ils pouvaient trouver dans les rues de Jérusalem pour s'en servir comme combustible.

— Cela semble être une façon méritoire de servir son Dieu…

André ignora le sarcasme dans la voix de son père.

— Apparemment, Hugues de Payns le pensait, puisque c'est lui qui avait attribué cette fonction à l'homme.

— Hugues de Payns ? N'était-il pas… ?

— Le premier maître du Temple, le fondateur de l'ordre. Oui, père, c'était lui.

— Hum, grommela Henry, qui s'interrompit pendant quelques instants en contemplant son fils. Tu penses vraiment que tu vas te joindre à eux, André, prononcer les vœux et tout ?

Le mince sourire fugace qu'il reçut de son fils en guise de réponse rassura grandement sire Henry.

— Oh, je ne pense pas, père ! dit André d'un ton nonchalant. C'est une idée qui me vient de temps en temps, rien de plus. Je combattrai dans leurs rangs en Outre-mer, c'est la promesse que j'ai faite, mais je ne crois pas prêter les serments officiels.

— Alors pourquoi tant t'impliquer auprès d'eux, avec ce Sablé ?

— Je ne suis pas impliqué, répondit André, écarquillant les yeux en entendant la question de son père. Je ne suis pas impliqué auprès des chevaliers, je veux dire. Avec Sablé oui, mais il n'est pas encore un Templier. Nous travaillons tous deux pour Richard… et d'arrache-pied…

— À faire quoi ?

Le visage d'André se fendit d'un sourire.

— Eh bien, sire Robert est en train de rassembler ce qui pourrait devenir la plus vaste flotte de navires jamais lancée, alors que je montre aux hommes à se servir du nouveau type de gastrophète.

— Qu'y a-t-il de nouveau à propos d'un gastrophète ? Cette… comment l'as-tu appelée ?

— Une arbalète, père. C'est la plus récente amélioration de cette arme. Comme vous le savez, j'aime tirer à l'arc depuis que je suis assez fort pour en tendre la corde et, bien sûr, il en est de même pour Richard. Alors, après sa visite en compagnie de sire Robert, nous avons commencé à discuter, et il souhaitait avoir des précisions sur le tir que j'avais effectué – comment j'avais évalué la distance, comment j'avais ciblé l'homme, ce genre de choses – quand j'ai tué le prêtre, cet ignoble de Blois. Quoi qu'il en soit, la conversation est venue sur ce sujet et, en fin de compte, il m'a immédiatement confié la tâche de former des entraîneurs pour les nouvelles troupes d'arbalétriers… Non pas de former les arbalétriers, vous comprenez, mais de former d'autres hommes comme enseignants, et d'insister particulièrement sur les exercices avec le nouveau gastrophète. Il y tient énormément, et je comprends bien pourquoi.

— As-tu passé beaucoup de temps avec lui depuis que tu as quitté la maison ?

— Avec Richard ?

André fit la moue et secoua la tête.

— Non, pratiquement pas. Une demi-heure ici et là, et peut-être trois heures le jour où il m'a confié cette tâche, parce que je voulais être sûr de comprendre précisément ce qu'il attendait de moi. À part ça, je ne l'ai vu que cinq fois depuis, et chaque fois à une certaine distance, alors qu'il passait à cheval.

— Bien. C'est peut-être mieux ainsi… Je suis ton père, André, et fais-moi confiance, méfie-toi de Richard. Si jamais tu commences à passer plus de temps auprès de lui, tu découvriras certains aspects de son caractère qui t'offenseront sans doute. Je n'en dirai pas plus parce que tu es assez âgé et intelligent pour voir toi-même ces choses et tirer tes propres conclusions… mais si cela devait se produire, s'il devait arriver que tu te sentes de plus en plus dégoûté à n'importe quel moment, pour l'amour de Dieu, fais en sorte qu'il ne s'en rende pas compte. Richard déteste faire l'objet de désapprobation presque autant qu'il déteste qu'on se joue de lui… C'était le cas pendant son enfance, et je doute qu'il ait changé depuis.

Henry observa le visage de son fils prendre un air interrogateur, mais il écarta le sujet d'un geste du doigt et revint à leur conversation initiale.

— Dis-moi alors les raisons pour lesquelles cette arbalète suscite tant d'enthousiasme. Qu'a-t-elle de si différent par rapport à n'importe quel autre gastrophète ?

Les yeux d'André s'illuminèrent.

— Sa puissance, dit-il. Sa puissance brute incroyable… et sa précision. Son nom vient de l'ancienne arme romaine appelée *ballista*. Savez-vous ce qu'était

une *ballista* ?

Son père se redressa vivement comme s'il avait été piqué.

— Bien sûr ! Me crois-tu totalement ignorant simplement parce que je suis plus âgé que toi ? C'était une pièce d'artillerie inspirée de la *catapulta* grecque, le gastrophète d'origine. Les *ballistae* étaient deux gros appareils de tir armés, faits de bois et alimentés par des câbles de torsion serrés par des dispositifs de rochet qui pouvaient projeter une pierre, ou parfois une lourde lance, à un demi-mille ou plus de manière prévisible et précise.

Son fils hochait la tête, les yeux toujours brillants d'enthousiasme.

— Oui, ils étaient en bois, comme vous l'avez dit. Eh bien, l'arbalète, elle, est munie d'un arc fait de couches d'acier souples. Elle est beaucoup plus puissante que n'importe quel arc de bois jamais fabriqué, et, contrairement à la *ballista*, on peut la transporter. Certes, elle est encombrante et difficile à manipuler, mais un seul homme peut la porter et s'en servir ; un bon arbalétrier, bien formé, peut tirer deux carreaux avec une puissance et une précision incroyables en une seule minute et tuer des hommes en armure à plus de cinq cents pas de distance. J'en ai une dans ma chambre, aimeriez-vous la voir ?

— Oui, certainement.

— Eh bien, demain matin, si vos vieux os acceptent de se laisser tirer hors du lit, je vous ferai la grâce d'une démonstration ! Je crois que vous en serez fort impressionné.

Henry sourit.

— Je serai fort impressionné si ta carcasse fatiguée sort du lit avant que je ne sois moi-même vêtu et repu. Nous verrons bien, au lever du jour, lequel de nous deux se sentira le plus âgé.

— D'accord, dit André en riant. Dormez bien, père.

Il sourit à son père et prit congé, heureux d'entendre résonner en lui l'écho familier de leurs railleries, mais alors qu'il se dirigeait vers son lit, il sentit la distance qui les séparait désormais, une distance douloureuse née de la connaissance et du secret.

Sire Henry pensait que les chevaliers du Temple faisaient partie des élus, et même si ce pouvait être le cas dans une très faible mesure, André savait que son père avait tort et qu'il ne pourrait jamais imaginer que son fils puisse déjà faire partie des véritables élus, les frères initiés au sein d'un ordre antique et secret dont sire Henry, n'y appartenant pas, ne devait jamais soupçonner l'existence.

André avait eu beaucoup de difficulté à accepter ce fait, des années plus tôt. Il avait fini par s'y résigner seulement parce qu'il en était ainsi pour tous les initiés de l'ancienne confrérie dans laquelle il avait été introduit, ou « élevé », comme ses compagnons appelaient l'initiation, lors de son dix-huitième anniversaire, avant même d'être fait chevalier par le duc Richard.

Maintenant, confronté une fois de plus à l'idée déconcertante que son père ignorait qu'il se passait dans sa propre famille des choses beaucoup plus importantes qu'il ne l'aurait cru, des choses qu'il ne devrait jamais apprendre, André éprouvait le même sentiment de culpabilité qui l'envahissait chaque fois

dans ce genre de circonstances, même après avoir vécu pendant des années en sachant que son secret n'avait rien à voir avec son amour filial et son respect envers son père.

La confrérie exerçait ses activités derrière le voile d'un inviolable secret et avait un objectif fort simple : préserver et étudier le secret immensément précieux qui représentait sa seule raison d'être. En tant qu'initié, dès le moment où il avait été élevé au rang de frère, André avait été de plus en plus fasciné par la réalité de ce secret, et c'est ainsi que maintenant, toujours enthousiasmé par ses implications, il se prit à songer aux divers aspects de cette question à différents moments, chaque jour de sa vie, quoi qu'il ait pu faire et où qu'il ait pu être.

Pendant plus d'un millénaire, depuis la fin du premier siècle d'existence du christianisme, sa présence demeurant absolument insoupçonnée par quiconque hors de ses rangs, l'organisation, la confrérie, avait été connue par des générations successives de frères initiés sous le nom d'ordre de la Renaissance à Sion et, tout au long de cette période, ses membres avaient étudié le vaste répertoire de traditions qui se trouvait au cœur même de son existence. Le secret qu'ils préservaient si jalousement et avec tant de zèle était si ancien et si étranger à leur monde quotidien qu'ils avaient peine à y croire, peut-être encore davantage maintenant que jamais auparavant, après onze siècles. Il mit certainement à l'épreuve la foi d'André dès le départ, quand il apprit son existence, et il savait et croyait implicitement que ce secret avait touché chacun de ses frères initiés, jeunes et vieux, vivants et décédés, de la même façon depuis des temps immémoriaux tant il était extraordinaire. Sa substance était inconcevable, et la conscience même de son existence provoquait la nausée, une terreur profonde, et laissait planer la possibilité effrayante d'une damnation éternelle, avec la perte irréparable de l'âme immortelle d'une personne et l'abandon de tout espoir d'atteindre le salut avant ou après la mort. C'est pourquoi les initiés le remettaient en question de façon vigoureuse et par tous les moyens, avec chaque bribe de logique, et avec toute l'horreur et le dégoût intellectuel et instinctif qu'ils pouvaient éprouver – aussitôt que s'atténuait le traumatisme qu'avait entraîné la révélation de son existence. Et chaque initié qui l'avait combattu en était venu finalement à comprendre que chacun de ses frères, au cours du dernier millénaire, avait effectué la même traversée, pour rentrer au port, heureux d'y être parvenu et d'accepter l'ampleur de ce qu'il avait appris à reconnaître comme étant l'absolue vérité. Le secret était réel et immuable, et, l'un après l'autre, tous les membres de la confrérie étaient en fin de compte satisfaits de passer le reste de leur vie à faire la preuve de cette vérité en démontrant la réalité qui sous-tendait les traditions de l'ordre.

André savait que cet objectif commun avait été préservé jusqu'à une soixantaine d'années plus tôt, en 1127 apr. J.-C., au moment où l'ordre avait modifié son nom en laissant tomber le mot « renaissance » de son titre, s'appelant simplement l'ordre de Sion. Seuls les frères eux-mêmes étaient au courant de ce changement, et ils souriaient avec fierté quand ils y songeaient, car

après plus de mille ans, la renaissance s'était accomplie lorsqu'un petit groupe de neuf chevaliers originaires de la région du Languedoc, tous membres de la confrérie, avec à leur tête un homme du nom de Hugues de Payns, avaient creusé les fondations qu'ils avaient découvertes sous le mont du Temple à Jérusalem. Après avoir effectué pendant huit ans et en secret des recherches ininterrompues, ils avaient déterré exactement ce qui, d'après les traditions de l'ordre, devait se trouver à cet endroit précis.

Songeant ainsi à tout ce qu'il savait, et à tout ce que son père ne saurait jamais, André se coucha ce soir-là en se sentant, plus que jamais, comme un étranger dans la maison des St. Clair.

Le lendemain matin, le père et le fils se retrouvaient sur le terrain d'exercice entre le château et ses murailles extérieures, attendant le lever du soleil, nullement enthousiastes de se trouver là. Sire Henry se tenait debout derrière avec la lourde arbalète dans les bras, tandis qu'André s'était accroupi près du mur de la cour dans la faible lumière du jour naissant, un étui de lourds carreaux d'arbalète pendant de son épaule, et examinait le vieux poteau de chêne tailladé qu'on utilisait pour les exercices à l'épée.

— Ceci fera l'affaire pour l'instant, dit-il en venant rejoindre son père. Je vais tirer de là-bas, de l'autre côté.

Il entraîna son père à l'autre extrémité de la cour, à moins de cinquante pas du poteau, où il lui prit la lourde arme des mains et entreprit de l'enclencher. Henry constata que son fils était un spécialiste de son maniement quand il le vit en appliquer l'extrémité contre son sein et placer fermement son pied dans l'étrier puis, se penchant vers l'avant, presser le bout du manche contre son ventre pendant qu'il se servait de ses deux mains pour tirer les deux roues d'engrenage qui tendaient l'épaisse corde de cuir tressé, jusqu'à ce qu'il puisse la fixer à l'extrémité de la gâchette qui dépassait du manche de l'arme, au bout du sillon qui retenait le carreau à empennage de plumes. C'était un travail ardu, et son père se tenait près de lui, silencieux, admirant la façon dont André accomplissait sa tâche avec l'aisance et l'habileté d'un maître.

— C'est la partie la plus dure, dit André, en se redressant et en essuyant du revers de la main la sueur qui perlait sur son front. Maintenant, nous n'avons qu'à armer le carreau et à regarder ce qu'il fait.

— Est-ce que c'est le même dispositif dont tu disais qu'il pouvait atteindre sa cible à cinq cents pas ?

— Oui. Pourquoi posez-vous cette question ?

— Parce qu'il y a moins de cinquante pas entre toi et ta cible. Comment comptes-tu m'impressionner ?

— Contentez-vous de regarder. Passez-moi un de ces carreaux.

Henry retira un carreau de l'étui sur le sol et se releva lentement, perplexe. Il tendit le projectile à son fils. Celui-ci sourit et inclina la tête en le prenant et en le plaçant en position de tir.

— Voilà, dit André quand ce fut fait. Il est plus lourd que vous ne vous y attendiez, n'est-ce pas ? Et c'est ainsi qu'il doit être. Ce carreau est fait d'acier

solide. Maintenant, regardez.

Il appuya l'arme contre son épaule, visa rapidement d'un œil et pressa le levier qui déclenchait la gâchette. L'objet émit un son sec et puissant, et Henry vit l'extrémité de l'arme se soulever dans les airs. Il sourit et secoua la tête, rencontrant le regard de son fils.

— C'est dommage. La violence du recul doit t'avoir fait dévier de ta cible, n'est-ce pas ?

— Non, père, déclara André d'un air assuré. La puissance de l'arme est trop élevée pour cela. Le carreau était déjà parti bien avant que l'extrémité commence à monter. Regardez.

Il indiqua le mât de chêne de l'index, mais Henry avait beau regarder, il ne voyait pas le carreau.

— Tu as raté la cible, insista-t-il.

— Non, père, je ne l'ai pas ratée. Regardez plus attentivement.

Henry s'avança, regardant le poteau éloigné, accélérant le pas tandis qu'il s'en approchait, puis il hésita et s'arrêta, incapable de croire ce qu'il voyait. Le carreau d'acier, long de quinze pouces et épais comme un de ses doigts, avait presque complètement pénétré le tronc, fendant à la verticale le bois érodé par le temps de chaque côté du point d'impact. Seule l'extrémité du carreau empenné demeurait visible, dépassant d'à peine trois pouces. Il s'approcha encore, tendant la main pour toucher le carreau du bout des doigts, puis se tourna vers son fils.

— Ce poteau est en chêne solide.

André hocha la tête en souriant.

— Je sais, père ; il est solide, âgé et battu, aussi bien par les intempéries que par les armes, presque au-delà de sa capacité d'endurance. J'ai aidé à le choisir et à le placer à cet endroit, si vous vous souvenez, quand j'étais petit. Maintenant, reposez-moi la question sur les cinq cents pas de distance en ce qui concerne un tir à longue portée.

— Ce n'est plus nécessaire, répondit sire Henry en secouant lentement la tête. Combien de ces armes Richard possède-t-il ?

André fit la grimace.

— Pas assez. En fait, il est loin d'en avoir suffisamment pour ses besoins. C'est là le problème. Il a très peu de vraies arbalètes – je veux dire, comme celle-ci, renforcées de couches d'acier. Il n'en existe aucune hors des domaines de Richard en Angleterre et en Aquitaine. Personne n'a fait usage de ce type d'armes depuis cinquante ans, alors même l'art de les fabriquer s'est perdu pour la plupart des armuriers. L'homme qui a conçu celle-ci est un forgeron dont le talent dépasse l'entendement. Il les fait très bien, mais il ne peut les fabriquer ni en grande quantité ni rapidement. Il semble être le seul, en ce moment, à savoir comment donner de la souplesse aux arcs de métal. Actuellement, il forme des apprentis, mais cela demande du temps.

Il s'interrompit un moment, réfléchit, puis poursuivit.

— Les simples gastrophètes faits de bois, de corne laminée et de tendons sont plus faciles à trouver, mais même ceux-là sont rares et précieux par les temps qui

courent, chacun valant son poids en argent, et peut-être même en or. Bien sûr, les franc-tenanciers anglais ont leurs longs arcs d'if, et leurs artisans continuent de travailler comme ils l'ont toujours fait. Mais il existe très peu de ces nouveaux gastrophètes à arc d'acier.

Henry hocha la tête, acceptant sans objection les paroles de son fils. Cinquante ans plus tôt, le pape Innocent II, se servant du pouvoir que lui conférait son titre, avait banni toutes les armes à projectiles – y compris les arcs et les gastrophètes – et cet interdit, bien qu'il eût été promulgué par le pape, avait connu un succès sans précédent et avait été observé scrupuleusement par presque tout le monde dans l'ensemble de la chrétienté. Les résultats de ce succès, inévitables et, comme on pouvait maintenant le constater, malheureux, furent que les fabricants d'arcs et de flèches, partout ailleurs qu'en Angleterre et en Aquitaine, se voyant dépourvus d'acheteurs pour leurs produits, s'étaient tournés vers d'autres arts, et que les armes à projectiles avaient pratiquement disparu. On en voyait très rarement aujourd'hui, et ceux qui restaient en circulation étaient vieux et usés, à peine aptes à tuer un lièvre ou un cerf.

L'explication officielle concernant l'interdiction papale avait été que Dieu lui-même trouvait ces armes odieuses et contraires à l'esprit chrétien, et à partir de ce moment il fut interdit, sous peine d'excommunication et au risque d'être condamné aux flammes de l'enfer, de s'en servir contre des guerriers chrétiens. Mais la vérité à l'origine de cette mesure – et la raison pragmatique de la proposition initiale et de son acceptation subséquente par la classe des chevaliers – était que la puissance de plus en plus grande de ces armes avait fait en sorte qu'un simple homme d'armes sans formation et sans terre, ou même un serf, pouvait attaquer et tuer un chevalier entraîné et fortement armé à partir d'une distance suffisamment éloignée pour éviter de se faire mettre aux arrêts.

Parmi les monarques de la chrétienté à l'époque de l'interdiction, seul le jeune Henry Plantagenêt, alors comte d'Anjou, mais qui allait devenir plus tard le roi Henry II d'Angleterre, possédait la perspicacité et l'autonomie lui permettant d'ignorer dès le départ le décret pontifical, reconnaissant la cynique vérité qui sous-tendait l'interdiction et préférant conserver l'utilisation de ces armes – bien qu'officiellement pour la chasse et l'entraînement – sur ses propres terres. Il comprenait que ces armes constituaient les machines à tuer les plus puissantes et les plus meurtrières jamais fabriquées, accessibles à des individus pouvant donner la mort de façon impersonnelle, et donc terrifiante, à partir de grandes distances. C'est pourquoi il refusa de se départir des avantages qu'elles lui offraient à titre de guerrier et de commandant d'armées. Le troisième de ses fils, Richard, comte d'Anjou et du Poitou, et plus tard duc de la province d'Aquitaine par sa mère, suivant presque inévitablement son exemple, éprouva quant à lui un enthousiasme encore plus grand que son père pour cette arme. Toutefois, ce fut ce comportement étrange – puisque Richard imitait ou approuvait rarement quoi que fit son père – qui incita sire Henry à demander :

— Pourquoi alors, s'il en possède si peu, te donne-t-il pour tâche de former des hommes qui enseigneront son usage à d'autres ? Cela ressemble à du

gaspillage.

— Non, répondit immédiatement André. Pas du tout, père. Nous en produisons de plus en plus chaque jour… pas à une vitesse fulgurante, mais même ainsi, nous aurons besoin d'hommes capables de les utiliser. Mais c'est l'idée de l'arme, la possibilité qu'elle a de répandre la surprise et la peur, qui remplit le roi Richard d'enthousiasme… Ses hommes seront les seuls parmi toutes les forces franques à posséder ces armes, et cela lui donnera un avantage sur tous ses alliés.

— Un instant ! Songe à ce que tu es en train de dire, mon garçon. Crois-tu honnêtement que Barberousse le Germain ne disposera d'aucune de ces armes ?

— Barberousse ? demanda André. Ça se pourrait… Il en a probablement, maintenant que j'y pense, puisqu'il est le seul homme de la chrétienté à accorder aussi peu d'importance au décret du pape que Richard lui-même. Mais cela prouve simplement que Richard a raison. Pouvez-vous imaginer l'avantage qu'aurait le Germain sur nous s'il possédait ces armes supérieures et que Richard en était dépourvu ?

— Hum, grommela sire Henry, laissant entendre par son manque d'intérêt manifeste que ses pensées étaient déjà ailleurs, tournées vers d'autres choses. Alors, hormis cela, si Barberousse est si facilement écarté, es-tu en train de dire que Richard est simplement intéressé par un avantage perçu comme tel sur ses propres alliés ici ?

André cligna des yeux, une expression perplexe sur le visage.

— Pardonnez-moi, père, mais où se trouve « ici » ? Je pense avoir mal compris votre question.

— Ici, c'est ici, André, dans la chrétienté, répondit son père avec mauvaise humeur. Ma question est : qu'est-ce que Richard a en tête concernant l'utilisation de ces armes en Outre-mer ?

— Eh bien…, répondit André d'un air complètement ébahi, il s'en servira très certainement…

Henry l'interrompit, la voix dure, réprimant une soudaine impatience.

— J'espère qu'il s'en servira « très certainement », comme tu dis, puisque leur interdiction ne s'applique de toute évidence qu'à leur usage contre des chrétiens. Mais l'ennemi que nous allons affronter en Outre-mer n'est visiblement pas chrétien et, selon ce que j'ai appris de différentes sources, il utilise lui-même déjà ces armes, des arcs, en tout cas, pour harceler et détruire les dernières armées franques et chrétiennes que nous avons déployées contre lui. J'espère de tout cœur que c'est ce que ton roi a en tête, et, dans le cas contraire – bien que je sois incapable d'imaginer que cela puisse se produire –, je vais m'assurer qu'il en prenne conscience…

Il s'arrêta, réfléchissant profondément, puis il prit la décision délibérée de changer de sujet et d'aborder d'autres questions moins sujettes à controverse.

André quitta le château quelques jours plus tard pour rejoindre Robert de Sablé, ayant promis de revenir à la fin du mois, et ces trois semaines s'écoulèrent

rapidement. Au matin du dernier jour du mois, vêtu d'un heaume et d'une armure, et portant le haubert ainsi que des cuissardes, sire Henry fit une tournée de ses terres, savourant le pur plaisir d'être lui-même et de jouir de son propre statut, de même que de l'apparence de jeunesse qu'il avait retrouvée au cours des mois de durs labeurs qui avaient précédé. Sur le champ d'exercice comme ailleurs, il ne se raidissait plus contre les douleurs de l'entraînement, et ce jour-là il portait une lance inclinée dans sa main droite et, dans sa main gauche, un bouclier simple, sans ornements. Son épée pendait sur le côté, la ceinture qui en supportait le poids lâchement sanglée par-dessus un surcot noir qui lui descendait jusqu'aux genoux, lui-même recouvert de son manteau militaire arborant l'écusson des St. Clair dans le dos et au-dessus de son sein gauche.

Ce matin-là, il avait parcouru à cheval toute la périphérie de ses terres, un circuit de plus de quinze milles, et il exultait tandis qu'il éperonnait sa monture sur la pente de la dernière colline au sommet de laquelle il allait entrevoir sa maison et la route surélevée qui bordait les limites est de son domaine, du nord au sud. Il était demeuré en selle pendant huit heures et il avait l'impression qu'il pourrait sans problème endurer huit heures supplémentaires. Il se sentait mieux et plus libre qu'il ne s'était senti depuis des années, et il anticipait avec plaisir l'arrivée d'André le jour même, après ces dernières semaines passées à Angoulême, s'occupant de quelque affaire que lui avait confiée le chevalier Sablé.

Son cheval grimpa facilement jusqu'au sommet de la colline, et Henry le fit s'arrêter au début de la pente descendante de l'autre côté, confortablement assis sur sa selle pendant qu'il examinait le paysage devant lui. À un demi-mille en contrebas, sur sa gauche, sise sur un monticule rocheux entouré de magnifiques hêtres qu'encerclait une rivière, se trouvait la forteresse familiale. Son haut donjon centenaire s'élevait tout droit de la crête rocheuse nue, entouré et protégé par deux hauts murs épais et crénelés qui pouvaient, en cas de danger, accueillir toute la maisonnée derrière leur solide structure, et par un pont-levis jeté au-dessus de la gorge profonde de la rivière qu'on pouvait soulever pour protéger le donjon lui-même lors d'une attaque, bien que la présence des énormes hêtres laissât à penser qu'aucune attaque importante n'avait eu lieu ici depuis qu'ils avaient été plantés, près d'un siècle plus tôt. À partir des portes du château s'étirait sur un mille un large chemin de terre battue, jusqu'à la route surélevée qui délimitait ses terres à l'est. Il se tourna pour regarder vers le sud, espérant voir André approcher dans cette direction, mais il n'y avait personne sur la route. Il porta ensuite vaguement son regard vers l'endroit où la route en provenance du nord atteignait une lointaine arête, puis se dressa sur ses étriers et vit du mouvement – de plus en plus de mouvement – à un endroit où il ne s'attendait aucunement à en voir.

Trois hommes à cheval, deux d'entre eux des chevaliers à en juger par leurs écus et les plumes fixées à leur heaume, avaient déjà franchi la crête et chevauchaient vers lui. Derrière eux, le troisième homme, moins richement vêtu, de toute évidence un sous-commandant militaire, dirigeait une forte phalange de

fantassins en rangées de six, qui venait tout juste d'apparaître et s'étirait, à perte de vue, au-delà de la crête. Henry savait qu'ils ne pouvaient pas l'avoir déjà aperçu en haut de sa colline, alors il demeura à cet endroit et les regarda approcher. La dixième et dernière rangée d'hommes en armes franchit la crête, les lames de leurs lances réfléchissant la lumière, et immédiatement derrière eux, il vit apparaître un carrosse qui montait vers le sommet de la route, suivi d'un autre, puis d'un troisième, chacun flanqué de deux cavaliers arborant, comme des paons, les couleurs de leur maison. Trois autres véhicules suivaient les carrosses, des charrettes à fond plat tirées par des couples de mules et surchargées de marchandises soigneusement recouvertes et sanglées, et une deuxième formation d'infanterie, de même taille que la première et précédée d'une autre paire de chevaliers et d'un sous-commandant, fermait la marche. Au moment où les derniers hommes apparurent, les premiers étaient parvenus à un demi-mille au bas de la colline.

Henry était intrigué, mais pas alarmé car, malgré son ampleur, cette troupe n'était visiblement pas animée par une humeur guerrière. La grand-route sur laquelle elle avançait avait été construite des siècles plus tôt par les Romains. Elle s'étendait tout droit vers le sud-ouest, vers Marseille, et, semblable à une rivière de pierre, elle accueillait des affluents en provenance des villes de la moitié nord de la France, de Bretagne et de Normandie, de l'Artois et de Paris, le foyer du roi Philippe Auguste. Ces voyageurs étaient visiblement riches et importants, si l'on tenait compte du nombre de véhicules et de l'ampleur de leur escorte, et Henry se demanda qui pouvait bien avoir besoin de cent vingt hommes d'armes, avec des officiers et pas moins de dix chevaliers en armures. Il pensa d'abord à quelque prélat de haut rang accompagné de ses gens. Peut-être un cardinal ou un archevêque, ou encore la femme d'un baron ou d'un puissant duc, avec son entourage.

Il éperonna doucement son cheval et l'orienta vers le bas de la colline, à portée de voix de la cavalcade, et s'arrêta au bord d'un taillis, à demi dissimulé, à vingt pas de la route et étonné que personne ne l'eût encore remarqué. Il était sur sa propre terre et portait son armure de chevalier, alors il ne craignait aucunement de se présenter, mais il nourrissait quelques appréhensions à propos du fait qu'il n'avait pas été repéré, car cela signifiait que les hommes à la tête de la troupe chevauchaient avec insouciance, et le fait de leur apparaître soudainement pourrait provoquer chez eux une forte réaction de culpabilité et de surprise.

Quelques instants plus tard, Henry put distinguer le premier des deux chevaliers en tête du cortège, resplendissant dans ses vêtements noir et jaune, et un sourire vint fendre son visage, en balayant l'étonnement. Il n'avait pas vu cet homme depuis des années, mais il l'avait entraîné dans sa jeunesse et en avait fait son propre adjudant, quinze ans plus tôt.

— Sire Francis ! cria-t-il à pleins poumons. Que feriez-vous maintenant si, vous observant, j'étais une escouade d'archers plutôt qu'un vieillard ?

L'effet de son cri fut salutaire, car les hommes marchant derrière les deux chevaliers firent halte immédiatement, puis, sur un commandement de leur officier à cheval, les quatre premières rangées d'hommes s'étirèrent sur la route. Douze d'entre eux posèrent un genou par terre, pointant à toute vitesse leurs gastrophètes dans la direction d'où provenait la voix d'Henry, tandis que douze autres pointaient leurs armes au-dessus de leur tête. Le chevalier qui ouvrait la marche, dont Henry avait crié le nom, devait être à moitié endormi, car il tira brusquement sur les rênes, faisant cabrer son cheval et lui faisant faire un tour complet sur lui-même, et au moment où les sabots des pattes avant de l'animal retouchèrent terre, il tenait déjà à la main son épée nue. Son compagnon s'était tourné également et il se tenait maintenant sur son cheval, l'extrémité de sa lance inclinée fermement appuyée contre son aisselle.

— Qui va là ? Montrez-vous !

— Avec joie, Francis, si tu ordonnes à tes hommes d'éviter de me massacrer en me voyant.

Le chevalier du nom de Francis, visiblement perplexe parce qu'il reconnaissait la voix sans pouvoir la situer, leva son épée pour indiquer à ses hommes de retenir leur tir, puis cria de nouveau à Henry de se montrer. Henry fit avancer son cheval lentement et il se réjouit de l'étonnement qui apparut sur le visage de Francis de Neuville lorsqu'il reconnut l'homme qui s'approchait de lui.

— Sire Henry ? Sire Henry St. Clair ? Est-ce bien vous ?

— Bien sûr que c'est moi. M'as-tu pris pour un spectre en plein jour ?

Les deux hommes descendirent de cheval et s'étreignirent au milieu de la route.

— Par tous les saints du ciel, je suis heureux de vous voir, sire Henry. Combien de temps cela fait-il, dix ans ? Que faites-vous ici, loin de tout ?

— Ça fait douze ans, Francis, et je fais une tournée de mes terres. C'est chez moi, ici. Mon château se trouve tout près, par-delà la colline, là-bas.

Il fit un geste de la main en direction du cortège immobile qui s'étirait sur la pente de la colline.

— Que fais-tu dans les environs, à escorter des hommes d'Église ?

— Des hommes d'Église ? demanda sire Francis d'un air hésitant. Qu'est-ce qui vous fait croire cela ? Il n'y a pas d'ecclésiastique ici.

Il s'interrompit et jeta un coup d'œil en direction du chevalier qui avait chevauché avec lui.

— William, tu as déjà entendu parler de sire Henry St. Clair qui était maître d'armes en Aquitaine pendant ma jeunesse ? Eh bien, le voilà !

Tandis qu'Henry et William échangeaient un signe de tête, sire Francis poursuivit.

— Alors, vous vivez tout près ? Je ne sais trop pourquoi, mais je pensais que vous viviez dans le nord, du côté de la Bourgogne.

Ils furent interrompus par des claquements de sabots, alors que trois hommes dévalaient la colline pour s'enquérir de la cause du retard. L'un d'eux, un géant aux sourcils noirs assis sur un énorme cheval, regarda Henry d'un air féroce puis

il l'ignora complètement, dirigeant son irritation vers Francis de Neuville. Il demanda d'une voix hargneuse la raison pour laquelle toute la colonne avait dû faire halte.

Neuville regarda le colosse et réussit à donner à Henry l'impression qu'il avait répondu par un haussement d'épaules très français, malgré le fait qu'il fût vêtu d'une armure des pieds à la tête.

— Je me suis arrêté pour parler à un vieil ami, dit-il. Et je n'ai pas encore fini. Remets-les en marche, si tu veux. Nous allons nous placer sur le côté et je vous rejoindrai quand je serai prêt.

— Tu aurais dû le faire sans que nous ayons à te le dire.

Neuville haussa les sourcils en levant les yeux pour regarder l'homme à cheval.

— Et comment pourrais-tu savoir cela, Mandeville ? Je doute que, dans toute ta vie, tu aies pu avoir un ami pour qui faire halte.

Il fit un pas vers son cheval et en saisit les rênes, puis fit un signe de la tête à Henry, sans donner le temps à l'homme au visage basané de répondre.

— Venez, Henry, nous pourrons discuter là-bas pendant qu'ils passeront.

Aucun des deux hommes ne parla jusqu'à ce que la file se fût de nouveau mise en marche, le chevalier à l'air rébarbatif chevauchant devant, à la place de Neuville, pendant que ses compagnons retournaient à leur poste. Les soldats défilèrent, ignorant les deux chevaliers au bord de la route, leur regard misérable fixé sur le sol qui s'étendait à perte de vue devant eux.

— Qui était ce type ? demanda d'abord Henry en regardant la silhouette de l'énorme chevalier qui s'éloignait.

— Mandeville. Sire Humphrey Mandeville. Un imbécile. C'est un Anglais de Normandie, et un rustre, comme la plupart des gens de sa race. Ignorant et mal élevé. Né là-bas, bien sûr. Il n'est pas ici depuis trois mois qu'il se croit déjà supérieur à nous tous.

— Est-il *ton* supérieur ?

— D'aucune manière, répondit sire Francis avec un grand rire, même si je suis certain qu'il rêve de le devenir. Mais qu'en est-il de vous, terré ici dans l'obscurité ? Depuis combien de temps êtes-vous ici ? Vous semblez en bonne forme.

— Je le suis, maintenant. En pleine forme, Francis. Qui voyage dans les carrosses ?

Francis sourit sans avoir besoin de répondre, car le carrosse de tête s'était approché à leur niveau alors qu'ils bavardaient, et maintenant, les rideaux de cuir de la fenêtre s'écartèrent et une voix impérieuse s'éleva par-dessus le bruit des sabots et des roues cerclées de fer.

— Henry ? Henry St. Clair, est-ce que c'est vous ?

— Dieu du ciel !

Les paroles lui avaient échappé, mais la passagère ne sembla pas les avoir entendues, puisqu'elle se penchait déjà à la fenêtre pour crier au conducteur de s'arrêter, de sorte que le convoi s'immobilisa de nouveau.

— Eh bien, sire ? N'avez-vous aucune parole de bienvenue pour moi ? Êtes-vous devenu muet ?

— Milady… pardonnez-moi. J'étais perturbé. J'ai été aveuglé par votre apparition… Je n'avais aucune idée… je pensais que vous étiez en Angleterre…

— Ah ! Emprisonnée, vous voulez dire. Eh bien, je l'ai été, pendant des années ! Mais maintenant, je suis ici, chez moi. Venez maintenant, saluez-moi convenablement, et chevauchez avec moi. Vous deux, sortez. Trouvez-vous une place dans les autres carrosses. Neuville, occupe-toi du cheval d'Henry. Vous, sire Henry, venez et rendez-moi hommage comme un vrai chevalier à son suzerain, et dites-moi ce que vous avez fait pendant toutes ces années depuis la dernière fois que nous nous sommes rencontrés.

Tandis que les deux femmes obéissantes s'empressaient de sortir du carrosse, agrippant leurs vêtements en désordre, Henry St. Clair s'avança, bouche bée, essayant toujours de se ressaisir devant la soudaineté de cette rencontre avec la femme qui avait été le monarque le plus puissant de toute la chrétienté, Aliénor, duchesse d'Aquitaine, ancienne reine de France et, plus tard, d'Angleterre. Il grimpa dans le carrosse et s'assit en silence, contemplant la femme assise devant lui et transporté, comme il l'avait toujours été, d'admiration devant son franc-parler et la force incontournable dont elle imprégnait chaque conversation.

— Voilà, dit-elle quand ils furent installés convenablement. C'est beaucoup mieux ainsi, et vous pouvez fermer la bouche et vous ressaisir, Henry, car nous avons beaucoup de choses à nous dire et j'ai besoin que vous ayez l'esprit alerte et que vous vous montriez aussi intelligent que vous l'étiez par le passé, si je me souviens bien… Cela dit, vous semblez vous porter admirablement bien pour un vieil homme. Vous aviez beaucoup de points communs avec mon Henry à cette époque. Et vous n'avez pas beaucoup changé. J'oserais attribuer cela à une bonne vie, car je doute que vous ayez pu modifier vos habitudes. Je me souviens que, quand vous étiez jeune homme, vous étiez remarquablement séduisant, bien que sévère et opiniâtre, et que vos notions de fidélité étaient grandement dépassées. Comment se porte Amanda, au fait ?

Henry retrouva finalement l'usage de la parole.

— Elle est décédée, milady, il y a presque deux ans.

— Ah, je le vois à votre visage. Elle vous manque encore.

— Oui, milady, horriblement parfois, mais moins maintenant qu'auparavant.

— Je sais. Je porte encore le deuil d'Henry moi aussi, bien que je l'aie détesté pendant si longtemps. Le vieux bouc m'a gardée prisonnière pendant seize ans, le croiriez-vous ?

Elle émit un grognement dédaigneux qui ressemblait à un rire.

— Oh, on appelle cet endroit un château, et il est assez somptueux pour être qualifié de luxueux, mais une prison demeure une prison !

Elle hésita, pensive, puis grimaça et poursuivit.

— Mais en vérité, je ne lui ai pas beaucoup laissé le choix. Pourtant, il me manque. En son absence, je n'ai plus beaucoup de raisons de me plaindre, ces jours-ci. Bon Dieu, Henry, que c'est bon de revoir votre honnête visage.

Pourquoi froncez-vous les sourcils ? Parlez. Vous l'avez toujours fait auparavant sans vous soucier de ce je pourrais penser.

Enhardi, St. Clair hocha la tête.

— Je ne faisais que penser à mes gens, milady. J'ai chevauché depuis l'aube, alors ils vont s'inquiéter en ne me voyant pas revenir. Il m'est venu à l'esprit que je devrais leur faire savoir où je suis. Puis-je vous demander jusqu'où nous allons ?

— Pas très loin, mais vous avez raison, comme d'habitude. Ouvrez la fenêtre et appelez Neuville.

St. Clair ne perdit pas de temps, s'empressant d'écarter les rideaux et de se pencher à l'extérieur. Neuville chevauchait derrière le carrosse et s'avança quand son regard croisa celui d'Henry. Aliénor, qui observait la scène, se pencha.

— Francis, jusqu'où allons-nous nous rendre ?

— À moins de dix milles, milady. La troupe de reconnaissance devrait y être déjà, en train de monter vos tentes.

— Envoie quelqu'un informer les gens d'Henry qu'il est avec moi, mais qu'il reviendra bientôt. Tu peux dire mon nom.

Quand sire Francis l'eut saluée et qu'il se fut éloigné, Aliénor se tourna de nouveau vers Henry.

— Voilà. Vous allez mieux maintenant ?

— Oui, milady… et je vous en suis reconnaissant. Mais si j'avais su que vous passiez par ici, vous auriez pu séjourner sur mes terres.

— Et mettre votre domaine en faillite ? demanda-t-elle en souriant lentement. Remerciez le ciel de n'en avoir rien su, mon vieil ami. Mon cortège compte plus de deux cents personnes. Vous n'en auriez tiré que des inconvénients… bien que franchement, si je m'étais souvenue de l'endroit où vous vivez, je ne me serais pas gênée pour me servir de vous. Les reines et les monarques font ça tout le temps.

Elle s'interrompit, le regardant avec des yeux aussi remarquables que presque trois décennies plus tôt.

— Eh bien, maintenant que je vous ai dit à quel point vous paraissiez en forme, c'est à votre tour ! De quoi ai-je l'air, moi, à vos yeux, maintenant que je commence à devenir gâteuse ? Faites attention à vos paroles.

Henry trouvait étonnamment facile de sourire à cette femme qui, pendant qu'elle tenait sa brillante cour en Aquitaine des décennies plus tôt, avait favorisé dans son duché la venue de troubadours qui essaimaient partout maintenant, chantant leurs mélodies d'amour courtois et faisant connaître les croyances personnelles d'Aliénor concernant les devoirs de la noblesse masculine et la suprématie des femmes lorsqu'il s'agissait de leur enseigner ces devoirs.

— Avant de poser les yeux sur vous aujourd'hui, milady, je n'aurais pas cru possible que vous pourriez être encore plus adorable que vous ne l'étiez par le passé, quand j'ai fait votre connaissance… mais c'est un fait.

Elle lui jeta un regard dur puis renifla.

— Vous me décevez, Henry. Je suis une vieille femme, et ceci est une grossière flatterie. Le St. Clair que j'ai connu ne se serait jamais abaissé ainsi.

— Pas plus qu'il ne le ferait aujourd'hui, milady. Je dis simplement la vérité.

— Alors, vous ne l'avez jamais dite auparavant. Je n'ai jamais eu le moindre soupçon que vous me trouviez adorable.

Le sourire de St. Clair s'élargit.

— Si vous vous souvenez, la jalousie de votre époux Henry était notoire. S'il avait le moindrement soupçonné que je voyais en vous autre chose que ma suzeraine, il m'aurait expédié aux travaux forcés.

— Ah ! s'exclama Aliénor dans un rire débordant de pure joie. Il aurait dû affronter votre femme, Amanda. Cela aurait été une joute épique.

— Oui, à n'en pas douter, dit-il alors que son propre rire s'évanouissait. Mais c'était il y a bien longtemps, quand le monde était jeune…

— Quel âge avez-vous maintenant, Henry ?

— J'aurai cinquante ans cette année, milady.

— Mais vous n'êtes encore qu'un enfant. J'ai soixante-sept ans et mon Henry en avait cinquante-six à sa mort.

Elle s'arrêta un moment, puis poursuivit :

— Richard est censé devenir roi d'Angleterre. Le saviez-vous ?

— Oui, milady, je le sais. Je l'ai vu, il y a peu. Il s'est arrêté chez moi en route pour Paris, il y a à peine deux mois.

— Ah oui ? répondit Aliénor, le visage soudain durci. Et pourquoi aurait-il fait cela ?

Henry haussa doucement les épaules, le visage impassible.

— Il a dit qu'il avait besoin de moi. Je dois l'accompagner en Outre-mer… en tant que maître d'armes.

— Maître d'ar…

Elle s'arrêta soudain, réfléchit, puis continua.

— Eh bien, sans tenir compte de ses autres défauts, ce n'est évidemment pas un sot ! Il est souvent malavisé, mais il n'est pas stupide.

Ses yeux se rétrécirent, son regard le transperçant, non moins envoûtant qu'il ne l'avait été des dizaines d'années plus tôt, quand ils pouvaient subjuguer même un pape.

— Et comme un imbécile, vous avez l'intention d'y aller. Je le vois clairement sur votre visage. Vous partez avec lui. Pourquoi commettre une telle folie ? La Terre sainte est un endroit qui ne convient qu'à des hommes jeunes, Henry ; des idiots virils, musclés, imbus de l'audace et de la passion de leur jeunesse et de leur désir insatiable de tueries et de gloire… des idiots et des âmes perdues. Il n'y a pas de vie là-bas pour les femmes, et encore moins pour les vieillards sans mitre ni couronne. Croyez-moi, j'y suis allée et j'ai vu de mes propres yeux. Pourquoi, au nom du ciel, songez-vous même à vous lancer dans une entreprise aussi insensée à votre âge ?

— Je n'ai pas le choix, milady, répondit-il en faisant de la main un geste d'impuissance. C'est mon devoir, imposé par votre fils qui est maintenant mon

suzerain.

— Sottises, Henry. Bon Dieu ! Vous avez consacré votre vie entière à servir notre maison de toute votre âme ; à mon service, à celui d'Henry puis à celui de Richard. C'est assez, Henry. Vous avez mérité le droit de mourir chez vous, dans votre lit. Vous auriez pu refuser avec honneur. Pas même Richard ne serait assez…

Elle s'interrompit soudain, ses grands yeux se rapetissant en deux fentes minces.

— Non, il y a sûrement une autre raison. Mon fils a réussi à vous manipuler d'une façon ou d'une autre. Il vous a forcé. C'est ainsi qu'il agit… Mais qu'est-ce qui a bien pu lui servir de marchepied ? Quelle prise a-t-il trouvée sur vous pour vous convaincre de faire cela ? Dites-le-moi.

C'était un ordre, émis sur un ton péremptoire, et il n'y avait pas moyen d'y échapper. Henry soupira et détourna son regard d'Aliénor. Par la fenêtre, il pouvait voir défiler lentement le paysage entre les rideaux, et la poussière s'étaler sur le persil sauvage qui bordait la route.

— J'ai un fils, milady.

— Je sais. Je me souviens de lui quand il était enfant. Il s'appelle… André, n'est-ce pas ?

Il acquiesça et la regarda de nouveau dans les yeux, encore impressionné par son aptitude apparemment illimitée à se souvenir de tels détails.

— Oui, milady, André.

— Un homme maintenant… et une arme contre vous. N'est-ce pas la vérité ? Dites-moi.

Il lui raconta toute l'histoire, jusqu'à l'intervention de Richard et la solution qu'il avait apportée. Pendant l'heure entière que dura son récit, elle demeura assise, ses yeux ne quittant jamais ceux de St. Clair, alors qu'elle absorbait chaque nuance et chaque inflexion de sa voix. Quand il eut terminé, elle inclina la tête et plissa les lèvres, plus minces qu'il ne se les rappelait, et le geste attira son attention sur les joues, creuses sous les pommettes saillantes, qui avaient toujours défini sa beauté renversante. Il attendit et observa la douceur qui filtrait maintenant de ses yeux.

— Et bien sûr, cela explique pourquoi vous semblez si *rudement* en santé. Ces deux derniers mois, vous vous êtes évertué à tenter de retrouver votre jeunesse perdue. Eh bien, ça ne vous a pas fait de tort, mon vieil ami ! Alors, qu'est-il arrivé à ces odieux prêtres ? Est-ce que Richard les a fait pendre ?

— Les prêtres ont été jugés devant l'archevêque de Tours et leur culpabilité a été établie hors de tout doute, bien que, n'eût été de l'autorité et de la détermination de votre fils à les poursuivre en justice, tout ceci ne se serait peut-être pas déroulé si aisément. La sainte Église les a reniés, puis ils ont été remis aux autorités civiles du duché d'Aquitaine afin d'être exécutés.

— Et pendant ce temps, vous et votre fils êtes devenus obligés à Richard à cause de liens inaliénables de gratitude et de fidélité…

Si Henry St. Clair remarqua l'ironie de son ton, il n'y prêta pas attention.

— Oui, milady. Ma gratitude davantage encore que ma fidélité, si une telle chose est possible.

— Hum…

Aliénor se déplaça sur son siège et étira les bras pour écarter le rideau de gauche, regardant les longues ombres ondulantes des arbres contre la pente de la colline qu'ils longeaient.

— Il se fait tard, mon ami. Nous devrions nous arrêter bientôt, mais il sera peut-être trop tard à ce moment pour que vous retourniez seul chez vous. Vous devez dîner avec nous et repartir au petit matin… Entre-temps, quoi qu'il advienne, j'ai pour vous un sujet de réflexion, Henry, et le voici : il n'a jamais existé aucun lien qu'il soit impossible de briser, à la condition d'avoir suffisamment de volonté et de pouvoir.

Son regard se posa de nouveau sur lui.

— Absous-toi de toute culpabilité que tu puisses ressentir, même si elle trouve son origine dans la reconnaissance. Je vais parler de tout ça à Richard. Je ne tolérerai pas cette idée de vous forcer à partir en Outre-mer. C'est de la folie. De plus, vous connaissez mon fils presque aussi bien que moi. Vous l'avez formé pendant des années. C'est un être de grandes passions et d'enthousiasme débordant, ingouvernable et imprévisible pour tous sauf moi, semble-t-il.

Sire Henry inclina la tête puis écarta les bras comme pour s'excuser.

— Je vous suis reconnaissant de vous préoccuper de mon sort, milady, mais, s'il vous plaît, je n'ai aucun désir de me soustraire à ce devoir. Je préférerais de loin voyager avec mon fils en Outre-mer que demeurer seul ici à m'inquiéter pour lui. Il est tout ce qui me reste de ma famille en ce monde, et la vie sans lui a bien peu d'attrait à mes yeux maintenant que je deviens vieux. Je suis peut-être fou, comme vous le laissez entendre, mais j'aimerais mieux être un vieux fou auprès de mon fils qu'un vieil ermite solitaire attendant la mort ici, en son absence.

Aliénor le regarda pendant un long moment sans mot dire, puis inclina lentement la tête.

— Qu'il en soit ainsi, Henry, dit-elle. Je n'aborderai plus ce sujet. Nous sommes tous les deux trop âgés pour nous quereller sur la manière dont nous finirons notre vie. La mort nous trouvera où que nous soyons…

Elle demeura immobile encore un moment, pinçant sa lèvre supérieure entre ses dents d'une manière qu'il avait depuis longtemps oubliée, puis elle ajouta :

— Vous savez pourquoi Richard insistait tant pour vous prendre à son service, n'est-ce pas ?

Lorsque St. Clair secoua la tête en signe d'ignorance, elle renifla.

— Eh bien, alors, vous devriez ! Et remarquez, s'il vous plaît, que j'ai dit qu'il insistait là-dessus – connaissant mon fils comme je le connais, ça ne m'étonnerait pas le moins du monde qu'il ait tout oublié ou changé d'idée depuis… Un bruit circule en ce moment, en Angleterre, à l'effet qu'il prenne à son service le maréchal d'Angleterre, Guillaume le Maréchal, en tant que maître d'armes, mais Richard ne veut pas en entendre parler, et j'aurais été étonnée du

contraire. Guillaume était l'homme d'Henry, formé dans le même moule, aussi féroce et aussi loyal qu'un chien de chasse. Aux yeux de Richard, le maréchal représentera toujours Henry. Et en vérité, je ne peux, au fond de moi, en vouloir à mon fils pour cette raison.

Elle s'interrompit, réfléchissant, puis ajouta :

— En outre, le maréchal est avant tout loyal envers l'Angleterre. Richard, par ailleurs, doit tenir compte d'autres considérations. L'Angleterre n'est qu'une excroissance de son empire, et mineure en plus. Par Dieu, il peut à peine parler la langue qu'ils grommellent là-bas.

Elle s'arrêta de nouveau, songeant à ce qu'elle allait dire.

— Je suppose que vous êtes au courant en ce qui concerne Adélaïde ?

Elle lut la réponse sur le visage d'Henry et poussa un léger grognement.

— Oui, bien sûr que vous êtes au courant. Il faudrait que vous soyez sourd et aveugle pour ne pas l'être. C'était inévitable, compte tenu des circonstances, mais je ne peux m'empêcher d'éprouver de la sympathie pour la pauvre créature, aussi sotte qu'elle soit, parce qu'elle n'avait aucun pouvoir sur ce qui lui arrivait. On s'est servi d'elle et on l'a exploitée pendant sa vie entière, et elle n'a jamais eu assez de cran pour opposer quelque résistance que ce soit. Moi, j'aurais assassiné quelqu'un, il y a des années, si n'importe quel homme avait essayé de me faire la moitié de ce qu'on lui a fait… mais Adélaïde n'est pas moi, et elle est maintenant de retour en France, déshonorée, et elle a peu de chances de se trouver bientôt un autre mari… Qu'y a-t-il ?

— Quoi, milady ?

— À quoi pensez-vous en ce moment ? Vous êtes perdu dans vos pensées, alors exprimez-les et nous en discuterons.

Henry secoua lentement la tête et fit un vague geste de la main.

— Ce n'est que de l'étonnement, milady… Je ne perçois aucune amertume ni aucune haine en vous lorsque vous parlez d'elle.

Un minuscule sourire apparut fugacement au coin de la bouche d'Aliénor.

— Je n'ai aucune raison de la détester parce que je n'ai rien contre elle. Ne m'avez-vous pas entendue quand j'ai dit qu'on s'était servi d'elle et qu'on l'avait exploitée toute sa vie ? J'ai une montagne d'amertume en moi, Henry, ne vous méprenez pas là-dessus, mais aucune qui soit inutilement dirigée contre Adélaïde.

— Mais… elle vous a volé votre époux…

— Volé ? Volé Henry Plantagenêt ? fit-elle, son sourire s'élargissant sans devenir plus chaleureux. Réfléchissez un peu, sire St. Clair, et souvenez-vous de l'homme de qui nous parlons. Aucune femme au monde, et j'en fais partie, n'a jamais pu voler Henry Plantagenêt ou le faire plier à sa volonté pendant plus de temps qu'il ne lui en fallait pour la monter. Pour tout ce qui avait trait au sexe, Henry était preneur. Il voyait, il désirait, il prenait. Oh ! j'ai été son égale pendant des années, mais aussitôt que l'âge s'est mis à changer mon apparence, il a commencé à regarder ailleurs ! Et le vieux bouc est demeuré concupiscent jusqu'au moment de sa mort.

Elle s'arrêta alors, se remémorant visiblement le passé, puis sourit de nouveau en hochant la tête.

— Non, dit-elle. Adélaïde Capet ne m'a pas volé mon époux. Loin de là. Elle faisait partie d'une longue série d'objets à son service, utilisés et rejetés au moment où le suivant captait son attention… Mais Henry gardait Adélaïde plus près de lui que toutes les autres en raison du Vexin. S'il s'était débarrassé d'elle, cela lui aurait coûté le Vexin, ou tout au moins, une guerre longue et brutale pour le conserver. Et en fin de compte, il l'a perdu de toute façon avant de mourir. Mais Adélaïde n'avait rien d'une voleuse. De plus, au moment où Henry a jeté son dévolu sur elle, il m'avait déjà mise à l'écart. J'étais emprisonnée depuis des années à ce moment parce qu'il disait ne pouvoir me laisser libre sans que je fomente des complots contre lui avec mes fils… Et il avait raison. Je le vois maintenant, avec le recul, même si je ne le voyais pas à l'époque. Mais détester Adélaïde ? Je pourrais tout aussi bien détester le vent du nord qui nous apporte la neige que blâmer cette enfant pour ce qui lui est arrivé… Mais sa malchance a forcé Richard à agir comme il l'a fait, une fois qu'il a été désigné comme héritier d'Henry. Il pouvait difficilement choisir Adélaïde comme reine quand le monde entier savait qu'elle avait passé la majeure partie de sa période de fiançailles dans le lit de son père. L'Église d'Angleterre était scandalisée et elle ne s'est pas gênée pour le dire. Elle a hurlé à l'anathème à la seule idée d'un tel mariage et défendu à Richard de l'épouser sous peine d'excommunication. Et ainsi, Richard s'est fait forcer la main. Comme on devait s'y attendre, il l'a renvoyée chez son frère Philippe.

— On pouvait sans doute s'y attendre, milady, mais elle n'a pas dû être bienvenue dans sa famille. Le roi Philippe doit avoir été hors de lui quand il a appris son retour.

— Sottises. Pour avoir été hors de lui, il eût fallu d'abord qu'il se trouve hors de son lit, où il devait se prélasser avec son compagnon du moment quand il a appris la nouvelle. Philippe se fout d'Adélaïde, Henry. Il ne s'en est jamais soucié depuis le jour où elle est née. Il n'a absolument aucune affection envers les femmes. Tout ce qui lui importait, c'était de reprendre le Vexin, et maintenant que c'est fait, il va utiliser sa sœur injustement traitée comme une arme contre Richard afin d'obtenir n'importe quel avantage. En définitive, il ne la considère que comme… un instrument de négociations.

— C'est… inconcevable, laissa tomber Henry, incrédule, mais Aliénor le sortit de sa stupéfaction d'une chiquenaude parfaitement habile.

— Cela est loin d'être inconcevable. Ce peut être contre nature mais, de toute façon, on peut difficilement considérer Philippe Capet comme un spécimen naturel parfait.

— Oui… je suppose que c'est vrai. Mais qu'en est-il de vous, milady ? Êtes-vous allée à Paris ?

— Dieu du ciel, non ! Je suis allée à Rouen m'occuper de mes propres affaires, et maintenant je me dirige vers chez moi pour la première fois depuis

beaucoup trop longtemps. Je vais y demeurer pendant quelque temps, je crois… au moins jusqu'à ce que Richard soit couronné en Angleterre.

— Pardonnez-moi, milady, mais vous n'irez pas à Londres assister au couronnement de votre fils ?

Elle eut un petit sourire glacial.

— Absolument pas. Richard est tout à fait capable de se faire couronner tout seul, et la dernière chose dont j'ai besoin, c'est d'assister à ce couronnement. Tout se passera parfaitement bien, et pendant ce temps, je prendrai la direction du sud, par-delà les Pyrénées, jusqu'en Navarre…

Elle perçut l'incompréhension dans ses yeux et ajouta :

— En Navarre, Henry… le royaume au nord de l'Ibérie. J'y vais dans le but de trouver une reine pour l'Angleterre.

— Une reine, milady ?

— Oui, une reine, fit-elle en éclatant de rire. Mon fils deviendra roi d'Angleterre et il a besoin d'une reine. L'Angleterre a besoin d'une reine. Et j'en ai trouvé une au royaume de Navarre. En vérité, Richard lui-même l'a trouvée il y a trois ans. Il l'a rencontrée à la cour de son père et il m'a écrit à propos d'elle à l'époque. Elle s'appelle Bérengère. C'est la fille du roi Sanche, et maintenant que Richard n'est plus fiancé, j'ai l'intention d'organiser un mariage. Sanche devrait se révéler un fidèle allié dans cette prochaine guerre, habitué qu'il est à combattre les Maures qui le menacent là-bas dans les vastes étendues ibériennes, et j'ai confiance de pouvoir le persuader de verser une forte dot pour sa fille dans son rôle de reine consort. Et soyez assuré que Richard et l'Angleterre tireront amplement profit de sa contribution à leur guerre sainte.

— Bérengère. C'est un joli nom. Mais, le roi Sanche ? Il me semble avoir entendu prince Sanche.

Les yeux d'Aliénor cherchèrent les siens, avec curiosité, et même si elle perçut que St. Clair était au courant des rumeurs à propos de la mauvaise conduite de son fils avec le jeune prince de Navarre, elle n'en laissa rien paraître.

— Le prince est le frère de Bérengère. Quand son père mourra, il deviendra le septième roi portant ce nom. Pour l'instant, il n'est rien, mais je fonde de grands espoirs sur sa sœur. Je ne l'ai pas encore rencontrée, mais d'après tout ce que m'en ont dit mon fils et d'autres, c'est une créature douce, docile… peut-être pas d'une grande beauté telle que nous la concevons, mais majestueuse malgré tout. Alors, si je peux organiser cette union, je vais l'amener à Richard avant qu'il parte en Outre-mer.

À ce moment, le carrosse ralentit et s'arrêta en bringuebalant tandis que de nombreuses voix s'élevaient à l'extérieur, des ordres et des directives provenant de tous côtés. Aliénor prêta l'oreille un instant et tendit les mains pour rassembler les quelques objets personnels éparpillés près d'elle, alors que St. Clair écartait les rideaux et jetait un coup d'œil dans l'obscurité grandissante.

— De toute évidence, nous sommes arrivés.

Ces paroles s'étaient à peine envolées de ses lèvres que Neuville s'approcha et se pencha sur sa selle pour lui parler à travers la fenêtre.

— Encore quelques minutes, milady, et vous pourrez descendre. Tout semble avoir été préparé, et si j'en juge par les odeurs qui flottent dans l'air, les cuisiniers ont bien fait leur travail. Restez là encore quelques instants, si vous le voulez bien, jusqu'à ce qu'on approche votre carrosse de votre tente. Vous y serez dans une centaine de pas, et même moins.

Il regarda St. Clair.

— Sire Henry, je me suis occupé de votre monture. Mon palefrenier en prendra soin ce soir, en même temps qu'il s'occupera de la mienne.

Il salua Aliénor et il s'éloigna sur son cheval, tandis que la duchesse souriait en direction de St. Clair.

— Eh bien, mon vieil ami, notre rencontre tire à sa fin – sa partie la plus agréable, en tout cas – parce que, quand cette porte s'ouvrira, je devrai redevenir Aliénor d'Aquitaine et endurer toutes ces choses insensées que doit subir une duchesse qui a retrouvé ses biens ! dit-elle en se penchant spontanément vers lui et en lui saisissant le poignet. J'ai eu tellement de plaisir à vous revoir, Henry, et à passer ce temps en votre compagnie. Les hommes de votre trempe sont rares, de nos jours. Puisse Dieu, si seulement Il existe, vous protéger ainsi que votre fils pendant vos futures aventures, et puisse-t-Il pardonner mes prochaines paroles. Ne faites pas confiance aux princes. Je ne sais pas qui a dit ça, mais il avait raison. Méfiez-vous de mon fils. Je l'aime malgré tous ses défauts, mais je vous mets en garde en tant qu'ami fidèle de longue date : faites tout ce que vous pouvez pour lui, mais ne lui faites pas trop confiance parce qu'il est soumis à de nombreux facteurs que vous ne pouvez contrôler, et guidé par des lumières que vous ne souhaiteriez jamais voir ni comprendre.

Elle redressa la tête, plissant les yeux, les doigts toujours fermement agrippés à son poignet.

— Je vous le dis par affection, Henry – l'amour d'une femme pour un homme admirable surpassant l'amour d'une mère pour un fils qui n'en fait qu'à sa tête –, mais si jamais vous soufflez mot à quiconque de ce que je viens de dire, je le nierai et vous en ferai payer le prix. Suis-je assez claire ?

— Tout à fait, milady, et je vais tenir compte de votre avertissement, même s'il n'a pas été émis.

Le carrosse recommença à avancer, tanguant alors qu'il quittait la route et se dirigeait vers le pré grouillant d'hommes où les tentes avaient été montées. Aliénor commença à rassembler ses jupes d'une main, se raidissant pour atténuer les mouvements du véhicule en se tenant de l'autre main à une poignée de corde de soie tressée sur le mur près de la porte. Au moment où ils s'arrêtèrent de nouveau, elle jeta à Henry un dernier regard.

— Au nom de Dieu, prenez soin de vous, mon ami. Maintenant, quand le brouhaha commencera, éloignez-vous d'ici et trouvez Brodon, mon intendant. Dites-lui que je vous envoie et qu'il doit bien vous nourrir et vous trouver un endroit convenable où dormir. Il se peut que je n'aie pas le temps de vous reparler, et je sais que vous ne souhaiterez nullement perdre votre temps parmi la foule d'adulateurs obséquieux et criards qui me tournent autour partout où je

vais. Mangez bien, dormez bien, puis retournez chez vous à l'aube et continuez à vous préparer à remplir votre devoir envers mon fils. Adieu.

La porte du carrosse s'ouvrit soudainement et sire Henry descendit en premier dans la foule qui s'assemblait, se tournant pour aider la duchesse à descendre. Il se pencha vers sa main et y déposa les lèvres, et elle sourit, puis lui tapota le crâne avec un doigt de l'autre main avant de se fondre à la multitude de ses admirateurs.

Chapitre 9

Henry St. Clair découvrit très vite l'ampleur du sacrifice qu'il accordait à son suzerain au tempérament impétueux, Richard Plantagenêt. Pendant les quelques jours qui suivirent sa rencontre avec la duchesse Aliénor, il se retrouva submergé de nouvelles responsabilités, tâches et obligations découlant de son nouveau titre de maître d'armes, et il n'eut bientôt plus le temps de remarquer à quel point les jours et les semaines passaient rapidement. La situation atteignit son apogée un mois plus tard, lorsqu'il reçut une lettre de Richard qui le convoquait immédiatement en Angleterre. À partir de ce moment, il ne put plus considérer sa vie comme lui appartenant.

— Qu'entend-il exactement par « immédiatement » ? demanda Henry qui avait à peine jeté un coup d'œil à la missive qu'il venait d'ouvrir, mais avait saisi l'essentiel du message.

L'Hospitalier qui avait apporté la convocation secoua sans rien dire ses larges épaules et tourna son regard vers le feuillet que tenait Henry. Son visage demeura impassible. Sire Henry continua de le fixer pendant un moment, puis regarda de nouveau le manuscrit.

— Je vois. Tout est écrit là, n'est-ce pas ? Eh bien, vous devriez vous asseoir pendant que je lis tout ça. Avez-vous mangé aujourd'hui ? Non, probablement pas…

Henry se tourna vers Hector qui se tenait près de la porte, observant la scène et attendant des directives.

— Apporte à boire et à manger au sire…, dit-il en se retournant vers l'homme. Avez-vous un nom, maître Hospitalier, ou bien n'êtes-vous qu'une simple présence austère et fantomatique ? Parlez, sire.

— Je m'appelle Gauthier, sire Henry. Gauthier de Montdidier.

— Montdidier, vous dites ? Alors, nous devrions nous connaître, déclara Henry.

Il prit place près de l'âtre et fit signe au chevalier de venir s'asseoir en face de lui.

— L'un de vos ancêtres faisait partie des membres fondateurs du Temple, tout comme l'un des miens. Le saviez-vous ?

— Oui, je le savais.

— Alors, pourquoi portez-vous le manteau noir des Hospitaliers plutôt que le blanc des Templiers ?

Montdidier eut un sourire et inclina légèrement la tête de côté.

— Peut-être que je préfère les choses de cette façon… En vérité, je me suis conformé à la Règle de saint Benoît depuis mon enfance. Je suis devenu orphelin à la naissance et j'ai été élevé dans un monastère en Angleterre, alors quand j'ai atteint l'âge de devenir chevalier – mon père, qui fut tué dans une bataille avant ma naissance, en avait été un –, il n'était que naturel pour moi de me joindre aux chevaliers de l'Hospital.

— Oui, je suppose que ce l'était… Hector, apporte à boire et à manger au sire Gauthier de Montdidier et vois à ce que ses hommes soient nourris également. Combien d'hommes vous accompagnent, sire, et où sont-ils maintenant ?

— Six hommes, sire Henry, et ils sont tous dans la cour, attendant mes directives concernant l'endroit où ils devront aller ensuite.

— Oui, eh bien, ils peuvent demeurer ici cette nuit, mais si je dois partir « immédiatement »… Permettez-moi de lire cette missive, et je serai en mesure de vous donner une réponse.

En réalité, sire Henry était prêt depuis des semaines, ayant déjà tout organisé. Il avait chargé le frère aîné de son épouse décédée, qu'il connaissait et en qui il avait confiance depuis des années, de s'occuper de ses domaines et de ses terres pendant son absence. Mais les directives que contenait la lettre étaient claires et brèves. Henry devait se rendre en Angleterre aussitôt que possible, en compagnie du sire Gauthier de Montdidier, pour y assumer ses fonctions de maître d'armes en Aquitaine. Cette précision ne lui échappa pas, et elle était intéressante. Lors de sa première rencontre avec Richard, il n'avait pas été fait mention de l'Aquitaine. À ce moment, il avait reçu l'ordre de devenir le maître d'armes de Richard, ni plus ni moins. C'était un détail de peu d'importance, puisque Richard, en tant que duc, était l'Aquitaine, mais Henry trouvait amusante cette précision que contenait la missive. Il supposa que la situation politique en Angleterre avait probablement radicalement changé depuis le retour de Richard. Mais la nouvelle était loin de le décevoir. Il préférait de beaucoup être maître d'armes de l'Aquitaine, un poste qu'il avait occupé et apprécié pendant des années au service de la duchesse, qu'être maître d'armes pour une armée d'Anglais, avec le charabia qui leur tenait lieu de langue.

La lettre ne faisait nulle mention d'André, mais Henry ne s'en étonna pas. André avait passé très peu de temps à la maison depuis sa première rencontre avec le chevalier Sablé, et il semblait complètement absorbé dans les préparatifs de son admission au sein des Templiers. Henry savait qu'il verrait de nouveau son fils en Angleterre avant qu'ils prennent la mer, et il en était satisfait, sachant que le jeune homme était en sécurité et se portait bien. Il relâcha le haut du manuscrit qui s'enroula immédiatement sur lui-même pour reprendre sa forme cylindrique, puis le tint du bout des doigts tandis qu'il regardait Montdidier.

— Pourquoi vous, sire Gauthier ? Pourquoi Richard vous a-t-il choisi pour me ramener en Angleterre, et avec seulement six hommes ? Me croit-il incapable de voyager seul ?

— J'en doute, sire Henry. À mon avis, le roi souhaitait que vous et moi passions du temps ensemble pour pouvoir discuter pendant le voyage de retour

en Angleterre.

— Discuter de quoi ? Je n'ai aucun désir de vous rabaisser ou de vous offenser, maître Montdidier, mais je doute que nous ayons quoi que ce soit en commun, d'abord à cause de notre différence d'âge.

— Peut-être pense-t-il que vous pourriez apprendre quelque chose de ce que j'ai à dire. Je viens d'arriver d'Outre-mer et j'ai été blessé pendant le carnage de Hattîn. Je sais que le roi vous a confié la tâche de trouver le moyen de combattre et de vaincre les armées de Saladin. Il croit que je peux vous aider à cet égard.

— Je pense que oui, en effet, répondit Henry qui considérait maintenant l'Hospitalier d'un œil beaucoup plus respectueux. Et Dieu sait que j'ai besoin de toute l'aide qu'Il peut m'apporter. Mais comment avez-vous fait pour survivre au massacre de Hattîn ? On m'a dit que Saladin, après la bataille, avait tué tous les membres d'ordres militaires qui avaient été faits prisonniers, qu'ils fussent Templiers ou Hospitaliers.

— C'est ce qu'il a fait. Je les ai regardés mourir et m'attendais à subir le même sort, car j'étais gravement blessé. Mais j'ai survécu toute cette journée-là, gisant parmi les morts sans être découvert, et j'ai réussi à ramper jusqu'à une cachette après la tombée de la nuit. J'avais reçu une flèche à l'aine et cette sévère blessure m'empêchait d'entretenir quelque espoir de m'échapper, alors je me suis débarrassé de mon surcot, car je ne souhaitais nullement être reconnu comme faisant partie des Hospitaliers, et j'ai revêtu un simple surcot brun que j'avais subtilisé à un cadavre. Puis, je me suis rendu le matin suivant. Ils m'ont fait prisonnier, ont soigné ma blessure, m'ont traité avec compassion et ont finalement demandé une rançon pour moi et quatre autres chevaliers dont aucun ne faisait partie des ordres militaires. J'ai été chanceux.

Les portes s'ouvrirent de nouveau et Hector entra, suivi de deux serviteurs portant des victuailles et du vin sur des plateaux. Ils posèrent le tout sur la table puis quittèrent la pièce sans avoir jeté un regard aux chevaliers. St. Clair regarda la nourriture, puis porta les yeux sur Montdidier.

— Eh bien, maître Montdidier, le roi avait raison ! Je souhaite parler avec vous, et longuement. Vous êtes la première personne que je rencontre qui se soit réellement trouvée à Hattîn ce jour-là, dit-il en se levant et en indiquant la table de la main. Mangez, et quand vous aurez fini, Hector vous conduira à votre chambre où vous pourrez vous reposer pendant quelques heures. Quand je partirai, j'enverrai vos hommes à mes baraquements, et je vous verrai plus tard, mais entre-temps il y a des choses que je dois faire sur-le-champ. Nous partirons à l'aube, dans deux jours. Pendant ce temps, considérez ma maison comme la vôtre.

Il salua le chevalier d'un signe de tête et sortit, refermant les portes derrière lui, laissant l'Hospitalier devant son repas. Un moment plus tard, il fut de retour.

— Par quelle route êtes-vous venu ici, sire Gauthier ?

Montdidier avala une bouchée de nourriture avant de répondre.

— Je suis arrivé de l'ouest. Nous avons jeté l'ancre à La Rochelle et suivi la route vers le nord-est en passant par Niort et Poitiers, puis vers le nord-est

jusqu'ici.

— C'est la meilleure route, fit St. Clair en approuvant du chef. C'est beaucoup plus court que de voyager vers le nord-ouest par Nantes et Saint-Nazaire. Combien de temps vous a-t-il fallu ?

— De La Rochelle à ici ? Cinq jours… six jours en comptant aujourd'hui. Nous franchissions vingt milles par jour, de l'aube au crépuscule.

— Hum. Eh bien, il nous faudra davantage de temps pour retourner ! Je prends quatre hommes avec moi et un chariot pour mes bagages, ce qui signifie que nous devrons voyager à la vitesse du chariot. Nous serons chanceux si nous parcourons quinze milles par jour.

— Alors, sept jours, dit Montdidier.

— Oui, mais pas plus que ça. Combien de temps, d'après vous, devrons-nous attendre un navire ?

— Il y en a déjà un qui nous attend, celui qui m'a amené ici. Il demeurera à La Rochelle pendant quatorze jours, puis prendra la mer sans nous si nous n'arrivons pas à temps. On supposera alors que nous sommes morts.

— Je vois. Alors, nous devons nous hâter, et faire de notre mieux pour rester en vie.

St. Clair inclina la tête comme s'il acquiesçait à son propre commentaire, puis sortit de nouveau.

Le vent était tombé assez soudainement environ une heure plus tôt, et Henry St. Clair se tenait maintenant à la poupe du navire qui les amenait, lui et sa troupe, de La Rochelle à l'Angleterre, penché par-dessus le bastingage et scrutant la mer. Il était debout, les jambes écartées, ses genoux se pliant à chaque mouvement chaotique et imprévisible du navire, et il se tenait du bras droit à un câble qui pendait, droit comme une barre de fer, des gréements au-dessus de sa tête. Les mouvements de roulis et de tangage du pont sous ses pieds ne le dérangeaient pas. Le haut de son corps plié vers la mer dans un sentiment de fascination, il étirait le cou pour observer l'océan agité sous lui. Parfois, l'eau lui semblait suffisamment proche pour pouvoir la toucher de la main, puis, une seconde plus tard, elle s'éloignait en descendant, entraînant tout le côté du navire jusqu'à ce que la poupe s'élève au-dessus de l'eau. Elle demeurait immobile dans cette position pendant de longs moments avant que le vaisseau s'incline et plonge au creux de la vague suivante, propulsant d'abord la proue dans l'onde puis projetant par-dessus le bastingage des torrents d'eau qui inondaient tout ce qui se trouvait sur le pont avant de s'écouler dans la mer de nouveau.

St. Clair savait que dans la partie centrale du navire, les hommes d'équipage travaillaient comme des fous, tentant d'évacuer l'eau de mer de la cale plus vite qu'elle n'y pénétrait, mais la situation était maintenant loin d'être aussi dangereuse qu'elle l'avait été seulement une heure plus tôt. À ce moment, avec la tempête qui avait agité le navire de toutes parts, transformant les embruns et l'écume en un brouillard impénétrable, il lui aurait été impossible de se tenir là où il se trouvait maintenant. Les vagues, même si elles demeuraient énormes,

étaient lisses et ponctuées de bandes d'écume qui s'élevaient et retombaient placidement alors que les eaux mugissantes défilaient sous eux.

— La tempête se calme. Plus tôt, j'ai pensé que nous étions perdus.

Montdidier s'avança vers lui, conservant son équilibre, malgré le mouvement du navire, en se tenant d'une main à un câble tendu. Derrière lui, remarqua Henry, la visibilité s'était grandement améliorée, mais le ciel bas et sombre masquait encore l'horizon, et la limite entre la mer et le ciel demeurait indistincte dans l'air brumeux.

— Oui, elle semble terminée, acquiesça-t-il, et elle était inquiétante… Je dois avouer que, pendant un moment, moi aussi, j'ai pensé que nous allions tous mourir. Heureusement, j'avais tort.

Il parcourut le pont des yeux et eut un petit sourire contrit.

— Je suis monté ici pour ménager mon estomac. Le son et l'odeur des vomissures sont insupportables en bas. Maintenant, il semble que vous et moi soyons les deux seuls de notre groupe qui ne vomissons ni ne nous plaignons ni n'espérons mourir.

Sire Henry relâcha son étreinte sur le câble et se tourna pour s'asseoir, le dos contre la rambarde du navire.

— Venez vous asseoir ici, près de moi, dit-il. L'endroit est mouillé et désagréable, mais le monde entier l'est en ce moment. Vous vous souvenez sans doute que la tempête a interrompu notre conversation, et ce, juste au moment où elle devenait de plus en plus intéressante.

Montdidier lâcha à son tour le câble auquel il se tenait et s'assit prudemment près de St. Clair, tandis que ce dernier posait ses mains à plat sur le pont et, avec un profond grognement, tentait de trouver une position confortable.

— Ah ! murmura-t-il, voilà qui est mieux ! Mes vieux os manquent de rembourrage ces jours-ci. Mais cet inconfort a peu d'importance, puisque nous pouvons enfin nous asseoir à l'air libre sans être malades comme tous les autres. Pensez-vous que nous avons gardé le cap ? Je n'ai vu aucun signe indiquant que la terre était proche.

— Non, moi non plus, répondit Montdidier en secouant la tête. C'est pourquoi j'ai parlé au capitaine. Il m'a dit que la tempête nous avait poussés vers l'ouest, dans l'Atlantique, mais que nous allions prendre la direction du nord à la rame, maintenant que le vent est tombé, et nous retrouverons bientôt la terre. Ensuite, nous voguerons vers le nord-ouest de nouveau jusqu'à ce que nous contournions le cap de Bretagne, puis vers le nord-est jusqu'à Cherbourg. De là-bas, nous devrions voir la côte de l'Angleterre, au nord. Je lui ai demandé combien de temps cela prendrait, et je n'ai obtenu comme réponse qu'un haussement d'épaules et un hochement de tête. Il a fini par me dire que cela dépendait des vents et de la température et que, en conséquence, cela pourrait prendre entre une et trois semaines. Entre-temps, nous ferons halte à Brest pour nous approvisionner, puis nous suivrons la côte en direction du nord puis de l'est, d'ici à Cherbourg. De là, nous ne serons plus qu'à une journée de voile de l'Angleterre.

— Autrement dit, nous devons nous résigner à notre sort, quel qu'il soit, et nous montrer patients.

St. Clair frissonna tout à coup et ramena autour de lui son manteau humide.

— Eh bien, ajouta-t-il, je pense que nous pouvons nous estimer chanceux d'avoir tant de choses à nous dire, vous et moi !

Il fut pris d'un nouveau frisson et se mit à trembler de tout son corps, conscient que, s'il ne se débarrassait pas de ses vêtements mouillés, il courait le risque de tomber malade. Le jeune homme à ses côtés était sans doute en mesure de supporter sans peine le froid et les malaises physiques, mais lui-même était trop âgé pour tolérer de tels excès. Il se remit sur pieds avec quelques difficultés, sentant déjà une raideur envahir ses os, et appuya sa main contre l'épaule de Montdidier.

— C'est de la folie, dit-il. Près de ma couchette en bas, j'ai des vêtements propres et secs et j'ai l'intention d'enlever ces guenilles détrempées et d'enfiler des vêtements chauds. Vous devriez en faire autant. Allez, prenez ma main.

L'Hospitalier saisit la main d'Henry et se leva avec agilité.

— Je suis d'accord avec vous. J'ai l'impression d'avoir été trempé et d'avoir eu froid toute ma vie, même si nous ne sommes dans cet état que depuis la nuit dernière.

Il s'interrompit un instant, puis poursuivit :

— Si vous et moi en venons à mieux nous connaître dans l'avenir, rappelez-moi souvent, si vous le voulez bien, que je n'ai aucun désir de passer une autre nuit en mer dans la cale obscure d'un navire au milieu d'une terrible tempête. Alors, descendons nous sécher autant que nous le pourrons, et retrouvons-nous ici dans une demi-heure.

Il s'était écoulé presque une heure quand St. Clair réapparut finalement sur le pont où l'attendait Montdidier. Il portait maintenant des vêtements secs et chauds, et ce qu'il vit en arrivant le fit se sentir mieux qu'il ne l'avait été depuis des jours. Pendant qu'il était en bas, le couvert nuageux avait disparu et le soleil brillait de plus en plus, et il remarqua que l'équipage avait pris les rames et qu'ils avançaient sur des vagues visiblement plus petites. Il remarqua également avec gratitude que le pont sous ses pieds commençait à sécher.

Les deux chevaliers passèrent devant un marin à la forte carrure qui manœuvrait le gouvernail, les yeux fixés vers la proue. Personne ne fit attention à eux. Ils s'assirent à la gauche du marin, côte à côte, sur deux larges amas de ce qui semblait être des filets, suffisamment loin du timonier pour pouvoir discuter sans être entendus. Pendant un moment, ils parlèrent de tout et de rien, mais Henry avait hâte d'aborder des questions plus particulières et il entra bientôt dans le vif du sujet.

— La dernière chose que vous m'avez dite hier, juste avant que la tempête ne survienne et que nous devions nous précipiter à l'abri, c'était que les rois qui nous mèneront en Terre sainte devront admettre certains faits qu'ils auront du mal à avaler. Je n'ai pas cessé depuis de me demander ce que vous vouliez dire par là.

— Je voulais dire précisément ce que j'ai dit, répondit Montdidier en inclinant la tête, son visage s'assombrissant de plus en plus. L'armée qui se rassemble maintenant en Angleterre et en France n'en est pas une du tout. C'est une collection de fragments – des factions et des cliques, chacune d'elles dirigée par des hommes qui ont leurs propres desseins et leurs propres ambitions, et qui se préoccupent surtout d'être les premiers à tirer parti de la situation. Mais eux tous, les rois, les princes, les ducs, les comtes et tout le reste… tous doivent accepter d'une manière ou d'une autre, par la force si nécessaire, les réalités actuelles concernant l'endroit vers lequel ils se dirigent et ce qui les attend là-bas. J'ai parlé à la plupart d'entre eux et je leur ai dit ce que je pensais, ce que je savais et ce dont j'avais été témoin, mais parmi eux, seul Richard Plantagenêt a daigné écouter ce que j'avais à dire et agir en conséquence. Les autres ne voulaient rien entendre. Ils avaient leurs propres croyances ; leurs propres illusions.

Quand l'Hospitalier se tut, St. Clair l'exhorta à continuer.

— Et… quelles sont ces convictions ? Je crois pouvoir les deviner, mais dites-le-moi quand même. Qu'est-ce qu'ils croient ?

— Des stupidités.

Montdidier porta la main à sa ceinture et en tira une longue et étroite dague. Il l'examina pendant un moment, la saisit par la lame et commença à se nettoyer les ongles avec la pointe.

— Et de quelles stupidités s'agit-il ?

Montdidier semblait furieux et son visage avait pris une expression à la fois maussade et belliqueuse, mais il redressa brusquement le dos, prit une profonde inspiration qu'il retint pendant plusieurs secondes avant d'expirer bruyamment, se débarrassant de sa colère aussi rapidement et aussi facilement qu'il aurait pu enlever un manteau.

— Je ne sais pas pourquoi je suis en colère contre vous. Vous n'avez rien à voir dans tout cela… en tout cas, pas encore. Mais croyez-moi, vous vous rangerez à leur avis, dit-il en rengainant sa lame et en croisant les bras sur sa poitrine. Ils croient tous que cette nouvelle guerre, comme les autres conflits qu'ils ont connus, sera remportée par les chevaliers.

St. Clair demeurait assis à l'observer, son visage affichant une certaine perplexité.

— Et vous souhaiteriez qu'ils croient le contraire…

— Bien sûr, parce que je veux qu'ils anéantissent les armées musulmanes et qu'ils survivent. Il faut absolument qu'ils voient à quel point ils ont tort – qu'ils changent non seulement leur façon de penser, mais aussi leurs méthodes et leurs tactiques de combat. Sinon, leur mort, assurément, sera rapide et vaine, parce que tout a changé maintenant. Toutes les soi-disant guerres dont ils parlent, des guerres dont les chevaliers sont sortis victorieux, se sont déroulées dans la chrétienté, et il s'agissait dans tous les cas de petits conflits insignifiants… de querelles de clocher entre des barons rapaces et les ennemis quelconques qu'ils avaient choisis d'affronter.

Il s'interrompit pour regarder St. Clair directement dans les yeux avant de poursuivre.

— Il n'y a jamais eu de guerre comme celle qui se déroule aujourd'hui en Palestine contre les musulmans, contre Saladin. Croyez-moi quand j'affirme une telle chose, sire Henry. Cette guerre se déroule dans un monde différent, loin de tout ce que nous avons connu dans la chrétienté, et les règles établies que nous connaissons ont toutes été modifiées, ou encore ont disparu. Vous n'êtes jamais allé en Terre sainte, n'est-ce pas ?

— Non, je n'y suis jamais allé. Mes devoirs envers la duchesse Aliénor m'ont obligé à demeurer chez moi au moment où j'aurais pu m'y rendre, et depuis, il ne s'est jamais présenté d'autre occasion jusqu'à maintenant.

— Oui, c'est ce que je pensais… Eh bien, faites-moi confiance quand je vous dis que la terre d'Outre-mer est complètement différente du monde que nous connaissons. Vous l'avez appelée Terre sainte tout à l'heure, mais Dieu lui-même sait que cet endroit n'a rien de saint. Ceux qui nous dirigent aujourd'hui ne comprendront jamais ce monde, il dépasse leur imagination. Ils sont tous trop jeunes pour se souvenir des leçons que nous ont données les deux premières expéditions que nous y avons envoyées, et trop ignorants pour se préoccuper des réalités de cette terre et du climat dans lequel ils seront appelés à combattre. La majeure partie du territoire est désertique, aussi hostile et brutale que les gens qui y vivent, et incroyablement dangereuse pour les nouveaux arrivants. C'est un endroit épouvantable, rempli de terreur et de cataclysmes, où les tempêtes de sable peuvent survenir sans avertissement et enterrer des villages entiers – des armées entières, parfois. Il s'agit de tempêtes si violentes que le sable, projeté par les bourrasques, peut arracher, jusqu'à l'os, la chair exposée d'un homme vivant… Mais pis encore que toutes ces choses, c'est un endroit qui fourmille de zélotes – des guerriers féroces, impitoyables, qui vivent et respirent selon les préceptes de leur propre dieu et de son Prophète, Mahomet, et qui sont prêts, et même heureux, de mourir à Son service. Ces guerriers musulmans – Sarrasins, Arabes, Bédouins, appelez-les comme vous voulez – peuvent surpasser les meilleurs d'entre nous au combat, Henry, même si nous souhaitons tant le nier. Ils sont suffisamment nombreux pour faire face à une armée franque de trois mille soldats. Ils peuvent opposer dix hommes à chacun des nôtres et détruire notre armée, ne laissant en vie qu'un homme sur vingt.

Il y eut une longue pause pendant laquelle St. Clair songeait aux paroles de l'Hospitalier, puis il leva la main en signe de supplication.

— Je ne mets pas en doute ce que vous venez de me dire parce que j'ai entendu raconter des choses semblables par d'autres. Mais malgré tout cela, et malgré toute la logique et l'attention qu'on peut y apporter, les nombres dont vous parlez défient l'entendement. Dix-neuf hommes tués sur chaque vingtaine ? Comment une armée, quelle qu'elle soit, peu importe la qualité de son entraînement et la profondeur de son zèle, peut-elle accomplir un tel massacre ?

— Avec des projectiles.

Montdidier avait laissé tomber ces mots sur un ton si bourru que St. Clair n'était pas certain d'avoir bien entendu.

— Quoi ? Je pense avoir mal compris. Avez-vous dit des projectiles ?

Montdidier le regarda de nouveau, le regard clair et convaincant.

— Oui, c'est ce que j'ai dit. Des projectiles… des flèches, pour être précis.

— Ah ! Des flèches… des flèches tirées par des arcs !

Le visage de Montdidier prit une expression de colère.

— Oui, c'est ça : des flèches, des projectiles tirés par des arcs. Ils nous ont massacrés avec des flèches. Ils nous ont littéralement arrosés de flèches, de tous côtés, sans arrêt. Puis, le soir venu, ils ont tué nos chevaux, sachant qu'un chevalier en armure se retrouve sans défense quand il se voit forcé de combattre à pied, dans le sable. Des flèches, maître St. Clair. Ils s'en servaient pour nous démoraliser… pour nous énerver et nous effrayer et en fin de compte nous détruire, nous forçant à prendre des mesures désespérées que nous n'aurions pas prises en d'autres circonstances. Nous étions impuissants devant eux.

— Je sais, acquiesça Henry, et je ne me moque pas de vous. J'en ai entendu parler auparavant. Je pensais seulement, une fois de plus, à la folie que constituait l'interdiction pontificale des arcs en terre chrétienne. Cette interdiction nous a coûté cher à Hattîn. Et pourtant… il est évident qu'une fois lancée, une flèche est perdue. On ne peut pas l'utiliser de nouveau. Mais vous décrivez un nombre prodigieux de flèches. Il doit bien y avoir une certaine exagération là-dedans.

— Oui, répondit Montdidier, c'est ce que se dit toute personne qui n'y était pas. Vous n'êtes pas le seul à penser cela et à mettre mes paroles en doute à ce sujet. Mais je l'ai vu de mes propres yeux.

Il se releva dans un mouvement fluide et s'approcha de la rambarde du navire, où il posa les mains. Il contempla l'océan jusqu'à ce que St. Clair croie qu'il avait exprimé tout ce qu'il souhaitait et qu'il n'en dirait pas plus. Depuis que le vent était tombé, la taille des vagues avait continué de diminuer, de sorte que le navire progressait maintenant sans roulis ni tangage, doucement. Le ciel était presque entièrement bleu en cette fin d'après-midi, le soleil approchant de l'horizon qui était maintenant tout à fait visible, à l'ouest, derrière Montdidier. Mais celui-ci se tourna de nouveau vers St. Clair, s'adossant au bastingage et y posant les coudes.

— Avez-vous déjà vu un chameau, sire Henry ?

— Oui, acquiesça Henry, des deux types – avec une bosse et avec deux –, et nombre de fois. Il y a un homme qui amène chaque année à Poitiers toute une variété d'animaux étranges et sauvages pour le festival du milieu de l'été. Les gens viennent en foule et dépensent des sommes considérables pour s'émerveiller devant ces bêtes.

— Vous comprenez donc que le chameau est un animal de trait, très large, extrêmement robuste et capable de porter de lourdes charges pendant de longues périodes, tandis qu'une flèche ne pèse pratiquement rien. Un carquois rempli de flèches – une vingtaine ou plus – est très léger, comparé à une épée ou à une

hache. Alors, permettez-moi de vous demander ceci : combien de flèches minutieusement empaquetées et attachées en ballots pensez-vous qu'un chameau puisse transporter ?

St. Clair ne put que secouer la tête.

— Je n'en ai aucune idée, mais compte tenu de la façon dont vous le demandez, je peux supposer que ce nombre est beaucoup plus élevé que celui que je pourrais suggérer.

— Beaucoup plus, en effet, répondit l'Hospitalier. La seule limite qui s'appliquerait à une telle charge est le volume des ballots de flèches, non leur poids. Maintenant, imaginez un certain nombre de ces ballots, tous bien attachés, contenant vingt-cinq flèches chacun. Chaque ballot aurait environ l'épaisseur de deux poings.

Il illustra ses paroles en plaçant ses poings fermés l'un contre l'autre, pouce contre pouce.

— Imaginez des caisses faites de lattes et de fils – des cages légères mais solides, chacune de la longueur d'une flèche –, et suffisamment profondes pour contenir dix ballots d'un côté et de l'autre, et quatre de haut. Chaque caisse contiendrait un millier de flèches, et il ne faudrait pas un génie pour attacher ensemble six de ces caisses de chaque côté d'un chameau. Ceci représente douze mille flèches, transportées par une seule bête.

St. Clair secoua les épaules en souriant et en écartant les bras.

— Je vous l'accorde, c'est là une supposition fort intéressante, dit-il d'une voix douce. Pourvu, bien sûr, qu'on puisse trouver douze mille flèches.

— Trouver douze mille flèches ? Sire Henry, l'armée qui nous a vaincus à Hattîn était presque entièrement composée d'archers… d'archers à cheval, et leurs chevaux étaient beaucoup plus petits que les nôtres, plus vifs et plus minces, plus rapides et plus agiles. Dans cette campagne, chaque archer transportait ses propres flèches, c'est-à-dire au moins trois ou quatre carquois bien remplis. Mais Saladin avait déjà imaginé la suite des choses et il savait ce qu'il devait faire. Des mois avant qu'il ait rassemblé son armée, faisant venir ses soldats d'Égypte et de Syrie, d'Asie mineure et d'autres fiefs sous son commandement, il avait ordonné qu'on fabrique des flèches en quantité telle qu'on n'en avait jamais vu auparavant, et qu'on les expédie aux endroits où les divers contingents de son armée allaient se retrouver.

— Et il les a toutes chargées sur un chameau… Est-ce cela que vous alliez dire ?

— Non, sire Henry, ce n'est pas ce que j'allais dire. Cela n'équivaudrait qu'à douze mille flèches. Au moment où il nous a attaqués, en allant assiéger Tibériade, Saladin avait dans sa caravane soixante-dix… soixante-dix chameaux chargés de flèches supplémentaires. Je ne sais pas combien ils transportaient de flèches en tout, mais quand le massacre à Hattîn s'est terminé, les musulmans se vantaient entre eux d'avoir transformé les cochons de chevaliers et de soldats en autant de hérissons. Je n'ai jamais rien vu qui ressemble à la pluie de flèches qui nous est tombée dessus ce jour-là.

— Soixante-dix chameaux… Comment savez-vous cela ?

— J'ai été leur prisonnier et je parle leur langue. Je les ai entendus en parler par la suite, et ils ont évoqué les difficultés qu'ils avaient eues à récupérer les flèches après la bataille.

St. Clair se sentait maintenant tout à fait mal à l'aise.

— Attendez un moment, parce que je ne suis pas certain de bien comprendre. Êtes-vous en train de me dire qu'à Hattîn l'armée chrétienne a été détruite à distance, sans jamais en venir au corps à corps avec l'ennemi ? Si c'est le cas, cela contredit tout ce que j'ai entendu à propos de cette bataille. Qu'en est-il des actes de bravoure de divers chevaliers et de la charge des Templiers ?

— Quelle charge ? demanda Montdidier d'un ton bourru. Les Templiers n'ont fait aucune charge héroïque à Hattîn. Essayer de s'approcher de l'ennemi, c'était comme tenter de saisir de la fumée. Ils étaient, et de loin, beaucoup plus nombreux, et ils chevauchaient en cercle autour de nous. Chaque fois que nous essayions de les attaquer et d'engager le combat, leurs formations se désintégraient et se dispersaient à notre approche. Ils s'éloignaient alors à une distance de sécurité, nous laissant chevaucher vers eux puis, refermaient le cercle derrière nous, nous coupant de nos propres troupes et exposant nos flancs à leurs archers. Les chevaliers du Temple formaient l'arrière-garde. Après plusieurs tentatives d'engagement, ils ont compris ce qui se produisait et ils ont battu en retraite afin de renforcer le campement du roi sur le monticule surplombant le lieu de la bataille. Mais les gens du roi avaient planté leurs tentes entre la troupe principale du roi et les Templiers, de sorte que ces derniers durent chevaucher autour des tentes et entre elles, recevant des flèches par-derrière alors qu'ils se gênaient les uns les autres en essayant de trouver un chemin à travers les tentes et les milliers de cordes qui entravaient les mouvements de leurs chevaux.

Montdidier s'interrompit un instant avant de poursuivre.

— Aucune partie de notre armée n'a même failli engager un combat au corps à corps avec l'ennemi ce jour-là. Certains chevaliers y sont parvenus, mais ils étaient peu nombreux contre des hordes de musulmans et ils ont été rapidement massacrés. Les musulmans ont fait en sorte que notre cavalerie, forte de quelque douze mille hommes, s'avance jusqu'au milieu de leurs rangs – il s'agissait de la même tactique, celle qui consistait simplement à les laisser avancer en reculant, sans se battre –, puis ils les ont suivis et tués un à un en leur tirant dessus de chaque côté alors que l'infanterie tentait de se frayer un chemin vers le lac. Personne n'a survécu. Et voilà en résumé l'histoire de la bataille de Hattîn : nous sommes demeurés assis, impuissants, sur nos chevaux et avons été abattus les uns après les autres. L'armée de Saladin a mieux manœuvré que la nôtre, elle était beaucoup mieux préparée et le nombre de ses soldats était largement supérieur. Nos chefs ont été impuissants. L'ennemi a eu l'avantage. Ce ne fut pas un événement glorieux pour la chrétienté.

Il détourna le visage, se racla la gorge et cracha, tout son corps irradiant le dégoût et l'outrage.

— Nos chefs, les ai-je appelés. Ah ! puisse Dieu me pardonner, mais j'ai observé de meilleurs chefs à la tête d'une bande de rats que je n'en ai vu à Hattîn. J'ai vu de l'arrogance, de la stupidité, de l'ignorance et de la vantardise à profusion, mais le sens du commandement, l'habileté et les comportements inspirants ? Que Dieu nous vienne en aide la prochaine fois, puisque nous sommes assez fous pour y retourner.

— Vous croyez que les événements se répéteront ?

— Vous en doutez ? demanda Montdidier en haussant les sourcils. Qu'est-ce qui a changé entre alors et maintenant ? Les vieux commandants insolents comme Ridefort ont disparu, mais nous les avons remplacés par des hommes encore plus sots. Je vous le jure, maître St. Clair, si nous combattons de la même façon dans cette prochaine guerre, avec cette condescendante conviction de notre supériorité, Saladin nous accueillera avec exactement les mêmes tactiques et parviendra précisément au même résultat. C'est pourquoi les rois doivent absolument comprendre que nous devons changer notre manière de faire.

St. Clair ouvrit la bouche pour parler, mais la referma, hésitant visiblement à dire ce qu'il avait à l'esprit, et le chevalier de l'Hospital attendit, les sourcils légèrement haussés, jusqu'à ce qu'il prenne finalement la parole.

— Y a-t-il…, commença Henry, puis il toussa pour s'éclaircir la gorge. Il y a une question que je dois poser, simplement pour ma propre paix d'esprit. Existe-t-il… est-il d'une quelconque façon possible que la défaite de Hattîn ne soit qu'un accident de guerre ? Les choses se seraient-elles terminées autrement si les deux armées s'étaient rencontrées ailleurs, un autre jour ?

Montdidier secoua la tête d'une manière convaincue.

— J'en doute. Il aurait pu y avoir des différences mineures dans la façon dont le combat s'est déroulé, mais le résultat aurait été le même. Le lendemain de la bataille, le 5 juillet, quand les médecins sarrasins soignaient mes blessures, Tibériade, qui était assiégée, s'est rendue – ce qui n'a rien de surprenant, me direz-vous, puisque les citoyens de la ville avaient observé le massacre du haut de leurs murs la veille –, mais cinq jours plus tard, le dixième jour du mois, Acre est tombée. Puis, l'une après l'autre, en une rapide succession, l'armée de Saladin a pris Naplouse, Jaffa, Toron, Sidon, Beyrouth et Ascalon. Toutes étaient des villes fortifiées. Par la suite, à l'exception de quelques rares châteaux éparpillés qui tenaient encore le coup dans des endroits reculés, seuls le port de Tyr et la ville de Jérusalem elle-même sont demeurés aux mains des chrétiens. Et un mois plus tard, en septembre, Jérusalem est aussi tombée aux mains de Saladin. Aucun de ces événements ne s'est produit par hasard.

— Oui…

St. Clair se leva et se frotta les yeux avec les poings. Sire Gauthier se contenta d'attendre, lui laissant le temps de réfléchir. St. Clair dit finalement :

— Je ne suis pas roi, mais à partir de ce moment, je souscris à votre point de vue.

Puis, il traversa le pont jusqu'au bastingage de tribord où il se tint debout, tournant le dos à Montdidier et regardant tranquillement les étoiles à l'horizon.

L'Hospitalier demeura où il était, hésita un moment en observant le dos de St. Clair et la carrure de ses épaules, puis il fit demi-tour et s'éloigna.

— Par tous les saints du ciel, Henry, parle-moi franchement ! Si je voulais entendre des suppositions et des mystères, j'appellerais un prêtre. Tu es mon maître d'armes, alors j'exige que tu me parles sans détour. Tu as vu ce matin comment nous comptions transporter notre armée jusqu'en Outre-mer, mais jusqu'ici, tu n'as rien dit sur la façon dont nous devrions nous comporter quand nous y arriverons et que nous serons obligés de faire face à Saladin et à ses musulmans. Comment devrions-nous aborder cette tâche, les affronter sans subir le même sort que Guy de Lusignan et l'armée du royaume de Jérusalem ? Bon Dieu, Henry, j'ai besoin de conseils à ce sujet avant d'en parler aux autres. Philippe Auguste va se mettre dans tous ses états s'il soupçonne seulement que je n'ai pas encore trouvé de réponse à cette question.

Richard avait raison, bien sûr. En tant que duc d'Aquitaine, roi d'Angleterre et codirigeant de la nouvelle expédition visant à reprendre la Terre sainte, Richard s'attendait à recevoir des renseignements et des conseils directs, sans équivoque, de son nouveau maître d'armes, et il en avait besoin. Plus précisément, il avait besoin de savoir exactement quelles tactiques originales et novatrices St. Clair avait mises au point afin d'offrir à ses armées quelque espoir de victoire contre les hordes de Saladin. Henry chevauchait maintenant depuis trois jours avec son duc, attendant l'occasion de présenter ses trouvailles et ses propositions sans craindre constamment d'être interrompu. Richard s'inquiétait de plus en plus à propos de l'organisation du périple maritime jusqu'en Outre-mer. La grande flotte n'avait pas encore commencé à s'assembler, et cela ne se produirait pas avant les deux prochains mois, mais le commandant de la flotte, Robert de Sablé, œuvrait déjà depuis des mois avec ses quartiers-maîtres et ses subordonnés, et ils avaient cerné, catégorisé et organisé la multitude d'aspects logistiques de l'entreprise, les hommes et le matériel étant déjà réunis dans plus d'une vingtaine des principaux ports. Ce matin-là, Henry et Richard avaient chevauché ensemble, inspectant les troupes et passant les plans en revue. Le temps s'était écoulé rapidement, et leur travail avait porté ses fruits, Richard saisissant l'occasion de faire plusieurs propositions concrètes et intelligentes à Sablé concernant la répartition de l'espace dans les navires pour les chevaux, la sellerie et les armes, y compris leurs immenses machines de siège, qui seraient expédiées en pièces détachées.

— Eh bien, sire ? As-tu une réponse pour moi ?

Saisissant l'occasion, St. Clair prit rapidement la parole.

— Oui, mon suzerain, j'ai une réponse. Mais il faudra que vous me consacriez au moins une heure de votre temps pour que je vous explique mon idée, et ensuite, vous voudrez probablement prendre une journée ou deux pour l'examiner.

Ils venaient de quitter Plymouth, la ville côtière du sud de l'Angleterre et l'un des principaux ports de rassemblement de la flotte du roi, et ils chevauchaient

dans un vaste pré que dominaient de magnifiques arbres solitaires, des chênes, des ormes et des bouleaux, un large et charmant cours d'eau serpentant parmi eux. Richard regarda autour de lui et tira les rênes de son cheval pour l'orienter à droite, vers l'endroit le plus près de la rivière.

— Alors, viens. S'il me faut passer une journée entière à réfléchir, prenons le temps de nous asseoir tranquillement ici, sur la rive de ce cours d'eau, et parlons.

Il tourna la tête et regarda par-dessus son épaule son garde du corps et compagnon perpétuel, le taciturne mais férocement loyal chevalier Angevin Baudouin de Béthune, lequel se trouvait à son poste habituel, à quatre longueurs de chevaux derrière son duc.

— Baudouin, as-tu de la nourriture et des boissons ? demanda Richard.

— Oui, monseigneur.

— Bien. Alors, nous allons nous arrêter ici et manger près du ruisseau quand tu seras prêt.

Richard Plantagenêt mangeait de la même façon qu'il faisait toute chose, c'est-à-dire avec une impatience et une concentration totales. Regardant le duc consommer le morceau de volaille qu'il tenait à la main, le déchirant avec ses dents et engouffrant jusqu'aux minuscules os, sa barbe et son menton dégoulinant de graisse, Henry aurait voulu lui dire de ralentir et de prendre le temps de savourer la viande, mais il était assez sage pour se taire. Le besoin de manger s'était immiscé entre Richard et ce qu'il souhaitait faire ensuite – besoin agaçant, certes, mais qu'il fallait satisfaire, et le plaisir, pour le roi, n'intervenait aucunement dans ce processus. Quand Richard eut finalement terminé, jetant les restes de la carcasse dans la rivière et essuyant la graisse de ses doigts avec une poignée d'herbe, Henry mit calmement de côté son propre repas à demi consommé et se prépara à faire face à ce que le duc pourrait lui jeter à la tête. Il n'eut pas à attendre longtemps.

— Montdidier m'a dit que vous aviez eu de longues discussions, et il affirme que tu as compris l'importance de son point de vue plus rapidement que tous ceux à qui il en a parlé, à part moi, bien sûr. Alors, qu'as-tu à me dire ?

— Rien de plus que ce dont vous vous êtes déjà rendu compte, monseigneur : il nous faut absolument revoir, dans ses moindres détails, notre façon d'agir pendant la campagne à venir, et nous devons le faire immédiatement. En vérité, nous aurions dû commencer il y a des mois, au moment où le chevalier de Montdidier est arrivé et a révélé la vérité sur ce qui s'était produit à Hattîn. Mais à ce moment, peu parmi vos gens ou vos alliés l'ont cru. J'avoue qu'au début j'ai trouvé difficile de le croire, puisqu'il semblait être le seul à donner un avertissement et à exprimer son mécontentement en revenant d'Outre-mer.

— Ah ! mais c'est là la différence ! répondit le duc. Montdidier est un homme de principes qui ne craint pas de dire la vérité. Il se soucie peu de ce que pensent les autres de lui, et il est unique pour cette raison. En ce qui concerne ceux qui sont revenus de Terre sainte avec des récits différents, je ne doute aucunement que certains d'entre eux aient agi ainsi pour éviter d'être châtiés pour leur lâcheté, tandis que d'autres cherchaient probablement à faire passer

pour plus héroïques qu'ils ne le furent en réalité leurs faits d'armes et leur survie. Et évidemment, les prêtres ont leurs propres raisons et explications pour tout. Ils s'efforcent de faire peser sur nous un sentiment constant de culpabilité pour que nous retournions là-bas aussi vite que possible afin de nous racheter et d'expier nos péchés. Ils nous parlent de nos lacunes et de nos péchés, mais ce sont des prêtres, alors ils ne peuvent pas nous dicter la façon de combattre et de remporter une guerre. Mais tout cela n'a plus aucune importance maintenant, parce que nous avons appris la vérité par la bouche d'un homme en qui nous pouvons avoir confiance. Alors, que souhaites-tu que je fasse ? Quels changements as-tu à l'esprit en ce qui concerne notre plan de bataille ?

— Stabilité et consolidation.

Comme il le faisait toujours quand ils étaient seuls et discutaient de stratégie, St. Clair, sans s'en rendre compte, parlait à Richard sans mentionner ses titres honorifiques.

— Explique-moi ça, répondit Richard d'un air interrogateur.

— Avec plaisir. L'armée vaincue à Hattîn était beaucoup trop mobile et vulnérable devant les tactiques qu'utilisait contre elle Saladin. Au fil du temps, je suis devenu convaincu que le peu de discipline qui existait parmi les Francs manquait d'unité – trop de factions étaient représentées au sein de l'armée, et chacune d'entre elles œuvrait contre l'autre. Les chevaliers du roi Guy étaient jaloux des Templiers et, malgré la cause qui les unissait en cette occasion, les Templiers et les Hospitaliers se détestent. Puis, le roi Guy lui-même, à cause de sa propre faiblesse, avait peur d'être rabaissé publiquement par Ridefort et Châtillon comme cela s'est produit auparavant à maintes occasions. Le comte de Tripoli, Raymond, de même que ses partisans ont représenté la voix de la raison, mais personne n'en a tenu compte en raison de la trêve que Raymond avait négociée avec Saladin. Et tous cherchaient à obtenir leur gloire personnelle, faisant à cheval des sorties désorganisées pour engager le combat contre l'ennemi. Ainsi, ils jouaient exactement le jeu de Saladin, qui faisait tout pour les encourager, puis évitait leurs assauts et les décimait de loin. Montdidier vous a-t-il parlé des flèches supplémentaires ?

— Oui. Soixante-dix chameaux chargés à bloc. Mais je ne suis pas sûr d'y croire. Il y a trop de place à l'exagération.

— Croyez-le, et tirez-en une leçon, répondit St. Clair. Je n'ai cessé d'y penser depuis qu'il m'en a parlé, et je suis maintenant persuadé que l'Hospitalier a raison. Il s'agit de renseignements extrêmement précieux à propos d'un ennemi que nous n'avons pas encore rencontré, renseignements qui nous montrent à quel point ce sultan est à la fois prévoyant et original. Il a préparé tout cela à l'avance pendant des mois, peut-être même des années, et il a fait fabriquer ces flèches dans ce but. J'en déduis qu'il a une grande confiance en lui-même et en ses troupes, et également qu'il a peu de respect pour nous, Francs de toutes origines, en tant que guerriers. Il a adopté ces mesures et fait confectionner ces flèches simplement parce qu'il savait à quel point les Francs seraient prévisibles quand

la bataille aurait finalement lieu, et il s'est servi de cette prévisibilité pour les anéantir.

— Alors, nous devons devenir imprévisibles, répliqua le roi, le regard dans le lointain. Je suis d'accord. Que proposes-tu que nous fassions pour y parvenir ?

St. Clair eut un geste de dénégation.

— Non, pas imprévisibles ; ce serait suicidaire. Simplement moins prévisibles. Il nous faudra faire en sorte que Saladin et ses émirs – je crois que c'est ainsi qu'il appelle ses généraux – constatent que nous ne nous laisserons plus entraîner à pourchasser follement ses unités. Cette fois, ils devront venir à nous, et quand ils le feront, nous serons prêts à les accueillir.

Richard inclina de nouveau la tête en signe d'acquiescement puis, parlant d'une voix douce, sur un ton presque songeur, il dit :

— Cela semble logique. Mais en réalité, Henry, dans quelle mesure serons-nous réellement prêts à faire face à un si grand nombre de combattants ? Il faut admettre que nous serons plus nombreux cette fois que ne l'étaient Guy et ses malheureux compagnons à Hattîn. Ils n'étaient même pas quinze mille, et quand nous aurons rejoint Barberousse, nos armées réunies atteindront le chiffre de trois cent mille hommes. Mais il se peut également qu'il y ait davantage d'infidèles pour nous faire face, car les territoires de Saladin sont immenses. Seul le temps nous le dira. Toutefois, s'ils utilisent la tactique des tempêtes de flèches – et je ne peux imaginer de raison pour eux d'agir autrement –, nos hommes se retrouveront sans défense. Nous serons abattus par milliers.

— Peut-être, mais seulement si nous laissons l'ennemi nous approcher suffisamment.

En entendant ces paroles, Richard redressa la tête et ses yeux se plissèrent en deux fentes minces. Pendant un long moment, il observa St. Clair d'un air perplexe puis il inclina la tête.

— Très bien. Alors, dis-moi : comment allons-nous faire en sorte qu'ils demeurent à une distance respectable ?

— En tirant davantage qu'eux. Vos grands arcs anglais, monseigneur, et vos gastrophètes… vos arbalètes angevines. Ces deux armes ont une portée beaucoup plus longue que celles des Sarrasins. Leurs arcs sont dérisoires par rapport aux vôtres. Nous leur apprendrons à trembler de peur devant nos arbalètes.

— Et ils auront bien raison de les craindre. Mais nous sommes loin d'en avoir suffisamment – même des gastrophètes ordinaires, sans parler des arbalètes. Et je suis le seul à en posséder dans toute la chrétienté, alors nous ne devons nous attendre à aucune aide de la part de nos alliés.

St. Clair sembla peu impressionné.

— Nous n'en aurons pas besoin, dit-il. J'ai déjà prévu que vous seriez d'accord et j'ai réquisitionné du nouveau matériel auprès de nos armuriers, ici et chez moi.

— Par tous les saints, tu as osé faire cela ? demanda Richard sans montrer la moindre colère, mais en haussant simplement un sourcil, le regard amusé, devant l'effronterie de St. Clair. Quand l'as-tu fait et combien en as-tu demandé ?

— Autant qu'ils pourront en fabriquer avant que nous prenions la mer. J'ai demandé un premier lot de cinq cents, et encore plus si le temps le permet. Et je l'ai fait il y a une semaine, transmettant des ordres à Poitiers par navire rapide, puisque c'est le seul endroit, de nos jours, où on peut fabriquer l'arbalète. Bien sûr, ce ne seront pas toutes des arbalètes d'acier – je comprends qu'elles soient extrêmement difficiles à fabriquer, alors j'ai demandé que l'on fabrique l'autre type le plus puissant, le lourd arc de bois et de corne. J'ai aussi ordonné à la manufacture secondaire, à Tours, de fabriquer cinq cents gastrophètes de bois et de tendons… et j'ai demandé à vos fabricants anglais d'accroître leur production, même si, entre-temps, j'ai appris qu'ils travaillaient déjà au maximum de leur capacité.

Richard émit une profonde inspiration, puis fit de la tête un signe d'acquiescement, démontrant qu'il approuvait l'initiative de St. Clair.

— Alors, qu'il en soit ainsi. Tu as bien fait. Maintenant, comment allons-nous enseigner le maniement de ces armes avant même de les avoir en notre possession ? Ce sera compliqué, Henry. Aucune des recrues que nous choisirons ne connaîtra la façon de s'en servir.

— C'est vrai, monseigneur… mais vous avez déjà confié à mon fils André la tâche de former des entraîneurs, et nous pouvons demander aux hommes qu'il a déjà formés d'entraîner les nouveaux. Combien d'arbalétriers avez-vous sous vos ordres en Aquitaine ?

— En Aquitaine ? Pas beaucoup. J'en ai davantage en Anjou, et d'autres dans le Poitou, dit Richard en pinçant les lèvres, calculant mentalement. En Aquitaine, il m'en reste peut-être cinq cents, peut-être six cents. J'en ai amené deux cents avec moi en Angleterre – vingt escouades de dix hommes.

— Et qu'en est-il des autres armes, les gastrophètes ?

— À peu près autant, je dirais, si tu parles encore de l'Aquitaine… peut-être une centaine ou deux de plus… disons, près d'un millier. Mais encore là, j'en ai davantage en Anjou et dans le Poitou. Et avant que tu poses la question, j'ai un millier d'archers dans ma suite et j'en ajouterai au moins autant avant que nous quittions l'Angleterre.

Richard s'appuya le dos contre l'arbre derrière lui et fixa l'horizon, revoyant de toute évidence les chiffres qu'il venait de citer. Dans l'ensemble, ils formaient un très mince pourcentage de l'armée de cent mille hommes qu'il regroupait contre Saladin, avec le roi de France et d'autres alliés de moindre importance. Il se félicita d'abord de cette entreprise dont le crédit, crut-il, lui revenait en entier, puis il dut reconnaître avec réticence que son père avait grandement contribué à ce qu'ils eussent réuni autant d'hommes. Ses espions lui avaient signalé que Frédéric Barberousse, le chef du Saint-Empire romain germanique, assemblait, selon les rumeurs, une armée de deux cent cinquante mille hommes dans ses territoires germains pour contribuer à la nouvelle guerre du pape, mais d'après les derniers rapports de ces mêmes espions, il doutait maintenant que les bataillons de l'empereur germanique puissent contenir de nombreux archers d'un type quelconque.

Richard sortit de ses réflexions et regarda St. Clair.

— As-tu pensé à la façon dont nous devrions déployer ces nouvelles troupes que tu as imaginées ?

— Oui, monseigneur. La stratégie est assez facile à expliquer, mais je n'ai pas encore mis au point les détails tactiques précis. Maintenant que j'ai obtenu votre accord sur la nécessité de poursuivre le travail, j'y consacrerai plus de temps.

— Et c'est là ce que tu voulais dire par « stabilité et consolidation » ?

— Exactement. Comme je l'ai dit, le détail des stratégies demeure vague… Elles ne sont pas encore tout à fait claires dans mon esprit. Mais je sais que nous devrons utiliser les nouvelles armes avec des troupes tactiques, mobiles, mais en mesure de rester en place pour repousser une attaque en force. Et elles devront servir à appuyer notre cavalerie.

— Et en ce qui concerne notre infanterie ?

— Encore une fois, à la manière des anciens, nous regrouperons les hommes en factions au sein desquelles chaque homme dépendra du soutien et de la force de son voisin.

— Les anciens, murmura Richard en inclinant lentement et délibérément la tête. Tu veux dire, les anciennes légions romaines ?

— Oui, précisément : des troupes solides, inébranlables, puissantes, autonomes, rigoureusement disciplinées et pratiquement indestructibles.

— Je vois. C'est là toute une liste de qualités.

— Oui, mais c'est possible… et nécessaire, si nous voulons affronter les légions que Saladin dirigera contre nous. Nous pouvons y parvenir, mais nous n'avons pas de temps à perdre.

— Et que ferons-nous pour nous protéger de ces pluies de flèches ?

— Si besoin est, répondit St. Clair, nous réinventerons la tortue romaine et abriterons nos soldats sous de solides boucliers d'acier.

Richard regarda son compagnon pendant un long moment, puis hocha la tête.

— Très bien, faisons cela. As-tu autre chose à me dire ?

— Oui, monseigneur. Les Sarrasins ont pris toutes les villes et les fortifications franques en Outre-mer, et cela signifie que nous devrons les reprendre en les assiégeant. J'avais pensé vous informer de la nécessité d'apporter des machines de siège à cette fin, mais nous en avons discuté ce matin et il semble que la situation soit bien en mains.

— Oui. Ce dont nous avons vraiment besoin, c'est d'entraîneurs qui formeront les recrues, à la fois pour l'infanterie et les archers. Alors, voilà ce que nous allons faire. Tu vas passer cette nuit avec moi – toute la nuit, si nécessaire –, et nous allons nous concentrer sur les principes et la logistique de tes nouvelles idées jusqu'à ce que nous dressions une liste claire de tout ce dont nous aurons besoin. Ensuite, je m'occuperai moi-même du reste et m'assurerai de choisir les hommes les plus compétents qui s'occuperont de faire appliquer ces principes. Entre-temps, tu retourneras chez toi aussitôt que possible et tu commenceras l'entraînement d'un corps d'armée beaucoup plus vaste qui utilisera ces

arbalètes. Emploie d'abord des volontaires, puisqu'ils sont plus susceptibles d'apprendre rapidement, mais recrutes-en d'autres au fur et à mesure, et trouve-les là où tu le jugeras nécessaire. Je te donne carte blanche en cette matière. Toutefois, je soupçonne que nos alliés français, et sans doute même plusieurs autres, voudront nous envoyer une partie de leurs hommes pour que nous les formions, maintenant que nous pouvons ouvertement utiliser ces armes contre les musulmans. Mais ils devront d'abord envoyer leurs meilleurs forgerons dans nos arsenaux en Anjou et en Aquitaine pour qu'ils apprennent la façon de fabriquer l'arbalète…

Il s'interrompit en milieu de phrase en remarquant l'expression sur le visage de St. Clair.

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

— Pardonnez-moi, monseigneur, fit sire Henry en secouant la tête d'un air perplexe, mais avez-vous l'intention que je parte avant ou après votre couronnement ?

— Es-tu fou, Henry ? Avant, bien sûr. Ce que tu as à faire est beaucoup trop important pour te retarder d'un mois entier, en particulier sous prétexte d'assister à de pompeuses cérémonies religieuses. Je veux que tu partes dans moins d'une semaine. Je te raconterai le couronnement quand nous nous reverrons. Maintenant, partons, parce que nous avons encore plusieurs milles à parcourir, et je veux commencer à travailler sur ces plans ce soir même.

Il se retourna pour regarder Baudouin de Béthune, lequel était assis à quelque distance, attendant d'être convoqué.

— Baudouin, nous partons maintenant. Rassemble tout ce qu'il faut et suis-nous aussi rapidement que possible.

Alors que Baudouin se remettait agilement sur ses pieds, Richard fit de même, puis il tendit la main pour aider sire Henry à se relever.

— Tu as bien agi, Henry, dit-il. Tu as justifié la foi que j'avais en toi. Tes facultés sont plus aiguisées qu'elles ne l'ont jamais été, et ton souci des détails constitue mon plus précieux atout. N'arrête jamais de penser comme tu le fais. Maintenant, en selle.

Chapitre 10

Sire Henry St. Clair se tenait au sommet d'une longue dénivellation, droit comme une flèche, sur son cheval. Devant lui, s'étendant des deux côtés, se trouvait un immense champ d'exercices dont les limites se perdaient dans le lointain. Derrière lui, de l'autre côté de la douve de protection, s'élevaient les hauts murs du château de Baudelaire, dont l'ombre de fin d'après-midi s'allongeait bien au-delà de l'endroit où il était. Toute la zone située sur sa droite était réservée aux chevaux et aux cavaliers, aux groupes de chevaliers et aux formations d'hommes d'armes chevauchant ici et là, tous intensément concentrés sur leurs exercices, et Henry était heureux de les laisser s'occuper d'eux-mêmes. Il était beaucoup plus intéressé par ce qui se passait à la gauche du champ, où un nombre incalculable de rangées d'arbalétriers, les plus près se trouvant presque directement sous son poste d'observation, lançaient des volées de carreaux sur des cibles à une distance considérable. Plus loin encore, par-delà les arbalétriers, les soldats anglais de Richard s'exerçaient avec leurs longs arcs, mais ils étaient si éloignés que St. Clair pouvait à peine les voir et distinguer leurs mouvements. Comme aux cavaliers, il leur accordait peu d'attention, concentré qu'il était sur les arbalétriers, lesquels constituaient la seule raison de son retour impromptu en Aquitaine au milieu du mois d'août de l'année précédente. C'était maintenant la mi-juin de l'an de grâce 1190, et les dix derniers mois, pour St. Clair, avaient semblé se dérouler comme un long rêve confus.

La tâche qui l'attendait à son retour à Poitiers avait été titanesque. Il avait dû rassembler et former un nouveau corps d'artillerie équipé d'armes dont la puissance et l'efficacité variaient, depuis les arcs légers faits de corne laminée, de tendons d'animaux et de bois séché, dont les traits à pointes d'acier pouvaient traverser une cotte de mailles fine à partir d'une distance de quatre-vingts à cent pas, jusqu'à la toute nouvelle gamme d'armes dont la puissance culminait avec la plus récente génération d'arbalètes dont les arcs étaient faits d'acier assoupli et pouvaient transpercer la même cotte de mailles, au moyen d'un carreau d'acier solide, d'une distance de quatre cents pas.

Au départ, il sut à peine par où débuter, car la fabrique à laquelle il avait commandé son nouvel arsenal n'avait pas encore eu le temps d'en commencer la production. Il avait transmis ses ordres seulement dix jours avant d'arriver lui-même à Poitiers, et à cette époque, même s'il avait eu les armes à sa disposition, il n'avait aucun entraîneur sous la main. Cette dernière lacune, tout au moins, fut comblée en un court laps de temps. Il envoya des équipes de recruteurs de Poitiers rendre visite à chacun des vassaux de Richard en Aquitaine, dans le

Poitou et en Anjou, et leur demanda de procéder à des démonstrations. Ces recruteurs présentèrent l'arme à Tours, à Angers, à Nantes, à Nevers, à Bourges, à Angoulême et à Limoges, de même que dans une centaine d'autres villages et hameaux éparpillés entre ces villes. Ils annonçaient, après chaque démonstration, que le duc Richard cherchait des volontaires pour former son nouveau corps d'artillerie d'élite. Au cours du premier mois de cette campagne, plus d'un millier d'hommes se présentèrent à Poitiers, et Henry mit immédiatement ses arbalétriers angevins au travail afin qu'ils transmettent leur art aux nouveaux venus. À ce moment, les premières livraisons des nouvelles armes étaient arrivées des fabriques de Poitiers et de Tours, cette dernière ville fournissant les arbalètes, et l'autre, les gastrophètes plus simples, plus légers et amovibles. Dès que la production commença, elle s'intensifia rapidement.

Maintenant, après dix mois de travail éreintant, Henry avait sous la main douze cents nouveaux archers pleinement qualifiés – dont trois cents avaient été formés au maniement des arbalètes – et plus de deux mille nouveaux soldats à diverses étapes de leur formation. Parmi eux, plus de quatre cents avaient été envoyés par le roi de France, Philippe Auguste, qui exigea avec la plus grande politesse qu'Henry consente à entraîner, en son nom, ces hommes qui pourraient à leur tour revenir en France et transmettre leurs connaissances à d'autres.

Tout bien considéré, Henry avait l'impression que les efforts qu'il avait déployés en avaient valu la peine. Ce matin-là, il avait reçu la nouvelle de l'arrivée de Richard en France, la semaine précédente, et le même messager l'avait prévenu que le duc, maintenant couronné roi d'Angleterre, serait à Baudelaire au cours de l'après-midi du même jour. Sachant cela, Henry s'était organisé pour rassembler toutes ses nouvelles troupes, car il était très rare qu'un nombre si considérable d'hommes se rassemblent, simplement en raison des écarts entre les niveaux d'aptitudes des groupes de nouvelles recrues. Toutefois, ici, à Baudelaire, ayant à sa disposition un si magnifique et si gigantesque terrain d'exercices pour mettre ses prouesses en valeur, Henry était heureux de passer outre cette règle, et il jeta de nouveau un regard autour de lui, admirant l'immensité de l'endroit. Sire Henry savait que ce champ d'exercices avait été la principale raison pour laquelle le nouveau roi Richard, faisant appel au sens de l'hospitalité et du devoir du propriétaire du château, avait imposé son armée tout entière, à peine deux semaines auparavant, à Édouard de Balieul, comte des terres environnantes de Baudelaire. St. Clair, qui était arrivé avec l'armée du roi en même temps qu'il portait à Balieul cette décision de son suzerain, avait songé avec ironie que le comte avait peu de motifs d'en être reconnaissant. Mais il n'y avait pas d'autre endroit, à une centaine de milles à la ronde, qui aurait pu convenir parfaitement aux besoins de Richard ; ces terres regorgeaient d'eau potable pour ses troupes et de vastes prés où le bétail et les chevaux dont l'armée avait besoin pouvaient paître. Situé sur les berges de la Loire, près de la petite ville de Pouilly, en Bourgogne, qui fournissait chaque année à sire Henry son vin tant aimé, l'endroit se trouvait à moins de quarante milles – trois jours de

marche – de Vézelay, là où devaient se rassembler les divers contingents pour le périple vers la Terre sainte.

Convaincu que tout allait pour le mieux, sire Henry éperonna son cheval et entreprit de descendre la pente jusqu'au champ qui faisait angle sur sa gauche. Un petit groupe dense d'hommes au visage dur s'y exerçaient au maniement des lourdes arbalètes, se concentrant de toutes leurs forces sur les efforts nécessaires pour armer ces encombrants engins meurtriers. Chacun tenait fermement son arme droit vers le ciel, un pied passé dans l'étrier à son extrémité, pendant qu'il tirait des deux mains la lourde corde vers l'arrière, luttant contre l'énorme pression de l'arc d'acier, jusqu'à ce que le mécanisme fût enclenché. St. Clair demeura assis sur sa selle à les observer jusqu'à ce que leur entraîneur lève la tête, le voie et se dirige lentement vers lui. Il le salua d'un mouvement de tête.

— Maître d'armes, dit-il d'une voix basse et profonde, fort différente de celle, autoritaire, qu'il utilisait pour stimuler ses élèves. J'espère que vous êtes satisfait de tout ce que vous avez vu aujourd'hui.

Sire Henry le salua à son tour.

— Assez satisfait, Roger. Et vous, qu'en pensez-vous ? Est-ce que vos élèves français s'améliorent ?

— Cela dépend de la manière dont vous définissez une amélioration…

Il leva la main pour retenir l'attention de sire Henry, puis il adopta son ton impérieux.

— Toi là-bas, Bermond ! Retourne t'exercer, mon gars. Il n'y a pas de temps à perdre. Si tu es trop lent, tu seras mort avant de pouvoir prendre tes carreaux. Tu es censé tirer deux coups à la minute et non un coup aux deux minutes !

L'homme à qui il avait crié ces recommandations s'empressa de lui obéir, ses bras s'acharnant sur les poignées de la manivelle. Roger Bohen revint à sa conversation interrompue.

— Ça fait partie des choses dont j'ai à m'occuper. Ils pensent qu'on les rabaisse parce qu'ils sont Français, et ils murmurent sans arrêt que nos Angevins jouissent d'un avantage injuste parce qu'ils utilisent ces armes depuis des années, même si elles sont tout aussi nouvelles pour eux que pour les Français.

St. Clair sourit et hocha doucement la tête.

— Allons, Roger, ce n'est pas tout à fait la vérité… Les Angevins ont grandi en voyant ces armes utilisées tout autour d'eux. Ils les connaissent jusqu'à un certain point, tout de même. Les Français, eux, n'ont jamais posé les yeux sur un gastrophète, et encore moins sur les arbalètes, qui sont beaucoup plus grosses.

Roger Bohen et Henry St. Clair se connaissaient et se respectaient mutuellement depuis deux décennies, et ils se parlaient comme des amis.

— Vous fendez les cheveux en quatre, Henry, et vous avez tort, répondit Bohen d'une voix basse pour éviter d'être entendu de ses hommes. Ces Français se sentent rabaissés parce que même avec des débutants n'ayant aucun avantage sur eux, ils sont loin d'être aussi habiles que le sont les Angevins, et à ce rythme, il faudra des mois pour les préparer le moindrement au combat.

— Mais ils apprendront, n'est-ce pas ?

— Oui, ils apprendront… bien sûr qu'ils apprendront, dit Bohen en secouant la tête et en s'éloignant, avant d'ajouter par-dessus son épaule : Ce que je me demande, c'est s'ils apprendront suffisamment vite.

St. Clair le regarda retourner à sa tâche, puis il éperonna son cheval et tourna la tête vers l'extrémité gauche du terrain. Les formations en blocs des archers anglais de Richard lançaient sans relâche des flèches qui tombaient sur la zone ciblée comme des torrents de pluie soufflés par le vent. Chevauchant vers les rangs anglais, Henry songeait aux arbalétriers derrière lui et à la capacité qu'ils avaient de déployer un écran de projectiles capable de contrer le type d'attaque qui avait anéanti les chrétiens à Hattîn. Les longs arcs des Anglais pouvaient décocher, tirant vers le haut à partir de points très éloignés, des volées de flèches impressionnantes dont la trajectoire formait un arc parabolique, mais St. Clair avait besoin que ses arbalétriers possèdent une puissance de destruction intermédiaire afin de les appuyer : des volées plus courtes, mais non moins mortelles, tirées parallèlement au sol. Il avait entrepris depuis des mois l'entraînement de formations solides et coordonnées d'archers à portées courte et intermédiaire, qui travailleraient conjointement avec les équipes d'arbalétriers, plus restreintes mais plus efficaces. Ces troupes seraient en mesure d'intervenir de manière suffisamment dangereuse pour décourager toute attaque soutenue par les archers sarrasins, si réputés, et elles augmenteraient les chances de l'infanterie et des chevaliers chrétiens dans n'importe quelle confrontation. C'était, du moins, sa théorie, et Henry était tout à fait conscient qu'il avait parié sa propre réputation sur sa réussite.

Le son lointain de cris et d'applaudissements attira l'attention de St. Clair sur sa gauche et, comme il se tournait pour en déterminer la cause, il entendit un des soldats anglais crier le nom du roi. Il orienta alors son cheval vers l'endroit d'où il pourrait observer l'approche de Richard et il s'émerveilla, comme souvent au cours des derniers mois, devant le maintien royal et la pure assurance qui émanaient du soi-disant monarque anglais qui, bien qu'il eût passé la majeure partie de son enfance en Angleterre, avait toujours affiché un certain mépris pour ce pays, parlant à peine la langue de ses sujets, et réussissant pourtant à forcer l'admiration de tous les combattants de cette contrée guerrière, suscitant des manifestations de joie spontanées où qu'il passât.

Aujourd'hui, comme il en avait l'habitude lorsqu'il se mêlait à ses propres soldats, le roi chevauchait pratiquement seul, dédaignant une escorte officielle, flanqué seulement de deux chevaliers et de deux écuyers. Un des écuyers portait l'épée royale, avec sa poignée d'or et son fourreau étincelant de pierres précieuses, tandis que l'autre portait le heaume d'acier plat du roi avec la mince couronne dorée qui en décorait la bordure. Richard était tête nue, son capuchon de mailles rejeté sur son dos, laissant le vent jouer dans sa longue chevelure blond-roux. Il portait un magnifique manteau de soie pourpre tissé de fil d'or, dont les pans rejetés sur ses épaules permettaient de voir le surcot blanc orné de la croix rouge du guerrier sacré et non l'étendard de saint Georges qu'il portait normalement sur le devant de sa tunique – trois lions d'or aux corps allongés

traversant un champ d'un rouge brillant. Sous le surcot, il était vêtu de pied en cap d'une cotte de mailles, et son écu de combat couvrait son bras gauche, son unique lion noir rampant tourné vers la gauche sur fond rouge éclatant. Aux yeux de ses hommes, et du monde, Richard Plantagenêt avait tout du roi guerrier, mais Henry le remarqua à peine une fois qu'il eut évalué, grâce à ce premier regard, l'humeur du monarque, qu'il avait jugée agréable. Ses yeux se portèrent sur l'homme qui chevauchait à la droite du roi, son propre fils, sire André St. Clair. Il s'attendait au retour d'André, puisque celui-ci servait maintenant officiellement d'intermédiaire entre le commandant de la flotte, Robert de Sablé, et le roi. Henry ne l'avait pas vu depuis des mois et il lui vint immédiatement à l'esprit, malgré la distance qui les séparait encore, que le garçon semblait plus âgé – plus âgé et plus mature, ce qui était normal, et d'allure joyeusement insouciante, ce qui était encore mieux. Il remarqua aussi que son fils arborait encore son manteau de chevalier portant la devise des St. Clair, ce qui signifiait que, quelle que fût la façon dont il avait occupé son temps, André n'avait toujours pas adhéré à l'ordre des chevaliers du Temple. L'espace d'un instant, St. Clair fut envahi d'une immense fierté à l'égard de son fils, et songea à l'avance au plaisir qu'il aurait à s'asseoir avec lui, à entendre sa voix, à écouter ses opinions. Il sentit sa gorge se serrer et refoula l'émotion qui l'étreignait. Adoptant une attitude impassible, il éperonna son cheval pour aller à leur rencontre.

Richard le vit approcher et l'accueillit de loin avec un grand cri. Henry ne comprit pas les paroles du roi, mais il en déduisit, se fondant sur les grands signes de la main de Richard en direction d'André, qu'il lui faisait remarquer la gentillesse dont lui-même avait fait preuve en amenant son fils. Henry lui fit signe à son tour, arrêta son cheval et en descendit, attendant que la petite troupe du roi se rende jusqu'à lui. Quand ils arrivèrent, il s'avança et porta son poing droit fermé sur le côté gauche de sa poitrine pour saluer son suzerain, mais Richard scrutait déjà le lointain, son attention sans cesse changeante captée par quelque élément au-dessus de la tête d'Henry. Celui-ci attendit que le roi s'adresse à lui. Pendant un long moment, rien ne se produisit, puis Richard se retourna et lui sourit.

— Henry St. Clair, mon vieil ami. Excuse mon manque d'attention et mes mauvaises manières pour avoir semblé t'ignorer, mais j'ai cru reconnaître quelqu'un que je ne m'attendais pas à trouver ici.

Son regard se porta de nouveau au loin, puis revint à Henry.

— Mais je crois m'être trompé. Nous avons chevauché toute la journée et avons besoin de nous détendre… et d'être stimulés.

Il redressa le bras qui tenait son écu et, de l'autre main, libéra le fermoir de son manteau.

— Tomkin ! Prends ça, vite.

Alors que l'un des jeunes écuyers s'empressait de prendre le bouclier et le manteau du monarque, Richard poursuivit :

— Tu sembles dans une forme magnifique, Henry, et j'ai entendu dire que tu accomplissais un superbe travail ici, depuis ton retour d'Angleterre. Voilà !

Il se débarrassa finalement de son manteau et de son écu, puis il se dressa sur ses étriers, tirant ses coudes vers l'arrière pour détendre les muscles de son dos.

— Je me souviens t'avoir promis de te parler du couronnement, la prochaine fois qu'on se verrait… et je suis sûr que tu es anxieux d'entendre ce qui s'est passé.

Il regarda, autour de lui, l'expression sur les visages des membres de sa petite troupe, puis éclata de rire.

— Eh bien, mon ami, si c'est le cas, tu peux ravaler tes questions. Je t'envie de t'être trouvé si loin en cette occasion. C'était ennuyeux, Henry, ennuyeux. N'est-ce pas, sire André ? Bien sûr, le moment même où j'ai senti la couronne se poser solidement sur ma tête, ce seul instant a rendu tout l'événement mémorable. Mais le reste était ennuyeux à mourir, avec l'air saturé de murmures en langue latine parmi des chants lugubres, dans une mer d'encens tourbillonnant à l'odeur nauséabonde…

Ses yeux quittèrent Henry une fois de plus, tandis que l'intérêt s'éveillait dans son regard.

— Que le diable m'emporte, c'est bien Brian ! Je pensais que c'était lui en approchant, puis je l'ai perdu de vue, dit-il, visiblement impatient de repartir. Je dois parler à mon capitaine anglais, Brian d'York, mon ami, alors je te prie de demeurer ici avec ton fils pendant que je vais le voir, ou alors viens avec moi si tu veux. Ça ne devrait pas être long.

Il sourit et éperonna son cheval. Henry tourna la tête pour regarder son fils qui l'observait d'un air interrogateur, flanqué de l'autre chevalier escortant le roi. Henry estima que l'étranger avait à peu près l'âge de son fils, peut-être un an ou deux de plus. Il inclina courtoisement la tête en direction de l'homme, puis s'adressa à André.

— Eh bien, qu'en penses-tu ? Allons-nous rejoindre le roi ?

André sourit et haussa les épaules. L'espace d'un instant, Henry crut déceler dans le regard de son fils un sentiment inattendu, une sorte d'amertume, mais lorsqu'il le regarda de plus près, il ne vit rien et écarta cette idée.

— Si, comme je le crois, il est parti combattre à pied les soldats anglais, dit André, nous ne devons pas manquer ce spectacle parce que j'ai entendu dire qu'il se débrouillait fort bien.

Il se pencha sur sa selle, tendant la main vers son père qui la saisit chaleureusement.

— Bonjour, père. Permettez-moi de vous présenter sire Bernard de Trémelay, qui nous a accompagnés depuis Orléans.

Sire Henry inclina cordialement la tête en direction du nouveau venu.

— Trémelay, dites-vous, d'Orléans ? N'y a-t-il pas eu jadis un maître du Temple qui portait le même nom et venait aussi d'Orléans ?

— Sire Bernard de Trémelay, précisa l'étranger en souriant. Vous avez une excellente mémoire, sire Henry. C'était il y a plus de trente ans, et il n'a été maître du Temple que pendant un an. C'était le frère aîné de mon grand-père. J'ai

beaucoup entendu parler de lui pendant ma jeunesse, car il était fort respecté, mais je ne l'ai jamais rencontré. Allons rejoindre le roi.

Les trois hommes dirigèrent leurs montures vers l'endroit où Richard et ses deux écuyers étaient descendus de cheval, devant un petit groupe de soldats anglais agenouillés qu'Henry avait observé plus tôt. Ils n'entendirent pas les premiers mots de bienvenue mais, au moment où ils arrivèrent, Richard exhortait déjà les hommes à se relever, riant et frappant du plat de la main l'encombrant attirail qu'ils portaient.

— Relevez-vous, disait-il. Un guerrier ne doit jamais s'agenouiller devant un autre guerrier. Un genou fléchi peut signifier un serment de fidélité, de temps en temps, mais un genou qui demeure plié est un signe de soumission, et je ne tolérerai pas une telle attitude de la part d'hommes qui sont mes amis. Brian !

Il se retourna pour regarder l'instructeur, le seul parmi les soldats anglais qui ne portait pas de vêtements protecteurs.

— Choisis trois des meilleurs hommes de ce groupe… non, attends. Ce serait… peu judicieux. Je vais les choisir moi-même et en accepter les risques. Tu vas superviser le combat.

Il parcourut des yeux les douze hommes devant lui, puis leva une main.

— Maintenant, écoutez-moi tous. Je vais choisir trois d'entre vous, et nous allons combattre ; trois attaques simples, jusqu'à ce que l'un de nous tombe ou reçoive un coup solide. Brian sera l'arbitre.

Il s'arrêta et regarda le groupe avec un grand sourire, les yeux brillant de plaisir.

— Mais je vous préviens, si l'un d'entre vous tente de ménager ma personne royale et ma dignité, il se retrouvera à creuser des latrines pour les deux prochaines semaines. J'espère avoir été assez clair. Je veux vous battre tous les trois de manière honnête et équitable parce que je suis le meilleur combattant. Si vous êtes en mesure de me battre, de me jeter par terre dans la boue, alors vous avez intérêt à le faire parce que vous n'aurez pas de remerciements de ma part pour m'avoir insulté en retenant vos coups. De plus, je donnerai un besant d'or à tout homme qui parviendra à me faire tomber – à tous les trois, s'il le faut.

Il regarda de nouveau les hommes dans les yeux, puis choisit ses trois adversaires en pointant chacun d'un index impérieux.

— Toi, toi et toi, combattons. Que quelqu'un me donne un bâton, et nous allons commencer.

La rumeur à propos du combat se répandit rapidement, car le comportement du roi en compagnie de ses soldats était bien connu et, avant même que son premier adversaire et lui se fussent placés l'un en face de l'autre, une immense foule s'était formée, les encerclant de si près que les neuf soldats restants du groupe de Brian d'York durent former un cordon de protection afin de garder les gens suffisamment éloignés pour que les combattants puissent se déplacer librement. Mais ils étaient trop peu nombreux pour contrôler l'envahissante assistance. Ceux qui étaient demeurés derrière jouaient des coudes pour obtenir une meilleure place, poussant les gens devant eux, et Henry lui-même dut bientôt

intervenir pour demander l'aide de volontaires afin de contrôler le rassemblement.

Le premier combat commença de manière anodine, les deux hommes effectuant un cercle vers la gauche, se balançant avec aisance sur leurs pieds et se dévisageant mutuellement, leur bâton prêt à servir. Ils surveillaient le moindre indice d'une attaque imminente, évaluant et interprétant chaque nuance des mouvements de l'autre, chaque expression fugace du visage. Le soldat, un grand jeune homme du nom de Will dont St. Clair aurait juré qu'il avait moins de vingt ans, avait les cheveux blonds et les yeux d'un bleu étincelant, et son menton était couvert de poils épars qui allaient s'épaissir et devenir avec le temps une barbe fournie. Pour compenser son jeune âge, cependant, il avait les bras et les poignets énormes d'un archer, une caractéristique qu'Henry avait fini par reconnaître en quelques jours, depuis sa première visite en Angleterre. Le jeune homme ne semblait nullement impressionné par le fait qu'il se trouvait confronté à son roi dans un combat singulier. Il était calme, ne montrait aucun signe de nervosité et bougeait avec assurance au même rythme que Richard, les genoux légèrement fléchis, prêt à bondir.

Henry ne fut pas étonné de voir Richard attaquer en premier. Il se précipita vers la droite, son bâton se mouvant tout à coup avec rapidité et violence, portant des coups féroces qui auraient brisé des os s'ils avaient atteint les membres de son adversaire plutôt que son arme. Ils auraient certainement forcé la plupart des hommes à reculer, mais le jeune archer conserva fermement sa position et se défendit avec vigueur, faisant dévier et absorbant adroitement et sans effort visible la volée de coups, si bien que Richard s'arrêta bientôt au milieu d'un mouvement et bondit vers l'arrière, mettant fin à l'attaque et atterrissant avec légèreté sur le bout des pieds. Le jeune homme l'attaqua immédiatement sans lui laisser le temps de se reposer et, dans le tintamarre d'une série de coups rapides et de grognements étouffés, ce fut Richard qui dut se mettre sur la défensive, cédant même du terrain devant la puissance inexorable de l'avance du jeune Will, avant de pouvoir reprendre l'avantage grâce à une feinte ingénieuse, désarmant presque son adversaire d'un coup inattendu qui força l'archer aux yeux bleus à s'éloigner vivement vers sa droite en pivotant sur lui-même. Cette parade miraculeuse aurait dû mettre fin au combat, car elle avait mortellement exposé le dos de l'archer au coup terrible qui suivit, alors que le roi faisait une pirouette complète en fendant l'air de son bâton. Mais le retrait de son adversaire fut si assuré et rapide qu'il se retrouva hors d'atteinte de Richard et, plutôt que de le frapper carrément entre les épaules, l'extrémité du bâton du roi ne fit qu'effleurer le centre de l'épais rembourrage du dos de Will et se trouva dévié, poursuivant son mouvement vers le bas pour heurter durement le sol, donnant ainsi l'occasion au jeune homme de retrouver son aplomb.

Après cela, aucun des deux hommes ne sembla vouloir prendre de risques et, pendant un moment, l'offensive passa de l'un à l'autre tandis que chacun tentait de saisir l'initiative, mais cette situation ne pouvait se prolonger – pas avec Richard Plantagenêt devant ses propres hommes. Il fit une feinte vers la droite

puis bondit sur sa gauche, assenant de nouveau un coup du revers dans l'espoir de surprendre son adversaire. Mais Will s'y attendait et fit carrément voler le bâton des mains du roi, qui émit d'abord un cri de surprise, suivi d'un hurlement approbateur de la part de la foule.

Richard, bien que désarmé et secoué, ne laissa pas à son adversaire le temps de tirer parti de son avantage. Il effectua aussitôt une culbute vers l'avant pour tenter de récupérer son arme, manquant de peu les jambes de Will dans sa charge.

L'archer dut faire un saut de côté tandis que le roi passait directement sous ses bras et saisissait de nouveau son bâton en se remettant promptement sur pieds. Henry étouffa un grognement et effaça de ses lèvres un sourire, car ce mouvement reflétait parfaitement le caractère de Richard Plantagenêt – un geste spontané, imprévisible et brillant, comme ceux qui suscitaient l'admiration de ses soldats de tous rangs. Le geste avait été si soudain et pourtant si efficace que le roi, de nouveau armé, s'était aussitôt relancé à l'attaque avant que quiconque, y compris son adversaire, puisse se remettre de sa surprise. Il assena à Will un coup latéral si puissant contre sa cuisse matelassée qu'il écrasa simplement le rembourrage de protection de l'homme, lui paralysant la jambe et le faisant tomber sur les genoux, les mains à plat sur le sol, la tête pendante, sans autre choix que d'abandonner la partie. Puis Richard appuya fortement l'extrémité de son bâton contre sa nuque.

Les soldats qui regardaient lancèrent des acclamations lorsque Richard, en souriant, aida galamment son adversaire vaincu à se remettre debout, exagérant délibérément son essoufflement et son épuisement. Malgré cela, au moment même où Will quittait la zone de combat, le roi faisait déjà signe au deuxième homme de s'approcher et de lui faire face. Ce combat fut beaucoup plus rapide et moins captivant que le premier, peut-être parce que Richard était imbu de sa victoire et débordait d'enthousiasme, ou peut-être parce que le deuxième archer avait été abasourdi par ce qu'il venait de voir. Quoi qu'il en fût, le deuxième adversaire s'écrasa brutalement, à plat sur le dos, complètement étourdi et hors d'haleine après seulement quelques minutes, n'ayant pu prévoir ni contrer aucune des volées de coups qui le frappèrent en quelques instants et le laissèrent quasi inconscient.

Le troisième combattant s'approcha lentement et prudemment. Il se tint d'abord debout, droit comme un chêne, puis plia légèrement les genoux pour adopter une position presque accroupie. Il tenait à deux mains son bâton à l'horizontale contre sa poitrine et dévisageait Richard avec intensité, les yeux réduits à deux minces fentes. Richard, qui se tenait de côté devant lui, l'observait calmement, maintenant son propre bâton à la verticale d'une seule main, l'extrémité de l'arme reposant contre son épaule. Henry savait déjà que le nom du troisième homme était Hawkeye ; il l'avait entendu crier par un de ses amis plus tôt, lorsque l'homme s'était retrouvé parmi les trois derniers encore sur pieds dans la mêlée et, regardant l'expression sur son visage, il comprit tout de suite d'où lui venait son nom[4]. Ce Hawkeye avait une allure de rapace, avec la

ligne de ses cheveux qui lui descendait jusqu'au milieu du front, un grand nez crochu et étroit, des yeux d'un brun pâle extrêmement inhabituel, avec de larges iris presque fauves et des pupilles noires sous des sourcils durs. L'idée amusait et intriguait Henry car, en voyant l'homme pour la première fois, il lui était venu à l'esprit qu'il ressemblait à un taureau, robuste et musclé, mais il avait ensuite rejeté cette comparaison en faveur d'un autre animal tout aussi athlétique, mais plus grand et plus gracieux, bien qu'il ne pût dire de quelle créature il s'agissait, jusqu'à ce qu'il lui apparût que l'homme avait le style et le port d'un pur-sang. Ainsi, en un très court laps de temps, Hawkeye était passé du taureau au cheval, puis au rapace, laissant Henry convaincu que, quelle que fût sa ressemblance avec un animal, cet homme représentait probablement le plus dangereux des trois hommes qu'avait choisis Richard.

Cette fois-ci, il n'y eut pas de jeu de position entre les deux hommes ; ils se tinrent immédiatement debout l'un devant l'autre, respirant profondément, aucun des deux ne tentant d'amorcer la joute, satisfaits pour l'instant de jauger l'adversaire, et à mesure que le temps passait, la foule d'observateurs devint peu à peu immobile. Le cheval d'Henry renâcla et battit le sol de ses sabots, se rebellant contre la morsure d'une mouche. Henry tira brutalement sur les rênes pour l'obliger à rester tranquille. Comme si les coups de sabot du cheval avaient été un signal, les deux adversaires, qui n'avaient pas encore bougé, se précipitèrent l'un vers l'autre, traversant à la course l'espace qui les séparait. À partir de là, l'atmosphère se remplit du bruit sec et saccadé du bois contre le bois tandis que les deux combattants s'acharnaient l'un contre l'autre à grands coups rapides, chacun tentant de franchir le rideau impénétrable de la défense de l'autre. Soudain, entre un coup et le suivant, Hawkeye fit un bond à reculons, s'éloignant du combat, puis atterrit en s'accroupissant et se lança immédiatement vers l'avant, surprenant son adversaire au moment même où il plongeait vers lui. Henry eut l'impression que le bruit de leurs corps s'entrechoquant était presque palpable, mais Hawkeye avait l'avantage à la fois de l'élan et de la surprise, et Richard chancela sur ses jambes. Un de ses talons s'appuya de travers sur la surface inégale, frappant un gros caillou à demi enterré et, incapable de reprendre son équilibre, le roi tomba lourdement, à plat sur le dos et les épaules, ses bras largement écartés et le lourd bâton de combat lui échappant des mains.

Hawkeye était victorieux, aucun des spectateurs n'en doutait, et pourtant, au moment où sa victoire devenait certaine, il hésita. Cela ne dura que le temps d'un battement de paupières, mais Henry le vit clairement, comme tous les hommes présents. Pendant ce moment fugace, Hawkeye s'était souvenu de l'identité de l'adversaire qu'il était sur le point de vaincre. Il se ressaisit rapidement et se lança en avant pour le coup de grâce. Mais il était déjà trop tard. Dans l'instant qui s'était écoulé, Richard, incroyablement habile à réaliser l'impossible, avait rassemblé ses forces et ramené ses genoux contre sa poitrine, roulant sur lui-même dans un mouvement fluide. Il avait bondi sur ses pieds tout en se projetant vers l'avant et, les bras tendus comme un acrobate, redressant la tête, il ramena son corps entier en position debout. C'était une magnifique prouesse physique,

mais il ne la termina pas, parce qu'avant qu'il retrouve complètement son équilibre, Hawkeye fonça sur lui, les bras levés, pour lui porter le coup final. Acceptant immédiatement le revirement de situation, Richard saisit à deux mains l'armure à la hauteur du cou de Hawkeye, souleva un pied qu'il plaça au-dessus de l'aine de l'homme, et se laissa retomber sur le dos, entraînant l'archer avec lui. D'une puissante poussée de ses genoux pliés, il le propulsa loin derrière. Hawkeye retomba face contre terre, immobile.

Pendant le temps que mit Richard à se ressaisir, à s'asseoir, à regarder autour de lui puis à se remettre sur pieds, il n'y eut aucun son ni aucun mouvement parmi le cercle de spectateurs. Les seuls bruits provenaient de Richard lui-même qui se redressait de toute sa hauteur, vacillant, et regardait le corps inerte de Hawkeye. Finalement, il cligna des yeux, haussa les sourcils et tendit la main pour indiquer son adversaire terrassé.

— Eh bien, pour l'amour du ciel, êtes-vous tous devenus muets ? Est-il vivant ou est-ce que je l'ai tué ?

Ses paroles brisèrent l'envoûtement qui semblait s'être emparé de l'assistance et, un instant plus tard, plusieurs hommes se précipitaient vers l'homme étendu.

— Il respire, cria quelqu'un. Il est vivant ! Faites attention. Reculez-vous, laissez-le respirer.

L'enthousiasme bruyant des soldats reprit rapidement le dessus alors qu'ils discutaient des détails techniques de la scène à laquelle ils venaient d'assister.

Perché sur son cheval, Henry St. Clair observait silencieusement. Il vit les doigts de l'homme inconscient bouger faiblement et se refermer pour former un poing, puis il regarda Richard marcher à grands pas pour ramasser non seulement le bâton dont il s'était lui-même servi, mais également celui de Hawkeye, avant de retourner, avec une expression indéchiffrable sur le visage, vers l'homme toujours étendu.

Quand Hawkeye ouvrit les yeux quelques instants plus tard, il se trouvait au centre d'un cercle de compagnons bienveillants, avec Richard d'Angleterre lui-même agenouillé près de lui. Le roi lui sourit et prononça quelques mots, mais Hawkeye n'avait pas complètement recouvré ses esprits et il ne comprit rien de ce que disait le monarque. Plus tard, quand il y repensa, il sut que Richard l'avait récompensé en lui donnant trois besants d'or, c'est-à-dire plus d'argent que Hawkeye n'en avait possédé jusque-là ni n'en posséderait jamais, mais il ne se souvint de rien de ce qui s'était produit. Il ne sut que ce que ses amis lui racontèrent de l'incident, et il fut satisfait d'apprendre qu'il avait livré un bon combat contre Plantagenêt et qu'il l'avait même projeté sur le dos, provoquant une chute en bonne et due forme. C'est ce qui lui avait valu un des besants. D'après ses amis, les deux autres avaient simplement été ajoutés en raison de la qualité du combat qu'il avait livré. Et Richard, dans un geste d'une magnanimité sans précédent, était même allé plus loin en offrant aux deux autres combattants chacun une pièce d'argent, afin de souligner sa reconnaissance pour leur loyauté et leur camaraderie, avait-il dit.

Sire Henry St. Clair connaissait fort bien ce rituel, depuis de nombreuses années, et les détails de ce qui pouvait se produire à ces occasions avaient depuis longtemps perdu le pouvoir de l'impressionner. Toutefois, il ne put s'empêcher d'éprouver de l'admiration pour l'audace exceptionnelle dont Richard avait fait preuve en éblouissant ses naïfs partisans. Chaque fois, l'attitude de Richard, qui consistait à se mettre délibérément en valeur, ébahissait Henry, et le vieux soldat ne manquait jamais de s'étonner de l'aveuglement délibéré des gens qui se laissaient manipuler si ouvertement sans en éprouver la moindre honte.

À la manière dont les choses se déroulaient habituellement, Henry St. Clair pouvait s'attendre à ce que les gens qui l'entouraient agissent de la façon la plus honnête possible sans qu'il dût réellement l'exiger d'eux, et il était rarement déçu. Toutefois, dans ses tractations avec la maison des Plantagenêt, et en particulier avec Richard d'Anjou, ou quelque autre nom que choisissait son suzerain à un moment ou à un autre, Henry se trouvait encombré, et parfois protégé, par l'épaisse carapace de son profond cynisme. Cependant, au moment même où cette pensée lui vint à l'esprit, il détourna les yeux de la présence charismatique du roi pour apercevoir l'expression du visage de son fils André, qui le surprit. Au lieu d'y déceler un certain amusement teinté de tolérance et même d'admiration devant le sens du spectacle évident de Richard, Henry vit plutôt un regard légèrement empreint de désapprobation. Celle-ci était à peine visible, perceptible seulement pour un homme qui avait passé sa vie entière à scruter avec affection le visage de son fils unique. Était-ce une expression de mépris, de doute ou d'aversion pure ? Henry décida qu'il s'agissait d'un mélange de tous ces sentiments. Il prit conscience qu'il avait lui-même froncé les sourcils et qu'il devait sembler troublé aux yeux de quiconque pouvait l'observer, et il tourna rapidement la tête, arborant de nouveau un air placide. Puis, il éloigna nonchalamment son cheval, résistant à l'envie de regarder de nouveau son fils, mais déterminé à découvrir, à la première occasion, la cause d'un tel changement d'opinion chez André à l'endroit de son idole et sauveur, le roi Richard Plantagenêt qui, aux dernières nouvelles, était encore son héros.

La chambre qu'on avait réservée pour Henry St. Clair était confortable, comme il convenait aux quartiers du maître d'armes de l'armée. Elle était raisonnablement douillette et dépourvue de courants d'air, et les dalles en pierre du plancher, minutieusement agencées, étaient recouvertes de paille fraîche, sauf autour de l'âtre. Contre ses hauts murs nus pendaient de lourdes tapisseries, et les meubles étaient de construction solide, le lit de chêne dressé bien au-dessus du plancher. Quand sire Henry ouvrit la porte et la tint pour laisser passer son fils André devant lui, son intendant, Hector, s'y trouvait déjà, supervisant un serviteur qui ajoutait du bois au brasier tout en gardant un œil impérieux sur deux autres qui déposaient de la nourriture et des boissons sur la table. Aussitôt qu'il vit entrer son maître, Hector frappa des mains avec un bruit sec, enjoignant à ses subalternes de terminer leur tâche immédiatement et de se retirer. Quand la porte se fut refermée sur eux, il se tourna et s'inclina devant son maître.

— Est-ce tout, monseigneur ?

— Va te coucher, Hector, dit Henry en secouant la tête et en faisant signe à l'intendant de partir. Je n'aurai plus besoin de toi ce soir.

Il regarda partir l'intendant puis se tourna vers son fils, qui avait déjà enlevé son surcot et sa ceinture d'épée et les avait posés à une extrémité de la table. Il ignora la nourriture, mais renifla d'un air appréciateur l'odeur qui se dégageait d'une aiguière au long col contenant le vin préféré de son père. Souriant à demi en constatant la hâte d'André, Henry se débarrassa de son propre manteau et retira la ceinture qui tenait sa longue épée, les suspendant à une rangée de crochets sur le mur près de la porte avant d'aller s'asseoir sur une des chaises près du foyer.

— Alors, dis-moi, lança-t-il sans préambule, que s'est-il produit pour que ton estime envers notre suzerain Richard ait diminué ? Et ne songe même pas à prétendre que tu ignores ce dont je parle.

C'était la première fois que les deux hommes se retrouvaient seuls depuis les combats de Richard contre les archers, quelques heures plus tôt. Ces paroles et la critique qu'elles sous-entendaient eurent pour conséquence qu'André arrêta son geste alors qu'il s'apprêtait à verser le vin dans deux gobelets d'étain que les gens d'Hector avaient laissés sur la table. Il jeta un regard inquiet en direction de son père, un sourcil relevé, et se redressa lentement, reposant soigneusement sur la table la base circulaire de l'aiguière. Puis, tentant clairement de s'accorder du temps pour réfléchir, il fit jouer les muscles de ses épaules vers l'arrière avec un roulement exagéré et, ramenant ses coudes contre ses côtes, il souleva les avant-bras jusqu'à ce que son menton se trouve appuyé sur ses poings fermés.

Sire Henry observa la scène avec attention, admirant la discipline qui permettait à son fils de conserver un visage si innocemment dépourvu d'expression, malgré le fait qu'il devait se demander ce qui avait provoqué la question et dans quelle mesure son père connaissait la situation ou l'avait devinée. Henry se contenta d'attendre, comptant silencieusement jusqu'à ce que son fils choisisse de lui répondre et, effectivement, après avoir regardé son père jusqu'à ce que celui-ci eût compté jusqu'à dix, André pencha légèrement la tête de côté d'une manière qui pouvait suggérer le début d'un signe d'acquiescement, et il se remit à verser le vin. Quand il eut terminé, il replaça le bouchon sur l'aiguière, la reposa sur la table, puis apporta les deux gobelets près du feu, à l'endroit où son père était assis, l'observant toujours. Il lui en tendit un sans mot dire, puis alla s'asseoir sur l'autre chaise près du foyer, le regard perdu dans les flammes ardentes.

— Maintenant que je suis allé en Angleterre, avec son temps humide et froid, je trouve étrange qu'on doive avoir besoin d'un feu le soir pendant l'été, ici, au milieu de la France.

— Oui, mais le « ici » dont tu parles n'est pas le milieu de la France. C'est le milieu d'un vieux château de pierres de l'ouest de la Bourgogne, sombre, humide, plein de courants d'air et fort éloigné de la lumière du soleil, hiver comme été. Il fait toujours froid, ici. Et tu éludes ma question.

— Non, père, je n'élude pas votre question, dit André en levant les yeux vers lui. C'est simplement que je n'ai pas encore trouvé les mots pour formuler une réponse adéquate.

— Cela peut-il être si difficile ? Nous sommes seuls ici tous les deux, personne d'autre n'écoute, alors tu ne risques pas qu'on te dénonce pour sédition ou pour manque de loyauté, quelles que soient les choses que tu as à dire. D'une manière ou d'une autre, les relations entre le roi et toi se sont détériorées, ce que j'ai compris en un regard. Mais Richard se montrait agréable avec toi quand nous nous sommes rencontrés aujourd'hui, alors ce qui s'est produit entre vous deux, peu importe ce que c'est, ne doit pas avoir eu tant d'importance. Autrement, tu serais probablement en prison et déshonoré.

— Oui, ou même exécuté… C'est vrai, père. Mais rappelez-vous que vous-même m'avez averti de n'afficher ma désapprobation sous aucun prétexte, si jamais il se produisait un événement qui la justifiât.

Il haussa les épaules.

— C'est ce que j'ai fait, ajouta-t-il. Il s'est produit quelque chose… de mauvais goût. Quelque chose que je n'ai pas cherché et que je ne m'attendais pas à trouver.

— De mauvais goût. Pas plus que ça ?

— Non, à moins que je n'y songe trop, et j'essaie de l'éviter parce que, quand je le fais, ma répugnance s'accentue.

— Hum… Alors, raconte-moi cet incident de mauvais goût.

— Ce n'était pas un incident, père, répondit André dont l'expression s'était durcie. C'était beaucoup plus que cela. J'ai découvert que le mauvais goût était un trait de caractère constant chez Richard… Une lacune que je ne parviens pas à accepter.

Regardant intensément son fils, et voyant maintenant clairement l'expression de froideur et de dégoût sur son visage, sire Henry se rendit compte tout à coup qu'il avait la chair de poule, tandis qu'il imaginait le spectre ténébreux et menaçant de l'homosexualité bien connue de Richard se dresser derrière André et gesticuler de manière obscène. Mais quand son fils parla de nouveau, ses paroles se révélèrent fort éloignées de ce qu'Henry avait prévu.

— Détestez-vous les juifs, père ?

— Quoi ?

La question était si profondément différente de ce à quoi il s'attendait qu'Henry fut momentanément très surpris.

— Est-ce que je… ? Non, je ne déteste pas les juifs, répondit-il, hésitant toutefois, avant de laisser tomber : En quoi cela te concerne-t-il ? Pourquoi me demandes-tu une pareille chose ?

André haussa les épaules.

— Pardonnez-moi. Je découvre que la plupart des gens les détestent. Ils les qualifient d'assassins du Christ.

Il s'interrompit, fronça les sourcils, puis parla de nouveau d'une voix plus tranquille.

— Richard… Richard n'aime pas les juifs.

Quelque part au fond de lui-même, Henry sentit s'épanouir un vif soulagement.

— Je vois. Et c'est ce que tu trouves de mauvais goût ? demanda-t-il en inclinant gravement la tête, sans s'attendre à une réponse de la part d'André. Eh bien, c'est une opinion assez répandue, n'est-ce pas ? Mais cela dit, et en tenant compte de la haute opinion que tu avais de Richard, je suppose qu'il est compréhensible que tu sois déçu, en particulier s'il ne cache nullement son aversion pour eux. Mais la haine des juifs est une sorte de passe-temps social partout, pas seulement ici, en Anjou et en Aquitaine, mais dans toute la chrétienté, approuvée et souvent suscitée par l'Église elle-même.

Il s'arrêta un moment pour réfléchir, puis poursuivit :

— Alors, je dois te poser cette question : ce passe-temps te répugne-t-il où que tu en sois témoin, ou bien seulement lorsque Richard s'y adonne ?

— C'est le roi, père. Son comportement constitue un modèle partout. Et en Angleterre, beaucoup de ses gens sont juifs.

— Un instant ! s'exclama son père en levant la main. Calme-toi. Beaucoup s'objecteraient à ce que tu viens de dire… Tu trouveras quantité de gens prêts à affirmer à voix haute que les juifs sont les juifs, ni plus ni moins, quoi qu'ils puissent être par ailleurs. Ils se soumettent aux contraintes que leur impose leur étrange religion et mènent leur vie secrète à leurs propres fins, évitant la compagnie des non-juifs, mais prospérant grâce au commerce usurier avec les chrétiens sans prêter allégeance à quiconque ni adopter les coutumes chrétiennes. Selon ces préceptes, les juifs d'Angleterre demeureront à tout jamais des juifs et ne seront jamais Anglais, comme leurs homologues ici ne deviendront jamais Angevins, ni Aquitains, ni même Français.

André avait tourné vers son père un regard brûlant pendant qu'il parlait, et voilà qu'il inclinait la tête.

— Vous pourriez plaider que… Mais le feriez-vous, père ? Croyez-vous cela ?

Sire Henry écarta la question d'un petit geste de la main.

— Ça n'arrive ni là-bas ni ici, même si en fait je n'y crois pas et ne l'ai pas cru depuis des années. Ce dont nous parlons vraiment en ce moment, c'est de toi et de tes croyances, puisque ces dernières semblent être à l'opposé de celles du roi. Alors, occupons-nous de cela.

André évita le regard de son père pendant qu'il levait son gobelet et avalait presque la moitié de son contenu.

— Nous occuper de cela, dites-vous… mais je suis incapable d'y parvenir d'une manière saine, du moins pour l'instant.

Ce fut au tour d'Henry maintenant de détourner le regard et de fixer les flammes, rassemblant ses pensées avant de les soumettre au jugement de son fils. Il renifla délicatement et frotta doucement le dos de sa main contre le bout de son nez.

— T'ai-je déjà parlé de Karel ?

— Karel le Dalmatien… le Magyar qui était votre tuteur pendant votre enfance ?

André souriait maintenant.

— Oui, vous m'en avez souvent parlé, mais je ne vous ai pas entendu mentionner son nom depuis des années, depuis l'époque où j'étais gamin. Je me souviens vous avoir souvent entendu dire que Karel était bien davantage qu'il ne le laissait paraître aux yeux des gens.

— La plupart des gens le regardaient et voyaient en lui l'étranger : le type à l'allure bizarre avec des cheveux bouclés et crépus, des yeux étroits, et un drôle d'accent lorsqu'il parlait. Ils n'ont jamais songé à regarder au-delà du personnage qu'il jouait. Et il s'agissait bien de cela : un personnage ; un masque cachant le véritable visage de Karel pour le soustraire à l'attention de ceux qu'il considérait comme des sots.

André pencha la tête de côté, une lueur d'amusement dans les yeux.

— Je crois comprendre, alors, qu'il considérait la plupart des gens comme des sots ?

— Oui. Et selon sa perspective, il avait raison parce qu'à ses yeux la sottise équivalait à la frivolité, et la plupart des gens préfèrent toujours être frivoles plutôt que sérieux. Tu sais, il était avocat bien avant de songer à devenir soldat. Sa famille était riche et puissante dans son propre territoire, et un évêque avait remarqué le garçon, reconnaissant ses aptitudes même dans l'enfance. Il l'avait envoyé à Rome pour être éduqué à la cour pontificale. On s'aperçut alors qu'il était doué pour le droit, acquérant rapidement une excellente réputation et obtenant sans cesse des promotions, et ce, à un âge très précoce… comme il l'avoua lui-même des années plus tard.

Il s'interrompit, hésitant, mais toujours avec le même sourire malicieux.

— Je pense aujourd'hui, même si ce n'est qu'une supposition, qu'il a fini par devenir prêtre ou même évêque, et je ne serais pas étonné d'apprendre qu'il ait occupé un poste encore plus élevé que ceux-là. Quoi qu'il en soit, les choses ont très mal tourné en fin de compte. Une chose qu'il avait découverte, ou dont il avait fait l'expérience à Rome, l'avait dégoûté à tout jamais. Il est donc parti ; il a quitté Rome et tout ce que cet endroit signifiait pour lui, et s'est retranché dans une obscurité complète, à un endroit où personne n'aurait songé à chercher un ecclésiastique et un avocat… non plus qu'un évêque. Il a pris les armes et est devenu mercenaire.

Il s'interrompit de nouveau, se racla la gorge et poursuivit :

— C'était en Allemagne, en 1133. Il s'était engagé par contrat à combattre pour un Germain issu de la noblesse, Conrad d'Hohenstaufen, qui allait plus tard devenir le roi Conrad III. Karel est demeuré au service de Conrad pendant douze ans, puis a quitté son armée pour des raisons que j'ignore. Il était entré à son service alors qu'il était un avocat en fuite, et il a refait surface douze ans plus tard en étant considéré comme un officier militaire d'une grande compétence, et c'est à ce moment qu'il est arrivé dans ma vie. Mon père avait fait sa rencontre des années plus tôt, quelque part en Germanie, et ils s'étaient liés d'amitié – Dieu

seul sait comment et pourquoi. Quand il a quitté son poste auprès de Conrad, il est venu voir mon père et s'est engagé auprès de lui comme mercenaire, ayant pour tâche d'enseigner à ses hommes le maniement des armes modernes. Il a d'ailleurs très bien accompli sa tâche. Quand son contrat s'est terminé, il est demeuré au service de mon père, lequel lui a confié la responsabilité de faire mon éducation, mais en tant que soldat, non en tant que clerc ou élève. Et au cours de la décennie qui a suivi, c'est exactement ce qu'il a fait, à sa façon bien particulière.

— Vous voulez dire qu'il vous a éduqué ou qu'il vous a enseigné à vous battre ? demanda André en se penchant sur son siège, écoutant attentivement.

— Les deux à la fois parce qu'il n'y a pas de différence. Karel ne faisait aucune distinction entre les tâches qu'il accomplissait… Il ne voyait aucune différence entre le fait d'apprendre à combattre et celui d'apprendre à écrire. « Les outils dont nous nous servons dans chaque discipline peuvent nous sembler différents, avait-il l'habitude de dire, mais c'est notre esprit qui les contrôle tous, et ce qui nous rend différents les uns des autres, c'est la façon dont nous mettons en pratique ce que nous dicte notre esprit ; c'est ce qui rend un homme meilleur que la masse de ses compagnons, c'est ce qui fait qu'un membre de chaque groupe surpasse tous les autres, peu importent les objectifs communs qu'ils poursuivent. »

— J'ai l'impression que votre Karel était un homme d'un caractère exceptionnel, fit André, les yeux écarquillés.

— Je crois que je n'aurais jamais pu avoir un meilleur mentor ou un meilleur instructeur. Et tu l'aurais aimé, si tu l'avais rencontré. Mais il est mort avant ta naissance.

— Vous ne m'aviez jamais parlé de tout cela, dit André sur un ton quelque peu plaintif.

Sire Henry haussa les épaules.

— Quand tu étais enfant, tu avais tes propres tuteurs et Karel était déjà décédé. Pourquoi aurais-je souhaité t'ennuyer avec des histoires à propos d'un homme mort ? Je t'ai transmis ici et là quelques éléments de sa sagesse, de petites choses qui pouvaient, à mon avis, t'amuser.

Sire Henry s'arrêta de nouveau, le regard perdu dans le lointain, puis continua :

— Tu dois comprendre que personne n'a jamais remis en question les enseignements de Karel ni ne m'a demandé ce que j'apprenais avec lui. Je sais maintenant que personne ne s'en souciait parce que mon père ne savait ni lire ni écrire ; mais il pouvait chaque jour m'observer tandis que je maniais les armes et, d'un seul regard, constater que je m'améliorais et que je m'acquittais bien de mes tâches. Cela lui suffisait. Ma mère, quant à elle, était déjà atteinte de la maladie qui allait l'emporter durant l'année de mes quatorze ans, alors elle n'avait ni la force ni la volonté de surveiller mon apprentissage. Il n'y avait personne d'autre pour s'en soucier. Mais heureusement, je n'étais jamais aussi content que quand j'étais assis aux pieds de Karel, apprenant des merveilles. Et,

avec le temps, il a commencé à me parler de plus en plus ouvertement de ses sentiments et de ses croyances, et de la façon dont il considérait les responsabilités d'un homme – quelles qu'elles soient – comme étant attribuées par Dieu. Il parlait des diverses formes et des divers aspects de Dieu et de la divinité… de l'honnêteté et de la piété… des choses que la majorité des hommes – y compris, je le savais, la plupart des prêtres – n'auraient jamais pu imaginer et encore moins apprendre. Et ses croyances à propos de Dieu et des hommes, et des liens entre eux, étaient extrêmement strictes…

— Comment est-il mort ?

— D'une épidémie qui semblait s'être répandue partout, cette année-là. Il est tombé malade un jour et a sombré le lendemain dans un sommeil fiévreux. Il n'a jamais repris conscience. Sa mort a laissé un grand vide dans ma vie, un vide qui n'a été comblé que lorsque j'ai rencontré et épousé ta mère. Mais je me souviens fort bien que la dernière fois où je l'ai vu en bonne santé, nous avons justement parlé de cette question concernant les juifs et des raisons pour lesquelles ils sont partout détestés…

— Vraiment, père ? demanda André d'un ton sceptique. C'était il y a fort longtemps, et peut-être votre mémoire vous trahit-elle. Je sais que la mienne me trahit de temps à autre.

Son père lui jeta un regard de côté, amusé.

— Tu penses ? Eh bien, cela pourrait être le cas si j'étais aussi vieux que tu sembles le croire ! Mais, en l'occurrence, je sais que mes souvenirs sont exacts parce que cette dernière conversation s'est produite à un moment très particulier pour moi. Je me suis souvenu maintes et maintes fois de chaque mot que nous avons alors échangé parce que c'est la dernière fois que nous en avons eu l'occasion… Karel n'a jamais pu accepter cette haine générale des juifs parce que cela lui semblait être en contradiction avec tout ce qu'il avait appris et avec les convictions qu'il avait acquises durant l'enfance. Il m'a demandé pourquoi, à mon avis, on rejetait toujours la faute sur les juifs pour ce qui était arrivé au Sauveur.

Henry eut un mince sourire, se remémorant visiblement l'événement, puis poursuivit :

— Et avant même que je puisse énoncer une seule hypothèse, il a continué en soulignant que si nous acceptions et croyions que Jésus était venu dans notre monde pour donner sa vie en expiant nos péchés, alors nous devions également croire, logiquement, que tout ce qui entourait ces événements faisait partie d'un plan divin et que Dieu, étant de par sa nature-même omniscient, avait tout prévu. Pourquoi alors, me demanda-t-il ce dernier après-midi, s'en prenait-on seulement aux juifs ? Parce qu'ils se comportaient comme ils le faisaient ? Nous avions le même dieu. Les avait-Il abandonnés à notre profit ? Ou devions-nous croire que les juifs étaient les seuls pécheurs de l'humanité, indubitablement coupables d'avoir provoqué le sacrifice du Sauveur ? Si c'était le cas, n'était-ce que par la suite que tous les autres peuples, y compris les arrogants Romains, étaient devenus des pécheurs, contaminés par le comportement des juifs ?

Sire Henry secoua la tête, l'air dérouté.

— J'étais encore jeune et je me souviens que, même à cette époque, je pouvais percevoir la stupidité qui sous-tendait ces questions. Je me rappelle m'être raidi et avoir dit à Karel ce que je pensais, puis avoir été ébahi quand il s'est dit d'accord avec moi. « Bien sûr que ce sont des sottises, m'a-t-il répondu en m'ébouriffant les cheveux, comme il le faisait quand il était content de moi. C'est une insulte pour toute personne possédant la faculté de penser logiquement, par étapes. Si les juifs avaient été les seuls pécheurs dans le monde, il n'y aurait eu aucune raison pour que le christianisme existe. Les juifs croyaient déjà qu'ils formaient le peuple élu, alors il aurait été simplement conséquent qu'un messie juif vienne sur terre et accomplisse ce qu'exigeait la loi juive. Mais ça ne s'est pas produit. D'Israël, le message s'est diffusé dans tous les pays du monde, et la chrétienté était née. Personne ne remet cela en question, n'est-ce pas ? Alors, dis-moi, jeune Henry St. Clair, quelle est, selon toi, la vraie raison derrière toutes les sottises concernant les juifs ? »

— À cet âge, aviez-vous une réponse à lui fournir ?

Sire Henry se contenta de hausser un sourcil, observant son fils en silence pendant un long moment avant de demander :

— Lui en aurais-tu donné une, si tu avais eu l'âge que tu as aujourd'hui ?

André sourit et pencha la tête, semblant accepter l'argument de son père, même s'il pensait qu'en réalité il aurait, effectivement, pu répondre à la question en long et en large et à la grande satisfaction de Karel. Mais étant membre de l'ordre de Sion, il ne pouvait mentionner une telle chose, alors il inclina simplement la tête et demanda :

— Alors, qu'a-t-il dit ?

— Je n'ai jamais oublié ce qu'il a dit. Il a dit que c'étaient les prêtres – Karel aimait bien, la plupart du temps, jeter le blâme sur les prêtres et sur l'Église en général – qui avaient répandu les mensonges à l'endroit des juifs, à un moment ou à un autre des premiers temps de l'Église… à une époque orageuse où ils avaient besoin de trouver un bouc émissaire pour détourner l'attention des gens de ce qu'ils préparaient eux-mêmes. Karel croyait fermement en cette idée. Les juifs s'étaient révélés une cible facile, disait-il, et l'Église l'avait remarqué, alors la culpabilité par association ne cessa jamais par la suite.

Le silence se fit pendant quelques instants, puis André demanda :

— Que pensez-vous de tout cela, père – l'explication du bouc émissaire ? Êtes-vous d'accord avec cette idée ?

Il avait posé nonchalamment la question, mais il était profondément intéressé par la réponse de son père parce que cela aussi avait une influence sur ses propres croyances en tant que membre de sa confrérie.

Sire Henry prit un certain temps avant de répondre à la question. Depuis que leur conversation avait débuté, il avait glissé lentement sur son siège, et il s'étira presque de toute sa longueur, les jambes croisées aux chevilles devant le feu, le menton sur la poitrine. Ensuite, il renifla et se redressa avant de prendre son gobelet sur le plancher.

— Je pense que j'ai toujours souscrit à cette idée, dit-il en prenant une gorgée de vin et en grimaçant. Pouah ! Mon vin est chaud… trop près du feu.

Il se leva et prit le gobelet d'André.

— Donne-moi ça. L'aiguière doit être encore froide. Un autre avant d'aller au lit ?

Quand il revint avec les gobelets remplis, André avait jeté de nouvelles bûches dans le foyer et observait les flammes qui s'enroulaient autour d'elles. Il prit le vin sans lever les yeux, et Henry se rassit puis continua à parler comme s'il ne s'était pas interrompu.

— Je n'ai aucun doute sur le fait que les juifs ont été choisis comme boucs émissaires, mais j'ignore pourquoi et comment cela s'est produit. Par ailleurs, je peux te dire qu'il n'en a pas toujours été ainsi. Les juifs de Judée ont toujours été un peuple querelleur, s'affrontant les uns les autres bien avant que Jésus ne vienne au monde, et ils se montraient terriblement intolérants et arrogants envers quiconque ne partageait pas leur foi ou n'adorait pas leur implacable dieu. C'est un fait bien connu que les Romains les détestaient en raison des troubles qu'ils occasionnaient. Dans l'ensemble de l'Empire, la province romaine de Judée n'était qu'un endroit minuscule, mais elle était la source de perturbations civiles, religieuses et militaires bien davantage que sa taille ne pouvait le justifier, et quand son peuple insubordonné se rebella finalement au point de déclarer la guerre aux Romains, les autorités impériales en vinrent à décider que la situation en Judée était intolérable, et elles l'ont anéantie.

Il prit une gorgée de vin avant de continuer.

— Elles ont envoyé leurs légions, qui ont ravagé la ville de Jérusalem elle-même et écrasé toute résistance comme seuls les Romains pouvaient le faire, partout où ils en voyaient des signes. Ils ont assiégé les forteresses montagneuses que détenaient les insurgés juifs et les ont détruites une par une, en prenant autant de temps que nécessaire, des années dans certains cas. Et puisque la religion était au cœur de leur mécontentement, ils ont détruit le centre même de cette religion : ils ont rasé le Temple et passé ses prêtres au fil de l'épée. Ils étaient impitoyables ; c'était la manière romaine de faire les choses. Les Romains ont tué ou réduit en esclavage autant de gens qu'ils ont pu en capturer, et rendu pratiquement inhabitable la province de Judée pour que jamais plus les juifs ne causent de problèmes à Rome. Mais…

Il s'interrompit et se redressa encore sur sa chaise, se grattant l'intérieur de l'oreille du bout de son petit doigt, puis l'examina attentivement avant de l'essuyer sur sa jambe.

— Mais… tout cela n'était que représailles pour s'être rebellés contre Rome. Aux yeux des Romains, il s'agissait d'un châtiment justifié. Il n'y avait rien dans ce geste de la haine déraisonnée qu'éprouvent aujourd'hui les chrétiens à l'égard des juifs.

Il prit une gorgée de vin et la fit rouler dans sa bouche, la savourant pendant un long moment avant d'ajouter :

— Les juifs nous ont donné leur dieu unique, André. Les gens ont tendance à oublier cela. Le dieu que nous adorons nous vient directement des juifs. Nous devrions leur être reconnaissants de nous avoir donné notre Dieu. Mais au contraire, nous avons choisi de les mettre à l'écart, ou encore de les exploiter et de les persécuter… Un jour, Karel m'a confié qu'il avait connu plusieurs familles juives au cours de ses voyages, et il croyait que c'étaient des gens ordinaires, tout comme les chrétiens, à l'exception de leurs croyances qui différaient concernant la manière dont leur Dieu s'attendait à ce qu'ils se comportent. Après tout, Jésus était un juif. « C'est un fait incontournable, avait l'habitude de dire Karel. Alors, où la brisure s'est-elle produite ? Quand est-ce devenu parfaitement acceptable pour Jésus d'avoir été un juif toute sa vie et pour toute l'éternité, pour son père d'avoir été le Dieu d'Israël, et pour le peuple chrétien de rêver de retourner à Sion – qui est Jérusalem – et de parler avec ferveur de l'Israël de la Bible tout en détestant les juifs ? Où, demandait-il – et il le demandait à quiconque affichait le moindre intérêt envers ce qu'il avait à dire – où se trouvait la logique dans cela ? »

Il jeta un coup d'œil vers son fils comme s'il espérait obtenir une réponse, mais quand il fut évident qu'aucune n'allait surgir, il poursuivit, écartant les bras comme en s'excusant pour indiquer que ces idées étaient celles de Karel et non les siennes :

— Eh bien, sa propre réponse à cette difficile question était que cette logique venait des prêtres, qu'elle était « sacerdotale », comme il disait – et pour cette raison même, elle était invisible et incompréhensible aux yeux des hommes ordinaires, puisqu'elle faisait partout partie de l'ensemble de la logique ecclésiastique, jusque dans les sombres tunnels de leur rectum…

Aussitôt qu'il eut prononcé ces mots d'une façon grandiloquente, sire Henry éclata de rire.

— À l'époque, j'aimais bien l'entendre dire de telles choses. Je craignais toujours qu'une bande d'évêques scandalisés se précipitent hors de quelque cachette et nous condamnent tous les deux pour notre comportement haineux et impardonnable… Il disait souvent – et avec insistance – que les prêtres étaient rarement brillants et encore moins souvent intelligents, mais que la plupart d'entre eux étaient astucieux et que tous servaient leurs propres intérêts. D'après lui, la majorité des prêtres, ces êtres médiocres qui jamais ne deviendraient évêques, prélats ou princes de l'Église, devait sa nomination au fait d'être les fils derniers-nés de parents qui ne pouvaient subvenir à leurs besoins, ce qui signifiait qu'en tant que jeunes hommes ils étaient tous confrontés au même choix restreint : devenir chevalier ou prendre l'habit. Pour eux tous, et sans doute pour une grande variété de raisons, la pensée d'entrer dans la vie militaire, avec toutes ses épreuves brutales, était repoussante, alors ils avaient choisi la voie de la facilité, une vie en général dépourvue d'obstacles et que d'autres soutenaient par leurs contributions. Ils entraient dans les ordres et devenaient prêtres.

Ayant dit cela, Henry avala le reste de son vin puis se leva, marchant jusqu'à la table, où il déposa le gobelet et demeura debout à le regarder pendant quelque

temps.

— Et c'est là, mon fils, tout ce que je peux te dire sur mes croyances concernant la manière dont sont traités les juifs, finit-il par dire en tournant la tête vers André qui l'observait. Est-ce que quoi que ce soit dans mes paroles a pu t'aider à résoudre ton dilemme à propos du comportement de Richard ?

— Je n'ai pas de dilemme, père. J'éprouve de la répugnance.

Le visage d'Henry prit une expression qui ressemblait à de l'irritation.

— Le mot est fort, dit-il.

— Et je ne l'utilise pas à la légère, répliqua André. Il ne s'agit pas que d'un discours antisémite de la part de Richard, père. Je parle de cruautés stupides et inhumaines, infligées pour le simple plaisir de le faire et d'observer les résultats.

Ces paroles prirent Henry par surprise. Il regarda intensément son fils, tentant de déchiffrer ses sentiments sur son visage, mais, ne voyant rien qu'il puisse cerner, il revint lentement vers le feu.

— Très bien, alors. Dis-moi ce que tu entends par là, parce qu'il s'agit d'une condamnation très grave. « Cruautés inhumaines infligées pour le simple plaisir de le faire et d'observer les résultats… » Je m'attends à entendre quelque chose d'extrêmement grave pour étayer ces accusations.

— D'accord, laissez-moi réfléchir un instant, répondit André. Croiriez-vous un récit selon lequel les gardes du roi auraient été envoyés de par les rues pour arrêter tous les juifs qu'ils pouvaient trouver et les ramener pour divertir les hôtes au dîner du roi ? Cela pourrait sembler anodin en soi, à moins de tenir compte du fait que le divertissement consistait à faire immobiliser les juifs par des hommes d'armes qui les ont tenus debout pendant qu'on leur arrachait les dents avec des pinces… toutes les dents.

Le silence qui s'ensuivit fut profond. André était assis, tendu, penché sur sa chaise, attendant une réponse de son père, mais sire Henry n'était pas pressé de répliquer, n'étant peut-être pas prêt à reconnaître qu'il avait entendu ce qu'André venait de dire.

— Tu as vu cela ? Tu y étais ?

André prit une profonde respiration et la retint pendant quelques secondes, avant de la relâcher entre ses lèvres serrées.

— Non, père. Je n'y étais pas. Il semble que je sois chanceux d'être absent en de telles occasions. Mais cela s'est produit à maintes reprises et, chaque fois, des gens qui étaient présents et qui jouissent de ma confiance me l'ont raconté.

— Quelles gens ? Qui sont-ils ?

André haussa les épaules.

— Le chevalier que vous avez rencontré aujourd'hui, entre autres, Bernard de Trémelay.

— Tu dis que tu as confiance en lui ?

— Absolument, père. Je le connais depuis maintenant huit mois et il est devenu mon meilleur ami depuis le moment où nous nous sommes rencontrés.

Sire Henry regarda son fils dans les yeux, un sourcil légèrement haussé.

— Je trouve cela étrange… tu n'as pas tendance à te lier aux gens si rapidement.

— Je sais. Mais nous nous sommes pris d'affection dès le départ… probablement en raison de la manière dont nos chemins se sont croisés. Nous étions les deux seuls jeunes au cours d'un rassemblement particulièrement important et sérieux d'hommes à barbe grise dépourvus d'humour, et je crains que notre camaraderie ne soit née dans des rires silencieux. C'est lui qui m'a décrit le plus fidèlement les mauvais traitements subis par un malheureux juif… le premier à souffrir de cette façon, je crois. À ce moment, je me trouvais loin de Londres mais, à mon retour, Bernard m'a tout raconté dans les moindres détails obscènes. L'événement l'avait rendu malade, tout comme j'ai été dégoûté en l'entendant raconter.

— Et tu dis que Richard approuve de telles choses ?

André émit un son qui aurait pu passer pour l'amorce d'un rire.

— Vous me demandez s'il les approuve ? Je pourrais dire qu'il les provoque. Père, c'est là l'idée que se fait Richard d'une façon merveilleuse de divertir ses amis…

Il détourna les yeux pendant un moment, puis son regard revint vers son père qui se tenait debout, médusé.

— Je crois comprendre, poursuivit-il, que le premier événement est survenu presque par hasard, une de ces choses qui arrivent simplement sans avoir été prévues. Un des membres du Clan doré a émis un commentaire laissant entendre qu'il avait des problèmes avec un juif à qui il devait de l'argent…

— Le Clan doré ? Qu'est-ce que cela signifie ? Je ne crois pas avoir entendu cette expression auparavant.

André fronça les sourcils et hocha la tête, regrettant visiblement ce qu'il venait de dire.

— Pardonnez-moi, père, dit-il. Je ne m'attendais pas à ce que vous soyez au courant d'une telle chose, et encore moins à ce que vous l'approuviez… L'expression est péjorative et elle a été récemment inventée en Angleterre… c'est un nom qui désigne certains des amis du roi Richard. Ceux qui n'ont aucune attirance pour les femmes. Au début, on les appelait les Hongres dorés, jusqu'à ce que quelqu'un fasse remarquer qu'ils étaient tout sauf châtrés…

— Oui, je comprends l'allusion. Alors, qu'a dit cet homme à propos du juif ?

— Quelque chose à propos du fait qu'il avait du mordant. Quoi qu'il ait dit, cela a semblé suffisant pour pousser Richard à s'écrier : « Alors, arrachons les dents de ce fils de putain ! », et il a envoyé ses gardes arrêter le juif à son travail et le ramener à Westminster. Ce soir-là, pendant le dîner, ils lui ont arraché les dents en public, avec un tel succès, semble-t-il, que ce divertissement s'est répété au hasard plusieurs autres fois, quand le roi ou l'un de ses hôtes s'ennuyait. Il envoie simplement ses hommes trouver des juifs. Le seul fait qu'ils soient juifs représente une raison suffisante pour justifier leur soi-disant châtiment.

— Dieu du ciel ! s'exclama Henry en saisissant le dossier de la chaise et en se rasseyant. C'est…

Son indignation était si profonde que la voix lui manqua ; ses lèvres bougèrent, mais sa bouche n'émit aucun son jusqu'à ce qu'il cesse d'essayer, avalant sa salive et secouant la tête.

— C'est odieux. Et personne ne s'en est plaint ? Qu'en est-il des évêques ?

Aussitôt qu'il eut prononcé ces paroles, il fit un geste du revers de la main tout en ajoutant :

— Non, ce serait une perte de temps et d'efforts. Ils ne feraient rien, sauf peut-être hurler des encouragements. Mais quelques-uns des nobles ont sûrement dû s'objecter à de tels outrages.

— S'objecter ? répliqua André sur un ton qui pouvait suggérer à la fois le rire et les pleurs. Auprès de qui devraient-ils se plaindre, père ? Auprès du roi lui-même, à propos de son propre comportement ? Oseriez-vous faire une telle chose ?

Il leva la main, la paume vers l'avant, avant que son père eût pu émettre une réponse.

— Oui, vous l'auriez probablement fait, mais qu'est-ce que cela aurait donné en fin de compte ? Au mieux, vous auriez provoqué sa colère pour l'avoir offensé. Et au pire, qui sait ? C'est Richard *Plantagenêt*… De plus, si vous évoquiez ce fait en public, tous considéreraient qu'il est idiot de prendre la défense d'un juif. On vous condamnerait pour cela. Personne n'aurait de sympathie pour vous, quoi que Richard puisse vous faire. Vous seriez seul et deviendriez objet d'opprobre.

— Tout comme toi, si tu en parlais publiquement, dit Henry d'une voix mesurée, imprégnée de tristesse, et il se passa quelque temps avant qu'il ajoute : Alors, que vas-tu faire maintenant, mon fils ? Il me semble évident que tu ne souhaites pas poursuivre ce que tu fais actuellement.

— Non, père, répondit André. Ce n'est pas le cas, et c'est ce qui rend ce choix si difficile pour moi. Il peut vous sembler évident, comme vous le dites, que je ne souhaite pas continuer ainsi, mais c'est loin d'être clair à mes yeux. Au cours des derniers mois, on m'a confié de nombreuses responsabilités, et peu d'entre elles provenaient de Richard. En vérité, j'accorde volontairement ma loyauté à Robert de Sablé maintenant ; et lui, de son côté, est lié à Richard et ne sait rien de ce dont nous avons discuté ce soir. Et ce qui m'effraie peut-être davantage, malgré ce que je sais, c'est que je vois encore plusieurs raisons d'admirer Richard. Cet homme est un phénomène, à la fois en raison de ses forces et de ses faiblesses. Il incarne un ensemble de contradictions indissociables. Aussi cruel et inhumain puisse-t-il être avec les juifs, il possède en même temps toutes les vertus militaires et les forces que j'admire et auxquelles j'aspire. Et son peuple – l'ensemble de son peuple – semble l'aimer, tout au moins de loin, qu'il se trouve en Normandie, en Angleterre, en Bretagne, en Aquitaine, en Anjou ou chez lui dans le Poitou. Tous ses alliés qui rassemblent leurs armées prennent exemple sur lui et sont fiers de compter parmi ses hôtes, même Philippe Auguste et le comte de Flandre. C'est pourquoi je suis toujours incapable de décider de ce que je dois faire, mais je vais quitter l'armée.

Peut-être que tout ce que je peux espérer faire, c'est éviter d'assister aux repas du roi.

Il s'interrompit, regarda autour de lui, puis se leva à son tour et déposa son gobelet sur la table.

— Il se fait tard. Le feu est de nouveau presque éteint, et même si je ne me sens pas moi-même fatigué, je vous ai déjà retenu trop longtemps. Je vais aller respirer l'air de la nuit pendant un moment et vous laisser dormir. Vous devez participer au défilé à l'aube, ce qui n'est pas mon cas, alors je peux me lever plus tard que vous… mais j'ai à réfléchir à beaucoup de choses avant d'aller me coucher ce soir.

André eut un sourire désabusé, puis il inclina la tête et étreignit son père chaleureusement.

— Merci, père, de m'avoir écouté. Dormez bien.

Henry regarda son fils jusqu'à ce qu'il eût quitté la pièce. Il ferma doucement la porte derrière lui, puis, le visage reflétant sa profonde préoccupation, il se dévêtit lentement et se mit au lit après avoir soufflé la dernière chandelle. Il ne s'attendait pas à trouver facilement le sommeil ce soir-là, mais il s'endormit presque immédiatement.

---

4. En anglais, *Hawkeye* signifie littéralement « œil de faucon ». (*NdT*)

Chapitre 11

André St. Clair avait beaucoup de choses en tête quand il quitta son père ce soir-là, et sans avoir conscience de rechercher les hauteurs, il se retrouva bientôt à répondre au « Qui va là ? » des gardes postés sur les remparts au sommet de la plus haute tour du donjon du château Baudelaire. Il déclina son identité puis alla s'adosser à une des meurtrières, observant l'obscurité environnante. Il savait que, s'il se penchait, il verrait les dernières lueurs des feux de camp de l'armée de Richard, tout en bas, une rivière de braise s'étendant des deux côtés du sentier sinueux qui suivait la Loire. Devant lui, vers l'ouest, il n'y avait toutefois rien de visible, ce qui signifiait que la nuit était sans lune ou bien que la couverture de nuages était uniforme, et il leva les yeux pour découvrir, sans surprise, l'obscurité profonde d'un ciel sans étoiles. Il soupira et tourna le dos à la pénombre, s'asseyant sur le rebord de la meurtrière et croisant les bras sur sa poitrine, puis appuya son épaule contre la pierre et laissa errer ses pensées. Le lendemain matin, il partirait avec Richard et toute son armée vers la ville bourguignonne de Vézelay où, selon la tradition, les ossements de sainte Marie Madeleine étaient pieusement conservés depuis douze siècles. La ville se trouvait à trois jours de marche à l'ouest de Baudelaire et était le lieu de rendez-vous des armées du royaume chrétien d'Occident, depuis que le saint abbé Bernard du monastère cistercien de Clairvaux avait, de là, envoyé les soldats du Christ lors de leur première campagne pour reprendre la Terre sainte aux Turcs seldjoukides musulmans, quatre-vingt-quinze ans auparavant, en 1095. Maintenant, en ce mois de juin de l'an 1190, les puissantes troupes de la chrétienté franque s'y rassembleraient et recevraient la bénédiction, en même temps que la sainte mère l'Église leur rappellerait leur objectif, après quoi l'armée tout entière descendrait le Rhône pour se rendre à Lyon. De Lyon, le roi français et ses troupes se dirigeraient vers le sud-est en traversant les Alpes de Savoie jusqu'à Turin, puis vers le sud jusqu'à Gênes, où Philippe avait réquisitionné toute la flotte de la ville pour qu'elle transporte son armée en Orient. Les troupes de Richard marcheraient directement vers le sud à partir de Lyon en traversant ses propres territoires ducaux, suivant le Rhône en passant par Valence et Avignon, jusqu'à Marseille, où sa flotte anglaise l'attendait sous le commandement de son amiral, sire Robert de Sablé. André savait que l'embarquement se ferait sans problème, car tout avait été minutieusement préparé depuis longtemps, aucun détail prévisible n'ayant été omis.

Malgré l'impression qu'il avait donnée à son père plus tôt, il n'avait en réalité que peu de scrupules, moraux ou autres, à l'idée d'accompagner

personnellement Richard à la guerre. Le André St. Clair qui était sorti de sa cachette un an auparavant, menacé de mort par le trio de prêtres vénaux, aurait pu être réticent à agir de même, mais c'était une autre personne qui se tenait maintenant au sommet du château Baudelaire, examinant ses possibilités. Cet homme plus jeune, plus naïf et peut-être plus égocentrique que le André St. Clair d'aujourd'hui, aurait pu se montrer assez téméraire et intolérant pour mettre sa vie en danger en affichant sa désapprobation envers le comportement du roi, mais au cours de l'année qui venait de s'écouler, nombre d'événements avaient contribué à atténuer l'impétuosité du jeune André.

Sa première rencontre avec Robert de Sablé, qu'il avait reconnu comme un membre de sa confrérie, avait rapidement suscité son nouvel engagement envers l'ordre de Sion après une longue période au cours de laquelle l'isolement et la responsabilité de diriger le domaine familial l'avaient isolé de la confrérie. Sablé avait mis un terme à tout cela. Maintenant, André se déplaçait constamment d'un endroit à l'autre, officiellement au service de Robert qui devait préparer la flotte à l'appareillage. En réalité, il agissait en tant que messager entre Sablé et les autres membres du conseil de gouvernance de l'ordre, dont les membres étaient éparpillés dans différentes provinces de ce qui avait jadis été la Gaule romaine. Pendant un millier d'années, à partir des Pyrénées et du Languedoc, puis se dispersant vers l'Aquitaine, le Poitou, la Bourgogne, et loin vers le nord-ouest, jusqu'en Bretagne, en Normandie et en Picardie, l'ancienne confédération de clans qui se nommait elle-même les familles amies s'était éparpillée sur le territoire, apportant son influence ainsi que l'ancienne et secrète confrérie de son ordre. Maintenant, œuvrant avec quelques autres membres de la confrérie comme agent de liaison entre les membres éloignés du conseil – c'était ainsi qu'il avait rencontré son ami et confrère Bernard de Trémelay –, André n'entretenait plus aucun doute concernant son admission future au sein des Templiers. C'était un fait accompli, assuré grâce à la bonne volonté du conseil de l'ordre de la Renaissance, ce petit groupe d'hommes puissants qui, depuis ses origines, avait dirigé les destinées de l'ordre du Temple, malgré le fait que la vaste majorité des Templiers eût complètement ignoré son existence.

La création de l'ordre des Templiers, seulement soixante-douze ans plus tôt, en 1118, était déjà légendaire. Tous les garçons suffisamment âgés pour s'enthousiasmer en écoutant les récits d'aventures et les grands exploits de leurs prédécesseurs savaient maintenant de quelle façon le vieux guerrier Hugues de Payns avait rassemblé autour de lui un minuscule groupe de huit chevaliers, et que ceux-ci s'étaient engagés à se porter à la défense des pèlerins chrétiens en Terre sainte contre les innombrables hordes de brigands arabes qui, pendant des années, les avaient attendus au tournant des routes. Se nommant eux-mêmes les pauvres chevaliers du Christ, de Payns et ses hommes avaient prononcé les vœux monastiques de pauvreté, de chasteté et d'obéissance et s'étaient établis dans les écuries abandonnées du mont du Temple à Jérusalem. De là, confrontés à des obstacles apparemment insurmontables, ils avaient remporté de spectaculaires

victoires contre les maraudeurs. Ainsi, pour la première fois depuis la prise de Jérusalem en 1099, les routes du Royaume devinrent relativement sûres.

Par la suite, en moins d'une vingtaine d'années, défendus et encouragés par Bernard de Clairvaux qui avait rédigé une règle pour leur nouvel ordre, leurs prouesses étaient devenues si célèbres que le nombre de leurs recrues était quasi incalculable. Dans toute la chrétienté, ils avaient été acceptés et admirés, d'abord en tant que chevaliers du mont du Temple à Jérusalem, puis en tant que chevaliers du Temple et, en fin de compte, simplement comme formant l'ordre du Temple, même si leur nom officiel demeurait « l'ordre des Pauvres Chevaliers du Christ et du Temple de Salomon ». Il y avait maintenant dans le monde d'autres ordres militaires, en particulier les chevaliers teutoniques, que l'empereur Barberousse avait récemment formés, et les Hospitaliers, mais les chevaliers du Temple avaient été les premiers moines soldats, et leur gloire ne s'éteindrait jamais.

C'était là la légende. La vérité qu'elle cachait comportait de nombreuses versions comme toutes les vérités légendaires. La réalité, un secret connu seulement des initiés, était que Hugues de Payns et ses huit compagnons d'origine étaient tous membres de l'ordre de Sion et qu'ils avaient été envoyés délibérément à Jérusalem afin de chercher et de déterrer un trésor. Selon la tradition de l'ancien ordre, ce trésor avait été caché à cet endroit onze siècles plus tôt, à l'époque de la destruction de Jérusalem et de l'élimination de son peuple par le général romain Titus, fils de l'empereur Vespasien. Les estimations qui circulaient à propos du massacre variaient, mais peu de gens mettaient en doute la mort de plus de six cent mille juifs, et nombre de sources, la plupart d'entre elles romaines, affirmaient que deux fois plus de juifs avaient été assassinés. Peu importe que ces présomptions fussent exactes ou non, les juifs avaient cessé, depuis ce temps, d'exister en qualité de peuple dans leur propre mère patrie.

Quoi qu'il en fût, selon la tradition qui avait orienté Hugues de Payns et ses compagnons pendant leurs recherches, de nombreux membres de la caste ecclésiastique juive – descendants de la première Communauté de Jérusalem, l'assemblée qu'avaient supervisée Jésus et son frère Jacques le Juste pendant leur vie – avaient prévu la tragédie et évité la destruction et le bain de sang qui s'était ensuivi, après avoir enterré la majeure partie des biens qu'ils ne pouvaient transporter, les registres écrits de leur communauté, les mettant ainsi hors d'atteinte des avides Romains.

Ayant réussi à quitter la ville condamnée, ces gens, qu'on appelait parfois les Esséniens, avaient voyagé par voie de terre en groupes relativement restreints pour assurer leur sécurité. Ils avaient cheminé vers le sud-ouest, jusqu'au delta du Nil, au Caire et à Alexandrie. Puis, pendant des années, ils avaient pris la direction de l'ouest pour traverser les immenses étendues de l'Afrique, ayant toujours la Méditerranée sur leur droite, jusqu'à ce qu'ils atteignent le détroit et qu'ils réussissent à traverser de l'Afrique en Ibérie.

À partir de l'Ibérie, bien avant qu'elle ne devienne l'Espagne, ils partirent de nouveau à pied en direction du nord et traversèrent les Pyrénées, pour finalement

arriver en Gaule où ils s'établirent, parmi les tribus locales, dans la région connue sous le nom de Languedoc.

Tout à fait conscients de qui ils étaient et de ce qu'ils représentaient, ils avaient la certitude qu'un jour ils retourneraient dans leur mère patrie, revendiqueraient leur héritage et déterreraient le trésor qu'ils y avaient enfoui. Rome avait mis leurs têtes à prix, et c'est pourquoi leur sécurité et même leur survie dépendaient de leur habileté à dissimuler leur véritable identité aux yeux de leurs concitoyens. C'est ainsi qu'ils se mêlèrent parfaitement à la société primitive et instable qu'était alors la Gaule romaine, moins d'une centaine d'années après la première conquête de cette région par Jules César. Un millénaire allait s'écouler avant leur retour, mais malgré cela, ils le préparèrent minutieusement et méthodiquement.

Dès le début de leur nouvelle vie en Gaule, alors qu'ils n'étaient qu'une trentaine de familles, ils se nommèrent eux-mêmes les familles amies. Ils fondèrent une communauté qui survivrait au fil des siècles, tandis que les familles d'origine s'étendirent pour devenir des clans aux multiples ramifications. Ils s'intégrèrent si bien à la nation gauloise que, après quatre générations, seul un minuscule groupe d'entre eux sut encore qu'ils avaient un jour été juifs. Aucun étranger n'en fut jamais informé.

Ils adoptèrent ouvertement la nouvelle religion que constituait le christianisme lorsqu'il émergea et prit de l'expansion mais, entre eux, ils fondèrent une confrérie secrète qu'ils appelèrent l'ordre de la Renaissance à Sion, la renaissance symbolisant leur allégeance renouvelée au judaïsme et à leur mode de vie traditionnel lorsqu'ils seraient de retour en sécurité à Jérusalem. Les anciens des familles, les patriarches, seraient les seuls membres de leur clan à préserver le secret de leurs origines juives, exécutant les rituels et tenant les cérémonies en secret, maintenant même dans l'ignorance leurs êtres chers, simplement pour se protéger.

À mesure que les années passaient sans incident et que le retour tant désiré était sans cesse remis à plus tard, ils décidèrent d'adopter des méthodes de recrutement afin de conserver le secret concernant leurs connaissances sacrées. On n'allait envisager l'admissibilité au sein de la confrérie que d'un seul membre mâle de chaque génération issue de chaque famille d'origine. L'ensemble des membres, avec des critères d'admission et de rejet clairement définis et compris par tous, jugerait de la valeur des candidats. Les enfants mâles de toute femme qui épousait un homme n'appartenant pas aux familles amies étaient inadmissibles, et comme personne d'autre que les membres de la confrérie ne savait quoi que ce fût à ce propos, personne n'en souffrit.

Mis à part l'exigence relative à la descendance mâle directe des familles amies, l'honneur et l'intégrité, l'intelligence et l'honnêteté, la détermination et l'aptitude à garder le secret en tout temps et en toutes circonstances représentaient les critères incontournables d'admissibilité. Alors que les familles d'origine s'agrandissaient, il ne manqua jamais de candidats admissibles, si bien que lorsque aucun membre d'une génération donnée d'une famille ou d'une autre

n'était jugé admissible, pour quelque raison que ce fût, personne n'était choisi et le recrutement attendait la génération suivante, sans que la réputation de la famille ne s'en trouve d'aucune façon entachée.

Le système avait été élaboré et planifié avec grand soin et, dès le départ, il fonctionna à merveille. Comme il était nécessaire que chaque candidat se distingue selon les plus hauts critères de comportement et de compétence, le processus d'examen et d'évaluation était lent, difficile, rigoureux et permanent. Nul ne pouvait être admis avant d'avoir atteint l'âge de dix-huit ans, mais il arrivait souvent qu'une personne soit admise bien après cet âge, car les garçons nés au sein de chaque génération devaient avoir la possibilité d'être évalués. Aucun candidat ne saisissait ce qui lui arrivait pendant les premières étapes menant à son initiation ; il savait seulement qu'on le préparait à un événement extraordinaire, que cet événement était secret, grave et solennel, et que les gens qui le préparaient, ses mentors et parrains, étaient les gens pour qui il éprouvait le plus grand respect. Ce n'est qu'après l'initiation, quand le candidat était élevé au statut de membre en bonne et due forme de la confrérie de l'ordre, que sa formation de départ prenait un sens à ses yeux, et ce n'est qu'alors qu'il comprit que lui-même, peut-être l'unique membre vivant de la confrérie au sein de toute sa famille, était le seul à en connaître l'existence. C'était peut-être là, l'élément le plus difficile à accepter pour le nouvel initié : il serait à jamais séparé, dans un sens très fondamental, du reste des membres de sa famille, connaissant la vérité sur lui-même et sur leurs origines, une vérité qu'il lui était interdit de partager ; il se trouvait à tout jamais dans l'impossibilité de discuter avec eux ou même d'admettre l'existence d'une partie de sa vie, qui prendrait de plus en plus d'importance pendant que sa famille demeurerait dans l'ignorance complète.

Cette situation n'avait troublé André St. Clair qu'en de rares occasions au cours des dernières années, mais ce soir-là, elle était venue le hanter comme un spectre, rendue plus insupportable encore par l'ironie qui entourait le fait que son père ignorait le véritable sujet de leur discussion. Henry St. Clair, le noble Angevin, était extrêmement fier de son héritage ainsi que de sa longue et honorable lignée, et il était tout à fait sincère lorsqu'il affirmait n'avoir aucun préjugé envers les juifs. Son fils ne nourrissait aucun doute à ce sujet, mais malgré l'intégrité de sire Henry et sa bonne volonté, André savait que son père serait insulté si quiconque essayait de lui faire croire que du sang juif coulait dans ses veines et que ses ancêtres avaient été des prêtres de Judée. Qui plus est, il aurait été absolument et pour toujours inconcevable à ses yeux que son propre fils adhère à cette foi et que, conformément à celle-ci, il consacre sa vie à s'assurer que les anciens dogmes qu'elle impliquait se transmettent dans le monde contemporain. Cette réalité demeurerait pour toujours étrangère à l'esprit du vieillard, et André n'avait d'autre choix que de serrer les dents et d'accepter ce fait, car il n'y pouvait rien changer.

La dégoûtante affaire d'arrachage de dents était bien réelle, mais elle n'avait qu'une importance relative, et André s'en était volontairement servi pour bouleverser son père afin qu'il vît à quel point ses préoccupations étaient graves.

Mais le jeune homme savait que le caractère abject du geste résidait dans les persécutions, moins brutales en apparence, mais beaucoup plus répandues et mortelles, des juifs dans tout le royaume d'Angleterre au cours des six derniers mois. Tout avait commencé le jour du couronnement de Richard, le 3 septembre de l'année précédente, lors de son célèbre et, d'après certains, scandaleusement masculin repas de couronnement. On avait appelé l'événement la fête du célibataire, et aucune femme de quelque rang qu'elle fût, y compris la mère du roi, n'y avait été invitée ni n'y fut admise. Vers la fin du repas, quand tous se trouvèrent dans un état d'ivresse avancé, une délégation de marchands juifs étaient venus offrir des cadeaux et leurs bons vœux au nouveau monarque. À l'entrée de la salle du roi, ils avaient été arrêtés, et leurs cadeaux, confisqués, puis ils avaient été dévêtus et roués de coups avant d'être jetés à la rue où ils furent poursuivis par une foule qui les avait talonnés jusque dans le quartier juif de Londres, puis qui avait mis le feu aux maisons des juifs qui y vivaient.

Personne ne tenta d'arrêter l'armada avant que l'incendie ne commence à s'étendre au quartier chrétien adjacent. Le lendemain, Richard n'adopta publiquement aucune mesure afin de condamner ces atrocités, si ce n'est qu'il décréta la mise à mort par pendaison de plusieurs hommes qui avaient participé à l'incendie des propriétés chrétiennes. L'archevêque de Canterbury, qui assistait à l'événement, ne prit aucunement la défense des malheureux juifs, se contentant d'affirmer que s'ils choisissaient de n'être pas partisans du Christ, ils devaient s'attendre à être traités comme des partisans du diable.

Avec sous les yeux des tels exemples de compassion et d'indulgence de la part de leur roi et de leur archevêque, peu d'observateurs s'étonnèrent que les citoyens des grandes villes d'Angleterre se laissent aller à des orgies d'actes anti-juifs au cours des mois suivants, leur appétit pour le sang des « assassins du Christ » stimulant leur détermination hystérique à reprendre la Ville sainte des mains des païens sarrasins. André était en route pour se rendre à l'intendance du roi dans la ville de York lorsque s'y produisit la dernière grande abomination, au cours des jours précédant Pâques, à peine un mois avant son retour en Anjou. Tout était fini à midi le jour de son arrivée à York, mais chacun en parlait encore et c'était le seul sujet de conversation dans la ville.

Il apprit qu'une foule vengeresse avait réussi à rassembler un groupe de près de cinq cents juifs terrifiés – hommes, femmes et enfants – et les avait ensuite poursuivis jusque dans la tour fortifiée de York, qu'elle encercla, hurlant aux juifs de sortir et de subir leur « châtiment ». Convaincus qu'ils seraient torturés puis massacrés, les plus âgés de ces juifs décidèrent de faire preuve de miséricorde envers eux-mêmes. Les cinq cents personnes se suicidèrent.

André savait au fond de lui-même que des horreurs semblables s'étaient produites de temps en temps dans son propre pays, mais l'ampleur, la régularité et le caractère sanguinaire des rébellions en Angleterre l'avaient rendu à tout jamais amer envers ce pays, et le fait que le nouveau roi avait de toute évidence fermé les yeux sur les massacres et les avait ainsi tacitement approuvés avait annihilé tout enthousiasme et toute solidarité qu'il aurait pu ressentir à l'idée de

faire partie des aventures et des projets militaires de Richard. Seul son devoir plus noble, ses obligations fraternelles vis-à-vis de l'ordre de Sion, l'avait empêché de se séparer complètement de la compagnie du roi anglais et de mettre fin à son service, et même alors, connaissant l'importance de sa propre tâche, le jeune St. Clair trouvait qu'il était fort difficile de surmonter sa répugnance et de conserver un semblant d'entrain.

À ce moment, ses pensées furent interrompues par un bruit, et il se tourna vers le garde en service de l'autre côté de la plateforme de la tour, qui avait été rejoint par un autre homme. Leurs voix n'étaient qu'un murmure à ses oreilles, mais en regardant, André vit l'inconnu se tourner vers lui puis venir dans sa direction, sa silhouette éclairée par le brasero à côté de la sentinelle. Il redressa le dos et se mit sur pied juste à temps pour reconnaître son ami et compagnon d'Orléans, Bernard de Trémelay, qui le salua, les sourcils froncés.

— St. Clair ? J'aurais cru que tu serais couché depuis longtemps maintenant, après la chevauchée de ces derniers jours.

— Alors, de toute évidence, tu me crois plus faible que je ne le suis. Pourquoi n'es-tu pas toi-même au lit à cette heure-ci ?

L'autre chevalier secoua la tête.

— J'étais couché, mais je n'arrivais pas à trouver le sommeil. J'avais trop de choses en tête, je suppose. Demain arrivera assez vite, mais je pensais retarder quelque peu ce moment en demeurant éveillé. Alors, à quoi songeais-tu, tout seul, là-haut ?

André adressa un signe d'adieu au garde qui les observait, puis suivit Trémelay le long des marches étroites jusqu'à la chaussée sous les remparts, retenant sa réponse jusqu'à ce qu'il se trouve hors de vue de la sentinelle.

— Parfois, l'appartenance à notre confrérie coûte très cher. Ils avaient commencé à descendre l'escalier suivant, mais son compagnon s'immobilisa en entendant ces paroles et se tourna pour lever la tête vers André.

— C'est encore à propos de ton père ?

Lorsque André acquiesça, Trémelay lui exprima son accord.

— C'est bien vrai, mon frère. Mais quand tu te mets à t'inquiéter à ce sujet, rappelle-toi ceci : juste au moment où tu crois que ce prix est devenu insupportable, il peut augmenter… et cela surviendra sans aucun doute possible. Fais-moi confiance, le désespoir est la seule voie qui nous soit encore ouverte.

Puis il éclata d'un grand rire saccadé et reprit sa descente.

— En toute honnêteté, Bernard, est-ce qu'on t'a déjà dit que tu es une véritable ordure ?

— Oui, quelques fois, répondit Trémelay sans s'arrêter tandis que ses paroles s'envolaient derrière son épaule. Mais quand tu es une ordure, les gens te contournent plutôt que de risquer de te marcher dessus. Fais-moi confiance là-dessus aussi.

Il éclata de rire de nouveau quand ils atteignirent le bas des marches, puis il se tourna, saisit à deux mains le surcot d'André et le tira doucement, mais

fermement dans l'obscurité, près de l'escalier, où l'on ne pouvait ni les voir ni les entendre.

— À partir de maintenant, souviens-toi toujours de ceci, mon garçon, dit-il d'une voix basse qui ne recelait plus aucune trace de badinage. Dans quelques jours, quand nous atteindrons Vézelay, tu seras officiellement admis au sein de l'ordre du Temple à titre de candidat. Ensuite, si tu évites les ennuis et fais convenablement ton boulot, tu deviendras novice et, en fin de compte, toutes choses étant égales, tu te retrouveras chevalier du Temple en bonne et due forme, au courant de tous ses secrets et de sa prétendue tradition sacrée… Tu trouves difficile maintenant de taire des secrets à ton noble père ? Eh bien, cette difficulté te semblera insignifiante dans seulement quelques jours. Attends de te retrouver dans le Temple parmi des gens dont chaque pensée est étrangère à tout ce que tu connais et crois. Attends de te retrouver empêtré dans l'ignorance têtue et la bêtise aveugle auxquelles tu seras confronté dans les rangs que tu t'apprêtes à joindre… là où les chevaliers croient tous fermement qu'ils sont les élus de Dieu et l'élite de l'univers – et nombre de leurs sergents pensent de même –, et tu ne pourras plus laisser échapper un seul mot concernant la vérité que tu connais déjà : que leur ordre sacré et mystérieux a été fondé par la confrérie à laquelle tu appartiens pour conserver les secrets inviolables de cet ordre. Ton existence même parmi leurs rangs sera un mensonge, et tu ne cesseras d'y penser chaque fois que tu te réveilleras au milieu de la nuit pour prier, participant à un rituel qui n'a aucun sens à tes yeux. Tu en sauras davantage qu'eux, mais tu n'auras d'autre choix que de te conformer à leurs faux rites, et tu ne pourras jamais protester ni te plaindre. Je te le dis, cela pourrait te causer de véritables difficultés, et cela, contrairement à l'affaire sans importance avec ton père, représente le vrai prix à payer pour appartenir à notre confrérie. Heureusement, bien sûr, ton isolement ne durera pas toujours. Dès que tu auras réussi toutes les mises à l'épreuve et répondras à toutes les exigences nécessaires pour devenir membre à part entière, les restrictions qui t'entourent s'assoupliront et les membres de notre confrérie à l'intérieur du Temple s'organiseront pour qu'on t'assigne des tâches à la hauteur de tes compétences.

Il s'arrêta et sourit, serrant entre ses mains les épaules de St. Clair.

— Mais je te le jure, même si je n'ai jamais assisté à un Rassemblement des Templiers, les prochains mois seront très certainement pénibles pour toi.

— Oui, fit André, en soupirant et en haussant les épaules. On m'a déjà prévenu… mais je tiens à te remercier pour le plaisir évident que tu as eu à me rappeler ce que me réserve l'avenir.

— C'est effectivement l'avenir qui t'est réservé, André, mais au moment où tu arriveras en Outre-mer, tout cela devrait être terminé et tu seras de retour dans le monde des vivants. Maintenant, file au lit et dors bien, puis lève-toi et accueille la nouvelle journée les yeux brillants. On dit qu'il pleuvra, alors ce sera un long et humide pèlerinage jusqu'à Vézelay et nous devrons subir bien des désagréments avant de retrouver le confort.

Le soleil matinal s'élevait, étincelant, au-dessus des sommets enneigés des Alpes, loin vers l'est, illuminant la grande bannière de l'ordre du Temple qui se dressait fièrement, réfléchissant les rayons aveuglants du soleil du haut de la colline qui surplombait les champs entourant la petite ville de Vézelay. La bannière ne claquait pas dans la brise légère, comme le faisaient certains des nombreux étendards hissés au bas de la colline ; elle demeurait rigide, lestée à sa base, à l'extrémité d'un très haut poteau permettant à sa croix rouge aux bras égaux, à huit pointes, de ressortir pleinement sur son fond d'un blanc pur pour proclamer de manière provocatrice la prééminence de l'ordre. Sous elle se tenait la garde officielle de dix chevaliers en armure vêtus de blanc et, autour d'eux, couvrant tout le sommet de la colline et parfaitement organisé en rectangles réguliers, s'étendait le camp du personnel de l'ordre : les chevaliers et les sergents du Temple. La majorité d'entre eux étaient des nouveaux venus sans expérience, recrutés tout récemment pour combler les rangs de l'ordre, dégarnis par les pertes tragiques subies en Outre-mer. Il y avait là, sur la pente de la colline, devant les premières séries de tentes, une formation d'un millier de combattants, dont moins d'une centaine avait déjà participé à une véritable bataille. Les chevaliers parmi eux, moins de trois sur dix, portaient des surcots blancs simples, ornés non pas de la croix noire du Temple, mais de la longue croix d'un rouge brillant représentant la mission de reprendre la Terre sainte. Les autres, les sergents de l'ordre, arboraient les mêmes croix rouges par-dessus des surcots bruns, à l'exception de quelques sergent-chefs qui avaient revêtu des surcots noirs indiquant leur rang et leur ancienneté.

Plus bas, face aux Templiers, le reste des armées de la chrétienté s'agitait comme un champ de blé dans le vent. Mais aucun champ de blé, même richement parsemé de fleurs sauvages, n'aurait pu afficher une telle profusion de couleurs. Elles couvraient entièrement les prés qui s'étendaient du pied de la colline jusqu'à la ville de Vézelay, laquelle était complètement dissimulée au loin par une forêt de tentes et de pavillons. À la droite des Templiers, les divisions de soldats de Richard Plantagenêt se tenaient immobiles, en rangs serrés, à pied et à cheval, mêlées aux formations d'arbalétriers et d'archers du roi, facilement reconnaissables à leur couleur terne et au fait qu'ils ne portaient pas d'armure. On pouvait distinguer les couleurs de chaque division, disséminées à travers cette immense mer d'hommes : les étendards rouge vin de la Bourgogne se dressaient au côté de ceux, d'un riche bleu foncé, de l'Aquitaine ; et les vert et or de l'Anjou et du Maine étaient visibles au-delà, tout comme le noir et le carmin du Poitou, aux côtés des bandes bleu et blanc, des vert pâle et des jaunes et rouges de Bretagne et de Normandie, et, bien sûr, les lions d'or de l'Angleterre de saint Georges sur fond écarlate, claquant au vent au-dessus de tous les autres étendards sur une énorme bannière de soie que portait l'archevêque Baudouin de Canterbury, qui avait lui-même levé une armée de trois mille Gallois, surtout des archers, qui venaient se joindre à l'ost de Richard.

De l'autre côté de ce groupe, alignées à la gauche des Templiers, se tenaient les troupes de Philippe Auguste et de ses alliés. Comme il convenait à la dignité

d'un roi français, l'étendard royal de Philippe, la fleur de lys dorée sur fond bleu ciel de la maison des Capet, semblait au moins aussi grand que celui du roi anglais, et derrière lui étaient rassemblées les couleurs de ses principaux alliés et vassaux, qui comprenaient la fine fleur de la noblesse chrétienne. Comme l'avait prédit Richard plus d'un an auparavant, les brillantes couleurs de Stephen, comte de Sancerre y prédominaient. Le comte Philippe de Flandre et Henri, comte de Champagne et neveu des deux rois, étaient également présents, accompagnés d'une entière cavalcade de la petite aristocratie française. Le Germain Louis, margrave de Thuringe, avait proposé ses services au roi de France, tout comme l'avaient fait à titre individuel une multitude de chevaliers originaires du Danemark, de la Hongrie et de la Flandre. Il y avait des évêques des deux côtés, nombre d'entre eux regroupés en prière dans un grand rassemblement entre les deux armées, au milieu de la foule, mais encore davantage au sein des contingents eux-mêmes, armés de pied en cap et vêtus pour la guerre, assoiffés du sang de tout Sarrasin qui serait assez stupide pour s'aventurer près d'eux.

André St. Clair était assis et observait le spectacle depuis un monticule en retrait de la formation des Templiers, à plusieurs longueurs de cheval devant le premier rang, en compagnie de son supérieur immédiat, le frère Justin, le maître des novices. Justin était un vétéran au visage grimaçant et grave, qui dégageait une forte odeur de fromage de chèvre rance. St. Clair se trouvait à deux longueurs de cheval de lui, mais l'odeur âcre du vieil homme menaçait de lui couper le souffle chaque fois qu'il inhalait. Le frère Justin était flanqué sur sa gauche du taciturne commandant de leur force expéditionnaire, Étienne de Troyes, dont l'austérité et l'intolérance, particulièrement pour les spectacles publics comme celui-ci, étaient légendaires. Troyes était ce que ses frères Templiers de l'ordre de Sion appelaient « un sanglier Templier ». Il n'appartenait pas à l'ordre de la Renaissance et ne soupçonnait donc aucunement l'existence de la confrérie. Étienne de Troyes était l'un des Templiers les plus haut gradés de tous les territoires francs qui avaient constitué la Gaule. Comme tant d'autres de sa trempe, il ne tolérait absolument rien ni personne qui ne fît partie de son monde et, à l'intérieur de ce monde étroitement circonscrit, il n'y avait de place que pour une seule entité : l'ordre du Temple. Il était, à ses yeux, hors de question de tolérer quoi que ce fût qui pût entraver son engagement indéfectible envers le Temple et ses priorités. En l'occurrence, toutefois, bien que l'obligation lui déplût, sire Étienne ne pouvait dédaigner ce qui se passait en contrebas ni se dispenser d'y participer. Il était le maître du Temple à Poitou, ce qui faisait de lui le plus ancien officier de l'ordre présent à Vézelay ce jour-là, et il avait donc la responsabilité d'observer tout ce qui s'y passait. Les Templiers ne devaient ni ne prêtaient allégeance à un quelconque maître ici-bas, fût-il roi ou seigneur. Ils accordaient exclusivement leur loyauté et leur fidélité au pape à Rome, et ses représentants étaient ici aujourd'hui en tant qu'émissaires pontificaux, même s'ils allaient se battre avec les rois Richard et Philippe contre leurs ennemis communs, les Sarrasins.

Ce matin-là, le frère Justin avait désigné André St. Clair en tant que messager, tenant compte de la nécessité de transmettre des dépêches à quiconque faisait partie des armées en contrebas et de recueillir des renseignements provenant d'eux. Tous savaient que cette nomination était inhabituelle, puisque St. Clair n'était qu'un simple candidat à l'admission au sein de l'ordre, et ce, depuis seulement deux jours. Mais Justin tirait ouvertement parti, et nul n'en était surpris, de la relation filiale d'André avec le maître d'armes.

Derrière eux, liés par la discipline inhérente à la formation de l'ordre, les rangs des Templiers étaient complètement silencieux, à l'exception des seuls bruits émanant de l'agitation des chevaux qui se tenaient immobiles depuis trop longtemps. Le brouhaha provenant de l'armée rassemblée devant eux, au contraire, était infernal, le grondement sourd de cent mille voix que soulignaient les cris plus puissants, parfois même stridents, des ordres, incompréhensibles à cette distance, et le beuglement constant des trompettes et des cors. Le cheval d'André piaffa et hennit, se rapprochant de la monture du frère Justin et luttant contre la pression d'André sur ses rênes lorsque celui-ci tenta de le tirer vers l'arrière, quasi écœuré par la puanteur de l'homme.

— Où est votre père ? Je ne le vois pas.

Ignorant la présence austère du commandant d'unité à leur côté, le frère Justin avait proféré ces paroles d'un ton brusque, sans bouger la tête, et pour lui répondre, André, inconscient de ce qui lui était permis de faire dans cette situation, se pencha sur sa selle et tourna la tête très légèrement sur sa droite afin de scruter la pente vers l'endroit où flottait l'étendard de saint Georges, au-dessus d'une masse mouvante de corps humains et chevalins brillamment caparaçonnés dans laquelle toute tentative de discerner un ordre quelconque s'avérait vaine.

— Il est là quelque part, frère Justin, murmura-t-il. Il doit se trouver au milieu de la foule. Il a organisé tout cela pour le roi Richard… le protocole, la procédure, l'ordre de préséance, tout… alors, il doit se trouver là.

Au moment où St. Clair parlait, Étienne de Troyes, dégoûté, émit un juron. Sa patience à l'égard des événements qui se déroulaient en bas était épuisée. Tirant sauvagement sur les rênes, il fit faire demi-tour à son cheval et enfonça ses éperons dans les flancs de l'animal, le poussant vers le haut de la colline, tout son corps trahissant l'intensité de son mécontentement. Le frère Justin le regarda s'éloigner du coin de l'œil avant de soupirer et de parler de nouveau de ce qui se passait de sa voix normale.

— De toute évidence, le maréchal est mécontent de ce qui se passe en bas. Je pense que nous devrions l'être aussi. Nous pouvons voir tout le spectacle, sauf les choses que nous voulons voir – un peu d'action, par exemple –, mais y comprenons-nous quoi que ce soit ? La seule chose que je puisse distinguer avec une vague certitude, c'est cet immense groupe d'évêques impies chargés de joyaux au milieu, là-bas, entre les deux armées, attendant de jouer leur rôle dans cette cérémonie pompeuse. Si on permet à seulement la moitié de ces pathétiques

et bavards fils de putains de prier pour nous, nous mourrons de vieillesse avant même d'avoir pu descendre cette colline.

St. Clair était ébahi d'entendre de telles paroles de la bouche du maître des novices, mais il fut assez intelligent de ne rien laisser transparaître de sa stupéfaction. Malgré cela, pourtant, il éprouva le besoin de dire quelque chose, alors il se racla la gorge et murmura :

— Nous n'avons rien à craindre à ce propos, frère Justin. C'est Richard Plantagenêt qui commande là-bas et il ne ressent pas davantage d'affection que son père pour les prélats. Ces évêques prieront tous, mais ils prieront ensemble quand le temps sera venu.

Pour toute réponse, le maître des novices se contenta d'émettre un grognement, se souvenant visiblement qu'il s'adressait à un insignifiant subalterne. Mais il ajouta, de façon inattendue :

— Oui, ils le feront sûrement. L'archevêque de Lyon dirigera la prière, et l'abbé de Vézelay lui servira d'assistant.

À ce moment, ils furent interrompus par des claquements de sabots alors qu'un des vétérans chevaliers, dont André ignorait le nom, chevaucha jusqu'à eux et arrêta son cheval à la gauche du frère Justin. Il lui parla en ignorant complètement St. Clair.

— Qu'est-ce qui se passe là-bas ? Troyes est furieux.

— Je sais qu'il l'est, mais rien ne se produit. Il ne peut simplement pas supporter de perdre son temps. Cela mettrait même un saint en colère. Il y a cent mille hommes en bas, et ils doivent tous partir aujourd'hui, mais ils sont empêtrés jusqu'au cou parmi les évêques qui sont impatients de se remettre à prier.

L'autre chevalier se racla la gorge et cracha avec une expression de dégoût.

— Ces trois derniers jours ont été une fête pour les évêques – une messe interminable, imprégnée d'odeurs de transpiration avec tout l'apparat, les prières chantées et les nuages tourbillonnants d'encens. Mais maintenant, c'est assez. Il est temps de plier les tentes, de charger les chariots, de regrouper les armées et de nous mettre en route.

Il jeta un regard fugace vers St. Clair et inclina la tête en direction du maître des novices.

— Croyez-moi sur parole : nous aurons quitté cette colline et serons sur la route avant midi aujourd'hui, ou bien Richard Plantagenêt sera frappé d'excommunication…

Sa gorge émit un son guttural et cynique, et il ajouta :

— Et avec la sainte mère l'Église qui compte sur lui pour diriger toute la campagne, exterminer Saladin et ses Sarrasins et reprendre la Ville sainte pour Rome, l'excommunication semble bien peu probable…

— Châteauroux !

Le cri, fendant l'air en provenance des hauteurs derrière eux comme le son d'une pierre qui se brise, eut un effet instantané sur la personne visée. Le chevalier à côté du frère Justin se redressa d'un coup.

— Merde ! dit-il. Continue de surveiller. Regarde si tu peux déceler du mouvement entre les camps, ou quoi que ce soit. Ici, frère maréchal !

N'ayant manifestement aucun désir de provoquer le mécontentement de sire Étienne de Troyes, Châteauroux lança une parole d'acquiescement et fit faire à sa monture un demi-tour spectaculaire, éperonnant la bête avant que ses sabots ne retombent sur le sol.

Du coin de l'œil, André vit le frère Justin regarder s'éloigner Châteauroux, puis il se tourna vers lui.

— Tu restes ici, dit-il d'un ton impérieux, et si tu vois du changement en bas, si un vaste groupe effectue quelque mouvement que ce soit, envoie-moi chercher immédiatement.

André l'entendit chevaucher à la poursuite de Châteauroux sans faire l'effort de se retourner et de le regarder. Il se sentait déjà trop visible à cet endroit, lui, un simple candidat, pas même un novice encore, se voyant pourtant accorder un traitement de faveur. Il n'avait remarqué aucun signe de rancœur chez ses camarades, mais il était assez intelligent pour savoir que ce sentiment existait certainement quelque part, dissimulé sous un voile d'indifférence, et il ne souhaitait nullement empirer les choses en ayant l'air d'éprouver de la fierté.

Quelque temps plus tard, le frère Justin revint. Rien d'important ne s'était passé en bas.

— Toi, St. Clair ! Troyes veut descendre là-bas officiellement, à titre de maréchal, pour faire bouger les traînards. Tu vas aller trouver ton père le maître d'armes et lui dire que le maréchal du Temple désire parler en privé avec les deux monarques. Crois-tu que tu peux y arriver ?

André s'abstint de réagir au sarcasme. Le frère poursuivit :

— Tu vois cet immense rocher là-bas ?

— Oui, frère Justin.

Le rocher était trop énorme pour qu'André ne l'eût pas vu. C'était une pierre d'une taille gigantesque, à l'ombre de laquelle les cavaliers semblaient être des nains.

— Eh bien, tu vas chevaucher jusque-là et trouver ton père, mais tu vas y aller avec une escorte, comme un messager officiel du maréchal, sous un gonfalon baucent.

Il se tourna sur sa selle, enfonça deux doigts dans sa bouche et siffla bruyamment, attirant aussitôt l'attention du jeune chevalier qui, derrière lui, tenait entre ses mains une longue lance portant la bannière baucente triangulaire de son escadron.

— Viens ici, toi ! cria-t-il.

Puis il attendit, les bras écartés, jusqu'à ce que le jeune porteur d'étendard le rejoignît docilement.

Différent de la grande bannière, le gonfalon baucent, plus petit et de forme triangulaire, était l'étendard du Temple – une croix noire simple, aux bras égaux, sur fond blanc – et le droit de le porter représentait un grand honneur que se disputaient vivement les simples frères de chaque escadron. Le frère Justin

remercia d'un geste sec le porteur d'étendard pour sa courtoisie, puis désigna St. Clair du pouce sans le quitter des yeux.

— J'ai besoin de toi pour un travail supplémentaire, frère. Tu vas chevaucher jusque dans la vallée en bas en escortant ce messager qui, même s'il n'est qu'un candidat, possède des vertus bien cachées. Tu resteras avec lui jusqu'à ce qu'il en ait terminé avec le maître d'armes du roi Richard, puis tu l'attendras et reviendras ici avec lui. Je vais dire à ton commandant d'escadron où tu es et ce que tu fais.

Il se tourna ensuite vers André.

— Quant à toi, dit-il, aussitôt que tu auras terminé ta tâche et connaîtras l'endroit où les rois ont choisi de rencontrer le maréchal, tu grimperas au sommet du rocher et tu agiteras ce gonfalon. S'il s'agit du camp anglais, tiens-le dans ta main droite ; pour le français, dans la main gauche. S'ils décident de se rencontrer entre les armées, près des évêques, brandis-le des deux bras au-dessus de ta tête. Je vais demander à celui qui a la meilleure vue de te surveiller. Tu seras tout à fait visible dans ta tunique de vierge.

Le frère Justin faisait référence à la tunique encore neuve, d'un blanc éclatant, que portait St. Clair à titre de postulant. André inclina la tête sans souffler mot.

— Tu envoies toi-même le signal, poursuivit Justin, c'est clair ? La croix rouge du porteur d'étendard pourrait se confondre avec d'autres croix en bas, mais ta tunique se verra clairement.

Il tourna de nouveau les yeux vers le porteur d'étendard.

— Tu comprends ? demanda-t-il. Tu dois lui donner ton gonfalon et le laisser l'utiliser pour envoyer le signal. C'est important. Tu as bien compris ?

— Oui, monseigneur. Je dois lui donner le gonfalon pour le signal. Mais est-ce que je le reprends ensuite ?

Le frère Justin rejeta la tête vers l'arrière comme s'il avait reçu une gifle.

— Bien sûr que tu le reprends ! C'est un gonfalon, Dieu du ciel, pas un bâton de marche !

Il hésita un moment, renifla bruyamment et dit à André :

— Aussitôt que tu nous enverras le signal, le maréchal et ses hommes descendront vers le lieu de rendez-vous, et toi, tu reviendras ici et me feras ton rapport. C'est clair ? Alors, pars sans perdre un instant… Le maréchal de Troyes attendra ton message en se tracassant.

St. Clair acquiesça et suivit le porteur qui brandit bien haut son gonfalon, resserra les rênes dans sa main gauche, souleva encore la lance pour bien montrer l'étendard, et éperonna sa monture en direction du bas de la colline.

Il s'écoula deux heures avant le retour de St. Clair, et la première chose qu'il remarqua quand il atteignit le sommet de la colline fut qu'on avait préparé le départ pendant son absence. Toutes les tentes étaient démontées et pliées pour le voyage. Il salua le maître des novices qui le congédia immédiatement d'un geste dédaigneux de la main. Aucunement contrarié, André rejoignit avec

reconnaissance les quinze aspirants avec qui il allait partager sa vie de candidat et de frère novice. Il n'y avait pas de futur frère sergent parmi eux ; tous faisaient partie de la classe des chevaliers. La plupart avaient déjà été adoubés, et les autres étaient au moins des écuyers, leur formation étant presque terminée. On leur avait dit qu'ils deviendraient officiellement des novices dans la cathédrale de Lyon, et que, jusqu'à ce qu'ils eussent atteint cette ville, ils continueraient de porter le vêtement informe connu sous le nom de voile de vierge. Mais jusqu'à ce qu'ils fussent officiellement acceptés en tant que novices, ils continueraient à agir et à être traités comme des serviteurs de l'ordre. C'était là la façon de faire du Temple, et aucun des candidats n'y trouvait quoi que ce fût à redire. Lyon se trouvait à quelque cinq jours de marche au sud-est de Vézelay.

Ainsi, ils deviendraient chevaliers du Temple dans moins d'une semaine.

Ils variaient en âge, du garçon mince et dégingandé d'environ seize ans à l'homme à la peau sombre et à l'air grave d'environ l'âge d'André, avec qui celui-ci avait été initié deux jours plus tôt, mais à qui il n'avait pas encore parlé. Maintenant, tandis qu'André se déplaçait silencieusement pour aller s'asseoir près de lui, le jeune homme murmura du coin de la bouche en prenant soin d'éviter de bouger la tête ou d'attirer l'attention.

— Qu'est-ce que c'était que ça ? Un candidat chevauchant avec une escorte baucente ! Qui es-tu ?

— Je m'appelle St. Clair. André St. Clair.

— Alors, je sais qui tu es. Ils t'ont envoyé en mission auprès de ton père.

André fronça les sourcils, se demandant ce qui avait justifié le ton sur lequel ce commentaire avait été émis. Il lui avait semblé amer, peut-être même cynique, mais il n'était certain ni de l'un ni de l'autre. Il répondit, sur un ton neutre malgré tout :

— C'est ça. Est-ce que tu as des objections ?

— Non, ça ne me regarde pas. J'étais seulement curieux. Ne t'offense pas de mon manque de manières. Je suis un Franc.

St. Clair lui jeta un rapide regard oblique, plus qu'à demi convaincu qu'il avait perçu un sourire dans la voix de son compagnon, mais l'autre semblait impassible.

— Qui es-tu ?

— On m'appelle Eusèbe, d'après le saint homme. Ma mère était une femme dévote. Je viens d'Aix, en Provence.

— Ah ! Ça explique ton drôle d'accent. Content de te connaître, alors. Je suis du Poitou.

André entrevit le léger hochement de tête de son voisin, puis tous deux redevinrent silencieux et demeurèrent droits comme des lances pendant que le sergent les passait en revue, fronçant les sourcils alors qu'il déambulait d'un homme à l'autre. Quand il fut passé, Eusèbe pencha légèrement la tête, regardant le sac de cuir qui pendait à la ceinture d'André.

— Qu'y a-t-il dans ce sac ? Tu ne l'avais pas quand tu es descendu de la colline.

— Tu es observateur, répondit André en souriant, intrigué, et en songeant que l'étranger était articulé, intelligent et pourrait même être aimable. Des figues sèches, courtoisie de Tristan Malbec, l'intendant des cuisines du roi Richard.

Longtemps auparavant, Tristan Nez-Plissé, comme on l'appelait, avait été intendant en chef et quartier-maître pour Aliénor d'Aquitaine pendant des années, jusqu'à ce qu'elle fût emprisonnée en Angleterre. Puis, il s'était mis au service de Richard. Il était maintenant chargé de l'approvisionnement de ses armées.

Eusèbe souriait également.

— Tu sembles assez bien connaître l'intendant.

— Suffisamment bien pour ne rien lui demander. Je le connaissais avant même de pouvoir marcher, et, en tant qu'ami de mes parents, il me refilait des friandises. Il m'a interdit de manger toutes ces figues d'un coup parce qu'il pourrait se passer des années avant que j'en voie d'autres. Je t'en donnerai une plus tard, si tu veux.

Eusèbe, les yeux fixés droit devant lui, inclina la tête.

— Je t'en remercie. Je vais l'apprécier. Il y a des années que je n'ai pas mangé de figues. Alors, qu'est-ce qui se passe en bas ? Et où est le maréchal ?

— Tu n'as même pas la permission de parler. C'est pourquoi nous murmurons comme ça.

St. Clair redevint silencieux alors que le sergent, qui avait terminé son inspection un peu plus tôt, faisait demi-tour et revenait vers eux, scrutant chacun des hommes, et espérant visiblement en trouver un qui lui fournirait l'occasion de jouer au tyran. Toutefois, bien qu'ils fussent tous néophytes, aucun d'eux n'était assez naïf pour donner le moindre prétexte à son mécontentement, et il avait parcouru moins de la moitié de la formation quand quelqu'un l'appela et interrompit sa revue des troupes. À la façon preste dont il s'éloigna en entendant cette convocation, tous comprirent qu'il était tout aussi content de se débarrasser d'eux qu'eux de lui. Malgré cela, à l'exception d'une très légère agitation au sein des rangs, aucun des candidats ne bougea, et St. Clair parla, encore d'une voix douce et seulement à l'intention d'Eusèbe.

— Tout est terminé en bas maintenant, dit-il comme si leur conversation n'avait jamais été interrompue. Nous pouvons remercier notre sévère maréchal de Troyes pour cette faveur. À partir du moment où il a salué les deux rois, il a fallu moins d'une heure pour organiser la fin de la messe, courte et solennelle, avec seulement un bref *Te Deum* chanté avant la bénédiction finale. Puis, les trompettes ont sonné le rassemblement. Maintenant, même si nous sommes trop éloignés pour le voir, les armées se sont mises en marche… et il est à peine 11 heures. Je trouve cela remarquable.

— Hum, fit Eusèbe en jetant un rapide coup d'œil vers St. Clair. Ce que je trouve remarquable, c'est que je n'ai pas la moindre idée de quoi tu parles. Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à ce que les armées se soient mises en marche ?

— C'est qu'au cours des deux derniers jours il semblait de moins en moins probable qu'elles finissent par le faire. Les rois, Philippe et Richard, étaient incapables de s'entendre sur quoi que ce soit. Deux jours d'incessantes discussions qui ne faisaient en rien avancer les choses. Mais d'après mon père, ils ont fait beaucoup de progrès la nuit dernière, du moins en apparence. Les rois ont convoqué un conseil privé qui a siégé jusqu'après minuit sous bonne garde et, au cours de la réunion, Richard a fait le serment que son armée allait partir pour Lyon aujourd'hui, quoi qu'il arrive, et que personne ne dormirait avant que toutes les cérémonies des évêques n'aient eu lieu. Et c'est ce qui s'est passé.

La sonnerie d'un clairon les ramena au garde-à-vous, et des sergents juniors commencèrent à se déplacer le long des rangées, mettant de l'ordre dans les formations et les préparant à quitter le sommet de la colline. Pendant un moment, St Clair et Eusèbe se turent, tous étant concentrés sur le fait de partir en bon ordre. Ce n'est qu'après que leur escadron eut entrepris de chevaucher le long du flanc de la colline, encore bien au-dessus de l'immense spectacle des armées qui avançaient lentement dans la vallée sous eux, que les deux hommes purent reprendre leur conversation interrompue, et ce fut de nouveau Eusèbe qui amorça la discussion après avoir jeté un coup d'œil alentour afin de s'assurer qu'aucun officier ne les regardait ni ne les écoutait.

— Alors, qu'a donné cette réunion d'hier soir ?

— Un accord, répondit André, toujours à voix basse, même si, avec le bruit de la file en mouvement, le son des sabots, le bruit des armures et des armes et le grincement des selles de cuir, il eut été impossible qu'ils fussent entendus. Un traité officiel d'amitié et de confiance mutuelles signé et scellé en présence d'une armée de prêtres. Une cessation solennelle des hostilités. L'Angleterre, y compris tout l'Anjou, le Poitou et l'Aquitaine, de même que tous les autres territoires appartenant à la maison des Plantagenêt, doivent, à partir de maintenant, faire la paix avec la France et ses alliés, et renoncer à tout conflit pendant que l'Angleterre et la France demeureront au service de Dieu en Terre sainte. S'il arrivait que Richard ou Philippe soit tué avant la fin de la guerre, l'autre assumera le commandement de ses armées et redoublera d'efforts au nom du Christ et de la sainte Église. Si l'un des deux monarques brisait ce serment, il serait excommunié et les évêques des deux royaumes attesteraient de la justice du châtiment.

— Toi, là ! Toi, celui qui remue les lèvres ! J'espère que tu es en train de prier, minus ! Si c'est le cas, fais-le en silence. Si je vois tes lèvres bouger une fois de plus, tu vas t'occuper des latrines pendant tout le mois qui vient. C'est clair ?

— Oui, frère sergent.

André et Eusèbe gardèrent un visage imperturbable. Ni l'un ni l'autre n'avait vu s'approcher le sergent, mais maintenant qu'il avait repéré André, les deux devinrent des modèles de décorum. Pendant les quatre heures qui suivirent, jusqu'à ce qu'ils aient atteint l'endroit où ils devaient s'arrêter pour la nuit, ils se comportèrent admirablement, ne faisant pratiquement aucune tentative pour

communiquer. Malgré cela, une camaraderie s'était établie entre eux et se solidifia pendant tout le reste de la journée.

Après le repas du soir – qui se déroula dans le plus grand désordre, puisque c'était la première fois que les cuisines roulantes s'organisaient pour nourrir un millier d'hommes en même temps –, tous deux s'assirent près d'un feu pendant l'heure qui précédait le couvre-feu. La journée avait été longue et rude, alors ils se retrouvèrent bientôt seuls, leurs compagnons étant partis se coucher, et ils revinrent au sujet de discussion qu'ils avaient abordé plus tôt dans la journée.

— Alors, Philippe et Richard se sont entendus sur cet arrangement que tu as décrit ? demanda Eusèbe, qui était impressionné et ne le cachait pas, secouant la tête en signe d'incrédulité moqueuse. Si je l'avais entendu dire hier, je n'y aurais pas cru. D'après les rumeurs, ils se querellent comme des poissonnières jalouses et colériques depuis qu'ils sont arrivés ici, hurlant et tournant l'un autour de l'autre, toutes griffes dehors, comme deux chats en chaleur…

Il s'interrompit tout à coup en jetant un regard inquiet en direction de St. Clair.

— Est-ce que ça te choque d'entendre de telles choses ?

— Pourquoi est-ce que cela me choquerait ? fit André, impassible. Parce que je me considère comme un ami de Richard, ou parce que tu me soupçonnes d'avoir des goûts contre nature ?

Eusèbe croisa son regard, ne sachant trop que répondre et incapable de déchiffrer l'expression sur son visage, et André le laissa dans l'incertitude pendant un bon moment avant de dire :

— En vérité, j'ai trouvé que l'image de chats en chaleur convient tout à fait. Maintenant, écoute-moi, Eusèbe. Si nous devons devenir des amis, et il me semble que ce soit possible, alors nous devons commencer par nous faire mutuellement confiance. Je te jure que, quoi que tu me dises, je ne me précipiterai pas pour le répéter au maître des novices… pas si tu me dis ce que tu penses. Sommes-nous d'accord là-dessus ?

Il regarda Eusèbe jusqu'à ce que ce dernier incline la tête en signe d'acquiescement.

— Bien, alors continue ce que tu disais. Tu t'es arrêté au moment où ils se battaient comme des chats en chaleur.

Eusèbe demeura un long moment à cligner des yeux, puis il inclina la tête.

— Excellent. Alors, qu'il en soit ainsi… Je disais qu'ils se querellaient amèrement, avec cette rancœur propre aux anciens amants. On m'a dit que Philippe a amplement fait étalage de son caractère féminin. Probablement parce que son nez royal a perdu de son acuité.

Il s'arrêta un moment, puis sourit et poursuivit avec un plaisir évident.

— Remarque, on peut difficilement le lui reprocher, en y réfléchissant… Il a été le seul monarque à régner sur cette terre pendant dix ans, et maintenant, son ancien amant est devenu roi lui aussi. Non seulement cela, mais il possède une armée plus vaste, un trésor plus considérable, une personnalité plus attirante et plus forte et une excellente réputation de guerrier. Sans oublier qu'il dispose

d'une plus grande flotte, plus puissante encore que la marine génoise que Philippe a dû embaucher à grands frais pour expédier sa propre armée. Et toutes ces choses lui sont rendues encore plus difficiles par le fait que Richard est trop arrogant et trop flamboyant pour même envisager d'épargner la dignité de Philippe en évitant d'en faire trop.

Il secoua de nouveau la tête.

— Philippe Capet a dû avoir énormément de mal à avaler tout ça d'un coup, poursuivit-il. Tout cela doit lui être resté en travers de la gorge. Et pourtant, tu dis qu'il a tout avalé… sa fierté aussi bien que son amertume, et qu'il s'est rallié à cette idée ? Qu'en est-il de la question d'Adélaïde ?

St. Clair étendit les bras et fit une grimace indiquant qu'il ne savait que ce qu'on lui en avait dit.

— C'est réglé, apparemment. Richard a promis de l'épouser.

— Dieu du ciel ! s'exclama Eusèbe qui semblait renversé, mais réussit à maintenir sa voix basse. Après toutes les disputes et les louvoiements qui se sont poursuivis pendant toutes ces années, il va l'épouser ? Eh bien, je trouve cela difficile à croire, mais je vais me fier à ta parole… même si je parierais qu'il ne la touchera jamais de toute façon, épouse ou non.

— Pourquoi dis-tu cela ? Il a un fils, tu sais.

— Il est censé en avoir un, tu veux dire. Personne à ma connaissance n'a jamais posé les yeux sur ce garçon, et on aurait tendance à croire que s'il existait réellement, Richard l'amènerait partout avec lui, seulement pour faire savoir à ses soldats qu'il est aussi puissant au lit que sur le champ de bataille…

St. Clair ne put qu'incliner la tête, incapable de répondre. Peu après, la trompette sonna le couvre-feu et les deux hommes se dirigèrent vers leur tente.

Pendant les deux jours qui suivirent, ils ne firent que marcher, manger et dormir. À la fin d'une longue marche à travers une forêt dense, complètement détrempé par la pluie, St. Clair dévorait avec reconnaissance un grand bol de ragoût de gibier chaud qui venait de lui être versé à l'une des cantines. Il se dirigea vers le feu que ses nouveaux camarades avaient allumé pour chasser l'humidité de l'air du soir quand il entendit crier son nom. C'était son ami Trémelay, portant une miche de pain sous son bras et une outre de vin à son épaule. Les deux mangèrent ensemble, partageant ce qu'ils avaient, et les nouveaux compagnons d'André firent preuve d'assez de courtoisie pour rejoindre leur lit de camp aussitôt après leur repas, les laissant seuls pour qu'ils puissent parler pendant le peu de temps qu'il leur restait avant le couvre-feu. Ils échangèrent quelques banalités sur le quotidien et, après un moment de silence, Trémelay demanda :

— Alors, que penses-tu des inconvénients qui découlent de l'appartenance au Temple ?

— Je les remarque à peine pour l'instant et j'en suis humblement reconnaissant. On semble avoir arrêté de faire endurer des sottises aux nouveaux venus pendant que nous cheminions. Ce n'était pas le moment de jouer à des

jeux stupides. Et je me suis lié d'amitié avec un autre candidat. Il a un bon sens de l'humour et est intelligent. Il s'appelle Eusèbe.

— C'est un point positif, au moins. Réjouis-toi de cela. Penses-tu que la flotte sera au rendez-vous quand nous arriverons ?

St. Clair songeait à Lyon, où ils devaient arriver deux jours plus tard, et un moment passa avant qu'il réagisse à ce que Trémelay venait de dire.

— Tu veux dire à Marseille ? Pourquoi n'y serait-elle pas ?

Trémelay envoya rouler dans le feu la bûche qu'il avait en main.

— Il peut y avoir de nombreuses raisons. À vol d'oiseau, ils pourraient se rendre d'Angleterre à Marseille en deux jours. Mais ce sont des navires, alors ils doivent contourner toute la côte ouest, en passant par le golfe de Gascogne, dans les eaux les plus agitées de toute la chrétienté, jusqu'au Portugal et, de là, vers l'est en contournant l'Ibérie mauresque, puis de nouveau vers le nord, le long de la côte est. Une violente tempête pourrait couler la moitié d'entre eux et éparpiller les autres comme des feuilles sur un étang. Ou ils pourraient rencontrer des galères mauresques le long de la côte ibérienne, ou même dans le détroit de l'Afrique du Nord. La flotte mauresque n'est pas aussi puissante que nos navires, mais leurs bateaux sont rapides et dangereux, et ils peuvent nuire énormément à nos projets.

— Non, je ne le crois pas, fit André en secouant la tête. On est déjà en juin, et les pires tempêtes printanières sont passées depuis longtemps. Le golfe de Gascogne devrait être calme maintenant. C'est en tout cas ce que m'a dit Sablé. De plus, il commandera lui-même la flotte, et ses navires – les dix plus grands, les dix meilleurs et les dix plus rapides vaisseaux jamais construits en Angleterre – sont de purs vaisseaux de guerre fraîchement sortis des chantiers et conçus précisément pour le genre de voyage qu'ils devront effectuer pour venir de Londres à Marseille. Je ne doute pas un instant qu'ils seront là à nous attendre.

— Eh bien, je suis convaincu que tu as tout à fait raison à ce sujet ! murmura Trémelay, sarcastique. Et je suis sûr, également, qu'ils s'organiseront pour que nous soyons installés de la manière la plus douillette possible. On nous assignera chacun un petit coin confortable, quelque part dans le navire, où nous pourrons nous accroupir, dans la misère la plus totale, parmi nos camarades mourants et puants, et vomir nos tripes pendant tout le voyage de Marseille jusqu'à l'endroit où nous jetterons l'ancre en Outre-mer. Où allons-nous accoster, le sais-tu ?

— S'il existe un endroit où nous pouvons jeter l'ancre en toute sécurité, c'est à Tyr. C'est le seul port qu'il nous reste. Saladin et sa bande contrôlent tous les autres… mais nous devons d'abord voyager vers le sud-est à partir de Marseille entre la Corse et la Sardaigne jusqu'en Sicile, puis de la Sicile à Chypre, et ensuite jusqu'à Tyr, sur la côte de la Terre sainte.

— Ce sera long ?

— Non, répondit St. Clair en secouant la tête et en fronçant les sourcils. Nous serons à la merci du vent et des armées pendant toute la traversée mais, selon Robert, si tout va bien, nous ne devrions pas être en mer pendant plus d'un mois.

— Doux Jésus, c'est extrêmement long si on est malade. As-tu déjà eu le mal de mer ?

St. Clair fit signe que non.

— Non, ça ne m'est jamais arrivé, mais je comprends que ça doit être désagréable. Ça t'est arrivé ?

— Oui, plusieurs fois. C'est une chose fort étrange, parce que quand tu commences à devenir malade, quand tes entrailles s'agitent avec chaque mouvement du navire, tu crois que tu vas mourir et tu as peur. Mais plus tard, quand tu es au milieu de l'océan et que tu es vraiment malade, tu te rends compte que l'enfer ne pourrait être pire que ce que tu subis…

— Et ta pire crainte finit par être de ne pas mourir ! fit St. Clair, terminant la phrase de son compagnon.

Trémelay prit un air moqueur et regarda St. Clair droit dans les yeux.

— On dit que les femmes ne peuvent se souvenir des douleurs de l'enfantement après le fait. Crois-moi sur parole, mon ami, ce n'est pas ce qui se passe avec le mal de mer. Jamais de toute ma vie je n'oublierai ce que j'ai ressenti à ces moments-là, et je n'ai aucun désir de répéter l'expérience, bien que je sache que ça se produira encore pendant ce voyage. Ça devrait suffire à me réserver une place au paradis, tu ne crois pas ? Se précipiter volontairement en enfer pour reprendre la Terre sainte… Je vais me coucher. Nous arriverons à Lyon après-demain. Est-ce que ton père a mentionné combien de temps nous y resterons ?

— Oui, je lui ai posé la question, et il m'a répondu que si jamais nous nous y arrêtions, ce ne serait que pour la nuit. Nous ne sommes pas censés faire halte à cet endroit, mais il est convaincu qu'il serait approprié de le faire, et que nous devrons organiser à l'avance le moment de notre arrivée et celui de notre départ. L'armée se séparera à cet endroit, probablement le lendemain matin de notre arrivée, et les troupes de Philippe prendront la direction de l'est pendant que nous suivrons la route du sud, le long du Rhône, jusqu'à Avignon et Aix, puis, de là, jusqu'à Marseille. Au moment où nous atteindrons Lyon, nous devrions être une vingtaine de candidats, peut-être davantage. Je sais qu'il y a un autre groupe de chevaliers en route pour nous rejoindre à partir de la commanderie de Pommiers, à quelques milles au nord-est de Lyon, et ils sont censés amener au moins six autres candidats. Notre initiation à Lyon se fera dans le cadre d'un rituel privé du Temple et n'aura absolument aucune conséquence sur l'armée. Je suppose que le rituel sera organisé et exécuté pendant que nous serons dans la ville, au cours d'une des prières de la messe du soir.

— Tu as probablement raison, mais cela sera fait en secret, alors comment le saurais-je ? Profites-en de toute façon. Quand tu auras fait le plongeon, tu ne me verras pas beaucoup, non plus que nos autres frères, pendant un bout de temps. Le Temple te tiendra trop occupé pour avoir le temps de t'attarder à nos besoins, tout au moins jusqu'à ce que tu prononces tes premiers vœux.

Il se leva pour partir puis hésita, visiblement perplexe.

— Qu'est-ce qu'il y a ?

— Tu as dit quelque chose que je n'ai pas compris quand nous parlions d'atteindre Lyon. Quelque chose à propos de la planification nécessaire pour y arriver à temps… Qu'est-ce que ça signifiait ?

St. Clair sourit et s'étira comme un chat avant de se pencher de nouveau vers le feu, un coude posé sur un genou.

— Demain, Bernard, plutôt que de chevaucher aveuglément et de t'apitoyer sur ton sort, regarde autour de toi pendant que nous marcherons et réfléchis un peu. As-tu jamais vu une telle chose ? Tu as travaillé avec Robert de Sablé quand il a organisé la flotte de Richard, mais celle-ci est encore plus grande. Beaucoup plus grande. On ne le voit pas au premier regard parce qu'elle n'est pas aussi visible qu'une flotte avec tous ses mâts – ici, tu ne peux voir que ce qui est proche de toi –, mais tu es entouré de plus d'une centaine de milliers d'hommes, dont tu fais partie… en plus de tous leurs chevaux, leurs chariots, leur équipement et leur attirail. Penses-y sérieusement : quel est le plus vaste groupe avec lequel tu aies voyagé avant celui-ci ?

Trémelay haussa les épaules, les sourcils froncés, réfléchissant.

— Une centaine d'hommes, finit-il par dire. J'ai chevauché jusqu'au royaume de Navarre avec mon suzerain quand j'étais plus jeune, il y a peut-être huit ans, et nous étions cent neuf, sans compter les auxiliaires de camp.

— Et combien y en avait-il à ton avis ?

André haussa de nouveau les épaules.

— Les palefreniers, les serviteurs, les cuisiniers, les maréchaux-ferrants… Qui sait ? Sans doute une vingtaine. Peut-être un peu plus.

— Alors, ton groupe atteignait plutôt cent quarante personnes environ. Avez-vous eu des problèmes pour trouver des endroits où camper pendant ce voyage ?

— Tout à fait. Chaque jour. Je m'en souviens bien parce que j'étais chargé de trouver ces endroits et je détestais ça. Je devais chevaucher quotidiennement, à des milles devant le corps principal, à la recherche de lieux où monter le camp. Parfois, je devais chevaucher la journée entière pour en trouver un.

St. Clair se leva et regarda autour de lui le camp endormi.

— Ce camp est immense, n'est-ce pas ? Nous sommes plus d'un millier de Templiers, et bien davantage, comme tu le dis, si nous tenons compte des serviteurs et des auxiliaires. Ils doivent totaliser plus de trois cents personnes. Et nous ne représentons qu'un seul camp. Là-bas, il doit y avoir au moins une centaine d'autres camps comme celui-ci – deux cents si chacun n'est qu'à moitié aussi vaste que le nôtre. Te demandes-tu vraiment pourquoi il est si important de prévoir chaque aspect de notre voyage ? Quand nous avons entrepris notre marche, hier, nous n'avons pas tous cheminé en ligne droite. La plupart d'entre nous progressions en diagonale d'un côté ou de l'autre, jusqu'à ce que nous formions un front de deux milles de large. Demain, nous ferons de même en élargissant encore davantage notre front, jusqu'à quatre milles de large.

— Pourquoi cela ?

— Parce que si nous ne le faisons pas, mon ami, les sabots de nos chevaux, les roues de nos chariots et nos propres pas détruiront toutes les terres que nous

traverserons sur une largeur de deux milles. Dans tout ce territoire, il n'existe aucune route suffisamment solide ou large pour supporter notre poids, et les champs pourraient prendre des années à se remettre de notre passage. Quand nous traverserons des forêts, comme nous l'avons déjà fait, notre passage les laissera en ruines. Cent mille hommes avec leurs chevaux et leurs chariots. C'est un miracle que nous puissions même progresser à une telle échelle, mais quand nous arriverons à Lyon, cela prendra sans doute au moins une journée entière pour laisser arriver les colonnes de tous les côtés… et elles devront camper dans les champs autour de la ville. C'est une entreprise cauchemardesque. Le seul fait d'y penser m'a épuisé, alors c'est à mon tour de te souhaiter une bonne nuit.

Il se leva au moment même où l'on sonnait le couvre-feu à travers le camp et il adressa un au revoir à son ami.

— Dors bien et essaie de ne pas te demander où nous pourrons trouver suffisamment de provisions pour nous nourrir tout au long de la route.

— Maudit sois-tu, St. Clair. Maintenant, je vais passer la nuit à y penser.

André sourit et le salua de la main en se retournant.

— Eh bien, si c'est le cas, fais bonne garde !

Chapitre 12

Pour André St. Clair il ne faisait aucun doute que sa vie avait radicalement changé dès la fin officielle de la cérémonie d'initiation à Lyon car, par la suite, pas un seul élément de son quotidien ne demeura le même. L'horaire strict du régime de l'ordre, fondé sur l'ancienne Règle de saint Benoît, avec des variations et des suppléments expressément ajoutés par saint Bernard, stipulait une rotation invariable de prières officielles et de lectures des Écritures qui occupaient la majeure partie du temps des moines, jour et nuit, mais ce n'était là que le changement le plus évident qui les affectât, ses camarades novices et lui. Toutefois, il n'existait aucun intervalle entre les périodes de travail et ces séances de prières pendant lesquelles un novice pouvait s'approprier un moment pour lui-même. Les choses se passaient comme si la Règle tout entière, selon laquelle ils vivaient maintenant, avait été conçue pour priver collectivement les nouveaux arrivants de tous souvenirs ou commodités issus de leur vie antérieure plus familiale.

André observa le déroulement de la cérémonie avec un sentiment confinant à l'incrédulité amusée, car il reconnaissait certains éléments de la procédure rappelant, et parfois singeant, des passages et des principes du rituel qui s'était déroulé des années plus tôt lors de son Élévation au sein de l'ordre de Sion. Mais bien que cet événement ait été empreint de solennité, il n'éprouva nullement ce sentiment de révélation qui l'avait submergé lors du premier événement. C'était, pensa-t-il en prenant conscience de cette réalité, comme si la cérémonie avait été concoctée par un groupe d'hommes tentant timidement de trouver des façons de susciter une atmosphère de solennité au cœur d'un événement autrement inutile. Il y eut une profusion de prières et d'incantations récitées et chantées par des prêtres et des dignitaires du Temple au milieu de nuages d'encens, ainsi que des rituels secrets, officialisés, qui se déroulèrent dans la quasi-obscurité, la seule lumière émanant d'une ou deux chandelles. Cependant, aux yeux de St. Clair, il était on ne peut plus évident que la réalité n'avait aucune substance, qu'il n'y avait pas de chair autour de l'os. La cérémonie d'initiation était un spectacle conçu pour émerveiller et intimider les participants, et plus particulièrement les recrues. Après avoir traversé toutes les variations du rituel en question, ils étaient étourdis par des visions liées à l'ampleur de l'engagement qu'ils venaient de prendre, désormais convaincus qu'ils étaient condamnés à vivre dans un silence méditatif perpétuel et qu'ils n'auraient jamais plus le temps de se consacrer aux activités frivoles qu'ils affectionnaient auparavant.

Au cours de brefs moments où ils réussirent à échanger quelques mots murmurés, les ex-candidats essayèrent de prétendre que les choses n'étaient pas aussi horribles qu'elles le semblaient et que chaque moine au sein de l'ordre subissait les mêmes rigueurs, mais ils voyaient bien que ce n'était pas vrai. Le noviciat était une période de mise à l'épreuve et de tourments délibérément conçue dans le but de faire un tri impitoyable parmi les recrues afin d'éliminer ceux qui n'étaient pas faits pour la vie monastique qui les attendait.

Sachant d'avance ce qui allait se passer, André était déterminé à éviter de se laisser décourager, à réprimer son insatisfaction et à subir coûte que coûte la cérémonie jusqu'à son terme. Il se dit qu'il était prêt à tout ce que les tyrans de l'ordre pourraient lui faire endurer, et il était fermement décidé à obéir immédiatement et méticuleusement à toute injonction et à toute directive, peu importe à quel point pourraient lui sembler humiliantes ou déshumanisantes les tâches qu'on lui donnerait à exécuter. Et pendant le peu de temps libre qu'il avait, ayant déjà la chance de savoir lire, il apprit par cœur de longs extraits de la Règle du Temple, des centaines d'articles numérotés et assortis de notes. Même ainsi, chaque fois que cela arrivait – c'est-à-dire, quotidiennement –, il avait de plus en plus de mal à croire que les règles en vertu desquelles tous luttaient avaient été extrêmement assouplies afin qu'ils puissent s'adapter aux rigueurs de la vie sur la route.

Quand tout fut terminé, ils étaient demeurés cinq jours à Lyon. Le pont qui surplombait le Rhône à cet endroit s'était effondré la première journée sous le poids des hommes et des chariots qui le traversaient, tuant plus d'une centaine de personnes. Richard avait dû passer les trois jours suivants à rassembler des bateaux et des esquifs loin en amont et en aval du fleuve pour faire passer le reste des troupes sur la rive sud. Ensuite, chanceux lorsqu'ils pouvaient franchir douze milles en une journée, les soixante mille hommes du régiment de Richard s'étaient dirigés sans obstacles vers le sud pendant huit autres jours, avançant sur un front de trois milles de large jusqu'à ce qu'ils atteignent la petite ville d'Avignon et tournent en direction du sud-est vers Aix, à une autre journée de marche. Et à la surprise de tous, des recrues venaient se joindre à leur groupe au fil de leur progression. Le huitième soir toutefois, au grand étonnement de ses compagnons qui assistèrent à l'événement, André St. Clair fut sommairement arrêté et placé sous la garde d'une escorte de frères sergents agissant sur les ordres du maître des novices. Sans aucune explication et sans la possibilité de saisir ses quelques rares biens, on l'emmena, poignets et bras menottés dans le dos.

Il passa les heures suivantes sous surveillance, enfermé dans une des quatre prisons ambulantes qui accompagnaient les troupes templières. C'était une boîte de bois franc, sans fenêtres, montée sur chariot, qui ne laissait filtrer l'air qu'au niveau d'une barre de fer coulissante. Personne ne lui dit pourquoi il avait été arrêté ni de quoi on l'accusait, et il sentit le désespoir et la consternation lui tordre les entrailles car, après moins de deux semaines en tant que novice du

Temple, il savait qu'il n'avait ni voix, ni identité, ni pouvoir lui permettant de redresser cette injustice.

Puis, au milieu de la nuit, après la vigile et bien avant les matines, alors que l'obscurité était encore totale, on le conduisit devant un tribunal de vétérans chevaliers rassemblés à la lumière de torches dans la tente du maréchal. Il fut aussitôt mis en accusation par le frère Justin, le maître des novices. Tenant à la main un rouleau de parchemin orné de plusieurs sceaux de cire à l'allure officielle, le frère clama son nom à haute voix – seulement son nom – avant de lever les yeux et de scruter André de la tête aux pieds en silence. André se tenait debout, la tête haute, malade d'appréhension, attendant la suite quelle qu'elle fût. Il pouvait sentir l'odeur nauséabonde de la célèbre sainteté de Justin d'où il se trouvait, à quatre pas de l'homme qui se tenait penché, le visage grimaçant, la lèvre inférieure pendante et la panse bombant le tissu tâché de sa tunique.

— Tu es accusé de perfidie, André St. Clair ; accusé de crimes si graves qu'ils annihilent tout droit que tu pourrais avoir détenu de devenir membre de ce grand ordre.

Il s'interrompit et inclina davantage la tête, parcourant de nouveau le parchemin avant de poursuivre.

— Et pourtant… il semblerait y avoir un certain doute… un doute mineur… relatif aux détails des accusations.

Il abaissa brusquement le parchemin, le laissant s'enrouler sur lui-même avant de le serrer en un rouleau plus étroit entre ses mains.

— On va te mener sous bonne garde à Aix, à la commanderie du Temple de cette ville, pour y répondre de ces accusations, dans le faible espoir que tu puisses démontrer qu'elles sont fausses et que tu as fait l'objet de calomnies et demeures, en vérité, fidèle aux déclarations que tu as faites en adhérant à l'ordre. Que Dieu te vienne en aide. Emmenez-le.

Tous les autres membres du tribunal avaient gardé le silence, mais alors que St. Clair s'éloignait, il entrevit au fond de la tente un visage qu'il reconnut, l'un des candidats avec lequel il avait été initié. Même à cette heure de la nuit, on lui avait confié quelque devoir insignifiant au nom du maréchal, et il s'empressait maintenant de partir, tête basse ; toutefois, André était convaincu que l'homme n'avait rien manqué de ce qui s'était dit. Il était étonné que le frère Justin, compte tenu de son mauvais caractère, ne l'eût pas remarqué et évincé dès le début. Mais brusquement, l'un de ses gardes lui saisit le coude et l'entraîna hors de la tente, le projetant sur la droite où, de nouveau, il vit la prison itinérante à la lumière vacillante d'une torche, attachée cette fois derrière un cheval robuste. Ses gardes le poussèrent vers l'avant, puis le soulevèrent et le jetèrent dans un coin de la cellule où il atterrit sur les genoux tandis que la lourde porte se refermait bruyamment et que le chariot se mettait en marche. Il était faible et tremblant, les jambes tout à coup dénuées de force, et il dut lutter fortement contre une envie de vomir. Subissant un sort plus abject qu'il n'aurait pu l'imaginer, il sentit la panique l'envahir tandis qu'en lui montait la seule explication possible à tout cela, même si elle lui semblait tout à fait impossible :

d'une façon ou d'une autre, et contre toutes probabilités, le faux témoignage des trois prêtres renégats devait avoir refait surface et c'est ainsi qu'il se retrouvait de nouveau accusé de meurtre.

Il tenta de se calmer en mettant en pratique la nouvelle discipline qu'il avait dû acquérir en tant que novice du Temple, récitant le *Pater noster* de ses prières quotidiennes. Il évacua toute pensée de son esprit, se concentrant sur le rythme répétitif des mots, jusqu'à ce que son cerveau se trouvât engourdi par les chiffres qu'il retenait en comptant les grains de son chapelet, jusqu'à ce qu'il ait répété la prière le nombre de fois requis, c'est-à-dire cent quarante-huit par jour. Quand il eut terminé, le soleil ne s'était pas encore levé ; la cellule était trop étroite pour qu'il puisse s'étendre et le ballant du chariot était tel qu'il ne pouvait dormir. Alors, il se redressa de nouveau et reprit l'égrenage de son chapelet, comptant le nombre nécessaire de prières pour cette nouvelle journée.

Il avait récité mille vingt-six *Pater noster*, dix de moins qu'un quota d'une semaine, avant que le chariot ne s'arrête. À sa grande surprise, il avait découvert qu'il était habité d'un calme intérieur rassurant au fil du temps écoulé. Il avait également calculé que cent cinquante prières répétées lentement et clairement comblaient plus ou moins une heure. Au moment où la porte s'ouvrit, il dut fermer les yeux sous la luminosité du jour, et il fut heureux de laisser ses gardes le guider lentement pour descendre jusqu'à ce qu'il se retrouve sur le sol. Il sentit la chaleur du soleil sur son visage et ses bras. Puis, ils le conduisirent à l'ombre, et prudemment il ouvrit les yeux.

Il avait pris conscience qu'il arrivait dans une ville qu'il croyait être Aix, car il avait entendu le bruit confus des roues et ressenti le cahotement du chariot sur les pavés quelque temps auparavant, et il n'avait pu se tromper sur les accents criards des voix se répercutant sur les bâtisses rapprochées. Maintenant, il pouvait constater qu'il se trouvait dans une sorte de cour fermée, ceinte de bâtiments dont l'un s'ornait d'un portail par lequel le chariot était entré. Les deux gardes qui l'avaient escorté depuis le camp des Templiers la nuit précédente étaient occupés à diverses tâches mineures et ne lui prêtaient plus aucune attention pour le moment. Directement devant lui se trouvait une large embrasure de porte encadrée de grès jaune pâle à laquelle on accédait par un large escalier de même matériau. Au-dessus de l'embrasure avait été sculpté en bas-relief un bouclier portant les armoiries du Temple. Deux gardes vêtus de blanc, portant la croix rouge des Templiers au-dessus du sein gauche, montaient la garde sous l'écu, de part et d'autre des grandes portes de chêne. L'un d'eux jeta un regard indifférent à St. Clair pendant que son compagnon observait les hommes qui l'accompagnaient.

Même s'il n'avait pas su leur destination, St. Clair aurait reconnu les détails qu'il avait devant les yeux. Il savait qu'il devait s'agir de la nouvelle commanderie du Temple d'Aix car, plusieurs années auparavant, quelqu'un la lui avait décrite avec enthousiasme pendant qu'il en observait la construction. Il s'était extasié devant la riche couleur de la pierre provenant d'une carrière située sur ses terres avoisinantes.

Il ferma les yeux, alangui par la chaleur de l'après-midi et chancela, mais avant qu'il puisse se redresser, il sentit de nouveau les mains d'un membre de son escorte sur ses bras et fut poussé doucement vers l'embrasure où les gardes se penchèrent pour tirer les lourdes portes. L'intérieur était sombre et frais, et ses geôliers le menèrent pendant une vingtaine de pas avant de s'arrêter encore, cette fois devant une large table qu'encadraient deux autres sentinelles de la maison du Temple et derrière laquelle un large corridor se divisait en deux. Les hommes se mirent au garde-à-vous et saluèrent un chevalier qui s'était approché en contournant la table et qui regardait maintenant St. Clair avec un visage impassible. Le chevalier écouta l'aîné des gardes décliner leur identité et expliquer les motifs de leur présence, puis il prit l'ordre que l'homme lui tendait, leva une main, puis fit un signe d'acquiescement. Il remercia courtoisement les deux gardes, les saluant l'un après l'autre, puis ordonna à l'un de ses propres hommes de les escorter jusqu'au réfectoire. Le chevalier se tourna lentement vers St. Clair et le regarda pendant un long moment, jusqu'à ce que se soit évanoui le son des pas des deux gardes qui s'éloignaient. Alors, il adressa la parole à son homme de main.

— Trouve le frère précepteur et dis-lui que le prisonnier est arrivé.

Sur un brusque salut, l'homme pivota sur ses talons et s'éloigna, tandis que le regard du chevalier se portait de nouveau sur St. Clair qui se tenait droit, le fixant avec un air de défi.

— Suis-moi.

Le chevalier prit le long corridor de droite, se déplaçant avec l'allure autoritaire d'un homme qui n'avait jamais douté de son propre pouvoir. André cligna des yeux, tenté pendant un bref moment de rester campé sur ses positions et d'être aussi provocateur que ce qu'il ressentait, mais puisqu'il ne savait pas dans quel genre de situation il se trouvait, il se rendit compte que cette attitude le desservirait probablement.

L'homme s'éloignait d'un bon pas et ne regardait pas pour vérifier s'il le suivait ; André grogna et lui emboîta le pas. Il s'exécuta rapidement, étonné d'éprouver de la joie dans ce simple geste. Vingt pas plus loin, un autre passage croisait celui qu'ils empruntaient, et juste au-delà de cette intersection, le corridor se terminait devant deux portes qui en occupaient entièrement l'espace. Le chevalier ouvrit l'une d'elles et s'écarta, la tenant pour laisser passer St. Clair qui hésita devant cette courtoisie inattendue, jeta un coup d'œil à l'homme, puis franchit le seuil pour s'arrêter brusquement. Deux autres portes identiques aux premières, et à trois pas seulement, lui barraient maintenant la voie.

— Elles servent à atténuer les sons, lui dit son compagnon qui passa devant André pour ouvrir les nouveaux battants.

André cligna des yeux et passa encore une fois devant le chevalier, puis il s'arrêta immédiatement, regardant autour de lui. La seule raison qui à son avis pouvait justifier la présence de ces portes pour atténuer le son lui semblait être de soustraire aux oreilles sensibles les cris des victimes torturées. Cette pensée balaya immédiatement le calme stoïque que ses *Pater noster* avaient suscité.

La pièce était vaste et apparemment sans fenêtres, et pourtant de la lumière lui parvenait de quelque part. Il leva les yeux vers le plafond, mais n'y décela aucune ouverture. Les hauts murs de côté étaient constitués de panneaux de bois et drapés de magnifiques tapisseries. Devant lui, encadrant un mur de pierre percé d'un immense foyer, d'autres portes montant à hauteur de plafond donnaient accès à une suite de salles où la lumière du jour s'infiltrait également.

Dans l'âtre, d'énormes chenets de fer contenaient un grand feu de bûches qui projetait sa chaleur jusqu'auprès de la porte où St. Clair se tenait debout ; trois grands canapés rembourrés faisaient face au feu, tandis que le sol était recouvert d'une grande peau d'animal que St. Clair savait être, d'après des peintures qu'il avait vues, celle d'un tigre, étendue entre les meubles et le foyer. Dans toute la pièce, de très gros bougeoirs de fer, dont certains à plusieurs branches, contenaient probablement des centaines de chandelles minces à l'éclat brillant. Sur sa gauche, contre un mur, une longue et lourde table était encombrée de gobelets divers et de grandes aiguières décoratives, ainsi que de ce qui semblait être une quantité impressionnante de mets recouverts de draps. Cette seule vue le fit saliver, et il songea, amèrement, qu'il y avait peu de chances qu'il profite de cette abondance. Il était prisonnier, maintenu dans l'ignorance de ce qu'il avait fait, mais il n'entretenait aucune illusion sur la gravité avec laquelle on considérait son infraction.

St. Clair entendit distinctement les portes se refermer lentement derrière lui et se retourna pour voir le chevalier inconnu en train de détacher un trousseau de clés pendu à sa ceinture. Sans un mot, l'homme s'approcha, fit doucement pivoter St. Clair, déverrouilla les menottes qui entravaient ses poignets, les enleva et les jeta nonchalamment contre le mur près du feu ; elles retombèrent bruyamment sur le sol. St. Clair se raidit et se prépara à la suite des événements. S'il devait se défendre, il n'allait pas hésiter, mais ce qu'il entendit ensuite le prit complètement par surprise :

— C'est un subterfuge, sire André, un subterfuge élaboré par nécessité. Tout vous sera expliqué lorsque les autres arriveront. Entre-temps, je parierais que vous apprécieriez un gobelet de vin.

Sans attendre de réponse et n'en espérant visiblement aucune, le Templier s'approcha de la table pour saisir deux lourdes aiguières à long cou, puis se tourna pour jeter un coup d'œil vers St. Clair qui observait la lourde épée usée et endommagée qui reposait dans le fourreau accroché à sa ceinture. Le Templier leva l'un des vases à vin légèrement plus haut que l'autre.

— Grâce à l'évêque d'Aix, nous avons le choix. Une de ces aiguières renferme le riche nectar rouge sang de Bourgogne et l'autre, le pur vin ambré du Rhin. Lequel préférez-vous ? Soit dit en passant, je m'appelle Belfleur. Tout simplement Jean Belfleur, de Carcassonne. Rouge ou ambré ?

— Quoi ? Qu'est-ce que c'est que ce cirque ? Pourquoi suis-je ici ? Qu'est-ce…

— Comme je l'ai dit, tout vous sera expliqué.

— Je prendrai du rouge.

Belfleur versa le vin et en tendit une pleine coupe à St. Clair.

— Mais vous devez attendre que les autres arrivent.

— Quels autres ?

— Patience, mon ami, réprimez votre curiosité, je vous en prie, dit Belfleur en désignant de la main les trois canapés devant le feu. Installez-vous. Je ne vous poserai pas de questions sur votre voyage jusqu'ici parce qu'il n'a pas pu être agréable, mais je vous dirai que lorsque notre affaire sera conclue, vous pourrez prendre un bain chaud, vous débarrasser de l'odeur nauséabonde de votre captivité, au sens propre comme au figuré, et on vous donnera des vêtements frais convenant à votre rang, de même qu'on vous rendra vos armes et votre armure.

St. Clair ne pouvait rien faire de plus, sauf acquiescer avec réticence, reconnaissant la bonne volonté de Belfleur et se sentant étrangement honteux d'éprouver ce sentiment. Il se dirigea alors docilement vers les canapés et s'assit lentement, se détendant progressivement pendant le quart d'heure suivant tandis que le riche vin rouge lui réchauffait le corps et l'âme. Aucun des deux hommes ne parla, mais le silence entre eux était détendu. Tous deux étaient satisfaits, pour des raisons différentes, d'attendre ce qui allait se produire.

André finit par s'assoupir sous l'effet du vin, de la chaleur du feu et de sa longue nuit sans sommeil, et il n'eut pas conscience de s'être endormi jusqu'à ce qu'il entendît les portes s'ouvrir toutes grandes derrière lui. Il bondit sur ses pieds, laissant tomber le gobelet vide qu'il tenait encore, pour faire face à un imposant groupe d'hommes qui pénétraient maintenant dans l'immense pièce et se plaçaient autour de lui.

Ils étaient huit, d'âges divers. Quelques-uns portaient une armure, et l'un d'eux, un Templier qui était visiblement leur chef, dépassait tous les autres d'une demi-tête. Ses cheveux roux et son visage rubicond ainsi que ses yeux pâles et brillants rappelèrent immédiatement à St. Clair Richard Plantagenêt. Cet homme avait tout du soldat et du guerrier et il émanait de lui le même type de confiance en soi téméraire. Il fut le premier à prendre la parole. Il inclina légèrement la tête de côté tandis qu'il regardait St. Clair droit dans les yeux.

— Sire André St. Clair. Bienvenue dans notre maison. Je suis Benoît de Roussillon, comte de Grenoble et précepteur de la commanderie du Temple d'Aix.

Il tendit la main et André s'avança d'un pas pour s'apprêter à la baiser, mais avant qu'il ne pût terminer son geste, il sentit la pression incontournable de la poigne de Roussillon qui l'exhortait à se relever, et il lui serra à son tour la main, les yeux écarquillés de surprise. Le précepteur du Temple d'Aix était un frère de l'ordre de Sion. Mais déjà, le comte lui tournait le dos pour présenter les autres membres du groupe, dont un autre Templier.

— Voici Henri Turcot, le châtelain de Grenoble et mon plus fidèle allié, également précepteur adjoint de cette commanderie. Henri vient tout juste d'arriver de Villeneuve-lès-Avignon après avoir chevauché toute la nuit. Il était

en compagnie de ce jeune homme, Henri, comte de Champagne, un frère de notre ancien ordre, mais bien loin de chez lui.

Le jeune comte sourit et inclina la tête en direction de St. Clair qui lui fit en retour une profonde révérence. Il connaissait Henri de Champagne de réputation. C'était à la fois le neveu par alliance de Philippe Auguste de France et de Richard d'Angleterre après le premier mariage d'Aliénor d'Aquitaine au père du roi Philippe.

À mesure que le comte Benoît présentait les membres du groupe, dont certains étaient fort âgés, St. Clair fut de plus en plus impressionné en prenant progressivement conscience que les gens qu'il rencontrait ici dans cette atmosphère si nonchalante étaient les hommes les plus puissants et les plus influents des territoires sur lesquels régnaient les deux monarques qui dirigeaient la troisième grande expédition en Terre sainte, et qu'ils étaient tous membres du conseil de l'ordre de Sion. Il connaissait déjà leurs noms, depuis longtemps légendaires au sein de l'ordre, et ces hommes jouissaient du respect et de l'admiration de toute la confrérie, mais le fait qu'ils se fussent tous rassemblés dans cet endroit pour le rencontrer devenait à ses yeux de plus en plus évident et perturbant.

Voyant l'état de confusion et de perplexité de St. Clair, un membre distingué de ce groupe restreint du nom de Germain de Toulouse, et qui semblait être le plus âgé d'entre eux, ramena les autres à l'ordre en leur rappelant que leur hôte n'avait toujours pas été informé de ce qui se passait en ces lieux. Parlant d'une voix claire et courtoise, il décrivit à St. Clair les circonstances relatives à cette étrange situation.

Il expliqua à St. Clair qu'on l'avait amené dans ces lieux parce que le conseil de l'ordre avait une tâche d'une extrême importance à lui confier ; une tâche que lui seul pouvait accomplir, pour un certain nombre de raisons qui lui seraient expliquées plus tard. Toutefois, en raison même de son importance, c'était également une tâche qui exigeait le plus grand secret, bien au-delà de ce qu'exigeait déjà la confrérie elle-même. Roussillon insista sur le fait que personne, à part les neuf vétérans ici présents plus un autre – l'homme à qui St. Clair devrait faire rapport pendant qu'il exécuterait sa tâche –, personne donc ne devait avoir le moindre soupçon sur ce qu'allait réellement faire St. Clair en Outre-mer. Roussillon répéta cette mise en garde non seulement, semblait-il, pour St. Clair, mais à l'intention de toute l'assemblée : personne ne devait d'aucune façon soupçonner qu'André St. Clair avait, en venant en Terre sainte, une autre mission que celles habituellement dévolues à un chevalier du Temple. Cette mission revêtait une telle importance qu'on avait jugé primordial de faire venir St. Clair dans ce lieu pour lui transmettre des directives.

Ayant adopté le ton grave qui convenait à ses propos, sire Benoît ajouta alors que les salles où ils se trouvaient maintenant avaient été organisées de façon à empêcher toute possibilité d'intervention ou d'infiltration. Toutes les instructions et discussions liées à l'affaire en question se tiendraient derrière des portes closes flanquées de gardes. C'est ici même qu'on expliquerait par le menu détail à

St. Clair le contexte de sa mission, de même qu'on lui donnerait des instructions claires et précises sur la façon de procéder lorsqu'il se serait en voie d'atteindre les objectifs fixés.

Quand il eut terminé, sire Benoît demanda directement à André s'il avait compris ses propos et, lorsque St. Clair eut répondu par l'affirmative, Roussillon décréta immédiatement un ajournement d'une demi-heure pour prendre un repas, puisque plusieurs des hommes rassemblés n'avaient pas encore mangé ce jour-là. Après cela, expliqua-t-il, tous les repas seraient pris officiellement, comme d'habitude, dans le réfectoire de la maison du Temple en compagnie des autres frères Templiers, en silence, en écoutant la lecture des Écritures tirées de la messe quotidienne. En cette occasion, la première et la dernière, le fait de manger ensemble allait permettre aux frères d'échanger des nouvelles et des renseignements provenant de leurs régions d'origine. La rencontre prit fin dans l'instant et tous se dirigèrent vers les tables dont on retira les draps couvrant la nourriture qui, même si elle était maintenant froide, se révéla en fin de compte un véritable banquet.

André St. Clair s'amusa énormément et tint une conversation polie avec tous ceux qui lui adressèrent la parole, tout en étant parfaitement conscient qu'il ne lui arriverait sans doute jamais plus de manger, de boire et de se détendre en si auguste compagnie. La demi-heure passa rapidement, puis tous se rassemblèrent de nouveau autour de lui et on entreprit l'importante tâche de transmettre gravement les directives à St. Clair…

Germain de Toulouse, dont le menton était orné d'une barbe blanche, commença la procédure de sa place, au centre d'un demi-cercle de chaises placées face à celle sur laquelle André était assis, seul.

— Sire André St. Clair, soyez le bienvenu à cette séance officielle organisée avec le concours du conseil plénier de notre ordre. Nous sommes au courant des circonstances de votre venue ici, et nous ne serions pas étonnés de vous voir en colère. Malheureusement, il était nécessaire de vous soustraire à votre situation par la menace d'une enquête officielle, devant témoins, pour que l'événement fasse l'objet d'un rapport. Vous faites partie des novices du Temple, si l'on vous avait fait mandé d'une autre manière, le seul fait d'une convocation aurait pu suscité le genre d'attention que nous souhaitons justement éviter. Quand nous en aurons terminé, vous redeviendrez un chevalier libre, innocenté, et votre réputation n'aura pas été ternie. Vous désirez parler ? Ai-je dit quelque chose d'amusant ?

D'un geste de la main, André avait fait signe qu'il désirait l'interrompre, mais maintenant il inclinait la tête, souriant avec embarras à la question du vétéran.

— Pardonnez ma témérité, mon frère, je n'avais pas l'intention de sourire, mais la pensée de retourner auprès du frère Justin, le maître des novices, avec ma réputation sans tache a eu un certain… écho… dans mon esprit. Ce n'était qu'un sourire d'incrédulité involontaire… agrémenté, peut-être, d'une certaine terreur.

— Ah ! le frère Justin ! Bien sûr, fit Germain de Toulouse en souriant et en acquiesçant du chef. Il est redoutable, n'est-ce pas ? Mais vous n'avez pas à craindre le maître des novices. Sa loyauté envers ses frères ne fait aucun doute.

— Ses frères ? Il est l'un d'entre nous ?

La question lui avait échappé tellement était grande sa surprise.

— Bien sûr qu'il fait partie de notre ordre, et il nous est infiniment précieux, compte tenu de la fonction qu'il occupe et de l'influence qu'il possède auprès des Templiers. Il n'aura aucune idée de la teneur de votre mission pendant que vous serez confié à sa garde, mais il fera tout en son pouvoir pour vous aider sur demande. Si vous devez vous absenter pendant un long moment, le frère Justin s'arrangera pour que vous puissiez faire ce que vous aurez à faire.

St. Clair était renversé. Il revit en esprit l'image de l'irascible maître des novices, son corps malodorant, ses vêtements crasseux et usés, et sa lèvre inférieure pendante, mais déjà le vieil homme avait repris la parole. Il chassa rapidement toute autre idée de son esprit et se concentra sur les propos du vieillard.

— L'un de vos cousins en Outre-mer fait déjà partie du Temple, n'est-ce pas ?

— Oui. C'est un cousin de mon père, originaire d'Écosse. Sir Alexander Sinclair.

— Et vous avez rencontré cet homme ?

— Oui. Quoique brièvement. Il a vécu chez nous pendant un moment quand j'étais enfant.

— Et vous étiez amis.

Il ne s'agissait pas d'une question, mais André réfléchit pendant quelques instants avant de répondre :

— Non, monseigneur, je ne pourrais pas affirmer une telle chose. Nous avions de l'affection l'un pour l'autre, je crois… J'en avais certainement pour lui. Mais je n'étais qu'un gamin de moins de douze ans, alors qu'il était déjà un chevalier formé et dévoué qui avait prêté allégeance au Temple. Il était gentil et bienveillant à mon égard, en ce sens qu'il me parlait librement et avec courtoisie et qu'il me montrait beaucoup de respect… Je n'ai aucun souvenir qu'il m'ait adressé des remontrances ou qu'il m'ait humilié pour quoi que ce soit que je lui aie dit. J'avais énormément d'admiration pour lui, mais j'exagérerais si j'affirmais que nous étions amis.

— Je vois. Et si vous deviez vous revoir, pensez-vous qu'il se souviendrait de vous ?

— Je ne sais pas, frère Germain, dit André en haussant ses larges épaules. J'aimerais croire qu'il me reconnaîtrait, mais je n'en suis pas certain… après toutes ces années.

— Le reconnaîtriez-vous ?

— Je pense que oui, et j'aimerais pouvoir en jurer… mais il est possible que non. Il pourrait être devenu méconnaissable.

— Oui, c'est possible…

Les dernières paroles du vieillard avaient été prononcées dans un murmure. Puis, il demeura silencieux pendant quelques instants, avant d'acquiescer de la tête, comme s'il s'adressait à lui-même, enfin il poursuivit :

— En vérité, il se pourrait même qu'il soit mort, dit-il en inspirant profondément et en regardant directement St. Clair, sa voix devenant plus forte et plus claire. Nous ne le savons tout simplement pas. Pas plus que les personnes avec qui nous avons pu communiquer en Outre-mer. Sir Alexander Sinclair a combattu à Hattîn et personne ne l'a revu depuis. Personne ne l'a vu tomber sur le champ de bataille et personne n'a vu son corps par la suite. Il ne faisait pas non plus partie des chevaliers que Saladin a ordonné de massacrer après le conflit. Il est possible qu'il soit vivant quelque part, prisonnier d'un cheik arabe ou d'un émir, tenu en esclavage, ou peut-être détenu en échange d'une rançon, bien que presque deux années se soient écoulées depuis. En arrivant en Outre-mer, vous aurez pour tâche première de le trouver. Trouver Sir Alexander Sinclair ou apporter la preuve irréfutable de sa mort.

Pendant que Germain de Toulouse faisait cette déclaration, St. Clair avait observé les visages des autres frères et ce qu'il y vit l'incita à émettre un commentaire qu'il n'aurait normalement pas envisagé de faire en telle compagnie.

— Il semble, d'après ce que vous dites, être quelqu'un de très important, maître Germain.

— Il l'est. Votre cousin, sire André, est l'un de nos plus précieux agents dans toute la Terre sainte. Sa réputation est légendaire parmi ses pairs, de même que ses prouesses militaires, mais il a d'autres qualités dont n'osent même pas rêver ses compagnons chevaliers. Il est doué pour les langues, et il a eu pour tuteur trois philosophes musulmans chiites d'une grande érudition originaires d'Alep, de Damas et du Caire qui, pour des raisons qui leur étaient personnelles, lui ont enseigné à parler couramment l'arabe, sans accent, mais aussi à écrire sans effort et de belle manière. Ils lui ont également parlé de l'islam et des différences entre les sectes chiite et sunnite, en insistant naturellement sur les désagréments qu'ont subis les chiites minoritaires, et sur leur persécution aux mains des califes sunnites. Es-tu bien au courant de ces choses ?

St. Clair secoua la tête en signe de dénégation.

— Pas vraiment. Je sais qu'il existe deux types de fidèles dans la religion islamique, les sunnites et les chiites, et qu'ils s'entendent fort mal. Je sais aussi que les sunnites sont de loin les plus nombreux…

Il hésita, puis ajouta :

— On m'a également dit que leurs différences de point de vue remontent à la mort du prophète Mahomet et découlent d'une querelle concernant l'identité de son successeur. Les califes sunnites lui ont succédé, mais les chiites croient que le Prophète a nommé lui-même son gendre comme successeur, que les califes ont fait fi de ses désirs et qu'ils ont usurpé le pouvoir au détriment de ceux à qui il revenait de droit.

Le vieillard inclina la tête, visiblement impressionné.

— Vous en savez davantage que la plupart de vos compagnons de voyage parce que la grande majorité d'entre eux croient simplement que tous les Sarrasins sont des suppôts de Satan qui n'existent que pour être passés au fil de l'épée. Qui plus est, en tant que chrétiens, ils ne sont nullement intéressés à en savoir ou à en apprendre davantage. L'objectif des armées, croient-ils, est clair : ils s'en vont en Outre-mer pour exterminer l'ennemi et le chasser de la Terre sainte de Dieu, et en agissant ainsi, s'il arrivait qu'ils se saisissent de terres et de territoires qui enrichiront leurs rois et leurs dirigeants, ils pensent que ces derniers remercieront – humblement, peut-on supposer – Dieu. Aux yeux du guerrier franc, il n'existe qu'un ennemi, et c'est le musulman infidèle. Le fait qu'il soit un musulman sunnite ou un musulman chiite n'a pas d'importance pour eux…

Germain s'interrompit un moment, puis continua :

— Bien sûr, parmi les dirigeants chrétiens, cette différence, ce schisme est considéré comme une preuve du caractère erroné de la religion de l'islam. D'après eux, le fait qu'une brisure si profonde soit survenue à la base même de son existence illustre clairement que ses assises sont assurément minées… et ceci, bien sûr, démontre la pureté et l'unicité du christianisme, en ce sens qu'il n'existe aucune différence comparable dans les croyances ou la philosophie de base à l'intérieur de ses rangs.

La bouche du vieil homme se fendit d'un sourire et il avança doucement une épaule, penchant légèrement la tête de côté pour inclure dans son champ de vision ses amis dans l'assistance.

— Les différences entre les rites orientaux, orthodoxes, de Byzance et romains tels que nous les pratiquons chez nous ne sont évidemment pas du tout des divergences, selon les théologiens. Ce ne sont que des nuances d'interprétation. Et bien sûr, ces mêmes théologiens ne soupçonnent même pas l'existence de notre ordre, alors comment pourraient-ils soupçonner une différence dans notre philosophie ou nos croyances ? Nous devrons les éduquer un jour, mes amis, pour leur propre bien…

La plupart de ceux qui l'écoutaient sourirent en entendant sa petite blague tandis qu'il se tournait de nouveau vers St. Clair.

— Mais je parlais de votre cousin et de l'importance qu'il avait pour nous en Outre-mer… À la fin de cette période en compagnie de ses tuteurs, votre cousin s'était métamorphosé en un homme qui pouvait facilement passer pour un musulman parmi les musulmans. Il s'est rendu en Outre-mer et y a vécu trois années à travailler en tant que commerçant civil pour une maison de négoce basée au Caire, voyageant sans cesse hors de cette ville et nous transmettant des renseignements. De là, il est parti pour le royaume latin de Jérusalem, abandonnant son personnage de commerçant et remplissant de nouveau ses obligations de chevalier du Temple au sein de la garnison de Jérusalem, se déplaçant dans tout le royaume, officiellement en tant que messager plénipotentiaire, mais agissant en vérité comme agent de liaison entre la confrérie et certaines sectes actives, mais tout aussi secrètes, à l'intérieur de la

petite communauté chiite dispersée – des activités dont il savait qu'elles ne plairaient nullement au sultan Saladin et à ses partisans sunnites.

Germain de Toulouse s'arrêta un instant avant de poursuivre :

— C'est une des plus grandes ironies de notre histoire : malgré l'extrême importance de Jérusalem et de la Palestine, pour tout ce qu'il représente et défend, notre ordre est, et doit demeurer pour le moment, très peu représenté là-bas. Si l'on découvrait, ou seulement soupçonnait, notre existence, l'Église nous poursuivrait et nous détruirait pour hérésie. Ainsi, cette nécessité du secret nous empêche pour ainsi dire d'exercer notre fonction en Outre-mer. Nous avons été placés là dans une situation où nous devions tirer parti de toutes les possibilités qui se présentaient à nous, y compris un rapprochement avec la communauté chiite, laquelle est presque aussi restreinte et menacée que la nôtre. Le sultan Saladin est sunnite, comme le sont tous ses hôtes. Nous avons donc cherché à nous lier d'amitié et à conclure des alliances avec la communauté chiite en nous fondant sur le vieux principe selon lequel les ennemis de nos ennemis sont nos amis. Votre cousin Alexander était notre principal agent de liaison dans le cadre de ses activités, et plus particulièrement dans nos relations avec une association qui œuvre au sein de la communauté chiite d'une manière semblable à notre ordre au sein de la nôtre. Elle se nomme les Haschischins, les Assassins. Je vois que vous avez entendu parler d'eux.

St. Clair écarquilla les yeux de surprise en entendant le nom et il acquiesça sans dire un mot.

— Eh bien, ne laissez pas ce que vous avez entendu à leur propos vous durcir contre eux. Comme d'habitude dans de semblables situations où l'on sait peu et craint beaucoup, ce qu'on diffuse est souvent éloigné de la vérité. Les sunnites se sont servis de leur supériorité numérique et de leur mauvaise volonté à la fois politique et religieuse pour ternir le nom et la réputation des Assassins. Mais cela n'a guère d'importance ici. Ce qui en a, c'est que les Assassins ne représentent aucune menace pour nous. Au contraire. Nous sommes des alliés naturels et nous partageons les mêmes champs d'intérêt, dont la fascination pour la géométrie et la tradition secrète des Anciens ne sont pas les moindres. Comme nous, les Assassins forment une société secrète, fermée, et cette société est le dépositaire de vastes connaissances que nous espérons partager un jour en toute égalité. Nous avons soupçonné qu'il en était ainsi depuis des décennies, mais Alec Sinclair l'a démontré au-delà de tout doute… J'ai l'impression que vous avez une question à poser. Allez-y.

— Mais…, commença St. Clair en remuant légèrement la tête d'impatience, comment aurait-il pu le prouver hors de tout doute sans…

— Sans révéler l'existence de notre ordre ? Depuis quelque temps, nous étions conscients que pour gagner la confiance des Assassins, nous aurions à démontrer notre propre sincérité en leur révélant notre existence. Sir Alexander avait le pouvoir discrétionnaire d'agir en conséquence. Quand le moment est venu, il a choisi de le faire, et cette décision a été amplement récompensée…

— Et que se serait-il passé s'il s'était trompé ? Que serait-il arrivé s'il avait fait confiance aux mauvaises personnes en divulguant cette information ?

Germain haussa les épaules.

— Que serait-il arrivé ? Il n'aurait été question que de la parole d'un seul homme qu'aucune preuve n'aurait étayée. Quels dommages aurait-il pu en découler ? Non, nous avions pris toutes les précautions possibles. Rien d'irréparable n'aurait pu survenir.

— Alors, que se passe-t-il maintenant ? Est-il vraiment mort ? Êtes-vous en train de me dire que vous ne savez pas quoi faire ?

— Non. Au contraire, nous savons que votre cousin nous a laissé un rapport complet et à jour avant de partir pour Hattîn. D'après ce que nous savons, le rapport doit toujours se trouver où Sir Alexander l'a laissé. Si vous ne réussissez pas à trouver votre cousin en arrivant en Outre-mer, vous saurez où se trouve le rapport et vous pourrez à tout le moins nous le faire parvenir.

— Et si je trouve mon cousin, qu'arrivera-t-il ?

— Alors vous lui transmettrez les dépêches du conseil et travaillerez avec lui par la suite en l'aidant dans ses entreprises.

— Je vois, dit St. Clair en hochant lentement la tête, son regard scrutant les visages de chacun des membres du groupe même s'il continuait à s'adresser à Germain de Toulouse. Puis-je poser une autre question ? Une question que vous risquez de trouver présomptueuse.

— Bien sûr. Nous mettons doublement votre vie en danger, alors demandez-nous ce que vous voulez.

— Pourquoi est-ce plus important aujourd'hui que ce ne l'était il y a un mois ? On m'a arrêté et amené ici en toute hâte. On aurait pu me contacter de façon plus subtile des semaines, voire des mois plus tôt, sans courir de risques ou occasionner des difficultés. J'ai travaillé avec les membres du conseil depuis au moins aussi longtemps, au nom du sire Robert de Sablé.

— C'est vrai, répondit Germain après un moment d'hésitation. Et on vous aurait amené ici il y a un mois… sauf que plusieurs événements se sont produits à ce moment-là que nous devions vérifier et examiner en profondeur… d'importance politique. Ç'aurait été inutile de vous faire venir avant d'être assurés de la direction que nous devions prendre. Maintenant, nous en sommes certains, et nos décisions sont prises. Mais il ne m'incombe pas de vous dire ce qui découle de ces décisions. Maître Bernard, si vous voulez bien poursuivre…

Germain de Toulouse s'écarta et s'assit, laissant la place à un homme à peine plus jeune que lui. André St. Clair sentit les battements de son cœur s'accélérer légèrement, tandis que son nouvel interlocuteur s'avançait en lui adressant un sourire avant de prendre la parole. André savait, selon les renseignements qu'il avait reçus de Robert de Sablé, qu'il s'agissait de maître Bernard de Montségur, un membre du triumvirat de maîtres qui contrôlaient et coordonnaient les affaires de l'ordre de Sion au sein des trois anciens territoires dans lesquels l'organisation était représentée. La première et la plus ancienne de ces trois « régions » était le Languedoc, qui englobait un vaste territoire au nord des Pyrénées, y compris les

provinces de l'Aquitaine et du Poitou et les villes fortifiées de Montségur et de Carcassonne. Le Poitou et la Champagne constituaient la zone restante de ce qui avait jadis été la Gaule romaine, la Champagne couvrant le tiers nord, et le Poitou, toute la zone centrale. Les frontières géographiques de chaque région étaient arbitraires et fort mal définies, n'ayant pratiquement aucune relation, autre que générale, avec les comtés dont elles portaient le nom. Toutefois, chaque membre de l'ordre savait de quelle région il relevait. Chacun des trois maîtres – élus à vie – qui les supervisaient était responsable des affaires de l'ordre dans sa propre région et jouait le rôle de coordonnateur du conseil régional. Des trois maîtres, avait confié Sablé à André, Bernard de Montségur était le plus influent. C'était également lui qui avait en charge la liaison directe de l'ordre de Sion avec l'ordre du Temple et avec le réseau de membres de la confrérie qui œuvraient au sein du Temple, au nom de son avatar beaucoup plus ancien.

— Comme le disait frère Germain, commença Bernard, beaucoup de choses ont changé ces derniers mois et, comme toujours, nous avons mis du temps à en tirer des conclusions. Tous mes compagnons ici présents savent de quoi je parle, mais nous avons jugé important que vous le sachiez également, sire André.

Il redevint silencieux pendant quelques instants, réfléchissant, puis il continua :

— Il y a un mois, un bateau est arrivé à Marseille en provenance de Sicile. Il rapportait des renseignements qui, en eux-mêmes, auraient pu être encourageants s'ils n'avaient été liés à un autre événement plus inquiétant. Le nom de Conrad de Montferrat vous dit-il quelque chose ?

— Non, maître, répondit St. Clair en secouant la tête. Rien du tout.

— Hum ! Eh bien, êtes-vous au courant de l'expédition de Barberousse ?

— En Terre sainte ? Oui, je le suis. Tout le monde le sait. Il a pris la tête d'une armée de deux cent mille hommes qui voyagent par voie terrestre à partir de la Germanie. À elle seule, son armée dépassera en nombre les deux armées des rois Richard et Philippe.

— C'est vrai. Et savez-vous comment cet homme se nomme lui-même ?

— Barberousse ? demanda St. Clair. Il se nomme Frédéric de Hohenstaufen, le Saint-Empereur romain, appelé Barberousse à cause de la couleur de sa barbe. Est-ce cela que vous vouliez dire ?

— Oui, c'est ce que je voulais dire. Mais en tant que Saint-Empereur romain, il règne sur un territoire qui n'est ni saint ni romain… et ne représente pas non plus un empire. C'est un ensemble de cultures et de langues ; une vaste fédération de tribus germaines barbares qui n'ont décidément rien de saintes. Ce territoire est beaucoup plus grec qu'il n'aurait jamais pu être romain.

Bernard décela un sentiment de confusion sur le visage de St. Clair et ajouta :

— Je parle ici de religion, sire André, et non de race. Barberousse est fidèle aux rites orientaux de l'Église orthodoxe, comme elle se nomme, et l'Église d'Orient, avec à sa tête un archevêque patriarche, a toujours appuyé l'idée d'assiéger Jérusalem.

— Oui, maître, dit St. Clair. Je savais cela. Garamond de Picquigny y était patriarche quand nous avons pris Jérusalem pour la première fois. C'est lui qui, avec le roi Baudouin II, a accordé à Hugues de Payns la Charte qui lui permettait de fonder son ordre de chevaliers. Pourtant, je perçois à votre ton qu'il y a eu des frictions, et d'après ce que j'en sais, il n'y en a jamais eu de telles.

— Vous avez raison une fois de plus. Il n'y en avait pas. Pas à ce moment-là et certainement pas en apparence. À cette époque, c'était le rite oriental qui prédominait au sein de l'Église, mais la puissance militaire y était entièrement franque, ce qui signifie qu'elle était romaine. La guerre qui les avait envoyés en Terre sainte portait le nom de « guerre du pape Urbain ». Mais comme je l'ai dit, les choses ont changé. Après avoir repris Jérusalem, Saladin a autorisé les chrétiens orthodoxes à revenir dans la ville l'année dernière, ne leur imposant aucune autre pénalité qu'une modeste taxe, et il leur a permis une fois de plus de prendre le contrôle de l'administration des lieux saints. Cela signifie que tous les lieux saints chrétiens de Jérusalem sont de nouveau entre les mains du patriarche. Mais l'arrivée imminente de Barberousse et de ses hordes a tout bouleversé parce qu'une fois qu'ils seront arrivés et que Saladin aura été vaincu et expulsé de nouveau, ce sera le rite oriental qui prédominera, et le pouvoir de Rome se trouvera éclipsé.

Il s'interrompit, observant avec attention St. Clair qui réfléchissait à ce qu'il venait d'entendre, mais avant que le chevalier ne puisse émettre un commentaire, Bernard de Montségur poursuivit :

— Pourquoi devrions-nous nous en préoccuper ? Qu'il s'agisse du rite oriental ou romain, les deux sont chrétiens et, aux yeux de notre ordre, ils se trompent tous les deux, n'est-ce pas ?

St. Clair acquiesça, et Bernard claqua ses mains l'une contre l'autre.

— Non, sire André. C'est faux. Dès que Barberousse s'emparera du pouvoir à Jérusalem – et n'allez surtout pas croire qu'il n'y parviendra pas –, il s'empressera d'établir la prééminence de ses propres chevaliers teutoniques. Ils s'empareront de tous les devoirs et de toutes les responsabilités des deux ordres présents à Jérusalem, les Templiers et les Hospitaliers. Ils pourraient laisser les Hospitaliers sur place, les frères servants bénédictins soignant les malades et les blessés, mais ils se débarrasseront des frères militaires et ils expulseront très certainement les Templiers. S'ils veulent établir la prééminence de leur ordre teutonique, ils n'ont pas le choix : les Templiers doivent partir. Et comme le Temple constitue le paravent derrière lequel nous dissimulons notre présence en Terre sainte, cela signifie que l'ordre de Sion sera également expulsé. Ainsi, notre travail là-bas, en fait notre mission tout entière sera inachevée, retardée, voire abandonnée. Commencez-vous à comprendre pourquoi votre cousin a autant d'importance pour nous maintenant ?

St. Clair fronça les sourcils, ne comprenant visiblement pas.

— Non, maître.

Maître Bernard hocha la tête.

— Si vous ne le comprenez pas, c'est simplement parce que vous ne connaissez pas l'ampleur de l'étape logique suivante. Si Sir Alexander Sinclair est parvenu à forger des alliances avec ses homologues chiites, il pourrait être en mesure d'établir une présence solide de notre ancien ordre là-bas, même après que les Templiers seront dépossédés.

— Pardonnez-moi, fit St. Clair d'un ton suppliant. J'ai encore de la difficulté avec ce que vous avez dit à propos du fait que les Templiers seront expulsés d'Outre-mer… Je trouve difficile – non, plus encore, je trouve impossible – d'imaginer une telle chose. Pour y arriver, il faudrait que Barberousse fasse ouvertement acte de guerre.

St. Clair dévisagea les hommes autour de lui, cherchant un soutien, mais il ne vit que des visages solennels.

— Les Templiers ne vont pas lâchement abandonner leur pouvoir en Outre-mer et partir… n'est-ce pas ?

— Non, ils ne le feront pas, c'est ce que nous-mêmes aurions dit, il y a seulement quelques semaines. Mais le navire que j'ai mentionné plus tôt est arrivé à Marseille avec des nouvelles qui ont modifié tout ce que nous savions. L'homme qui nous a apporté cette information connaissait bien la situation qu'il décrivait, et il apportait le témoignage écrit d'autres témoins qui étayait ses affirmations. Voici ce que nous tenons désormais pour vrai…

Il s'interrompit, se pinçant la lèvre supérieure alors qu'il cherchait les mots exacts pour exprimer la suite de sa pensée ; il finit par hocher la tête, puis se redressa, prenant une grande inspiration avant de recommencer à parler.

— En nous fondant sur tout ce que nous avons pu déduire des rapports que nous avons obtenus, nous sommes maintenant convaincus que Guy de Lusignan, le roi de Jérusalem, est un sot et un faible. Guy a été manipulé au point d'approuver la folie de la bataille de Hattîn à partir de conseils contradictoires, tous mauvais, de la part du maître du Temple, Gérard de Ridefort et de son arrogant et dégoûtant complice, Renaud de Châtillon. Si Guy n'avait pas été un poltron, il aurait pu ignorer leurs avis et prendre ses propres décisions, mais il ne l'a pas fait. Cependant, l'ampleur de sa sottise ne s'est pas limitée qu'à Hattîn. Il y a été capturé par Saladin, qui l'a bien traité et l'a plus tard relâché à la condition que Guy lui promette de ne plus combattre et de rentrer en France… Toutefois, aussitôt libéré, il a rompu sa promesse en se fondant, ce qui n'avait rien d'étonnant, sur le fait qu'une parole donnée à un infidèle sous la contrainte ne lie pas la personne qui l'a proférée. Il s'est alors proclamé roi de Jérusalem en bonne et due forme. Mais son geste était tardif, et Guy s'est montré une fois de plus irresponsable parce qu'un nouvel acteur venait d'arriver en Outre-mer. Que sais-tu à propos de Tyr ?

St. Clair haussa les épaules et hocha la tête.

— Je sais seulement que c'est une ville.

— C'est à la fois une ville côtière et un grand port. C'était jadis une île jusqu'à ce qu'Alexandre le Grand la prenne en construisant une chaussée en remblai pour la relier à la terre ferme. Cette chaussée existe toujours. Tyr forme

un isthme et est pourvue d'un grand mur défensif qui rend la ville pratiquement imprenable à partir de la terre. Saladin a assiégé Tyr avec une immense armée au cours des jours qui ont suivi la bataille de Hattîn, et les assiégés étaient si désespérés qu'ils négociaient déjà les conditions d'une reddition quand un navire a accosté. À bord de ce navire se trouvait un aventurier du nom de Conrad de Montferrat. Ses compagnons et lui étaient en route vers Jérusalem et ne savaient rien à propos de la guerre, de Saladin ou de Hattîn. Ils avaient tenté d'aborder à Acre la veille, mais on les y avait avertis de s'éloigner en leur apprenant que les Sarrasins avaient assiégé la ville quatre jours plus tôt. C'est pourquoi ils ont poursuivi leur route jusqu'à Tyr. Aussitôt qu'il a appris ce qui se passait, Conrad a pris le commandement. Il a immédiatement mis fin aux négociations de reddition et a préparé la ville à une longue résistance. Saladin, constatant qu'il était maintenant confronté à un long siège plutôt qu'à une facile capitulation, a quitté rapidement Tyr et s'est dirigé vers le sud avec ses armées pour prendre Jérusalem et Ascalon. Il savait que Tyr était isolée et ne représentait pas une menace pour l'instant, alors que Jérusalem était un fruit prêt à être cueilli.

Bernard fit une brève pause avant de poursuivre.

— Conrad, maintenant commandant incontesté de Tyr, est devenu *de facto* le dirigeant des Francs, mais Guy de Lusignan est arrivé à Tyr, après avoir renié la promesse faite à Saladin, et a exigé d'être reconnu comme roi. Conrad a fait fermer les portes de la ville devant lui. La question de la royauté n'avait pas été résolue, a-t-il dit, et devrait être réglée au moment où les armées des rois arriveraient en Outre-mer. Le printemps suivant, Guy a attaqué Acre, un peu plus loin sur la côte, à la tête d'une minuscule armée et avec le soutien de quelques navires…

Le vieux maître s'interrompit de nouveau et secoua la tête, ne regardant personne en particulier.

— C'était tout à fait stupide… un geste parfaitement digne de Guy de Lusignan que personne, même dans ses moments de gloire, n'a jamais qualifié de judicieux ou de sage. À elle seule, la garnison d'Acre, m'a-t-on dit, était deux fois plus nombreuse que toute l'armée sarrasine, et Saladin, qui se reposait à quelques jours seulement de marche au sud, aurait pu revenir sur ses pas n'importe quand et anéantir le roi parvenu et ses partisans comme on écrase une mouche… Mais Guy n'avait guère d'autre choix ; s'il n'attaquait pas Acre en faisant une dernière tentative à la fois provocatrice et insensée pour engager l'ennemi et remporter la victoire, il risquait l'anéantissement. Alors, il fit la seule chose qu'il pouvait faire, aussi stupide et absurde pouvait-elle paraître. Peut-être espérait-il un miracle. En tout cas, il en avait certainement besoin. Et par tous les saints du ciel, il s'en produisit un… Comme il s'agissait du seul conflit ouvert avec les musulmans en Outre-mer, le ridicule petit siège de Guy attira l'attention. Une flotte de navires danois et frisons arriva plus tard cette année-là, rapidement suivie d'une autre venant de Flandre et du nord de la France, puis Louis, le margrave de Thuringe, arriva de Germanie à la tête d'un autre contingent. Ils s'en allèrent tous rejoindre Conrad à Tyr, mais il semble que Conrad, sans raison

apparente, réussit à se rendre intolérable à leurs yeux, alors ils prirent tous la direction du sud pour se joindre à Guy à l'extérieur d'Acre, où Saladin s'était finalement décidé à attaquer la petite armée franque. C'est à ce moment que notre informateur est parti pour rapporter les nouvelles de ce qui s'était produit, et la dernière dont il entendit parler avant de quitter la Terre sainte était que Conrad avait en fin de compte condescendu à se joindre aux autres Francs et à accorder son soutien à Guy contre Saladin.

Tandis que s'évanouissaient les dernières paroles de maître Bernard, André imagina la scène devant les immenses remparts d'Acre, ainsi que les tentes et les bannières des assaillants francs, mais il n'eut pas le temps de s'y attarder qu'une autre voix requérait son attention.

— Alors, si je comprends bien, les Francs y sont maintenant en situation de force.

C'était la première fois que Henri, le jeune comte de Champagne, prenait la parole depuis son arrivée, et St. Clair se tourna pour le regarder au moment où il se levait et continuait :

— La situation semblait tolérable. Tout ce dont nous avions à nous préoccuper était la menace que représentait Barberousse encore à cinq cents milles de là… mais l'ajout de ce nouvel élément a tout changé.

St. Clair était conscient de se sentir stupide, comme s'il avait manqué quelque chose d'évident en soi et, sans réfléchir, il décida d'avouer son ignorance.

— Pardonnez-moi, monseigneur le comte…

— Pas de « monseigneur ». Adressez-vous à moi comme à un frère. Nous sommes tous des compagnons ici.

— Oui, excusez-moi. Il y a quelque chose qui m'échappe. Quel est le lien entre le siège d'Acre par Guy et la menace que représente Barberousse ?

Henri eut un large sourire, découvrant des dents d'un blanc éclatant. Il inclina la tête de côté.

— Je suis heureux que vous posiez cette question. Je savais que vous deviez la poser, mais je commençais à me demander si vous le feriez… Excellent. En apparence, rien ne lie les deux, jusqu'à ce qu'on y réfléchisse, mon frère. Nous tous ici avons eu le temps de le faire, ce qui n'est pas votre cas. Le siège d'Acre, en soi, n'a pas d'importance à nos yeux, mais les gens qui y participent en ont… et plus particulièrement les nouveaux arrivants : Louis, le margrave de Thuringe, et Conrad de Montferrat lui-même. Tous deux font partie de la noblesse, sont d'origine germanique et fiers à la manière arrogante de leur race. Tous deux, par naissance et loyauté féodale, sont des vassaux de Barberousse. Conrad est son cousin. Leur seule présence en Outre-mer avant son arrivée pave la voie de sa conquête et de notre dépossession.

Il leva rapidement une main pour prévenir que St. Clair aurait pu formuler.

— Vous devez garder à l'esprit le fait que les Templiers en Outre-mer représentent notre ligne de bataille, mais ils ne sont plus l'armée de Jérusalem qu'ils ont été pendant huit décennies. Maintenant, ce ne sont que des guerriers

qui luttent pour obtenir une victoire et une patrie, comme tout le monde sur le terrain. Et peu importe ce que peuvent penser les gens d'ici à leur sujet et de leur soi-disant invincibilité, les Templiers font désormais face à des rivaux qui n'existaient pas auparavant : les chevaliers teutoniques de Barberousse. Il les a créés et formés. Ici, en Occident, nous savons peu de choses sur eux, mais ce que nous savons est troublant. Il n'y a rien à quoi nous puissions véritablement les comparer, mais nous savons qu'il s'est précisément inspiré des chevaliers du Temple et de l'Hospital. Nous savons aussi que leur réputation est sans tache auprès de leur peuple. Toutefois, nous craignons que leurs desseins, qui nous sont inconnus, mais qui sont dictés et conçus par Barberousse, diffèrent grandement des motivations de ceux qui leur ont servi de modèle à l'origine. Les Templiers et les Hospitaliers sont tous deux loyaux envers le pape et l'Église romaine, alors que les Teutons sont fidèles à Barberousse et à l'Église orthodoxe. Et rien, mon frère, rien sur cette terre de Dieu n'est plus dangereux qu'une campagne militaire fondée sur des différences religieuses…

Le comte Henri croisa les bras sur sa poitrine et fronça un sourcil en direction d'André d'un air amusé.

— Vous avez dit qu'il faudrait un acte de guerre évident pour que Barberousse dépossède les Templiers, mais vous l'avez dit sur un ton qui laissait visiblement entendre que c'était impossible. Maintenant, je pense que vous devriez reconsidérer cette opinion et examiner clairement les enjeux. Croyez-vous vraiment qu'une telle guerre soit impossible, tout en reconnaissant qu'il existe actuellement un conflit entre la chrétienté et l'islam, et une guerre intestine entre les sunnites et les chiites à l'intérieur de l'islam même ? Vous croyez impossible que les chrétiens romains et les chrétiens orthodoxes puissent s'affronter de la même façon que le font les sunnites et les chiites et plus ou moins pour les mêmes raisons – des raisons de pure forme ? Comment pouvez-vous penser d'une manière si illogique ? Rappelez-vous, frère André, que nous discutons d'une lutte éventuelle pour l'hégémonie ultime sur les esprits et les âmes de tous les chrétiens – plus, bien sûr, sur tous leurs biens matériels – et que la puissance du vainqueur reposera à n'en pas douter sur la gouvernance et la possession de Jérusalem et de la Terre sainte.

Le comte marqua une pause et regarda de nouveau St. Clair avec la même expression amusée.

— Êtes-vous encore convaincu de cela ? Ou dois-je chercher d'autres arguments qui vous aideraient à comprendre ?

— Non, mon frère, je comprends. Comment pourrais-je ne pas comprendre après cela ? Mais c'est quand même décourageant d'entendre une telle chose.

— Oui, ça l'est, mais le fait que vous prononciez exactement ces paroles nous réjouit de vous voir faire partie de notre confrérie. Alors, maintenant que vous comprenez les enjeux fondamentaux, bien que de manière confuse, voici ce qui va se produire. Vous passerez les trois prochains jours à écouter les mêmes arguments de nouveau, racontés selon d'autres points de vue et rendus pertinents par d'autres dépositions de nos confrères ici présents, de sorte qu'au moment où

vous partirez, même si vous êtes sans doute peu enclin à me croire maintenant, vous serez totalement conscient de ce que vous entreprendrez et de ce que vous devrez faire en arrivant en Outre-mer. Quand vous quitterez ces lieux, vous n'aurez à faire qu'à un seul homme pour tout ce qui a trait à la tâche à laquelle nous vous avons assigné. Vous connaissez déjà cet homme. Il s'agit de Robert de Sablé. Il servira de lien entre vous et ce conseil. Lui-même aura deux adjoints qui ne connaîtront pas votre identité, à moins qu'il ne lui arrive quelque chose. Si c'est le cas, l'un d'eux recevra des directives écrites et apprendra qui vous êtes…

Il s'arrêta brièvement avant d'ajouter :

— Entre-temps, vous rejoindrez votre détachement. Vous serez doté de documents qui vous innocenteront complètement de toutes les accusations portées contre vous et qui expliqueront, officiellement, qu'il y a eu erreur d'identité. Puis, vous partirez pour la Terre sainte comme prévu. Votre tâche principale débutera dès le moment où vous poserez le pied en Outre-mer. Vous serez alors un chevalier du Temple en bonne et due forme, car vous aurez été officiellement accepté dans l'ordre pendant le voyage, très probablement en Sicile, où Richard devrait s'arrêter pour se ravitailler. Mais vous aurez aussi un autre devoir à accomplir et vous le considérerez comme étant très important. Aussitôt que vous vous embarquerez pour la Terre sainte, avant même de quitter Marseille, vous devrez commencer à apprendre à parler et à lire l'arabe. Tout a été organisé, et nous savons déjà que vous êtes doué pour les langues.

Il s'arrêta et regarda ses compagnons.

— Quelqu'un souhaite-t-il ajouter quelque chose ou pouvons-nous dresser l'emploi du temps des prochains jours du frère André avant d'ajourner cette séance de nouveau ?

Les personnes présentes n'ayant rien à ajouter, André St. Clair reçut ses directives et fut par la suite aspiré dans un tourbillon d'apprentissage d'une intensité qu'il n'aurait jamais pu imaginer.

LIVRE TROISIÈME

Transitions : 1190-1191 apr. J.-C.
La Sicile et Chypre

Chapitre 13

La traversée de Marseille à la Sicile fut épouvantable pour tous. Parmi ses pairs au sein du Temple, André occupait le dernier échelon de la hiérarchie. Il avait donc été relégué dans les entrailles à l'odeur rance du vieux navire, pour y faire pénitence dans les détritus et une saleté repoussante durant tout le voyage. Une heure par jour, il était autorisé à monter sur le pont pour prendre l'air et faire de l'exercice.

En théorie, dans la cale, ses compagnons novices et lui devaient consacrer leurs heures à la prière, à la lecture des saintes Écritures, à l'apprentissage et à la récitation par cœur de chacun des articles de la Règle du Temple. En pratique cependant, les frères chargés de faire la lecture souffrirent tous du mal de mer et furent incapables de se tenir assis, immobiles pour lire, la tête penchée, dans cet enfer nauséabond agité par les vagues. Ainsi, tous les hommes du bord passèrent la traversée à grommeler, à vomir et à se tordre de douleur.

Bien que St. Clair pût éviter les pires de ces affres, au moment où ils jetèrent l'ancre à Messine, il se rendit compte qu'il n'avait tenu aucune conversation digne de ce nom avec quiconque pendant des semaines. Quand on l'autorisa finalement à descendre à terre, il se rendit à la commanderie du Temple de Messine, sans avoir la moindre idée de l'endroit où trouver son père. Cependant, les membres du conseil d'Aix, en Provence, lui avaient désigné son agent de liaison : le sire Robert de Sablé, le commandant de la flotte du roi. Ce dernier allait superviser toutes ses activités au nom de l'ordre de Sion en Outre-mer ; le sire Sablé pourrait sûrement lui indiquer où trouver sire Henry. Avec l'autorisation du frère Justin, il se rendit donc directement auprès de Robert.

C'est ainsi qu'il dîna ce soir-là dans le réfectoire de l'immeuble réservé au personnel administratif de la flotte, en compagnie de son père et du roi lui-même.

Le roi était agité, disait-il, à cause de ce trop long voyage en mer qui l'avait enfermé, pendant beaucoup trop de temps, avec des rois, des princes et des prélats de l'Église. Sire Henry ne put réprimer un sourire en entendant ces propos, mais il ne prononça pas une seule parole, et Richard se tourna à demi vers lui.

— Souris si tu en as envie, Henry, mais je vois bien à ton regard que tu sais exactement de quoi je parle. Les choses étaient déjà assez terribles en mer, mais depuis que nous avons débarqué, j'étouffe, entouré comme je le suis de prêtres insistants et d'évêques gémissants… Par Dieu, je jure que de respirer trop d'encens peut bloquer les poumons d'un homme et le laisser pantelant, incapable d'inhaler. Bon Dieu, j'ai pensé devenir fou pendant ce voyage, et c'est ce qui se

serait produit s'il nous avait fallu rester emprisonnés dans ce navire une journée de plus. Les gens qui vomissaient et chancelaient partout, et cette odeur qui menaçait d'imprégner chaque bouchée de nourriture que nous avalions… Mais grâce à notre doux Sauveur, les prières et les bavardages sont choses du passé pour l'instant.

Il marqua une brève pause avant de poursuivre.

— Maintenant, j'ai besoin d'enfourcher un cheval et de laisser l'air frais balayer mes cheveux et mes poumons, et d'oublier les bêtises liées aux affaires d'État pendant un moment… Oh ! je sais qu'elles sont nécessaires et louables pour de nombreuses raisons, et qu'elles donnent aux agents et aux clercs un motif pour continuer à respirer, mais elles sont horriblement ennuyeuses, Henry. Es-tu d'accord avec moi ? Alors ! On a débarqué mes chevaux du bateau il y a des jours ; mon maître palefrenier me dit qu'ils ont maintenant récupéré des fatigues du voyage et qu'ils sont prêts à être montés. Je partirai donc à l'aube avec un groupe de chasseurs pour nous rapporter de la viande fraîche qui ne sente pas la vomissure. Vous vous joindrez à nous, n'est-ce pas ?

Sire Henry et son fils hochèrent à peine la tête, sans même se regarder. Il ne servait à rien de tenter de se défiler ou de montrer son désaccord une fois que Richard Plantagenêt avait pris une décision sur un sujet semblable.

La partie de chasse se déroula bien, et le groupe – dix hommes plus les serviteurs – s'acquitta fort bien de sa tâche. En fin d'avant-midi, Richard ordonna aux chasseurs de cesser la traque, puis de reprendre le chemin de Messine. Toutefois, la moitié de la distance qui les séparait de la ville était à peine franchie qu'ils aperçurent un messager arrivant au galop sur un cheval essoufflé et fourbu. C'était le signe incontestable de problèmes imminents. Le messager annonça à Richard le retour de Philippe de France à Messine. Il demandait à parlementer immédiatement. Le roi anglais fut ébahi par la nouvelle. Deux jours plus tôt, dans une crise de colère, Philippe Auguste était parti par bateau en Terre sainte, probablement jaloux de la façon dont les Siciliens s'étaient précipités en foule pour assister à l'arrivée flamboyante de Richard, quarante-huit heures après que son propre débarquement fut passé inaperçu. Mais Philippe, dont tous savaient qu'il était enclin au mal de mer, avait dû affronter une violente tempête quelques heures à peine après son départ, et il avait fallu presque deux jours à son navire endommagé pour regagner péniblement Messine, où il tapait maintenant impatiemment du pied en attendant le retour de Richard.

Richard fronça les sourcils, puis poussa un juron presque inaudible et se tourna vers sire Henry qui chevauchait à sa droite.

— Maudit soit cet homme ! Je ne serai donc jamais à l'abri de ses crises ? Je pensais en être débarrassé pour un moment, et le voilà revenu, se plaignant que personne ne lui montre le respect qu'il exige. L'imbécile ignore simplement qu'on ne peut pas exiger le respect, qu'il faut le mériter. Qu'il aille en enfer !

Henry demeurait silencieux, sachant bien que Richard ne faisait qu'exprimer sa colère et n'avait besoin d'aucun commentaire. L'irascible roi poursuivit,

stimulé par son sujet, sans même se soucier de la présence de son maître d'armes.

— Par tous les saints du ciel ! Comme si je n'en avais pas suffisamment sur les bras, à traiter avec Tancrède, cet idiot parvenu de roi de Sicile. C'est déjà là une raison suffisante pour qu'un monarque se désespère de son sort. Tancrède le roi ! Tancrède l'ivrogne ; Tancrède le poltron ; Tancrède le voleur ! Maudit soit-il ! Je ferai sécher ses entrailles et elles serviront de corde à ma nouvelle arbalète.

Il jeta un regard vers Henry.

— Je ne serai pas en paix avant d'avoir parlé à cet idiot et lui avoir servi ce qu'il mérite. Il a volé le royaume de ma sœur, a jeté son royal cul dans une de ses prisons, et maintenant, il refuse de rembourser sa dot, qu'il n'est absolument pas en droit de s'approprier. Je le jure devant Dieu, j'ai imaginé bien des façons de l'éviscérer, et maintenant, je ne peux le faire avant d'avoir consolé mon malheureux cousin capétien. Philippe Auguste… J'ai vu des foules qui étaient plus augustes que ce bellâtre de Français.

Sire Henry prit conscience qu'André le regardait, mais il évita, avec sagesse, de croiser les yeux de son fils. Tancrède était l'actuel roi de Sicile, un parvenu qui s'était emparé de la couronne deux ans auparavant à la mort de Guillaume le Bon, l'époux de la plus jeune sœur de Richard, Jeanne Plantagenêt. En montant sur son nouveau trône, n'imaginant pas un seul instant que Richard pût venir en Sicile, quelles que fussent les circonstances, Tancrède avait emprisonné Jeanne et confisqué son importante dot. Peu de temps avant l'arrivée du roi anglais, il s'était empressé de la libérer, sans toutefois rembourser la dot, et, depuis des jours, Richard se préparait à lui faire payer le préjudice. Quelques heures à peine après son débarquement, il avait dépêché des troupes d'élite, certaines anglaises et d'autres aquitaines, pour prendre plusieurs points stratégiques autour de Messine. La veille, dans un geste inattendu et rapide comme l'éclair, il s'était emparé du puissant monastère de La Bagnara, à l'extrémité du détroit de Messine, y installant sous bonne garde sa sœur Jeanne. La plupart de ses projets avaient été menés à terme, et la dernière chose dont il avait besoin, c'était d'un autre problème comme celui que représentait l'ennuyeuse réapparition de Philippe de France.

Les murailles de Messine se profilaient dans le lointain lorsque la troupe de chasseurs rencontra un contingent d'archers anglais, qui discutaient bruyamment, visiblement en colère. Dans la ville, les tensions s'étaient transformées en hostilités ouvertes entre la soldatesque anglaise et les marchands siciliens. De tout temps, les Siciliens avaient détesté les étrangers quels qu'ils soient et ils ne cachaient pas leur inimitié. Ils avaient commencé à insulter les soldats anglais en les traitant de « longues queues », laissant entendre par là que chacun d'eux portait une queue de diable sous ses vêtements. Tôt ce matin-là, un homme d'armes anglais s'était disputé avec un boulanger à propos du prix et du poids d'une miche de pain. La foule s'était liguée contre lui, tuant l'homme à coups de pied dans une démonstration spontanée de haine qui se métamorphosa

rapidement en émeute. Plus d'une vingtaine de soldats furent massacrés. Leurs corps furent ensuite jetés dans des latrines publiques pour ajouter à l'injure.

Richard fit signe à sire Henry de chevaucher près de lui et piqua des éperons en direction de la ville. Bien avant d'atteindre Messine, ils rencontrèrent de plus en plus de soldats angevins. Les Anglais, dirent-ils – ceux qui n'avaient pas été tués pendant l'émeute du matin –, avaient été chassés de la ville, et les grandes portes avaient été verrouillées pour les maintenir hors les murs. Les Griffones, le surnom injurieux dont les Anglais affublaient les Siciliens, se tenaient maintenant au sommet des remparts de la ville, gesticulant et hurlant des insultes en direction des archers anglais que Richard et son groupe pouvaient désormais voir, rassemblés devant les murs.

En s'approchant, André constata immédiatement que la centaine d'archers anglais rêvaient de vengeance et n'attendaient que l'arrivée d'un chef pour attaquer. Ils se rassemblèrent naturellement autour de Richard quand il chevaucha jusqu'à eux, espérant qu'il prendrait leur tête. Mais Richard avait des préoccupations plus sérieuses que les émotions dont ses hommes étaient maintenant le jouet. Il se dressa sur ses étriers, puis attendit que le silence s'installe. Quand il fut certain d'avoir obtenu leur attention, il tira son épée et se rassit sur sa selle, brandissant sa magnifique arme.

— Vous connaissez tous cette épée, leur dit-il d'une voix suffisamment basse pour que les soldats dussent tendre l'oreille pour l'entendre.

— Croyez-vous que je la souillerais en acceptant des insultes de la part de ces rustres, ou que je laisserais sa lame s'émousser en évitant de m'en servir ? Nous allons montrer les bonnes manières à ces Griffones, n'en doutez pas un instant, mais nous devons le faire à ma façon… À la façon dont je suis contraint de le faire. C'est facile pour vous, mes braves, de hurler et de vous précipiter au combat à mains nues, mais je dois réfléchir et agir en roi, et voir les choses du point de vue d'un souverain… Alors, voici ce que nous allons faire.

Il s'interrompit un moment et parcourut des yeux la foule qui le regardait, croisant brièvement le regard de chacun de ses hommes. Personne ne bougea ni n'émit un son ; il se dressa de nouveau sur ses étriers et parla cette fois d'une voix plus forte.

— Des Anglais sont morts dans les rues de Messine aujourd'hui. C'est vrai ?

Un immense rugissement monta d'une centaine de gorges pour confirmer le fait, et Richard mit brusquement fin au tumulte en abaissant sa lame.

— Alors, par la barbe de Dieu tout-puissant, chacun d'entre eux sera vengé. Leur mort ne restera pas impunie. Messine et ses citoyens enragés paieront chèrement la mort de chaque Anglais survenue dans leurs rues aujourd'hui, ou je ne suis pas Richard d'Angleterre ! J'obtiendrai justice. Nous obtiendrons justice ! Je vous en fais le serment.

Pendant un long moment retentit dans l'air une frénésie d'approbations bruyantes. Pas une seule fois Richard ne tourna les yeux vers sa troupe de chasseurs. Il attendit plutôt que le vacarme cesse, puis il leva haut le bras, exigeant l'attention de la foule alors que le silence s'installait de nouveau.

— Entre-temps, j'ai besoin de votre confiance et de votre compréhension. Je suis ici en tant que roi d'Angleterre, mais l'Angleterre, c'est vous, et vous êtes ici dans un but précis pour lequel vous avez prêté serment. La Terre sainte de Dieu attend votre venue, gémissant sous le joug des hordes infidèles. Songez-y ! C'est notre devoir sacré envers notre Dieu d'arriver avec tous les hommes valides pour combattre les Sarrasins. Chaque homme que nous perdons entre ici et là-bas est une épée de moins à brandir en Son nom. Nous pourrions attaquer Messine aujourd'hui, mais les portes sont verrouillées et les murs sont garnis de soldats. Nous n'avons rien ici que nous puissions utiliser contre eux… Pas d'échelles, rien. Par contre, eux nous accueilleront avec une pluie de flèches, de lances, de pierres et d'huile bouillante. Nous perdrions trop d'hommes, et je ne peux pas permettre qu'une telle chose arrive. Mais par les entrailles du Christ, je vous le jure maintenant, demain, la situation sera différente. Ce soir, nous allons parlementer, mais s'ils refusent d'entendre raison et de s'excuser, alors, le matin venu, nous serons ici de nouveau, convenablement préparés cette fois, et Messine et son peuple pleureront pour le geste insensé d'aujourd'hui. Alors, nous boirons du sang de Griffones.

Il attendit une fois de plus que les hurlements cessent avant de poursuivre.

— Mais en vérité, dit-il, vous devez savoir que je n'ai aucun désir de répandre une autre goutte de sang anglais, ici, en Sicile, si je peux l'éviter.

Les derniers grognements se turent tandis que les soldats buvaient ses paroles, et Richard conclut, dans un silence absolu :

— Tout homme laissé pour mort sur cette île est un homme inutilement perdu pour notre grande et sainte cause… Voici ce que je veux que vous fassiez. Que chacun d'entre vous retourne dans son camp et attende de mes nouvelles. Je vous ferai savoir à l'aube ce qui doit arriver. Répétez mes paroles à tous ceux que vous rencontrerez et demandez-leur de repartir avec vous. Surtout, faites-moi confiance, et croyez en mes paroles. Maintenant, allez, et que Dieu vous accompagne.

Richard se rassit et regarda les archers mécontents se retirer à contrecœur en direction de leur campement. Ce n'est qu'au moment où le dernier d'entre eux eut disparu de sa vue qu'il se retourna vers les remparts de Messine. Comme André put en juger à l'expression du visage de Richard, le roi était très en colère, mais le jeune homme perçut également sa détermination à maîtriser ses sentiments. Les yeux de Richard scrutaient maintenant les lieux devant lui, observant le vaste espace dégagé menant aux immenses portes. Puis, son regard se tourna sur les rangs serrés d'échoppes abandonnées de chaque côté, avant de lever les yeux vers la multitude de silhouettes alignées au sommet des murailles. Il reprit finalement la parole.

— Je vais me rendre jusqu'aux portes pour parler au capitaine de la garde… en supposant qu'il y en ait un… Même parmi des voyous de ce genre, il doit y avoir quelqu'un qui commande une entrée principale. Henry, André et toi, vous m'accompagnerez, de même que Baudouin, mais nous n'approcherons pas à découvert. Évitons de tenter le sort en invitant quelque imbécile sans cervelle à

nous attaquer. Venez. Nous allons laisser nos chevaux là-bas, sous cette grande bâche brune, où ils seront à l'abri des flèches. De là, nous nous approcherons en nous protégeant derrière les étals du marché… malgré le peu de protection qu'ils offrent. Nous serons assez de quatre. Un délégué et son escorte. Si nous étions davantage, nous pourrions les provoquer, et ce n'est pas le moment de les exciter inutilement. Le reste d'entre vous demeurerez ici avec les chevaux et attendrez notre retour.

Ils descendirent de cheval, placèrent les montures sous la vaste bâche que Richard avait indiquée et partirent en direction des portes, se déplaçant prudemment entre les tables, les chariots et les étals du marché, conscients qu'ils devenaient de plus en plus vulnérables à une attaque provenant du haut des remparts à mesure qu'ils avançaient. Mais personne ne les attaqua ni ne les empêcha d'avancer, et ils arrivèrent bientôt devant les portes, s'approchant le plus possible du portail, où ils se mirent à l'abri sous l'arche surplombée d'un linteau.

Toutefois, il fut rapidement évident que Richard ou qui que ce soit d'autre n'avait rien faire à cet endroit. La haute barrière sans ornement que constituaient les portes de chêne demeura verrouillée malgré ses appels, et personne ne répondit lorsqu'il demanda qu'on les ouvrît et qu'on lui parlât. Le roi s'adressait littéralement à un mur, courant le risque très réel de paraître stupide et impuissant. Le nez à quelques pouces des portes de bois, il inspira profondément par les narines, puis hocha la tête d'un geste sec et accepta l'inévitable.

— Qu'il en soit ainsi ! Il n'y a rien que nous puissions faire ici, alors nous allons partir. Henry et André, vous irez en tête. Je vous suivrai, et Baudouin surveillera nos arrières.

— Oui, monseigneur.

André tourna la tête et jeta un regard vers le roi avant de pivoter sur ses talons. Son regard s'arrêta sur Baudouin de Béthune, le garde du corps et compagnon de longue date de Richard. Fidèle à sa nature, le grand chevalier taciturne d'Anjou n'avait pas dit un seul mot de toute la journée, et il ne dit rien à ce moment-là non plus, se contentant de tirer son épée de son fourreau. André tira la sienne, voyant du coin de l'œil son père faire de même, puis il s'éloigna sous le regard des hommes qui se tenaient au-dessus des portes, et commença à diriger le groupe entre les étals du marché, jusqu'à l'endroit où ils avaient laissé leurs chevaux et les membres de leur groupe.

Ce n'est qu'en pénétrant de nouveau dans le labyrinthe du marché qu'André, pour la première fois, pressentit un danger. Ils avaient suivi le même chemin que celui emprunté pour s'approcher des portes, mais, quelque chose avait changé depuis. Il resserra sa poigne sur son épée et s'avança en usant encore davantage de prudence ; ses yeux bougeaient constamment, parcourant les zones d'ombre et de lumière entre les étals et les auvents qui les entouraient. Son père, l'épée à la main, se déplaçait à sa droite, à quelques pas derrière lui, et Richard s'avançait sur les pas d'André. Sans avoir à regarder, André savait que, derrière Richard, Baudouin marchait à reculons, ne quittant pas des yeux les hauteurs pour y

déceler quelque menace. L'appréhension d'André augmenta ; quelque chose ne tournait pas rond ici.

Il s'apprêtait à dire quelque chose, à émettre un quelconque avertissement, et il avait commencé à tourner les épaules quand un mouvement fugace à sa gauche attira son attention. Il pivota immédiatement sur lui-même pour voir de quoi il s'agissait, resserrant encore davantage sa poigne sur son épée, mais il n'y avait rien à voir, qu'un étal, vide comme tous les autres, à l'exception d'un tissu noir qui servait de cloison arrière. Tandis que ses yeux s'ajustaient à l'obscurité, il perçut un autre mouvement dans l'ombre et réagit instinctivement, distinguant, trop tard, ce qu'il fixait : un homme tout de noir vêtu, sur le point de tirer une flèche. Il poussa un cri et projeta son épée de côté aussi vite qu'il le put, avec l'intention d'avertir Richard et de le pousser vers l'arrière, mais il comprit qu'il avait bougé beaucoup trop lentement. C'est alors qu'il entendit un claquement retentissant et sentit un coup violent le frapper à la tête. Il fut projeté de côté et s'effondra. Il perdit conscience.

Par la suite, longtemps après que l'incident fut terminé, lorsque la fureur et la nervosité se furent atténuées en lui et qu'il put finalement y réfléchir, André St. Clair tenta de reconstituer la série d'événements et les circonstances qui avaient fait en sorte que, ce matin-là, il s'était trouvé précisément au bon endroit pour sauver la vie du roi, dans le labyrinthe d'allées jonchées de paille qui séparaient les étals entassés devant les hauts murs gris de la ville de Messine. S'il s'était trouvé à un pied plus loin d'un côté ou de l'autre de l'endroit où il se trouvait au moment crucial, il n'aurait pu agir comme il l'avait fait, et Richard d'Angleterre serait mort, là, sur le sol parsemé d'excréments d'un marché désert.

André St. Clair mit quelque temps à reprendre conscience. Quand il le fit, ce fut dans un monde de souffrances ; sa main et son bras droits brûlaient d'une douleur démentielle. L'épée d'André s'était retrouvée précisément sur la trajectoire de la flèche mortelle, et le projectile d'acier avait frappé le centre même de sa lame, à environ six pouces de la poignée, projetant violemment l'arme vers l'arrière. Celle-ci avait frappé la poitrine et l'épaule du roi, l'envoyant culbuter au sol. En tournant, l'épée de Richard, qu'il avait brandie par réflexe, avait frappé durement l'arrière de sa tête. Ce n'est que beaucoup plus tard qu'André prit conscience que, en même temps que ses douleurs, il avait acquis, en quelques secondes, une réputation d'une adresse extraordinaire qui tenait du prodige. Richard Plantagenêt lui-même, le roi d'Angleterre, le héros au cœur de lion, témoigna avec autant d'éloquence que d'enthousiasme des faits : ayant vu partir la flèche, sire André St. Clair avait lancé un cri d'alarme et délibérément projeté son épée devant la poitrine non protégée du roi, directement devant son cœur, pour intercepter et détourner ce qui, sans aucun doute, aurait été un coup mortel, mettant fin à l'expédition en Terre sainte avant même qu'elle n'eût réellement débuté. L'épée du chevalier avait été détruite sous l'impact, sa longue lame tordue et irréparable, et le projectile, lancé de moins d'une centaine de pieds, avait complètement traversé l'acier trempé d'un demi-pouce

d'épaisseur, le fissurant jusqu'au rebord. Le roi, frappé de plein fouet par la lame, avait perdu conscience pendant un moment, et les anneaux de sa légère cotte de mailles, la seule armure qu'il avait portée pendant la chasse, s'étaient enfoncés dans la chair de sa poitrine, y laissant des marques bleutées. Malheureusement, il semblait que la main, les doigts et les poignets de sire André St. Clair eussent été fracturés, peut-être irrémédiablement, sous l'impact puissant.

Toute la scène s'était déroulée rapidement et dans le plus grand désordre. Quelques instants seulement après l'attaque, Richard et son escorte se retrouvèrent entourés par le reste du groupe de chasseurs. Peu après, l'endroit fourmillait de soldats anglais. Baudouin pris sur son épaule le corps inconscient de leur assaillant, et Richard et André furent déposés sur des civières. On les transporta dans un chariot jusqu'à la tente du roi. Ses médecins s'affairèrent immédiatement à voir au confort du monarque et de son vaillant défenseur.

L'interrogatoire du prisonnier par Baudouin fut bref et simplifié du fait que l'archer n'était pas un héros et tolérait fort peu la douleur, en particulier lorsqu'un homme tel que le grand chevalier d'Anjou se chargeait de l'infliger. Le coupable avait avoué immédiatement, expliquant en détail ce qui s'était produit. Il s'agissait d'un quelconque sergent au service du roi Tancrède. Il avait entendu dire que Tancrède et Richard étaient en conflit, et il avait donc décidé, spontanément, d'éliminer Richard, qui menaçait le bien-être de son souverain.

Les médecins conclurent finalement que rien n'avait été brisé dans la main ni dans le bras de St. Clair. Ils s'accordèrent pour dire que les dommages étaient néanmoins importants et qu'il pourrait s'écouler des semaines, voire des mois, avant que sire André puisse de nouveau se servir de son bras. Chaque os et chaque tendon de sa main, de son poignet, de son coude et même de son épaule avait subi une forte torsion qui, si elle n'avait pas suffi à déchirer les articulations, avait été assez puissante pour provoquer des airs graves et des hochements de tête parmi les augustes médecins du roi. Les contusions seraient spectaculaires – le membre tout entier avait déjà commencé à noircir –, mais aucun d'entre eux ne désirait émettre de pronostic sur la durée de la convalescence. Toutefois, tous pensaient que le seul médicament efficace était le temps, quelle qu'en fût la longueur nécessaire, alors ils immobilisèrent le bras du chevalier dans une solide structure d'éclisses, écartant les doigts de la main et plaçant les articulations du bras de manière à ce qu'il fût impossible à André de le bouger avant qu'eux-mêmes aient décidé que le moment était venu de tenter un mouvement. Puis, en raison de la douleur intense, et parce que le roi avait une énorme dette envers le jeune chevalier, ils le gavèrent d'opiacés pendant trois jours entiers.

Lorsque André St. Clair ouvrit de nouveau les yeux, il se sentit en meilleure forme. Son père était assis à son chevet et le regardait distraitement. André tenta immédiatement de s'asseoir, mais il s'aperçut qu'il ne pouvait bouger un muscle ; il ne put émettre qu'un grognement, lequel extirpa sire Henry de sa

rêverie. Le maître d'armes se redressa tout de suite sur sa chaise, puis se pencha, l'air préoccupé.

— André ? As-tu repris tes esprits ?

Il s'interrompit brusquement, envahi par le doute, puis poursuivit :

— Es-tu réveillé ?

André se força à se détendre, n'essayant même pas de bouger la tête. Il avait fermé les yeux au moment où il avait poussé son grognement, et maintenant il demeurait sur le dos, immobile, maîtrisant sa respiration et se demandant si sa voix se montrerait aussi réticente à obéir à son esprit que l'avait été son corps. Quand il se sentit prêt, il fit jaillir un peu de salive dans sa bouche desséchée, l'avala, puis parla.

— Père ? Que faites-vous ici ? demanda-t-il en regardant autour de lui, comprenant sur-le-champ qu'il ne se trouvait pas dans la commanderie du Temple. Où suis-je ?

— Tu es dans les quartiers personnels de Richard, dans son infirmerie.

— Depuis combien de temps suis-je ici ?

Sire Henry prit une profonde inspiration et inclina la tête, comme s'il éprouvait quelque satisfaction, bien qu'il n'essayât pas de répondre à la question de son fils.

— Excellent, dit-il plutôt. Tu vas bien. Nous savions que tu te rétablirais, mais les médecins du roi ne se souciaient que de ton confort, alors ils t'ont gardé sous l'influence des médicaments. Ils ont enlevé les éclisses hier. Maintenant, tu n'as qu'un bandage.

André compta silencieusement jusqu'à cinq, s'imprégnant des paroles de son père.

— Et je suis ici depuis combien de temps ?

— Quatre jours, depuis que tu as été… blessé. Les trois premiers jours, tu es demeuré inconscient, attaché à une structure spécialement fabriquée pour toi sous la direction de Lucien D'Ambroise, le médecin principal du roi… C'était un appareil étonnant ; tu étais complètement suspendu dans les airs grâce à des poulies, je n'ai jamais rien vu de tel.

— Est-ce que je délirais ?

André eut un frisson à l'idée de ce qu'il aurait pu révéler ; des pensées sur l'ordre de Sion et ses secrets lui tourbillonnaient dans la tête, mais son père haussa les sourcils, étonné.

— Si tu délirais ? Non, pas du tout. Tu avais l'air d'un cadavre… durant la majeure partie du temps où je te veillais tout au moins. J'ai pratiquement passé tous ces derniers jours dans cette pièce, avec la permission du roi Richard. Je te l'ai dit, tu étais drogué… Maître Lucien m'a dit qu'il t'avait administré de puissants opiacés provenant des réserves mêmes du roi, pour que tu ne ressentes pas la douleur et pour t'empêcher de te blesser davantage.

— Suis-je encore drogué ?

— Non. J'ai posé la question à maître Lucien ce matin. On ne t'a donné aucune drogue depuis hier à l'aube. Selon lui, tu devais te réveiller

naturellement…

Sire Henry jeta un regard légèrement surpris autour de lui.

— … à peu près maintenant… Il avait dit au milieu de la matinée, et c'est le cas. Comment te sens-tu ?

— Je ne peux pas bouger.

— Non, tu ne le peux pas parce que les sangles qui te retiennent servent à t'empêcher de bouger par inadvertance ou par accident. À part cela, comment te sens-tu ?

— Mieux qu'auparavant. Je me souviens avoir vomi… Ça faisait horriblement mal. Et je me souviens que je ne pouvais pas réfléchir clairement… Je voyais et j'entendais des choses étranges. Je me sens mieux maintenant et je suis soulagé de savoir que je ne suis pas paralysé. En me réveillant, j'ai d'abord cru que c'était le cas. Autrement, je vais bien. Pouvez-vous desserrer ces câbles ?

— Ce ne sont pas des câbles, ce sont des lanières de cuir. Mais je pense que tu devrais les garder jusqu'à ce que maître Lucien de te les enlever.

Sire Henry redevint silencieux pendant un moment, puis, la voix remplie d'émerveillement, il demanda :

— Comment as-tu fait ça ?

— Hum ? Fait quoi ?

— Ce que tu as fait sur la place du marché. Comment as-tu pu ramener ta lame aussi rapidement que tu l'as fait, à l'endroit précis où il fallait qu'elle soit ?

André tourna légèrement la tête sur l'oreiller, jusqu'à ce qu'il pût regarder directement son père, s'attendant à le voir sourire d'un air taquin, mais le visage de sire Henry n'affichait aucune trace d'humour, et ce fut au tour d'André de froncer les sourcils.

— Vous voulez dire, quand j'ai bloqué le tir ? Je n'ai pas fait ça *délibérément*, père. Je ne le pouvais pas. C'était un hasard… une coïncidence. J'ai bougé en essayant d'avertir Richard de se pencher, mais j'étais trop lent… beaucoup trop lent. Comment va le roi ?

Sire Henry plissa les yeux tout en méditant les paroles de son fils, puis il murmura :

— Son Altesse est en parfaite santé… et le monde entier croit qu'il le doit à la manière brillante dont tu as défendu sa personne royale au cours d'une attaque.

André dodelina doucement de la tête sur l'oreiller.

— Non. Il la doit à Fortuna, la déesse romaine de la chance, car c'est par pur hasard que je me suis trouvé là et que j'ai agi comme je l'ai fait. Je n'ai pas vu venir la flèche. Elle a été tirée à moins de trente pas, elle était trop rapide pour que je puisse la voir, et j'ai à peine aperçu l'homme qui l'avait tirée… Que lui est-il arrivé ? A-t-il été capturé et tué ?

— Capturé, mais pas tué. C'était un idiot et il agissait seul, croyant que Tancrède le récompenserait. Baudouin l'a fait prisonnier, et Richard lui a accordé son pardon en lui donnant cinq pièces d'argent, sans doute par gratitude envers sa maladresse à l'arc, et il l'a laissé partir. Richard a bien su tirer parti de l'incident

aux yeux de tous, des Siciliens comme des nôtres, en pardonnant à l'homme et en prenant son attaque à la légère. Mais regarde…

André attendit, mais son père n'ajouta rien avant qu'il ne l'incitât à poursuivre.

— Regarder quoi, père ? Qu'alliez-vous dire ?

Sire Henry haussa les épaules.

— Je… J'allais dire quelque chose qui ne semble pas logique, mais je pense qu'il faut le dire de toute façon… Tu es convaincu…

Il hésita, puis plongea.

— Oui, tu es convaincu d'avoir sauvé la vie du roi par hasard. Je le vois. Mais je ne suis pas d'accord. Tu n'aurais pas pu faire ce que tu as fait si tu n'y avais pas été préparé. Tu l'as fait parce que tu étais prêt à réagir à tout incident qui pouvait survenir. J'y crois aussi fermement que tu crois ta propre explication, mais ce qui est plus important encore, c'est que Richard lui-même y croit, de même que tout le monde… Si tu te lèves de ce lit maintenant et déclares que tout l'incident n'était qu'un hasard et que tes gestes n'étaient absolument pas méritoires, tu te rendras un bien mauvais service, mon fils.

— Comment ? La chose la plus honorable à faire, me semble-t-il, est de dire la vérité.

— Honorable, peut-être, mais stupide dans les circonstances. Réfléchis à l'endroit où nous sommes et à ce qui t'attend dans l'avenir.

Ces paroles eurent un certain effet sur André, mais pas celui que sire Henry aurait pu envisager.

— Pense aux gens qui t'entourent, André, et à ce que tu es en train d'entreprendre. Vois-tu beaucoup d'honneur, de noblesse et d'intégrité autour de toi ? Je ne le crois pas… Pas à la manière dont on nous a enseigné, toi et moi, à percevoir ces qualités.

Il s'interrompit, secoua la tête d'un air irrité, puis continua :

— Écoute. Je te parle en tant que père, un père qui t'aime, qui ne pense à rien d'autre qu'à ton bien, même si je semble dire des choses… André, nul ne peut se permettre de laisser passer une telle occasion. Chacun d'entre nous représente une seule personne parmi une armée trop vaste pour que nous puissions calculer le nombre de combattants qui la composent, une armée en marche pour s'attaquer à une autre armée dont certains affirment qu'elle nous surpasse en nombre comme les grains de sable du désert surpassent en nombre les pierres…

Il marqua une courte pause et poursuivit.

— Tu as là une occasion d'améliorer ton sort, peut-être même une occasion de vivre plus longtemps que tes compagnons et de survivre à la prochaine guerre avec honneur – bien que tout repose, comme toujours, entre les mains de Dieu. Tu as sauvé la vie du roi ! Le fait que tu crois qu'il se soit agi d'un hasard n'a pas d'importance. Ta seule présence constituait un hasard ; le fait que Richard se soit trouvé à cet endroit à ce moment précis était un hasard ; et c'était un hasard que l'archer sicilien se soit rendu compte que l'homme qui traversait le marché était le roi d'Angleterre. Mais il n'en demeure pas moins qu'à l'instant où le projectile

allait atteindre le cœur de lion du roi d'Angleterre, il a frappé la lame de ton épée et carrément fait un trou dans le métal. Si ton fer ne s'était pas trouvé là, cette flèche aurait déchiré le cœur de Richard jusqu'à sa colonne vertébrale. Voilà la vérité ! Et cette vérité peut jouer en ta faveur. Étant reconnu comme étant celui qui a sauvé la vie du roi, tu seras un homme à part. La rumeur concernant ta rapidité et ton habileté te précédera et avertira les hommes de moindre noblesse de te traiter avec respect. Mais seulement si tu tais ta façon de voir ce qui est arrivé. Personne ne se souciera d'un chevalier ordinaire qui a eu un bref moment de chance et l'a ignoré.

— Oui, père, je comprends…

Le ton d'André suffit à mettre un terme aux avertissements de son père. Sire Henry se tut et attendit que son fils prît la parole. Pendant ce temps, André réfléchissait à ce qui l'attendait réellement en Outre-mer et songeait à quel point sa tâche là-bas se trouverait simplifiée si les hommes le voyaient tel que son père l'avait décrit. Il médita encore quelques instants, puis inspira profondément.

— Très bien, dans ce cas. Vous m'avez convaincu. Je ne parlerai plus de hasard…, dit-il avant qu'un sourire lui vienne aux lèvres. Que va-t-il se passer maintenant ? Que je sois ou non un parangon de vertu, je demeure pourtant la plus basse des créatures en ce monde : un frère novice au sein de l'ordre du Temple.

Son père sourit à son tour.

— Oui, peut-être, mais cela ne durera pas longtemps. Je crois qu'après ces derniers événements tes difficultés seront plus aisément supportables.

Toujours étendu sur le dos, André haussa un sourcil ironique.

— Vous croyez ? J'ai l'impression que le frère Justin ne sera peut-être pas impressionné par ma nouvelle célébrité.

Ils furent interrompus par l'arrivée du médecin du roi, Lucien D'Ambroise, flanqué de deux collègues. Les trois hommes firent irruption sans délicatesse, l'air suffisant, et sanglèrent André à une sorte d'armature rigide, puis maître Lucien entreprit brusquement un méticuleux examen de son patient, scrutant, palpant et écoutant, avant de finalement tâter le bras contusionné d'André, de l'épaule jusqu'au bout des doigts. André trouva ces manipulations suffisamment douloureuses pour serrer les dents et respirer par les narines, mais à la fin, les médecins lui enlevèrent les sangles qui le maintenaient immobile et partirent en l'avertissant succinctement de ce qui pourrait lui arriver s'il bougeait sans précaution. Quand ils eurent quitté l'infirmerie avec la même arrogance qui avait marqué leur entrée, André grimaça et se tourna tristement vers son père.

— J'ai l'impression d'éprouver les douleurs de l'enfer. Je sais qu'ils s'occupent de moi du mieux qu'ils le peuvent, mais je serais heureux de sortir d'ici. Je ne sais pas jusqu'à quel point je pourrai supporter leur bienveillance. Combien de temps croyez-vous que nous demeurerons en Sicile ?

— Eh bien, hier, j'aurais parié que nous n'allions pas y rester longtemps ! Richard a tout à fait maté Tancrède et sa bande de voyous, et je suis certain que l'idée d'un long séjour à Messine avec Philippe, qui se plaint sans cesse chaque

fois qu'il s'imagine qu'on lui fait un affront, n'a aucun attrait pour lui. Mais tout cela a changé ce matin, avec l'arrivée d'importantes nouvelles… Barberousse est mort, et son armée s'est dispersée. L'équilibre du monde se trouve maintenant fragilisé, et il faudra y remettre bon ordre. Je doute que nous puissions partir d'ici avant le printemps.

Pendant un long moment, André ne fut en mesure ni de parler ni de réagir à ces propos. Frédéric Barberousse, le roi germain, celui qui avait détenu le titre de Saint-Empereur romain pendant plus de trois décennies, était un géant parmi les hommes, fort âgé, mais à peine moins vigoureux et moins disposé à se battre que trente-cinq ans plus tôt lorsqu'il avait pour la première fois revendiqué la possession de l'Empire. Dans la soixantaine, il avait conservé suffisamment de pouvoir et d'influence pour recruter une armée de plus de deux cent mille hommes et pour les diriger en personne, par voie terrestre, vers la Terre sainte, en passant par Constantinople. Il était une légende vivante. Maintenant, sans avertissement, il était mort, et sa toute-puissante armée, en déroute. André cligna des yeux et secoua la tête, rassemblant ses pensées.

— Barberousse est mort ? Comment ? Que s'est-il passé ? Êtes-vous en train de me dire que Saladin l'a vaincu ?

Son père haussa les épaules et agita la tête pour signifier son propre étonnement.

— Non, pas du tout. Barberousse n'a jamais atteint la Terre sainte. Apparemment, il s'est noyé quelque part près de Byzance… en traversant une rivière de montagne, dit-on. Il est tombé de cheval, dans l'eau glacée, et le choc l'a étourdi. Son armure l'a maintenu au fond. Il était déjà mort au moment où on l'a retiré de l'eau. C'était un vieillard, tu sais. On dit que c'est le choc qui l'a tué… l'eau glaciale…

— Doux Jésus !

Henry s'exprimait d'une voix plus ferme maintenant.

— Nous avons reçu la nouvelle ce matin par bateau, en provenance de Chypre. Le navire était bondé de soldats de Barberousse – des haut gradés ; des barons et des comtes, des seigneurs et des chevaliers, tous retournant chez eux. Il semble que l'armée ait commencé à se disperser dès l'instant où Barberousse est mort… Il n'y avait personne de suffisamment puissant pour rallier les troupes et les maintenir ensemble. Une semaine après sa mort, il ne restait pratiquement plus rien de son armée. Ils étaient plus de deux cent mille, et ils se sont tous dispersés aux quatre vents.

— Qu'en est-il de son fils, Frédéric, duc de Souabe ? Que lui est-il arrivé ? Il n'a pu abandonner son père et se sauver. Il doit s'être passé autre chose que ce que vous me dites.

Sire Henry haussa les épaules.

— Personne ne semble savoir quoi que ce soit avec certitude. On ne sait si une partie ou l'autre de l'armée a poursuivi sa route vers la Terre sainte, mais personne ne semble croire que ce soit le cas.

— Hum ! fit André dans un grognement éloquent. Personne sur ce navire ne veut affirmer quoi que ce soit. Si Frédéric duc de Souabe ou l'un des autres chefs poursuit sa route jusqu'en Palestine, ceux qui sont à bord des navires et tous les autres qui, comme eux, se sont empressés de retourner dans leur pays vont passer pour des lâches, ne croyez-vous pas ?

Les deux hommes gardèrent le silence pendant un moment, chacun réfléchissant à l'importance de ces nouvelles, jusqu'à ce qu'André reprenne la parole :

— Ça change tout…

— Comment cela, tout ?

— Eh bien, pas tout… mais ça modifie certainement l'urgence politique qui a tant préoccupé Richard, Philippe et le pape. Barberousse étant mort, la menace que constitue l'Église orthodoxe d'Orient pour l'hégémonie pontificale sur Jérusalem s'en trouve grandement diminuée, ce qui se traduira par une plus grande marge de manœuvre pour nous et nos armées.

— Je ne te suis pas. Ça ne changera rien en Outre-mer. Conrad de Montferrat tentera encore de prendre la place du roi Guy.

— Oui, mais il fera preuve de beaucoup moins de zèle quand il entendra parler de la mort de son impérial cousin. Aussi longtemps qu'il jouissait de la menace que représentait la puissance de Barberousse, tout allait bien. Une fois cette menace éliminée, il pourrait être plus enclin à accepter des compromis. Toutefois, je suis sûr que lorsqu'on apprendra en Palestine que Barberousse est mort et que son armée s'est dispersée, Guy et ses partisans s'en trouveront suffisamment encouragés pour maintenir leur position et attendre l'arrivée de Richard, même si cela doit prendre du temps. Je ne vois donc aucun défaut dans votre raisonnement. Nous passerons sans doute l'hiver ici et lèverons l'ancre au printemps…

— Tout cela engendrera de nouvelles complications, mais il n'y a rien que toi ou moi, ou quiconque, puissions faire pour modifier le cours des choses, alors nous devons l'accepter.

Sire Henry se retourna.

— Je ferais mieux de partir, dit-il. J'ai consacré trop de temps dernièrement à mes propres préoccupations. Et le roi voudra probablement me parler lorsqu'il aura évalué les répercussions de ces nouvelles et décidé de quelle façon il souhaite y réagir. S'il décide de nous faire demeurer ici jusqu'au printemps, il faudra que je m'occupe de faire construire des quartiers d'hiver pour toute la foutue armée. Doux Jésus, ce sera un exercice éprouvant dans cet endroit damné… Garde le lit et occupe-toi de guérir. Au revoir. Je reviendrai demain.

Il fallut dix jours entiers pour que les blessures à la main et au poignet d'André guérissent suffisamment pour lui permettre de fermer le poing. Même alors, ses doigts restaient encore trop sensibles et les os de sa main trop douloureux pour lui permettre d'exercer une véritable pression. Son avant-bras, son coude et son épaule s'étaient complètement rétablis, et leur couleur était

presque revenue à la normale, mais sa main, véritable amas de contusions multicolores, demeurait effrayante à voir.

Finalement, quinze jours après avoir subi ses blessures, il posa fermement les pieds sur le sol, puis se leva en s'appuyant sur un solide bâton qu'il tenait dans sa main gauche. Il demeura debout un moment, vacilla doucement jusqu'à ce qu'il retrouve son équilibre, puis il prit une profonde inspiration et tenta de faire un pas pour s'éloigner du lit, mais ses pieds ne bougèrent pas ; il tomba face contre terre et dut se faire aider pour regagner sa couche.

Trois jours plus tard, André marchait avec facilité, mais il faudrait une semaine de plus avant que sa main reprenne assez de force pour tenir de nouveau une épée avec une certaine assurance. Ce n'est qu'à ce moment qu'on le jugea suffisamment rétabli pour quitter l'infirmerie et retourner auprès des novices, dont la formation s'était poursuivie en son absence. Le matin où André reçut son congé, Richard lui-même ouvrit brusquement la porte de la pièce où il déjeunait avec deux autres chevaliers et se pencha dans l'embrasure.

— Tiens, dit-il à André, tu auras besoin de ça.

Il lança un fourreau contenant une longue épée en direction d'André. Ce dernier attrapa l'arme et la tint à bout de bras, constatant qu'elle était enroulée dans une ceinture d'épée épaisse mais souple. Il se tourna vers la porte qui se refermait ; Richard avait déjà disparu. André regarda tour à tour ses deux compagnons et vit qu'ils le dévisageaient, surpris. Il haussa les épaules et sourit avec une expression quelque peu honteuse.

— J'ai perdu mon épée, expliqua-t-il en déroulant la ceinture qui entourait le fourreau et en tirant la lame.

C'était un cadeau magnifique, digne d'un roi. André souleva l'arme à la hauteur de ses yeux pour admirer les reflets de lumière qui jouaient le long des incrustations de la lame. Elle n'était pas outrageusement décorée et sa finesse n'était pas ostentatoire, mais elle était simplement superbe dans chacun de ses détails. Même le cuir épais de son fourreau avait été minutieusement gravé de motifs en relief, et son intérieur de peau de mouton, scrupuleusement rasé. Il se souvint de l'épée qu'il possédait auparavant, une arme utile, sans prétention, qui l'avait bien servi pendant des années, et il savait que celle-ci valait cent fois la première. C'était une épée qui convenait à un roi et qui lui avait été donnée par un roi. Il n'avait eu aucune hésitation à l'accepter, car il savait qu'il en ferait bon usage dans l'avenir.

De retour à ses obligations, il oublia bientôt tout le reste pour rattraper le temps perdu sur les autres novices, et sa main blessée acquit rapidement de la force grâce à la discipline quotidienne que lui imposaient les exercices de combat. Ses journées étaient de nouveau bien remplies, mais encore davantage que jamais auparavant, avec les rituels monastiques et les prières quotidiennes prescrits par la Règle du Temple. Quand il ne priait pas, il était complètement absorbé par l'entraînement, affinant ses aptitudes au combat et réhabilitant son bras blessé. Les jours, les semaines et les mois s'écoulèrent sans qu'il prît réellement conscience de ce qui se passait et, plus important encore, sans qu'on

le mît au fait des événements qui se déroulaient au-delà des murs de la commanderie du Temple. Il vit passer Noël et l'Épiphanie, mais seulement en raison des répercussions liturgiques qu'eurent ces fêtes sur la routine des novices. Puis il perdit de nouveau conscience du temps jusqu'au début du carême, aux premiers jours de mars 1191, quand on interrompit les activités normales des novices pour faire place à trois journées de prières accrues et de jeûne, qu'on appelait une retraite. Pendant cette période, on s'attendait à ce que les novices ne fassent rien d'autre que prier et méditer dans un silence de pénitent, constamment debout ou à genoux, à l'exception des quelques heures pendant lesquelles on les autorisait à dormir. Le matin où ils sortirent de leur retraite, juste après les matines et bien avant que l'aube commence à éclairer le ciel, le frère Justin convoqua André.

Celui-ci, serein, convaincu de n'avoir commis aucun impair, se présenta immédiatement devant le maître des novices, soupçonnant et espérant à la fois que cette convocation avait quelque chose à voir avec l'ordre de Sion. Ce fut le cas. Le frère Justin semblait aussi acariâtre et intolérant qu'à l'habitude, mais il n'eut aucune parole désobligeante, se contentant de saluer André d'un signe de tête et l'informant sans préambule qu'on lui avait demandé d'envoyer St. Clair rejoindre immédiatement le sire Robert de Sablé, dont les quartiers étaient situés à l'intérieur des murs de Messine.

André inclina la tête et, saisi d'une pensée soudaine, il baissa les yeux sur le surcot dégoûtant qu'il portait depuis des mois.

— Dois-je y aller vêtu de cette manière, frère ?

Justin fronça les sourcils, puis fit un signe d'acquiescement.

— Oui, bien sûr que tu le dois. Pourquoi porterais-tu d'autres vêtements ? Sire Robert sait que tu es un novice du Temple et tu n'as rien à cacher. Si tu sortais vêtu d'une autre manière et qu'on te reconnaissait, les gens pourraient se mettre à poser des questions auxquelles nous ne voulons pas répondre. Mais prends un cheval aux écuries… Sablé pourrait avoir une autre mission à te confier. Voici.

Il tendit une main dans laquelle se trouvait un petit manuscrit.

— Donne ça au maître palefrenier et il te fournira une monture convenable. Et si on te demande où tu vas ou ce que tu fais, dis que je t'ai envoyé faire une course auprès de ton père, le maître d'armes du roi Richard. C'est ce que dit ce parchemin. Maintenant, pars et, quoi que sire Robert exige de toi, sois prudent.

Il était près de midi ce jour-là quand Henry St. Clair put finalement retourner dans ses quartiers, libéré de toute obligation pour le moment. Il fut à la fois surpris et ravi de trouver son fils qui l'attendait dans la salle commune, perché sur un banc de bois le long du mur où Thomas, le loyal auxiliaire de sire Henry, montait en permanence la garde contre les importuns qui risquaient de faire perdre son temps au maître d'armes. Le père et le fils ne s'étaient pas parlé depuis plusieurs semaines, et leur rencontre fut cordiale, mais Henry s'empressa

de conduire André dans sa chambre et d'en refermer énergiquement la porte derrière lui.

— Qu'y a-t-il, père ? Vous semblez préoccupé.

— C'est un fait. Pourquoi es-tu ici ? Je suis heureux de te voir, bien sûr, mais je sais que tu dois être ici pour une raison particulière, une raison suffisamment sérieuse pour justifier la permission qui t'a été accordée de partir en visite à cette étape de ton entraînement.

André leva les yeux vers le plafond.

— Comment pourriez-vous connaître ce détail ? C'est censé être un secret.

— Oui, comme tant d'autres choses. Assieds-toi.

André obéit en prenant une des deux chaises près de la table de travail, et sire Henry poursuivit :

— J'ai beaucoup d'amis, mon fils, comme il convient à un homme vieillissant, et certains d'entre eux sont des chevaliers du Temple. En fait, j'ai partagé un pichet de bière avec l'un d'entre eux après le dîner, il y a quelques jours, et nous avons parlé de l'entraînement du dernier contingent de novices, entre autres choses… Il savait évidemment que tu en faisais partie et il essayait seulement de me consoler d'être dans l'impossibilité de te voir.

Il s'interrompit en regardant intensément son fils.

— Alors, lâche le morceau. Pourquoi es-tu ici ?

— À cause des juifs, père.

André avait laissé tomber sèchement ces paroles, de manière délibérée, observant l'effet qu'elles auraient sur son père, mais quelle que fût la réaction à laquelle il s'était attendu, il n'y en eut aucune. Sire Henry se contenta de cligner les yeux, puis d'aller s'asseoir de l'autre côté de la table.

— Que se passe-t-il à propos des juifs ?

— C'est pour cette raison que je suis venu.

— Ce que tu racontes n'a pas de sens, mon fils.

— Non, père, je crains fort que mes paroles aient du sens, tout au moins pour moi. Vous souvenez-vous de la dernière fois où nous avons parlé des juifs et de l'opinion qu'en avait le roi ? demanda-t-il sans attendre la réponse de son père. J'ai été convoqué d'urgence par Robert de Sablé. Il m'a envoyé chercher ce matin et a demandé qu'on me relève de mes obligations pour la journée, dans le seul but de vous transmettre, par ma bouche, sa profonde inquiétude quant à votre sécurité.

Quand André marqua une pause, sire Henry prit la parole :

— Eh bien, même si j'éprouve une profonde gratitude du fait que sire Robert s'inquiète de ma sécurité et de mon bien-être, je pense que ce que je fais et la manière dont je me comporte n'ont absolument rien à voir avec lui et qu'il ne devrait pas se soucier de choses si triviales ! Aies la bonté de lui transmettre ce message, avec toute ma reconnaissance, bien sûr.

— Non, père, avec tout le respect que je vous dois, je n'en ferai rien. Vous ne voulez pas comprendre. Sire Robert n'est nullement intéressé à vous réprimander pour mauvaise conduite. Il s'inquiète de votre bien-être parce qu'il croit

sincèrement qu'il y va de l'intérêt des armées et de l'entreprise dans laquelle nous nous sommes engagés. Il aurait pu vous faire parvenir un avertissement d'une autre façon, mais il a décidé de communiquer avec vous par mon entremise pour diverses raisons, dont la première est que nous sommes amis lui et moi. Mais les enjeux qui le préoccupent dépassent de loin notre amitié.

Sire Henry plissa les lèvres et haussa légèrement les sourcils.

— Des enjeux comme quoi ?

— Les affaires publiques, les ambitions, la politique et les manigances ; Guillaume le Maréchal et Humphrey, baron de Sheffield.

Sire Henry s'accouda au rebord de la table et se tapota les lèvres avec deux doigts.

— Explique-toi.

— Est-ce nécessaire, père ? J'ai compris assez facilement quand on me l'a expliqué ce matin. Richard est roi d'Angleterre, mais il est aussi duc d'Aquitaine et de Normandie ainsi que comte d'Anjou, du Poitou, de Bretagne et d'une foule d'autres territoires dont aucun n'est anglais et qui, tous, ont offert d'envoyer leurs hommes dans le cadre de cette mission pour libérer la Terre sainte. De par votre titre, vous êtes le maître d'armes du roi, mais en réalité, vous êtes le maître d'armes de votre suzerain Richard, duc d'Aquitaine, et en tant que tel, vous représentez l'identité même et les espoirs de chaque soldat des armées de Richard et de Philippe qui n'est pas anglais. Si vous subissez une disgrâce et qu'on vous renvoie, alors Guillaume le Maréchal prendra votre place et toute l'armée tombera sous le commandement anglais. Cela ne doit pas se produire.

Sire Henry inclina lentement la tête en signe d'acquiescement, sans rien concéder.

— Je peux comprendre que cela peut soulever des inquiétudes, mais qu'en est-il de Humphrey de Sheffield ?

— Je m'étonne que vous posiez seulement la question. Je le connais, père. C'est un gros porc débraillé, vulgaire, et dépourvu d'honneur. Il ne mérite pas d'être chevalier, et encore moins baron. Sire Robert a appris, d'une personne bien informée et en qui il a une confiance absolue, que vous aviez croisé le chemin de ce porc… et qu'en fait, vous avez failli croiser le fer avec lui.

Sire Henry secoua vivement la tête.

— Pas du tout. Je ne l'aime pas, mais je ne suis nullement en conflit avec lui pour le moment.

— Pouvez-vous en être certain, père ? Serait-il d'accord avec cette affirmation ? D'après les renseignements qu'a obtenus sire Robert, vous avez attiré l'attention de Humphrey de manière déplaisante sur un certain juif du nom de Siméon, ici à Messine. Il semble que Siméon ait été un personnage bien connu dans cette ville ; un marchand, mais pas un usurier. Il a disparu avec toute sa famille à un moment inopportun et on ne l'a plus revu depuis.

— Un moment inopportun, dis-tu. Inopportun pour qui ?

— Pour Sheffield. Qui d'autre s'en soucierait ? Humphrey déteste les juifs avec ferveur. C'est l'une des raisons, et probablement la plus importante de

toutes, qui lui permet de conserver son amitié avec Richard, si l'on peut qualifier une telle relation d'amitié. Il semble qu'il incombe à Humphrey – bien que personne ne le reconnaisse ouvertement – de fournir des juifs pendant les réceptions de Richard. D'après l'informateur de sire Robert, ce Siméon a été choisi pour faire partie d'un tel divertissement après avoir eu une altercation avec un des associés de Humphrey au sujet d'une dette. Mais comme je l'ai dit, il a disparu avec toute sa famille. Votre nom a été évoqué en rapport avec cette disparition… quelque chose au sujet d'un avertissement concernant une visite nocturne des hommes d'armes du baron de Sheffield. Humphrey a cru ce qu'on lui en a dit et en a fait part au roi. Heureusement pour nous tous, le roi était… préoccupé et il n'avait pas le temps d'écouter l'histoire. Entre-temps, puisque les espions de sire Robert l'avaient informé de l'affaire, il a décidé d'intervenir en fournissant, à propos de votre conduite, une explication non sollicitée qui contredisait tout à fait le récit qui en avait été fait au baron Humphrey. Le baron, qui doit énormément à sire Robert et n'avait aucune raison de se douter que le commandant de la flotte vous connaissait, a cru ce qu'il lui a dit, et tout sera oublié. Mais sire Robert souhaite que vous sachiez ce qui s'est produit, et même s'il n'aurait pas l'audace de vous dicter votre conduite, il vous supplie tout au moins d'être davantage sur vos gardes à l'avenir.

Henry demeura silencieux pendant un long moment, s'imprégnant des propos de son fils, puis il prit une profonde inspiration et inclina la tête, le menton sur la poitrine. Il demeura silencieux, se pinçant les lèvres entre ses deux doigts, tandis qu'André comptait cinquante de ses propres battements de cœur. Finalement, le maître d'armes releva la tête et acquiesça de nouveau.

— D'accord. Je le reconnais. J'ai agi de façon imprudente, même si je n'en avais pas l'impression. À l'avenir, je ferai plus attention. Mais est-ce seulement par crainte pour ma fonction politique que ton ami a agi ainsi ?

— Pouvez-vous en douter, père ? Songez à ce qui est en jeu.

— J'y ai pensé, et il a raison. Et vues sous cet angle, mes responsabilités sont plus vastes et plus complexes que je ne le croyais. Je serai plus prudent.

— Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, père, j'aimerais que vous évitiez toute intervention auprès des juifs à l'avenir. Tout ce qui les concerne est imprégné de dangers frisant la folie.

— Oui, mais seulement parce que notre roi en a décidé ainsi.

— Notre roi et ses évêques. L'Église approuve cela.

— L'Église *encourage* cela, mon fils. Mais est-ce que les hommes ordinaires de bonne volonté devraient se mettre la tête dans le sable et sanctionner une telle chose, consentant de manière tacite à des atrocités qui dégoûteraient le Fils de Dieu en qui on nous a appris à croire ?

Il secoua la tête, une fois, l'air déterminé.

— Ne me demande pas cela, André, dit-il. Cela ne convient ni à ma nature ni à mon honneur, alors le sujet est clos. Tu as transmis ton message et je l'ai écouté…

Il eut une hésitation, puis ajouta :

— D'après ce que tu m'as dit tout à l'heure, Sablé t'a raconté que le roi était préoccupé et qu'il n'avait pas écouté l'histoire de Sheffield, mais a-t-il dit pourquoi ? Quand cela est-il arrivé ?

— Je ne sais pas, père. Il ne m'est pas venu à l'esprit de le lui demander. J'étais trop absorbé à tenter de percevoir les ramifications de ce qu'il me disait… Mais en y repensant, et compte tenu du sentiment d'urgence que semblait éprouver sire Robert, j'ai nettement l'impression que tout cela s'est produit très récemment.

— Hum ! Sans doute au cours des derniers jours, alors, dit Henry. As-tu entendu parler des aveux de sodomie ? Non, je vois bien que tu n'es pas au courant. Il y a probablement plusieurs avantages à vivre dans la réclusion d'une vie monastique.

Il réfléchit quelques instants et poursuivit :

— Il y a moins de trois semaines, Richard a décidé, pour des raisons connues de lui seul et de Dieu, d'avouer qu'il était un perverti. Il s'est enfermé avec tout un aréopage d'évêques dans une chapelle appartenant à un dignitaire local, ici, à Messine. Là, dans des nuages d'encens, il se serait confessé entièrement et publiquement de son inclination pour la sodomie, demandant avec humilité le pardon de Dieu et de la sainte Église et priant d'avoir désormais la force de résister à la tentation et de renoncer à ses manières lascives, impies et dégénérées. Amen.

— Mon Dieu ! Ce n'est pas une blague, n'est-ce pas ? Il l'a réellement fait ?

— Oui. Au départ, j'ai cru que c'était la raison pour laquelle il était préoccupé et n'était pas en mesure d'écouter l'histoire de Sheffield, mais maintenant je sais que l'affaire de Siméon s'est produite après… Alors, Sablé devait décrire des événements plus récents quand il a mentionné l'attitude préoccupée de Richard… ce qui correspond à l'arrivée d'Aliénor, il y a quatre jours.

— L'arrivée d'Aliénor ? Vous voulez dire la duchesse Aliénor, la mère du roi ? Elle est ici, en Sicile ?

— Oui. Elle est arrivée avant-hier, et la ville s'agite comme un essaim d'abeilles depuis ce moment. Tes compagnons novices et toi devez être les seules gens qui l'ignorez dans toute la Sicile.

— Mais pourquoi ? Que fait-elle ici ? Je croyais qu'elle était retournée en Angleterre.

— Non, et elle ne le fera pas. Elle est retournée vivre en Aquitaine, à Rouen et parfois à Chinon, qu'elle a toujours adorée. Elle n'est venue ici que pour apporter un cadeau à Richard.

— Un cadeau, fit André d'une voix monocorde, le visage impassible alors qu'il tentait de saisir ce qu'il venait d'entendre. Quelle sorte de cadeau pourrait-elle bien lui apporter en personne, ici, en Sicile ?

— Le cadeau qu'elle était partie chercher pour lui la dernière fois que je l'ai vue : une épouse.

Ces mots eurent l'effet d'un pavé tomber dans une mare et, pendant un long moment, aucun des deux hommes ne parla.

— Une… épouse…, murmura André, abaissant délibérément la voix, et son père réagit instinctivement avec la même prudence, malgré le fait que les lourdes portes derrière lui fussent fermées.

— Oui, du royaume de Navarre, au sud des Pyrénées. La princesse Bérengère. Aliénor s'est elle-même rendue à la cour du roi Sanche et a réussi à obtenir la permission du père, qui sera un allié puissant pour Richard. Il bénéficie de plusieurs années d'expérience passées à combattre les Maures, là-bas en Espagne.

— Oui, mais… ce roi Sanche dont tu parles, n'était-il pas au courant du… penchant de Richard ? Qu'est-ce qu'il espère en tirer, et comment Richard réagit-il ?

— En fait, il semble fort bien réagir, à la surprise de tous. Je suppose que ça tombe bien, dans la mesure où il vient d'être absous de toutes les horreurs commises par le passé. Après avoir tourné la page, je suis plutôt sûr qu'il se considère comme un homme nouveau, bien disposé envers la cohabitation et la paternité. Mais en vérité, une âme peu charitable pourrait supposer que notre monarque aura entendu raconter, disons, quelques semaines auparavant, que sa mère était en route pour lui rendre visite en compagnie d'une fiancée, et qu'il aura décidé de se préparer en conséquence.

— Oui, c'est peut-être ça. Je n'en serais pas autrement surpris. Mais au nom du ciel, père, la seule idée… Vous connaissez Richard mieux que moi. Alors, devons-nous tous ajouter foi, simplement sur des bénédictions et le pardon d'une assemblée d'évêques, à la prétention publique de Richard Plantagenêt de se marier et de devenir père de famille ?

— Que tu y croies ou non importe peu, André. Sois assuré que c'est ainsi que les choses se passeront. L'Angleterre aura une reine et peut-être, au fil du temps, un prince de sang royal, et on considérera Richard comme un homme. On ne peut contester le fait que de donner un héritier à l'Angleterre constitue pour Richard une priorité qui dépasse en importance toutes ses autres obligations et responsabilités. S'il ne réussit pas à engendrer un fils, le trône reviendra à son stupide frère Jean. Et même moi, qui ai passé moins d'un mois en Angleterre et ne désire nullement y retourner, même moi, je sais que c'est là une perspective que nul ne souhaite envisager.

— Par tous les saints du ciel ! s'exclama André en secouant la tête d'un côté et de l'autre. Nous avons là un roi qui n'a autorisé aucune femme à assister à son dîner de couronnement, et maintenant il est sur le point de s'en entourer volontairement… Aliénor, Jeanne et cette… quel est son nom, Béren-quelque-chose ? La mère, la sœur et l'épouse. Elles vont le rendre fou.

— Elle s'appelle Bérengère, et je crois comprendre que c'est une créature tranquille, modeste et… équilibrée.

— Équilibrée ? J'espère qu'elle l'est parce que, par tous les dieux, elle aura bien besoin de l'être.

— De plus, Aliénor retourne en Aquitaine dans quelques jours – en passant par Rome, puis par Rouen. Richard s'en est assuré. Et il peut manipuler Jeanne assez facilement, s'il la traite bien. Elle ne causera pas de problème en l'absence de sa mère. Elle servira de compagne à la pauvre épouse, lorsque son mari partira pour la guerre.

— Alors, quand aura lieu le mariage ?

— Pas durant le carême, de cela nous pouvons être certains. Mais après, qui sait ? Les invités au mariage sont tous ici, bien que je ne croie pas que Philippe Auguste y assistera, et une profusion d'évêques cérémonieux salivent à l'idée de se mettre en valeur quand Richard Plantagenêt reviendra dans le giron de l'orthodoxie sexuelle. Que Dieu nous vienne en aide.

— Allez-vous assister au mariage ?

— Bien sûr. À titre de maître d'armes, je n'aurai pas le choix. Mais tu seras probablement devenu un chevalier du Temple à ce moment, alors on ne s'attendra pas à ce que tu sois présent.

André eut un petit sourire.

— Peut-être pas, mais il nous faudra attendre et voir ce qui se passera. Comment Philippe prend-il la chose ? Le savez-vous ? Il doit être hors de lui, avec son amant qui va se marier et sa sœur éconduite par la même occasion, malgré une multitude de serments d'évêques affirmant le contraire…

— Oui, comme on pourrait s'y attendre, il ne s'en réjouit pas. Mais Philippe a été roi toute sa vie ; c'est pourquoi il est réaliste. Il apprendra à vivre avec la situation.

André hocha la tête.

— Oui, et sans doute avec les mauvais côtés comme avec les bons.

Son visage se tordit en une grimace.

— Qu'il en soit ainsi, alors ! continua-t-il. Comme vous le dites, il n'y a rien que nous puissions faire. Mais je veux que vous me promettiez d'être plus prudent quand vous traiterez avec les ennemis des juifs.

Il vit le signe d'acquiescement de son père et se leva.

— Excellent. Je vais retourner voir sire Robert et lui raconter tout cela, et puis je rentrerai à la commanderie. Portez-vous bien, père. J'espère vous revoir bientôt.

Il s'avança d'un pas pour étreindre son père, et sire Henry le saisit par les épaules en le regardant directement dans les yeux.

— Quand se terminera ton noviciat ? Quand adhéreras-tu à l'ordre ?

— Je l'ignore, père, répondit André en souriant. On ne nous dit pas ce genre de choses… On évite même de nous dire si nous serons admis au sein de l'ordre. Mais je peux vous promettre que, comme le mariage du roi, ça n'arrivera pas avant Pâques, parce que ça ne peut pas se produire pendant le carême. Entre-temps, je m'inquiète à propos des vœux…

Il regarda sire Henry dans les yeux et son sourire s'élargit, et avant que le vieux chevalier ne puisse formuler la question qui lui vint spontanément aux lèvres, il ajouta :

— La pauvreté et l'obéissance sont assez simples à respecter. Ils font partie de ce mode de vie, mais la chasteté me préoccupe, parce que je ne l'ai pas choisie…

Il se voulait blagueur, mais son humour se teinta de chagrin en voyant que son père avait pris ses paroles au pied de la lettre. Il grimaça et secoua brusquement la tête, puis serra les mains de son père dans les siennes, brièvement.

— Ce n'était qu'une blague, père… une mauvaise blague, comme je le constate maintenant. J'essayais simplement de vous faire sourire. Maintenant, je dois filer. Faites attention à vous jusqu'à la prochaine fois. Et rappelez-vous, plus de risques insensés à propos des juifs… Je ne peux vous interdire les risques, mais la folie est maîtrisable, n'est-ce pas ? Adieu.

Chapitre 14

Le 10 avril 1191 qui, cette année-là, coïncidait avec le jeudi de la Semaine sainte, sire Henry St. Clair, appréciant les mouvements du pont du navire sous ses pieds, était sur le point de croire qu'il finirait par acquérir le pied marin. Le ciel était clair, d'un bleu céruléen, la mer sous la quille était lisse et calme, et un vent doux, tout juste suffisant pour gonfler les voiles, semblait rassembler devant lui, comme un troupeau de moutons, la gigantesque flotte du roi Richard. À peut-être un demi-mille de l'endroit où il se trouvait, à la proue du navire de guerre personnel du roi Richard, s'étendait de chaque côté une longue colonne de soixante-quatre navires qui semblaient couvrir la mer d'un horizon à l'autre. Henry il savait qu'il ne s'agissait là que d'une fraction de la flotte royale. Le vaisseau sur lequel il se tenait, une longue et mince galère mue par des voiles et des rames au-dessus de laquelle ondoyait l'étendard d'Angleterre, faisait partie d'une flottille particulière de dix navires de guerre identiques dont s'enorgueillissait le roi Richard. Les dix bâtiments avaient été construits sur les mêmes chantiers et en même temps, selon des caractéristiques précises qu'avaient définies ensemble Richard lui-même et sire Robert de Sablé, commandant de la flotte.

Construites dès le départ en tant que navires de combat, les dix galères devaient toutes être autonomes. Chacune transportait treize ancres pour parer à la nécessité soudaine, et peut-être même fréquente, de les couper et de s'enfuir, et elles portaient également trois gouvernails de secours, une voile de rechange ainsi qu'un équipage de quinze hommes que commandait un capitaine ou un maître. Les dix embarcations étaient aussi propulsées par trente rames et trois ensembles complets de cordages et de gréements, et pouvaient loger une centaine d'hommes lourdement armés et leur équipement. C'étaient de longs et minces bateaux. Ils arboraient à leur proue un éperon acéré pour défoncer les navires ennemis et ils étaient mus par deux rangées de rameurs. Ils avaient été construits pour naviguer bas sur l'eau, tout en étant suffisamment robustes et souples pour affronter sans difficulté des mers agitées. Rapides, polyvalents et dangereux, leur objectif premier était la défense et la protection de l'immense flotte.

Pris dans une féroce tempête le mois précédent, au cours de la première étape de leur long voyage de Dartmouth à Lisbonne, les dix vaisseaux avaient été éparpillés et l'un d'eux avait sombré. Maintenant cinq des neuf bâtiments restants, y compris celui du roi, formaient le huitième et dernier rang de la flotte de deux cent dix-neuf navires chargés à ras bord qui transportaient l'armée entière de Richard en Outre-mer. Quatre autres voguaient ici et là, poussant les

rangées de navires devant eux. Soixante-quatre vaisseaux formaient le septième rang, puis venaient six autres rangées devant eux, bien au-delà de ce que Henry pouvait distinguer, chacune plus étroite et contenant moins de vaisseaux, jusqu'à la première d'entre elles, l'avant-garde, qui n'était composée que de trois énormes « dromons », lents et parfois disgracieux, mais énormes, solides et toujours fiables… Henry avait entendu Robert de Sablé affirmer avec beaucoup de respect qu'ils étaient d'excellents navires.

Henry savait, parce qu'on le lui avait dit, que si quelqu'un avait pu survoler l'immense flotte comme un oiseau, celle-ci lui serait apparue comme un gigantesque triangle à la surface de la Méditerranée, sans doute le plus vaste rassemblement de navires de guerre depuis l'époque des guerres troyennes.

Derrière lui, sire Henry pouvait entendre la voix railleuse du roi, et il lui était facile d'imaginer les sourires tendus, incertains, sur les visages de Robert de Sablé et des autres officiers de la flotte réunis autour du monarque sur le pont arrière. Il se trouvait béni de ne pas faire partie de ce groupe. Même si les choses semblaient bien se dérouler ce jour-là, personne, comme le savait chaque homme de ce groupe, ne pouvait se permettre de parier sur la durée de ce calme relatif. Depuis près de deux semaines maintenant, depuis le 30 mars plus précisément, moment où Philippe Auguste avait piqué une crise, apparemment outré devant la possibilité de se retrouver par hasard face à face avec Bérengère, « la traînée navarraise à l'air bovin » comme il l'appelait, qui avait « déshonoré et dépossédé sa petite sœur Adélaïde », Richard se comportait comme un ours enragé. Le fait que Bérengère n'ait jamais rencontré ou connu sa sœur et n'ait absolument rien eu à voir avec les longues années de déclin d'Adélaïde n'avait aucune importance aux yeux de Philippe. Il se faisait simplement plaisir en laissant libre cours à son exubérance et à sa jalousie. Mais à l'apogée de sa colère, ses émotions alimentées par ses propres fulminations, il avait surpris tout le monde en donnant tout à coup des ordres détaillés afin de convoquer sa flotte vénitienne, qui attendait au large, puis de rassembler et d'embarquer l'ensemble de ses troupes françaises et alliées. Puis il avait levé l'ancre pour la Terre sainte sans dire un mot à quiconque, hormis son entourage, et sans consulter son compagnon anglais avec qui il partageait le commandement.

Pris par surprise, Richard n'avait eu d'autre choix que de réagir comme la situation l'exigeait, abandonnant les plans auxquels il travaillait et ordonnant de rassembler ses propres troupes et de procéder aussi rapidement que possible à leur embarquement. L'autre solution, qui consistait à ne rien faire et à laisser Philippe agir comme il l'entendait et à arriver en Outre-mer en tant que sauveur de Jérusalem, à son propre rythme et à ses propres conditions, était tout simplement impensable. Maintenant que l'empereur Barberousse était mort, il ne pouvait y avoir qu'un seul sauveur de Jérusalem : Richard Plantagenêt.

Et c'est ainsi que la mobilisation des armées du roi d'Angleterre était passée du désordre à l'anarchie, entreprise sans avertissement et médiocrement organisée par la suite, et ce, malgré l'expérience et la compétence de Robert de Sablé en la matière. La vérité difficile à accepter était que personne, pas même

Richard, ne s'était attendu à partir avant au moins un autre mois, et tous, quel que fût le rang qu'ils occupaient, avaient été pris de court. Pendant des jours, tout était allé de travers et personne ne semblait agir avec une grande efficacité : les navires avaient été chargés et pourvus d'un équipage, puis déchargés parce que le lest avait été mal réparti ou que l'approvisionnement était insuffisant – l'eau mal entreposée, ou à cause du manque de nourriture et de provisions pour nourrir convenablement l'équipage, les soldats et les bêtes aussi longtemps que nécessaire. Le port de Messine, ainsi que tous les minuscules havres et criques le long de la côte dans les deux directions s'étaient retrouvés dans une situation totalement chaotique pendant des jours, avec des difficultés de trafic qui se multipliaient, puis donnaient lieu à de nouveaux problèmes à mesure qu'ils étaient résolus.

Au bout du compte, on avait surmonté les problèmes et comblé les lacunes ; l'ordre avait été rétabli au sein de la flotte, et en ce matin du Jeudi saint, ils avaient finalement mis les voiles, l'immense flotte offrant un spectacle splendide aux Siciliens ébahis qui s'étaient rassemblés au sommet de la falaise pour les regarder partir. Dieu et Ses saints avaient veillé sur l'armée anglaise pendant toute la journée du départ, ensuite, chacun d'entre eux ayant pris sa position par rapport à l'ensemble de la flotte, les deux cent dix-neuf navires de Richard avaient navigué vers le sud-est pendant la majeure partie de la journée, sous les ordres lancés par Robert de Sablé. Le lendemain allait être le Vendredi saint, et sire Robert avait estimé plus tôt cet après-midi-là qu'ils devraient jeter l'ancre en Crète, juste à temps pour assister dans la joie à la messe du dimanche de Pâques.

Pendant ce temps, la princesse Bérengère était confortablement installée dans un des trois immenses dromons de l'avant-garde, accompagnée de son chaperon et future belle-sœur, Jeanne, l'ex-reine de Sicile, jouissant ainsi de la sécurité du grand vaisseau qui contenait la majeure partie des lingots d'or du trésor de guerre de Richard, trésor que surveillait un fort contingent de sa garde personnelle. Sachant que sa fiancée et sa sœur étaient en sécurité, Richard croyait pouvoir jouir de nouveau d'une certaine liberté avec ses propres amis et compagnons, à quelque trois milles des dames, et hors de leur vue. Il n'y avait pas lieu d'être surpris que le roi soit d'humeur si joyeuse, pensa Henry cyniquement.

— Sire Henry ! Comment avez-vous pu acquérir le privilège de passer votre temps ici, tout seul, à admirer la beauté de notre flotte ?

Henry reconnut la voix et se tourna de façon à pouvoir sourire à Robert de Sablé sans que ses coudes quittent le bastingage. Le commandant de la flotte avait quitté le groupe du roi, qui s'exprimait encore bruyamment à la poupe, et s'était rendu jusqu'à la proue.

— Bonjour, sire Robert. J'ai mérité ce privilège, comme vous l'appelez, sur les terrains d'exercices de Messine, à force de déplacer ici et là un nombre incalculable de corps lourdement armés, suants et malpropres, pour les rassembler en unités de formation, jusqu'à ce qu'ils ne soient bons qu'à tomber sur leurs lits de camp et à dormir comme des bûches, au grand soulagement des officiers responsables de leur comportement et de leur bien-être. Maintenant que

nous avons pris la mer, je ne peux plus faire ça, alors je peux me reposer et récupérer, refaire mes forces pour être en forme quand viendra le moment du débarquement.

— Est-ce cela qui occupait vos pensées quand je suis arrivé ?

— Non, répondit St. Clair en souriant. En fait, je pensais que je serais presque content d'être un marin si la vie en mer était toujours ainsi.

— Je n'en doute pas un instant, sire Henry. Mais si c'était le cas, nous n'aurions aucune difficulté à trouver des équipages. La triste vérité – celle que les marins et les marchands essaient en vain de cacher –, c'est que pour chaque journée semblable à celle-ci, nous pouvons en avoir une vingtaine d'autres où l'univers entier semble sens dessus dessous, imprégné de bruine tourbillonnante et de vomissures dégoûtantes, à être malmenés par des vents glaciaux et hurlants pareils à ceux qui nous ont éparpillés comme des feuilles mortes et nous ont coûté l'un de nos dix navires en route pour Lisbonne à la fête de l'Ascension, l'an passé.

Sire Henry acquiesça et pivota pour regarder en direction du soleil qui entreprenait sa descente vers l'ouest.

— Vous devez donc remercier Dieu d'avoir des journées comme celle-ci.

— Oui, et je le fais chaque fois qu'il s'en présente une… mais je ne me laisse jamais aller à être satisfait. Je ne fais jamais confiance à la température, sire Henry. Jamais. Pas même lorsque je vois le ciel bleu et sans nuages tout autour de moi. Cela peut changer en quelques minutes, passer des sourires aux hurlements plus rapidement que le tempérament d'une femme opiniâtre.

St. Clair haussa un sourcil, son sourire s'élargissant très légèrement.

— Vous ne devez certainement pas vous sentir ainsi aujourd'hui ? La journée est parfaite.

— Oui, elle l'est, et c'est pourquoi je m'en méfie. Nous ne sommes qu'au début d'avril, sire Henry. L'hiver vient tout juste de se terminer et l'été est encore loin. Croyez-moi, si cette température se maintient toute la nuit, j'en serai reconnaissant. Si elle se maintient pendant deux journées entières, j'en serai encore plus reconnaissant… et profondément étonné. Et maintenant, si vous voulez bien m'excuser, je dois remplir mes obligations.

Reprenant son rôle de commandant de la flotte du roi, Robert de Sablé salua courtoisement Henry et s'éloigna, faisant signe à sire Geoffroy Besanceau, le capitaine du navire royal, de s'approcher, puis, il marcha avec lui jusqu'à la poupe où se tenait le timonier, penché pour résister à la traction exercée par le gouvernail. St. Clair les regarda s'éloigner, songeant qu'il s'agissait peut-être des deux hommes les plus importants de toute la flotte, et ne vit aucune ironie dans le fait d'éprouver de la gratitude en pensant qu'à titre de maître d'armes ses responsabilités étaient beaucoup moins lourdes que les leurs. Il se retourna pour regarder de nouveau vers l'avant où la vaste rangée de vaisseaux ne semblait pas avoir bougé. Il remarqua en passant que le roi Richard s'était tu ; le seul son audible désormais était le bruissement régulier des rames qui propulsaient la galère.

Sur l'un des vaisseaux devant lui, quelqu'un lança un cri. Le son portait loin sur l'eau, même si les mots étaient incompréhensibles. St. Clair se demanda brièvement si c'était parce qu'il était trop loin pour entendre clairement ou si c'était parce que les mots avaient été émis dans une langue qu'il ne connaissait pas. Il opta pour la seconde hypothèse, car cela constituait son plus important motif de plainte en tant que maître d'armes. Il harcelait constamment non seulement Richard, mais également tous les rois et dirigeants alliés, de même que tous les commandants subalternes qui consentaient à lui prêter l'oreille, à propos de la nécessité croissante de faire en sorte que les communications soient claires et concises.

Les Arabes – Henry pensait toujours d'abord à eux comme étant des Arabes et seulement après, des Sarrasins, le nom à la mode qu'on leur attribuait – jouissaient de deux grands avantages, faisait-il remarquer chaque fois qu'une occasion se présentait. Premièrement, ils étaient aussi nombreux que les grains de sable du désert, recrutant leurs guerriers dans une gigantesque zone géographique qui s'étendait de l'Arabie à la Syrie et de l'immense Babylonie jusqu'à la Perse, en passant par la Palestine, et vers l'ouest au-delà du delta du Nil pour englober l'Égypte et ses territoires voisins d'Afrique du Nord. On entendait couramment dire que l'armée de Saladin comptait cent mille hommes et plus. Et ils étaient apparemment en nombre illimité, capables de générer de nouvelles multitudes de guerriers afin de remplacer ceux qui avaient fait leur devoir et retournaient chez eux rendre visite à leurs familles et s'occuper de leurs affaires avant de revenir un autre jour. Toutefois, le deuxième et le plus grand avantage dont jouissaient les Arabes par rapport aux Francs était qu'ils parlaient tous la même langue, et St. Clair était chaque fois émerveillé de ce fait. Peu importe d'où ils venaient dans les territoires islamiques, ils parlaient tous arabe et la plupart d'entre eux le lisaient. Il y avait bien sûr des différences régionales, mais seulement dans la langue parlée, et aucune de ces variantes ne nuisait à des communications claires. Le langage écrit, quant à lui, demeurait immuable dans tout l'empire sarrasin. Parfois, St. Clair désespérait de pouvoir faire comprendre aux dirigeants francs la portée de ce simple fait. À leurs yeux, les Sarrasins étaient des infidèles et donc des sauvages, à tout jamais indignes de leur attention autrement que pour les combattre et les détruire. Qui se souciait du fait qu'ils parlaient tous la même langue ? Quelle importance cela pouvait-il avoir ? Aux oreilles des chrétiens civilisés, ce n'était qu'un charabia incompréhensible.

En de nombreuses occasions, cette indifférence arrogante et ignorante avait provoqué l'ire d'Henry St. Clair. Ces idiots ne semblaient nullement s'attarder, songeait-il parfois, au fait que, souvent, leurs propres hommes ne pouvaient pas communiquer entre eux… Et cette inaptitude ne découlait pas que de différences évidentes, comme les Français qui ne pouvaient parler à des Germains, des Anglais, des Danois ou des Italiens. C'était encore bien plus grave que cela : un Français de Paris ne pouvait simplement pas comprendre un marin de Marseille, et peu d'hommes originaires de Marseille pouvaient parler la langue d'oïl. Il en était de même en Angleterre et dans tous les autres pays de la chrétienté – des

gens issus de différentes régions d'un même pays pouvaient rarement se comprendre l'un l'autre.

Henry bougonna de dégoût et écarta cette pensée de son esprit. C'était un vieux et inutile enchaînement d'idées qui n'entraînait que frustration et malveillance. Mais il se permit de tourner ses pensées vers son vieil ami Torquil, un mercenaire danois qu'il n'avait pas revu depuis une éternité. Même si aucun des deux n'avait jamais compris la langue de l'autre, ils avaient partagé de nombreuses aventures avant que Torquil ne soit fauché par un trait d'arbalète perdu lors d'une insignifiante et sordide échauffourée dans les contreforts des Alpes. Torquil avait été un gros mangeur et un célèbre dénicheur de nourriture qui pouvait, disait-on, trouver de la boustifaille dans un cercueil vide, et son plus grand coup d'éclat avait été la « capture » d'un goret « égaré » à l'extérieur de la ville assiégée du Havre, dans le cadre d'une des nombreuses guerres entre Henry d'Angleterre et ses fils rebelles. Au moment où Torquil s'en était emparé, le goret n'avait pas encore été sevré ; le lait de la truie dégoulinait encore du coin de sa gueule. Encore à ce jour, l'odeur d'un cochon en train de rôtir lui rappelait cette nuit-là et le goût succulent de cette viande, la première que Henry et ses amis avaient mangée depuis plus d'un mois. En se souvenant de cette occasion, il ressentit les premiers signes de la faim et partit à la recherche du sac où il avait rangé ses rations personnelles : une saucisse épaisse, fortement épicée, plusieurs crottins de fromage de chèvre, un pot d'olives marinées dans la saumure et une miche de pain encore frais. Il mangea seul à la proue de la galère et regarda le soleil se coucher, remarquant à quel point la température chutait rapidement aussitôt que la lumière disparaissait. Un peu plus tard, dans l'obscurité croissante, il but un peu d'eau et se coucha sur le pont. Il s'enroula dans une couverture contre le bastingage du navire, à l'abri de la froidure de cette soirée d'avril et à l'écart de quiconque pourrait venir jusque-là.

Il s'endormit avec le bercement des vagues et quand il s'éveilla, toujours dans l'obscurité, il sut immédiatement qu'il y avait quelque chose de différent, mais il se passa plusieurs instants avant qu'il puisse en déterminer la nature. Il perçut d'abord le silence, plus profond que lorsqu'il s'était endormi. À l'instant même où il en prenait conscience, le silence fut brisé par des voix basses et de l'agitation tandis que d'autres hommes commençaient à se lever ; puis le silence retomba, encore plus profond, jusqu'à ce que Henry se rendît compte que le navire était absolument immobile. Quelqu'un avait pendu une lanterne à un crochet de métal à la proue du navire au-dessus de sa tête après qu'il se fut endormi, et la flamme brûlait parfaitement. Il s'agissait d'une flamme pure entourée d'un halo qui ne vacillait pas le moindrement. Tandis qu'il demeurait couché sur le dos, regardant la lueur avec un sentiment croissant de curiosité, il se rendit compte que le mouvement réconfortant du pont sous lui, le bercement qui l'avait endormi, avait également disparu. Quelque part derrière, sur le pont des rameurs, lui parvint un bruyant tintamarre, suivi d'une série de jurons et d'autres bruits moins identifiables dont le volume et la variété croissaient alors qu'il tendait l'oreille. Finalement, secouant la tête pour retrouver ses esprits et se

frottant les yeux du revers de la main, il s'assit et regarda autour de lui, le cœur rempli d'une appréhension sans nom.

Instinctivement, il regarda d'abord le ciel à la recherche de signes annonciateurs de mauvais temps, mais il n'y vit rien de menaçant. Tout le firmament paraissait sans nuages, baignant dans une couleur rose pâle et violet, et les quelques étoiles qui demeuraient visibles s'éteignaient rapidement dans la lumière de l'aube. Il comprit que la source de lumière se trouvait derrière lui et se mit debout, se tournant vers l'est au moment même où le premier rayon de soleil pointait à l'horizon. C'était une scène d'une beauté renversante, et il se souvint que c'était le Vendredi saint, le jour où le Sauveur avait été crucifié pour sauver l'humanité. Il lui sembla à cet instant précis qu'il n'y avait que là de bons présages pour la race humaine. Il pivota légèrement sur sa gauche, vers le centre du navire, pour voir si quelqu'un d'autre avait remarqué la magnificence de l'aube et s'étonna quelque peu de voir que toute une foule d'hommes était alignée contre la rambarde, scrutant silencieusement l'horizon. Après avoir souri pendant un moment et s'être rendu compte que personne ne lui renvoyait son sourire, il comprit que ce n'était ni lui ni le soleil levant qu'ils fixaient, mais un point en avant du navire, vers le sud. Déconcerté, il suivit leur regard et demeura bouche bée, surpris de constater qu'il aurait pu regarder dans cette direction sans voir ce qui était maintenant absolument évident.

La surface de la mer, que n'agitait pas le moindre mouvement, était semblable à du verre. À sa surface, on pouvait voir l'image parfaitement réfléchie des navires qui flottaient, immobiles, au-dessus d'elle. Rien ne bougeait nulle part ; rien, pas même le passage d'un oiseau de mer, ne perturbait la perfection de l'image. Puis quelqu'un toussa quelque part à la poupe et le bruit mit fin au silence admiratif dans lequel ils s'étaient tous enfermés. À ce moment, les hommes commencèrent à parler et à marcher çà et là, et les premiers mouvements erratiques devinrent rapidement plus contrôlés.

Sire Henry plia sa couverture et la replaça dans son sac, puis coinça celui-ci sous la rambarde du navire avant de retourner à la poupe où maître Besanceau conversait avec plusieurs de ses officiers. Alors qu'il s'approchait de la plateforme arrière, le batteur de tambour du navire se mit au garde-à-vous et commença à marteler son instrument avec un rythme régulier. Il s'agissait clairement d'une sorte de convocation, et St. Clair supposa que les commandants des quatre autres galères de l'arrière-garde allaient y répondre.

— Avez-vous déjà vu quelque chose de semblable, maître d'armes ?

L'homme, qui était arrivé sans bruit derrière lui, s'appelait Montagnard et c'était l'un des officiers de St. Clair. Il était responsable d'une centaine de combattants cantonnés sur la galère. Sire Henry songea que c'était un individu étrange et taciturne, qui pouvait passer des jours sans émettre une parole inutile et qui, tout à coup, pouvait briser son silence et se mettre à parler rapidement en trahissant des antécédents divers et complexes. De toute évidence, il s'agissait d'un de ces jours. Sire Henry haussa doucement les épaules.

— Vous parlez de la température ? Non, je n'ai jamais vu pareille chose. C'est presque étrange. Que se passe-t-il, le savez-vous ?

— C'est le calme plat.

— Oui, je le vois bien. Mais est-ce une chose courante ? Combien de temps cela dure-t-il ?

— Ça se produit de temps en temps, ça m'est arrivé de voir ça une fois auparavant, dans le golfe de Gascogne, quand nous essayions de nous réfugier dans le port de La Rochelle et que le vent a cessé tout à coup et n'a pas soufflé pendant les deux jours suivants. C'est une expérience effrayante, presque religieuse, parce qu'il ne semble pas y avoir de raison à ce phénomène. Personne ne sait pourquoi il se produit ni combien de temps il va durer. C'est bizarre, n'est-ce pas ?

Il hocha la tête en direction des deux maîtres qui conversaient intensément, avant d'ajouter :

— Ça préoccupe même ces deux-là, et il en faut beaucoup pour les inquiéter. Vous savez ce qu'ils disent à ce propos, n'est-ce pas ?

— Non, qu'est-ce qu'ils disent ?

— Que Dieu retient son souffle, répondit Montagnard en se tournant vers Henry. Et qu'arrive-t-il quand vous retenez votre souffle ? Vous devez expirer tôt ou tard, même si vous êtes Dieu. Et selon la durée pendant laquelle vous l'avez retenu, le souffle peut être très puissant lorsque vous le relâchez.

— Vous voulez dire que se prépare une tempête ?

— Pas nécessairement, mais ça se pourrait. Nous faisons partie des rares privilégiés de la flotte qui peuvent encore bouger, et ce, parce que nous avons des rames. La plupart des autres doivent simplement s'asseoir et attendre que le vent se lève de nouveau. Cela devrait plaire aux prêtres, tout au moins.

— Que voulez-vous dire ? Pourquoi les prêtres devraient-ils s'en réjouir ?

— Regardez autour de vous, maître d'armes. Nous sommes le Vendredi saint et c'est une magnifique journée sans un souffle de vent… des conditions parfaites pour rappeler aux hommes à quel point ils sont vulnérables devant l'omnipotence de Dieu. Tous les vaisseaux de la flotte résonneront de chants en hommage à Jésus aujourd'hui. Vous entendrez des hymnes chantés dans toutes les directions avant que le soleil se couche, croyez-moi sur parole.

Henry sourit et était sur le point de répliquer lorsqu'il remarqua du mouvement sur l'eau. Il se dirigea vers la rambarde pour noter que des canots s'approchaient en provenance des quatre autres galères. Quelques instants plus tard, l'un d'eux s'avança le long du navire, et son passager, un commandant, monta à bord et rejoignit le groupe autour de sire Robert, bientôt suivi de ses trois homologues. Ils ne demeurèrent pas à bord très longtemps, et une demi-heure plus tard, les quatre galères d'arrière-garde avaient commencé à progresser, comme des chiens bergers, vers les vaisseaux immobiles devant eux, prodiguant des conseils et des encouragements à leurs compagnons moins chanceux tandis qu'ils ramaient entre eux. Seule la propre galère de Richard, qui était également – et ce n'était pas une coïncidence – la galère du commandant de

la flotte, demeura derrière, formant une arrière-garde d'un seul vaisseau. Quand l'ordre eut circulé d'embarquer les rames et de laisser filer, St. Clair comprit rapidement que Sablé préférait être ici et seul, à un endroit où il était en mesure de prévoir ce que la mer pouvait lui réserver, plutôt qu'au milieu de la flotte où il risquait de se retrouver en fort mauvaise posture si les conditions changeaient soudainement.

Montagnard s'était éloigné lorsque Henry se retourna pour lui faire face, et alors que le maître d'armes dirigeait de nouveau son regard vers la poupe, il eut tout juste le temps d'apercevoir les larges épaules de Robert de Sablé au moment où le commandant de la flotte disparaissait dans sa cabine, quittant le pont étrangement tranquille. Les membres de l'équipage s'étaient étendus un peu partout en silence, certains d'entre eux fixant l'horizon, d'autres assis ou couchés contre les rambardes, les yeux clos, dans l'attente que quelque chose se produise. Sire Henry eut un vague sourire et inclina la tête. Le temps était venu d'attendre et de faire preuve de patience, puisqu'aucun d'entre eux ne pouvait modifier le temps pendant lequel Dieu choisirait de retenir son souffle.

Ce Vendredi saint devint le jour le plus long qu'ait connu sire Henry. Dans le minuscule univers de la vie à bord, il ne pouvait absolument rien faire pour oublier son oisiveté forcée. Il sommeilla un peu, mais se fatigua vite de ce repos, et son ennui était tel qu'il se réjouit de la diversion lorsque les trois évêques du bord émergèrent sur le pont arrière avec leurs acolytes, vers 1 heure de l'après-midi, et commencèrent la cérémonie liturgique du Vendredi saint. Il devint tout de suite évident que tous ne pourraient assister à la cérémonie en même temps, mais certains officiers mirent rapidement au point un plan qui permettrait aux hommes de venir sur le pont par groupes de vingt, et de passer un quart d'heure à prier, à recevoir la communion et à respirer l'air frais du large avant de retourner dans les étroites cellules surpeuplées qui constituaient leur seul logement. Quelque temps plus tard, démontrant la justesse de la prédiction de Montagnard, des voix commencèrent à s'élever, en prières et en chants, de toutes les directions, certaines provenant clairement de navires identifiables, alors que d'autres n'étaient que des vibrations dans l'air, rendues éthérées et imprécises par la distance. Puis, à la troisième heure de l'après-midi, un silence s'installa aussi profond que celui qui les avait enveloppés toute la journée. Jésus était mort et le monde allait demeurer dans une obscurité spirituelle jusqu'à l'aube du surlendemain, au moment où sa résurrection allait proclamer la nouvelle du salut universel.

Ce que personne, parmi les quelque cent mille âmes qui formaient la flotte, n'aurait pu imaginer en ce parfait après-midi du Vendredi saint, c'est qu'ils étaient sur le point de sombrer dans une noirceur qui écarterait de leur esprit toute pensée concernant Pâques.

Sire Henry St. Clair fut le premier à le remarquer, quand un petit coup de vent agita les poils de sa nuque. Il avait sommeillé encore, penché sur la rambarde au point le plus avancé du pont, et la sensation, le premier souffle d'air qu'il ressentit de toute la journée, le réveilla instantanément, si bien qu'il se

redressa de toute sa taille, se demandant ce qui arrivait. Puis il entendit des voix qui s'élevaient derrière lui et le martèlement de pieds courant sur le pont, alors que quelqu'un se précipitait pour l'écarter et prendre sa place. L'homme regarda intensément devant lui, scrutant l'horizon, puis grommela « Oh ! nom d'un chien ! », avant de pivoter sur lui-même et de repartir en toute hâte vers la poupe en hurlant le nom du capitaine Besanceau. Henry le regarda partir et remarqua la façon dont tous le surveillaient également, puis il se retourna pour voir ce qui avait causé une telle réaction chez l'homme. Il ne voyait rien d'autre qu'un léger épaississement au-dessus de la ligne d'horizon, comme si quelqu'un avait tracé au charbon de bois une droite inégale pour séparer la mer et le ciel rendus indistincts par endroits. Il ferma les yeux à demi et regarda plus attentivement, et il eut l'impression, pendant un bref moment, que la ligne indistincte était violette. Il ne sentait plus aucun mouvement dans l'air ; tout était redevenu aussi immobile qu'auparavant. À ce moment, tout en haut du mât d'un des navires devant, sur sa droite, un drapeau se mit en mouvement et s'agita plusieurs fois avant de retomber mollement dans sa position initiale. Henry sentit son cœur s'accélérer et il éprouva une étrange appréhension dans ses entrailles. Il savait que quelque chose se préparait, et les cris qui se faisaient maintenant de plus en plus bruyants derrière lui renforcèrent cette impression.

La bande violette à l'horizon s'épaississait à vue d'œil, et il vit bientôt clairement qu'il s'agissait d'un front nuageux qui progressait dans leur direction. Un autre coup de vent passa rapidement, suivi quelques minutes plus tard par un autre plus fort et prolongé. Henry observa le ciel en silence, tandis que trois hommes d'équipage baissaient complètement les voiles et les pliaient avec un grand soin avant de les arrimer solidement à l'espar qui les soutenait, puis attachèrent ensuite l'espar au mât du navire. Quelques instants plus tard, ses entrailles se serrèrent de nouveau quand il vit le batteur de tambour prendre sa place dans la partie centrale du navire et les rameurs s'installer eux-mêmes, sept de chaque côté, prêts à entrer en action à son signal. Le signal vint, et les hommes se mirent au travail, tirant avec régularité alors qu'ils luttaient contre l'inertie du navire et le mettaient en mouvement avec une lenteur éprouvante. Toutefois, lorsqu'il eut commencé à avancer, la vitesse du bâtiment augmenta rapidement et les rameurs semblèrent avoir moins de difficulté à accomplir leur tâche. Henry perçut un mouvement du coin de l'œil et il se tourna pour voir Richard lui-même, resplendissant dans sa cotte de mailles et son surcot écarlate, se tenant debout, les jambes écartées, derrière l'épaule droite de Robert de Sablé, ses bras énormes croisés sur sa poitrine. À gauche de Robert se tenait sire Geoffroy Besanceau, le visage tordu en une grimace féroce, lançant à répétition une dague en l'air, la rattrapant et la relançant chaque fois que le manche retombait dans sa paume ouverte. Il ne regarda pas la dague une seule fois, toute son attention étant concentrée sur l'assombrissement croissant devant le navire.

Une porte des quartiers des soldats s'ouvrit et des hommes commencèrent à émerger sur le pont étroit, de toute évidence attirés par les bruits d'activités après une journée si tranquille. Le minuscule espace sur le pont devint rapidement

surpeuplé ; la congestion menaçant de nuire au fonctionnement ordonné du navire, les hommes reçurent l'ordre de retourner dans leurs quartiers. Tandis que le dernier d'entre eux quittait le pont, visiblement contrarié, Henry s'approcha du roi. Il l'accueillit assez cordialement, mais sembla peu enclin à faire la conversation. Henry connaissait l'homme suffisamment bien pour se fier à ces signes, aussi se contenta-t-il de se tenir là, silencieux, jusqu'à ce que Robert de Sablé se tourne et le voie.

— Henry, dit-il en lui adressant du coin de la bouche un sourire dépourvu d'humour. Vous vous souvenez de ce dont nous avons parlé hier, de ne pas faire confiance à la température ?

— Oui, je m'en souviens très bien. Cette ligne là-bas, c'est bien ce que je crois ?

— Oui, si vous pensez qu'elle annonce de gros problèmes.

C'est une tempête qui s'approche rapidement.

— Rapidement ? À quel point ?

Sablé eut un bref sourire en coin.

— Une demi-heure au mieux… Au pire, une quinzaine de minutes.

— Que pouvons-nous faire, alors ?

— Rien, mon ami. Nous avons déjà fait tout ce que nous pouvions. Cet après-midi, nous avons fait passer l'ordre à tous les navires de la flotte de se préparer à de grands vents, à un orage ou à une simple tempête. Quand cette chose arrivera sur nous, tous les capitaines seront responsables de leur propre navire et de leur équipage, et s'ils ont fait ce qu'on leur a ordonné, tous seront aussi bien préparés les uns que les autres. Il peut ne s'agir que d'une simple bourrasque, ou d'une série de bourrasques, mais le front semble trop large pour ça et, de toute façon, il est impossible de le dire d'ici. Nous ne pouvons rien faire d'autre qu'attendre et agir en conséquence. Quand le vent souffle fort et que la mer se met à s'agiter et à écumer, aucun homme ne possède assez de compétence. Nous pouvons seulement tenter de garder la proue face aux vagues et prier. Vous devriez d'ailleurs commencer à implorer grâce dès maintenant mon ami, et puisque vous n'avez pas le pied marin, vous devriez dénicher un endroit sécuritaire près des dalots à la proue et vous attacher fermement. Remontez les rames !

Ces dernières paroles avaient été criées d'un ton urgent de commandement, et les rameurs levèrent immédiatement les avirons à la verticale, l'eau leur tombant dessus tandis que le mouvement du navire changeait soudainement.

— Ha ! ha ! dit Sablé dans un murmure, c'est parti !

Le pont s'était abaissé brutalement, projetant la proue dans les airs. Sablé tendit le bras pour s'agripper à la main courante et fit un signe de sa main libre au capitaine en même temps que le vaisseau retombait. Les rames retournèrent à l'eau et Sablé adressa de nouveau la parole à St. Clair, sans le regarder cette fois.

— Allez-y, rapidement, Henry, et faites ce que je vous ai dit : attachez-vous solidement et tenez-vous bien. Votre Majesté, vous devriez en faire autant.

— Quoi ? M'attacher ? Non, je vais me fixer un cordage autour du ventre et l'accrocher à une rambarde, mais je vais rester ici avec vous.

Richard se tourna vers St. Clair :

— Mais toi, Henry, tu dois faire ce que Robert t'ordonne. Tu n'as plus la force de ta jeunesse et j'ai besoin de toi en Outre-mer. Va te mettre en sécurité et attache-toi bien. Je ne veux pas que tu te fasses emporter. Va.

Sire Henry se rendit à l'endroit où il avait laissé son sac et s'attacha à côté, l'accrochant à lui-même avec une longue corde, puis il s'arrima solidement à la rambarde, près d'un des dalots. Il eut à peine le temps de terminer le dernier nœud que la tempête éclatait. Dès ce moment, il se retrouva dans un enfer de cris, de vent et d'eau, inconscient du temps qui passait, du jour ou de la nuit, ou de quoi que ce soit qui rendait la vie humaine saine ou désirable. De temps en temps, il se rendait compte du changement de couleur des nuages et, en une occasion, il se retrouva douloureusement battu par d'énormes grêlons qui s'accumulaient dans les endroits abrités du pont comme des morceaux de glace brisée. Puis ce fut la pluie qui lui mordit le visage, poussée à l'horizontale par un vent rugissant. Quelque temps plus tard, il prit conscience que la température avait chuté et qu'il risquait de geler. Ses vêtements imbibés d'eau étaient devenus durs comme du bois. Il crut un moment s'être évanoui, et il n'avait aucune idée du temps passé, mais il finit par reprendre conscience alors qu'il se faisait ballotter d'un côté et de l'autre, sa tête cognant douloureusement contre la paroi du navire à chaque mouvement de roulis. Ses vêtements étaient toujours glacés, mais maintenant, il faisait assez clair pour lui permettre de voir qu'une épaisseur de neige fraîchement tombée s'était prise dans les plis de son surcot. Puis il eut un sursaut de terreur quand il sentit quelque chose le frapper durement au côté droit, et il perdit de nouveau conscience.

Il s'éveilla peu de temps après ; la tempête soufflait encore autour de lui. Ensuite, il oscilla entre la conscience et l'inconscience, comprenant vaguement que la tempête semblait s'atténuer. Il s'éveilla de nouveau quand il sentit quelqu'un lui saisir le visage et lui pincer les lèvres, puis lui agiter doucement la tête. Il ouvrit les yeux et vit un des marins agenouillé près de lui, qui le regardait attentivement.

— Il est vivant, murmura l'homme en fronçant les sourcils et en semblant ne pas se rendre compte que Henry avait ouvert les yeux. Avec cette coupure à la tête ouverte de cette façon et blanchie par l'eau de mer, je n'en étais pas certain, mais… allez, mon vieux, tranchons ces cordes et voyons si nous pouvons vous remettre sur pied…

C'était le dimanche de Pâques en fin d'après-midi, et s'il y avait quelque prêtre célébrant la messe ou rendant grâce à Dieu pour avoir survécu à la tempête, il le faisait privément et en silence, dans les quartiers qu'il avait été en mesure de trouver après la tempête. Sire Henry St. Clair savait qu'il était toujours vivant, mais il n'était au courant de rien d'autre qui eût de l'importance, et il n'avait pas encore décidé s'il devait être reconnaissant pour sa survie ou s'il devait regretter l'occasion perdue de mourir dans la tourmente et d'être ainsi débarrassé des maux et des douleurs qui l'accablaient maintenant.

Il était assis à la proue contre une glène. Il avait au moins deux côtes fêlées ou cassées, et la douleur qui en émanait l'empêchait de se mettre debout et de s'appuyer contre la rambarde. Il fut obligé de demeurer assis là, incapable de voir par-dessus les rebords de bois devant lui. Son dos était appuyé sur deux autres glènes plus petites, en équilibre sur la première, et il s'obligea à ignorer à la fois sa douleur et le fait de ne pouvoir rien apercevoir, cherchant plutôt à se concentrer sur le peu de renseignements qu'il avait réussi à obtenir jusque-là. L'homme qui l'avait trouvé à demi mort près des dalots le connaissait, et il avait demandé l'aide d'un autre marin pour le transporter à l'arrière du navire, où quelqu'un s'était occupé de ses blessures – Henry n'avait aucune idée de qui il s'agissait, puisque ses paupières étaient maculées de sang séché en raison de sa blessure à la tête. Ils étaient plusieurs, et ils avaient sanglé ses côtes et appliqué un bandage serré sur la plaie à sa tempe droite avant de lui nettoyer les yeux. On l'avait ensuite renvoyé, avec le soutien de deux hommes d'équipage, se rasseoir. Il avait passé la majeure partie des jours précédents à la proue du bateau et hors du chemin de la plupart des membres de l'équipage.

Ils avaient perdu vingt et un hommes. Henry en était certain, parce qu'il avait entendu un rapport fait à Besanceau concernant les victimes pendant qu'on s'occupait de ses blessures. Il avait supposé que ces hommes étaient les siens, des gens peu habitués à se trouver sur l'eau, alors qu'on pouvait raisonnablement s'attendre à ce que l'équipage survive à une tempête en mer. De plus, il se rappelait maintenant que la galère ne comportait que quinze membres d'équipage. Si cela s'avérait et que tous les hommes portés disparus fussent les siens, alors cela signifiait qu'il avait perdu le cinquième de ses hommes embarqués, avant même que ceux-ci aient eu l'occasion de porter un seul coup à leur ennemi. Cette pensée l'attrista ; il se tourna très légèrement et avec grande difficulté pour jeter un coup d'œil par-dessus son épaule. Quelqu'un était penché contre le rebord de la proue et inspecta l'horizon.

— Hé ! grogna Henry pour attirer l'attention de l'homme. Que peux-tu voir là-bas ?

L'individu le scruta de la tête aux pieds, puis regarda par-dessus la rambarde.

— Rien, grommela-t-il. Un océan désert. Pas un navire en vue, sauf une épave renversée traînant son mât. L'air emprisonné à l'intérieur doit la garder à flot…

Il se retourna, tête penchée, et regarda Henry de sous ses épais sourcils noirs.

— Comment vous sentez-vous ? Mieux que vous en avez l'air, j'espère. Vous êtes ficelé comme un poulet farci. Qui êtes-vous ?

Henry se tourna une fois de plus vers la proue, essayant de trouver une posture plus confortable.

— Je m'appelle St. Clair, fit-il dans un souffle en essayant de bouger. Ils m'ont dit que j'avais quelques côtes fracturées… et je… ahh !… je les crois. Viens par ici pour que je puisse te voir, s'il te plaît.

L'homme s'approcha et s'accouda à la rambarde, puis regarda Henry avec un air de commisération.

— C'est très douloureux d'avoir des côtes brisées. Je m'en suis cassé deux l'année dernière, à Chypre… J'ai glissé sur un ponton en transportant un ballot et je suis tombé sur un poteau qui traînait sur le sol. Ça m'a pris deux mois pour m'en remettre. On m'appelle Bluethumb[5] et je suis un des rameurs.

Il brandit un pouce bleu foncé, presque noir, et Henry ne put dire si la décoloration était une tache de naissance ou la conséquence d'une vieille blessure, mais avant qu'il pût poser la question, Bluethumb poursuivit :

— St. Clair ? Le maître d'armes ? Ce St. Clair-là ?

— Oui, celui-là. Peux-tu m'aider à me relever pour que je puisse voir plus loin, ne serait-ce qu'un instant ? Je ne peux pas bouger tout seul… trop ficelé comme tu disais.

— Voyons voir.

L'homme s'accroupit, saisit Henry sous les aisselles, puis le souleva doucement d'un puissant mouvement des cuisses. Henry retint son souffle, mais il ne ressentit étonnamment que peu de douleur, puis il oublia tout le reste tandis qu'il regardait l'immensité de l'océan devant eux. Il voyait clairement le mât de l'épave que Bluethumb avait décrite plus tôt, mais il n'y avait rien d'autre à la surface de la mer dans quelque direction qu'il portât les yeux.

— Merci, finit-il par dire. Tu peux me rasseoir.

Quand il se retrouva assis sur son siège improvisé, soutenu par les cordages, il se permit, pendant un bref instant, de se demander ce qui avait pu arriver à son fils, mais il n'avait rien à gagner à y songer pour le moment, alors il inspira profondément, puis relâcha son souffle avant de s'adresser de nouveau à Bluethumb.

— Comment va le roi ? Se porte-t-il bien ?

Le rameur lui jeta un regard étrange, un sourcil froncé comme s'il était surpris qu'il lui posât cette question.

— Vous voulez dire Richard ? Évidemment qu'il va bien. Pourquoi se porterait-il mal ? Cet homme-là pourrait marcher sur l'eau. Il s'est attaché à la rambarde de la poupe et a travaillé d'arrache-pied avec le timonier pendant toute la tempête. Ce n'est pas étonnant que ses gens le regardent comme ils le font. Il est comme un dieu.

— Oui, fit Henry en hochant la tête. Il peut être magnifique parfois… beaucoup plus que les gens ordinaires… Alors, qu'allons-nous faire maintenant, le sais-tu ?

Bluethumb sourit et brandit de nouveau son pouce.

— Je vous l'ai dit, je suis un rameur. On ne me demande pas mon avis. On me dit où aller, quand et à quelle vitesse. Je ferais mieux de repartir.

Il se redressa, mais Henry l'arrêta d'un signe de la main.

— Si jamais tu rencontres sire Robert de Sablé en chemin, pourrais-tu lui transmettre mes respects, lui dire où je suis et que j'aimerais lui parler s'il peut trouver un moment.

L'homme inclina la tête d'un air perplexe.

— Moi ? Aller voir Sablé et lui parler comme ça ? Il me fera jeter par-dessus bord.

— Non, il ne fera pas ça. Dis-lui mon nom en t'approchant – sire Henry St. Clair – et dis-lui que je t'ai envoyé lui parler. Tiens, laisse-moi…

Il entreprit de chercher sa bourse d'une main maladroite, mais le rameur prit un air réprobateur et l'arrêta d'un geste de la main.

— Je ne veux pas de votre argent, maître d'armes. Je vais lui transmettre vos paroles, et portez-vous bien.

Il partit sans ajouter un mot.

Incapable de se tourner facilement et de le regarder, sire Henry fit jouer avec précaution les muscles de son dos et tenta de trouver quelque position plus confortable contre les piles de cordages rugueux. Il ne s'était pas encore autorisé à penser à ce que signifiait le vide entourant le bateau, mais maintenant il entreprit de visualiser la puissance cataclysmique de la tempête qu'ils avaient essuyée et se demandait combien de navires avaient pu couler, disparaissant corps et biens sous les vagues. Il se rendit vite compte qu'il n'était pas en mesure de supporter de telles interrogations, pas plus qu'il ne parvenait à maîtriser son imagination, alors il se réjouit lorsqu'il entendit derrière lui la voix de Robert de Sablé.

— Eh bien, maître St. Clair, êtes-vous gravement blessé ? J'ai vu qu'on s'occupait de vous sur le pont arrière, mais je n'avais pas même le temps de m'enquérir de ce qui vous était arrivé.

— Je n'ai rien de grave, sire Robert. Un choc à la tête qui a fendu la peau, et quelques côtes fêlées… Je suis heureux de voir que vous semblez bien vous porter. Mais qu'en est-il du roi ? J'ai entendu dire qu'il avait servi de timonier pendant la tempête.

— Tout au long.

Sire Robert se redressa et joignit les mains, serrant les doigts de la façon dont Richard le faisait souvent. Il souriait maintenant de toutes ses dents et secouait la tête d'admiration.

— Il a traversé la tempête avec l'aplomb d'un vieux loup de mer qui a tout vu ce que Neptune pouvait lui faire subir. C'était vraiment remarquable. Je n'y aurais pas cru si je n'en avais pas été moi-même témoin. Le roi s'était attaché à une rambarde et s'est occupé du gouvernail avec le timonier pendant des heures. De toute évidence, s'il ne l'avait pas fait, nous nous serions trouvés dans davantage de difficultés encore. J'ai pensé que nous allions tous périr quand les quartiers des soldats ont commencé à se rompre sous la force des vagues…

Il s'interrompit, hésitant, avant de poursuivre :

— Étiez-vous au courant ?

— Oui, j'en ai entendu parler. Vingt et un hommes perdus.

— Ils ont été projetés par-dessus bord quand la structure qui les soutenait a commencé à s'effondrer et qu'elle a glissé dans la mer… Nous avons été déviés de notre course par le poids de la structure qui tombait et nous sommes passés à un cheveu de nous retrouver de travers dans les vagues. Nous n'avons été sauvés

que grâce à la force terrible de Richard et à la compétence du timonier. J'ai été projeté dans les dalots par une vague et je suis demeuré là à le regarder se battre pour replacer le navire.

Il marqua une pause, jetant un coup d'œil autour de lui pour s'assurer que personne n'écoutait et, quand il fut certain que c'était le cas, il ajouta :

— Vous et moi devrions aujourd'hui tomber à genoux et remercier notre roi, Henry, et lui pardonner tous les défauts que nous voyons si souvent en lui.

— Amen ! répondit sire Henry, en faisant un signe d'acquiescement.

Sablé s'était déplacé jusqu'à la lisse de proue où Henry pouvait le regarder sans devoir se tordre. Il tourna le regard vers l'horizon, puis émit un son qui tenait à la fois du bougonnement et du rire amer.

— Cette tempête que nous avons subie… eh bien, mon ami, c'était la concrétisation de nos pires cauchemars ! Je n'ai jamais vu une telle chose… C'était une tempête qui aurait pu convaincre les marins les plus intrépides de demeurer pour toujours en sécurité à la maison, sur la terre ferme.

Henry entendait des ordres qu'on criait derrière lui, suivis par des bruits de course et le grincement des gréements au-dessus de sa tête, les grognements rythmés des hommes tirant à l'unisson des deux côtés du pont et le crissement des cordages glissant dans les poulies. Quand il vit Sablé tourner les yeux dans cette direction, il prit la parole.

— Que passe-t-il derrière moi maintenant ?

— Nous nous préparons à prendre de la vitesse en hissant les voiles pour partir à la recherche des autres.

— Quels autres ? Combien d'hommes et de navires avons-nous perdus, le savez-vous ?

— Nous les avons tous perdus, Henry, répondit Robert avec un grand geste en direction de l'horizon. Ils se sont tous dispersés dans le vent comme des cendres. Il faudra des jours pour rassembler l'escadre.

Henry eut une mimique qui trahissait sa surprise.

— Les rassembler… ? Vous voulez dire que nous allons les retrouver ? Ils n'ont pas tous été détruits ?

Ce fut au tour de sire de Sablé d'afficher son étonnement.

— Détruits ? Grand Dieu, non. Ils ne sont pas détruits. Il est possible que nous en ayons perdu quelques-uns par suite de collisions et de catastrophes, mais il fallait s'y attendre avec autant de navires aussi près les uns des autres pendant une tempête… Tenez, il y en a un que je peux voir dériver tout près, démâté et renversé, mais les autres ont seulement été disséminés par le vent et les marées. Ce sont des navires Henry, construits par des hommes qui aiment la mer tout autant qu'ils la détestent. Ils sont conçus pour résister aux tempêtes, même aussi violentes que l'était celle-là. Leurs capitaines trouveront la terre la plus proche, puis ils commenceront à se rassembler.

— Hum !

Henry était abasourdi, tentant d'imaginer la scène qui, si Sablé avait vu juste, s'était déroulée au-delà de l'horizon.

— Où se trouve la terre la plus proche ?

Sire Robert haussa les épaules, puis secoua la tête, un demi-sourire aux lèvres.

— De là où nous sommes maintenant ? En ce moment, votre hypothèse serait aussi valable que la mienne. Mais je serai en mesure de vous répondre facilement aussitôt que nous aurons trouvé notre position actuelle. Nous avons dévié de notre route. Cela est certain. Dans quelle mesure et dans quelle direction, c'est ce que nous essayons de déterminer.

Il leva la main pour retenir la question que Henry s'apprêtait à poser.

— Nous sommes en mer Ionienne et nous naviguions en direction du sud-est, de la Sicile vers la Crète, quand la tempête nous a frappés. C'était il y a deux jours. Nous savons que les côtes d'Afrique se trouvent à tribord en ce moment parce que nous nous dirigeons vers l'est, vers le soleil levant. Toutefois nous ne savons pas à quelle distance elles se trouvent. Mais en même temps, nous savons que les côtes grecques et leurs îles sont devant nous, alors nous continuerons vers le sud-est jusqu'à ce que nous puissions apercevoir une terre. Si nous avons de la chance, ce sera la Crète… mais ce pourrait tout aussi bien être n'importe laquelle d'une série d'îles, ce qui, de toute façon, nous sera tout aussi utile, puisque à partir de l'une d'entre elles, quelle qu'elle soit, nous pourrons atteindre la Crète en quelques jours…

Il hésita, puis afficha le même demi-sourire.

— Bien sûr, la tempête aurait tout aussi bien pu nous faire reculer et la prochaine terre que nous verrons pourrait être de nouveau la Sicile. Seul le temps le dira. D'ici là, notre meilleure vigie se trouve en haut du mât à scruter l'horizon dans toutes les directions. Cet homme apercevra bientôt la terre, et dès ce moment notre sort s'améliorera.

Sire Henry hocha la tête avec une expression de gratitude.

— Je vous remercie pour ces renseignements. Je pense souvent qu'il n'y a rien de pire que de manquer d'information pour prendre une décision. Et parlant d'information, puis-je vous demander si vous savez sur quel navire se trouvait mon fils ? J'ai songé qu'il pouvait être mort, et je suis énormément soulagé de vous entendre dire qu'il est sans doute vivant.

— Je peux vous dire qu'il était sur l'un des quatre navires templiers et tous quatre se trouvaient en deuxième ligne, derrière les trois dromons du roi. C'était là qu'ils étaient quand nous avons pris la mer. Maintenant, ils peuvent se trouver n'importe où. Je dois retourner à mon poste. Êtes-vous installé confortablement ? Puis-je faire quelque chose d'autre pour vous ?

Sire Henry secoua la tête et remercia gracieusement le commandant de la flotte, puis il se cala de nouveau contre les cordages et ferma les yeux. Il sentit la fraîcheur d'une douce brise lui ébouriffer les cheveux et l'entraîner dans le sommeil, pendant qu'autour de lui le bruit des activités retrouvait son niveau normal. La dernière idée claire qui lui traversa l'esprit avant de sombrer dans le sommeil était que le roi ne serait pas content si un malheur était arrivé à l'un de

ses trois grands dromons, car ceux-ci transportaient ses biens les plus précieux : son trésor de guerre, sa sœur et la future reine.

Quelques heures plus tard, la vigie repéra au sud une coque basse à l'horizon, le premier navire perdu. Sablé donna immédiatement des ordres pour l'intercepter. C'était un lourd cargo à fond arrondi. Il se balançait sur l'eau comme une vieille truie, mais aussi peu stable qu'il ait été, il avait bien survécu à la tempête. Il changea de direction aussitôt que son capitaine aperçut la galère qui s'approchait. Une heure plus tard, ils trouvèrent un autre navire, puis un autre encore, et de plus en plus, jusqu'à ce qu'ils en aient rassemblé plus d'une vingtaine à la tombée du jour. Certains vaisseaux avaient connu un meilleur sort que d'autres, quelques-uns cependant étaient en situation dangereuse, mais sire de Sablé les garda groupés toute la nuit et il n'y eut pas d'autres alertes.

Le lendemain, comme ils étaient plus visibles en raison de leur nombre croissant, les vaisseaux attirèrent beaucoup d'autres survivants. Leur groupe atteignit la soixantaine. Trois jours après, ils repérèrent une terre droit devant eux, à l'est ; ils arrivèrent en Crète cet après-midi-là et jetèrent l'ancre au pied du mont Ida. Ils étaient dorénavant plus d'une centaine de bateaux, y compris sept des huit galères restantes et, tandis qu'ils progressaient vers leur aire de mouillage, les vigies signalaient d'autres navires qui approchaient de tous côtés au fur et à mesure que les minutes passaient. Mais personne ne put fournir un quelconque renseignement sur le sort des trois dromons.

Richard afficha une profonde inquiétude, et sire Henry ne doutait nullement de sa sincérité, mais il s'étonna à la pensée cynique qui lui fit se demander si le monarque n'était pas davantage préoccupé par la perte de ses coffres de lingots que par le sort de sa femme et de sa sœur. Il était toujours en train de se poser cette question quand Richard envoya, le soir même, ses huit galères par groupe de quatre pour fouiller les côtes des îles grecques au nord-nord-ouest, et à l'est, vers Chypre.

Sire Henry était soulagé de pouvoir quitter le bord et de descendre à terre en Crète, pour la simple raison qu'il allait enfin pouvoir s'étendre et s'étirer dans un lit convenable afin de soulager les muscles endoloris de sa poitrine. Encore une fois, sur les conseils insistants du médecin de Richard, il demeura au lit pendant les trois jours suivants, laissant à son corps le temps de récupérer, jusqu'à ce que Richard le fasse prévenir de leur départ le matin suivant pour Rhodes, là où plusieurs de leurs navires avaient touché terre. Sachant que sa période d'alitement lui avait fait du bien, il se sentait suffisamment rétabli pour se lever et se déplacer. Il marcha jusqu'au quai, une distance de près d'un demi-mille, avant d'éprouver les premières douleurs.

Ils voguèrent jusqu'à Rhodes sans incident et y trouvèrent le reste de la flotte qui les y attendait. La réunion donna lieu à une modeste célébration quand ils se furent assurés que pas plus de sept vaisseaux sur les deux cent dix-neuf – sans compter, bien sûr, les dromons manquants – avaient coulé corps et biens. Henry St. Clair se plaça de nouveau à la proue de la galère du roi pendant qu'ils

approchaient de l'ancien havre à la pointe nord de l'île, et au moment où le navire pénétra dans la baie, il n'arrêtait pas d'observer les navires qui s'y trouvaient, à la recherche des quatre vaisseaux de guerre récemment construits qui appartenaient à l'ordre du Temple. Toutefois, comme ils ne portaient aucun signe distinctif, sire Henry était incapable de les reconnaître parmi ce rassemblement de bateaux endommagés. Il savait qu'André devait se trouver quelque part sous cette forêt de mâts, mais il n'avait aucune idée de la façon de le retrouver. Ils allaient demeurer à Rhodes pendant au moins une semaine, peut-être deux, car il fallait réapprovisionner la flotte entière, et plusieurs navires étaient si gravement endommagés qu'ils devraient subir des réparations avant de pouvoir appareiller de nouveau. Il se concentra donc sur ses propres tâches, lesquelles consistaient à mettre au point un programme d'exercices quotidiens pour régler un problème chronique : il devait occuper les hommes pour éviter qu'ils sombrent dans l'oisiveté ou cèdent aux tentations.

La seule difficulté qui persistait, et elle était toujours d'importance, consistait à trouver un terrain d'entraînement, ou peut-être plusieurs, suffisamment large pour accueillir tous les hommes, un terrain qui serait assez près des campements de l'armée et du port pour rendre possible et relativement simple les allées et venues d'un endroit à l'autre.

Quand on dénicha finalement trois immenses terrains d'exercices, le bruit des soldats en marche fut partout audible. Des milliers de fantassins de la flotte s'y rendirent en formations ordonnées. Les cavaliers se firent désigner des endroits où se présenter à des moments précis, car on débarquait encore de nombreux chevaux en provenance des navires nouvellement arrivés. Et c'est ainsi que se réalisa la transition, que la continuité fut établie et que la nouveauté devint rapidement routine.

Dix jours plus tard, pendant que Richard et quelques-uns de ses barons anglais inspectaient la cavalerie dans l'un des trois camps équestres que Henry avait organisés, un messager arriva au galop, porteur d'une nouvelle annonçant que deux des galères qu'il avait dépêchées à la recherche de la princesse Bérengère avaient été aperçues revenant de l'est, voguant à la voile et aux rames, et qu'on s'attendait à ce qu'elles arrivent au port dans l'heure suivante. Richard mit immédiatement fin à l'inspection, et il insista pour que Henry l'accompagne au cas où une décision devrait être prise sur-le-champ.

Il s'écoula en fin de compte près de deux heures avant que les deux galères atteignent les quais ; le commandant bondit de la proue aussitôt que son navire se trouva suffisamment près du quai et se rendit directement auprès du roi et de son entourage. La princesse Bérengère et la reine Jeanne étaient saines et sauves, leur apprit-il, mais leurs navires, sans doute parce qu'ils étaient les plus gros de la flotte, avaient essuyé le plus gros de la tempête et avaient été déportés par le vent plus au sud que les autres vaisseaux. Ils s'étaient retrouvés au large de Chypre quand la tempête avait pris fin. Les trois dromons étaient demeurés ensemble jusqu'à la fin, mais alors qu'ils approchaient du port de Limassol, sur la côte sud

de l'île, l'un d'eux s'était échoué sur des récifs connus sous le nom de Rochers d'Aphrodite, et de nombreuses vies avaient été perdues.

Deux des grands navires étaient demeurés intacts, leur précieuse cargaison en sécurité, mais toute l'inquiétude du commandant de la galère se portait sur le sort du troisième. Le monarque de Chypre, raconta-t-il, s'appelait Isaac Comnène, un Byzantin qui se donnait le titre d'empereur, mais se comportait, en fait, comme le chef d'une bande de brigands. Le commandant en était à ce point de son rapport officiel quand Richard l'interrompit d'un signe de la main.

— Un instant. Que voulez-vous dire par… le chef d'une bande de brigands ? Parlez-moi sans ambages maintenant, c'est important. Oubliez les paroles subtiles et les fioritures et dites-moi carrément ce qui est arrivé et ce qu'a fait ce Comnène.

Le commandant s'éclaircit la gorge, ne s'étant manifestement pas attendu à une telle exigence, et il dut s'y reprendre à deux fois avant de retrouver la parole et suffisamment de confiance pour parler sans détour.

— Il s'est comporté de manière odieuse, Votre Altesse. Ses gens ont pillé et dépouillé les cadavres des hommes rejetés sur leurs rives après le naufrage et, lorsque les vagues ont cessé et qu'ils ont découvert qu'ils pouvaient atteindre le navire à partir du rivage, ils ont emmené les survivants à terre et les ont mis aux fers, ne leur prodiguant que peu de soins ou d'aide. Puis, ils ont découvert qu'il y avait des coffres d'or à bord, et ils sont devenus fous. Toutefois, avant qu'ils puissent en emporter une grande partie à terre, l'empereur Isaac Comnène et ses hommes sont arrivés et ont tout confisqué…

Il se tut et demeura debout, les sourcils froncés, n'ayant visiblement pas terminé.

— Quoi, mon gars ? Il y a autre chose, n'est-ce pas ? Qu'est-il arrivé à mes dames à bord des autres navires ?

— Elles se portent bien, monseigneur, mais…

— Il ne les a pas maltraitées ?

— Non, monseigneur. Mais au début, il ne voulait pas les laisser débarquer. Il a menacé de les jeter en prison si elles posaient le pied sur ses rivages. Il a changé d'avis plus tard quand il a pensé qu'il pourrait y avoir de l'or à bord de ces bateaux, mais à ce moment, les deux dames avaient décidé qu'elles seraient plus en sécurité sur leur navire qu'ailleurs. Même si cet homme se fait appeler empereur, il ne possède aucune armée digne de ce nom ni aucun bateau. Mais, Votre Altesse, il y a autre chose…

— Autre chose ? demanda Richard tandis que son visage s'assombrissait de minute en minute. Vous m'en avez déjà raconté suffisamment. J'aurai deux mots à dire à ce Comnène quand nous allons nous rencontrer parce qu'il ne me semble pas se comporter comme un monarque chrétien et encore moins comme un empereur. Que pourrait-il y avoir de plus ?

— C'est à propos de votre vice-chancelier, monseigneur.

— Nevington ? Que lui est-il arrivé ? Est-il mort ?

— Oui, monseigneur. Il s'est noyé lors du naufrage ; il faisait partie des gens qui ont été jetés sur le rivage.

Richard avait froncé les sourcils, l'air perplexe.

— Le Sceau ! Il l'avait toujours sur lui. Est-il en sécurité ?

En tant que vice-chancelier d'Angleterre, Lord Nevington portait constamment le Grand Sceau, attaché par un ruban autour de son cou, car c'était là sa responsabilité. Ainsi, si le roi avait besoin de signer et de sceller un document officiel, peu importe le moment, le Sceau se trouvait à sa disposition.

— Ceux qui ont trouvé Lord Nevington s'en sont emparés sans savoir ce que c'était, mais Comnène l'a réquisitionné et le porte maintenant autour de son cou.

— Par tous les saints du ciel, dites-moi que c'est une blague ! tonna Richard. Êtes-vous en train de m'affirmer que… cette espèce d'idiot détient maintenant le Grand Sceau d'Angleterre, en plus de l'or que j'ai emporté pour payer mes hommes ?

Le commandant se contenta d'acquiescer, les yeux écarquillés.

— Alors, par le sang du Christ, je vais faire nettoyer le scrotum de ce fils de putain et en faire un sac pour transporter mon Sceau dès aujourd'hui !

Il se retourna brusquement vers St. Clair.

— Henry, occupe-toi de ça tout de suite. Donne l'ordre de lever le camp immédiatement, qu'un de tes officiers trouve Robert de Sablé, et fais-le venir dans mes quartiers. Je veux que tous les navires soient chargés d'ici demain soir ; que tous les hommes, les chevaux et les marchandises soient prêts pour la marée du lendemain. Nous allons nous rendre à Chypre et montrer à cet empereur crasseux qu'il a choisi une bien mauvaise victime en décidant de voler Richard Plantagenêt. Va maintenant, et vous…

Le roi pointa du doigt le commandant de la galère. Ce dernier se mit au garde-à-vous, se raidissant devant ce qui allait venir, mais Richard se contenta de lui faire un signe de tête.

— Vous avez bien agi en revenant ici si rapidement et si bien renseigné. Maintenant, j'ai encore besoin de vous. N'autorisez pas vos hommes à descendre à terre ce soir parce que vous devez repartir demain, avant le reste d'entre nous. Retournez immédiatement à Chypre, vous et votre compagnon, avec les quatre vaisseaux templiers que je vais confier à vos soins. Les Templiers protégeront ma sœur et ma fiancée jusqu'à ce que nous arrivions. Vous pouvez promettre à votre équipage de ma part qu'ils pourront débarquer plus tard, et qu'ils auront de l'argent à dépenser en récompense des efforts supplémentaires que j'exige d'eux.

Il jeta un coup d'œil au petit groupe de nobles qui l'avait accompagné et fit signe de s'approcher à un magnifique jeune chevalier blond qu'on aurait facilement pu qualifier de superbe.

— D'Yquiem, va présenter mes respects au maréchal du Temple et demande-lui s'il aurait la bonté de me rejoindre dans mes quartiers d'ici une heure.

Le jeune chevalier salua galamment et se précipita pour accomplir sa tâche tandis que Richard, hochant brusquement la tête, renvoya tous les autres d'un

geste de la main et tourna les talons en direction de la bâtisse qu'il avait choisie pour abriter ses quartiers personnels.

Henry St. Clair demeura où il était. Il accompagna le roi du regard jusqu'à ce qu'il eût disparu, puis il renifla et s'en alla à son tour pour se consacrer à sa besogne, son esprit passant déjà en revue toutes les tâches à accomplir au cours des minutes et des heures à venir.

---

5. « Pouce bleu » en français. (*NdT*)

Chapitre 15

Le contre-amiral de l'escadre navale méditerranéenne du Temple, Jean-Pierre Tournedos, était né au sein d'une famille marchande qui possédait une modeste flotte de navires commerciaux. Les images, les sons et les odeurs des bateaux et de la mer, parmi lesquels il avait grandi, avaient marqué sa personnalité. À vingt-six ans, il avait assumé la responsabilité des neuf gros vaisseaux de la famille mais, avant qu'il puisse réellement en prendre le commandement, les tempêtes du printemps avaient fait échouer cette année-là le plus imposant de ses navires dans le golfe de Gascogne, tandis que des pirates maures s'étaient emparés de deux autres dans l'étroit passage séparant l'Ibérie de la côte nord de l'Afrique. Les six vaisseaux restants, avec l'ensemble de leur cargaison, ne pouvaient suffire à faire face aux responsabilités de la compagnie, et les créanciers de la famille fondirent sur lui de tous côtés comme des oiseaux de proie.

Tournedos vendit donc tout ce qui restait des biens de sa famille et quitta Marseille sans regret pour aller chercher fortune ailleurs.

Il n'avait pas même atteint Carcassonne quand il entendit dire, dans une taverne, que l'ordre du Temple se lançait dans le commerce maritime et cherchait des marins d'expérience pour les aider à acquérir des navires de haute mer. En fin de compte, Jean-Pierre Tournedos fut invité à se joindre à l'ordre à titre de frère associé – ce qui signifiait qu'il serait récompensé pour son temps et son aide –, et à consacrer ses connaissances et ses compétences à la conception et à la construction d'un prototype de navire qui combinerait de multiples fonctions et permettrait à l'ordre, qui prenait rapidement de l'expansion, de s'affranchir de ses seules bases terrestres.

Œuvrant en collaboration avec des voyageurs ainsi qu'avec plusieurs ouvriers de chantiers navals expérimentés, Tournedos conçut un gros bâtiment pouvant transporter à la fois des hommes, des marchandises et du bétail. Mais ce qui distinguait le navire et le rendait unique en son genre était qu'il pouvait loger tout un équipage de moines combattants habitués à vivre à la dure dans des espaces étroits que la plupart des marins n'auraient pu tolérer. Doté d'un tel équipage, extrêmement discipliné et religieusement obéissant, le vaisseau était également en mesure de servir de navire de guerre le cas échéant, avec ses multiples rangées de rames, ses plateformes de combat et sa proue renforcée de métal pour éperonner les bâtiments ennemis. La conception du navire avait également subi des modifications précises, ce qui permettait parfois à ce dernier de naviguer en tant que vaisseau monastique – un concept aussi révolutionnaire à son époque que l'avait été l'idée de moines soldats neuf décennies plus tôt,

quand Hugues de Payns avait créé l'ordre du Temple. À bord, des pièces avaient été aménagées spécialement pour que les frères de l'ordre puissent se rassembler pour suivre les messes et les prières collectives. Cette disposition était extraordinaire à une époque où chaque pouce cube d'un navire était précieux, mais on avait jugé la chose nécessaire au bien-être spirituel et physique des moines qui allaient former l'équipage du vaisseau, puisque le respect de la Règle était essentiel à la vie quotidienne des frères. S'il leur avait été impossible de se réunir pour la prière et la communion, leurs âmes se seraient réellement trouvées en danger.

Et c'est ainsi qu'on ménagea de l'espace dans la coque, directement sous le pont des rameurs, selon une forme longitudinale. C'était un endroit affreusement restreint, absolument dénué de commodités et où un homme ne pouvait tenir debout sans se pencher, si ce n'est au milieu de l'étroite allée centrale, mais les moines qui y logeaient ne se souciaient nullement de confort physique et offraient avec gaieté de cœur ce désagrément à Dieu en rémission de leurs péchés. L'allée centrale constituait le seul accès à ce lieu. Elle était directement située sous la passerelle surélevée qui courait le long du navire, de chaque côté, entre les rangées de rames. Les frères entraient par l'allée, puis rampaient ou grimpaient jusqu'à leur couchette dans les alcôves qui la flanquaient ; ils y dormaient la nuit, mais, à d'autres moments, s'y asseyaient et, parfois, s'y agenouillaient pour prier et écouter la lecture quotidienne de la Règle.

Au cours des années, on avait construit trois autres navires de ce type, puis cinq autres avaient été mis en chantier. Cette flotte formait ce que les Templiers appelaient maintenant l'escadre méditerranéenne. Elle était basée à Brindisi, à l'extrémité du talon de la botte italienne. Étant l'une des premières préceptoires de l'ordre construites en Italie, celle de Brindisi avait commencé, dans les quelques années précédentes, à prendre une importance considérable pour les nouveaux intérêts maritimes du Temple, notamment de par sa situation : elle était à une faible distance de navigation d'un groupe de chantiers maritimes qui, au dire de certains, avaient existé à cet endroit depuis l'époque romaine. Les vaisseaux qu'ils produisaient coûtaient cher, mais étaient fortement appréciés. Tournedos, devenu depuis le contre-amiral de l'escadre, navigua donc vers le sud-ouest, de Brindisi à Messine, afin de rejoindre la grande flotte qu'avait rassemblée Richard d'Angleterre pour l'expédition en Terre sainte. Une fois à destination, il accueillit à son bord les principaux membres de la plus récente expédition de l'ordre en Outre-mer, et notamment certains des Templiers parmi les plus gradés de toute la chrétienté. Tous avaient hâte d'inspecter ces navires dont ils avaient tant entendu parler. Par la même occasion s'embarqua également un nouveau détachement de renforts – les plus modestes d'entre les Templiers, le dernier contingent de recrues et de novices.

Tournedos se tenait à la poupe de son navire, examinant les alentours. Ils avaient jeté l'ancre ce matin-là, après être entrés dans le port de Limassol en profitant d'une marée montante ; l'île de Chypre s'élevait au-dessus de lui avec ses collines accidentées qui ne semblaient offrir aucun refuge ni chaleur

humaine. Observant le paysage, Tournedos, qui n'avait visité l'île que deux fois après avoir bourlingué pendant quelques années, décida une fois de plus que Chypre, aussi magnifique fût-elle, n'offrait aucun attrait à ses yeux. Il tourna son regard vers la droite où, environ à un quart de mille terrestre de distance mais sans se trouver plus près du rivage, deux énormes navires, les dromons qu'on lui avait envoyés pour le protéger, avaient l'allure de géants par rapport à ses propres vaisseaux. Entre lui et les dromons, se déplaçant rapidement à la rame, un remarquable jeune homme, inconnu de Tournedos la veille, se tenait à l'arrière de son embarcation. Il regardait la passerelle du navire le plus proche que l'on faisait descendre pour l'accueillir. Tournedos renifla et gratta distraitement sa joue barbue du bout de l'index, puis fixa l'aire de mouillage derrière lui, vers lequel trois nouveaux vaisseaux approchaient. Il les scruta, peut-être pour la sixième fois depuis qu'on l'avait prévenu de leur arrivée, cherchant des symboles qui lui permettraient de les identifier. C'étaient visiblement des navires chrétiens, fort différents des galères basses, à la forme allongée, qu'utilisaient les pirates musulmans, et ils s'étaient approchés venant de l'est, peut-être même d'Outre-mer, ce qui pourrait expliquer que Tournedos fût incapable de les identifier. Il renifla de nouveau, sachant qu'il allait découvrir de qui il s'agissait dans moins d'une heure, puis il se retourna pour examiner les bâtisses en rangs serrés qui entouraient le front de mer de Limassol.

D'après ce qu'avait entendu dire Tournedos, le soi-disant empereur de l'île, Isaac Comnène, avait réussi à transformer un coup du sort avantageux en un grand désastre potentiel pour lui et ses sujets. Plutôt que de tirer parti de l'occasion qui lui était offerte de susciter des louanges et d'en tirer certaines faveurs, quand les survivants de la grande tempête avaient été jetés sur ses côtes et cherchaient de l'aide, Comnène avait choisi d'exploiter et d'insulter la future reine d'Angleterre et sa compagne, l'ancienne reine de Sicile, causant ainsi une intolérable offense à l'homme implacable qui était fiancé à la première et frère de la seconde. Richard d'Angleterre, qu'on appelait de plus en plus Richard Cœur de Lion, se trouvait beaucoup plus près que ne l'avaient indiqué à l'infortuné Isaac des renseignements erronés, et maintenant il devait payer le prix de sa sottise et de sa cupidité. La flotte de Richard, transportant toute son armée, arriverait à Limassol le lendemain, et au moment où l'armée débarquerait, la vie deviendrait extrêmement éprouvante pour chaque habitant de la région… et plus particulièrement pour l'empereur autoproclamé de Chypre.

André St. Clair se tenait prêt à bondir aussitôt que l'homme à la proue de son embarcation l'autoriserait à débarquer. Tout près de lui, malgré le fait que l'espace qui les séparait variait constamment en distance, en hauteur et en angle, une passerelle se balançait dangereusement, soutenue par des chaînes et pourvue de taquets de bois pour en faciliter la remontée. André avala sa salive et fit jouer les articulations de ses doigts, ses yeux se portant brièvement à la poupe, sur le timonier qui manœuvrait avec aisance le gouvernail.

— Attendez, grogna le colosse en maintenant sa pression sur le gouvernail tout en gardant un œil fixé sur l'extrémité de la plate-forme suspendue. Il n'ira nulle part sans vous. Attendez… Voilà… Maintenant !

André bondit, ses pieds atterrissant sur la passerelle pendant que sa main gauche empoignait solidement la chaîne qui servait de rampe. Il expira bruyamment, mais sans modifier l'expression sur son visage, puis tourna la tête vers le capitaine de la barque, le remerciant d'un signe de tête. Tandis qu'il ramenait son regard vers le navire au-dessus de lui, le plus grand qu'il eût jamais vu, le vaisseau roula de façon menaçante au passage d'une vague et André sentit son cœur lui monter à la gorge. Il écarta avec détermination cette sensation et entreprit d'escalader la pente abrupte de la passerelle, s'assurant à chaque pas que ses bottes s'agrippaient fermement aux taquets de bois transversaux, car la passerelle était humide et il ne désirait nullement glisser jusque dans la mer revêtu de toute son armure. À mi-chemin de la pente, à l'endroit où la passerelle bifurquait, il s'arrêta sur la plateforme pour s'assurer d'être présentable à son arrivée sur le pont. Richard ne l'en avait pas averti directement, mais il avait mentionné cette plate-forme et souligné que l'endroit semblait convenable pour s'arrêter et s'assurer que son apparence était… appropriée, avant de sauter sur le pont du navire. Son message semblait signifier que les dames étaient des créatures au tempérament vif et qu'elles étaient sensibles aux apparences. André avait bien saisi l'allusion.

Pendant qu'il rajustait ses vêtements et tentait de se rendre présentable, une petite voix agaçante dans son esprit le mettait en garde contre les dangers du péché de vanité et du fait, scandaleux pour tout Templier, de traiter avec quelque femme que ce fût. Il savait qu'au moment où il prononcerait ses derniers vœux, il devrait renoncer à tout contact avec la gent féminine. Pour l'instant, toutefois, il était heureux de garder à l'esprit qu'il n'était pas encore un chevalier du Temple ; qu'il devait se soumettre aux exigences de son suzerain, le roi Richard ; et qu'il jouirait de suffisamment de temps dans l'avenir pour la pénitence et l'abnégation. Il ajusta donc son manteau jusqu'à ce qu'il tombe de façon séante, et ce faisant, il découvrit lui aussi les trois vaisseaux qui pénétraient dans le port. Il n'en reconnaissait aucun, mais ne s'y attendait pas non plus. Ses connaissances à propos des bateaux et de la navigation se limitaient au pont qui se trouvait sous ses pieds. André St. Clair n'était pas un marin et ne le deviendrait jamais. Il savait que des yeux expérimentés, depuis chacun des bateaux se trouvant au mouillage, scruteraient bientôt les nouveaux arrivants et que ceux-ci seraient soit accueillis, soit chassés. Dans un cas comme dans l'autre, cela ne le concernait pas dans l'immédiat.

Son manteau finalement bien ajusté sur ses épaules, il reprit son ascension, atteignant rapidement le sommet de la passerelle où l'attendaient cinq dignitaires somptueusement vêtus, dont trois l'étaient davantage que les autres. Tous le regardaient comme s'ils avaient aperçu un rat rampant le long du bastingage. André savait que l'un des trois personnages les mieux vêtus était Sir Richard de Bruce, l'officier anglo-normand qui commandait les trois dromons. Il supposa

que les deux autres étaient les capitaines des deux autres vaisseaux, et que les deux individus moins richement accoutrés devaient être deux officiers supérieurs. Il jeta un rapide coup d'œil sur le pont pour constater qu'il n'y avait aucune femme en vue. Il s'avança immédiatement et franchissait la barrière du parapet qu'un marin tenait ouverte pour lui. D'instinct, il choisit de se tourner vers le plus grand personnage du groupe, celui qui affichait un air hautain, et se mit au garde-à-vous tout en le saluant.

— Sir Richard de Bruce ? Je vous transmets les salutations du roi Richard, de même que des messages rédigés de sa main à l'intention de sa fiancée, la princesse Bérengère, et de sa bien-aimée sœur Jeanne, reine de Sicile. Je m'appelle André St. Clair, chevalier d'Aquitaine, vassal de mon prince, le duc d'Aquitaine et le comte du Poitou.

Les présentations et les civilités expédiées aussi rapidement que possible, Bruce, le genre de tyran prétentieux qui rendait St. Clair nerveux, informa André en quelques phrases brèves et officielles que les dames s'étaient retirées dans leurs quartiers pour prendre leur repas du midi et qu'il allait leur faire part de l'arrivée de sire André. Entre-temps, il pointa de la main l'un de ses lieutenants, celui qui avait en main la lettre adressée par le roi, pour lui indiquer de mener sire André jusqu'à un endroit abrité sur le pont arrière, là où il pourrait s'asseoir et se recueillir en privé en attendant d'être convoqué par les dames. Songeant aux conseils de Richard, André n'ajouta mot, se contentant d'incliner la tête en signe d'acquiescement, puis il tourna le dos à Bruce et à ses compagnons pour suivre le lieutenant au petit sourire suffisant jusqu'à l'endroit indiqué. Il demeura debout à y regarder les trois navires qui accostaient, se purgeant de sa colère devant le caractère insultant de cet accueil, et se remémorant la conversation qu'il avait eue la veille avec Richard Plantagenêt.

Richard avait convoqué André sur le pont arrière de la galère – un endroit où, apparemment, ils ne pouvaient pas être entendus. Le roi était assis, en manches de chemise, travaillant avec ferveur. Il avait besoin de quelqu'un, expliqua-t-il, pour une tâche qu'il ne pouvait confier à aucun homme susceptible de contrarier ses projets.

— Je me suis souvenu de toi, dit-il, priant dans la solitude de ta pauvre cellule sur un des navires templiers.

Son visage se fendit d'un sourire et il éleva la voix.

— Je sais que ton bras droit va bien maintenant, mais est-ce que tes genoux sont encore en bon état, après avoir prié si longtemps sur un plancher de bois ?

Il expliqua à André qu'il comptait l'envoyer avec l'escadre du Temple à Limassol, sur l'île de Chypre. Richard et les autres le suivraient avec la marée, un jour ou deux plus tard.

— C'est à Limassol que mes dromons se sont retrouvés, avec toute leur cargaison : ma future épouse, ma sœur et mon trésor de guerre… toutes les ressources que j'ai amassées pour mener cette guerre. Toutes se trouvent à cet endroit, à la merci de cet empereur dément.

— Quel empereur, mon suzerain ?

— Un ridicule petit monarque de Chypre, un Byzantin qui a usurpé le trône. Il menace la sécurité de mes femmes et il a posé ses sales mains de voleur sur le Grand Sceau d'Angleterre qu'il porte autour du cou comme un colifichet. Je prends la mer pour l'extirper de son trône et botter son cul nauséabond hors de Chypre, jusque dans la mer. Il faut que j'agisse rapidement. Le maréchal du Temple, Étienne de Troyes, m'a proposé d'emprunter ses quatre navires rapides – seulement après, bien sûr, avoir mentionné la menace qui pesait sur notre trésor de guerre et lui avoir dit à quel point sa perte nuirait à notre campagne en Terre sainte. Quant aux Templiers, liés par leurs obligations, ils veilleront sur Jeanne et Bérengère – jusqu'à la mort s'il le faut – et ils demeureront à distance des femmes, terrifiés à l'idée d'être contaminés.

Richard s'arrêta un moment et regarda St. Clair d'un air grave.

— André, les personnes avec lesquelles je suis en relation sont pour moi une préoccupation constante. Les possibilités de tricherie et de double jeu, d'alliances secrètes et de complots sont énormes dans toute cette agitation. Je sais que Philippe, pour ne mentionner que lui, serait prêt à verser une immense somme à quiconque réussirait à ruiner cette union que ma mère a organisée entre les royaumes d'Angleterre et de Navarre. Et ce n'est que l'un des ennemis que je compte au sein de nos amis… Dans cette affaire, je dois même me méfier du maréchal du Temple, parce qu'il a juré fidélité au pape et que le pontife adorerait trouver un moyen de maintenir l'Angleterre sans héritier, et donc à la merci de la France, de Philippe Capet et de sa fervente alliée, notre sainte mère l'Église. L'Église ne m'a pas encore pardonné l'assassinat de Thomas Becket par mon père… et Philippe n'oubliera jamais que je les ai rejetés, lui d'abord, et ensuite son infortunée sœur…

Il soupira et poursuivit :

— Je ne peux me fier à la parole de personne à propos de ce qui s'est produit ou se produira parce que les enjeux sont tellement considérables que je me demanderai toujours si l'on me dit la vérité ou si quelqu'un a été suborné et corrompu afin de m'orienter sur une fausse voie… Tu ne ferais pas une chose pareille. Ce n'est pas dans ta nature.

Le roi chargea André de se rendre immédiatement au navire en emportant des lettres pour sa sœur Jeanne et sa future épouse Bérengère. Elles lui raconteraient à leur tour tout ce qui s'était passé, ce qu'elles avaient vécu et compris.

— Je connais peu la princesse, mais ma sœur Jeanne a porté la couronne pendant des années et personne n'a jamais pu la manipuler, même quand elle était gamine. En fait, elle tient davantage de notre mère que tous les autres membres de la famille. Si quelque chose ne tournait pas rond autour d'elle, Jeanne l'aura senti et elle s'en sera occupée. Elle aura des renseignements et des opinions qui me seront précieux. Tu sais également lire et écrire. J'ai eu beaucoup de plaisir à me souvenir de ce détail. Ces aptitudes augmentent ta valeur. Écoute attentivement tout ce que Jeanne te dira, puis note tout ce que tu jugeras important.

André devait également porter une lettre adressée à Sir Richard de Bruce, que Richard décrivit comme « un bon marin et un commandant compétent, mais distant, inamical et méprisant ». Bruce recevrait pour directives de faire à André un rapport complet et une évaluation précise de la situation à Chypre, de même que de lui procurer de l'argent dont, pensait Richard, André aurait besoin pour verser des pots-de-vin en échange de renseignements.

— Quand j'arriverai à Limassol, je veux que tu y sois et que tu m'y attendes. Nous nous rencontrerons alors en privé et tu me diras tout ce que tu auras appris… Absolument tout, André. Est-ce clair ? Comprends-tu parfaitement ce que j'exige de toi ?

André acquiesça de la tête sans dire un mot.

— Et maintenant, par les saintes entrailles du Christ, je dois rencontrer les évêques qui, sans nul doute, voudront prier pour la sécurité de ma future femme, poursuivit Richard avant de s'arrêter, d'hésiter et d'afficher un sourire de pure malice. Je t'avouerai, mais jamais à eux, que la nuit dernière, j'ai songé à la sécurité de ma fiancée. S'il arrivait qu'elle soit enlevée et qu'elle me revienne enceinte, cela pourrait m'épargner beaucoup de déplaisir, n'es-tu pas d'accord ?

Richard cligna des yeux comme une chouette, son sourire s'atténuant sans disparaître.

— Non, apparemment tu n'es pas d'accord. Très bien, sire André, va et fais-toi discret, garde les oreilles grandes ouvertes et reste attentif.

André avait salué son suzerain et était parti en s'efforçant, comme un homme, de dissimuler le choc que les remarques cyniques de Richard à propos de la sécurité de sa fiancée avaient provoqué en lui. Il se rassura en se disant que le roi ne devait pas en croire un mot.

Quand André fut finalement convoqué, on le conduisit devant une porte à la poupe du grand navire ; un garde frappa avant de faire un pas de côté. André s'avança, ouvrit la porte vers l'intérieur ; un garde armé l'observa, puis s'écarta à son tour, l'invitant à entrer. La porte était basse et André dut se baisser pour franchir le seuil, puis se faufiler entre le chambranle et le garde, qui rentra sa panse en essayant de se faire aussi mince que possible pendant que le visiteur passait. Une fois à l'intérieur de la pièce, André fut abasourdi en se rendant compte qu'elle était minuscule et que le plafond bas lui permettait à peine de se tenir droit. L'endroit était sombre, seuls de minces rayons de soleil filtraient d'une écoutille au plafond, dessinant sur le plancher un quadrillage lumineux qui rendait les ténèbres alentour encore plus profondes. Les quelques lampes, installées dans des supports attachés aux poutres du navire, répandaient une fumée qui contribuait fort peu à dissiper l'obscurité. Il sentit plutôt qu'il ne vit des formes humaines, féminines, à ses côtés ; il en compta trois dans un recoin sombre à sa droite et deux à sa gauche. Deux dames étaient assises derrière une petite table sur laquelle se trouvaient les restes d'un modeste repas. À leur attitude, il comprit que les deux femmes le regardaient, mais comme toutes deux se trouvaient dans l'ombre, il n'avait aucun moyen de distinguer Bérengère de

Jeanne, alors il fit une profonde révérence et s'adressa en même temps aux deux femmes.

— Je vous prie de m'excuser, mesdames, car je ne peux vous distinguer, il y a très peu de lumière ici. Je m'appelle St. Clair, André St. Clair, chevalier d'Aquitaine. Je vous transmets les salutations et des lettres de mon suzerain le roi Richard, qui m'a envoyé ici en toute hâte afin de vous faire savoir qu'il était en route et qu'il arrivera demain, avec le reste de sa flotte, pour vous parler en personne.

— Oh ! là ! Richard s'est trouvé un jeune homme brillant.

C'était la femme à sa droite qui avait parlé. Quelque chose dans le ton de sa voix, une certaine maturité à laquelle il ne se serait pas attendu de la part d'une jeune princesse, lui fit parier en pensée qu'il s'agissait de Jeanne Plantagenêt, la veuve du roi Guillaume le Bon de Sicile. Il scruta intensément le recoin obscur où elle était assise et décida de prendre le risque de paraître stupide plutôt que de rester planté là comme un garçon maladroit. Il sourit de toutes ses dents et lui jeta un regard interrogateur.

— Brillant, milady ? Puis-je vous demander ce qui vous fait croire une telle chose ?

— La façon audacieuse dont vous avez évité le piège d'avoir à nous distinguer l'une de l'autre ; c'était là un jeu de devinette que vous n'auriez pu réussir sans nous offenser toutes les deux. St. Clair, dites-vous ? Êtes-vous parent du sire Henry St. Clair, qui était maître d'armes de ma mère ?

— Oui, milady. C'est mon père.

— Alors, je vous connais… Je vous ai connu alors que vous étiez enfant. Approchez-vous.

André s'avança, soulagé d'apprendre qu'il avait deviné juste, et pendant qu'il s'approchait, Jeanne souleva un mince voile de couleur sombre qui avait dissimulé ses traits, et il vit son visage, presque lumineux dans les ténèbres environnantes. Il se souvenait d'elle. Elle était de quelques années plus âgée que lui. À l'époque où il n'était encore qu'un bambin, et jusqu'à ce qu'il fût assez âgé pour leur échapper et se cacher, elle et ses amies s'étaient impitoyablement servies de lui dans leurs jeux chaque fois qu'elles l'avaient pu. Durant son enfance, il n'avait jamais songé à elle comme étant jolie, mais maintenant il se rendait compte qu'elle devait l'avoir été et qu'il était simplement trop jeune, en ce temps-là, pour le remarquer. Son visage était d'une beauté frappante, et il se souvint vaguement que des hommes l'avaient un jour qualifiée de magnifique ; c'était avant son mariage. Mais le mot qui lui était spontanément venu à l'esprit lorsqu'elle avait dévoilé son visage était « force ».

Une guimpe blanche dissimulait sa chevelure et entourait son visage, et le voile qui l'avait couvert, maintenant rejeté sur sa nuque, était tenu en place par un luxueux peigne. Encadré par la bordure de la guimpe, son front que ne plissait aucune ride était large et haut – il savait qu'elle avait à peine trente ans et qu'elle était beaucoup plus jeune que son frère Richard –, ses sourcils ainsi que ses cils étaient blond pâle et surmontaient des yeux d'un bleu profond éclairant deux

pommettes hautes et saillantes, un nez droit et fort ainsi qu'une bouche large et mobile. Il remarqua aussi de minuscules pattes-d'oie au coin de ses yeux et de ses lèvres, et il se souvint d'avoir entendu dire qu'elle avait été une reine heureuse en mariage, bien que son époux plus âgé n'eût pu lui faire engendrer un fils. Elle était maintenant veuve depuis nombre d'années.

Tout ceci traversa l'esprit d'André tandis qu'elle l'exhortait à se pencher vers elle. Se faisant, il vit qu'elle examinait son visage aussi attentivement qu'il avait scruté le sien. Mais à ce moment, elle inclina très légèrement la tête, et la peau de ses joues et sous ses yeux sembla se détendre, comme si elle avait délibérément tenté d'afficher une mine sévère.

— Je me souviens de vous. Vous étiez un bien joli petit garçon et vous êtes devenu un homme fort séduisant.

Dans la voix de Jeanne il perçut une inflexion indéfinissable qu'il trouva étrange, mais il écarta cette réflexion tandis qu'elle poursuivait :

— Vous n'avez pas encore fait la connaissance de ma future belle-sœur, n'est-ce pas ? Bérengère, voici sire André St. Clair, un des… amis de Richard.

Dans son ton revint la même inflexion étrange, un ton frôlant le mépris, mais cette fois, alors qu'il se tournait, un sourire aux lèvres, pour faire face à Bérengère, il comprit précisément l'origine de cette intonation et en saisit immédiatement les allusions. Il se sentit rougir d'humiliation jusqu'à la nuque. Il arrêta brusquement son mouvement, le sourire disparaissant de ses lèvres, puis il se redressa, vexé au point d'oublier toute prudence. Il pivota et regarda de nouveau Jeanne, l'interrompant au moment même où elle commençait ajouter autre chose à l'intention de la princesse Bérengère.

— Madame, vous me jugez mal, laissa-t-il tomber, outré que quiconque puisse le ranger dans la catégorie des efféminés qui s'agglutinaient autour du roi. Votre frère est mon suzerain, et moi, je suis son loyal vassal. Il me fait parfois l'honneur de m'accorder sa confiance, et je n'ai aucune honte à ce qu'il me considère comme un ami. Mais je ne suis pas… un de ses *amis*.

L'accent qu'il avait mis sur le dernier mot ne laissa place à aucune interprétation de ses paroles, et il vit que Jeanne Plantagenêt s'était brusquement reculée, comme devant une menace soudaine. Ce n'est qu'à ce moment-là qu'il comprit, mais trop tard, l'impétuosité de sa réaction. Peut-être avait-il mal interprété ce qu'elle voulait dire, mais le dommage était fait. Il se raidit, s'attendant à une réprimande, mais Jeanne demeura muette pendant un bon moment, se contentant de l'observer de près, les sourcils froncés, l'air perplexe. Puis, lorsqu'elle lui répondit en s'appuyant contre le dossier de sa chaise, ce fut d'une voix douce.

— Pardonnez-moi, sire André.

Étonné par sa douceur et son indulgence, André inclina le buste en plaçant une main ouverte contre sa poitrine.

— C'est déjà oublié, milady.

L'ancienne reine marqua de nouveau une pause, le scrutant d'une manière pensive, la tête légèrement penchée de côté, qu'elle hocha en signe

d'acquiescement.

— Qu'il en soit ainsi, dans ce cas. Bérengère, je vous présente sire André St. Clair, un chevalier aquitain au service de mon frère et, de toute évidence, un homme qui mérite confiance et respect… Sire André, voici la princesse Bérengère de Navarre, la future épouse de votre suzerain, mon frère, le duc Richard. Je le qualifie de duc devant vous parce qu'il me semble que son titre de roi d'Angleterre ne semble signifier que peu de chose à vos yeux…

Elle laissa sa phrase en suspens et André se pencha de nouveau, cette fois vers la princesse. Il trouva facile de sourire en se retournant vers Jeanne.

— Je vous donne ma parole, milady, que si votre frère était roi d'Aquitaine plutôt que duc, il pourrait sembler occuper un rang supérieur, mais cela ne pourrait d'aucune manière influer sur la loyauté que je lui porte en tant que duc aujourd'hui, non plus que mes devoirs envers lui.

Il se tourna alors vers la princesse et s'inclina profondément avant de plier sa jambe droite et de s'agenouiller devant elle.

— Milady, je dois maintenant vous demander pardon pour mes propos. Le titre de roi d'Angleterre que porte votre futur époux peut sembler signifier peu pour moi en tant que chevalier d'Aquitaine et du Poitou, mais je me ferai un plaisir de vous jurer fidélité quand vous deviendrez reine d'Angleterre et duchesse d'Aquitaine.

Ce fut au tour de la princesse Bérengère de soulever son voile et de révéler son visage, et, tandis qu'elle le faisait, il perçut, tout en tentant de l'ignorer, la plénitude de ses seins, qui se soulevèrent au moment où elle leva les bras. Il était si conscient des yeux de Jeanne posés sur lui qu'il pouvait pratiquement sentir son regard le pénétrer, évaluant sa réaction à cette vue. Il s'appliqua donc furieusement à garder ses yeux sur les mains de la princesse, tandis qu'elle arrangeait les plis de son voile autour de sa tête. Toutefois, il ne put s'empêcher de penser que d'abandonner une femme d'une si grande beauté à un homme comme Richard Plantagenêt devait représenter un crime et un péché, car la plénitude même d'un corps si superbement féminin répugnerait au roi, lui qui s'entourait constamment de beaux éphèbes aux corps d'athlètes. Il se demanda immédiatement si Bérengère soupçonnait la vie qui l'attendait, si elle devenait l'épouse d'un homme qui n'aimait ni ne désirait les femmes.

La princesse lui souriait en inclinant la tête avec bonne humeur. Toutefois, avant de lui adresser la parole, elle se tourna vers le garde qui demeurait debout, le dos contre la porte de la cabine, feignant d'être inconscient de ce qui se passait autour de lui.

— Veuillez nous laisser et attendre à l'extérieur.

Elle tourna la tête vers les trois autres femmes dans le coin opposé.

— Vous pouvez aussi vous retirer. Nous vous appellerons si nous avons besoin de quoi que ce soit.

L'homme se mit au garde-à-vous et salua, puis laissa passer devant lui les dames de compagnie, laissant les deux altesses seules dans l'obscurité de la cabine avec André, toujours agenouillé aux pieds de la princesse. Quand la porte

se fut refermée derrière eux, la princesse se tourna de nouveau vers André en souriant.

— Maître St. Clair, soyez le bienvenu ici en tant qu'ami et confident de mon fiancé Richard. Vous n'avez pas besoin de demeurer dans cette position douloureuse. Levez-vous, sire. N'avez-vous pas déclaré en entrant que vous apportiez des lettres du roi ?

Son débit et l'intonation de ses voyelles lui conféraient un accent vaguement étranger, sans pourtant être agaçant, et St. Clair songea brièvement qu'il n'avait jamais voyagé au-delà des Pyrénées, jusqu'au royaume de Navarre. Il savait que son peuple était en guerre depuis des siècles contre les Maures musulmans qui vivaient plus loin, bien au sud de leur pays, et que la tension liée à l'imminence perpétuelle d'un conflit avait été l'un des motifs qui avaient rendu si attrayante aux yeux de la mère de Richard, lorsqu'elle l'avait négociée, cette alliance avec le roi Sanche VI de Navarre.

— Oui, milady, pardonnez-moi. Je les ai ici, dans ma bourse.

Il se releva et fouilla maladroitement dans la poche à sa taille, plissant les yeux dans la demi-obscurité ; il en sortit deux petits cylindres et en tendit un à chacune des femmes à laquelle il était adressé. Toutes deux entreprirent immédiatement de les dérouler. Bérengère leva de nouveau les yeux vers André en souriant distraitement et fit un signe de la main, pour lui indiquer l'espace derrière lui.

— Mettez-vous à l'aise, sire André, pendant que nous lisons ces lettres. Il y a derrière vous une chaise confortable que j'utilise souvent… Ça ne sera pas long.

André inclina docilement la tête et se dirigea vers la chaise que lui avait indiquée la princesse. Quand il se retourna pour s'y asseoir, il vit Jeanne baisser rapidement les yeux sur sa lettre et comprit qu'elle était en train de l'observer. Il voulut lui sourire, mais, absorbée par sa lecture, elle ne sembla plus se soucier de sa présence, alors il reporta son attention sur la princesse Bérengère, heureux que ses yeux se fussent maintenant tout à fait accoutumés à l'obscurité, lui permettant de la voir plus distinctement, et encore plus heureux de cette occasion qui lui était donnée de la regarder plus attentivement pendant qu'elle lisait la lettre de Richard, laquelle semblait longue et importante.

Qu'est-ce donc que Richard Plantagenêt aurait à dire, même par écrit, qui pourrait solliciter la bienveillance et la curiosité d'une personne comme vous ? se demanda-t-il, contemplant une minuscule boucle de ses cheveux noirs qui avait glissé de sa guimpe et se courbait maintenant de manière ravissante sur la peau de sa joue. Comme si elle avait senti ses yeux sur elle, Bérengère souleva distraitement sa main gauche, sans quitter la missive des yeux, et ramena la boucle hors de vue sous le tissu de lin blanc.

En voyant le contraste de ses sourcils sur la peau pâle de son visage, il comprit alors à quel point sa chevelure était noire. Une chevelure d'ébène… et des yeux si sombres qu'eux aussi semblaient d'une noirceur d'encre. Toutefois, pendant qu'elle lisait, ses yeux étaient baissés et tout ce qu'André pouvait

apercevoir était la beauté renversante des longs cils courbés qui reposaient contre la pâleur de ses joues.

La reine de Richard, conclut alors André St. Clair, était d'une beauté telle qu'il n'en avait jamais rencontré auparavant au cours de ses timides aventures amoureuses sur les terres de son père. Elle était, décida-t-il, pleine de vie et de promesses heureuses, et l'extraordinaire matité de son teint lui conférait un caractère exceptionnel et évoquait d'autres contrées et des climats plus chauds. Il avait connu nombre de femmes à la chevelure et aux yeux sombres, ce n'était donc pas simplement cette couleur qui la rendait différente ; en fait, maintenant qu'il y songeait, il se rendit compte que, de toute sa vie, il n'avait rencontré que quatre femmes qu'on pouvait réellement qualifier de blondes, à la chevelure filasse et aux yeux d'un bleu éclatant ; quatre parmi… Il s'arrêta là, désagréablement surpris de découvrir qu'il ne pouvait fournir ce nombre, pas même pour son propre usage. Quatre sur combien ? Combien de femmes avait-il connues avec un quelconque degré d'intimité ? Ou même assez bien connues pour se sentir attiré par elles ? Très peu, il le savait, et il entreprit de les compter à rebours, en commençant par Éloïse de Chamberg, celle qui avait perdu la vie dans les bois du domaine paternel et avait indirectement provoqué l'accession d'André au rang de chevalier du Temple. Plusieurs autres visages lui revinrent facilement en mémoire, y compris celui des quatre femmes aux cheveux filasses, mais aucune, s'étonna-t-il encore une fois, ne lui rappelait de bons souvenirs. Mais à ce moment, Bérengère abaissa la lettre, alors il écarta ces pensées et se concentra de nouveau sur la princesse.

Elle ne jeta pas même un regard dans sa direction. Ses lèvres pleines et vermeilles, constatait-il maintenant, étaient légèrement plissées, le coin de ses yeux était à peine ridé, tandis qu'elle fixait un point indéfini de l'espace, perdue dans quelque pensée inspirée par sa lecture. Doucement, d'un air absent, elle gratta le tissu de son corsage sous le renflement soudain de ses seins, attirant de nouveau, sans s'en rendre compte, l'attention du jeune homme vers sa féminité débordante. Savait-elle, pouvait-elle savoir, que son futur mari aimait les hommes ? Et si elle le savait, pouvait-elle se convaincre naïvement qu'elle le changerait ?

André n'avait véritablement aucune expérience de ces choses, et il ne portait aucun jugement moral. Il pouvait assez facilement accepter de tels hommes en tant qu'amis et camarades, ignorant sans malaise leurs penchants, alors qu'il préférait éviter complètement les hommes qui se montraient moins tolérants vis-à-vis des autres qu'ils ne s'attendaient à ce que les autres le fussent envers eux-mêmes – et il semblait y avoir davantage d'individus du second type que du premier. Dans l'ensemble, toutefois, il était satisfait de vivre sa propre vie et de les abandonner à la leur. Mais ses observations lui avaient appris, sans l'ombre d'un doute, que ces hommes avaient tendance à se regrouper, se complaisant dans une attirance mutuelle, et qu'ils avaient peu de temps et d'énergie à consacrer aux femmes. Il en avait également rencontré qui étaient suffisamment âgés pour qu'il ne s'agisse pas, pour eux, d'un épisode passager. André était

convaincu que cet état – il ne connaissait pas d'autres mots pour le décrire – était une condition permanente, une façon d'être immuable, et que l'amour d'une femme, quel qu'eût été son ardeur ou sa fidélité, serait impuissant à le modifier. Il ne doutait aucunement que Richard remplirait ses devoirs et engendrerait un héritier avec Bérengère, mais il ne doutait pas non plus qu'une fois la tâche accomplie, le roi laisserait sa femme élever l'enfant pendant qu'il partirait festoyer avec ses amis. C'était là, il le savait, le sort de beaucoup de femmes, mais tout de même…

Il sentit la perplexité envahir ses traits devant le manque, en apparence, de préoccupation de Bérengère envers une chose si évidemment destructrice. Pouvait-elle réellement être inconsciente de tout ceci ? D'après les rumeurs, elle venait tout juste de quitter un foyer protégé… bien que cette pensée remuât en lui de vagues souvenirs dérangeants à propos de rumeurs entendues des années auparavant, qui évoquaient un lien romantique entre Richard et Sanche, le frère de Bérengère. Il écarta cette idée et reprit le fil de ses pensées.

Elle venait tout juste de débarquer ici, et elle n'avait pas eu suffisamment l'occasion de parler à des étrangers pour que germent en elle de sombres pensées relatives à son futur mariage. Personne n'aurait osé prendre le risque de faire un tel affront à un homme comme Richard Plantagenêt, même sous la forme de murmures furtifs. Qui d'autre que Jeanne, agissant par altruisme en tant qu'amie, future belle-sœur et conseillère, pourrait lui en avoir glissé un mot ?

De plus, cette épouse était une reine, née et élevée avec l'idée constante du devoir, et le devoir d'une reine était de porter des fils, tout comme celui du roi était de les engendrer. Richard avait déclaré publiquement qu'il renoncerait à ses penchants sexuels contre nature et produirait un héritier pour l'Angleterre. André, compte tenu de la haute estime qu'il avait pour Richard en tant que héros, n'avait, dans ce contexte, aucune difficulté à croire qu'il s'acquitterait de sa tâche.

Ayant maintenant terminé sa lecture, Jeanne se tourna vers André.

— Mon frère affirme que je peux vous faire entièrement confiance et me confier à vous sans réserve, dit-elle avant de regarder Bérengère, de l'autre côté de la table. Vous a-t-il dit la même chose, chère amie ?

La princesse acquiesça et Jeanne se tourna lentement vers André, inclinant légèrement la tête de côté et le scrutant avec de grands yeux.

— Je me demande si vous avez seulement conscience de l'honneur qu'il vous fait en écrivant cela. Je n'ai jamais, de ma vie, entendu Richard affirmer une telle chose à propos d'un autre homme. Vous devez être un jeune homme tout à fait remarquable, sire André St. Clair… Mais nous avons beaucoup de choses à nous dire, alors mettons-nous au travail. Richard m'a posé plusieurs questions sur les événements qui se sont produits ici depuis notre arrivée, et il souhaite entendre mes réponses. Je ne peux que supposer qu'il a adressé la même demande à Bérengère.

— Oui, acquiesça la princesse.

— Eh bien, alors, préférez-vous parler en tête à tête avec chacune d'entre nous, ou pouvons-nous discuter tous trois ensemble ?

— Ce serait mieux ensemble, milady, répondit André, à moins que vous n'ayez quelque objection. Nous sommes confortablement installés et il y a peu de chances que nous soyons dérangés ou entendus.

Il leva les yeux vers l'écoutille ouverte dans le plafond, puis la désigna d'un geste du doigt.

— Pourvu, évidemment, que nous discutions à voix basse. Cette écoutille donne sur le pont, et je suggère que nous parlions comme s'il y avait là-haut un espion à l'ouïe fine, une main en cornet derrière chaque oreille. Milady Jeanne, aimeriez-vous commencer ?

Ils demeurèrent tous trois assis et parlèrent à voix basse pendant que les rayons de soleil glissaient lentement sur le plancher de la cabine, puis, quand ils eurent finalement disparu, André sollicita l'aide de quelqu'un sur le pont. Ils suspendirent leurs discussions jusqu'à ce qu'on ait apporté et installé des chandelles et de nouvelles lampes.

St. Clair avait beaucoup à réfléchir quand il quitta les deux femmes. Il retourna sur son propre navire où il entreprit immédiatement de coucher par écrit les propos qu'ils avaient tenus. Au moment où il s'étendit finalement sur sa couchette ce soir-là, il était exténué. Il s'endormit en pensant aux princesses, repassant en esprit leurs beautés différentes et se désolant, peut-être pour la première fois, que son statut de Templier le privât bientôt de toute occasion de revivre un tel moment, plaisant et dépourvu de culpabilité, en compagnie de femmes.

La galère de Richard ne devait arriver que tardivement le lendemain matin ; elle apparut enfin escortée de deux autres bâtiments, mais aucun signe à l'horizon ne laissait supposer une flotte plus importante. André grimpa dans la chaloupe que Tournedos lui avait fournie et se rendit au navire du roi aussitôt qu'il eut jeté l'ancre. Mais avant même de l'atteindre, il remarqua une autre embarcation, plus grande. Elle s'était détachée d'un des trois navires inconnus qu'il avait vu arriver la veille. Il murmura à son timonier de garder une certaine distance. L'embarcation étrangère était une barge de taille moyenne, peinte en rouge et en vert profond, manœuvrée par une équipe de huit rameurs. Sa plateforme de poupe pouvait asseoir dix hommes André put les compter, tous des chevaliers armés de pied en cap et affichant leurs propres blasons. Il n'en reconnut aucun.

Sa curiosité maintenant tout à fait éveillée, il observa les chevaliers inconnus monter sur la galère du roi. Ils avaient un air débraillé : les écus qu'il put voir semblaient particulièrement vieux et usés, presque élimés, comme par un trop long usage, et leurs cottes de mailles arboraient une patine, un fini presque lustré, ce qui l'intrigua. Leurs emblèmes semblaient aussi défraîchis, leurs couleurs, lessivées et inélégantes. Les chevaliers se rassemblaient sur le pont de la galère,

semblant en occuper tout l'espace, et il fit signe à son timonier de s'éloigner encore davantage, puis d'attendre.

Le temps s'écoula lentement. Quelques instants après que les derniers hommes furent montés à bord, la barge qui les avait amenés s'éloigna de la galère pour laisser place à une barque beaucoup plus petite qui avait surgi sur l'autre bord, en progressant lentement, afin d'accueillir un passager qui s'apprêtait à partir. André se redressa en reconnaissant le visage austère, éternellement dépourvu d'humour, de l'homme qui s'approchait de la rambarde. Il avait identifié l'un de ses compatriotes les mieux connus et les moins aimés, Étienne de Troyes, le maître du Temple du Poitou, et le plus haut gradé de l'ordre dans le cadre de cette expédition. Troyes mit un pied dans l'embarcation sans un regard autour de lui, s'assit à la poupe et tira sur sa tête le capuchon de son manteau, tandis que l'unique rameur les éloignait rapidement de la galère.

Une heure entière passa avant que les visiteurs ne réintègrent leur barge. Richard les raccompagna sur le pont, puis il les suivit des yeux jusqu'à ce qu'ils partent. André savait que le monarque l'avait aperçu, mais il demeura assis attendant que Richard regarde dans sa direction et qu'il lui fasse signe de venir, avant de tourner les talons.

La tempête s'était depuis longtemps calmée. Toutefois, la mer était toujours agitée et les vagues étaient suffisamment dangereuses et imprévisibles pour qu'André évalue mal le moment de sauter jusqu'au filet tendu le long du navire. Le côté de la barque où il se tenait s'enfonça juste au moment où il s'élançait, et il rata sa cible. Il dut se retenir des dix doigts au filet et évitant de peu de tomber à la mer. Il grimpa à bord du navire royal, trempé jusqu'aux genoux. De l'eau de mer clapotait entre ses orteils. Il laissa une série d'empreintes humides sur le pont en se rendant à la poupe où Richard avait pris place, dictant une lettre à l'un de ses clercs. Derrière eux se tenait un troupeau d'officiers, de curieux et de parasites qui observaient St. Clair sans chercher à cacher le moindrement leur profond dédain pour son apparence. André garda un visage impassible et les ignora tous, la présence du roi l'obligeant à résister au désir de laisser glisser sa main sur la poignée de son épée.

Richard jeta un coup d'œil à St. Clair et leva un sourcil interrogateur en voyant la trace humide, mais il ne dit rien à ce propos, se contentant d'incliner la tête et de soulever un doigt pour indiquer qu'il n'en avait plus que pour un moment avec le clerc. D'une voix si basse qu'André aurait dû tendre l'oreille pour l'entendre s'il avait été curieux, le moine relut au roi ce qu'il venait d'écrire et, après l'avoir écouté, Richard congédia l'homme d'un signe de tête avant de se tourner vers André.

— André. Tu as les renseignements que je t'ai demandés ?

— Oui, monseigneur.

— Excellent, fit Richard en haussant la voix afin d'être entendu de la foule dans son dos. Laissez-nous tous. Vous avez déjà suffisamment matière à commentaires, et certains d'entre vous ont beaucoup de tâches à exécuter… Assurez-vous que si je vous vois entre maintenant et le moment où j'en aurai

terminé avec sire André ici présent, il vaut mieux que ce soit d'assez loin pour que la pensée d'avoir pu être entendu ne m'effleure pas. Allez.

Tandis qu'ils s'apprêtaient à partir, il leva un bras pour les arrêter et ajouta :

— Un moment ! Percy, tu as reçu mes directives et j'exige que tu les transmettes à tes gens dès maintenant pour que tout soit prêt au moment où l'escadre qui nous suit arrivera. Que personne ne descende à terre sans mon autorisation Quand ce sera le moment, je veux que le débarquement se fasse en douceur. Neuville, tu t'occuperas de monter ma tente et de la faire garder. Fais descendre immédiatement tes gardes des dromons et assure-toi qu'ils ont le soutien de compagnies d'archers et d'arbalétriers, puis installe-toi sur ce monticule qui surplombe les plages et la porte principale de la ville, là-bas, à droite. Le soi-disant empereur de ce triste endroit s'y trouve peut-être encore, à l'intérieur des murs, alors assurons-nous qu'il ne puisse nous causer aucun tort…

Il s'interrompit un instant, comme pour reprendre son souffle, avant de poursuivre :

— Et vous, Lord Richmond. Amenez ma barge royale de l'autre côté de la baie dans exactement une heure et faites en sorte que le roi Guy soit amené à bord en sécurité, mais pas trop rapidement, et qu'il soit descendu à terre précisément une heure plus tard, de façon à ce qu'au moment où vous le déposerez sur la terre ferme, nos tentes soient dressées et surveillées… Neuville, vous avez trois heures à partir de cet instant. Et maintenant, partez tous et laissez-moi discuter avec sire André.

Pendant que les membres de son entourage se dispersaient, murmurant entre eux, certains lançant vers André des regards qui variaient de la simple curiosité à l'hostilité ouverte, en passant par la suspicion, le roi fit signe à St. Clair de s'approcher et lui désigna l'unique chaise, près de la sienne, à la table.

— Viens t'asseoir et parle-moi. Le gros de la flotte sera retardé pendant au moins une journée ou deux ; plusieurs des vieux navires sont trop endommagés… Mais une escadre de nos plus rapides vaisseaux avec nos meilleures troupes à leur bord arrivera d'ici la tombée de la nuit.

Il jeta un coup d'œil au port qui s'étendait devant eux et changea de sujet.

— Comme je ne vois aucune construction en feu dans la ville, j'en conclus que mes gardes sont toujours sur les dromons et que mes dames sont saines et sauves ?

— Elles le sont, monseigneur, et elles ont hâte d'être près de vous.

— Qu'est-il arrivé avec ce Comnène ? Les a-t-il menacées ou molestées d'une quelconque façon ?

— Non, pas directement. Milady Jeanne garde l'esprit alerte en tout temps et elle est un bon juge des hommes et de leurs motivations. C'est elle qui a perçu et interprété les premiers actes de cet Isaac et a décidé, après qu'il l'eut approchée avec des gestes de conciliation et des invitations à venir à terre, qu'il serait plus sage de maintenir une distance entre lui et tous ceux qui étaient à bord des dromons.

— Un bon point pour Jeanne. Elle n'a jamais été sotte. Mais on ne peut que supposer que Bruce en serait venu seul à la même conclusion si elle n'avait pas été là…

Il hésita, ses yeux scrutant le visage d'André.

— Ne crois-tu pas ?

André secoua la tête.

— Non, monseigneur. Avec tout le respect que je vous dois, je ne le pense pas. Ce matin, j'ai discuté longuement avec le contre-amiral et il m'a nettement donné l'impression de ne pas approuver la décision prise par la reine. Il croit que s'il avait été autorisé à accepter la première invitation de Comnène à parlementer, il aurait pu faire progresser les choses sans hostilité. Il considère l'intervention de votre sœur comme une ingérence dans ses affaires et un affront à son autorité.

— Hum ! Crois-tu qu'il ait raison… qu'il aurait pu régler les choses de manière amicale avec Comnène ?

— Non, monseigneur. Comnène avait déjà refusé de nous accorder son aide quand nos navires sont arrivés et ont demandé la permission d'utiliser son port ; à ce moment, il avait déjà dépouillé nos morts et saisi notre trésor dans le dromon échoué sur les rochers. C'est seulement par la suite, lorsqu'il a deviné que les deux autres navires renfermaient un plus grand trésor encore, qu'il a adopté un ton conciliant. Il ne disposait pas d'un navire en mesure d'attaquer nos dromons, ni d'une armée suffisamment organisée pour monter une attaque terrestre. Alors, il n'avait d'autre choix que d'essayer de s'emparer de nos navires par la ruse. Votre sœur a eu raison d'agir ainsi. Si elle ne l'avait pas fait, personne ne peut vraiment dire ce qu'il serait advenu, mais il est fort possible que votre sœur et votre fiancée auraient été prises en otage contre rançon et que nous aurions perdu un trésor de guerre.

— Oui, je ne doute pas que ce soit vrai, grogna Richard. Parle-moi de ce Comnène. Pour ma part, je n'ai entendu que des ouï-dire et des rapports alors que je me trouvais loin d'ici. Je présume que tu as recueilli quelques renseignements plus récents ?

— Oui, monseigneur, autant que j'en ai pu trouver.

St. Clair se redressa sur sa chaise et joignit les doigts sous son menton, rassemblant ses idées et percevant à peine la froideur de ses pieds dans ses lourdes bottes trempées.

— C'est un homme étrange. Je m'en suis rendu compte tout de suite ; un tyran, bien sûr, et un fou d'après certains. Son peuple, qu'il traite abominablement, non seulement ne l'aime pas, mais le déteste. Nous savions déjà qu'il était byzantin, mais il semble qu'un de ses oncles ait réellement été empereur à Constantinople. C'est en tout cas ce que jure Isaac. Il est arrivé ici il y a quelque six ans, de Constantinople, et s'est organisé immédiatement – personne ne semble savoir exactement de quelle façon – pour soustraire à l'empire la maîtrise de l'île tout entière. Apparemment, ce serait cette prouesse, de même que ses soi-disant liens avec la famille impériale qui l'auraient inspiré lorsqu'il s'est autoproclamé empereur…

St. Clair se racla la gorge un moment avant de continuer.

— Comme je l'ai dit, tous semblent le détester, et pourtant il règne avec une poigne de fer. Son peuple parle de son avidité et de sa duplicité, et sa cruauté, dit-on, est inimaginable. C'est Richard de Bruce qui m'en a parlé ce matin. Il a entendu dire plus tôt, par des gens provenant de Limassol, que plusieurs des familles les plus prospères de l'île s'étaient enfuies au-delà des mers quand il a pris le pouvoir. Et ceux qui restent le font parce qu'ils ne peuvent s'échapper. Ils sont attachés à leurs biens ici et vivent dans une atmosphère de désespoir à cause des demandes exorbitantes d'Isaac et des déprédations qu'il fait subir à leurs propriétés.

— Cet homme ressemble à un monstre, grogna Richard, tout à fait inconscient qu'il aurait pu être en train d'entendre réciter la liste de ses propres méthodes de prélèvement d'impôts pour entretenir sa guerre en Outre-mer.

St. Clair, toutefois, ne releva pas l'ironie.

— Ce n'est rien, ajouta-t-il. Apparemment, il traite ses propres officiers et serviteurs de manière si cruelle, les fouettant et leur imposant sans cesse des amendes, qu'il n'existe pratiquement personne qui n'ait, sur cette île, son suzerain en horreur.

— Alors, pourquoi ne l'assassinent-ils pas ? Ça n'a pas de sens. Ne connaît-il rien à la manière de gouverner ? Quelle sorte de démence mènerait un dirigeant – n'importe lequel – à maltraiter les gens mêmes dont il a besoin pour se maintenir au pouvoir ? De toute évidence, ce Comnène est un fou furieux installé au sommet de son empire insulaire. C'est comme cette sottise avec les dromons… Comment a-t-il pu croire un seul instant que personne ne viendrait à la recherche de tels trésors ? A-t-il pensé que ceux qui les revendiqueraient seraient faibles et stupides ? Cet homme est un idiot.

— Peut-être que oui, peut-être que non, répliqua St. Clair. On dit – et la plupart des gens le croient – que, quand il était beaucoup plus jeune, il fut apparemment un guerrier extrêmement fort et habile. On raconte qu'il est allé en guerre en Arménie au sein des armées byzantines de l'empire et qu'il a été fait prisonnier et vendu comme esclave. D'après cette histoire, qui persiste au fil du temps malgré le fait qu'Isaac en parle rarement, il aurait passé plusieurs années, par la suite, en terres étrangères, toujours entravé de lourdes chaînes comme un animal sauvage parce qu'il était si fort et si rebelle. Il est sorti de cette expérience avec une haine profonde et durable envers les Occidentaux comme nous – il nous appelle les Latins –, parce que nous l'avons gardé enchaîné pendant toutes ces années.

Il marqua une pause, puis ajouta :

— Cela pourrait expliquer sa colère et sa réaction inhospitalière en découvrant deux étranges navires latins ancrés au large de son île et qui demandaient assistance.

— Oui, vu sous cet angle, je serais tenté de penser à cette possibilité… mais ça ne me rend pas moins désireux d'écraser cette vermine comme une araignée. Quels autres renseignements as-tu obtenus ? Qu'en est-il des débuts de l'affaire ?

André secoua les épaules.

— Un concours de circonstances qui n'avait rien inhabituel, d'après ce que j'ai pu découvrir. La tempête a fini par s'atténuer, ici, à Chypre, où les trois dromons avaient dérivé à cause des vents… Bruce croit que c'est à cause du volume même des vaisseaux ; la taille de leurs flancs et de leur poupe agissait comme des voiles, faisant obstacle au vent, et, en conséquence, les rafales auraient repoussé leurs énormes coques plus loin et plus vite que celles des autres navires de l'escadre. Quoi qu'il en soit, ils ont aperçu l'île à l'aube du troisième jour de tempête, alors que le vent et les vagues avaient diminué mais étaient encore immensément puissants. À ce moment, les dromons étaient déjà trop près de la rive, et le plus rapproché d'entre eux s'est trouvé poussé vers les récifs que les insulaires appellent les Rochers d'Aphrodite. Une fois là, solidement empêtré, le dromon a été battu par la houle et les bourrasques, les autres vaisseaux furent impuissants à l'aider. Ils ne pouvaient que tenter d'éviter de subir le même sort… Le navire a été complètement détruit, et la furie des vagues contre les rochers était telle que très peu de gens à bord ont pu atteindre le rivage. Au cours des jours suivants, les pêcheurs et les autres habitants de l'île sont descendus sur la rive, comme c'est leur droit, pour ramasser ce qu'ils pouvaient. Mais des pêcheurs ont trouvé de l'or parmi les débris, et Comnène a fini par en entendre parler.

St. Clair s'interrompit un moment, fixant Richard des yeux.

— On nous a dit qu'il n'en savait pas beaucoup au début, seulement qu'on avait trouvé de l'or, des pièces rejetées sur les plages et parmi les rochers, mais c'était suffisant pour qu'il vienne renifler. Il a aperçu votre Grand Sceau au cou d'un pêcheur et l'a confisqué sans savoir ce que c'était. Plus tard, l'un de ses hommes a plongé et lui a annoncé qu'il avait trouvé des coffres et des boîtes remplis d'or parmi les débris, au fond de la mer. Quelques heures plus tard, la rumeur selon laquelle deux autres navires énormes, soufflés par le vent d'ouest, s'étaient ancrés au large de Limassol et demandaient la permission d'entrer au port s'est répandue… « Ouest » signifiait « latin » aux oreilles d'Isaac, et il a ordonné immédiatement qu'on leur refuse l'entrée. En même temps, il a jeté en prison tous les survivants du naufrage. Ce n'est que plus tard, après avoir interrogé certains observateurs locaux et réfléchi à ce qui s'était passé, qu'il s'est aperçu que les deux « autres » grands navires dont ses Chypriotes lui avaient affirmé qu'ils s'étaient éloignés étaient probablement les navires qui se trouvaient au large de Limassol, et qu'ils contenaient certainement davantage de trésors que le premier. Sa première réaction a été de se précipiter à Limassol pour confisquer les deux vaisseaux – c'est l'un de ses propres capitaines qui nous l'a dit. Mais il n'a pas osé quitter les lieux du naufrage avant d'être sûr que chaque fragment du trésor avait été retrouvé et ramassé. Il ne faisait confiance à personne et ne s'attendait à aucune loyauté de la part de ses gens, puisqu'il ne leur en a jamais démontré lui-même. Alors il a attendu, piaffant d'impatience, jusqu'à ce que chaque pièce ait été récupérée, et nombre de gens ont remarqué son anxiété… Plusieurs jours après, il est retourné à Limassol pour constater

qu'il lui était impossible de s'attaquer aux deux dromons. On lui avait dit qu'il s'agissait d'énormes navires, mais comme il n'avait jamais vu de vaisseau plus gros qu'un navire de pêche – l'impact avec les rochers avait réduit le premier dromon en miettes avant qu'il n'y arrive –, il n'avait aucun moyen de savoir ce qu'énorme signifiait réellement, jusqu'à ce qu'il pose les yeux sur eux. Alors, il s'est immédiatement rendu compte qu'il ne possédait rien qui puisse menacer ces bêtes…

Richard écoutait attentivement, fronçant les sourcils sans mot dire. Maintenant, il reniflait d'impatience et André poursuivit son récit :

— C'est à ce moment, après avoir examiné toutes les possibilités et les avoir écartées, qu'il s'est fait conciliant, offrant son amitié, son aide et son hospitalité à ses visiteurs inattendus. Il faut dire, à sa décharge, qu'il avait fait savoir plus tôt à Bruce qu'il ne se trouvait pas à Limassol, mais avait été retenu à Nicosie, à l'intérieur des terres, pour affaires. Bruce se serait laissé duper par ce mensonge si les gens de Comnène, qui nous ont dit tout ce qu'ils savaient, n'avaient pas contredit son histoire. Bruce connaissait le moment précis où Comnène était revenu du navire échoué, et il savait tout aussi exactement ce qui avait été retiré de l'épave et de quelle manière avaient été traités les survivants et les cadavres.

— Attends. Tu affirmes que les propres gens de Comnène ont raconté tout ceci à Bruce ? Pourquoi, alors, Bruce était-il en désaccord avec ce que Jeanne avait décidé de faire ? Il devait savoir qu'elle avait raison.

— Non, monseigneur. Étant une femme, il croyait qu'elle comprenait peu les réalités de la guerre et de la politique…

— Par tous les saints du ciel… Jeanne a été reine pendant des années. Et en Sicile ! Elle en connaît davantage à propos de la politique que Bruce n'en saura jamais.

St. Clair acquiesça.

— Oui, c'est sans doute vrai. Mais Bruce, pour lui rendre justice, croyait qu'il devrait traiter avec Comnène en affichant sa force. Chypre ne possède pas de marine digne de ce nom, et ce que l'île recèle comme armée se trouve dans un état lamentable, une bande de voyous sans formation, ni fierté ni volonté. Aussi incroyable que cela puisse paraître, il n'y a aucun chevalier dans toute l'île. Craignant qu'ils ne complotent pour le renverser, l'empereur les a tous chassés vers d'autres territoires. Bref, Bruce a cru qu'il pourrait facilement affirmer sa supériorité.

— Pas à partir d'un bateau. Il aurait fallu d'abord qu'il descende à terre.

— Oui, monseigneur, il aurait pu. Il avait avec lui à bord une compagnie entière de vos propres gardes… les deux tiers, du moins. Deux cents hommes disciplinés. Il croit qu'il aurait pu s'emparer de toute l'île avec eux parce qu'il supposait que les sujets d'Isaac l'auraient abandonné.

Richard hocha la tête d'un air dubitatif.

— Peut-être… peut-être pas. De toute façon, ça n'a plus d'importance. Jeanne a mis un terme à tout ça. Et ensuite ?

St. Clair haussa les épaules.

— C’est à peu près tout, monseigneur. Il y a plus, mais tout cela relève de détails et ressortira dans les réponses aux questions que vous allez leur poser. Pour l’instant, en tout cas, c’est tout ce que j’ai.

Le roi inclina la tête, grattant sa barbe tout en réfléchissant, puis il acquiesça d’un mouvement sec.

— D’accord. Tu as bien travaillé. Tu m’as fourni ce dont j’avais besoin. Maintenant, je peux prendre des décisions en me fondant sur une solide analyse de la situation. Je n’aurais pu le faire il y a une heure, mais dès maintenant, si je le souhaite, je peux lancer mes troupes à l’assaut de cet idiot d’empereur en étant profondément convaincu de la légitimité de mes motifs. Je t’en remercie. Maintenant, va trouver quelque chose à manger et nous reparlerons plus tard, lorsque j’aurai eu le temps de penser à tout ce que tu m’as dit… Non, attends. La princesse Bérengère… Qu’as-tu pensé d’elle… de son état d’esprit, je veux dire ? Était-elle… ?

— La princesse se portait bien, monseigneur, de corps et d’esprit. Elle attendra votre arrivée aujourd’hui avec beaucoup d’empressement.

— Oui, en effet… Comment l’as-tu trouvée ? N’est-elle pas magnifique ?

— Oui, monseigneur, elle est ravissante. Elle fera une superbe épouse et une merveilleuse reine.

— Oui, c’est certain. Je te remercie une fois de plus, maître St. Clair. Au revoir.

André fit une profonde révérence et tourna les talons, se demandant pourquoi Richard avait jugé nécessaire de lui demander son opinion sur la future reine, puis il conclut que l’incertitude du monarque laissait transparaître ses préoccupations. Le chevalier eut un sourire discret et s’empressa de déguerpir en songeant qu’il avait dit au roi la simple vérité… dans toute sa complexité.

Chapitre 16

André St. Clair était convaincu que le roi lancerait sur-le-champ une attaque contre Isaac Comnène mais, une fois de plus, Richard le surprit en faisant preuve de bon sens et de patience, plutôt que de se précipiter aveuglément dans la bataille. Avec l'aide d'un groupe d'évêques, il rédigea et envoya à Comnène, au début de ce même après-midi, une lettre étonnamment modérée compte tenu de l'affront qu'il avait subi. Si Isaac libérait les survivants du dromon échoué, avec tous leurs biens, et rendait à Richard ses trésors, y compris le Grand Sceau d'Angleterre qui n'avait d'utilité pour personne, alors Richard ne recourrait à aucune mesure punitive contre Chypre ou son empereur, mais repartirait pour la Palestine avec toutes ses troupes et ne reviendrait pas.

Tandis que la lettre était rédigée et livrée, le roi Guy de Jérusalem fut conduit à terre en toute sécurité et installé dans le pavillon royal de Richard, un mille à l'est des portes de la ville, sur une colline fortement surveillée. Entre-temps, le reste de l'escadre d'avant-garde de Richard apparut à l'horizon, et arriva, comme prévu, avant la tombée de la nuit. Mais avant même que la flotte eût jeté l'ancre, la réponse de Comnène fut connue. Alors que l'émissaire qui la portait se dirigeait en barque vers la galère de Richard, Isaac Comnène lui-même apparut sur la plage devant la ville, faisant le beau devant une bande de soldats déguenillés qui érigèrent des barricades mobiles devant les portes dans, ce qui semblait être aux yeux d'André St. Clair qui observait la situation du pont de son propre navire et n'était pas au courant de la lettre du roi, une manifestation de défi.

Et c'est exactement de cela qu'il s'agissait.

La réponse d'Isaac à la lettre conciliante du roi était si sèche et si insolente que les conseillers de Richard ne purent que secouer la tête en maugréant à propos de la démence évidente de l'homme. Il n'allait pas libérer ses prisonniers, affirmait Isaac, pas plus qu'il n'allait rendre une seule pièce d'or. Les intrus latins, disait-il, avaient terni sa réputation en envahissant ses territoires et en le traitant comme s'il était indigne de leur respect. En conséquence, ils avaient mérité sa colère ainsi que l'amende qu'il leur avait imposée. Ils devaient maintenant accepter l'humiliation et les pertes qu'ils avaient si justement subies. Il s'attendait à ne plus entendre parler d'eux, déclarait-il, autrement que pour entendre la nouvelle de leur départ dans un avenir immédiat, et il leur rappela d'être reconnaissants qu'il ait daigné répondre à la lettre de Richard, puisque normalement aucun empereur ne se serait abaissé à discuter avec un simple roi.

Plusieurs personnes confièrent plus tard à André que Richard était resté debout, les yeux écarquillés d'étonnement, tandis que son chancelier lui lisait la missive, puis qu'il avait éclaté d'un grand rire sauvage et ordonné le débarquement immédiat de trois cents hommes d'armes, couverts par deux cents archers et arbalétriers, sur la plage où Comnène se pavanait.

Ils accostèrent en moins d'une heure, et même si les soldats d'Isaac se lancèrent bravement à l'assaut, ils n'avaient jamais auparavant été confrontés à quoi que ce soit d'aussi effrayant ni d'aussi efficace que la pluie de carreaux et de flèches que les gens de Richard faisaient pleuvoir sur leurs têtes à partir des navires ancrés près du rivage. Les assiégés, y compris Isaac lui-même, se dispersèrent rapidement, s'enfuyant vers la ville et laissant le champ libre aux troupes de Richard.

Pendant toute cette soirée et la nuit qui suivit, Richard accorda priorité au débarquement de ses chevaux de guerre. Certains d'entre eux avaient passé plus d'un mois en mer et aucun n'était en état d'être monté, encore moins d'être mené à la bataille. Mais bien avant l'aube de ce matin-là, une rumeur circula selon laquelle Richard avait besoin d'une quarantaine de volontaires pour chevaucher avec lui avant le lever du jour le long de la côte jusqu'à Kolossi, cinq milles plus loin, où Isaac et ses hommes s'étaient, disait-on, rassemblés le soir précédent.

Aussitôt qu'il entendit la rumeur criée à l'un des gardes à la proue par un des veilleurs de nuit sur le quai, André, qui était demeuré sur le pont la majeure partie de la nuit, agité et incapable de dormir, partit à la recherche du capitaine de son navire et invoqua, à titre de vassal de Richard, son droit de répondre à la demande de volontaires. Mais Tournedos, à peine sorti du lit, fronça les sourcils et secoua la tête, affirmant qu'en tant que contre-amiral il ne pouvait accorder une telle requête à un chevalier. Il l'envoya plutôt demander la permission à l'officier templier le plus gradé du bord, et André n'eut d'autre choix que d'obéir.

L'homme en question, un chevalier fort célèbre du nom de don Antonio del Aquila, était né en territoire ibère, au sud du royaume de Navarre, mais avait vécu sa vie entière dans ce royaume et en France parce que sa mère patrie avait été envahie et occupée par les Maures peu après sa naissance. André ne lui avait jamais adressé la parole, mais il savait qui il était et l'avait croisé nombre de fois depuis qu'ils étaient à bord. Il le trouva sur le pont arrière, accoudé à la rambarde, à gauche du frère sergent qui manœuvrait le gouvernail, parlant à voix basse avec un autre chevalier au teint sombre. Ils étaient visiblement préoccupés, mais le chevalier écouta la demande de St. Clair, avec impatience, de toute évidence mécontent d'être interrompu et ne quittant jamais des yeux son précédent interlocuteur. Puis, toujours sans regarder celui qui lui adressait la parole, il refusa poliment de lui accorder l'autorisation demandée, congédiant André par le seul ton de sa voix.

Renversé par le ton sans appel de la réponse du chevalier, et plus qu'amer parce que lui-même n'avait pas encore complètement adhéré au Temple, ce qui signifiait qu'il avait encore le droit de respecter ses obligations féodales envers

son suzerain, André remit en question la décision du Templier. Il insista avec entêtement sur le fait qu'il n'avait pas encore prononcé ses vœux d'obéissance aux Templiers et qu'en conséquence il n'était pas obligé d'accepter un ordre qui ne constituait pas un commandement ferme.

Antonio del Aquila, que la communauté templière, par affection, appelait simplement Aquila, était en train de se retourner pour poursuivre sa conversation interrompue, tendant le bras pour saisir familièrement son compagnon par l'épaule, mais il s'arrêta et se redressa légèrement, leva un doigt en signe d'excuse à l'autre homme avant de se tourner de nouveau vers St. Clair. La lumière vacillante d'une lampe sur une cloison projetait des ombres sur son visage, et André s'attendait à y voir de la colère, mais il n'en perçut aucune trace. À la place, il vit qu'Aquila l'observait calmement, n'affichant aucune émotion. C'était un homme plutôt jeune, à l'apogée de sa forme de combattant, et André estima qu'il devait avoir trente-deux ou trente-trois ans. Il portait une épaisse barbe brun-roux, bien qu'elle parût noire dans la faible luminosité précédant l'aube. Il la gardait courte sous le capuchon de mailles de son haubert. Son surcot blanc était orné de la croix rouge des chevaliers du Temple devant et derrière, mais dans le coin supérieur droit de la croix, entre son sein gauche et son épaule, il portait également la croix noire à bras égaux aux extrémités recourbées, la croix pattée, qui avait au départ servi d'emblème à l'ordre avant que celui-ci n'adopte officiellement la croix rouge éclatante symbolisant le sang du Christ. Fort peu d'hommes portaient cet insigne, si ce n'est des chevaliers qui s'étaient distingués à la bataille et avaient fait honneur à l'ordre.

Aquila continuait de fixer St. Clair, les yeux plissés, se mordillant la lèvre supérieure, puis finalement il inspira profondément par les narines et se tourna vers l'autre homme.

— Pardonnez-moi, signor Loranzo, dit-il, mais je dois m'occuper de… ceci. Si vous voulez bien m'attendre dans mes quartiers, je reviens aussitôt que possible.

Le dénommé Loranzo, qui lui semblait italien maintenant qu'André avait entendu son nom, fit une révérence et s'éloigna. Puis Aquila regarda André et lui fit signe d'approcher.

— Viens. Marche avec moi.

Alors qu'André emboîtait le pas à Aquila, ce dernier demanda :

— Pourquoi veux-tu chevaucher avec Richard ?

— Le duc est mon suze…

— Je sais cela, maître St. Clair, l'interrompit Aquila, mais pourquoi veux-tu chevaucher avec lui ?

— C'est mon devoir en tant que vassal.

— Non, ton devoir en tant que vassal est d'obéir à chacun de ses ordres. Il n'a donné aucun ordre jusqu'ici. Il a demandé des volontaires. Alors, permets-moi de te le demander encore une fois : pourquoi veux-tu partir avec lui ?

— Pour…

André s'arrêta, conscient qu'il essayait de trouver un mensonge qui justifierait son souhait, puis il sourit malgré lui et concéda la défaite.

— Pour sentir de nouveau un cheval entre mes jambes.

— Après être demeuré si longtemps en mer, tu veux dire ? demanda Aquila qui ne le regardait pas et ne vit pas son sourire.

— Oui.

— Crois-tu être le seul dans ce cas ?

— Non, pas…

— Tu as raison.

Ils avaient tourné, étaient passés devant le timonier et marchaient maintenant à pas lents le long du bastingage du pont arrière, conscients que le garde à la barre derrière eux les regardait et les écoutait. Parvenu au point le plus éloigné du garde qui les observait, Aquila s'arrêta, et se retourna pour se retrouver presque nez à nez avec St. Clair. Ce faisant, il saisit André par le poignet et fronça les sourcils, comme s'il allait lui lancer sa colère au visage, et baissa brusquement la voix.

— Ne bouge pas. Regarde seulement mon visage et écoute ce que j'ai à te dire. Écoute autant qu'on nous écoute ! Supposons que je t'accorde la permission d'accompagner ton seigneur. Tu chevaucherais peut-être cinq milles sur une bête qui pourrait, ou ne pourrait pas, être en état de couvrir une telle distance après un mois en mer. Et tu pourrais, ou non, rencontrer cet empereur chypriote et sa bande d'idiots, après quoi tu pourrais, ou non, les combattre. Mais suppose que tout cela se produise et que tu te retrouves sur un cheval en mauvaise forme, sur un terrain douteux, combattant des hommes dont les aptitudes sont ridicules, mais qui peuvent être mortelles parfois. Suppose qu'un de ces guerriers maladroits soit assez chanceux pour te terrasser et te tuer accidentellement…

Il marqua une pause, laissant ses paroles suspendues entre eux, ses yeux ne quittant pas ceux d'André.

— Alors, tu te retrouves dans cette situation, continua-t-il tandis que sa voix baissait encore davantage jusqu'à devenir un murmure à peine audible, mais intense et clair. Sire André St. Clair, mort sur une parcelle de terre inconnue au milieu de nulle part, n'ayant rien accompli. Tout ce que tu as traversé cette dernière année n'ayant servi à rien… Une perte de temps et d'énergie… et pas seulement ton propre temps et ta propre énergie, mais ceux de tous les gens qui ont travaillé avec toi pendant toute cette période pour te préparer à la tâche qui t'a été assignée en Outre-mer.

Il s'interrompit de nouveau, voyant apparaître la perplexité, puis la compréhension dans les yeux d'André St. Clair. Il haussa un sourcil et inclina la tête, confirmant ainsi ce qu'il y voyait et abordant finalement d'autres sujets d'une voix plus puissante.

— Ceux d'entre nous qui commandent ici ont déjà décidé, bien avant que le roi Richard ne fasse appel à des volontaires, que les affaires du Temple devaient, comme toujours, avoir préséance sur celles d'un simple roi. Notre tâche, notre devoir sacré, est d'atteindre la Terre sainte vivants, de regarnir les rangs et de

remonter le moral de nos troupes, toutes choses dont notre saint ordre s'est trouvé dépourvu par les batailles des dernières années. Nos troupes de réserve ont gravement diminué, notre puissance et notre existence sont en permanence menacées, si bien que nous ne pouvons nous permettre de perdre, ou même de risquer, la vie ou le bien-être d'un seul homme avant d'être confrontés à Saladin et à ses hordes. Le destin du christianisme lui-même sur la propre terre du Sauveur pourrait dépendre de chacun d'entre nous ou d'un seul d'entre nous… et qui peut dire quelle personne cela peut être ? Alors, si nous devons toucher terre, nous demeurerons à bord de nos navires ou au sein de notre communauté. Nous nous organiserons pour demeurer entiers, et nous éviterons de nous retrouver au cœur de petites querelles orgueilleuses et insignifiantes qui peuvent causer la mort de bons combattants sans objectifs utiles. Comprends-tu ce que je te dis ?

La seule chose qu'André avait réellement comprise jusque-là, c'était qu'une fois de plus, et sans s'y attendre, il avait fait la connaissance d'un autre membre de l'ordre de Sion qui connaissait sa véritable identité et son objectif secret en Outre-mer. Il s'était demandé comment Aquila avait pu connaître son nom, mais ce n'était plus un mystère. Il avait reçu et compris sans l'ombre d'un doute le message d'Aquila. Désormais, il n'avait plus aucun problème à reconnaître le bien-fondé du raisonnement qui sous-tendait le refus de l'homme ; et reconnaissant cela, il se sentit à la fois ridicule et égoïste. Le petit laïus concernant le sort du christianisme lui-même qui dépendrait du Temple ne constituait rien d'autre que cela… un petit discours élaboré pour le bénéfice de quiconque aurait pu les écouter. Le véritable message qu'André avait perçu était que ses frères inquiets de l'ordre de Sion le surveillaient et le protégeaient constamment, même contre lui-même.

— Oui. Je comprends… tout à fait. Je regrette de vous avoir dérangé pour une chose aussi triviale. Pardonnez-moi.

— Ce n'est pas nécessaire, puisqu'il n'y a eu aucun mal. Mais à partir de maintenant, tu demeureras à bord à moins que le roi ne te convoque directement.

André parvint à sourire et acquiesça.

— Je peux même m'améliorer en cette matière pour vous, *signor* Aquila, parce que je me suis déjà fait cette réflexion en d'autres circonstances. Je ne me rendrai auprès de Richard que s'il m'ordonne de venir à titre de vassal du duc d'Aquitaine. Autrement, je demeurerai ici et je ne courrai pas de risques stupides. Ma loyauté ne concerne pas le royaume d'Angleterre.

Au moment même où André et Aquila tenaient cette conversation, Richard et sa troupe partaient déjà vers l'ouest en direction de la ville de Kolossi. En les entendant partir, puisque la nuit était encore trop sombre pour les voir, André n'éprouva pas le moindre regret à demeurer derrière. Les paroles d'Aquila lui avaient rappelé les priorités qui régissaient maintenant sa vie. Il passa donc la matinée à fourbir ses armes, et en particulier son arbalète, ôtant le sel et la corrosion qui s'y étaient accumulés pendant les longs mois passés en mer, puis à nettoyer et à polir sa réserve de carreaux et à vérifier que sa provision de cordes d'arc était en excellente condition, sèche et bien protégée contre l'humidité.

Après le repas du midi, attiré par les bruits que faisaient les arbalétriers en tirant sur des poteaux et des cibles, il se rendit à terre avec deux autres chevaliers et passa une heure à s'exercer, jusqu'à ce que Richard et sa troupe reviennent de leur expédition chargés des fruits de leur pillage. Le récit de leur attaque réussie se diffusa rapidement et fit la joie de tous. Ils avaient trouvé le campement d'Isaac sans défense, tous ses occupants endormis, aucun d'entre eux n'ayant imaginé que leur ennemi puisse les suivre ce soir-là. Richard avait immédiatement lancé l'assaut et provoqué une débâcle, les ennemis en panique bondissant de leur lit et fuyant vers les collines sans faire le moindre effort pour ramasser leurs vêtements et leurs armes, ou pour combattre et se défendre, abandonnant simplement tout ce qu'ils avaient apporté. Isaac avait disparu et on supposait qu'il s'était enfui vers l'intérieur des terres, à travers le massif du Troodos, en direction de Nicosie, à quelque soixante-dix milles plus loin. Richard était débordant de bonne humeur. C'était le douzième jour de mai 1191, un dimanche, et l'anniversaire de saint Pancras, une journée qui allait se révéler fertile en événements, bien au-delà de la défaite d'Isaac, comme l'indiquait l'arrivée du reste de la flotte à l'horizon, en avance sur les prévisions.

André avait déjà écouté plusieurs versions des événements du matin au moment où il entendit parler de l'arrivée de la flotte. Alors qu'il retournait sur la plage à l'endroit où il avait laissé son embarcation, il perçut une voix familière qui criait son nom. Il se retourna pour voir le roi lui-même s'approcher au galop derrière lui. Richard avait le visage empourpré. De toute évidence, il était fort heureux de ce qu'il venait d'accomplir. Il glissa de sa selle et passa un bras autour des épaules d'André, le serrant sans effort contre sa poitrine en imitant une prise de lutte.

— Tu m'as manqué ce matin, commença-t-il en retirant son bras. J'ai pensé que tu viendrais quand j'ai demandé des volontaires, mais j'ai constaté que tu n'étais pas le seul Templier qui manquait à l'appel. Aucun d'entre vous n'est venu. Pourquoi cela ? Est-ce que le Temple a reçu un message dont il souhaite me communiquer la teneur.

André eut un sourire malicieux, tandis qu'il faisait jouer les muscles de son épaule droite qui, des mois après sa blessure, étaient encore sensibles par moments.

— Oui et non, monseigneur. J'ai essayé d'y aller, mais on m'a rappelé, puisque tous demandaient la même autorisation, que mon premier devoir dans le cadre de cette expédition était de reconstruire les forces de l'ordre en Outre-mer. On m'a fait remarquer qu'une mort inutile et peu glorieuse aux mains d'un bouffon dans un pré chypriote ne bénéficierait nullement au Temple, tandis que ma présence en Terre sainte pourrait contribuer à l'accomplissement de grandes choses au nom de Dieu.

— Ha ! s'exclama Richard dans un éclat de rire qui confirmait que même les politiques du Temple ne pouvaient atténuer sa bonne humeur ce jour-là. C'est ce que j'ai pensé… Mais tu demeures mon vassal, n'est-ce pas ? Tu n'as prononcé aucun vœu en mon absence ?

Il vit André secouer la tête en signe de dénégation et son sourire s'élargit encore.

— Alors c'est merveilleux, parce qu'aujourd'hui, avant que la flotte ne pénètre dans le port et avant que Dieu ne réclame ta loyauté, je te demande d'accomplir de grandes choses en mon nom, jeune homme.

Son sourire toujours en place, il jeta un regard presque furtif autour de lui, comme un petit garçon s'apprêtant à faire quelque mauvais coup, puis il tendit la main et saisit une manche d'André, le tirant de côté jusqu'à un endroit où ils pouvaient se tenir à l'abri de deux cabanons de bois.

— Il y a quelque chose que j'exige que tu fasses pour moi, toi seul et dès maintenant, pendant que la décision résonne encore dans mon esprit.

— Bien sûr, monseigneur. De quoi s'agit-il ?

Le roi le fixa dans les yeux, sembla hésiter, puis il se décida.

Ses paroles se bousculèrent dans sa hâte de les exprimer.

— J'ai besoin que tu trouves une embarcation.

— C'est déjà fait, monseigneur. J'en ai une tout près.

— Bien. Alors, prends-la et rends-toi jusqu'aux dromons dans la baie. Va voir ma fiancée et dis-lui que nous allons nous marier ce soir, avant l'heure du dîner. Le moment venu, j'enverrai une escorte pour elle et ma sœur. Entre-temps, elle doit s'habiller et se tenir prête. Elle aura plusieurs heures pour se préparer… au moins deux et peut-être trois. J'ai déjà parlé au père Nicolas, mon chapelain, en revenant de Kolossi. Il présidera la cérémonie, comme c'est son droit. En ce moment même, il s'occupe de tout le nécessaire. Nous utiliserons la chapelle de saint Georges, le pourfendeur de dragons, dans le château de Limassol, qui nous appartient déjà, et l'assemblée des évêques de diverses villes – nous avons ici l'évêque d'Évreux, et un autre de Bayonne, de même que quelques archevêques – la désignera officiellement en tant que reine d'Angleterre et déposera la couronne sur sa tête aussitôt que nous serons mari et femme. Dis-lui tout ça. Et préviens Jeanne de s'assurer que tout soit en ordre. Demande-lui d'amener ses propres femmes et celles de Bérengère également, pour protéger la reine de cette triste bande d'ecclésiastiques… Et fais savoir à Coutreau, l'auxiliaire de Robert de Sablé, combien de femmes viendront à terre parce qu'il devra leur trouver un moyen de transport convenable – une barge, pour les préserver du roulis, et un auvent, pour protéger leurs cheveux et leur coiffure du vent et leurs vêtements de l'eau de mer pendant la traversée… Je ferais mauvaise figure si elles arrivaient ici dépenaillées à cause du vent et des embruns, parmi toute cette bande de paons qui se rassembleront aussitôt qu'ils entendront parler de l'événement.

Il s'arrêta brusquement, puis saisit de nouveau l'épaule d'André, et la puissance de ses doigts pénétra même la cotte de mailles sous le surcot d'André.

— As-tu compris tout ce que je viens de te dire ?

— Oui, monseigneur.

André énuméra la liste des instructions qu'il venait de recevoir, les résumant pour le roi, en songeant que tout cela s'était produit très rapidement et sans signe

précurseur. Et il se demanda pourquoi. Le carême était depuis longtemps terminé, et Pâques, l'époque naturelle des mariages, avec toutes ses croyances sur la renaissance, le renouveau et la fécondité, s'était passée sans allusions à cette union à cause de la tempête et de la dispersion de la flotte. Le mariage aurait pu être retardé indéfiniment sans soulever d'objection, puisque l'urgence de la campagne imminente en Outre-mer éclipsait désormais toute autre chose et s'intensifiait chaque jour. Alors pourquoi, se demandait André, était-il si pressant pour Richard de procéder immédiatement au mariage en moins d'une journée ? Richard n'avait rien mentionné la veille, après la visite d'André à la princesse. Se pourrait-il que ce soit parce que le roi, profitant des effets de sa victoire sur le tyran de l'île, ressentait le besoin de faire le grand saut avant que son courage ne lui fasse complètement défaut ? Il chercha des signes de panique ou de désespoir dans l'attitude de Richard et découvrit qu'il y voyait les deux à profusion, même si ces sentiments étaient dissimulés et fortement maîtrisés.

Richard, tout à fait inconscient de l'attention que lui portait André, parla de nouveau.

— Bien. Dis à ma fiancée que ce sera splendide. Il y a un monastère ici, à Limassol, une confrérie bénédictine, et on me dit qu'ils chantent merveilleusement bien, alors nous aurons de la musique et de la lumière – des rangées entières des meilleures chandelles blanches – et des nuées d'encens parfumé. Dis-lui cela pour qu'elle ne croie pas être privée des cérémonies nuptiales qui entourent normalement le mariage d'une reine. Fais en sorte qu'elle en soit convaincue… De la musique, de la lumière et de l'encens pour enivrer tous les sens… et, bien sûr, une fête nuptiale ensuite, avec des bœufs, des agneaux et des porcs qui tournent déjà sur la broche, et du poisson et de la volaille qu'on prépare en ce moment même…

Le roi s'interrompit tout à coup et jeta un coup d'œil par-dessus son épaule, soudain saisi d'un doute.

— En tout cas, j'espère que tout est en préparation… J'ai parlé à…

Il se retourna vivement vers André.

— Alors, qu'il en soit ainsi. Va et fais ce que je t'ai demandé. D'autres activités m'appellent, et je dois encore donner mes directives. Fais vite. Il n'y a pas de temps à perdre.

Avant qu'André ait terminé son salut, Richard était parti, s'élançant sur son cheval et faisant tourner sa monture en l'éperonnant. Il s'éloigna rapidement à travers la foule qui encombrait la plage, l'éparpillant sans égard pour sa sécurité alors qu'il fonçait sur elle. André le regarda s'éloigner, puis secoua légèrement la tête et partit à la recherche de son embarcation.

Cette fois, son arrivée au dromon était inattendue. Après que le capitaine de son embarcation eut prévenu quelqu'un sur le pont, André dut attendre patiemment en silence jusqu'à ce qu'on finisse par lui jeter une échelle de corde. Conscient que son arrivée n'avait visiblement pas été jugée suffisamment importante pour justifier l'effort de faire descendre la lourde passerelle, il dut se tenir debout dans l'embarcation qui s'agitait sur l'eau pendant que ses deux

rameurs la manœuvraient avec une grande dextérité, jusqu'à ce que l'un d'entre eux réussisse à accrocher une rame entre deux des barreaux de l'échelle et la tire pour qu'André puisse l'attraper. Il le remercia et attrapa à deux mains les cordages verticaux de l'échelle, penché vers l'arrière, les yeux sur l'immense coque du vaisseau, se demandant comment il allait parvenir à grimper jusqu'en haut alors qu'il portait une cotte de mailles complète.

— Nous allons vous guider, le rassura l'un des rameurs. Posez les mains le plus haut possible sur l'échelle, puis attendez mon cri. À ce moment, faites un grand bond et placez vos pieds bien écartés contre la coque du navire. N'essayez pas de placer vos pieds sur l'échelle tout de suite. Quand vos pieds seront bien ancrés, soulevez-vous à la force de vos bras et montez plus haut, d'au moins trois barreaux, jusqu'à ce que vos pieds ne puissent plus toucher l'eau. Ensuite, poussez votre corps avec vos pieds et posez-les sur l'échelle. Après cela, ça devrait être facile, si vous ne tombez pas à la renverse, la tête en bas au-dessus du vide.

André acquiesça d'un signe de tête, ravalant nerveusement sa salive, puis il plaça ses mains le plus haut qu'il put sur les cordages et attendit, un sourire crispé sur les lèvres, le signal.

— Merci, dit-il. Si je ne me noie pas, je devrais revenir très bientôt.

Au moins, il était sec quand il atteignit le pont. Il se consola en songeant que seuls ses propres hommes, sous lui, avaient pu voir son ascension ridicule le long de la coque, mais il était furieux d'avoir été placé dans une position dans laquelle il avait dû prendre le risque de tomber dans la mer sans que personne au-dessus de lui ne puisse s'en apercevoir. Un marin ouvrit la barrière de la rambarde du navire pour le laisser entrer, et deux officiers de pont se retournèrent nonchalamment, et avec insolence, pensa André, pour l'inspecter alors qu'il s'approchait. L'un d'eux, le plus âgé, à en juger par le galon qui ornait sa tunique, ouvrit la bouche pour dire quelque chose, mais André l'interrompit, ramenant un bras devant lui de sorte que la paume de sa main faillit frapper le nez de l'homme.

— Reste au garde-à-vous quand tu t'adresses à un messager du roi, canaille mal élevée que tu es, hurla-t-il. Je représente Richard d'Angleterre, ici, en personne, et j'apporte des nouvelles de lui à sa fiancée et à sa sœur Jeanne, la reine de Sicile. Est-ce que Richard devrait subir votre insolence et votre manque de respect s'il arrivait lui-même ? Serait-il obligé de se hisser à la force des poignets jusque sur votre navire ?

Il ignora la pâleur croissante sur le visage de l'infortuné officier et continua de parler, s'avançant sans cesse jusqu'à pratiquement toucher le visage de l'autre.

— Sois assuré que je vais l'informer de cette possibilité à mon retour. Et ne perds plus jamais de vue le fait que ceci n'est pas, et ne sera jamais, ton navire. C'est un navire du roi. Un navire du roi Richard.

Il ramena vivement la tête vers le deuxième officier et pointa vers lui un index belliqueux.

— Toi ! Idiot ! Ferme ta bouche baveuse et trouve-moi Sir Richard de Bruce tout de suite !

Il avait hurlé les dernières paroles, coupant court à la tentative de réponse de l'homme. Celui-ci pivota immédiatement sur ses talons et disparut par une porte dans la paroi de la proue. André continua de le regarder en ne faisant aucun effort pour détendre ses traits rigides.

— Sire… maître…

— Tais-toi. Tu as eu la possibilité de parler quand j'approchais du navire et tu as choisi de rester oisif et de me traiter de manière insultante plutôt qu'avec courtoisie. Tu vas apprendre comment on se sent quand on porte des haillons humides et qu'on se brise le dos en ramant comme un marin ordinaire, alors arrange-toi pour t'y préparer.

Tandis que l'officier se tenait immobile, l'air effondré, la porte s'ouvrit derrière lui et le contre-amiral Bruce apparut, ses yeux se promenant avec curiosité de l'un à l'autre, si bien qu'André comprit que le jeune officier l'avait déjà mis au courant de ce qui s'était produit.

— Maître St. Clair, dit-il d'un air inquiet, je ne m'attendais pas à vous revoir.

— De toute évidence. Pas plus que votre animal de compagnie ici présent. J'exige que cet homme soit rétrogradé immédiatement pour paresse et manque de respect, insolence grave envers un messager du roi et crime de lèse-majesté, comme s'il avait insulté le roi lui-même.

Il fit un rapide signe de la main pour retenir les paroles de protestation de Bruce.

— Faites ce que je dis, maître Bruce. N'essayez pas de me faire changer d'avis ou de trouver des prétextes pour expliquer la conduite de cet homme, je vous avertis. Il n'a pas ce qu'il faut pour être un quelconque officier, même un officier de la marine, et s'il était sous mon commandement, je le ferais fouetter et l'enverrais pour un bon bout de temps à fond de cale. Arrangez-vous pour que mes ordres soient exécutés. Je m'attends à ce que ce soit fait au moment de partir d'ici, c'est-à-dire dans l'heure qui vient, et j'ai l'intention de raconter en détail ce qui est arrivé au roi Richard lui-même.

— Je n'ai pas un tel pouvoir à bord de ce bateau, sire. Le capitaine…

— N'êtes-vous pas le contre-amiral de ces dromons ?

— Oui, je le suis, mais…

— Il n'y a pas de mais, maître Bruce. Soit vous avez le commandement, soit vous ne l'avez pas. Que vais-je dire au roi Richard ?

Les épaules de Bruce s'affaissèrent légèrement.

— Très bien, alors, je vais dire au capitaine… Mais, sire André, cet homme est un officier supérieur de ce bateau.

— Il l'était ? Dieu du ciel ! C'est étrange comme les puissants peuvent tomber. Maintenant, veuillez faire savoir aux dames Bérengère et Jeanne que je suis ici avec des nouvelles urgentes de la part du roi.

Bruce se mit au garde-à-vous et hocha la tête, en colère, mais dans l'impossibilité d'y changer quoi que ce soit.

— Bien sûr. Immédiatement, dit-il, en jetant un regard glacial à l'officier condamné. Vous, sire, attendez-moi dans mes quartiers.

Alors que les deux hommes s'éloignaient, ne laissant sur le pont que le jeune officier tout à fait déconfit, André se retourna vers la proue du navire, conscient que le marin se tenait rigidement au garde-à-vous, ses yeux posés sur André et le visage absolument impassible. Je serais curieux de savoir ce que tu as pensé de ça, s'interrogea-t-il, en commençant à se demander s'il n'avait pas été trop dur vis-à-vis du lieutenant, s'il n'avait pas adopté cette attitude simplement pour masquer sa propre colère et en même temps l'évacuer. La pensée ne lui traversa l'esprit qu'un instant, car il savait qu'il avait eu raison. Il se souvint tout à coup de la manière avec laquelle l'homme l'avait regardé d'un air dédaigneux quand il était apparu sur le navire la veille, trempé de la taille aux pieds. Rien de particulier ne s'était passé à ce moment-là, mais l'attitude d'intolérance méprisante de l'homme avait été remarquable et, André le comprenait maintenant, mémorable. Il écarta l'homme de son esprit à l'instant même où la porte s'ouvrait derrière lui et que Bruce la passait pour lui dire que les dames allaient le recevoir immédiatement.

André St. Clair s'était étonné de la soudaineté de la décision du roi de se marier sans délai, et il pensait même alors, en écoutant Richard parler des moines chantants et de la multitude de chandelles ainsi que du rassemblement des évêques et des archevêques, que le caractère imprévu de tout cela allait entraîner d'énormes inconvénients pour tous, des cuisiniers aux intendants et aux quartiers-maîtres, presque tous ayant été pris par surprise comme lui-même l'avait été par la décision impétueuse et impérieuse du monarque. Toutefois, il n'était absolument pas préparé à la tempête de fureur, d'incrédulité passionnée et de protestation que la nouvelle qu'il apportait déclencha chez les femmes sur le dromon. Elle lui éclata au visage et le laissa bouche bée tandis qu'il commençait à percevoir, sans tout à fait comprendre encore, l'ampleur du crime que Richard l'avait induit à commettre aux yeux des deux femmes. Le fait qu'il n'était qu'un messager innocent n'avait aucune importance ; quelqu'un devait subir leurs foudres et il représenta, dans les circonstances, la victime idéale de leur mépris et de leur indignation féroces.

Ensuite, il se rendit compte, avec soulagement, que le pire de la tempête serait bref. Les femmes n'avaient pas de temps à perdre avec lui une fois qu'elles eurent commencé à saisir la gravité de leur situation. Elles furent plongées, sans avertissement, dans une frénésie d'activités et de préparatifs trop rapidement entrepris, aucun ne pouvant convenablement être exécutés dans un si court laps de temps. Quelques instants plus tard, St. Clair se retrouva au milieu d'un tourbillon de bruits générés par la panique, dans un désordre de vêtements féminins qui semblaient remplir complètement la pièce, puis il fut éjecté de la cabine et poussé sur le pont, passant en revue tout ce qu'il leur avait dit et appris en retour. Il croyait n'avoir rien omis d'important et avoir obtenu le renseignement dont il avait le plus besoin : la barge de sire de Sablé devrait

prendre à son bord neuf femmes de l'entourage de Jeanne et Bérengère. La princesse serait accompagnée de sa duègne, son chaperon depuis l'enfance, et de deux jeunes dames de Navarre ; Jeanne, quant à elle, serait flanquée d'une compagne et servante plus âgée, Marie, et de trois Siciliennes, deux veuves et une célibataire, qui avaient été ses dames de compagnie de reine.

St. Clair se demandait où il aurait le plus de chances de trouver le comte de Coutreau, l'adjoint de sire Robert de Sablé et le responsable de Limassol jusqu'à ce que sire Robert lui-même arrive avec le reste de la flotte. Il se fraya un chemin dans un labyrinthe de corridors jusqu'à une porte sur le côté du navire, remarquant seulement en y arrivant que la rampe d'accès en avait été descendue. Il se souvint de la tempête qu'il avait lui-même déclenchée à son arrivée. Le même marin se tenait près de la porte, l'observant. André lui fit un signe de tête avant de lui demander d'avertir l'équipage de son embarcation qu'il arriverait bientôt. Puis il se retourna pour faire face au jeune lieutenant qui le regardait, inquiet, dressé sur ses talons.

— Fais venir sire Richard pour moi.

— Oui, sire André.

La réponse était aussi sèche que celle à laquelle on pouvait s'attendre sur une place d'armes. Le lieutenant pivota sur lui-même, puis s'éloigna pour exécuter l'ordre. Sir Richard de Bruce émergea de ses quartiers quelques instants plus tard et se dirigea, le visage sévère, directement vers André.

— L'autre officier, qu'avez-vous fait de lui ?

— Je l'ai confiné à sa cabine, sire André.

— Ce n'est pas suffisant. Retirez-lui son uniforme d'officier, enchaînez-le et gardez-le sous surveillance à la vue de tous, là-bas dans ce coin, en attendant la décision du roi. Pour une fois, ça ne fera pas de tort à cet imbécile arrogant de voir le monde par les yeux de ceux à qui la fortune a moins souri. Il a besoin qu'on lui rappelle que, en tant qu'officier sans distinction à bord d'un des navires du roi, son rang est à peine supérieur à celui des voyous qu'il commande, et qu'il peut difficilement se permettre d'insulter quiconque, sans parler de quelqu'un qui pourrait se trouver, un jour ou l'autre, en position de prendre sa revanche sur lui. Comment s'appelle-t-il, au fait ?

— Blois, sire André. Il se nomme Blois.

— Vraiment ? Dites-moi que son prénom n'est pas Antoine.

— Non, fit Bruce en lui lançant un regard intrigué. Il s'appelle Étienne. Est-ce important à vos yeux ?

André fit une moue et secoua la tête.

— Pas vraiment… mais un de ses parents, Antoine de Blois, a tout fait pour me tuer il y a un certain temps. Il n'a pas réussi, bien sûr, mais je trouverais particulièrement déplaisant qu'il soit dans les environs. Il me semble intéressant de savoir que cet homme-ci est un autre Blois. Les traits de famille, Sir Richard… les traits de famille.

André quitta le contre-amiral qui le suivit des yeux, puis il se rendit directement à la barrière que le marin de service tenait encore ouverte pour lui.

Son embarcation attendait au pied de la rampe, et cette fois il sauta aisément à bord et s'installa à la poupe pendant que les rameurs s'éloignaient du grand navire. Une fois rembarqué, André tira une autre leçon à propos du caractère étrange de la confrérie maritime. Il demanda à son homme de barre s'il avait une idée de l'endroit où pourrait se trouver le comte de Coutreau, adjoint du commandant de la flotte. L'homme parcourut des yeux les navires assemblés et désigna sans hésitation un des nouveaux venus.

— Là-bas, sire, grommela-t-il, à bord de ce vaisseau anglais.

— Comment diable sais-tu ça ? demanda André, réellement stupéfait.

Le gros matelot sourit et se tapota une narine.

— L'étendard, sire, le drapeau au sommet du mât là-bas, qui dépasse tous les autres, avec les trois triangles verts sur fond blanc et les pointes jumelles. C'est l'étendard du commandant de la flotte. Il le transporte d'un navire à l'autre pour que le reste de l'escadre sache toujours où il se trouve. Les triangles verts représentent l'adjoint et signifient que le maître lui-même n'est pas là. Les triangles de son étendard sont bleus… à part ça, c'est le même drapeau.

André était proprement impressionné.

— C'est ce que vous me dites, mais est-ce toujours ainsi ?

— Toujours, sire. Sans exception. L'étendard du commandant de la flotte le suit où qu'il aille et il est toujours installé au sommet du mât. C'est logique, sire, quand on y pense. En période de perturbations ou de guerres, quand les gens cherchent conseil ou attendent un ordre, ils regardent les mâts du navire amiral, celui qui porte l'étendard du commandant. C'est là que se trouve le commandant et que se prennent les décisions.

— Dieu du ciel, c'est une merveilleuse idée ! Qui a pensé à ça ?

Le matelot sourit de nouveau, lentement, et inclina la tête en tapotant encore son nez.

— Quelqu'un de plus brillant que moi, sire… et de quelques années plus âgé. Je ne crois pas qu'il y ait jamais eu une époque en mer où l'on ne faisait pas les choses de cette façon. Comme je l'ai dit, c'est logique, n'est-ce pas, quand on y pense ?

— Oui, tu as raison, répliqua André avec un large sourire. Le même type de logique qui éloigne les hommes des femmes quand il y a un mariage qui s'annonce… Maintenant, conduis-moi tout de suite au commandant de la flotte.

Ce soir-là, plusieurs haut gradés de l'ordre du Temple assistèrent aux cérémonies nuptiales entourant le mariage et le couronnement de la nouvelle reine. D'après tous les commentaires, ce fut un grand événement. De multiples rangées de chandelles coloraient la chapelle d'une teinte dorée pendant que l'encens s'élevait en volutes et que les moines de cinq monastères s'étaient rassemblés avec ceux du royaume chrétien pour chanter des prières comme on n'en avait jamais entendu à Chypre. La foule d'évêques présents, tous parés de leurs plus beaux vêtements et joyaux, et entourés de leur suite somptueusement vêtue, transformèrent la scène en un tourbillon éclatant de couleurs et de tissus. La mariée et ses dames, en dépit du manque d'égards qu'elles avaient dû subir,

réussirent, malgré toute la magnificence des prélats, à faire briller les yeux de tous les laïcs présents et sans nul doute ceux de nombreux ecclésiastiques également. Toutefois, André et ses compagnons n'entendirent même pas les chants des moines. Comme à peu près tous ceux qui, dans le port de Limassol, ne participaient pas aux festivités de la journée et de la soirée, leur temps était entièrement consacré à l'arrivée de la flotte. Leurs tâches leur avaient été attribuées des heures avant que n'arrivent au port les premiers navires, et leur après-midi de même que leur soirée passèrent rapidement, tant ils travaillèrent jusqu'aux heures les plus sombres de la nuit. Ils œuvraient côte à côte, en grands et petits groupes, bien que les Templiers aient leurs propres équipes de travail et se soient tenus à l'écart des autres. Les officiers supérieurs avaient attribué à chaque groupe une tâche particulière pour s'occuper de manière ordonnée et systématique des navires et de leurs cargaisons. La plupart de ces officiers étaient arrivés à Chypre avec l'escadre de navires qui avait suivi Richard et ils avaient œuvré avec plus ou moins de diligence et de succès selon les cas. De cette façon, le chambardement que causait l'approche de la flotte était tout au moins neutralisé par les préparatifs.

Au moment où les premiers contingents de travailleurs sur les quais s'endormirent ce soir-là, qu'il se soit agi d'ouvriers conscrits, de soldats ou de marins arbitrairement désignés, ils étaient tous épuisés. Les tempéraments étaient à vif et le sang avait été versé au cours de plusieurs bagarres. Toutefois, les débarquements se poursuivaient sans relâche avec l'arrivée de nouveaux travailleurs.

Comme d'habitude, André St. Clair se leva pour faire ses prières matinales. Il avait peu dormi au cours des trente-six dernières heures et c'est pourquoi il n'éprouva aucune culpabilité en trouvant ensuite un coin obscur et en s'endormant de nouveau à l'abri des regards pendant que ses camarades exécutaient leurs tâches quotidiennes. Il se réveilla revigoré environ une heure avant midi… pour découvrir que ce lundi avait été déclaré jour de repos et de célébration afin de souligner le mariage du roi. Puis, attiré par des voix bruyantes et l'arôme délicieux d'une viande qui rôtissait tout près, il sortit sur le pont et vit des douzaines d'hommes autour de feux sur la plage, près de son navire. Il y avait un tonneau de bière monté sur des tréteaux et, en le voyant posé là dans la lumière scintillante du soleil, l'eau lui vint à la bouche. Il descendit dans ses quartiers, presque vides à cette heure du jour, enleva son haubert et revêtit une simple tunique et un pourpoint pour la première fois depuis des semaines. Puis, heureux comme un enfant de se retrouver sans armure, il descendit à terre et se dirigea tout de suite vers les feux et les festivités. Il se servit une chope de bière, puis quelqu'un lui découpa une tranche de viande sur l'une des trois bêtes qui rôtissaient au-dessus des braises. Il les plaça entre deux épaisses tranches de pain frais et partit à la recherche d'un endroit confortable où s'asseoir et manger. Il découvrit un billot suffisamment long pour accueillir deux personnes côte à côte près des feux et il s'y installa pour manger et écouter.

Tous autour de lui commentaient la noce de la veille et l'arrivée de la troupe d'Outre-mer, avec ses trois navires transportant le roi Guy et son entourage de dignitaires ainsi qu'environ cent soixante chevaliers. André n'avait aucun intérêt pour les conversations sur le mariage, sachant qu'il en apprendrait bientôt plus sur l'événement qu'il n'en avait besoin, mais le sujet des visiteurs en provenance d'Outre-mer l'intéressait vivement. La veille, il avait aperçu quelques-uns des chevaliers, et s'était étonné de leur allure amère et épuisée. Il ne comprenait pas pourquoi Guy, le roi légitime de Jérusalem, quittait le pays en temps de guerre, accompagné de tant de chevaliers en armes, à moins qu'il n'en ait été chassé d'une manière ou d'une autre. Il en apprit davantage sur la situation pendant la première demi-heure passée près des feux qu'il n'aurait pu en apprendre en une semaine ailleurs, car, par pure chance, les hommes autour des feux faisaient partie de la garde même de Richard. À ce titre, ils étaient au courant de bien des choses et leurs renseignements étaient plus fiables que ceux de plusieurs des partisans plus nobles du roi. Les gardes entouraient la personne du roi en permanence, et comme c'était toujours le cas des personnalités qu'ils protégeaient, ce dernier les ignorait et les oubliait pratiquement.

La première chose qui le frappa fut que Philippe de France, en posant le pied à Acre, avait choisi de soutenir Conrad de Montferrat, plutôt que Guy de Lusignan, dans ses revendications conflictuelles de la couronne du royaume de Jérusalem. André était véritablement surpris. Des mois plus tôt, des membres de sa propre confrérie lui avaient clairement expliqué que Conrad était à la fois le cousin et le vassal de Barberousse le Germain, le soi-disant Saint-Empereur romain, et que tous deux faisaient partie de la branche orthodoxe orientale du christianisme. Des années plus tôt, les deux hommes s'étaient engagés publiquement à soutenir et à renforcer l'Église orthodoxe au sein du royaume et de la ville de Jérusalem, des déclarations que la papauté romaine avait remarquées avec inquiétude, puis condamnées, et qui avaient débouché sur le soutien frénétique du pape, lequel avait suscité l'actuelle campagne franque visant à reprendre la Ville sainte. Philippe était l'un des deux chefs de cette campagne. Barberousse était mort et ses armées ne représentaient plus une menace pour les ambitions de Rome. Toutefois, si Philippe de France prenait ouvertement le parti de Conrad de Montferrat en s'opposant à la revendication légitime de Guy de Lusignan en tant que roi de Jérusalem, alors le roi de France faisait délibérément un pied de nez au pape… ce qui signifiait, par association directe, qu'il liait Richard, son partenaire et homologue, à ce geste de défi et de mépris. Il s'agissait, André le savait, d'une grave erreur de la part de Philippe, car cela obligerait Richard à faire un choix peu susceptible d'avantager qui que ce soit.

André éprouvait peu de sympathie à l'égard des malheurs du roi Guy. Ce dernier n'avait pas l'aura d'un chef héroïque, en particulier lorsqu'on comparait ses antécédents à ceux de Richard. Guy avait montré maintes et maintes fois, avec une triste régularité, que son incohérence était sans limites et qu'il était incapable de soutenir longtemps une position ou une opinion qui étaient

purement siennes et qui surtout n'étaient pas influencées par le point de vue d'autrui. Pourtant, et malgré le fait que son comportement déplorable n'avait nullement amélioré sa situation, la revendication de Guy de la couronne du royaume Jérusalem était légitime, bien que certainement fragile.

De l'avis de tous, la couronne du royaume de Jérusalem, ou du royaume latin, comme la plupart des gens l'appelaient maintenant, revenait à l'épouse de Guy, Sibylle, la sœur et la seule héritière survivante du roi Baudouin IV, le roi lépreux. Personne n'avait remis en question la succession de Sibylle au trône après la mort du seul héritier mâle de son frère, un neveu maladif qui n'avait pas survécu, mais tous avaient été outrés par le choix de son époux. Elle avait choisi son amant, Guy de Lusignan, pour régner avec elle, et elle avait forcé le vieux patriarche de Jérusalem à le couronner non seulement à titre de prince consort de la reine, mais comme roi de plein droit. Les barons de Sibylle, c'est-à-dire toute la noblesse de son royaume, étaient scandalisés parce qu'ils considéraient Guy comme un intrus, un aventurier et un opportuniste effronté.

Il était arrivé en Terre sainte quelque temps plus tôt, inconnu en France, soi-disant de noble naissance, mais avec des antécédents imprécis et teintés de rumeurs. Malgré cela, il avait réussi à s'attirer insidieusement les bonnes grâces des barons locaux et à les convaincre de lui faire confiance et de le nommer régent pendant la minorité du jeune héritier. Sa période de régence avait été fort peu spectaculaire, et la seule fois où il avait eu l'occasion de faire un étalage de sa force contre les Sarrasins, à un endroit appelé Tubania, il avait failli s'enfuir. Cette bouffonnerie lui avait coûté la régence, même si l'héritier était mort peu après, rendant l'annulation inutile, mais cela lui avait également coûté sa crédibilité aux yeux des barons du royaume.

André avala une dernière bouchée de nourriture et essuya d'une main la graisse sur ses lèvres avant de prendre une grande gorgée de bière, puis il se tourna vers son voisin le plus proche, un homme maigre, rasé de près, avec un nez crochu, des pommettes saillantes et un visage creusé qui semblait totalement dépourvu de lèvres et de dents. L'homme avait des épaules énormes, presque trop larges. Il s'était assis tranquillement à côté d'André quelques instants plus tôt et il attaquait maintenant avec ferveur une gigantesque tranche de porc juteux. Au début, il ne prêta attention à personne, mais lorsqu'André le salua, il lui jeta un coup d'œil et marmonna, puis il poussa la viande contre l'intérieur de ses joues. André remarqua que l'homme n'avait rien apporté à boire.

— Excellent porc, dit le colosse. Y avez-vous goûté ?

Il parlait en ouvrant à peine la bouche et son accent – André n'avait aucune idée de quelle région il provenait – était nasillard, mais au moins ses paroles étaient compréhensibles, et André était heureux, car ses chances de trouver, à la première occasion, quelqu'un avec qui il pourrait raisonnablement tenir une conversation parmi cette immense troupe étaient faibles. Il réprima un rot et inclina la tête.

— Non, je pense que ce que j'ai mangé était du bœuf, mais c'était bon. À quel moment a-t-on annoncé cette journée de repos ? Je n'en ai pas entendu

parler avant de me réveiller et de sentir l'odeur de la viande rôtie, il y a une heure environ.

— Hier soir, à minuit, répondit son voisin en reniflant et en penchant la tête vers l'arrière pour quelque raison, peut-être seulement – et la pensée avait spontanément surgi dans l'esprit d'André – pour montrer qu'il avait vraiment des dents, très petites, sur sa mâchoire supérieure.

— Qu'est-ce qui arrive avec les gens qui déchargent les navires ?

— Quoi ? Quelqu'un doit décharger les navires. J'ai travaillé tout l'après-midi d'hier et j'ai dû monter la garde le soir. Je t'ai vu là-bas aussi, avec une des équipes de Templiers, n'est-ce pas ? Es-tu l'un d'entre eux ?

André grommela et brandit sa chope vide.

— Oui… je suis un novice. Le dernier des derniers… pas encore un Templier, mais pas n'importe qui non plus, alors je n'ai jamais le haut du pavé nulle part. Je vais chercher une autre bière. Est-ce que je t'en apporte une ?

L'homme regarda autour de lui comme s'il était étonné de découvrir qu'il n'en avait pas et s'apprêta à se lever.

— Je vais venir avec toi.

— Non, nous allons perdre nos places. Reste ici et termine ta viande. Je vais apporter de la bière pour nous deux.

Quand André revint, son nouveau compagnon avait fini de manger et fixait tristement le feu devant lui. André lui tendit une chope de bière et se rassit à côté de lui.

— Il est intéressant que le roi Guy se retrouve ici, si loin de l'endroit où l'on se serait attendu qu'il soit, alors que nous devrions être en route pour l'aider, n'est-ce pas ?

— Intéressant ? répliqua le garde en haussant les épaules. Non. Je veux dire… Je suppose que ça l'est, si tu t'en soucies. Mais qui s'en préoccupe ? En plus, nous n'allons pas là-bas pour l'aider. Nous y allons pour chasser les Sarrasins du pays de Dieu, n'est-ce pas ? Pour le reprendre au nom de l'Église…

Il secoua la tête avant de poursuivre :

— Je ne vois pas beaucoup de raisons de l'aider, quand j'y pense… si seulement j'y pense… C'est un piètre roi, si tu veux mon avis. Je veux dire, notre seigneur, Richard, lui, c'est un roi. Il a l'air d'un roi, s'habille comme un roi et agit comme un roi. C'est ce qu'un roi est censé être… un combattant. Un bagarreur, si tu comprends ce que je veux dire. Quelqu'un qui sait ce qui lui appartient et qui vous arrachera la tête sans hésiter si vous semblez convoiter ses biens. C'est ça, un roi. Ces autres personnages… Eh bien, regarde Philippe… Ou ne le fais pas. Quant à moi, je préfère ne pas le faire. Quand tu l'observes, vois-tu tout de suite un roi ? Je ne pense pas. Oh ! Nous savons tous qu'il en est un ! Il parle comme un roi et porte des vêtements somptueux, mais il est trop bégueule. Il est trop… Je ne sais pas ce qu'il est – je ne connais pas le mot… mais il est trop quelque chose à mon goût… Quelque chose qu'il devrait être, mais qu'il n'est pas. Certes, il te fera assassiner dans ton lit ou poignarder dans une ruelle sombre si tu te mets en travers de son chemin, mais il ne se lèvera jamais pour

t'engueuler directement avant de t'arracher la tête de ses mains nues comme Richard le ferait… Et ce roi Guy est pareil, d'après ce que j'ai entendu dire.

André attendit un instant avant de demander :

— Qu'as-tu entendu ? Et quel est ton nom, au fait ?

— Nickon… Nicolas, en réalité, mais on m'appelle Nickon. Quel est le tien ?

André le lui dit et il hocha la tête d'un air sage.

— Eh bien, André, d'après ce que j'ai entendu sur Guy, ce roi de Jérusalem donne l'impression qu'il serait efficace dans une bataille, mais ça ne lui arrive pas souvent de se battre, si tu comprends ce que je veux dire. Il n'y a pas beaucoup de gens qui lui font confiance comme chef… C'est lui qui a été blâmé après la grande bataille de Hattîn où les tiens et les Hospitaliers ont été massacrés, juste avant qu'on nous chasse de Jérusalem. On dit qu'il a perdu la bataille à lui seul, parce qu'il ne différenciait pas son cul de son coude et ne pouvait se décider s'il devait s'arrêter et combattre ou s'enfuir et se cacher… En tout cas, un des nobles qu'il avait emmené était en conversation avec le roi – notre roi – avant-hier et j'étais de garde près d'eux. Ce gars, un important baron de Jérusalem apparemment, disait que c'était Guy qui avait préparé le siège d'Acre, il y a deux ans, et que c'était lui qui avait tenu occupées les troupes de Saladin depuis ce moment.

Il s'arrêta et pencha la tête en regardant André de côté.

— Savais-tu qu'il avait été capturé et retenu prisonnier par le vieux Saladin lui-même ?

André lui fit signe que non en plissant les lèvres, et Nickon inclina solennellement la tête avant de poursuivre. Eh bien, il l'a été pendant plus d'un an… Faut dire qu'être prisonnier en étant roi n'est probablement pas la même chose qu'être prisonnier en simple vieux garde transpirant parce que Saladin l'a laissé partir ensuite à la condition que Guy lui promette de ne plus le combattre. Alors, il a promis et il a été libéré, puis il s'est tout de suite mis à rassembler une armée… Eh bien, une promesse faite à un païen n'en est pas une, n'est-ce pas ? Surtout si elle a été faite sous la… vous savez…

— Contrainte. Faite sous la contrainte.

— C'est ça. De toute façon, ça lui a pris un moment, mais il a finalement levé une armée et assiégé Acre…

Nickon s'interrompit de nouveau et jeta vers André un regard en biais, éprouvant apparemment le besoin de s'affirmer après qu'il eut dû chercher son mot.

— Tu as entendu parler d'Acre, pas vrai ? Tu sais ce que c'est ?

— Oui et non… Je me souviens en avoir entendu parler vaguement, mais ça fait longtemps et je n'y ai pas tellement prêté attention… À l'époque, je n'avais aucune idée que je devrais y aller un jour. Parle-m'en. Qu'est-ce qu'il est si important de savoir à propos d'Acre ?

— Eh bien, c'est un port, n'est-ce pas ? L'un des endroits que Saladin a conquis dans le temps de le dire, tout de suite après Hattîn. À ce moment-là, le seul endroit qu'il n'a pas réussi à faire tomber, c'était Tyr, un autre port plus au

nord, et il y serait parvenu si Conrad de Montferrat n'était pas arrivé. Je n'avais jamais entendu parler de lui avant hier, mais je peux te dire que j'ai beaucoup entendu jaser à propos de ce fils de putain depuis. C'est un Germain, une sorte de baron ou quelque chose du genre, un partisan de Barberousse, et il est arrivé en Terre sainte par hasard…

Il hésita un moment puis continua :

— Eh bien, pas vraiment par hasard, mais personne ne savait qu'il venait et il est entré directement dans le port de Tyr avec une flotte de navires remplis de chevaliers et de soldats le jour même où les responsables s'apprêtaient à livrer la ville. Conrad n'a pas perdu de temps à mettre fin à tout ça, et en fin de compte Saladin s'est retiré. Personne ne sait réellement pourquoi, mais il l'a fait, et tout de suite. Il a tourné les talons et est parti vers le sud, capturer Acre. Et son armée tient toujours la ville, même si elle est assiégée depuis deux ans maintenant, et c'est le roi Guy qui a commencé le siège.

André prit un air perplexe, comme s'il avait du mal à comprendre ce que son compagnon lui disait.

— Un instant… je comprends tout ça, mais qu'est-ce que ça a à voir avec le fait que Conrad et Guy soient ennemis ?

— Rien, mon vieux… et tout. Je comprends pourquoi tu es encore un novice. Conrad et Guy sont deux chats qui se battent pour attraper la même souris… La souris, c'est le royaume de Jérusalem – ce qu'ils appellent, par les temps qui courent, le royaume latin – et il ne se passe rien en Terre sainte qui n'y soit lié. Conrad a débarqué à Tyr par hasard et il a sauvé la ville. Maintenant, il est marquis de Tyr. Guy a navigué jusqu'à Jérusalem et il a baisé la reine – même si elle ne l'était pas à ce moment-là – et maintenant, il est roi de Jérusalem. Conrad est jaloux. Le royaume est plus grand qu'un petit port minable et il le veut pour lui-même. Et d'après ce que ce noble disait au roi hier, il pourrait bien l'obtenir un de ces jours. Tu vois, il argumente – et il semble y avoir plein de gens qui l'appuient –, il dit que Guy n'est roi que parce que sa femme Sibylle était la reine légitime. Sibylle est morte l'an dernier… partie. Donc, d'après Conrad et ceux qui voudraient le voir sur le trône, Guy ne peut plus revendiquer la couronne.

— Mais Guy a été couronné légalement, pas vrai ?

Le garde tourna vers André un visage songeur, écartant les bras en signe d'impuissance :

— Je ne sais pas. Quelqu'un a oublié de m'inviter au couronnement.

— Oui, il l'a été, par le vieil archevêque patriarche de Jérusalem.

Nickon amorça lentement une sorte de moue qui était d'autant plus impressionnante qu'il n'avait pratiquement pas de lèvres, sa bouche étant à peine un peu plus qu'une fente horizontale entre ses narines et son menton. Quoi qu'il en soit, il exprima un grand scepticisme, et comme André allait lui demander pourquoi, il leva une main et secoua lentement la tête d'un côté et de l'autre.

— Pose-toi une question, mon garçon. Crois-tu vraiment que Montferrat et ses acolytes se soucient un seul instant de ce qu'ont fait une poignée de vieux évêques il y a cinq ans passés ? Ce qui est en jeu là-bas, mon garçon, c'est un

royaume. Les gestes d'un évêque, patriarche ou non, n'auront aucune importance devant ça…

Il s'interrompit un moment, puis son visage se fendit en un large sourire plissé et il ajouta :

— Et je peux te dire ça avec certitude, parce que je l'ai entendu dire de la bouche du baron de Jérusalem, mot pour mot, au roi Richard hier, après que le roi lui eut dit la même chose que ce que tu viens de me dire à propos du couronnement du roi Guy… Tu vois, ils se foutent de ce qui est légal. Ils pensent seulement à mettre Conrad sur le trône et à renvoyer Guy dans le désert. Depuis que Conrad a débarqué à Tyr et qu'il a entendu raconter ce qui s'était passé à Hattîn, il travaille à discréditer Guy et à le remplacer. Il n'a jamais arrêté, à aucun moment. La première chose que Guy a faite quand Saladin l'a libéré a été d'aller à Tyr et de demander les clés de la ville à Conrad, parce qu'il était le roi et que c'était tout ce qui restait de son royaume. Évidemment, il ne les a pas obtenues. Conrad l'a carrément accusé d'être un inutile et un lâche et il lui a dit qu'avec la défaite humiliante de Hattîn, il avait renoncé au droit de porter le nom de roi. Puis, un peu après ça, il s'est retourné et a réclamé le royaume pour lui-même et a expulsé Guy de la ville. Il n'avait pas honte de revendiquer la couronne comme ça. Il était déjà parti de rien pour devenir marquis de Tyr, alors la marche vers la royauté ne doit pas lui avoir semblé bien haute. Après ça, plutôt que de partir – parce que, en fait, il n'avait nulle part où aller –, Guy s'est simplement installé à l'intérieur de Tyr et a travaillé pour lever une armée au-delà des murs, et Conrad n'a rien fait pour l'en dissuader… En fait, il lui a envoyé des hommes parce qu'il y avait dans la ville plus de gens qu'il ne pouvait en nourrir. Guy a fini par rassembler à peu près sept cents hommes, la plupart d'entre eux étaient des Templiers, et plusieurs, à l'intérieur même de Tyr, y compris le maître du Temple de Ride…

— Gérard de Ridefort.

— Oui, lui. À partir de ce moment, les choses ont changé parce qu'une fois que Guy a obtenu l'appui des Templiers, d'autres ont commencé à se ranger à ses côtés, et bientôt, il a eu plusieurs milliers d'hommes en armes, tous enthousiastes à l'idée de combattre. Au mois d'août, il les a emmenés au sud et a assiégé Acre. Un peu plus tard, craignant de perdre son avantage sur lui, Conrad a envoyé quelques-uns de ses gens aider Guy à tenir le siège. Lusignan et lui ont plus ou moins réussi à collaborer pendant un moment et, il faut le dire, Guy a bien fait son boulot à l'occasion d'un important affrontement qu'ils ont eu avec les troupes de Saladin à l'extérieur de la ville. Mais ensuite, l'armée s'est dissoute en deux factions – les partisans de Guy de Lusignan contre ceux de Conrad – et c'est comme ça que les choses sont demeurées pendant plus d'un an…

— Et ? Tu en sais plus, je l'entends dans ta voix.

— Oui… Et puis le roi Philippe est apparu avec sa moitié de l'armée… son armée. Il les a rencontrés tous les deux à plusieurs reprises. Il a soupesé les qualités et les défauts de chacun, et il a choisi Conrad. C'est pourquoi le roi Guy est ici. Il a décidé qu'il ne pouvait plus attendre que Richard vienne à lui parce

que Philippe disait à tout le monde que Richard était plus intéressé à traîner avec ses amis qu'à atteindre la Terre sainte. Alors, Lusignan a laissé Philippe et Conrad devant Acre et a navigué jusqu'ici avec ses meilleurs chevaliers en espérant convaincre Richard de la nécessité d'arriver à Acre le plus tôt possible pour remettre Philippe au pas.

— Et penses-tu qu'il va le faire ?

— Est-ce qu'il va convaincre le roi, tu veux dire ?

Nickon secoua la tête et fit la grimace.

— Les conseillers du roi Richard te diraient peut-être qu'il le fera. Personnellement, je pense qu'il l'a déjà fait parce que Richard a écouté attentivement tout ce qu'il avait à dire, et quand il a eu fini de parler, il lui a fait cadeau de nouveaux vêtements et d'une armure… Les vieux vêtements de Guy étaient en lambeaux et sa cotte de mailles rouillait et tombait en morceaux. Il lui a aussi donné quinze cents livres en marks d'argent et d'autres trésors pour remplacer ceux qu'il avait perdus… Ça fait maintenant des années que je suis au service du roi, et je ne l'ai jamais vu faire pareille chose pour quelqu'un qu'il n'aimait pas ou qu'il n'avait pas l'intention d'aider.

— Hum ! Que penses-tu qu'il va faire, sachant ce que tu sais ?

Il n'obtint jamais de réponse car, au moment même où il posait la question, un des amis de Nickon accourait vers eux avec une nouvelle qui les fit bondir sur leurs pieds. Apparemment, Isaac Comnène avait envoyé des émissaires à Richard en proposant de faire la paix et de régler leur différend, et Richard, empressé comme toujours, avait déjà accepté une trêve et s'était engagé à rencontrer le soi-disant empereur hors des murs de Limassol en après-midi. Le roi allait chevaucher en grande pompe et Nickon et ses compagnons étaient rappelés immédiatement pour l'escorter, revêtus des pieds à la tête de leur armure de parade. En quelques instants, Nickon avait disparu, s'évanouissant rapidement en direction des portes de la ville. André se retrouva seul de nouveau, réfléchissant à la conversation qu'il venait d'avoir et tentant de voir ce qu'il allait faire ensuite. Il décida qu'il n'avait pas envie de rater la confrontation entre Richard et Isaac Comnène, alors il retourna à bord de son navire, ramassa son arbalète dans l'éventualité où il trouverait le temps de s'exercer plus tard, et partit à pied, son arme et son étui à carreaux à l'épaule, vers le lieu de la rencontre fixé sur un plateau légèrement surélevé dans la plaine, à l'ouest de la ville.

Chapitre 17

André St. Clair parvint au lieu de rendez-vous à temps pour trouver une position avantageuse au sommet d'un grand rocher solitaire, situé suffisamment près pour qu'il pût observer l'approche des deux groupes et surtout voir et entendre tout ce qui se produirait par la suite.

Isaac Comnène arriva le premier, dans un équipage qu'il devait trouver splendide, chevauchant un superbe étalon qui suscita l'admiration d'André. Mais quand le roi Richard se présenta, monté sur un cheval tout aussi remarquable, il était si somptueusement paré d'armes serties d'or et de joyaux, vêtu de si magnifiques atours, que l'empereur chypriote resta bouche bée devant tant d'opulence et qu'il se jeta pratiquement au sol, aux pieds du roi anglais.

Tout se passa rapidement. Isaac supplia, avec une profonde humilité, qu'on lui pardonne ses erreurs. Il offrit de loger les soldats de Richard dans tous les châteaux de Chypre et promit de mettre à sa disposition des chevaliers, des archers à cheval et des fantassins pour la campagne franque. Il proposa de verser quinze mille livres d'or en compensation de l'argent volé dans le dromon échoué et offrit au roi anglais de laisser sa fille en garantie de son bon comportement à l'avenir. Richard, toujours disposé, pour quelque raison que ce fût, à se montrer magnanime, accepta gracieusement la capitulation d'Isaac puis, faisant signe au capitaine de sa garde de s'approcher, il ordonna de rendre immédiatement à l'empereur le somptueux pavillon qu'il avait saisi lorsque Comnène avait abandonné son camp à Kolossi. Les deux monarques scellèrent leur trêve par un baiser de paix, et Richard retourna au château de Limassol, pendant qu'Isaac demeurait sur place pour reprendre possession de son grand pavillon, à l'endroit où ils avaient scellé leur accord. Pour sa part, André se dirigea vers le terrain de manœuvre des archers, songeant que, pour un homme dont la réputation en de telles matières était celle d'un impétueux exalté, Richard s'en était fort bien tiré avec l'empereur chypriote.

Avant d'arriver au champ d'exercice, il fut intercepté par un des éphèbes de Richard. Le dandy lui ordonna avec vivacité de se rendre sur-le-champ auprès du roi, puis fit tourner bride à son cheval. Vexé par les mauvaises manières du jeune homme, André le siffla bruyamment. Quand le chevalier se retourna, il le fit se mettre au garde-à-vous, l'engueula copieusement pour son attitude impolie et agressive, puis exigea de savoir où le roi s'attendait à le rencontrer. André savait qu'il devait se rendre aux quartiers du roi, mais au moment où la réponse de l'arrogant chevalier lui parvint, il était déjà à son niveau et à portée de main de sa cheville. Il l'empoigna et retira violemment le pied du jeune homme de l'étrier,

puis plaqua vivement la paume ouverte de sa main libre sous la semelle exposée de sa botte et appliqua une forte poussée vers le haut. Le chevalier, surpris et déséquilibré, s'envola de sa selle et s'écrasa lourdement sur le sol où il demeura étendu, haletant, incapable de reprendre son souffle. Avant même qu'il puisse commencer à récupérer, St. Clair s'était penché sur lui, son talon doucement, mais fermement, appuyé contre la gorge de l'homme, et la pointe de sa dague s'agitant lentement devant son nez de l'important.

— Maintenant, sire, murmura André d'une voix basse, mais tout à fait audible, il est douloureusement impératif que l'on t'enseigne les bonnes manières, la modestie et la patience. Tu es un jeune et stupide chevalier, qui juge un homme vêtu d'une simple tunique et d'un pourpoint comme je le suis, sans y voir rien d'admirable… rien de remarquable… rien qui indique que je vaille la peine qu'on entretienne des relations avec moi ou qu'on me montre seulement un peu de respect.

La pointe de la dague descendit doucement le long de l'arête du nez.

— C'est parce que tu es un idiot qui a beaucoup à apprendre et, de toute évidence, fort peu d'intelligence pour comprendre de telles choses.

André inséra la pointe de sa lame dans une narine de l'homme et la tira doucement vers lui, obligeant l'homme à se lever.

— Maintenant, écoute attentivement ce que je vais te dire, sire Ignorance. Moi aussi, je suis un chevalier, depuis plus longtemps que toi, possédant plus d'expérience et sans doute un statut plus élevé. Ce qui fait encore davantage de toi un idiot, pour être incapable de voir tout cela sans qu'il soit nécessaire de te le souligner. Je m'appelle André St. Clair. Souviens-toi de ce nom. André St. Clair. Je suis un Angevin du Poitou, vassal du roi Richard, qui m'a lui-même fait chevalier, il y a cinq ans. Alors, si jamais monseigneur me convoque de nouveau et t'envoie me chercher, fais en sorte de m'aborder avec le respect qui m'est dû pour éviter que je fasse de toi un bossu en te bottant le derrière jusqu'à ce qu'il se retrouve entre tes deux épaules. Tu comprends tout ça, mon beau ?

André poussa un peu plus la pointe de la dague contre la narine.

— N'est-ce pas ?

Visiblement, le jeune homme souhaitait ardemment acquiescer de la tête, mais il ne pouvait le faire sans s'entailler le nez, et André le laissa ainsi pendant quelques instants de plus, puis retira sa dague et s'éloigna, lui permettant de se remettre sur pieds.

— Es-tu conscient que je ne t'ai pas demandé ton nom ? demanda-t-il. C'est parce qu'il ne m'intéresse nullement. Tu comprends que je ne parlerai pas de cet incident. Puisque je ne connais pas ton nom, je ne peux pas le dénigrer ni l'insulter. Contente-toi de cela, et ne songe même pas à te venger… Ai-je été assez clair ? Parce que si tu décides de le faire, Dieu m'en est témoin, je vais te faire beaucoup de mal. Maintenant, retourne voir le roi et dis-lui que je vais changer de vêtements et que je me présenterai dans ses quartiers dans l'heure qui vient. Va.

— Comment as-tu trouvé le jeune Dorville ?

Moins d'une heure s'était écoulée depuis son arrivée dans les quartiers du roi et, se fondant sur les quelques insinuations voilées qu'avait faites Richard, André s'attendait à ce que cette question surgisse à un moment ou à un autre, et c'est pourquoi son visage parvint à conserver une expression de parfaite innocence.

— Dorville, monseigneur ? Je ne connais personne de ce nom. Le devrais-je ?

— Tu sais parfaitement de qui il s'agit. Le chevalier que j'ai envoyé te chercher.

— Ah ! celui-là ! Je lui ai simplement donné une petite leçon d'humilité, monseigneur. Ça ne devrait pas lui être inutile.

— Humilité. Dorville. Comment as-tu fait ça ? Et n'essaie pas de me mentir. Je veux la vérité.

— Je lui ai simplement fait remarquer que je croyais mériter davantage de respect qu'il ne m'en témoignait, monseigneur.

— Et où se trouvait-il exactement quand tu lui faisais remarquer cela ?

— Il était étendu sur le dos, monseigneur, à mes pieds. Sa pomme d'Adam se trouvait sous mon talon.

— Qu'as-tu apprécié le plus de cette altercation ?

— L'expression sur son visage quand il a compris où il se trouvait, monseigneur.

— Hum ! Et qu'as-tu le moins aimé en lui ?

— Son odeur, sire… Elle était trop… parfumée, trop féminine.

— J'apprécierais également qu'il en change. Je vais exiger qu'il le fasse. Tu comprends qu'il n'est pas l'un d'entre nous ?

André fronça les sourcils.

— Il n'est pas l'un d'entre nous ? Je ne comprends pas.

— Il n'y a pas de raison pour que tu comprennes. C'est l'un des hommes de Philippe, né et élevé dans le Vexin, à l'époque où mon père occupait ce territoire. Je crois vraiment qu'il détestait le vieux lion davantage que je le détestais moi-même. Quoi qu'il en soit, quand Philippe a fait sa sortie, il est resté ici pour servir de messager et d'agent de liaison entre la France et nous, si le besoin s'en fait sentir. Il est hautain et il a tendance à se montrer trop… critique ; il semble croire que tout ce que nous possédons et faisons n'est pas à la hauteur de ce qu'il imposerait s'il en avait le pouvoir. Mais il faut dire qu'il est très jeune. J'ai parfois du mal à le supporter, mais j'aime sa compagnie. Bon cela dit, j'ai besoin que tu emmènes les dames à la chasse demain matin.

André se tint immobile pendant un long moment, trop étonné par ces propos pour répondre immédiatement, mais quand il retrouva sa voix et que son esprit se remit à fonctionner, il secoua la tête :

— Non, monseigneur, pardonnez-moi, mais je ne peux pas faire cela… En tant que novice, je n'ai pas le droit de frayer avec des femmes. C'est l'une des exigences les plus strictes de l'ordre. Si j'enfreins cette règle, je ne pourrai être accepté au sein de l'ordre.

— Oui, ça se pourrait. Mais cela te dérange-t-il à ce point ? J'aurais suffisamment de travail pour te tenir occupé en mon nom à tout jamais. Tu n'aurais qu'un mot à dire.

— Non, monseigneur, je ne peux pas… même si je me rends compte que le seul fait de dire une telle chose est impardonnable. En tout honneur, je ne peux pas me soustraire maintenant aux contraintes de ma situation. Je me suis déjà engagé, même si je n'ai pas encore prêté serment, et je suis de toute évidence sur le point de m'engager complètement… De plus, je ne comprends pas vos objections ; c'est vous qui avez eu l'idée de me faire adhérer à l'ordre.

— C'est un fait. Mais c'était avant que j'aie eu le temps de réfléchir à tout ça… et au moment où ces damnés prêtres étaient encore vivants. Tout a changé depuis, et maintenant j'ai besoin de toi.

André commença à secouer la tête, mais Richard leva la main d'un air impérieux, lui coupant la parole avant même qu'il commence à la prendre.

— Assez, n'ajoute rien. Je blaguais. Enfin, peut-être pas tout à fait. Je sondais peut-être aussi le terrain… Prends quelques jours pour y réfléchir sérieusement. Il te reste encore du temps avant de prononcer tes vœux officiels, et ça signifie que tu peux encore changer d'idée, si tu as de bonnes raisons de le faire. Entre-temps, j'ai besoin que tu emmènes les femmes à la chasse demain matin. Je peux m'arranger pour que tu obtiennes une permission spéciale par l'entremise du maître du Temple du Poitou, ce Troyes, et je vais le faire. Tu n'as pas le choix d'accepter ou non cette tâche, André. Ce n'est pas une demande, c'est un ordre. Je ne peux supporter plus longtemps d'être constamment entouré de femmes… Elles vont me rendre fou. Jeanne a décidé qu'elle voulait aller chasser. Et je connais ma sœur, elle n'arrêtera pas de me harceler jusqu'à ce qu'elle obtienne ce qu'elle veut. Je tiens à ce qu'elle aille à la chasse et qu'elle emmène mon épouse Bérengère. On m'a dit qu'elle est bonne chasseresse ; qu'elle monte un cheval comme un homme et tue comme un renard, tout comme Jeanne. Je crois que tu apprécieras leur compagnie quand tu auras surmonté tes hésitations monastiques. Quoi qu'il en soit, c'est ainsi que les choses doivent se passer.

Il marqua une pause avant de poursuivre :

— Je leur ai offert l'escorte de mes propres gardes avec elles, mais Jeanne n'a rien voulu entendre. Elle veut quelqu'un avec qui elle puisse converser… une personne suffisamment intelligente, comme elle dit, pour marcher et parler en même temps sans trébucher sur son prépuce. En réalité, elle ne veut pas de gardes autour d'elle… Elle veut simplement chasser, sans éclat, sans entourage ni ostentation. Elle s'habillera en chasseur, comme elle le fait toujours, et quiconque l'apercevra à plus de dix pas ne pourra jamais soupçonner qu'elle est une femme. Apparemment, Bérengère fera de même. Jeanne m'a dit qu'elle possédait sa propre armure de chasse. Jeanne dit, et je suis d'accord avec elle, qu'elles n'ont pas besoin d'une forte escorte. Mais en même temps, Bérengère est ma femme, la reine d'Angleterre, alors je ne peux pas la laisser partir seule dans la campagne, à la merci du hasard. Quelqu'un doit l'accompagner,

quelqu'un de fiable et de responsable, en cas d'urgence ou d'accident. Alors mon choix s'est tout de suite arrêté sur toi. Tu seras le gardien de mon épouse.

André écarta les bras en signe de protestation.

— Mais pourquoi moi, monseigneur ? Il doit bien y avoir quelqu'un…

— Jeanne a demandé que ce soit toi, André, alors les choses s'arrêtent là. De toute évidence, tu l'as beaucoup impressionnée.

— C'est impossible, sire. Je n'ai passé que moins d'une heure avec elle et dame Bérengère.

Le roi le regarda, les yeux brillants, et esquissa un mince sourire.

— C'est plus de temps qu'il n'en faut, mon jeune ami, pour que des femmes complotent et manigancent. Je vais dire à ma sœur que tu l'attendras aux écuries à l'aube. Tu y seras, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, monseigneur, si vous insistez.

— Excellent, j'insiste. Tu dîneras avec nous ce soir. Il est temps pour toi de rencontrer le roi Guy de toute façon, et de faire la connaissance de quelques-uns de ses chevaliers. Tu les apprécieras. Ils sont comme nous, André, des hommes honorables qui ne craignent pas de dire ce qu'ils pensent. De plus, ton père y sera aussi. Je l'ai envoyé en reconnaissance armée à Famagouste il y a quelques jours, et il revient cet après-midi. Vous avez hâte de vous revoir, alors tu apprécieras la soirée. Je te verrai aux écuries.

Il est possible que Richard ait vu André à table ce soir-là, André n'eut aucun moyen de le savoir, et les deux hommes ne s'adressèrent pas la parole. Le bruit était trop intense pour permettre une conversation sans crier, et il eut trop de gens à rencontrer. André apprécia ses échanges avec la plupart des chevaliers latins dont il fit la connaissance, et il demanda à chacun d'eux s'il avait des nouvelles récentes de son parent, Sir Alexander Sinclair, le Templier. Trois d'entre eux se souvenaient vaguement d'Alec, bien qu'aucun ne pût se rappeler l'avoir vu après la bataille de Hattîn. André ravala sa déception et continua de poser des questions, non plus au sujet d'Alec Sinclair, mais à propos de tout ce qui pouvait avoir trait à Saladin et aux Sarrasins, ainsi qu'à leurs façons de faire la guerre. Il mangea bien, en tant qu'invité à la table du roi, mais il but fort peu ; il ne voulait rien manquer de ce qui se passait autour de lui. Il fut fasciné par ces hommes et par les réponses aux questions qu'il leur posa. C'étaient tous des vétérans des guerres du désert qui avaient combattu l'ennemi dans de redoutables face-à-face.

Plus tard en soirée, quand la quantité d'alcool absorbée commença à influer sur le volume sonore et l'intensité des discussions, des débats et même des querelles, il partit à la recherche de son père. Sire Henry demeura introuvable et André supposa qu'il avait discrètement regagné ses quartiers, content que son départ passât inaperçu. Malgré sa profession de maître d'armes, sire Henry avait toujours été tatillon et évitait habituellement d'attirer l'attention lors d'événements du genre, pendant lesquels le danger de recevoir un coup de la part d'un ivrogne surexcité était toujours probable.

André, sobre, observa les invités avec détachement et conclut que son père était un homme intelligent et qu'il valait la peine de suivre son exemple. De plus,

se rappela-t-il, il devait se lever tôt le lendemain pour accompagner les deux reines à la chasse, bien qu'il eût préféré se fracturer une jambe plutôt que d'accomplir cette tâche. Il savait d'instinct que cette activité susciterait de l'animosité chez ses compagnons, lorsqu'ils auraient vent de la dispense d'Étienne de Troyes. Il constatait de plus en plus à quel point les femmes représentaient une abomination au sein du Temple. Même le peu de temps passé en compagnie de la reine Jeanne et de la reine Bérengère, une simple conversation amorcée sur les instances du roi lui-même, avait été remarqué et jugé défavorablement. La sortie du lendemain ne passerait pas inaperçue non plus, mais il n'avait pas le choix. Il accepta ce fait, haussa les épaules et s'éloigna du tapage et des réjouissances au moment même où deux chevaliers commençaient à tourner l'un autour de l'autre, leurs épées tirées, dans un espace qui se vidait rapidement autour d'eux.

C'était une belle nuit, et lorsqu'il franchit les portes de la ville en direction du port, les bruits de la réception s'étaient depuis longtemps évanouis derrière lui. Soudain, il entendit d'autres voix s'élever devant et il perçut de nouveau le tintement de l'acier contre l'acier ; ce grabuge lui sembla plus inquiétant que celui qu'il avait laissé dans la salle de réception. Là-bas, les chevaliers se battaient pour le plaisir, dans une joute organisée, dans le cas contraire, ils n'auraient pu tirer l'épée en présence du roi. Il n'avait aucune idée d'où provenait ce raffut, mais les hommes qui le causaient n'avaient pas de tels scrupules et, selon toute probabilité, ils ne se souciaient nullement de l'endroit où pouvait se trouver le roi. André se rendait compte, d'après les jurons qu'il entendait fuser, que du sang allait être versé très bientôt, et peut-être même en abondance. Il savait que les combattants étaient des hommes d'armes et que s'il s'approchait d'eux, il serait de son devoir d'intervenir à titre d'officier et de chevalier. Et à cette heure de la nuit, ce serait pure inconscience que de s'interposer entre des fantassins inconnus, en colère et ivres. Personne d'autre qu'un parfait imbécile ne s'exposerait à un tel risque ; un officier inconnu et seul dans l'obscurité pouvait représenter une cible de choix pour une bande de voyous désabusés et mécontents.

Il s'arrêta et demeura immobile à écouter et à tenter de percer les ténèbres devant lui. Il était suffisamment près pour entendre ce qui se produisait, mais trop loin pour voir ou être vu. Il hésita un moment, puis se décida et bifurqua vers la droite, s'éloignant de la querelle. Quelques instants plus tard, il se rendit compte qu'il se dirigeait vers le petit plateau où Richard et Isaac Comnène s'étaient rencontrés plus tôt ce jour-là. Il aperçut la forme immense du pavillon impérial d'Isaac qu'encerclaient les torches vacillantes des gardes de Richard, lesquels devaient protéger l'endroit et s'assurer du confort de leur ancien ennemi.

Sachant qu'on allait lui demander ce qu'il faisait là s'il passait trop près, il prit la direction de la plage, n'entendant plus que faiblement le bruit de la mêlée sur sa gauche. La pleine lune émergea soudain de derrière un nuage et sa lumière inonda la plaine entière presque comme en plein jour, au point où il put discerner la forêt de mâts dans le port. Du coin de l'œil, il perçut un mouvement du côté du

pavillon d'Isaac et se tourna pour découvrir qu'il n'y avait rien de particulier à voir. Mais André était sûr d'avoir vu quelque chose bouger dans les zones éclairées. Intrigué, il s'arrêta et resta un long moment à observer, un pied posé sur un rocher, son genou replié servant de point d'appui pour son coude. Rien ne se passa, et tandis qu'il demeurait là, penché vers l'avant et immobile, un des gardes apparut, faisant sa ronde. L'homme le dépassa sans même ralentir pour s'enquérir de la raison de sa présence et disparut bientôt derrière un repli de terrain.

Puis, à l'instant où André allait se redresser pour poursuivre sa marche, une silhouette surgit de derrière un amas de rochers et commença à se mouvoir rapidement, mais furtivement, dans sa direction. L'homme avançait à pas précipités, à demi accroupi, se déplaçant d'une zone d'ombre à une autre en se retournant sans cesse pour jeter des regards derrière lui. André se figea, penché, observant l'homme qui courait et se demandant ce qui se passait. S'il se redressait et que le coureur le voyait, il devrait le poursuivre et risquerait de le perdre. Qui cela pouvait-il être ? Qu'était-il en train de faire ?

De toute évidence, il venait du pavillon d'Isaac Comnène. Il faisait de son mieux pour éviter que les gardes du roi s'aperçoivent de sa présence. Mais cela n'avait aucun sens, puisque l'homme devait sûrement être un des sujets d'Isaac. En effet, si Richard avait souhaité revoir Comnène, il aurait simplement envoyé quelqu'un le chercher. Personne dans l'armée de Richard n'aurait osé prendre le risque d'offenser le roi en s'attaquant bêtement à l'empereur chypriote. Était-il possible qu'un des hommes de Richard, voyant en Isaac une menace plus grande que celle qu'il représentait réellement, eût songé à l'éliminer, croyant ainsi rendre un précieux service à son roi en lui évitant d'avoir de nouveau à traiter avec l'empereur ? Cette idée n'était pas si étrange qu'elle le paraissait. Richard avait été la victime d'une situation semblable sur la place du marché, en Sicile. André songea qu'Isaac Comnène était peut-être déjà mort dans son pavillon, assassiné par l'homme qui courait maintenant directement vers lui, complètement inconscient de sa présence à cet endroit. La lune avait disparu derrière un nuage et la nuit semblait encore plus obscure qu'auparavant.

André se redressa et se précipita pour intercepter l'homme, mais il entendit une soudaine inspiration étonnée, suivie du bruit d'une lame tirée en vitesse de son fourreau, puis du son d'une épée qui s'abattait. Il se laissa tomber par terre et roula sur lui-même, évitant la lame tout en frappant son adversaire aux jambes pour le faire chuter. Ensuite, il se recroquevilla, tandis que son adversaire basculait par-dessus lui. Il se remit rapidement sur ses pieds, tout en tirant sa dague. Son assaillant avait atterri sans perdre son arme. Il se redressait déjà, un bras appuyé au sol et l'autre, qui tenait l'épée, étendu pour conserver l'équilibre. André plongea vers l'avant avec l'intention de frapper le bras d'appui et de faire tomber l'homme, mais celui-ci était étonnamment rapide et extrêmement fort. Il ramena son épée d'un mouvement vif qui aurait tranché sur sa lancée tout objet qui s'y fût trouvé. Heureusement, André avait perçu le danger et changé de direction, bondissant vers l'arrière plutôt que vers l'avant, et l'extrémité de la

lame rata de peu son genou droit. Puis il se projeta immédiatement vers l'avant, faisant passer la dague dans sa main gauche et bondit de nouveau aussitôt que son talon gauche, toucha le sol, dirigeant son épée vers le cou de l'homme, tout en essayant de le frapper aux jambes encore une fois. Il y parvint presque, mais son adversaire avait déjà reculé. Le pied d'André l'atteignit à la cheville, lui faisant perdre l'équilibre, et avant qu'il eût pu le retrouver, André le tenait déjà en garde.

Le tintamarre de leurs armes avait alerté les gardes. Ils arrivèrent en courant du pavillon, ce que voyant, l'adversaire d'André redoubla d'efforts. Il lui assena une volée de coups qu'il eut du mal à encaisser, puis il fit un pas en avant et heurta violemment André à la poitrine de son épaule, ce qui le projeta vers l'arrière, si bien que son talon frappa une pierre et qu'il tomba à la renverse et lâcha son épée. Jetant un bref coup d'œil en direction des gardes pour s'assurer qu'ils étaient encore suffisamment éloignés, l'homme saisit son épée des deux mains, l'éleva au-dessus de sa tête et la pointa vers le bas, comme une lance, se préparant à transpercer le cœur d'André malgré sa cotte de mailles. Mais au moment où ses bras atteignaient leur pleine hauteur, il hésita en visant sa cible, et André lui jeta sa dague, avec toute la force d'un St. Clair. Le manche de fer le frappa à la gorge, écrasant sa pomme d'Adam et le faisant s'écrouler comme un bœuf frappé en plein front. Quelques instants plus tard, trois gardes arrivèrent et s'accroupirent, leurs armes tirées de leur fourreau, autour des deux hommes étendus. Quand André tenta de se relever, l'un d'eux s'avança et tint son épée contre son cou. André abandonna toute résistance et leva les bras, regardant les gardes l'un après l'autre.

— Je n'ai pas d'armes. Je m'appelle St. Clair. Sire André St. Clair du Poitou, vassal du roi Richard. Il y a parmi vous un sergent qui se nomme Nickon. Il me connaît. Est-il de garde avec vous ce soir ?

— Oui, grogna un des hommes en le scrutant d'un air belliqueux. Et après ?

— Menez-moi jusqu'à lui. Mais d'abord, laissez-moi regarder cet homme.

Il se mit lentement debout et les gardes s'approchèrent davantage, l'arme toujours levée. André les ignora et se pencha sur son adversaire terrassé, tendant la main pour trouver son pouls sous sa mâchoire. Il semblait puissant et régulier. Ce fut à ce moment-là que la lune apparut de nouveau, éclairant le visage de l'homme qui avait tenté de le tuer et peut-être assassiné Isaac Comnène. C'était Dorville, le chevalier français avec qui il avait eu une altercation le jour même. Plus intrigué que jamais, André se redressa et écarta de la main l'épée menaçante d'un des gardes.

— Venez, dit-il. Il faut que je parle tout de suite à Nickon. L'un de vous peut maintenir son arme sur moi si vous craignez que j'essaie de m'enfuir, mais je veux que les deux autres restent ici et surveillent cet homme de près. Je le soupçonne d'avoir assassiné l'empereur de Chypre que vous êtes censés protéger. Je l'ai vu qui se faufilait à votre insu à travers vos patrouilles, il venait du pavillon. Jusqu'à ce que nous sachions ce qu'il faisait là, maintenez-le à cet

endroit, sur le sol et sous bonne garde. Et s'il tente de fuir, attachez-le. Maintenant, que l'un de vous me conduise auprès de Nickon.

Ils trouvèrent Nickon entouré de gardes avec qui il discutait avec animation, et le mystère s'épaissit encore. St. Clair interrompit la querelle des gardes, rappela à Nickon qui il était et ce dont ils avaient parlé plus tôt ce jour-là, puis il révéla sur-le-champ les soupçons qu'il entretenait envers son prisonnier, mais le regard de mécontentement incrédule sur le visage du garde infirma rapidement ses suppositions et il s'interrompit au milieu d'une phrase.

— Isaac n'est pas mort, grommela le garde, il est parti à toute allure avec ses gens en direction des montagnes. En partant, il a renversé deux de mes gardes et a tué l'un d'entre eux, un des meilleurs. Mes gars ne s'attendaient pas à être frappés par-derrière… en particulier par des gens qu'ils protégeaient. Je ne sais pas ce qui se passe, mais je vais dépecer ce damné Chypriote si jamais je pose de nouveau les yeux sur lui.

André pointa le pouce par-dessus son épaule.

— J'ai un prisonnier là-bas, un chevalier français. Je l'ai attrapé pendant qu'il fuyait tes gardes en sortant de ce pavillon. Deux de tes hommes le détiennent maintenant, et je veux que tu l'amènes devant le roi. Je sais qui il est. Ce serait une mauvaise chose pour nous s'il s'échappait. Il pourrait disparaître dans les montagnes aussi vite qu'Isaac, et nous pourrions ne jamais le rattraper. Je ne sais pas ce qui se passe ici, mais cet homme en détient certainement la clé, alors Richard voudra l'interroger. Avez-vous fouillé le pavillon ? Es-tu sûr qu'Isaac est parti ?

Nickon émit un grognement de pur dégoût, puis grommela :

— Oui, j'en suis sûr. Nous n'avons pas eu le temps de mener une fouille minutieuse parce que les fils de putain se sont sauvés seulement quelques minutes avant ton arrivée, mais j'ai envoyé des hommes dans le pavillon aussitôt que ça s'est produit. Il n'y a pas de cadavres, pas de sang, mais je ne sais pas ce qui s'y trouve, ni ce qu'ils ont pu abandonner dans leur fuite. Tout ce que je sais, c'est qu'ils ont foutu le camp. Et à en juger par la vitesse à laquelle ils sont partis, ils ne reviendront pas. Le chevalier que tu as capturé est français, dis-tu ?

— Oui, c'est un des hommes que Philippe a laissés ici pour agir d'agent de liaison avec Richard.

— Dans ce cas, nous ferions mieux de le livrer au roi aussi vite que possible et de laisser aux bourreaux le soin de découvrir ce qu'il sait et ce qu'il faisait ici.

Nickon se tourna vers l'un de ses subordonnés et se mit à aboyer des ordres afin de rassembler ses hommes. Quatre d'entre eux furent chargés de rester sur place pour protéger le magnifique pavillon contre les pilleurs, une tente sur laquelle Richard serait fort heureux de mettre la main.

Richard était furieux. Il écouta avec une certaine perplexité le récit d'André relatant comment il avait intercepté le chevalier français, et sembla s'étonner encore davantage quand ce dernier décrivit la tentative d'assassinat de Dorville. C'est seulement à ce moment qu'il fit venir le Français sous bonne garde, et André sentit, tandis qu'il observait la scène d'un coin de la salle d'audience, que

le roi hésitait à croire en la culpabilité de l'homme. Toutefois, au fur et à mesure que progressait l'interrogatoire de Dorville, la patience du monarque, une vertu dont tous savaient qu'elle ne se manifestait la plupart du temps que durant de courtes périodes, fut mise à rude épreuve par l'arrogance du chevalier français.

Finalement, Richard s'emporta.

— Par les entrailles de Dieu, me prenez-vous pour un fou, sire ? rugit-il après avoir reçu une réponse dédaigneuse à une question directe. Essayez-vous de me ridiculiser ? Eh bien, vous allez découvrir que je déteste que des petits morveux qui se prennent pour Adonis se paient ma tête !

Il claqua les doigts à l'intention du capitaine des gardes, qui se tenait tout près.

— Emmenez cet homme au sous-sol et trouvez des réponses aux questions que je lui ai posées. Voyons si le fer rouge lui déliera la langue plus rapidement que des questions civilisées ont pu y parvenir.

Dorville changea vite d'attitude. Un seul contact de son épaule avec le fer rougi suffit à dissiper son air hautain, et la simple menace d'être défiguré avec le même outil le rendit aussitôt volubile. Comme Richard le souligna plus tard à André, l'homme déclara qu'il avait réussi son entreprise, qu'il ne pouvait rien y changer et que, en toute logique, il ne voyait aucun avantage réel à être défiguré ou mutilé après le fait. En conséquence, quand il eut rassemblé ses esprits et les morceaux épars de sa dignité, il se montra tout à fait franc à propos de ses actes, et il en éprouva même de la fierté.

Dorville était allé voir Isaac Comnène sous le couvert de l'obscurité, avoua-t-il, et lui avait raconté que Richard lui avait menti. Selon lui, le roi avait l'intention de revenir ce soir-là, pendant que les partisans de l'empereur dormaient, de les arrêter tous et de mettre Isaac aux fers. Il s'était délibérément servi de la terreur bien connue d'Isaac pour l'enchaînement, sachant qu'au moment où ce dernier entendrait le mot « chaînes », il se précipiterait pour s'évader.

Le chevalier affirma qu'il n'avait agi que de sa propre initiative. Il n'avait, dit-il, aucune autre intention que d'aider son maître, le roi Philippe Auguste, à réaliser ses propres desseins en Outre-mer avec Conrad de Montferrat. En plongeant Richard dans un conflit incessant à Chypre, et en retardant ainsi le départ de la flotte anglaise, Dorville pensait accorder un délai supplémentaire à Philippe. Mais il avait agi seul, sans complice, disait-il. Il insistait pour affirmer que le roi Philippe n'était absolument pas au courant de ce qu'il avait projeté et accompli.

Richard écoutait, une main sous le menton, son coude reposant sur le bras de sa chaise. Quand Dorville eut terminé, il demeura immobile, réfléchissant à la teneur des aveux du chevalier français. Finalement, il se redressa et fixa le prisonnier de sous ses sourcils, le menton contre la poitrine.

— Ainsi, grogna-t-il, la voix dangereusement basse, vous m'avez remercié de mon hospitalité en jouant un double jeu au nom de votre maître… et vous m'avez lancé dans une guerre que je ne cherchais pas. Qu'il en soit ainsi, donc.

Vous passerez cette guerre entravé par les chaînes dont vous avez menacé Comnène. Deux paires de chaînes, je pense, à titre de récompense pour votre courtoisie et en symbole de ma reconnaissance.

Il leva le menton et plissa les yeux pour observer la réaction de Dorville.

— Vous croyez que je me moque de vous, n'est-ce pas, avec cette histoire de reconnaissance ? Ce n'est pas le cas. Si je n'étais pas reconnaissant, vous seriez en route en ce moment pour l'échafaud. En réalité, j'ai décidé d'être indulgent et de vous permettre de vivre un peu plus longtemps.

Son visage se fendit d'un minuscule sourire.

— Vous m'avez donné le prétexte parfait pour m'approprier l'étalon du juif. Il est beaucoup trop mal fagoté pour posséder une créature si magnifique, et je n'ai pas cessé de désirer ce cheval depuis la première fois où je l'ai vu.

— Monseigneur ? s'exclama l'un des hommes debout près de Richard d'une voix haut perchée et querelleuse.

Richard leva les yeux vers lui.

— Qu'est-ce qu'il y a, Malbecque ?

— Monseigneur, Isaac Comnène n'est pas juif. C'est un Byzantin.

Le visage de Richard s'empourpra de colère.

— Pas un juif ? Isaac n'est pas juif ? Êtes-vous fou, sire Malbecque ? Bien sûr que c'est un juif. Avez-vous déjà rencontré un Isaac qui ne le soit pas ? Vous devriez être honteux d'avoir même suggéré une telle ineptie. Évidemment que c'est un juif. Je l'ai su dès que j'ai posé les yeux sur lui. Tout en lui indique le juif, du nez crochu jusqu'aux cheveux crépus. Mais ça n'a pas d'importance. Quand il est venu ici, il a usurpé le trône, et maintenant je le lui reprends. La terre est fertile et nourrira bien nos armées. Les impôts qu'Isaac percevait contribueront à notre grande entreprise, et l'île elle-même servira de base pour nos incursions en Outre-mer… Voilà la raison de ma reconnaissance et de ma mansuétude, maître Dorville, parce que vous avez fait tomber toutes ces richesses entre mes mains, alors que je n'aurais pu me les approprier légitimement par d'autres moyens. Alors, songez à cela pendant votre détention… Pensez à tout ce que vous nous avez procuré, à moi et à mon armée, nous permettant d'écraser et de confondre votre maître mieux qu'auparavant.

Il claqua des doigts.

— Emmenez-le, et que je ne le revoie plus. Et n'oubliez pas, des menottes aux poignets et des fers aux pieds, deux paires de chaque. Allez.

Pendant que le prisonnier et son escorte quittaient la pièce, Richard convoqua un conseil de guerre et ordonna à sire Henry, en tant que maître d'armes, d'envoyer des messagers prévenir immédiatement ses conseillers. Puis, il se mit à converser avec son entourage, et André songea à profiter de l'occasion pour s'éloigner discrètement. Richard semblait en profonde conversation avec l'un des principaux barons anglais, alors André se mit au garde-à-vous, fit une révérence en direction du monarque, puis tourna les talons. Il n'avait pas fait trois pas que Richard le rappela. Il s'arrêta brusquement et se retourna.

— Monseigneur ?

Richard se leva et s'avança directement vers lui, posant une main sur son épaule, puis se pencha pour lui murmurer à l'oreille :

— J'ai entendu dire qu'il allait y avoir une forte pluie demain matin. C'est un de mes chasseurs qui me l'a dit, et je l'ai rarement vu se tromper dans ce domaine. Tu ferais mieux de prendre un chariot et des tentes.

— Monseigneur ? demanda André qui avait du mal à croire à ce qu'il venait d'entendre. Êtes-vous en train de me dire que je dois entreprendre cette expédition de chasse alors même que nous sommes en guerre ?

— Bien sûr. Que penses-tu devoir faire d'autre ? Je doute que nous ayons à livrer une bataille rangée demain matin dans les bois où vous chasserez. Laisse-moi te rappeler qu'Isaac n'a pas d'armée. À mon avis, il va se réfugier à Nicosie, bien qu'il puisse aller vers Famagouste, à l'est, en espérant y trouver l'un de ses navires. Dans la matinée, j'enverrai un escadron de galères qui l'y attendront s'il se décide à s'y rendre. D'une façon ou d'une autre, il ne représentera aucun risque pour toi ou tes protégées, mes deux dames… Ce qui me rappelle que je détiens sa fille en otage, sur l'instance même d'Isaac. Il faudra que je pense à ce que je vais faire d'elle…

Il y réfléchit pendant quelques instants, puis écarta l'idée d'un geste impatient de la main.

— Peu importe. Assure-toi de prendre des tentes et un chariot pour les transporter, de même que tout ce dont tu pourrais avoir besoin, y compris des hommes et des serviteurs au cas où vous devriez passer là-bas plus de temps que prévu. S'il pleut à boire debout et que les femmes soient trempées, elles pourraient rendre ta vie plus que misérable. Sèche-les, garde-les au chaud, fais en sorte qu'elles soient à l'aise, nourris-les bien…

La pause qui suivit sembla terriblement longue, puis il poursuivit :

— … et garde-les là-bas aussi longtemps que tu le pourras.

André sentit monter l'inquiétude en lui, imaginant déjà les problèmes auxquels il pourrait devoir faire face. Le roi continua :

— Tu auras droit à ma reconnaissance pour chaque heure supplémentaire que tu pourras m'obtenir. Oh ! et j'en ai discuté avec Étienne de Troyes ! Il comprend ma situation, et puisque tu n'as pas encore prononcé tes vœux pour adhérer à l'ordre, il a accédé à mes désirs, alors tu peux partir en bonne conscience. Voici venir ton père, je vais te laisser partir maintenant. Lui et moi avons beaucoup à discuter avant que les autres n'arrivent, et la conversation pourrait s'étirer. Pars en paix. Au revoir.

Il frappa l'épaule d'André du plat de la main et le congédia, tandis que le père et le fils, se croisant, échangèrent des sourires et des hochements de tête.

Quelques instants plus tard, André se retrouva de nouveau seul. Les doutes qui l'assaillaient et qu'il tentait d'analyser le plongèrent dans le découragement le plus profond. Le plus troublant d'entre eux relevait directement de ses obligations envers le roi et de sa loyauté envers l'ordre de Sion. Pour l'ordre du Temple en lui-même, le problème ne se posait pas, car son adhésion à cette organisation n'était qu'un écran derrière lequel il lui serait plus facile d'agir au

nom de la confrérie de Sion. Néanmoins, la culpabilité le rongeait à l'égard de Richard, son suzerain. Ce dernier ne devait jamais rien soupçonner à propos des véritables fidélités et croyances d'André. Depuis longtemps, il avait décidé de ce qu'il ferait le moment venu, toutefois, le caractère inéluctable de sa décision faisait de temps en temps monter en lui des sentiments de culpabilité.

Ces derniers jours, la question des femmes du roi le taraudait. Elle le remplissait à la fois de tentations et d'anticipation. Il n'éprouvait guère de culpabilité à cet égard, mais d'une certaine façon, il sentait et croyait qu'il aurait dû en ressentir. Les deux femmes étaient attrayantes, chacune à sa façon, et quelque chose en lui l'avertissait de manière criante de la possibilité d'une rupture de confiance.

Envers qui commettrait-il cette trahison si, de fait, il s'abandonnait aux élans encore vagues qui, jusqu'à récemment, flottaient paresseusement dans les plus profonds recoins de son esprit ? S'il cédait à l'attrait de la reine Bérengère, de qui trahirait-il la confiance ? Certainement pas de Richard. Il doutait que le roi pût s'en soucier. Son désir serait-il une trahison de la confiance de Bérengère, repoussée et à peine tolérée par un mari dont les agissements étaient contraires à la nature, et ridiculisée aux yeux du monde ? Avant qu'il ne la rencontre, on lui avait affirmé qu'elle n'était pas d'une grande beauté, et il devait admettre qu'au premier regard il avait trouvé cette affirmation exacte. Puis, avec une rapidité étonnante, il avait pris conscience de… son sourire, de la pureté de sa peau, de la perfection des traits de son visage. Il ne pouvait se rappeler à quel moment elle était devenue belle dans son esprit, même si cela c'était produit en quelques heures à peine…

Il en allait de même de la reine Jeanne. Il ne voyait aucune trahison dans le fait de l'imaginer entre ses bras, vêtue ou non. Cette femme était veuve, elle était une reine, et peut-être qu'à trente ans on eût pu dire qu'elle était dans la fleur de l'âge, aurait-il pensé quelques jours plus tôt en se fondant sur ces connaissances sommaires des femmes, mais elle n'était certainement pas encore vieille et n'avait à répondre de ses actes devant aucun homme.

Il se rendit compte tout à coup que ses réflexions avaient provoqué chez lui une érection ; il redressa le dos et les épaules, secouant la tête d'un côté et de l'autre, comme pour repousser ces images, à la façon dont un chien se débarrasse de l'eau sur son pelage. Il allait devenir un chevalier du Temple et, quelle que fût l'importance qu'il attachait à cette distinction, il devait tenir compte de certaines considérations. Son honneur était en jeu. S'il devenait un Templier, alors il devrait prononcer les vœux. Deux d'entre eux constituaient des variantes de ceux qu'il avait déjà formulés quand il s'était joint à l'ordre de Sion : le vœu d'obéissance totale à son maître et à ses supérieurs, et celui de ne posséder pour lui-même aucun bien matériel, mais plutôt de tout mettre en commun avec ses frères au sein de l'ordre. Seul le troisième vœu, celui de chasteté, serait tout à fait nouveau pour lui. Celui-là le préoccupait bien davantage que les deux premiers. S'il n'en avait tenu qu'à lui, il n'aurait jamais envisagé de prononcer un pareil serment. Il était obligé de le faire, et il le ferait. Mais cette pensée rendait

impensables ses rêveries à propos des dames du roi. S'efforçant d'évacuer de telles pensées de son esprit, il se dirigea vers le port et sa couchette, à bord du navire.

Malgré ses doutes déchirants devant ses responsabilités envers la nouvelle reine, sa loyauté et son devoir de vassal, et le conflit d'intérêts devant lequel il se trouvait quant aux diktats de la Règle du Temple, la vérité était qu'André n'avait aucun pouvoir sur ce qui lui arrivait. L'amorce de ce qu'il allait baptiser plus tard la « Guerre des femmes » lui avait complètement échappé le jour où, des mois plus tôt, plusieurs semaines avant qu'ils n'eussent quitté la Sicile, Richard avait passé un après-midi avec deux de ses compagnons les plus intimes : un superbe et héroïque jeune chevalier flamand du nom de Gauthier d'Yquiem, et un jeune archidiacre brillant, acerbe et corrompu, Jean-Luc Sonorac – un dominicain tout à fait fanatique portant épée et armure, qui était également l'adjoint et le conseiller personnel du vieil évêque d'Évreux. André n'était pas au courant de cette rencontre, et n'en serait jamais informé, mais elle s'était produite le lendemain de l'arrivée grandiose et inattendue d'Aliénor d'Aquitaine en Sicile, accompagnée de la princesse et future reine, Bérengère. Si St. Clair avait eu la possibilité d'entendre ce que se dirent les trois hommes cet après-midi-là, il en aurait été renversé, mais il aurait également été sur ses gardes, ce qui, par la suite, aurait pu donner à sa vie une tournure fort différente.

Ce jour-là, l'archidiacre avait interrompu les ébats de Richard et de son amant du moment, Yquiem. Alors qu'il approchait à grands pas de la chambre à coucher du roi, Sonorac avait sifflé bruyamment afin de donner aux deux hommes le temps de se rhabiller si cela était nécessaire. Toutefois, il arrivait à point nommé. Quand il pénétra dans la pièce, les deux hommes étaient vêtus, bien que de manière sommaire, et nonchalamment assis sur des chaises, buvant du vin glacé de Bourgogne. Richard se contenta de lui faire un signe de tête, peu étonné de le voir, et Sonorac leur sourit à tous deux avant de se diriger vers une petite table et de se verser un gobelet de vin jaune pâle, avant de se retourner, de brandir son gobelet et de boire à leur santé.

— Je suppose que vous passiez un agréable moment ensemble ? dit-il en avalant lentement une longue gorgée de vin, puis en tendant une fois de plus son gobelet vers Richard. J'ai vu votre mère, mon suzerain, en venant ici. Comme elle le fait toujours, elle s'assurait que tous remarquent sa présence en chevauchant dans un carrosse ouvert, avec l'autre femme. Que comptez-vous faire à propos d'elle ?

— Que peut faire un fils fidèle à sa mère ? L'incarcérer comme son père l'a fait ? Je vais traiter avec ma mère le moment venu.

— Et c'est ce que vous devriez faire ; mais je parlais de l'autre, la vache sacrificielle.

Richard renifla et eut un demi-sourire.

— Fais attention, Jean-Luc, tu risques de commettre un crime de lèse-majesté. Tu parles de la princesse de Navarre que ma mère a choisie pour devenir

ma reine… et je pourrais me sentir contrarié si je pensais que tu rabaissais une telle dame.

— Oui, je suis certain que vous le pourriez, répondit Sonorac, son ton et sa posture montrant qu'il n'était nullement intimidé. Mais vous n'avez pas répondu à ma question. Qu'allez-vous faire d'elle ?

— J'imagine que je devrai probablement l'épouser.

Ces paroles, énoncées d'une voix ferme et sans aucune hésitation de sa part, laissèrent ses deux compagnons bouche bée pendant un moment. Comme d'habitude, ce fut Sonorac qui reprit contenance le premier, choisissant minutieusement ses mots et les prononçant d'une voix monocorde.

— Vos paroles semblaient… convaincantes, mon suzerain. Était-ce votre intention ?

— Tu veux dire, en tant que ton suzerain ou en tant qu'homme ordinaire ? Dans un cas comme dans l'autre, c'était mon intention. Ma mère et moi avons longuement discuté hier soir et, pour la première fois de ma vie, j'ai trouvé que ses paroles avaient du sens. Elle a aussi réussi à me surprendre énormément – une chose que je croyais que ma déesse de mère ne parviendrait jamais à refaire – et elle m'a coupé l'herbe sous le pied quand j'ai cherché à me plaindre de son intervention. Bref, elle m'a fait comprendre que je n'avais pas le choix… et qu'en fait, ce serait grandement à mon avantage d'épouser Bérengère et de supporter ce fardeau…

— L'épouser ? Mais ça signifierait que vous devriez coucher avec cette vache !

Le jeune Yquiem était outré, ne tentant même pas de dissimuler la jalousie que cette idée lui inspirait. Richard sourit en inclinant la tête de côté.

— Oui, il le faudra, pendant quelque temps. Ma mère, que Dieu bénisse sa vieille âme perverse, m'a montré une façon de résoudre ce dilemme.

— Votre mère a fait ça ?

— Oui, elle l'a fait, et pourquoi pas ? Elle est aussi humaine que nous tous, et encore plus dans ses fragilités sensuelles. Elle me connaît bien, elle connaît mes… goûts, ajouta-t-il avec un demi-sourire en regardant Yquiem dans les yeux avant de se tourner vers Sonorac, mes marottes et mes penchants sexuels… Elle aimerait les appeler mes faiblesses, mais ne le fait jamais, et je trouve que c'est très diplomate de sa part. Elle n'a nullement compris l'importance de Philippe… mon Philippe, je veux dire… mon fils. Pas du tout.

Sonorac écarquilla les yeux et ses sourcils se soulevèrent, tandis que le visage d'Yquiem prenait un air ébahi. Sonorac se racla la gorge.

— Vous voulez dire qu'elle pense…

— Elle ne fait pas que le penser, Jean-Luc, elle y croit absolument. N'est-ce pas là un exemple classique de vœu pieux ?

Richard tourna les yeux vers Yquiem qui s'était penché vers l'avant, son expression plus féroce qu'auparavant alors qu'il tentait de comprendre ce qu'il entendait, et le roi se souvint à quel point le chevalier était jeune, et qu'il n'était devenu un des favoris que depuis peu.

— Tu sais que j'ai un fils bâtard, Gauthier, n'est-ce pas ?

Le jeune homme secoua la tête, de toute évidence abasourdi, et Richard poursuivit.

— Eh bien, c'est le cas ! Il s'appelle Philippe, ainsi nommé comme une épée à deux tranchants en l'honneur de Philippe Auguste, et le monde entier, y compris ma mère adorée, croit qu'il est vraiment de moi. Seuls Sonorac et la mère du garçon, et maintenant toi, connaissez la vérité. J'ai fait en sorte qu'on me voie avec la dame et qu'on ait l'impression que je lui faisais la cour. Quand elle a donné naissance, j'ai reconnu l'enfant comme étant mon bâtard.

— Mais…

Le jeune homme ne trouvait pas les mots pour exprimer sa pensée, et le roi eut pitié de lui.

— Mais… il ne l'est pas… ? C'est exactement ça.

— Mais pourquoi ?

Richard se redressa sur son siège et hocha la tête pour indiquer que la chose avait peu d'importance.

— Parce que c'était nécessaire. Les gens… le monde ordinaire, les mal fagotés… exigent que leurs héros se comportent de manière héroïque au lit tout autant que sur le champ de bataille. Le fait de se montrer héroïque au lit, dans ce sens primaire et dépourvu de noblesse, exige la séduction des femmes et l'accouplement avec des personnes de sexe opposé. Les classes inférieures ne comprennent rien à la véritable amitié entre hommes, ou à l'amour ineffable entre combattants nobles. C'est pourquoi j'ai dû prendre délibérément des mesures pour faire taire les rumeurs. D'où une aventure avec une jeune femme de la région de Cognac – un endroit suffisamment éloigné des lieux que je fréquente normalement pour servir admirablement mes objectifs – et, en conséquence, la naissance d'un joli garçon.

Yquiem avait maintenant les yeux écarquillés d'admiration hésitante.

— Et alors, vous… Comment avez-vous pu ? Ce doit avoir été épouvantable.

— La pensée l'était, cher garçon. Mais le stratagème a été imaginé par Jean-Luc ici présent, notre cher Sonorac, et il était vraiment digne d'un ecclésiastique. Je me suis contenté de lui laisser organiser les détails, et il a embauché un autre homme pour chevaucher la jument – un jeune chevalier sans le sou à la réputation immaculée, qui a admirablement bien fait son travail contre de fortes sommes d'argent, puis a disparu, me laissant revendiquer la paternité de mon fils. Tout le monde était heureux du dénouement : la mère, génitrice arrogante d'un héritier reconnu de mon nom et de mes titres, est maintenant riche et indépendante, et s'il m'arrivait de le souhaiter, je pourrais présenter devant les foules un symbole vivant de ma virilité, de ma sexualité et de mon amour des femmes.

— Mais qu'en est-il du véritable père ? Ne craignez-vous pas qu'un jour il puisse refaire surface et défendre sa cause, s'il découvre la vérité ?

Le sourire de Richard s'était élargi.

— Pourquoi ferait-il une telle chose ? Qu'y gagnerait-il que la perte de tout ce qu'il possède, y compris sa propre tête ? De plus, le pauvre homme a eu un accident mortel peu après avoir réussi sa mission. Une chute de cheval, m'a-t-on dit.

Sonorac, qui connaissait tous les détails de l'histoire, avait commencé à arpenter la pièce, les bras croisés sur la poitrine et le menton incliné, pendant qu'il songeait à l'étonnante révélation de Richard.

— Alors, dit-il, coupant presque la parole à Richard, devons-nous croire que votre mère vous pense réellement capable d'engendrer un enfant – un autre enfant ?

Richard haussa ses larges épaules.

— Apparemment, oui. Elle semble m'en croire capable et je pense qu'elle le croit réellement.

— Je trouve cela… étonnant.

— Moi aussi, mais c'est ce qu'elle a choisi de penser ; toutefois, qu'elle y croie ou non n'a pas d'importance. Elle veut que moi, son fils préféré, j'exerce la succession à titre de roi d'Angleterre et, pour que cela soit fait de la meilleure manière possible, elle est convaincue que je dois prendre une reine. Et elle a raison. Je ne peux le lui reprocher, parce que c'est la simple vérité… L'opinion du peuple, encore, cette horde malodorante qui réclame la vertu à grands cris. Il importe peu aux yeux d'Aliénor que j'abhorre les femmes et leur sexualité béate et débridée. Elle considère la paternité comme un devoir royal que je dois accomplir, et c'est tout. C'est pourquoi elle a pu se convaincre que j'avais réellement engendré ce marmot avec la vache de Cognac. Mais aussi bercée d'illusions soit-elle, elle a soigneusement choisi Bérengère comme étant la personne la plus susceptible d'être… accommodante, dirais-je. Oui, accommodante en ce qui concerne mes… penchants personnels…

Richard se leva, prit une tunique pourpre sur le dossier d'une chaise et l'endossa. Mais au moment où il allait en attacher les cordons sur sa poitrine, il baissa les yeux et fronça les sourcils. Tout le devant du vêtement était couvert de poils de chien. Il émit un grognement de dégoût et tenta en vain de les balayer du plat de la main, mais il dut bien vite accepter l'inévitable et commença à les enlever un à un.

— Je me souviens avoir rencontré Bérengère une fois, il y a des années, dit-il concentré sur ce qu'il faisait. J'ai participé à un tournoi dans le royaume de son père, et je l'avais trouvée amusante à cette époque. Elle était fort jeune et avait un sens de l'humour très particulier qui m'attirait… Je dois l'avoir mentionné à ma mère quelque temps après mon retour… Lui avoir dit que j'avais apprécié la compagnie de la gamine… parce que, de toute évidence, elle a gardé l'information quelque part dans sa mémoire alambiquée. Je la vois d'ici prendre note de ce renseignement : Bérengère de Navarre, une épouse pour Richard.

Il se débarrassa d'un dernier poil, puis attacha les cordons de sa tunique et se tourna vers Yquiem, puis vers Sonorac.

— Voilà. C'est mieux ? demanda-t-il. De toute façon, elle est plutôt quelconque et de nature complaisante, d'après ma mère. Aliénor a affirmé qu'elle avait de bonnes manières et une bonne éducation, mais qu'elle n'était pas belle – pas même, m'a-t-elle dit, aux yeux des hommes qui aiment les femmes. Le mariage semble être passé à côté d'elle sans la voir… Donc, selon ma mère, elle fera une épouse loyale et reconnaissante qui ne me causera pas de problèmes. Je peux seulement supposer qu'elle voulait dire sexuellement.

— Comment votre mère pourrait-elle savoir cela ? demanda Sonorac, sceptique. Personne ne peut prédire ce que fera une femme à un quelconque moment. Pas même une autre femme.

— C'est vrai, Jean-Luc, mais malgré cela, c'est ta nature de prêtre qui s'exprime en réagissant par la désapprobation.

Richard saisit une grappe de raisins noirs sur un plateau sur la table et la fit sauter pensivement dans la paume de sa main, avant d'en choisir un grain et de le lancer dans sa bouche. Il le mâcha en le savourant, puis l'avala avec un claquement de langue satisfait.

— Succulents raisins… En vérité, il y a une autre raison pour laquelle Aliénor a choisi Bérengère, et il s'agit d'une initiative empreinte de cette brillante logique qui a rendu ma mère célèbre, tout au cours de sa vie, pour son génie politique… C'est aussi une raison qui a davantage d'attraits à mes yeux parce qu'il s'agit justement d'une question politique. J'ai d'innombrables problèmes en Gascogne, et je n'ai pas le temps de les résoudre.

Il brandit la grappe de raisins, la tenant par la queue pour illustrer le nombre incalculable de problèmes dont il parlait, puis la remit sur le plateau.

— La région entière – toute la Gascogne – est un repère de voyous et de traîtres. Il se prennent pour des propriétaires terriens, pour des nobles, mais ce ne sont que des brigands qui n'ont aucune affection pour l'Aquitaine, et encore moins pour moi ou ma maison, qu'il s'agisse de celle des Plantagenêt ou des Poitiers. À l'est de la Gascogne se trouve Toulouse, à la fois une ennemie de la Gascogne et la mienne. Le fait qu'il n'existe aucun lien d'amitié entre Toulouse et la Gascogne est la seule chose qui les empêche de se rebeller ensemble contre moi… Et Dieu seul sait combien de temps cette situation durera avant qu'un jeune seigneur de guerre brillant et avide conçoive les possibilités qu'engendrerait cette alliance, malgré les difficultés qu'il y aurait à forger un tel lien. Quoi qu'il en soit, cela se produira un jour… ce n'est qu'une question de temps et de circonstances… Et ça se produira probablement plus vite que nous ne pourrions le croire… Mais ma chère mère, qui aime tout contrôler, m'a donné les moyens d'éliminer cette menace.

Il marqua une pause pour rassembler ses idées, puis poursuivit d'une voix plus forte :

— Qu'en pensez-vous ? Si j'épouse la princesse Bérengère, elle aura droit à toutes mes terres et à toutes mes possessions en Gascogne.

Il sentit plutôt qu'il ne vit ses auditeurs se raidir de surprise en entendant ses paroles, mais il les ignora et continua :

— Vous pourriez vous demander pourquoi… mais vous devriez plutôt ignorer l'apparente folie de la chose et réfléchir aux avantages d'un tel changement. La frontière sud de la Gascogne constitue la frontière nord des territoires sur lesquels règne le père de Bérengère, Sanche VI, roi de Navarre. C'est un homme raisonnable au caractère fort, un roi puissant doté d'une armée expérimentée qui, pendant des années, a combattu les Maures à Grenade, au sud de ses terres. Si sa fille obtenait des droits sur la Gascogne, Sanche s'assurerait que celle-ci et la Navarre demeurent unies contre Toulouse, matant ainsi les bandits gascons au nom de sa fille et créant une solide zone de protection entre l'Aquitaine angevine et ses voisins de l'est.

— C'est concis et logique, fit Sonorac en inclinant la tête, et je constate que même Gauthier comprend cela, alors l'aspect politique de la chose ne me cause aucun souci. Je m'inquiète seulement à propos de ce dont nous avions commencé à discuter tout à l'heure, à savoir la réalité physique de la relation – ce qu'on pourrait appeler la réalité charnelle. Vous êtes toujours le même homme, celui qui ne pouvait supporter l'idée de copuler avec la fille de Cognac, la veuve Célestine, même si elle était assez séduisante pour plaire à n'importe quel homme qui aime ce genre de choses… Pensez-vous que ce sera différent maintenant, avec cette Bérengère ? Allez-vous faire l'acte avec elle ? Pourriez-vous la désirer de manière assez convaincante pour demeurer… résolu ?

— Par les entrailles du Christ, non ! répondit Richard d'un air offensé. Bien sûr que j'en serais incapable. C'est une femme, n'est-ce pas ? Comment alors pourrais-je la désirer ou, pire, demeurer résolu, comme tu dis ? Même si je le pouvais, cela pourrait nuire à ma capacité de l'être avec vous deux, mes agneaux, et jamais je n'accepterais une telle chose… Non, je vais simplement faire en sorte que ma complaisante reine ait toujours sous la main quelqu'un qui s'occupera de la garder heureuse.

— Dieu du ciel, Richard, vous ne pouvez pas faire ça ! s'exclama l'archidiacre, que cette simple idée scandalisait. Dieu sait que je ne me soucie guère des femmes, mais elle sera reine d'Angleterre. Vous ne pouvez pas faire de votre reine une putain seulement pour satisfaire vos propres besoins.

— Pourquoi pas ? Ce sont toutes des putains après tout, n'est-ce pas ? Je t'ai entendu le répéter au moins une centaine de fois. Mais je t'ai déjà dit, Jean-Luc, que ma mère avait affirmé qu'elle était complaisante… Et ma mère n'emploie jamais de tels mots, à moins qu'ils ne traduisent exactement sa pensée. À mon avis, tant que Bérengère aura un amant convenable, suffisamment ardent pour satisfaire sans relâche ses désirs sexuels, elle demeurera complaisante. En fait, elle pourrait fort bien avoir des goûts qui nous scandaliseraient… Peut-être est-elle une disciple de Sappho, aussi attirée par son propre sexe que nous le sommes par le nôtre. Je ne la connais pas suffisamment bien pour en juger, mais je vous promets que ça arrivera, et à ce moment, je ferai tout ce qui sera en mon pouvoir pour qu'elle demeure heureuse et satisfaite.

— Sans coucher vous-même avec elle…

Richard tourna de nouveau les yeux vers le jeune chevalier inquiet et secoua la tête en souriant.

— Gauthier, Gauthier… Que puis-je te dire pour te convaincre que ta jalousie, bien que flatteuse, est déplacée ? Je n'ai nullement l'intention de coucher avec elle, ni avec n'importe quelle autre femme, je te le jure.

Yquiem cligna les yeux puis fronça les sourcils, visiblement dérouté par ce qu'il venait d'entendre, soupçonnant vaguement que, en raison de son hostilité à l'égard des femmes, il avait pu omettre une référence voilée à d'autres hommes. Cependant, Sonorac avait déjà repris la parole.

— Richard, je n'aime pas ça. Cela ne fonctionnera pas aussi bien que votre dernier stratagème.

— Bien sûr, Jean-Luc. C'est exactement la même situation.

— Non, sire, ce n'est pas le cas. À l'époque, vous n'étiez qu'un personnage orgueilleux, se vantant sans vergogne de ses conquêtes. Vous étiez le protagoniste, le héros de la pièce, dans la tradition des Grecs anciens. La femme était issue de la noblesse, mûre mais inconnue, une veuve de guerre, et le sire qui a servi d'étalon était un moins que rien impécunieux jouant un rôle silencieux et invisible… Mais les choses sont différentes maintenant. Tout est différent. Vous êtes devenu roi d'Angleterre, vous partagez le commandement d'une grande et sainte expédition, et la femme en question sera votre épouse, la reine d'Angleterre. La possibilité d'une catastrophe est tout simplement trop grande. Un scandale de cette envergure pourrait vous valoir l'excommunication, si le fait devenait public… Je vous rappelle vos propres observations d'il y a quelques instants sur la horde malodorante du peuple. Il pardonnera à un roi héros de grands péchés héroïques, mais ce dont on parle maintenant n'en est pas.

— Ah !

Richard, qui venait tout juste de s'asseoir, bondit sur ses pieds et traversa la pièce jusqu'à l'âtre devant lequel il se tint penché un moment. Puis il se redressa et se tourna vers ses deux compagnons.

— Il n'est question ni de pardon ni de possibilité de scandale. Tout est organisé. Je connais déjà l'homme qui deviendra son amant parce que je l'ai moi-même choisi, et il sera parfait. Il n'a jamais posé les yeux sur elle, ni elle sur lui, et il est tout à fait inconscient de ce que j'ai prévu pour lui, mais il est bien prédisposé et elle le sera bientôt elle aussi. Je vous promets qu'ils agiront comme je l'entends.

Une grimace se dessina au coin de la bouche de Sonorac.

— Et ensuite ? Combien de temps cette intrigue amoureuse durera-t-elle et comment la garderez-vous secrète ? Que ferez-vous de cet homme, quand elle sera terminée ? On peut toujours organiser une mort accidentelle, mais ce ne sera pas aussi facile qu'auparavant. Nous vivons dans une petite communauté, de nos jours, et partageons les mêmes abris de toile. Il faudra peu de temps avant qu'on remarque les morts et les disparitions. Et la reine elle-même pourrait se mettre dans tous ses états si elle tombait réellement amoureuse de son amant. Qui est cet homme que vous avez choisi et quel rang est-il susceptible d'occuper ? Tous les

yeux seront tournés vers la reine, chaque jour, et elle sera constamment en compagnie de femmes – votre sœur Jeanne et votre mère surtout – et entourée d'une armée d'hommes.

— Peu importe ! Ma sœur, je peux m'en occuper, et ma mère sera partie d'ici dans moins d'une semaine, en route pour Poitiers et la France. Tu as ma parole à ce sujet, mon ami. Elle a beaucoup à faire là-bas en son propre nom, et j'ai moi-même beaucoup de travail à lui confier. Aliénor sera heureuse de vaquer de nouveau à ses occupations quand j'aurai promis d'épouser la gamine. Et en ce qui concerne l'armée, elle verra ce que je veux qu'elle voie.

Sonorac fit mine de ne pas entendre cette dernière phrase.

— Pourquoi votre mère devrait-elle croire votre promesse ? Vous n'avez jamais déployé de grands efforts pour épouser Adélaïde, et vous étiez fiancés…

— Fais attention à tes paroles ! gronda Richard.

Sonorac, rougissant, se tut à l'instant, comprenant qu'il avait failli commettre une offense grave.

— Pardonnez-moi, mon suzerain.

Richard répondit comme si Sonorac n'avait pas parlé.

— C'était le souhait d'Aliénor, son idée, alors elle ne doutera jamais de ma détermination à l'accomplir. Elle a réglé le problème d'Adélaïde pour moi, aussitôt après sa libération, en retenant la catin prisonnière dans une tour, là-bas à Rouen, et m'a épargné une querelle avec Philippe, à ce sujet tout au moins. Maintenant, quand je lui dirai que je vais me conformer à ses désirs, elle va croire que je vais bondir sur mon cheval pour aller exécuter mon devoir envers mon peuple et engendrer un héritier.

— Oui, il y a ce problème aussi. Reconnaîtrez-vous ce bâtard également ?

Richard regarda Sonorac comme si ce dernier était soudain frappé de démence.

— Bien sûr que je vais le reconnaître ! C'est ce qui est fondamental dans l'exercice. Mais celui-là sera un héritier légitime – ce ne sera pas un bâtard – et un héritier exige qu'on s'occupe de lui, n'êtes-vous pas d'accord ?

— Oui, mais… ce ne sera pas votre enfant… je veux dire, il ne sera pas de votre sang et il sera roi d'Angleterre un jour, et peut-être même roi de Navarre. Qui sait quel statut il pourrait atteindre ?

— D'accord, ce sera mon fils et mon héritier reconnu, alors il pourrait atteindre un rang fort élevé. Mais croyez-vous réellement que je devrais me préoccuper du fait qu'il soit ou non de mon sang royal, ce sang qui, mélangé à celui de mes parents, s'est vicié et m'a nui pendant ma vie entière ? Il s'agit là d'un mélange concocté en enfer et que l'enfer a recraché, mon ami ; la même abomination qui anime mon inutile frère Jean, puisse-t-il se décomposer vivant. Il vaudrait mieux que la lignée s'éteigne avec moi, quel que soit le lieu ou le moment où cela se produira, et qu'un homme au sang neuf, sans souillure, continue de régner sur l'Angleterre après ma mort. Je connais déjà celui dont le sang remplacera le bouillon qui souille mes veines, et c'est un bon jeune homme, plein de noblesse et non corrompu – du sang propre, neuf, pour régner sur une

contrée propre et neuve. Qu'il en soit ainsi. Je n'ai aucun regret à ce sujet, ni n'en aurai jamais. En conséquence, conservez votre confiance en moi et en mon jugement, qui ne vous a jamais fait défaut jusqu'ici et, si vous le voulez bien, nourrissez une nouvelle confiance en Dieu qui m'a inspiré en cette matière.

Sonorac haussa les épaules et acquiesça.

— D'accord, si c'est ce que vous souhaitez, mais j'ai une dernière question, dit-il avant de marquer une pause.

Quand il vit que Richard attendait, il poursuivit :

— J'aimerais malgré tout savoir comment cela se terminera parce que je crains le pire. Où ira cet homme et comment négocierez-vous avec lui ?

— Il ira à la guerre, comme nous tous, et il se pourrait bien qu'il meure là-bas. Mais même s'il survit, nous n'entendrons plus parler de lui. Il a l'intention… de joindre les rangs d'un des ordres.

Si quelqu'un avait demandé à Richard à ce moment pourquoi il avait choisi de donner une réponse imprécise, il n'aurait pu le dire ; tout à coup, il lui avait semblé politiquement astucieux de dissimuler au moins une partie de l'identité de son futur remplaçant, même devant des amis aussi intimes que ces deux-là, et c'est pourquoi il se retint de prononcer le nom et d'évoquer le statut de Templier d'André St. Clair, l'homme qu'il avait choisi pour engendrer un fils avec Bérengère.

Chapitre 18

Le matin suivant était gris et lourd de nuages qui remplissaient le ciel d'un horizon à l'autre, mais les deux reines étaient aux écuries à l'heure prévue, un chasseur par personne en guise d'escorte. Comme Richard l'avait annoncé, toutes deux avaient revêtu des tenues de circonstance, et il était pour ainsi dire impossible de les distinguer des hommes qui les entouraient. Elles se comportaient également comme les hommes à cette heure du matin, se déplaçant en silence, le visage impassible, évitant les conversations jusqu'à ce qu'elles soient complètement réveillées et prêtes pour la venue d'un nouveau jour.

André les observa d'un air amer tandis qu'elles vérifiaient leur selle. Ni l'une ni l'autre ne chercha son regard, et malgré lui, il éprouva un sentiment d'admiration devant la compétence avec laquelle elles se concentraient sur la vérification des attaches, des sangles, de la sellerie et des étriers. Même la féminité exubérante de Bérengère était imperceptible ce matin-là, absente tout autant que les artifices de sa féminité et du badinage amoureux, les volants, les voiles et les vêtements drapés qu'elles portaient en tant que femmes. Toutes deux étaient des aristocrates, les filles de leurs pères, impérieuses et confiantes, nées pour la chasse et tout à fait à l'aise dans de lourdes bottes à hauteur de genoux, des culottes et des tuniques de cuir, et des manteaux de voyage aux couleurs ternes, faits de laine cirée, qui les recouvraient entièrement. Chacune portait un carquois de flèches et un lourd arc court ; un chasseur avait pour fonction de transporter des lances et des armes supplémentaires, mais ni Jeanne ni Bérengère ne semblait accorder la moindre attention aux serviteurs silencieux.

Deux robustes chevaux de trait étaient attelés au chariot qu'André avait réquisitionné la veille sur l'ordre du roi et qui patientait à l'extérieur des écuries, recouvert d'une toile de cuir finement tanné, installée en forme de dôme et attachée à des anneaux sur les côtés de la carriole. Le fond était tapissé de tentes de cuir enroulées sur elles-mêmes, de lourds tissus superposés et de volumineux ballots qu'André n'avait pas encore examinés, bien qu'il supposât qu'il s'agissait là des couvertures supplémentaires qu'il avait demandées. Plusieurs coffres s'y trouvaient aussi et, même s'il ne savait absolument pas ce qu'ils contenaient, il supposa qu'il s'agissait des objets personnels des femmes, apportés en cas de besoin. Trois domestiques de Jeanne occupaient le véhicule, le plus âgé était son intendant depuis des années, un Sicilien à l'air taciturne connu seulement sous le nom de Ianni. André avait eu la vague impression que c'était Ianni qui avait pensé à emporter les coffres. Un deuxième chariot, plus gros, tiré par quatre chevaux, était occupé par une équipe de bouchers sous la supervision d'un maître

cuisinier. Ce véhicule et son équipage allaient nettoyer et transporter le produit de leur chasse, dépouiller et dépecer la viande et même en cuire une partie, au besoin, pour nourrir le groupe.

Les chasseurs allaient chevaucher jusqu'à l'orée d'un boisé clôturé, réservé à l'usage personnel d'Isaac, à une distance de moins de trois milles. Au-delà, ils pourraient soit chevaucher, soit marcher, selon les conditions du terrain et les proies disponibles. Ce pouvait être du petit gibier, des lièvres ou des daims, ou du plus gros, par exemple des chevreuils, des sangliers sauvages ou même des ours. André se rendit auprès de Sylvestre, le maître chasseur qui vérifiait les derniers préparatifs, parcourant des yeux les membres du groupe, un à un, et ne manquant aucun détail de sa liste de vérifications inscrite dans sa mémoire après tant d'années de semblable supervision. Du coin de l'œil, il vit André s'approcher et le dévisagea d'un air interrogateur.

— Tout est prêt ? demanda André.

L'homme inclina la tête sans dire un mot. André hocha également la sienne en guise de réponse.

— Parfait. Partons. Pensez-vous qu'il pleuvra beaucoup ?

Sylvestre prit la direction des écuries et André le suivit, songeant que le maître chasseur méritait bien sa réputation d'homme taciturne. Quand ils atteignirent la porte, ce dernier appuya une main contre un mur et leva la tête pour jeter un coup d'œil au ciel nuageux.

— Le problème avec des nuages comme ceux-là, dit-il d'une voix basse, c'est qu'on ne peut jamais dire ce qu'ils vont faire.

C'est une couverture épaisse, alors il y a peu de chances que le soleil la traverse… Pas avant midi, en tout cas. Mais elle est élevée aussi, alors il n'y a pas non plus de danger qu'il pleuve dans l'heure qui vient. Ça dépendra de la volonté des dieux du vent. S'ils décident de souffler dans la bonne direction, nous pourrions chasser tout l'après-midi au soleil… S'ils décident le contraire et soufflent de l'autre côté, nous pourrions tous nous noyer en essayant de revenir à la maison.

Il jeta un coup d'œil vers André.

— Votre avis est aussi valable que le mien. Mais c'est votre chasse.

André marmonna, puis inclina la tête, grimaçant et regardant par-dessus son épaule pour s'assurer que personne n'était arrivé derrière eux pour écouter ce qu'ils disaient.

— Eh bien, nous n'avons jamais eu le choix d'y aller ou non ! Le roi a insisté pour ne pas avoir les femmes dans les jambes aujourd'hui, alors allons-y.

— Maître St. Clair, avez-vous l'intention d'annuler notre sortie ?

C'était la voix de Jeanne, et elle résonnait clairement, froide et impérieuse, depuis les profondeurs des écuries. André se retourna lentement, se forçant à afficher un grand sourire.

— Non, milady. Je ne faisais que prendre connaissance de la température auprès de maître Sylvestre. Nous sommes tous prêts et, naturellement, le temps est entre les mains de Dieu, alors veuillez vous mettre en selle. Nous partons.

Quelques instants plus tard, ils filaient sur la route pavée menant aux portes de la ville. Le groupe principal, formé de Jeanne, de Bérengère, des deux chasseurs, d'André et de Sylvestre, chevauchait devant les autres. Ensuite venait l'escorte militaire, dont la présence relevait davantage de l'étiquette et du protocole que de la protection. Il s'agissait d'une brigade de douze piquiers en armure dirigée par un sergent et un porteur d'étendard responsable de la bannière au lion rampant de Richard. Derrière eux et fermant la marche venaient les deux chariots. Les yeux d'André sans cesse en mouvement cherchaient à repérer des signes d'activité militaire tandis qu'ils se déplaçaient, mais bien qu'il vît des soldats aller ici et là d'un air affairé, aucune indication ne lui permit de subodorer des préparatifs à grande échelle en vue d'une guerre ou même d'une bataille. Si quelque chose d'important se préparait, cela ne se produirait que plus tard dans la journée.

Il cessa de surveiller les dangers éventuels et se concentra sur la tâche qu'on lui avait confiée.

Au milieu de la matinée, la chasse allait bon train depuis un moment et André était impressionné par l'habileté des deux femmes. Parcourant la forêt dès le début de la chasse, se déplaçant lentement dans la brume et la rosée entourant un bouquet d'arbres, Jeanne s'était soudain immobilisée, faisant signe à ses compagnons de garder le silence. André, accroupi à sa droite et légèrement en retrait, avait imperceptiblement tourné la tête pour regarder Sylvestre qui s'était arrêté et le dévisageait. L'homme n'avait aucune idée de ce que Jeanne avait senti ou trouvé. Soudain, et dans un silence absolu, un superbe cerf s'était dressé sur ses pattes dans un amas de broussailles où il broutait. Il se tenait debout, attentif au moindre bruit, la tête penchée vers le nord, dans la direction opposée des chasseurs, prêt à bondir pour fuir. André se trouvait légèrement derrière l'animal, sur sa gauche, moins de quarante pas le séparant de Jeanne. Tout à coup, il commença à entendre les battements de son cœur, tandis qu'il résistait à l'envie de bouger, puis sentit dans une narine un chatouillement annonciateur d'un éternuement.

Jeanne s'était déplacée après avoir installé une flèche sur son arc, tenant la hampe en place de son index et, avec une lenteur et une patience infinies, elle commença à se mouvoir en plaçant l'arme en position de tir. Le geste sembla durer une éternité. Le cerf demeura à sa place, regardant vers l'avant, les narines grandes ouvertes, reniflant l'air pour détecter quelque danger éventuel. André posa de nouveau les yeux sur Sylvestre et remarqua que le chasseur examinait d'un air inquiet les pieds de Jeanne. En suivant le regard de l'homme, il se rendit compte que Jeanne s'était également figée. Elle avait levé son arc, mais sa posture n'était pas stable. Ses pieds étaient mal disposés pour accompagner la traction qu'elle exerçait sur la lourde arme ; elle ne pourrait pas atteindre sa cible. Au moment même où il constata ce déséquilibre qui l'empêchait de tendre la corde de son arc, Jeanne accomplit ce qu'il aurait cru impossible : elle se redressa avec lenteur, avança d'un pas son pied gauche, poussant sur la courbure de l'arc de son bras gauche déployé et tendit la corde lentement vers sa joue. Le

cerf tressaillit et se prépara à bondir pour s'éloigner du son qu'il avait perçu, mais la flèche avait déjà été décochée. Elle atteignit la bête directement à la poitrine, à la pointe de l'épaule, et lui transperça le cœur, faisant s'écrouler la magnifique créature à l'endroit même où elle se trouvait. André ne put recouvrer suffisamment ses esprits pour féliciter Jeanne. Il demeura simplement debout, figé sur place, regardant, bouche bée, la reine qui lui renvoya son regard en haussant les sourcils d'un air interrogateur, puis inclina la tête dans sa direction comme pour dire « Là, vous voyez ? »

Dans l'heure qui suivit, une autre démonstration de savoir-faire lui fut offerte, cette fois de la part de Bérengère, quand un gros lièvre surgit tout à coup de nulle part. Ils ne s'étaient pas rendu compte de sa présence, trop occupés qu'ils étaient à pister un sanglier, lorsque le lièvre était apparu, sautant sur ses pattes arrière et se déplaçant sans effort d'un côté et de l'autre pour se mettre à l'abri de l'autre bord de la clairière dans laquelle ils avaient pénétré. La princesse l'avait vu la première et elle avait pivoté avec aisance, son arc déjà tendu pour le suivre des yeux afin d'évaluer la durée et la direction de ses sauts. Avant même qu'il fût conscient de ce qui arrivait, André comprit qu'il était déjà trop tard pour l'animal. Elle avait relâché la corde et sa flèche frappa le lièvre en plein saut, le transperçant complètement et l'envoyant rouler un instant, tout cela avant qu'il n'ait pu se mettre en sûreté dans l'herbe haute à l'orée de la forêt.

Peu après, aux alentours de midi, Sylvestre proposa une pause pour le repas. Ils avaient perdu la piste d'un sanglier sur un terrain rocheux un peu plus tôt et ils étaient heureux de s'arrêter et de sortir les paniers de pains, de fruits et de viandes froides que les cuisiniers avaient préparés à leur intention. Le ciel était toujours couvert de hauts nuages gris, et Sylvestre demanda aux femmes si elles avaient l'intention de poursuivre la chasse ou si elles en avaient assez et étaient prêtes à rentrer. Il n'y eut pas de discussion. Elles n'allaient pas partir d'ici, dit Jeanne, jusqu'à ce qu'elles puissent ramener un énorme cochon sauvage. Elle jeta un coup d'œil à Bérengère et la princesse acquiesça d'un signe de tête, son attention fixée sur le faisan rôti qu'elle tenait entre les mains. André observa la scène et écouta leurs échanges, heureux de se taire, et extrêmement surpris d'apprécier autant la sortie.

Il commença à pleuvoir au moment où ils se préparaient à reprendre la chasse. Au début, la pluie était relativement fine. De l'avis de tous, elle allait passer rapidement, mais ce ne fut pas le cas. Le temps passant, la pluie s'intensifia au point où ils s'en trouvèrent grandement incommodés. Ils étaient loin au cœur de la forêt, en terrain accidenté, et le rugissement de l'averse sur la toile qui les protégeait était assourdissant. Le lourd feuillage au-dessus d'eux interceptait à peine la pluie et la détournait, si bien que, plutôt que de tomber sur le sol, les gouttes avaient tendance à s'accumuler sur les larges feuilles et à se déverser de l'une à l'autre, augmentant de vitesse et de volume jusqu'à ce qu'elles dévalent comme des ruisseaux, pénétrant même la laine épaisse enduite de cire de leurs manteaux. À un moment, André se pencha vers Sylvestre et lui cria à l'oreille :

— Est-ce vous qui avez prédit une forte pluie à Richard ?

Le chasseur se retourna et mit ses mains en porte-voix devant sa bouche pour couvrir le vacarme de la pluie et cria à son tour :

— Oui, c'est moi, mais je n'en imaginais pas une pareille. C'est pire que ce que j'ai vu depuis des années. Il y a une caverne à peu près à un demi-mille devant nous, au sommet des éboulis, dans une falaise. Je m'en suis déjà servi… Je l'ai trouvée il y a quelques semaines, la première fois que je suis venu chasser ici. C'est difficile d'y grimper, mais la caverne est grande et au sec, et nous pouvons allumer un feu pour nous protéger des ours.

— Un feu ? Y a-t-il du bois là-bas ?

— Probablement. Ça dépend qui y est allé récemment. Les gens de l'endroit ont utilisé la caverne comme abri pendant des siècles, mais la plupart d'entre eux ramassent du bois avant de s'y rendre. Il y en avait une pile quand je l'ai trouvée, et maintenant j'y apporte toujours du bois avant d'y aller, pour la prochaine fois où j'y retournerai. Bien sûr, certaines personnes se servent du bois sans le remplacer. Voulez-vous qu'on essaie de s'y rendre ?

— Conduisez-nous ! Quelle est sa taille, en réalité ?

— Oh ! Elle est grande, beaucoup plus qu'elle ne le paraît du dehors parce que l'entrée est vraiment très petite par rapport à l'espace intérieur qui fait dans les trente pas de largeur. Elle est profonde aussi, et haute. On y trouve trois grandes pièces reliées l'une à l'autre comme des perles sur un collier. La première est la plus grande ; celle du fond est en partie éclairée pendant le jour – une sorte de luminosité qui descend comme un rayon de soleil expirant, quelque part du dessus – et celle du milieu est toujours sombre.

André regarda le chasseur et sourit.

— « Comme un rayon de soleil expirant »… j'aime l'image. Espérons qu'il n'y aura pas d'ours aujourd'hui.

Ils approchèrent prudemment de l'entrée de la caverne après avoir escaladé lentement la pente dangereuse. Quand ils furent tous prêts, avec les flèches en place et les arcs bandés, Sylvestre lança une série de grosses pierres dans l'obscurité de la caverne, s'arrêtant après chaque jet pour écouter les bruits qui trahiraient la présence d'animaux. Rien ne sortit, rien ne bougea et aucun son ne vint troubler les ténèbres silencieuses au-delà de l'entrée. Finalement, Sylvestre lui-même, portant au niveau de sa taille une lourde arbalète armée, s'avança avec mille précautions dans l'entrée, puis s'arrêta, sa silhouette éclairée par-derrière étant visible dans l'ouverture, comme une invite à tout animal qui se trouverait à l'intérieur à foncer sur lui. Il resta ainsi exposé pendant quelques instants, puis se redressa légèrement et s'avança dans l'obscurité.

Un peu plus tard, s'étant assurés qu'aucun animal n'était tapi dans les recoins les plus reculés des trois cavernes qui s'enfonçaient d'au moins soixante pas dans la falaise, les deux hommes debout côte à côte regardaient l'averse qui se déversait devant leur refuge. Derrière eux, ils pouvaient entendre l'un des chasseurs fendre du bois, pendant qu'un autre manipulait patiemment le silex, l'acier, les morceaux d'écorce et les brins d'herbe pour allumer un feu. Les deux

femmes s'étaient rendues dans la dernière caverne, où Sylvestre leur avait indiqué une fissure dans le sol, au-dessus d'un ruisseau souterrain, qui pouvait leur servir de latrines. Puis il les avait laissées seules.

— Savez-vous à quelle distance nous sommes des chariots ? demanda André.

Sylvestre pointa un index vers la droite, en bas de la pente.

— À un demi-mille, si vous descendez par-là, directement à travers les broussailles et au-delà d'un profond ravin qui surplombe un ruisseau, mais ce sera difficile sous cette pluie.

Puis il tendit le bras vers la gauche, par où ils étaient venus.

— D'un autre côté, si vous retournez par-là, même si, à première vue, vous vous éloignez des chariots, vous trouverez un large sentier… nous l'avons traversé à un moment, si vous vous en souvenez bien… il se courbe vers l'endroit où sont maintenant nos chariots. À un mille et demi, peut-être deux.

— Un large sentier, vous avez dit. Assez large pour que les chariots puissent passer si nous les envoyons chercher ?

— Oui, au moins jusqu'au bas de la pente. Mais si ensuite vous voulez monter ici quoi que ce soit, vous devrez le porter sur votre dos tout le long de la pente.

— C'est à cela que servent les hommes d'armes quand ils ne combattent pas. Je pense que nous devrions envoyer chercher les chariots.

Sylvestre tourna lentement la tête.

— Pourquoi voulez-vous faire cela ? André le fixa directement dans les yeux.

— Parce que cette pluie ne semble pas vouloir diminuer de sitôt et que nous avons deux femmes avec nous. Peut-être ne ressemblent-elles pas à des dames, vêtues comme elles le sont et de la façon dont elles se sont comportées depuis notre départ. Aucune des deux ne s'est plainte, mais je ne pense pas qu'il soit nécessaire de vous rappeler qu'une d'elles est l'ancienne reine de Sicile et que l'autre est la reine d'Angleterre. Tôt ou tard, cette température déplaisante affectera leur calme, qui a été admirable jusqu'à maintenant. La pluie pourrait cesser bientôt… Il le faut, parce que ça ne peut pas continuer comme ça toujours… mais au cas où ça n'arriverait pas de sitôt, nous devons nous préparer à toute éventualité. Et l'une de ces éventualités, je crois, c'est que la reine Jeanne pourrait ne pas changer d'avis et souhaiter demeurer ici jusqu'à ce qu'elle ait tué son cochon sauvage. Si cela se produit, nous pourrions devoir passer la nuit ici.

— Il se pourrait que le roi n'apprécie pas cela, grommela Sylvestre, mais André secoua la tête.

— Je ne sais pas, mon ami. Mais à mon avis, vous pourriez avoir tort. C'est vous-même qui avez mis cette idée dans la tête de Richard hier, quand vous lui avez dit qu'il pourrait pleuvoir beaucoup aujourd'hui, et c'est pour cette raison que nous avons emporté un chariot rempli de tentes et de couvertures… Le roi a pensé que nous pourrions être immobilisés par le mauvais temps, et il m'a dit de m'assurer d'emporter tout le nécessaire pour garder les dames au sec et au chaud. Il nous fait implicitement confiance à tous deux. Nous avons assez d'hommes pour assurer leur garde, et nous avons emmené le cuisinier pour nourrir tout le

monde. Alors, faites-moi le plaisir d'envoyer le meilleur de vos hommes pour trouver les chariots et leur escorte, et de les ramener ici aussitôt que possible. Je vais en informer les reines.

Il hésita un instant et poursuivit :

— Au fait, la troisième caverne, au fond, avec les latrines… est-elle aérée par un courant ascendant ? Pouvez-vous y garder un feu allumé sans qu'on s'asphyxie ?

Sylvestre réfléchit un moment, puis haussa les épaules.

— Je ne sais pas. Je n'y ai jamais pensé. J'utilise toujours le foyer de la première caverne.

— Hum ! Eh bien, nous le saurons bientôt ! Il doit y avoir une sorte de cheminée dans la paroi horizontale. Si la lumière peut y pénétrer, alors l'air doit pouvoir s'en échapper par le même chemin.

Au milieu de l'après-midi, l'intensité du déluge n'avait pas diminué et la température avait tellement chuté qu'on se serait cru un jour d'hiver en Angleterre plutôt qu'à Chypre. Puis, le vent se leva, lentement pour commencer, puis forcit ensuite jusqu'à souffler en tempête et devenir, plus tard encore, un ouragan hurlant comme personne n'en avait jamais vu. Dans la forêt, en bas de leur falaise, des arbres entiers furent déracinés et tournoyèrent dans les bourrasques, tandis que d'autres, plus vieux et plus solides, s'abattaient ou se brisaient, leurs fourches les plus faibles déchirées, leurs grandes branches arrachées et transformées en projectiles. Stupéfait, mais trop trempé et trop fatigué pour s'interroger sur l'origine du phénomène, personne ne pouvait l'expliquer et personne ne s'y essaya. Quand ils en eurent assez d'observer le désastre, ils se contentèrent de consacrer leur énergie à se sécher et à demeurer au chaud.

Les chariots étaient arrivés et avaient été déchargés bien avant que le vent se lève ; tous les hommes du groupe s'attelant à la tâche qui consistait à transporter les provisions et l'équipement au sommet de la dangereuse pente d'argile et de rochers rendue glissante pour les entreposer dans la première caverne où rugissait un véritable bûcher. Quand tout le matériel fut arrivé, André renvoya les hommes pour, cette fois, trouver un lieu abrité où cacher les chariots et les chevaux, et ramasser du bois pour chasser le froid qui augmentait rapidement. Sylvestre et lui les avaient accompagnés, ne laissant derrière qu'un homme âgé de l'équipe des cuisines pour s'occuper des dames en cas de besoin. Avant le début de la tempête, alors qu'ils ramassaient du bois, un coup de vent puissant et glacial, beaucoup plus fort que ce qu'ils avaient connu jusque-là, souleva carrément un des hommes du sol, le projetant en bas de la pente rocailleuse où il atterrit inconscient, un bras fracturé et la tête ensanglantée. Cela avait mis un terme à leur ramassage de combustible et ils avaient dû se contenter de transporter le plus vite possible dans la caverne le bois qu'ils avaient recueilli.

Après cet incident, il n'avait plus été question de poursuivre la chasse ou même de tenter le voyage de retour vers Limassol. Ils avaient tous constaté de

leurs propres yeux la force du vent, et aucun d'entre eux ne souhaitait courir le risque qu'une branche propulsée par une bourrasque ou qu'un arbre en tombant les frappe. St. Clair avait plutôt accepté l'inévitable. Tout le monde fut mis à contribution pour se préparer à passer la nuit dans la caverne. Il avait immédiatement ordonné aux douze hommes d'armes de construire un mur de pierres et de débris devant l'étroite entrée de la caverne principale pour atténuer la force des rafales. Après avoir travaillé d'arrache-pied, ils réussirent à édifier un écran efficace. Le sommet du mur n'atteignait que la moitié de la taille d'un homme, mais il était suffisamment haut et solide pour remplir sa fonction. Grâce à lui, la puissance du vent à l'intérieur avait été réduite à un niveau tolérable. Autour du feu central, ils avaient placé l'homme blessé, de la manière la plus confortable possible, l'enveloppant chaudement, et ils avaient monté quatre tentes de cuir qui allaient servir de dortoir. Ils y seraient à l'abri des coups de vent qui s'engouffraient dans la caverne de temps en temps. Ils ne pouvaient planter de piquets dans le sol pierreux, mais ils purent malgré tout monter solidement les tentes en attachant les cordes à de lourdes pierres. Entre-temps, le cuisinier et son équipe préparèrent un repas en faisant rôtir un morceau de gibier sur une broche placée au-dessus d'un deuxième feu.

André avait également ordonné qu'on allume des feux dans les deux autres cavernes. Comme il l'avait soupçonné, la fumée s'évacuait à merveille de celle du fond ; toutefois, celui de la caverne centrale dut être immédiatement éteint parce que sa fumée l'envahissait complètement. Ayant ainsi fait la démonstration que la caverne du fond pouvait être gardée chaude et ventilée, il offrit aux deux reines de dormir dans la caverne principale avec le reste de la troupe, dans une des quatre tentes, ou de se retirer seules au fond. Il ne fut pas étonné de leur choix pour cette dernière solution, car Ianni, l'intendant, avait déjà préparé des lits et des sièges près du feu en utilisant des piles de tentes et de couvertures, aménageant ainsi le lieu pour accommoder les femmes. Il alla jusqu'à disposer de grosses chandelles allumées dans des bougeoirs sur pied contre les murs et à installer des trépieds portables pour servir de tables de toilette, avec des aiguières d'eau chaude pour leurs ablutions.

André salua bien bas les reines, leur dit qu'on préparait de la nourriture chaude et qu'il leur en ferait porter dès qu'elles seraient prêtes, mais alors qu'il s'apprêtait à les quitter, Bérengère le rappela et le remercia, bien qu'il n'eût pu dire pour quelle raison. Sa courtoisie l'étonna, car ils avaient à peine échangé quelques mots de toute la journée, mais il s'inclina légèrement et la remercia à son tour. Sa surprise fut encore plus grande quand Jeanne l'invita à s'asseoir un moment en précisant avoir plusieurs choses à lui dire et à discuter avec lui.

Trois rochers avaient été poussés à proximité du feu qu'André avait allumé au fond de la caverne pour que la fumée s'élevât et s'échappât rapidement. Deux d'entre eux avaient été transformés en siège en y ajoutant un coussin improvisé confectionné à partir de tentes de cuir pliées, comme le constata André. L'un des hommes de Ianni s'approcha avec une autre pile de rembourrage et la plaça sur le troisième rocher. André remercia l'homme d'un signe de tête et s'approcha de ce

siège, jetant un coup d'œil interrogatif à la reine Jeanne qui lui rendit ouvertement son regard, puis elle s'assit devant lui, croisa ses jambes bottées de cuir et entrelaça ses doigts sur son genou.

Alors même qu'il se pliait pour s'asseoir, ce geste de Jeanne frappa André en plein ventre, lui coupant le souffle. Toute la journée, les deux femmes l'avaient presque habitué à ne pas prêter attention à elles, du fait de leurs costumes masculins et de leurs lourds manteaux de laine. Tous, y compris lui-même, étaient concentrés sur leurs occupations, et cela avait grandement atténué leur apparence. Cependant, elles s'étaient maintenant débarrassées des manteaux et des cuirasses qu'elles avaient portés pour la chasse et, apparemment, toutes deux avaient eu le temps de brosser leurs cheveux. Cependant, elles n'avaient pas encore eu l'occasion de changer complètement de vêtements et elles ne portaient plus que des tuniques légères, semblables à des surcots, à hauteur des genoux, par-dessus des culottes de cuir qui laissaient entrevoir d'une manière choquante la forme de leurs jambes et de leurs hanches, si bien qu'en soulevant son genou et en l'empoignant comme elle l'avait fait, Jeanne Plantagenêt avait instantanément marqué les yeux et l'esprit d'André de ses formes corporelles. En détournant si soudainement la tête, il s'était davantage empêtré, puisque la reine Bérengère, vêtue de même façon – bien que le mot qui lui vînt tout de suite à l'esprit fut « dévêtue » –, s'était approchée de lui en se penchant légèrement vers l'avant de sorte que la forme et la plénitude de ses seins en furent soulignées.

Instinctivement, il ferma les yeux, sentant le rouge lui monter aux joues. Mais à son grand étonnement, aucune des deux femmes ne sembla avoir remarqué quoi que ce soit qui sortit de l'ordinaire.

— Vous m'avez fort impressionnée aujourd'hui, maître St. Clair, déclara Jeanne d'une voix claire. La mission qu'on vous a confiée aurait facilement pu être attribuée à quelqu'un d'autre. Je le sais parce que c'est moi qui ai demandé, pour des motifs purement égoïstes, qu'on vous désignât. Mais vous vous en êtes admirablement tiré, avec beaucoup de patience, et sans vous plaindre, malgré le fait que la tâche est devenue plus dangereuse et plus longue que nous aurions pu nous y attendre. Vous avez merveilleusement bien rempli vos devoirs, et mon frère en entendra parler directement. Ma sœur ici présente est aussi de cet avis et ajoutera sa voix à la mienne. Nous vous remercions de tout ce que vous avez fait pour nous aujourd'hui.

— C'était mon devoir, milady, comme vous dites, mais c'était également agréable. Puis-je… Il marqua une pause, puis recommença. Puis-je vous demander pourquoi vous avez demandé que l'on vous confie à moi ?

Jeanne jeta un bref regard vers Bérengère, puis se tourna de nouveau vers St. Clair, la tête légèrement penchée de côté, une minuscule ride de contrariété, ou peut-être de perplexité, entre les sourcils.

— Parce que j'ai pensé, sire, que vous étiez un homme intelligent et pouviez tenir une conversation intelligente. Alors pourquoi mettre en péril cette opinion en posant maintenant une question aussi sotte ?

En voyant l'incompréhension dans les yeux d'André, son froncement de sourcils s'accentua et elle secoua la tête.

— Je pense…

Mais plutôt que de dire ce qu'elle pensait, elle se redressa sur son siège.

— Vous n'êtes pas sans avoir remarqué, sire André, que la majorité de vos compagnons chevaliers peuvent à peine parler une fois qu'ont été épuisés les sujets des exercices, de l'entraînement, des tueries et de la guerre… Mon frère m'a dit que vous pouviez lire et écrire avec facilité. Est-ce exact ?

— Ça l'est, milady.

— Alors, ce seul fait vous rend différent de vos soi-disant pairs. Depuis des années, je suis consciente d'une réalité étonnante, et j'ai entendu l'évêque Charles de Beaulieu l'exprimer encore il y a moins d'un mois, et elle m'a de nouveau surprise : il n'y a pas un seul chevalier, choisi au hasard sur deux cents, qui puissent lire ou écrire… Et ils ne s'en soucient pas ! En fait, ils ridiculisent ceux qui le peuvent et surtout, pour des raisons évidentes, la plupart des clercs qui doivent lire et écrire afin de remplir leur devoir. Et c'est ainsi que le gouffre entre les chevaliers et les clercs s'approfondit à cause de la constance dans la bêtise. Le fait que vous soyez lettré, maître St. Clair, vous distingue de la plupart de vos compagnons et donne à penser que vous pourriez être en mesure de parler d'autre chose que de guerres et de tactiques… de sujets dont une femme comme moi, ou ma royale sœur ici présente, aimerions entendre parler et discuter… Voilà pourquoi j'ai demandé que ce soit vous. Je l'ai fait dans l'espoir d'avoir une conversation privée agréable.

— Je vois, fit André en inclinant la tête. Et je vois aussi pourquoi ma question vous a irritée. Pardonnez-moi, milady, j'étais distrait. Bien honnêtement, il ne m'est jamais venu à l'esprit qu'on puisse trouver admirable le fait de savoir lire et écrire… On m'a tellement harcelé à ce sujet pendant si longtemps que j'essaie maintenant de garder cette aptitude secrète.

Il s'interrompit un moment, avant de poursuivre :

— Vous avez dit que vous vouliez discuter de certaines choses avec moi… je suis à votre disposition.

— Ah ! si seulement vous l'étiez… !

Le visage de la reine Jeanne ne révéla pas ses pensées secrètes et elle continua de parler pendant qu'André tentait de comprendre la signification de ce regret. Mais il dut renoncer, les paroles de la reine exigeant son attention. Sa sœur et elle-même voulaient lui demander, était-elle en train de dire, dans quelle mesure il pensait que Richard pourrait s'inquiéter si elles ne rentraient pas à Limassol ce soir-là, compte tenu du mauvais temps. St. Clair avait-il songé à envoyer quelqu'un donner des nouvelles de leur bien-être ?

Il fit signe que non de la tête et leur dit qu'il avait pensé renvoyer un des chasseurs pour faire savoir qu'elles se portaient bien et qu'elles reviendraient le lendemain, mais qu'il avait décidé de s'abstenir en raison du grave danger qu'aurait couru le messager. S'il avait renvoyé un chasseur, affirma André, et que cet homme ait été tué ou blessé en chemin, la nouvelle ne serait pas parvenue au

roi et il aurait perdu un homme précieux. Personne ne savait où ils se trouvaient en ce moment, et compte tenu du temps qu'il faudrait pour organiser une battue le lendemain, ils seraient depuis longtemps sur le chemin du retour et intercepteraient les sauveteurs.

Ensuite, ils parlèrent de tout et de rien, jusqu'à ce qu'un des aides-cuisiniers se racle la gorge à l'entrée de la caverne et annonce que le repas était prêt et qu'il serait servi d'un moment à l'autre. André se leva rapidement et laissa les femmes se préparer, puis retourna dans la caverne principale rejoindre Sylvestre et les autres chasseurs.

La journée avait été longue et épuisante. Quand ils eurent bien mangé, personne ne sembla désireux de s'éloigner du feu, même si quelques braves sortirent de la caverne pour se soulager. André et Sylvestre faisaient partie de ceux-là, et alors qu'ils se tenaient à l'abri du mur qu'avaient érigé les hommes pour se protéger d'une possible rafale, André remarqua que les vents d'orage n'avaient pas diminué le moindrement. Depuis que les deux reines avaient décidé d'occuper la caverne du fond, remarqua-t-il également, aucun des hommes ne s'était plaint de ne plus avoir accès aux latrines naturelle dans le sol de la grotte. En retournant s'asseoir près du feu, il songea qu'il était fort probable que personne ne connût l'existence du ruisseau souterrain à cet endroit. Près du feu, les conversations étaient décousues, et bientôt les hommes commencèrent ici et là à dodeliner de la tête et à se rendre dans les tentes et hors de portée des rafales qui s'engouffraient encore à l'occasion dans la caverne, sifflant et brassant l'air dans les hauteurs au-dessus d'eux.

Peu de temps s'écoula avant que des ronflements se fissent entendre, et quand André se surprit à cogner des clous devant le feu, il se remit sur ses pieds avec difficulté, prit deux brassées de couvertures, puis retourna à l'endroit où se trouvaient les femmes.

Il toussota pour s'annoncer, puis leur dit qu'il allait monter la garde ici, en travers du passage, pour s'assurer que personne ne serait tenté d'y venir au milieu de la nuit. Il savait que cette possibilité était infime, mais il prépara son lit sur le sol avec une double couche de tentes pliées, déposa son épée nue près de lui, et s'enveloppa chaudement dans les couvertures avant de s'étendre. Quelques instants plus tard, il entendit quelqu'un jeter du bois sur le feu, puis vint une série de brefs murmures et Ianni émergea de la caverne, portant une chandelle. Il enjamba prudemment le corps étendu d'André et lui souhaita bonne nuit à voix basse en passant.

Pendant un certain temps par la suite, André écouta la voix des deux reines qui bavardaient et, même s'il ne pouvait saisir leurs échanges, il se demanda ce qu'elles faisaient et à quoi elles ressemblaient en se préparant à se mettre au lit. Mais il sombra bientôt dans le sommeil malgré ses débordements d'imagination lascive.

Il se réveilla dans un élan de panique, entouré d'une lumière jaune vacillante. Il lutta pour s'asseoir et saisir son épée en même temps. Il ignorait où il se

trouvait ; il savait seulement qu'une main lui avait couvert la bouche et les narines pendant qu'il dormait. Toutefois, avant qu'il puisse se lever ou crier, la main se resserra sur son visage et le tira vers le haut, et une voix tranchante lui murmura à l'oreille de se tenir tranquille. C'était la voix d'une femme. Tout à coup, il se rappela où il était et sa vue s'éclaircit, si bien qu'il vit le visage de la femme près du sien et se figea aussitôt. C'était Jeanne, et ses yeux écarquillés semblaient saisis de frayeur. Il se détendit, et elle le relâcha sur-le-champ, puis elle recula d'un pas, plaça sa main contre ses seins et inspira profondément.

— Milady, dit-il en s'asseyant promptement, gardant la voix basse et tournant la tête pour jeter un coup d'œil dans le passage à sa gauche. Qu'est-ce qui ne va pas ?

Elle lui fit un signe de la main en secouant la tête sans pouvoir parler et il prit conscience qu'elle s'était agenouillée près de lui pour le réveiller. Elle était maintenant accroupie devant lui, le fixant de ses grands yeux, sa main toujours tremblante contre ses seins. Il remarqua qu'elle portait des atours féminins, bien qu'il s'agît de vêtements de nuit. Ils étaient amples et dissimulaient ses formes, mais malgré cela, il comprit en un éclair la présence de son corps dessous, doux, féminin, et si près du sien qu'il aurait pu le toucher s'il avait étendu le bras. Au moment où ces pensées l'agitaient, les doigts de Jeanne cessèrent de trembler et, tenant sa main immobile, la paume brandie vers lui, elle prit une autre grande inspiration.

— Dieu du ciel, sire, vous m'avez effrayée. Je ne m'attendais pas à ce que vous vous réveilliez si violemment… ou si bruyamment. Pendant un moment, j'ai pensé que vous alliez alerter les autres et qu'ils arriveraient en courant, pensant que nous avions été attaquées et assassinées dans notre sommeil.

St. Clair se redressa un peu plus, s'asseyant plus confortablement, conscient du froid de la nuit à l'endroit où les couvertures étaient tombées de ses épaules. Il était complètement réveillé maintenant, mais il se frotta le coin des yeux du pouce et de l'index, les débarrassant des derniers vestiges du sommeil, alors que Jeanne reprenait la parole.

Il n'y avait rien qui n'allait pas, lui dit-elle. Elle n'arrivait tout simplement pas à dormir et, désirant éviter d'importuner Bérengère, elle était venue voir si St. Clair aurait la gentillesse de bavarder avec elle pendant quelque temps. Elle avait nourri le feu avant de venir le voir, et elle avait murmuré son nom, mais il n'avait pas réagi, alors elle avait décidé de le secouer.

Étonné, mais surtout flatté, St. Clair acquiesça et sortit de ses couvertures avant de se lever et de se rendre près du feu où, pendant quelques moments, tous deux s'efforcèrent de surmonter la gêne qui s'était installée entre eux. Bérengère n'avait pas remué, ainsi ils semblaient ne pas avoir fait trop de bruit, mais St. Clair entreprit tout de même de se rendre jusqu'à la caverne centrale, prenant avec lui une des chandelles. Il ne rencontra personne et n'entendit rien d'autre que le vent dans l'entrée. Il revint bientôt vers Jeanne, assise près du feu.

Ils discutèrent pendant plus d'une heure, et St. Clair en tira un grand plaisir, car Jeanne commença par lui demander son opinion sur Guy de Lusignan, à la

fois comme monarque et comme homme. Quand il se fut exécuté, elle répondit en lui donnant son propre avis. Il constata que celui-ci différait énormément de tout ce qu'il avait entendu à ce sujet jusqu'à ce jour. En tant que femme, lui dit-elle, elle le trouvait séduisant parce qu'il semblait représenter tant de choses que les femmes recherchent chez un homme : il était grand et musclé, et de proportions agréables ; il pouvait se comparer à son propre frère, bien qu'il fût moins massif. Ses dents étaient excellentes, souligna-t-elle, blanches et égales, sans écart entre elles et sans pourriture visible. Il gardait ses cheveux et sa barbe propres et bien taillés également, ajouta-t-elle, ce qui était assez peu courant pour être remarquable, et sa peau était fortement bronzée et agréable à regarder ; le dessus de ses doigts, de ses mains et de ses poignets était recouvert de fins poils bouclés noirs qu'elle et beaucoup d'autres personnes de son sexe trouvaient attirants.

Il avait traversé de dures épreuves ces dernières années, dit-elle, mais malgré cela, ses habits, bien qu'usés, étaient entretenus avec soin. Richard lui avait évidemment donné de nouveaux vêtements qui convenaient à son statut, mais la condition des vieilles tuniques était éloquente. C'était un homme qui attachait énormément d'importance à l'apparence. Cela dit, continua-t-elle, l'attirance qu'elle éprouvait pour lui, celle d'une femme pour un homme, était demeurée purement superficielle.

— S'il m'avait frappée par une certaine profondeur, s'il m'avait vraiment attirée en tant qu'homme, je n'aurais jamais pris le temps de l'examiner d'aussi près. Mais plus je l'observais, moins j'aimais ce que je voyais. Il est faible. Ayant grandi auprès d'un frère de la trempe de Richard, puis ayant passé des années en tant qu'épouse de mon bien-aimé Guillaume, je comprends et je reconnais la force. J'en reconnais tout aussi bien l'absence. Notre noble roi Guy n'est pas fiable, au fond. Et c'est bien sûr la raison pour laquelle il a acquis la réputation que Conrad de Montferrat et maintenant Philippe Auguste tentent d'utiliser contre lui…

Elle s'interrompit et prit une grande inspiration sifflante avant de poursuivre :

— Mais c'est le roi légitime et, pour employer un euphémisme, cela… représente un problème aux yeux de mon cher frère.

Jusqu'à ce moment, elle avait regardé le feu, mais voilà qu'elle tournait ostensiblement la tête vers André.

— Comprenez-vous pourquoi je dis cela ? Avez-vous parlé avec quiconque des aspects politiques de toute cette affaire ?

Il fit signe que oui.

— Les aspects politico-religieux, vous voulez dire ? Oui, j'en ai discuté. Mais je ne parviens pas à me convaincre que c'est aussi important que tous semblent le croire.

— Vous…

Jeanne se tut subitement et lui jeta un regard surpris.

— Je ne peux croire ce que je viens d'entendre. Vous ne pensez pas que c'est important ? Alors, ne croyez-vous pas en Dieu ?

St. Clair eut un petit rire.

— Bien sûr que j'y crois ! Mais ce qui est en jeu ici, dans cette querelle entre Lusignan et Montferrat, n'a rien à voir avec Dieu. C'est une lutte entre deux groupes d'hommes – de très gros groupes, disons-le – et tous affirment vénérer le même Dieu. L'un de ses groupes se nomme l'Église orthodoxe d'Orient et est dirigé par un archevêque patriarche, alors que l'autre s'appelle l'Église catholique romaine et est dirigé par un pape. Chacun d'eux, invoquant le ciel pour confirmer son bon droit, affirme connaître le moyen incontournable d'atteindre le salut. Et tous deux souhaitent régner sur les terres où Jésus vivait parce que tous deux croient que ce lieu est sacré ; et ils croient aussi qu'ils peuvent amasser des fortunes en contrôlant cette région. Pensez-vous que je sois cynique, milady ?

Elle le regardait d'un air curieux, mais elle éclata de rire et secoua la tête d'admiration.

— Non, finit-elle par dire. Pas cynique. Pas vraiment. Mais je pense que vous êtes un homme très dangereux.

— Comment cela, milady ? Je ne suis qu'un simple chevalier.

— Oui, mais un simple chevalier qui a ses propres idées et sa propre façon d'observer des choses dont la plupart des gens n'ont jamais conscience… Ces qualités, sire Templier, vous rendent extrêmement dangereux aux yeux des gens qui souhaiteraient que vous vous comportiez comme ils le désirent. À votre avis, que devrait faire mon frère dans ces circonstances ?

— Je crois qu'il s'est déjà engagé, milady. Il a reconnu le statut de Guy et lui a apporté son soutien. Je ne dirais pas qu'il aurait agi de si bon cœur si la France n'avait pas appuyé Montferrat, mais le sort en est jeté. Je sais qu'avant cela le roi subissait des pressions de plus en plus fortes de la part de Rome – comme vous le savez, il est entouré d'une bande d'archevêques et d'évêques – afin de préserver les intérêts du pape en Outre-mer, et plus particulièrement à Jérusalem, si jamais il parvient à reprendre la ville. Mais cette volte-face de Philippe, en soutenant Montferrat et le camp orthodoxe, ressemble fort à un affront délibéré à l'endroit du pape, et cela me renverse parce que je n'aurais pas cru que Philippe serait assez brave ou belliqueux pour aller carrément à l'encontre des vœux et de l'autorité du pape.

— Peut-être a-t-il conclu une entente avec l'Église d'Orient à Constantinople. Je serais extrêmement étonnée de découvrir que les partisans de l'Église orthodoxe sont moins intrigants que ceux de Rome.

Elle demeura assise en silence pendant un moment, puis ajouta :

— Quoi ? Ai-je dit quelque chose d'amusant ? Pourquoi souriez-vous ?

Le sourire de St. Clair s'élargit.

— Non, milady, vous n'avez rien dit d'amusant. Ce qui m'amuse c'est que je n'ai encore jamais rien entendu de tel dans la bouche d'un homme. Ils ont tous trop peur de l'Église et de sa puissance pour oser dire de pareilles choses. Je suis entièrement d'accord avec vous, mais j'ai été surpris de vous entendre exprimer votre opinion. C'est tout. Je n'ai pu m'empêcher de sourire.

— Hum ! Passez plus de temps en ma compagnie, sire André. Bientôt, vous vous tordrez de rire. L'une des conséquences les plus tristes du fait d'être femme, c'est que vous n'êtes pas censée réfléchir, ou même être capable de le faire. Même mon frère Richard souscrit à cette croyance… C'est l'une des rares perceptions masculines à propos des femmes qu'il partage de tout cœur avec la très grande majorité des hommes. Mais l'Église – qu'elle soit de Constantinople ou de Rome – est dirigée par des hommes et pour eux. Que peut faire une simple femme, si ce n'est de taire ses opinions et de les exprimer quand elle en a la possibilité ?

André inclina la tête en signe d'acquiescement.

— Eh bien, quelles que soient les raisons pour lesquelles Philippe s'est rangé du côté de Conrad, le geste a creusé un profond fossé entre les factions ! Richard se trouve maintenant dans le camp de Guy… et j'oserais même dire qu'il affirmerait que Guy se situe dans le sien…

Avant que Jeanne ne pût répliquer, ils furent interrompus par un ronflement explosif en provenance du lit derrière eux. Tous deux se tournèrent pour voir Bérengère, les yeux clos et la bouche émettant des bruits de succion ensommeillés, se retourner pour leur faire face, puis replonger dans le sommeil, ses cheveux détachés masquant la majeure partie de son visage et de son cou nu clairement visibles dans l'espace laissé libre par la couverture.

— Pensez-vous que cette division subsistera quand nous arriverons en Outre-mer ?

Jeanne le regarda de nouveau et St. Clair haussa les épaules, puis il secoua la tête.

— Je crois, milady, que beaucoup de choses dépendront de Saladin et de la situation qui prévaudra à notre arrivée là-bas. Si les Sarrasins nous attaquent durement et rapidement, alors ils pourraient provoquer une fusion entre nos forces qui formeraient alors un ensemble efficace. Mais si Saladin se doute un tant soit peu du genre de querelles qui nous divisent maintenant – et cet homme n'est pas devenu sultan de tout l'islam en étant idiot et aveugle –, il retiendra ses armées et nous laissera nous détruire, chrétiens contre chrétiens, orthodoxes contre romains, dans des prises de bec insignifiantes, à cause de vaines jalousies et de politiques ambitieuses. Souhaitons qu'il ne s'en rende jamais compte.

— Je vais prier parce que j'y serai aussi. N'ayez aucun doute là-dessus. Je pourrais même prier pour vous également. Non pas que je sois très pieuse… Je vous ressemble trop, je suppose, parce que j'ai mes propres opinions et que je préfère penser par moi-même, et cela déplaît à un nombre étonnamment grand de gens. Pour ce que j'en sais, cela pourrait même déplaire à Dieu. De toute façon, il se pourrait que je prie pour vous.

St. Clair esquissa un sourire.

— Je vous en serais très reconnaissant, milady.

— Oh ! ne dites pas ça, sire André ! Pendant un instant, j'ai envisagé de vous séduire… et vous auriez vraiment eu une raison d'être reconnaissant envers moi. Mais j'ai plutôt décidé que je vous aimais bien et j'ai choisi de vous laisser

suivre votre destinée, qui pourrait déjà être suffisamment compliquée pour vous déconcerter sans que je contribue à votre débauche.

— Je…

André était bouche bée, les yeux écarquillés de surprise, et elle lui décocha un sourire, s'amusant du jeu des émotions et des réactions qu'elle avait suscités et qu'il ne pouvait ni contrôler ni comprendre en ce moment. Il avait entendu ce qu'elle avait dit, mais son esprit en avait immédiatement écarté l'idée, si bien qu'il se convainquit, pendant quelques instants, qu'il avait mal entendu, jusqu'à ce qu'en regardant son visage il saisisse qu'il avait tort.

Elle aurait eu envie de rire à voix haute devant sa confusion et sa quasi-panique, mais elle réussit à se contrôler par gentillesse puis, quand il sembla s'être ressaisi et avoir surmonté son besoin de dire quoi que ce soit par peur de paraître stupide, elle parla de nouveau d'une voix tranquille.

— N'allez-vous pas me demander ce que je voulais dire en parlant de vous laisser à votre destin compliqué ?

Il lui lança un regard interrogateur, puis hocha doucement la tête en un geste presque imperceptible.

— Non, milady, je ne crois pas.

— Alors, êtes-vous conscient d'avoir une destinée ?

— Tous les hommes en ont une, milady.

— Non, sire André, ce n'est pas le cas. Et j'insiste. Tous les hommes – la plupart des hommes – ont un sort qui les attend, mais vraiment très peu ont une destinée. Les destinées modifient les orientations des peuples et des empires, André. Je crois que vous avez une telle destinée. À mon avis, c'est aussi ce que croit mon bien-aimé frère, à sa propre manière tordue.

Maintenant, il la dévisageait vraiment d'un air inquiet.

— Pardonnez-moi, milady, mais je n'ai aucune idée de ce à quoi vous faites allusion.

— Je le sais. C'est pourquoi je vous trouve si attrayant.

Le regard de Jeanne était si direct, si provocateur, que St. Clair ne put le soutenir. Il détourna les yeux des siens, réfléchissant à toute vitesse, inconscient que son propre regard s'était immédiatement tourné vers Bérengère.

— Vous la trouvez magnifique, n'est-ce pas ?

Il lui fallut plusieurs secondes pour comprendre les dernières paroles de Jeanne parce qu'il contemplait le visage endormi de Bérengère, sans avoir conscience de ce qu'il faisait. Il se raidit et redressa les épaules.

— Je crois que je vous ai mal entendue, milady.

— Je ne suis pas votre lady, André. Nous pourrions nous apprécier, vous et moi, mais je ne pourrai jamais être votre lady. Toutefois, Bérengère le pourrait et le deviendra probablement, bien que très discrètement. Aimeriez-vous coucher avec une reine ? Vous pourriez coucher avec nous deux. Vous n'auriez qu'un mot à dire. Ainsi, nous trouverions tous trois la vie agréable, et elle pourrait se poursuivre sans que survienne jamais aucun incident pour en troubler la tranquillité.

André n'osa même pas tenter de répondre, convaincu qu'il était que la reine de Sicile avait perdu l'esprit. Le tonnerre que produisait son pouls dans ses oreilles était assourdissant. Il demeura assis, immobile, évitant de la regarder. Elle se pencha vers lui et lui saisit un poignet.

— André, regardez-moi. Regardez-moi et écoutez ! Regardez-moi !

Il tourna les yeux lentement et découvrit qu'elle fronçait les sourcils et secouait la tête.

— Doux Jésus, souffla-t-elle, s'adressant davantage à elle-même qu'à lui. Vous êtes encore plus innocent que je ne le soupçonnais. On ne devrait pas vous autoriser à sortir seul sans escorte. André, écoutez-moi. Si vous n'avez jamais de votre vie entendu quoi que ce soit à propos des femmes, écoutez ceci.

Elle serrait maintenant son poignet à deux mains, suffisamment fort pour qu'il tressaille et la regarde dans les yeux.

— M'entendez-vous ? Bien. Maintenant, écoutez ces paroles d'une femme qui n'a aucun désir de vous tromper et d'une reine qui n'a pas besoin de mentir. Bérengère vous appartient si vous la voulez. Moi aussi, mais ce ne serait que pour le plaisir. Pour vous et Bérengère, les enjeux sont beaucoup plus grands. Vous allez devoir engendrer un fils avec elle, un héritier pour Richard.

Elle attendait sa réaction. Alors qu'il s'apprêtait à se lever, elle se mit debout avant lui et le repoussa sur son siège.

— Écoutez-moi, espèce d'idiot ! Croyez-vous que je vous mentirais à propos d'un sujet si important ? Richard a tout planifié et l'a organisé avec grand soin. Il n'y a rien que vous ou quiconque puissiez faire pour changer les choses. S'il doit le faire, il n'hésitera pas à employer toute son autorité de suzerain pour invoquer votre loyauté et vous donnera directement l'ordre de lui obéir par devoir. Croyez-moi, je sais de quoi je parle. Il a dormi avec Bérengère, le soir de leurs noces, mais il n'a pas tenté de s'accoupler avec elle. Elle n'est pas vierge, et personne ne s'attendait à ce qu'elle le soit, mais elle est vierge pour son époux parce que Richard est un homme aux hommes, avec tout ce que ce fait peut impliquer de gestes contre nature. Cela veut aussi dire que sa reine ne sera pas la femme d'un homme pendant le reste de sa vie.

Elle marqua une pause, puis poursuivit :

— Et pourtant, mon frère a tout de même une certaine conscience. Il a décrit à la pauvre enfant ce que serait sa vie avant qu'ils ne se retirent pour leur nuit de noces… Il lui a dit qu'il ne soulèverait aucune objection si elle décidait de satisfaire discrètement ses besoins avec un homme à qui on pourrait se fier pour garder le silence. Puis il est même allé plus loin. Il lui a dit que si elle tombait enceinte, il accepterait l'enfant et le déclarerait sien. Et il vous a choisi pour exécuter cette tâche. Je l'ai compris il y a des semaines, à la façon dont il vous a constamment mis en présence l'un de l'autre. Vous êtes parfait : jeune, audacieux, dévoué et honorable, de fort noble lignée, et vos antécédents sont irréprochables. Richard serait tout à fait heureux de voir un fils de l'ancienne maison des St. Clair dont le sang n'a pas été souillé assumer sa paternité et perpétuer son nom…

Elle se tut pendant un long moment en attendant sa réponse. Un caillou explosa au milieu du feu, projetant des petits fragments dans toutes les directions, mais St. Clair ne parut pas s'en rendre compte. Finalement, songeant qu'il pourrait ne jamais répondre, elle insista :

— Eh bien ? demanda-t-elle. Qu'en pensez-vous ?

Il prit une profonde inspiration et se tourna vers elle, ébahi.

— Et si je fais cette… cette chose que vous suggérez… est-ce que je pourrai quand même jouir de vos faveurs également ?

Elle lui décocha un regard à la fois surpris et grave.

— Bien sûr. Je viens de vous le dire. Il m'incombera d'être votre chaperon, la principale compagne et dame de compagnie de la reine, constamment en sa royale présence. Je suis veuve et douairière, et on m'imagine déjà vieille. Mais j'ai trente et un ans, et je suis à l'apogée de ma féminité. Je n'ai pas besoin d'un amour éternel, non plus que d'un jeune homme aux yeux brillants, pantelant devant moi, mais j'éprouve un grand besoin de plaisir charnel. Faites en sorte que je conserve mon sourire de cette façon et je serai votre plus chère amie, car qui songerait jamais que vous puissiez baiser la reine d'Angleterre pendant qu'elle partage une chambre avec moi ? Vous vivrez comme le sultan lui-même, dans votre propre harem.

— Et… vous dites que Bérengère est au courant ?

— Oui. Elle n'a pas encore accepté tout à fait, et elle croit que vous n'en savez rien, mais elle éprouve déjà un sentiment… favorable à votre égard, et quand elle vous observe, ses yeux sont remplis d'émerveillement.

Le silence s'installa et s'étira de nouveau, alors qu'André St. Clair luttait pour garder un visage impassible et pour apaiser le malaise qui l'avait envahi. Un malaise non pas causé par la perspective d'avoir deux maîtresses royales, mais par l'attitude immature et impitoyable ainsi que par le manque absolu d'égards pour son honneur de Richard Plantagenêt et de sa sœur. Conscient qu'il devrait parler et agir avec une extrême prudence à l'avenir, il demeura silencieux tout en comptant ses propres battements de cœur. Quand il atteignit la vingtaine, il se redressa sur son siège et s'éclaircit la gorge.

— Eh bien… dit-il. Je… je dois y réfléchir. J'avais prévu de faire autre chose de ma vie pendant la prochaine campagne. Je suis censé me joindre aux chevaliers du Temple… ou du moins je l'étais jusqu'à ce moment. Maintenant, je ne sais pas comment agir à ce propos. Je dois y penser et décider de ce que je dois faire d'abord. Car comment allons-nous parvenir à cette… cette situation que vous décrivez ? Ça ne peut commencer à se produire pendant que je suis encore un novice du Temple. Il faudra que je me libère de mes engagements – et heureusement, je n'ai pas encore prononcé mes vœux – et que je me remette entièrement au service de votre frère, après quoi, je suppose, nous pourrons faire en sorte que les choses se déroulent de manière plus harmonieuse.

— Oui, c'est possible, répondit Jeanne dans un murmure, tandis qu'elle se penchait vers lui, tirait son visage vers sa bouche avide et couvrait des siennes les lèvres d'André.

Il frissonna et se tordit, soudain saisi d'un élan de désir dont il n'avait pas eu conscience jusqu'à ce moment. Il avait déjà commencé à se mouvoir vers elle quand quelqu'un toussa et renifla bruyamment dans la deuxième caverne. André se leva d'un bond, tira son épée et marcha à grands pas en direction du bruit. Il entendit quelqu'un uriner contre un mur : des hommes d'armes, encore à demi endormis, se soulageaient et retournaient dans la caverne principale. Plus loin, dans la cavité qui donnait sur l'extérieur, aucun son ne troublait la nuit, le hurlement du vent ayant finalement cessé.

Il retourna souhaiter une bonne nuit à lady Jeanne, puis revint dans la caverne principale, en colère contre lui-même, et se demandant s'il avait été aussi idiot qu'il se l'imaginait en ne couchant pas avec elle quand il en avait eu l'occasion. Mais aussitôt qu'il se fut posé la question, il se rendit compte que, malgré le choc, il avait bien réagi en sauvegardant son honneur en dépit de ses pires intentions. Écœuré, il s'étendit de nouveau sur son lit improvisé, assuré de ne pouvoir dormir du reste de la nuit. Il songea à la perfidie des grands de ce monde. Puis, comme un rayon de lumière se réfléchissant sur un étang lointain, un visage bien connu apparut dans son esprit, accélérant les battements de son cœur, et il sourit immédiatement, amusé malgré tout de la façon dont une idée absurde pouvait souvent se transformer en réalité. Il savait quel chemin il devait emprunter, et il sourit une fois de plus. Quelques instants plus tard, il ronflait.

Chapitre 19

— Ah ! Te voilà, St. Clair ! Où étais-tu donc ?

La voix provenait de la porte ouverte. André se leva et se tourna vers l'apparition qui s'approchait de lui d'un pas traînant, sans le regarder. Le frère Justin scrutait un parchemin qu'il tenait à la main, mais le passage de la lumière du soleil derrière lui à l'obscurité de la pièce où André s'était assis pour l'attendre lui en rendit la lecture impossible. Il fit claquer le parchemin d'un air irrité et regarda autour de lui de ses yeux de myope jusqu'à ce qu'il entrevît André à l'autre extrémité de l'immense salle.

Aux côtés de St. Clair se tenaient deux clercs qui, en apparence, transcrivaient des documents avec application, mais tous deux écoutaient avidement, la tête penchée, afin de saisir les nuances de ton et les accents des deux interlocuteurs, car ils savaient ce qui se préparait. St. Clair était entré en coup de vent quelques instants plus tôt et avait exigé que deux de leurs compagnons partent à la recherche du maître des novices et le ramènent aussi vite que possible. Ceux-ci avaient essayé de se défiler, sous prétexte qu'ils n'avaient pas de temps à consacrer à de telles choses, mais St. Clair avait réagi avec fureur, tirant sa longue épée et les obligeant à détaler pour lui obéir. Ni l'un ni l'autre n'était encore revenu, mais maintenant, le frère Justin était ici et, de toute évidence, il avait été prévenu que le chevalier St. Clair l'attendait. Sa vue s'ajusta finalement au changement de luminosité, et il s'adressa d'abord aux clercs d'une voix débordante de sarcasme.

— Continuez à travailler, mes frères, dit-il. L'œuvre de Dieu n'est jamais accomplie et la vôtre ne souffrira aucune interruption. St. Clair, suis-moi.

André emboîta le pas à l'irascible moine jusqu'au hall d'entrée, puis ils enfilèrent un étroit passage qui menait à une salle aux murs de pierre qu'occupait Justin. Le maître des novices ouvrit la porte et pénétra dans la pièce, tout en pointant du pouce un banc près d'une longue table de travail, sous de hautes fenêtres voûtées.

— Assieds-toi.

Pendant que St. Clair prenait place, Justin s'approcha du bout de la table et saisit trois petites missives solidement enroulées, à l'évidence laissées à cet endroit pour lui. Pendant qu'il examinait chacune d'elles, examinant les sceaux et parcourant brièvement leur contenu, il s'adressa à St. Clair.

— Votre cousin a réapparu à Acre, vivant, et apparemment en bonne santé, même si certains de ses frères Templiers semblent croire le contraire. Nous l'avons appris il y a deux jours par un messager, arrivé par un bateau de

commerce qui faisait route vers Malte. J'ai envoyé des gens à ta recherche avant-hier soir. Je sais donc que tu n'étais pas au château, ni à bord d'un navire dans le port, ni même à Limassol. Certains appelleraient cela une désertion. Au mieux, c'est un signe d'irresponsabilité. Où étais-tu ?

— Je me comportais de façon responsable. J'accomplissais une mission pour le roi.

Le frère Justin déposa tranquillement les trois messages sur la table et se redressa de toute sa hauteur, regardant André St. Clair dans les yeux pour la première fois depuis qu'il avait quitté de son pas empressé la clarté éblouissante de l'extérieur. Un changement de ton dans la voix de St. Clair avait immédiatement attiré son attention. Justin poursuivit lentement, sur un ton calme et mesuré.

— Et depuis quand les affaires d'un roi ont-elles préséance sur celles de notre ordre ?

— Cela ne s'est jamais produit auparavant, frère, et ce n'est pas le cas maintenant non plus. C'est pourquoi je suis ici.

Le frère Justin tira de sa manche un morceau de chiffon et s'en servit pour balayer des miettes de pain sur la tunique blanche maculée de taches qui recouvrait son énorme panse. Visiblement, il avait besoin de temps pour réfléchir. Il s'en servit également pour essuyer les coins de sa bouche, attirant le regard de St. Clair sur son large nez bulbeux et sa lèvre lippue, avant de remettre le chiffon à sa place et de hocher la tête laborieusement.

— Tu ne m'as toujours pas dit où tu étais. En tant que maître des novices, je dois insister.

— Je chassais à une dizaine de milles de la ville, sur le territoire de chasse d'Isaac Comnène. Nous avons été surpris par la tempête hier et avons dû passer la nuit dans une caverne. Je suis revenu ce matin, peu après l'aube.

Justin le regarda d'un air soupçonneux.

— Les affaires du roi t'ont conduit à chasser sans lui ? Cela me semble bien étrange. J'ai vu le roi hier soir, ici, au château.

— Je ne doute nullement de ce que vous avez vu. Le roi n'était pas avec nous. Il m'avait confié le soin d'accompagner sa femme et sa sœur, les dames Bérengère et Jeanne, toutes deux d'excellentes chasseresses, meilleures que bien des hommes de ma connaissance.

Le frère Justin frissonna tout à coup et regarda autour de lui, frottant une main contre son bras.

— Il fait froid ici, maugréa-t-il. Je devrais faire du feu. Peu importe la chaleur qui règne à l'extérieur, ces vieux murs de pierre l'empêchent de pénétrer jusqu'ici et gardent ces grandes pièces fraîches. J'ai senti la température chuter nettement, il y a quelques instants…

Il se retourna et leva les yeux pour scruter une voûte d'arête au-dessus de sa tête.

— Je sais que tu as beaucoup de choses à me dire, sire André, poursuivit-il. Mais je dois d'abord te demander des éclaircissements. Dois-je croire que tu as

passé la nuit dans une caverne avec la reine Bérengère et la reine Jeanne ? Seul, avec deux femmes et quelques chasseurs ?

— J'étais loin d'être seul, frère Justin. Nous étions vingt-six, en plus des deux reines.

— Vingt-six. Et combien de femmes ?

— Les seules femmes présentes étaient les deux reines, et elles étaient même vêtues en hommes.

— Je vois. Et cette… expédition a-t-elle quelque chose à voir avec les raisons pour lesquelles tu me cherchais ?

— Tout.

— Alors, il est évident que tu as beaucoup à me dire. Mais auparavant, as-tu quelque chose à me demander ?

— Oui, frère. Où était mon cousin pendant tout ce temps ?

— Prisonnier aux mains des Sarrasins. Il était à Hattîn, mais il a réussi à s'enfuir, avant d'être repris peu après.

— Pourquoi ne l'avons-nous pas su plus tôt ? Nous connaissions les noms de la plupart de ceux qui ont été tués ou capturés, n'est-ce pas ?

— Oui. Mais apparemment ton cousin a changé de nom… d'identité, en fait. Il savait que Saladin avait fait exécuter tous les Templiers et les Hospitaliers capturés à Hattîn, alors il a dissimulé sa condition de Templier. Quand il a été fait prisonnier, la bataille était terminée depuis un bon moment, et il s'était débarrassé de tout ce qui aurait pu l'identifier comme étant un chevalier du Temple. Il a même pris le nom et le rang de son ami le plus proche, un Écossais comme lui, un compagnon d'enfance. Un certain Lachlan Moray. Il était aussi chevalier et est mort à Hattîn, mais il n'appartenait à aucun des ordres militaires.

— Alors, Alec a nié appartenir au Temple ?

— Oui. Il l'a fait pour le bien de l'ordre de Sion.

— Comment savez-vous cela ?

— Parce que les nouvelles que nous avons reçues m'ont été envoyées personnellement plutôt qu'au Temple. Les missives n'étaient pas rédigées par un Templier.

— Je vois… Et je suppose qu'en conséquence je ne serai pas autorisé à apprendre quoi que ce soit au sujet de ce qu'il a ramené pour notre ordre.

— Je n'ai pas dit ça. Tu sauras tout à propos de la mission et des devoirs de Sir Alexander pour la confrérie. Mais je veux d'abord savoir pourquoi tu me cherchais. Tu n'es jamais venu me voir directement dans le passé, alors pourquoi le faire maintenant ? J'avoue que cela m'intrigue.

St. Clair lui raconta tout, n'omettant absolument rien, si bien que, pendant l'heure qui suivit, Justin demeura assis, bouche bée, suspendu aux lèvres d'André et ne ratant pas le moindre détail de son récit. Quand le jeune homme se tut finalement, aucun d'entre eux ne fit un geste ni ne prit la parole pendant un long moment. Ce fut en fin de compte le maître des novices qui rompit le silence.

— Hum ! grogna-t-il.

Puis il se tut de nouveau pendant un bref instant avant d'ajouter :

— Eh bien, pourquoi es-tu ici alors ? Pourquoi ne pas simplement foncer et prendre ce qui t'est offert ? Tu n'es encore lié par aucun vœu ni encombré d'aucune responsabilité qui pourraient t'empêcher d'agir à ta guise. La majorité des hommes feraient n'importe quoi pour obtenir ce que l'on t'offre. Tu n'as pas refusé cet honneur, n'est-ce pas ?

André, visiblement déconcerté, secoua lentement la tête.

— Non, pas encore, mais…

— Donc, pourquoi donc m'en parler ? Pour quelle raison hésiterais-tu ?

— Vous avez vous-même employé, il y a quelques instants, le mot qui m'empêche d'accéder à la requête du roi.

— J'ai fait ça ? demanda Justin. Quel était donc ce mot ?

— Honneur, frère. C'est un idéal et un dogme qui me sont très chers, en particulier parce qu'on semble en avoir oublié la valeur par les temps qui courent.

— Ah ! L'honneur, je vois ! Oui, l'honneur peut devenir un inconvénient.

St. Clair secoua la tête.

— Je ne suis pas d'accord, frère Justin. Je crois que l'honneur n'est jamais un inconvénient. Le manque d'honneur ou son absence dans toute situation me répugnent, et je ne vois pas la moindre trace d'honneur dans la description de la situation que je viens de vous faire.

— Alors, tu vas refuser, c'est ce que tu es en train de me dire ?

— Oui, sire. C'est cela.

— Alors, tu fais preuve d'une éthique à laquelle les autres auront de la difficulté à accéder.

— Non. Cette éthique est mienne. Je suis le seul à devoir m'y conformer. Je ne m'attends pas à ce que d'autres adhèrent à mes préceptes. Ils sont miens, tout comme l'est mon honneur.

Justin plissa les lèvres et acquiesça.

— Excellent. Je ne m'attendais pas à moins de ta part. Je t'appuie entièrement. Mais dis-moi, pourquoi n'es-tu pas allé voir Sablé d'abord ? Il a tes intérêts à cœur, et son rang au sein de la confrérie est plus élevé que le mien. Il a beaucoup d'influence en pareilles matières.

St. Clair avait commencé à secouer la tête aussitôt que Justin avait mentionné le nom de sire Robert.

— Je n'ai pas osé. Sire Robert est un excellent homme, je le connais bien et je crois qu'il me fait confiance, mais c'est un ami intime de Richard depuis des années. Ils ont même des liens de parenté, ce sont des cousins, je crois… Je n'ai simplement pas osé prendre ce risque. C'est trop dangereux… Je ne crois pas qu'il pourrait tout raconter à Richard. Je sais qu'il ne ferait jamais cela, mais il pourrait me trahir par inadvertance et provoquer sa propre chute en manifestant sa désapprobation. Son sens de l'honneur est aussi grand que le mien, et il y est fort attaché. Il lui serait difficile de cacher son dégoût devant la façon dont Richard traite la reine.

Il haussa les épaules.

— Je ne pourrais jamais me pardonner s'il lui arrivait d'être tué ou assassiné, après lui avoir dit une chose dont il n'avait pas à être tenu au courant.

— Hum ! Tu as probablement raison. C'est trop dangereux. Nous ne saurons sans doute jamais avec certitude si tu as eu tort ou raison, mais nous n'avons pas d'autre option. Je pense que tu as fait le bon choix. Qu'est-ce qui ne va pas ?

St. Clair avait froncé les sourcils et secouait la tête.

— Rien, sauf que vous ne semblez nullement surpris de ce que je vous ai raconté.

— Devrais-je l'être ? Entends-tu par là que je devrais être scandalisé devant la vénalité et la sensualité, la concupiscence de ces hommes et de ces femmes ? Qu'est-ce qui peut te faire croire cela ? J'ai adhéré à notre ordre quand j'avais dix-huit ans, frère André, tout comme toi. Et depuis ce temps, j'ai étudié sans relâche pour progresser au sein de la hiérarchie, et pour trouver la voie véritable qui me rapprocherait de Dieu. La majeure partie de ce que j'ai appris est liée au gouffre que nous avons créé entre Dieu et les hommes en nous écartant de notre ancienne Voie, au moment de la destruction de Jérusalem par les Romains, après la mort de Jésus et de son frère Jacques. Ensuite, comme nous l'enseignent nos traditions, l'humanité s'est mise à errer dans le noir, tentant vainement de trouver son chemin vers Dieu en suivant la trace désordonnée de mortels aussi faibles et idiots que ceux qui leur ont succédé, malgré les grands noms et les titres ronflants qu'ils se sont donnés. Si on le dépouille de son caractère divin, il ne reste de l'homme qu'une humanité faible, fragile, constamment à la recherche d'elle-même. Alors non, je ne suis pas surpris. Ma tâche consiste à trouver un moyen d'utiliser ce que tu m'as dit pour le bien de notre confrérie. C'est pourquoi je suis heureux que tu sois venu me voir en premier. Nous ne trouverons l'aide dont nous avons maintenant besoin qu'au sein même de l'ordre du Temple, et Sablé n'en fait pas encore partie…

Il s'arrêta un instant pour réfléchir.

— À partir de maintenant, poursuivit-il, nous devons te garder ici, hors d'atteinte de Richard. Il ne pourrait s'agir au mieux que d'un répit temporaire, puisque, en tant que ton suzerain, il peut te réclamer à tout moment. Nous pouvons espérer qu'au cours des prochains jours il se concentrera sur ses démêlés avec Isaac Comnène, mais la seule manière sûre de te garder hors de sa portée est de te faire adhérer officiellement à l'ordre du Temple. Dans ce but, je vais convoquer les frères à une assemblée aussitôt que possible.

— Vous voulez dire que vous allez m'admettre seul au sein de l'ordre, sans les autres novices ? Comment peut-on faire ça ?

— En nous dépêchant et en demeurant discrets, nécessité faisant loi. Nous avons de bonnes raisons. Tout ce qu'il nous faut maintenant, c'est un nombre suffisant de chevaliers pour tenir la cérémonie.

St. Clair secoua la tête en grimaçant.

— Nous avons de bonnes raisons, avez-vous dit. Le seul fait de me tirer des griffes du roi d'une manière détournée et que nous devons garder secrète

représente-t-il une bonne raison ? Comment justifierez-vous cela devant les autres ?

— Facilement. Le roi n'a rien à voir dans cette hâte. Que ce soit clair dans ton esprit désormais. Tout à l'heure, je t'ai dit que ton cousin semblait vivant et bien portant, mais que plusieurs Templiers paraissaient en douter… Tu t'en souviens ?

Il vit le signe d'acquiescement d'André et poursuivit :

— Eh bien, une fois de plus, Sir Alexander suscite des problèmes parmi ses compagnons, remettant en question leurs principes, ou les méprisant ! Ton cousin a toujours été un homme irritable et convaincu de son bon droit… mais il a rarement tort. Un fait qui, tout en glorifiant son nom, attire l'hostilité de ses pairs moins intransigeants. Il est revenu de captivité en lançant des allégations d'incompétence et de corruption au sein de la hiérarchie du Temple, entre autres choses, ce qui ne l'aidera nullement à se faire aimer de ses compagnons. Quand ils ont remis en question ces accusations – ils l'ont défié de façon très rude, d'après ce que j'ai compris –, il a disparu encore une fois, dans le désert. Les Templiers qui sont là-bas disent maintenant que Saladin et ses croyances païennes l'ont suborné et séduit, et ils réclament sa rétrogradation ou son expulsion de l'ordre, puis son bannissement et son excommunication.

— Doux Jésus ! Quelle sorte de perturbation a-t-il causée ? ! Peuvent-ils le faire ?

— Oui, s'ils croient qu'il le faut. Ce sont des moines chrétiens… des hommes de Dieu, et ils ont donc le droit de punir sans pitié les écarts de conduite. Ne te fais pas d'illusions, ils peuvent vraiment le faire.

— Quand a-t-il été libéré ? A-t-on demandé une rançon ?

— Non. D'après le message, il a été libéré dans le cadre d'un échange de prisonniers. Quoi qu'il en soit, il détient des renseignements extrêmement précieux dont la confrérie a besoin, des renseignements qu'on l'a envoyé chercher il y a des années. Et depuis des années aussi, aucun membre du conseil de la confrérie ne lui a parlé directement. Alexander Sinclair ne fait confiance à personne au premier abord, et ne l'a jamais fait. Maintenant, nous avons quelqu'un sous la main à lui envoyer, de l'intérieur du Temple, une personne à qui il se fiera instinctivement. Vous avez déjà été amis, lui et toi. Il te connaît et te fera plus facilement confiance qu'à un inconnu. Tu seras donc promu et envoyé à lui pour le ramener au sein de l'ordre, où il pourrait devoir subir une mise à l'épreuve de la part ses pairs du Temple. Ce sera en tout cas la raison officielle de ton acceptation au sein de l'ordre et de ton départ rapide pour Acre… Les exigences du Temple et ton devoir d'exécuter ces ordres nécessitent une dispense particulière et une acceptation rapide, ainsi qu'une promotion au sein de l'ordre. Tes liens familiaux et ton amitié de jadis avec Alexander Sinclair seront invoqués… Bien sûr, il n'est pas assuré que tu puisses le convaincre de revenir pour être jugé. Toutefois, tes objectifs réels n'auront en fin de compte rien à voir avec le Temple. Ta véritable tâche sera de rétablir les communications

entre Sinclair et le conseil de gouvernance de la confrérie, et de récupérer, puis de nous transmettre les renseignements dont il dispose.

— Et de quels renseignements s'agit-il ? Justin esquissa un sourire tordu.

— Si je pouvais répondre à cette question, maître St. Clair, nous n'aurions pas besoin de t'envoyer à Acre avec un tel empressement, n'est-ce pas ?

— Hum ! Qu'en est-il des vœux ? Où vais-je les prononcer ?

— Tu en as déjà prononcé deux, avec quelques différences mineures. Tu n'auras qu'à les répéter. Je t'accompagnerai à ce moment-là, et je te souffllerai les paroles que tu n'auras qu'à répéter. La plupart de ces gens ne savent ni lire ni écrire. Personne en dehors de notre confrérie ne remarquera que la formulation des deux premiers vœux est différente.

— Les deux premiers ne me préoccupent pas. C'est le troisième qui m'inquiète.

Le frère Justin haussa les sourcils, comme s'il était étonné.

— Le vœu de chasteté ? Mais tu as déjà fait ton choix en cette matière quand tu as pris la décision d'éconduire les deux reines. Dans quelques semaines, tu seras à Acre… ou aux portes d'Acre… et crois-moi quand je te dis que bien peu de filles, là-bas, parmi les fidèles d'Allah, seront une menace à ta chasteté. De plus, tu te soumettras aux incitations à la chasteté que prescrit la Règle du Temple… Non, tu vas prononcer tes vœux pendant la cérémonie d'admission, et tu n'auras plus jamais à y penser par la suite. Troyes présidera la cérémonie en tant que membre le plus élevé de l'ordre à Chypre.

— Troyes ? Il ne fait pas partie de la confrérie.

— Non, Dieu merci. Mais sa probité et sa crédibilité en font la personne tout indiquée dans les circonstances. Même Richard Plantagenêt n'osera pas défier le maître temporaire du Temple, ici à Chypre. Le sieur de Troyes est un sanglier du Temple, et il n'a aucun intérêt dans la vie autre que le Temple et ses rituels. C'est pourquoi il présidera à ton admission. Quand je lui aurai expliqué la situation, il verra tout de suite la nécessité de t'envoyer à Acre afin d'éloigner de son Temple bien-aimé le danger très réel que semble constituer ton cousin.

— Comment pouvez-vous être sûr qu'il croira tout ce que vous lui direz sans poser de questions ? Nous n'avons pas grand-chose sur quoi nous fonder, à part des rumeurs.

— Les rumeurs et l'imagination, frère André. Tu ne dois jamais sous-estimer le pouvoir de l'imagination. Les hommes comme Étienne de Troyes n'en ont aucune. Leur vie en est tout à fait dépourvue, soumise comme elle l'est aux détails de l'existence quotidienne. Ils vivent dans un monde incolore ; quand ils croisent des gens comme toi ou moi, qui sommes dotés d'une certaine capacité de persuasion et avons l'avantage de savoir nous exprimer en images percutantes par notre esprit et notre voix, ils sont désorientés et deviennent facilement manipulables. Quand j'aurai fini de parler à Étienne de Troyes, il croira que ton cousin représente une plus grande menace pour le Temple que Saladin lui-même, et il voudra t'initier aux Règles de l'ordre le plus tôt possible, tant il sera pressé

de te voir partir pour Acre. Profitant de son enthousiasme, je l'enverrai auprès du roi Richard pour qu'il lui apprenne la nouvelle de ta promotion et de ton départ.

St. Clair inclina la tête.

— Qu'il en soit ainsi. De toute évidence, vous croyez en ce que vous dites, alors il serait mal venu que j'en doute. Quand tout cela aura-t-il lieu ?

— Aussitôt que je pourrai l'organiser. Nous sommes aujourd'hui le 15 mai. Je devrais consulter certains membres de la confrérie avant de pouvoir fixer le moment, mais dès que cela sera fait, je pourrai rassembler suffisamment de chevaliers.

— Combien de temps cela prendra-t-il ?

— D'ici à demain. Nous pourrons certainement tenir la cérémonie demain soir.

André acquiesça. Les admissions avaient toujours lieu le soir.

— Me sera-t-il possible d'aller voir mon père avant de partir ?

— Non. Tu ne peux pas sortir de ce lieu avant d'être devenu officiellement un Templier. Toutefois sire Henry peut te rendre visite, s'il en trouve le temps. Si nous t'acceptons au sein de l'ordre demain soir, tu partiras le lendemain. Je te suggère de lui envoyer un mot pour qu'il vienne demain. Et préviens-le de ne rien dire au roi.

André acquiesça, puis le frère Justin se ravisa :

— Non, oublie tout. Je vais m'en occuper moi-même. Y a-t-il autre chose qui t'inquiète ? Tu sembles… préoccupé.

St. Clair réfléchit pendant un moment et haussa les épaules.

— La cérémonie, je suppose. L'Élévation. Je ne sais vraiment pas à quoi m'attendre. Est-ce compliqué ?

Il sembla extrêmement soulagé en voyant le vieux maître des novices se rasseoir sur son banc et lui sourire en secouant la tête.

— C'est une cérémonie secrète, maître St. Clair. Tu sais cela… Mais ce n'est pas une Élévation. Crois-moi sur parole, si tu le veux bien, et sois assuré qu'il n'y a là-dedans rien de complexe.

Justin se leva et se dirigea vers un bahut dressé contre un mur. Il ouvrit un battant et s'empara d'une outre à fond plat et deux gobelets de corne sur une tablette. De l'outre, il versa deux généreuses portions d'un liquide doré dans les deux timbales, les apporta à la table, puis il retourna ranger le récipient à sa place et refermera l'armoire.

— C'est de l'hydromel, dit-il en tendant un gobelet à André. Dieu a créé ce breuvage pour des moments comme celui-ci.

Tous deux en prirent une gorgée avec un plaisir évident, et Justin se rassit.

— Avant tout, rappelle-toi l'origine de cette cérémonie. Au début, il y avait les neufs frères fondateurs. Tous étaient des frères de l'ordre… du seul ordre existant à cette époque : l'ordre de la Renaissance à Sion. À force de travail, les fondateurs ont rempli la tâche qui leur incombait, constituer le trésor de l'ordre, et ont ainsi accompli la renaissance en question. Par la suite, c'est devenu

simplement l'ordre de Sion, même si son œuvre, contrairement à sa renaissance, est loin d'être accomplie…

Il prit une autre gorgée.

— Bien sûr, poursuivit-il, quand ils sont retournés en Europe avec ce qu'ils avaient trouvé, ils ont impressionné et terrifié tous les hauts personnages de l'Église, si bien que, dans leur empressement à calmer leurs frères et pour s'assurer de garder secrète leur trouvaille, ils ont couvert de louanges des hommes qui s'appelaient eux-mêmes les pauvres chevaliers du Christ, mais étaient connus de tous comme les chevaliers du mont du Temple. Et bientôt, les recrues se mirent à affluer pour se joindre à l'ordre des nouveaux chevaliers, comme saint Bernard l'appelait…

Il marqua une pause, avant de poursuivre :

— Et c'est ainsi qu'est né l'ordre du Temple. Toutefois aucune des recrues qui ont afflué au mont du Temple n'était frère de l'ordre de Sion, mais tous savaient que les neuf frères fondateurs avaient un secret, dont ils ignoraient la nature. C'est alors que, dans le seul but de protéger la confrérie et de se protéger eux-mêmes, Hugues de Payns et ses huit amis ont imaginé un nouveau rituel pour satisfaire les candidats, lesquels réclamaient des ornements et des rites mystérieux. Ils ont décrété que toutes les initiations se feraient le soir, dans l'obscurité, et ils ont inventé de toutes nouvelles cérémonies qui sont maintenant bien établies. Quatre-vingt-dix années d'existence leur ont conféré leur caractère pompeux, mais elles n'étaient au départ que de pures inventions. Et c'est ce qu'elles sont toujours aujourd'hui…

Il hésita un instant, puis continua :

— En te dévoilant tout cela, je ne souhaite nullement rabaisser mes frères Templiers. Ils ne savent peut-être ni lire ni écrire, ni faire preuve de bonnes manières en société, mais bon nombre d'entre eux, y compris les sangliers du Temple, consacrent leur vie et leur carrière à la poursuite de la sainteté, bien que ce soit au sens ecclésiastique, chrétien, du terme. Et cela est fort admirable, même aux yeux de ceux d'entre nous qui voient leur méprise grâce à ce point de vue ancien et privilégié qui est le nôtre… Nous pouvons constater qu'ils sont dans l'erreur, mais nous ne pouvons pas les considérer comme des idiots, puisqu'on ne peut douter de leur sincérité. Toi, André, tu as été suffisamment béni pour être élevé au sein de l'ordre de Sion, et tu as dû travailler et étudier d'arrache-pied pour atteindre ton statut actuel. Ce genre de travail, ou quoi que ce soit qui lui ressemble, tu n'en feras pas l'expérience au Temple. Les rites auxquels tu participeras n'ont pour ainsi dire aucune signification. Pour gravir les échelons, un homme doit essentiellement exécuter des activités militaires – à l'entraînement et au combat. Tu es déjà habile dans ces deux domaines et, crois-moi, tu n'as rien à craindre à propos des rites d'initiation. Au moment où tu entreras dans la salle du chapitre pour la cérémonie, tu auras passé toutes les épreuves et tu seras assuré d'être accepté. Le rituel n'est qu'une formalité pour satisfaire la congrégation du Temple. Tu devras peut-être participer à d'autres cérémonies de temps en temps, celles-là aussi seront secrètes, occultées par ce

voile que jette le Temple sur ses rites et dont la connaissance n'est détenue que par nos frères.

Il leva son gobelet pour trinquer et André fit de même, puis tous deux vidèrent leur verre, après quoi Justin rota bruyamment et se leva.

— Et maintenant, je dois commencer à prendre des dispositions. Je vais envoyer un des frères chez ton père pour l'inviter à venir ici demain après-midi et le prévenir de n'en rien dire à quiconque, y compris au roi. Penses-tu qu'il saura se taire ?

— J'en suis sûr, frère Justin.

L'après-midi suivant, André St. Clair se trouvait depuis une heure sur le terrain de joute du château, frappant sans relâche de son épée un poteau d'exercice jusqu'à ce qu'il commence à croire que plus jamais il ne pourrait lever les bras, quand survint un frère sergent qui lui indiqua que le frère Justin voulait le voir immédiatement.

Il trouva le maître des novices à l'endroit où il l'avait vu la veille, penché sur la longue table de travail dans sa chambre. Aussitôt que ses yeux se furent posés sur lui, il sut que quelque chose n'allait pas.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il. Troyes a-t-il refusé votre idée ?

Justin lui jeta un regard à la fois contrarié et surpris.

— De quoi parles-tu ? Non, Troyes n'a rien refusé. Jusqu'ici, tout se déroule comme prévu. Mais ton père ne viendra pas te rendre visite.

— Pourquoi pas ? Il a dit qu'il serait ici en après-midi.

— Oui, mais c'était avant que la folie n'envahisse la ville.

— Quelle folie ? Que se passe-t-il ?

— Tu n'es pas au courant ? Non, visiblement tu ne l'es pas. Eh bien, rien d'inhabituel. Ton suzerain s'est simplement souvenu qu'il détestait les juifs, alors ses hommes parcourent la ville dans tous les sens pour les attraper.

— Attraper qui ? Les juifs ? Il n'y a pas de juifs à Limassol.

— On peut trouver des juifs partout, maître St. Clair, si l'on regarde attentivement, mais cette persécution à leur endroit est un crime aux yeux de Dieu. Un incident a déclenché cette folie un peu après midi, mais j'ignore de quoi il retourne. Je sais seulement que Richard en était heureux et qu'il a ordonné l'arrestation de tous les juifs de Chypre. Et puisqu'il croit qu'Isaac Comnène est juif, il a rassemblé son armée entière sur les plages, entre les portes de la ville et le port, et se préparer à les pourchasser. C'est vraiment une folie. Quoi qu'il en soit, en tant que maître d'armes, ton père s'est retrouvé impliqué. Néanmoins, il a pris le temps de t'envoyer ses bons vœux, au cas où tu ne pourrais le voir avant ton départ pour Acre.

— Comment a-t-il su que je partais pour Acre ?

— Hier, j'ai demandé à mon messager de le lui dire afin d'expliquer pourquoi tu souhaitais le voir aujourd'hui.

— Alors, pourquoi êtes-vous irrité ?

— Irrité ? Je ne suis pas irrité. Je suis seulement contrarié de n'avoir pas trouvé quelques-unes des personnes dont je souhaitais la présence à la cérémonie de ce soir. Nous pourrons bientôt commencer, alors sois prêt une heure après le coucher du soleil, mais il manquera cinq ou six personnes que j'aurais voulu y voir. Tant pis, nous en reparlerons après. Demain, tu partiras pour Acre sur une galère rapide, l'une des meilleures du Temple. Tu porteras des messages pour l'officier supérieur du Temple qui s'y trouve actuellement, le maréchal lui-même, je crois, un chevalier du Languedoc qui porte le même prénom que toi, André Lallières, de Bordeaux. As-tu déjà entendu son nom ?

— Non, le devrais-je ?

— J'ai pensé que tu pourrais le connaître. C'est l'un d'entre nous. Il est né au sein de l'une des familles d'origine de l'ordre et a été élevé la même journée que moi. Prépare-toi pour ce soir. Deux chevaliers iront te chercher.

— Que dois-je porter ?

— Exactement ce que tu portes maintenant. Ta tunique de novice, ils te l'enlèveront et te donneront des vêtements officiels après la cérémonie. Maintenant, va et laisse-moi travailler.

La journée, ou ce qui en restait, passa avec une lenteur incroyable aux yeux de St. Clair, mais elle passa tout de même. Quand l'obscurité s'étendit sur la ville, il était prêt et impatient.

Huit heures plus tard, à l'aube du 17 mai, André se tenait sur l'un des quais de Limassol, flanqué de deux chevaliers dont la tenue d'apparat était moins neuve et moins remarquable que la sienne. Il portait le grand surcot blanc orné de la croix rouge, flambant neuf, d'un chevalier du Temple en bonne et due forme. Le vêtement recouvrait une cotte de mailles si récente qu'elle était aussi rigide que les lourdes bottes, également neuves, qui enserraient ses pieds et ses jambes jusqu'aux genoux. Le capuchon de mailles lui donnait une étrange impression ; il le trouvait trop serré sur sa tête, mais le casque qu'il portait par-dessus était solide et confortable. Sa propre épée, celle dont Richard lui avait fait cadeau, pendait à sa taille. Derrière lui se tenait son accompagnateur, un frère sergent qu'on lui avait assigné le matin même et qui avait pour tâche de faire en sorte que sire André, son armure, son équipement et ses armes personnelles demeurent en bon état et prêts pour la bataille en tout temps. André s'étira et fit jouer les muscles de ses épaules sous son haubert de mailles rigide. Il n'avait pas porté de cotte de mailles complète depuis qu'il avait joint les rangs des novices, et tandis qu'il observait l'approche du bateau qu'on lui avait envoyé, il se demanda combien de temps il lui faudrait pour s'y réhabituer.

Le navire heurta le quai à ses pieds. André se retourna vers ses deux compagnons et les salua pendant que son accompagnateur embarquait dans le navire les deux coffres qui contenaient tous leurs biens, puis il grimpa à leur suite. Le frère Justin, exceptionnellement splendide dans un nouveau surcot blanc et une cotte de mailles scintillante, inclina la tête et lui souhaita bon voyage. L'autre chevalier, Étienne de Troyes en personne, suspendit au cou d'André un cylindre de cuir rigide contenant les missives, puis il se redressa pour

un salut formel et souhaita au jeune chevalier de réussir sa mission en Terre sainte. Ensuite, les deux hommes demeurèrent sur le quai et regardèrent s'éloigner le navire de St. Clair, jusqu'à ce qu'il eût disparu derrière la poupe d'un grand navire de commerce qui passait dans l'autre sens, dissimulant la galère qui emmenait en Outre-mer André St. Clair et ses messages.

Chapitre 20

« Kek-kek-kek… »

Le cri aigu, sinistre, attira le regard d'André vers le faucon qui le survolait, seule une tache dans le bleu immaculé du ciel matinal. Immobile, la tête penchée vers l'arrière, André le regarda dériver silencieusement grâce aux courants ascendants qui le maintenaient là-haut. Il l'observait en retenant son souffle, et l'oiseau entreprit une longue descente en piqué, puis ses ailes commencent à battre de nouveau, le ramenant avec aisance à son altitude initiale.

— Quelle taille peut-il avoir ?

La voix provenait de derrière lui et André secoua la tête.

— Difficile à dire, murmura-t-il. Il n'y a rien là-haut pour le comparer, pas même un autre oiseau. Vues d'ici, ses ailes pourraient être aussi larges que tes bras étendus, ou elles pourraient avoir la moitié de cette taille et n'être qu'à mi-distance de ce que nous estimons.

— Penses-tu que quelqu'un puisse le maîtriser ?

— J'en doute, fit St. Clair, en gardant les yeux sur l'oiseau. La plupart des fauconniers laissent une cagoule sur la tête de leurs oiseaux jusqu'à ce qu'ils aperçoivent une proie et ne les relâchent qu'à ce moment. Ce sont des créatures sauvages qui retournent à la vie sauvage à la moindre occasion, peu importe s'ils ont été bien entraînés ou non. C'est pourquoi les fauconniers les protègent jalousement. Ils n'apprécient pas que leurs précieux tueurs volent en liberté pendant trop longtemps.

— À propos de temps, il est presque midi et il semble qu'on se soit moqué de nous.

Plutôt que de répondre, St. Clair détacha ses yeux du faucon et se dressa sur ses étriers, étirant ses bras au-dessus de sa tête en comptant lentement à voix haute jusqu'à vingt. Ensuite, il replia les bras, et les tint à l'horizontale, en maintenant la tête droite pendant qu'il effectuait une légère torsion du tronc d'un côté et de l'autre à plusieurs reprises, tirant sur chaque coude l'un après l'autre le plus possible et grognant doucement sous l'effort. Cela fait, il s'étira le cou, et fit rouler sa tête trois fois vers la droite et trois fois vers la gauche. Ce ne fut qu'ensuite qu'il saisit ses rênes et répondit au commentaire de son compagnon. C'était le trentième jour de mai de l'an 1191, et il était arrivé à Acre dix jours auparavant. Pendant ces dix jours, il avait envoyé des gens s'enquérir des allées et venues de son cousin, Sir Alexander Sinclair, en expliquant qui il était et en offrant une généreuse récompense à quiconque organiserait une rencontre entre eux. Il n'avait eu aucun scrupule à agir ainsi, et aucune crainte que l'on puisse

remettre en question son droit de se conduire comme il l'entendait. La lettre d'Étienne de Troyes qu'il apportait avait expliqué brièvement aux officiers du Temple qui dirigeaient le siège d'Acre que St. Clair était en Outre-mer en mission spéciale pour le Temple. On devait lui accorder toute la coopération et l'aide nécessaires.

Il esquissa un demi-sourire et lança par-dessus son épaule.

— On ne s'est pas moqué de nous, Harry. Peut-être de moi, mais pas de toi. Tu es ici parce que je t'ai invité pour me tenir compagnie. Il n'y a rien de ridicule à cela… À moins, bien sûr, que tu te sentes ridicule d'avoir accepté l'invitation. Notre hôte peut avoir été retardé par un incident quelconque. Cela nous arrive à tous, de temps en temps.

Il affichait un large sourire quand il fit pivoter son cheval pour faire face à l'homme derrière lui, mais Sir Harry Douglas ne se sentait pas d'humeur à lui rendre son sourire et à oublier la question. Il demeurait assis, les sourcils froncés, désapprouvant cette excursion, qu'il croyait non autorisée, dans une zone dangereuse.

Bien avant le lever du soleil ce matin-là, sans prévenir quiconque de leur départ ni de leur destination, ils avaient quitté leurs compagnons chevaliers qui campaient à l'oasis appelée Jappir, située à peine à une heure de chevauchée de la ligne de siège autour d'Acre. De là, ils avaient chevauché vers l'intérieur des terres et se trouvaient maintenant en plein territoire ennemi, à plus de trois lieues d'Acre. Devant eux s'étalait un paysage que Harry n'aurait jamais pu imaginer auparavant. Ils étaient entourés d'un océan de rochers − une vaste plaine d'énormes pierres de toutes les tailles et de toutes les formes −, certains aussi gros que des maisons, d'autres aussi grands que des châteaux, et d'autres encore à peine de la taille de ballots de foin ou de huttes de paysans. La plupart auraient pu dissimuler tout un groupe de soldats, et les deux hommes devaient demeurer constamment sur leurs gardes. Harry éprouvait beaucoup de difficultés à résister à la tentation de faire tourner sans cesse son cheval sur lui-même de manière à toujours surveiller l'horizon.

Harry éperonna son cheval et fit lentement le tour de l'amas d'énormes rochers qui couronnait le sommet de la minuscule colline, le point le plus élevé à des milles à la ronde. Il ne semblait pas y en avoir plus de six, mais ils occupaient exactement le centre du monticule et étaient rassemblés là comme s'ils y avaient été placés par un géant. Ils étaient également assez hauts pour être visibles de très loin ; le plus élevé d'entre eux, un monolithe effilé, sculpté par le sable, faisait deux fois la hauteur de Harry à cheval.

— Ris si tu veux, St. Clair, dit-il calmement, ses yeux scrutant l'horizon, mais je n'aime pas ça du tout. Je pense que tu es fou d'être venu ici et que je le suis encore plus de t'avoir accompagné. J'apprécie ta compagnie et tu es fichtrement drôle parfois, mais ça, c'est de la pure démence. Il pourrait y avoir des légions de sacs à puces qui nous surveillent en ce moment derrière chaque rocher, qui peut-être même nous prennent pour cible à l'instant où je te parle, et nous ne les verrions même pas avant de mourir. Au nom du ciel, ne restons pas

immobiles. Comme ça, même si on nous tire dessus de tous côtés, nous pourrons au moins entretenir l'illusion qu'il est possible de filer entre les rochers et de sauver notre peau…

André St. Clair grimaça, branlant du chef presque imperceptiblement.

— Je ne doute pas que tu aies raison, mon ami. Et Dieu sait que ton aptitude à maintenir la sainteté et l'intégrité de ta fragile et craintive personne est légendaire, mais je crois quand même que ce serait une erreur de partir si tôt. Comme je l'ai dit, l'homme que nous devons rencontrer ici pourrait avoir d'excellentes raisons d'être en retard.

— Tu appelles ça en retard ? Ça fait des heures qu'il devrait être ici.

— Une heure, Harry. Au plus, une heure. Nous sommes arrivés en avance.

— Eh bien, je suis au moins content que tu ne l'aies pas appelé Sinclair.

André tourna rapidement les yeux vers lui.

— Que veux-tu dire par là ?

— Ce gars que tu attends. Ça pourrait être n'importe qui… Même un bandit musulman espérant te capturer pour obtenir une rançon. Nous n'avons aucune preuve qu'il s'agit de l'homme que tu cherches.

— Non, nous n'en avons pas ; pas plus que la preuve que ce n'est pas lui. Alors, nous allons attendre. Et avec l'aide de Dieu, nous allons voir.

Il tira sur les rênes et fit avancer son cheval vers le sommet de la colline. Harry lui emboîta le pas, parcourant des yeux l'étrange similitude des innombrables pierres dans cette étendue particulière du désert. St. Clair cabra le dos de nouveau, leva ses coudes à hauteur des épaules, puis les ramena vers l'arrière.

— Maître Douglas, dit-il, j'ai l'intention maintenant de descendre de cette selle, de m'étirer les jambes et d'attendre confortablement un bout de temps. Tu devrais faire de même. Mais entre-temps, trouve donc un autre sujet de conversation qui soit… agréable et positif.

Douglas ne répondit pas, mais les deux chevaliers descendirent de leurs montures et s'affairèrent à desserrer les sangles de leurs selles pour donner un bref répit à leurs destriers.

— Personne ne t'a jamais dit qu'il ne fallait en aucune circonstance abaisser sa garde ?

La voix provenait directement de derrière eux, de si près que l'homme n'avait pas eu besoin de crier. Les deux chevaliers se retournèrent si rapidement, cherchant maladroitement leurs armes, que n'importe quel spectateur aurait éclaté de rire en voyant leur consternation. Harry Douglas réagit plus rapidement que St. Clair. Son épée était complètement sortie de son fourreau au moment où il finit de pivoter, et elle était déjà à moitié brandie pour attaquer avant qu'il ne comprenne la signification de ce qu'il voyait. André se trouvait en déséquilibre quand il avait entendu les paroles de l'étranger, et il avait dû replacer rapidement ses pieds avant de pouvoir commencer à se retourner ; sa main venait à peine de se refermer sur la poignée de son épée lorsqu'il reconnut l'homme, et il se redressa immédiatement. Il ne relâcha pas son étreinte sur son arme – on lui avait

enfoncé dans le crâne des années plus tôt la folie d'un tel comportement naïf –, mais il sentit la tension diminuer en lui aussi rapidement qu'elle l'avait envahi et il promena son regard d'un côté et de l'autre, cherchant d'autres présences. L'homme était seul.

— Qui êtes-vous ? demanda Harry avant que St. Clair n'ait pu dire un mot.

L'étranger le regarda à peine.

— Qui suis-je censé être ? Qui vous attendiez-vous à trouver ici, si loin dans le désert à une pareille heure de la journée ? Je suis Alexander Sinclair.

C'était tout ce qu'il avait besoin de dire. André sentit son cœur tressaillir de soulagement dans sa poitrine, non pas parce qu'il doutait de l'identité de l'homme, mais parce qu'il n'était pas sûr de pouvoir reconnaître son cousin après tant d'années. Il aurait pu ne pas reconnaître le visage à cause des changements qu'il avait subis, mais cette voix profonde et cet accent écossais indubitable n'avaient pas changé, eux. Avant qu'il puisse émettre le moindre son, l'étranger ajouta.

— Tu es sûrement le jeune André. Je me souviens de tes yeux et de ton nez légèrement crochu. Si tu n'avais pas mentionné ce détail dans le message que tu m'as fait parvenir, je ne t'aurais jamais répondu. Je ne fréquente pas beaucoup les gens par les temps qui courent.

André sourit, se sentant euphorique, car il avait entendu dire peu de bien à propos de cet homme depuis son arrivée en Outre-mer, et il avait commencé à appréhender que son cousin puisse, comme on le prétendait, s'être détourné de tout ce qui lui était familier auparavant. Mais au moment même où il avait de nouveau posé les yeux sur lui, il avait su au plus profond de lui-même qu'Alec Sinclair n'était en rien différent de l'homme qu'il avait toujours été. Il était grand et mince et avait les yeux foncés, le visage émacié et de longues jambes, ainsi que des épaules étonnamment larges. Sa courte barbe était d'un gris métallique et, de même que le rebord du capuchon de mailles qu'il portait sous son heaume, elle mettait en relief les rides profondes de son visage Il portait l'uniforme complet d'un vétéran Templier, avec la croix noire brodée sur son sein gauche, dans le coin supérieur du surcot blanc affichant la longue croix rouge devant et derrière. Son haubert avait un éclat qui, André le savait déjà, résultait de plusieurs années passées dans le désert à être frotté et poli par le sable, balayé par le vent, et il portait une épée inhabituellement longue, harnachée de manière à pendre dans son dos entre ses épaules. Par ce seul regard, il avait également remarqué que le pourpoint de Sinclair était différent aussi, qu'il descendait aux chevilles plutôt qu'aux mollets, évasé à partir du genou de façon à pouvoir le porter par-dessus de lourdes bottes à épaisses semelles.

— Alors je suis content d'avoir pensé à ce détail, répondit-il, le visage toujours souriant. Mais ça n'avait rien de subtil. J'ai simplement pensé que vous pourriez vous en souvenir. Bien observé, cousin. Ça fait longtemps, trop longtemps. Vous pouvez saluer mon meilleur ami ici présent, un de vos compatriotes, Harry Douglas. Harry, voici mon cousin, Sir Alexander Sinclair.

Il tendit la main et Alec l'empoigna fermement, souriant de ses yeux étonnamment brillants et chaleureux, d'un brun sombre, parsemés de taches noisette, dont André se souvenait si bien. André tordit subtilement son bras et saisit la main de son cousin dans les siennes, et après un bref instant de surprise, Alec, qui ne laissa paraître aucune réaction, imita le geste d'André, confirmant ainsi son appartenance à la confrérie. Puis il se tourna vers Harry et lui serra la main également, répétant le même geste sans obtenir de réponse.

— Heureux de vous rencontrer, Sir Harry Douglas, dit-il. Savez-vous de quoi nous parlons en ce moment, votre ami et moi ?

Quand Harry fit signe que non, Sinclair éclata d'un rire profond qu'il ravala aussitôt.

— C'est ce nez qu'il a, dit-il, avec cette courbure. C'est moi qui lui ai fait ça, un après-midi d'été, alors qu'il était très jeune. Je m'étais retourné rapidement pour voir ce qu'il faisait, et il était juste derrière moi. Le bout de la lance sous mon bras lui a carrément cassé le nez… Cela a constitué une amélioration évidente à sa physionomie ; quand il n'était qu'un jeune garçon, il était trop séduisant. J'ai néanmoins été torturé par la culpabilité… pendant au moins une heure…

Il marqua une pause pour l'effet, puis poursuivit :

— … En fait, ça m'a semblé durer une heure, mais honnêtement, c'était peut-être moins.

Il s'interrompit, puis il regarda les deux hommes et son visage s'assombrit.

— Vous avez sûrement entendu dire à quel point j'avais changé depuis mon retour de captivité chez les infidèles ?

Il s'était adressé aux deux chevaliers, mais il regardait André, et ce dernier lui retourna ouvertement son regard en inclinant la tête.

— Oui, nous avons entendu des choses étranges, mais comme vous pouvez le voir, ça ne nous a pas empêchés de venir vous trouver.

— Si j'avais été sûr que c'était toi qui me cherchais, je ne t'aurais probablement pas fait venir aussi loin dans le désert pour cette rencontre. Mais j'ai appris qu'on ne pouvait se fier qu'à bien peu d'hommes de nos jours, et je n'ai jamais beaucoup fait confiance aux gens. À la manière dont ton message a été formulé, je pensais que c'était probablement toi, mais je n'avais eu aucune nouvelle de toi depuis notre dernière rencontre, il y a plus de douze ans maintenant. Il n'était pas impossible que tu aies raconté l'histoire à quelqu'un d'autre, qui s'en serait alors souvenu et s'en serait servi pour me faire sortir de ma cachette. Il était aussi possible que quelqu'un t'utilise contre moi. Mais te voilà ici en chair et en os, un chevalier du Temple, et je vois bien que tu es toujours le gamin que j'ai connu et aimé. Comment se porte ta mère ? Je n'ai jamais cessé de lui être reconnaissant de m'avoir accueilli cette année-là.

— Elle est morte il y a quelques années, mais elle se souvenait de vous avec affection. Elle parlait souvent de vous, même des années après votre départ. Mon père va bien et, même s'il est âgé, il sera bientôt ici en tant que maître d'armes de Richard.

Il s'interrompit et, avant qu'Alec ne puisse réagir, il continua :

— Pourquoi quelqu'un chercherait-il à vous faire sortir de votre cachette, Alec ? Et d'ailleurs, pourquoi vous cachez-vous ?

— Ouf ! c'est une longue histoire, mais ce n'est ni le moment ni l'endroit pour la raconter. Cette nouvelle de ta mère m'attriste. Est-ce que c'est la raison pour laquelle tu as tant essayé de me retrouver ? Est-ce lié à des affaires de famille ?

— Oui.

— Amicales, je suppose ?

— Oh ! oui ! Tout à fait. Et j'ai beaucoup de choses à vous apprendre.

Alec avait délibérément fait allusion aux « familles amies » pour indiquer qu'il savait que Harry Douglas n'appartenait pas à la confrérie de Sion et qu'André le recherchait au nom du conseil de l'ordre. Ayant transmis le message indiquant qu'ils avaient beaucoup à discuter, André changea de sujet.

— Mais avant que je vous dise quoi que ce soit, vous devez me révéler comment vous avez réussi à vous approcher de nous de cette façon.

— De cette façon ? Vous faisiez tellement de bruit que j'aurais pu arriver à cheval derrière vous avec une troupe entière sans que vous m'entendiez venir.

— Peut-être que pendant quelques moments, nous avons fait du bruit, mais où étiez-vous avant ? D'où veniez-vous ?

Alec Sinclair esquissa un sourire avant de répondre.

— Je suis demeuré caché en vous observant et en vous écoutant. Tout près, comme tu t'en doutes, mais tu m'excuseras si je ne te dis pas exactement où… Toutefois, je peux te révéler la raison pour laquelle j'ai choisi cet endroit : il me permettait de me cacher et d'observer.

Son cousin réfléchit à ses paroles pendant quelques instants, regardant autour de lui d'un air interrogateur, et il sourit de nouveau avant de hocher la tête.

— D'accord. Si c'était mon secret, je ne le révélerais pas non plus.

— Et parlant de secret, intervint Harry, je sais que vous devez discuter tous les deux des choses – à propos de questions familiales qui ne me concernent pas –, alors je vais vous laisser. Maintenant que vous êtes ici et que je suis prêt à croire qu'aucun sac à puces ne nous surveille en attendant le moment de nous attaquer, je vais desseller nos montures et leur donner à manger, puis je vais me promener parmi les rochers et essayer de trouver votre cheval, parce que je suppose que vous n'êtes pas venu jusqu'ici à pied et en armure… Si je me perds, je sifflerai bruyamment. Donc, j'apprécierais que vous gardiez une oreille attentive tous les deux. Dans quelle direction dois-je chercher votre cheval ?

Sinclair leva le bras d'une manière délibérément vague en direction du nord. Harry acquiesça et commença à s'éloigner, après avoir saisi les rênes des deux chevaux jusqu'à ce que Sinclair l'arrête.

— Je sais que vous êtes arrivés en Terre sainte il y a quelque temps, mais je doute que vous soyez déjà venus ici. Soyez prudent en déambulant parmi ces pierres. Gardez les yeux ouverts et ne fourrez pas vos mains nues dans des trous. Cet endroit est un paradis pour les serpents.

Harry eut un sourire et fit signe qu'il avait saisi.

— Je vous remercie de ce renseignement. Je vous promets de toujours garder mes mains là où je peux les voir.

— Il semble être quelqu'un de bien, dit Alec Sinclair, en regardant Harry disparaître derrière un rocher avec les chevaux. Mais c'est un Écossais, alors je ne devrais pas m'en étonner, bien que son accent ne trahisse pas son origine.

— C'est un homme bien dans tous les sens du terme, et il est indépendant, ce qui est beaucoup plus important et semble être une qualité assez inhabituelle ici, répliqua André tranquillement. Les frères du Temple, les chevaliers et les sergents le regardent avec une certaine admiration, et cela le met mal à l'aise. Alors, la plupart du temps, il évite les gens. D'après ce que j'ai entendu, c'est un homme paisible, mais maintenant c'est un des chevaliers les plus célèbres en Outre-mer et cela ne contribue pas à le rendre plus à l'aise…

Sir Alexander regarda autour de lui et pointa un doigt en direction de deux pierres relativement petites, puis porta une main derrière son épaule et tira sa grande épée.

— Pouvons-nous nous asseoir pendant que nous parlons ? Je suis debout depuis des heures. J'espère que tu m'excuseras de tirer mon épée, mais je ne peux pas m'asseoir avec cette arme dans le dos.

Il fit un pas de côté et déposa l'arme avec soin contre une des pierres.

— C'est une arme superbe, fit André. Je ne crois pas en avoir jamais vu de pareille.

— Alors, tu n'es jamais allé en Écosse. C'est un sabre écossais. On en voit partout là-bas.

— Quelle longueur a la lame ?

— Elle est assez longue pour garder les mouches à distance quand je lui fais décrire des cercles au-dessus de ma tête.

André éclata de rire et regarda de nouveau la lame, tentant d'évaluer sa largeur à l'endroit où elle croisait l'énorme double garde, puis il hocha la tête.

— De quoi parlions-nous ? demanda-t-il.

— De ton ami Douglas. Tu disais qu'il était mal à l'aise. Pourquoi ?

André haussa les épaules et croisa les bras sur sa poitrine.

— Eh bien, c'est un moine, et certains d'entre eux font pratiquement une religion du fait d'être mal à l'aise. Mais plus sérieusement, j'ai tendance à croire qu'il se sent coupable d'avoir manqué la bataille de Hattîn. Il était aux sources de Séphorie avec le reste de l'armée quelques jours avant la bataille, mais la veille, on l'avait envoyé porter des messages à la garnison d'Ascalon où Châtillon et ses acolytes ont convaincu le roi Guy de quitter l'oasis et de marcher directement jusqu'à Tibériade. Alors, la plupart de ses amis sont morts et Harry a survécu.

— Et il se sent coupable pour cette raison ? Alors, il faudra que je lui en parle. J'y étais ce jour-là, et crois-moi quand je te dis que Harry n'a nul besoin d'éprouver de la culpabilité pour avoir eu la chance de s'être trouvé ailleurs… Comment s'est-il retrouvé à Acre ?

— Il a réussi à sortir d'Ascalon juste avant que la ville tombe, puis il a passé les mois suivants à se familiariser avec la Palestine, parfois à cheval, parfois à pied. Toute la région avait sombré dans l'anarchie ; après Hattîn, les musulmans sont devenus invincibles et nous pouvions à peine rassembler une troupe de cavaliers. Toutes les villes du royaume latin sont tombées les unes après les autres, comme vous le savez, et il semble que Harry a vécu dans la plupart d'entre elles, habituellement au cœur même de la bataille. Il a été blessé à quelques reprises, mais s'en est tiré vivant chaque fois, et les hommes ont commencé à dire qu'il était indestructible. À cette époque, il n'y avait aucun officier supérieur, nulle part, pour prendre le commandement, alors les hommes se sont ralliés autour de Harry et l'ont pratiquement forcé à devenir leur chef. En fin de compte, il a ramené une petite armée fatiguée et démantelée à Tyr.

— C'était il y a combien de temps, le sais-tu ?

— Non, mais Harry pourra vous le dire. Ça doit s'être passé au moins six mois après Hattîn.

— Oui, au moins. Ainsi, il a pu atteindre Tyr. Les assiégés doivent avoir fêté son arrivée, après si longtemps.

— On m'a dit qu'ils avaient essayé, parce que les hommes qui l'accompagnaient chantaient ses louanges partout où ils allaient et Dieu sait que les Francs avaient besoin de héros à cette époque… Des héros conquérants d'abord, mais à défaut de ceux-là, des héros provocateurs. Particulièrement à Tyr.

Alec Sinclair hocha la tête en guise d'acquiescement. Dans toute la Terre sainte, Tyr demeurait la seule ville encore aux mains des chrétiens, le seul endroit que les Sarrasins n'aient pas reconquis. Au cours des semaines et des mois qui avaient suivi la bataille de Hattîn, elle avait été envahie par tout ce qu'il restait de l'armée chrétienne. Conrad de Montferrat, le baron germain qui avait arraché la ville tout juste avant que Saladin ne s'en empare, la dirigeait d'une main de fer, allant même jusqu'à affirmer que son autorité s'étendait sur les derniers Templiers qui s'y trouvaient, ce qui en soit révélait à quel point l'étoile du Temple avait pâli après Hattîn.

— Il y avait moins d'une centaine de Templiers – chevaliers et sergents – dans la ville à l'arrivée de Harry, et il n'en ramenait avec lui que trois parmi ses partisans. Mais Gérard de Ridefort y était déjà.

— Et assez mécontent de la situation, j'ai cru comprendre, fit Alec.

— Apparemment.

Les deux hommes n'avaient pas besoin d'en dire davantage à ce sujet. À Tyr, Ridefort, que tous savaient colérique et intolérant la plupart du temps, avait été pratiquement réduit à une impuissance qui le rendait furieux. Il éprouvait une profonde rancœur au fait d'être subordonné à Montferrat et d'être obligé d'accepter les ordres du baron, sans compter qu'il devait lui obéir docilement sous peine d'être expulsé de la ville avec ses chevaliers. Le maître des Templiers n'avait jamais eu le moindre doute : Conrad l'expulserait sans hésiter, et avec toute sa congrégation, au premier signe d'insubordination ou d'opposition. Ses Templiers devaient se le tenir pour dit. Il n'avait pas caché non plus à quel point

l'idée de ne pouvoir lui résister ou modifier la situation lui répugnait en tant que représentant de l'ordre du Temple, car toute sa structure de commandement s'était effondrée, de même que les quatre cinquièmes de son armée, pendant et après la bataille de Hattîn. Il en était réduit à observer et à attendre, impuissant, et à grincer des dents en acceptant les faits.

Montferrat était un nouveau venu dans le royaume latin. C'était un Germain dont la loyauté s'adressait d'abord au Saint-Empire romain, ce qui signifiait à Constantinople et à son orthodoxie chrétienne. Il n'était donc pas difficile de comprendre les subtilités qui découlaient de cet état des choses. L'ordre militaire auquel appartenait Montferrat était celui des chevaliers de l'ordre teutonique de l'empereur Frédéric Barberousse ; à ses yeux, les autres ordres, autrement dit les Hospitaliers et les Templiers, étaient inférieurs et n'avaient rien d'idéals. Pour Conrad, il n'était que normal et justifié que les chevaliers teutoniques soient les garants de la présence chrétienne – chrétienne orthodoxe, la chose était claire – au sein du royaume latin… Et, avec le temps, croyait-il, le royaume latin lui-même pourrait bien devenir le royaume germain ou teutonique. Entre-temps, il était décidé à ce que le christianisme pontifical, le catholicisme romain comme on l'appelait, excessivement ambitieux et politiquement inacceptable, se voie fermer les portes de Jérusalem et retourne à Rome, en emmenant ses chevaliers et ses partisans francs. De plus, ni les Templiers ni les Hospitaliers, tous deux étroitement associés à l'Église catholique romaine, ne devaient être autorisés à exercer leurs activités en Outre-mer par la suite.

— Conrad doit avoir subi un choc en apprenant la mort de Barberousse, déclara Sinclair l'air songeur, et son cousin approuva du chef.

— Oui. Ce fut une bien mauvaise nouvelle.

— Tout à fait. On n'a qu'à se mettre à sa place pour imaginer son état d'esprit. Il se trouvait là, solidement installé sur le trône qu'il s'était lui-même érigé, attendant l'arrivée de son cousin l'empereur avec son armée de centaines de milliers d'hommes, suffisamment puissante pour qu'il puisse faire des pieds de nez à tout le monde, de Saladin à Richard Plantagenêt, en passant par Philippe de France. Il doit s'être cru tout-puissant, invincible… Puis arrive à bout de souffle un messager lui annonçant que son univers vient de s'effondrer : son empereur est mort, son immense armée, dispersée, et tous ses espoirs évanouis comme la fumée dans le vent.

Alec secoua la tête devant l'ampleur de la situation avant de poursuivre :

— Personnellement, je ne sais pas comment j'aurais supporté un pareil renversement de situation, un aussi vaste renversement… Mais, je ne suis pas Conrad de Montferrat. C'est tout un choc pour un homme d'avoir atteint un tel statut et de connaître une chute aussi rapide… Par ailleurs, à peine terrassé par cette nouvelle, il a reçu un deuxième coup : Saladin avait libéré Lusignan. La combinaison de ces deux événements presque au même moment est incroyable.

Sinclair sembla réfléchir un moment.

— Oui, c'est… littéralement incroyable, fit André. Je doute que ç'ait été une coïncidence, Alec, peu importe ce qu'en disent les gens. Saladin est loin d'être

sot. Il a libéré Lusignan contre promesse de ne pas reprendre les armes contre l'islam. Tout le monde sait ça, et tous le ridiculisent pour cette raison, le qualifiant de naïf, parce qu'il ne semblait pas savoir qu'aucun chrétien ne doit jamais se sentir lié par un serment fait à un infidèle sous la menace. Mais songez-y un moment. Saladin nous a combattus pendant des années et il a un bon nombre de fois négocié avec nos officiers et nos potentats. Crois-tu qu'il soit assez stupide pour être inconscient du mépris qu'ont tous les Francs envers lui et les siens ? N'oublions pas que c'est lui qui a réuni en une seule entité l'ensemble du monde musulman, de la Syrie à l'Égypte, en fusionnant deux califats et en mettant probablement sur pied la plus vaste armée jamais rassemblée par un seul homme dans l'histoire… Un homme dont l'envergure dépasse celle de Xerxès ou de Darius, peut-être même d'Alexandre le Grand. Ne penses-tu pas qu'il soit plus logique que ce sultan, percevant la menace à sa suprématie qui existait à Tyr en la personne de Conrad, ait vu un avantage dans le fait de libérer le roi Guy, étant convaincu que Guy allait immédiatement renier son serment et marcher sur Tyr pour y revendiquer la couronne et ses droits à Conrad ?

Alec Sinclair esquissa un sourire, le regard perdu dans le lointain.

— Oui, c'est tout à fait logique, et c'est ce que j'ai toujours pensé. Et l'astuce a parfaitement fonctionné, n'est-ce pas ? Guy et Conrad se sont sautés à la gorge.

— Mais pas longtemps. Le vent a tourné et la fumée de l'incendie qu'il avait allumé est revenue au visage de Saladin quand Conrad a chassé Guy de Tyr et que ce dernier est parti assiéger Acre. Il a emmené les Templiers avec lui, sous le commandement de Ridefort… voilà ce qui met un terme à l'histoire de Harry.

— La fin de l'histoire de Harry ? demanda Sinclair en posant sa cheville droite sur son genou gauche, la saisissant à deux mains et se penchant vers l'avant.

— Comment est-ce possible ? Harry est toujours vivant.

— C'est vrai, mais écoutez ça. Ridefort étant l'homme qu'il était, a tout de suite vu un avantage considérable dans le fait de promouvoir Harry à un rang élevé au sein du Temple. Harry était populaire auprès des frères et jouissait d'une excellente réputation auprès des autres éléments de l'armée, alors Ridefort a pensé à lui accorder un des principaux postes laissés vacants après les pertes de Hattîn. Il l'a appelé par son prénom et lui a annoncé sa décision. Harry a refusé poliment, mais fermement. Il ne souhaitait nullement obtenir une telle distinction, a-t-il dit. Ridefort n'a pas admis qu'il décline sa proposition, et Harry, tout aussi têtu, a refusé qu'on l'oblige à changer d'idée. Il était moine, a-t-il dit à Ridefort, et il avait joint les rangs des Templiers pour n'être que ça, un moine, pour adhérer à la Règle du Temple et chercher le salut dans une vie de prières et de devoirs.

— De toute évidence, Harry est sorti vainqueur de la querelle.

— Oui, en effet. Ridefort était fou de rage, mais il ne pouvait rien y faire. Devant la simplicité de la position de Harry, et surtout à cause de la curiosité que sa position avait suscitée chez les autres membres de l'ordre sans jamais penser pouvoir subir une rebuffade, il n'a pas eu le choix. Ainsi, sans doute pour la

première fois depuis qu'il était devenu Templier, il a accepté de reculer. Mais il a fait savoir en termes très clairs qu'il considérait que Sir Harry Douglas avait rompu ses vœux d'obéissance…

— C'est ce qu'il a fait…

— Peut-être… c'est discutable. Il a aussi déclaré que Harry avait omis de se préoccuper du bien-être de l'ordre et qu'au fond il n'était pas digne de l'admiration de tant de gens malavisés.

— Ce sont des paroles dures, mais elles ressemblent à leur auteur. C'était un homme belliqueux.

— Belliqueux ? Peut-être. Je ne l'ai jamais rencontré, mais j'ai entendu plus parler de lui que de n'importe qui d'autre depuis mon arrivée. On lui a reproché beaucoup de choses : son implacabilité, son absence d'humour, son intolérance, son irascibilité et son intransigeance, mais je crois que tous ces défauts relevaient surtout de ses convictions et de croyances profondément ancrées. C'était un géant parmi les hommes et un chef inspirant, passionné, un peu extrémiste, et son unique passion était sa loyauté envers sa religion, au-delà même de celle qu'il vouait au Temple. Il n'a jamais supporté les idiots, il n'a jamais non plus toléré une quelconque menace à l'endroit de ce qu'il croyait réellement être le royaume de Dieu sur terre. Dans ce contexte particulier, l'intégrité de Gérard de Ridefort était sans limites.

Alexander Sinclair observait calmement son cousin, le visage impassible, puis il inclina lentement la tête.

— Oui… Eh bien, comme tu l'as dit, tu ne l'as pas connu. Son ton était aussi monocorde que son visage était impassible, et André ne put que demeurer là à se demander s'il venait de subir un reproche, tandis qu'Alec poursuivait :

— Comment la mort du maître a-t-elle changé ton ami ? Il doit être différent, maintenant qu'il n'a plus à vivre avec le poids de cette désapprobation sur ses épaules ?

— Non, Harry est demeuré le même. Il a vécu isolé pendant des mois au sein de la confrérie des Templiers parce qu'au départ beaucoup l'ont regardé de haut, craignant qu'en agissant autrement, ils allaient s'attirer l'inimitié de Ridefort, puis quand ce dernier a été tué, en octobre, Harry a découvert qu'il préférait demeurer seul, satisfait de sa propre compagnie. Il avait bien observé ceux qui l'avaient évité auparavant, et il ne souhaitait plus avoir affaire à eux simplement parce qu'ils n'avaient plus peur de Ridefort. Puis, je ne sais trop comment, quand je suis arrivé, nous nous sommes liés d'amitié et sommes demeurés de proches amis depuis.

— Quand as-tu débarqué ici ?

— Il y a dix jours.

— Hum ! J'ai entendu parler de la mort de Ridefort au moment où ça s'est produit. J'étais encore prisonnier à l'époque, et la nouvelle du décès du maître du Temple s'est répandue à toute vitesse parmi les Sarrasins, et tout ce monde était en liesse. Je sais qu'il a été décapité, mais je n'ai jamais découvert de quelle

façon il avait été capturé. Quand j'ai été libéré, il était mort depuis longtemps et j'avais d'autres préoccupations en tête.

— Eh bien ça s'est produit exactement de la manière dont on s'y serait attendu avec Ridefort : au cœur de l'affrontement, déclara André en se levant et en se dirigeant vers l'épée d'Alec. Puis-je ?

Quand Alec fit un signe d'acquiescement, St. Clair prit l'épée, tint devant ses yeux la longue lame scintillante et l'examina pendant qu'il parlait.

— Il y a eu un combat ce jour-là, sauvage, mais pas suffisamment important pour qu'on l'appelle une bataille parce que tout est arrivé subitement, hors des murs d'Acre – une prise de bec spontanée plutôt qu'une confrontation stratégique… et étrangement, c'est le seul affrontement de ce type dont j'aie entendu parler au cours duquel Guy a brillamment commandé sa troupe et s'est distingué.

Il fit un pas de côté, fit tourner la longue épée lentement, la soupesa pour en évaluer le poids et l'équilibre.

— Et, fait plus étrange encore, poursuivit-il, Conrad s'y trouvait aussi ce jour-là. Tous deux ont réussi à collaborer efficacement. C'était le 4 octobre 1189. Je me souviens de la date parce que c'est celle de la mort de Gérard de Ridefort.

St. Clair esquissa un sourire triste et secoua la tête, puis remit l'épée en place contre le rocher.

— Magnifique arme, dit-il en s'asseyant et en revenant à son sujet. Un exemple classique du comportement de Ridefort : une charge à fond de train contre une concentration supérieure… non, une concentration écrasante de la cavalerie ennemie. C'était apparemment la troisième fois de sa carrière en tant que maître du Temple qu'il abandonnait tout principe logique, en croyant aveuglément que Dieu les protégerait, lui et son bon droit, et qu'il lançait sa troupe de façon suicidaire alors que ses chances de réussir étaient pour ainsi dire nulles. Et, comme les deux fois précédentes, l'ennemi a simplement divisé ses divisions et s'est mis à les encercler, sans céder de terrain ni d'avantage, se contentant de rester à distance et de cribler de flèches les moines qui passaient devant eux, puis de massacrer de nombreux chevaliers. Ridefort a encore survécu. Il survivait toujours. Il a été fait prisonnier, mais cette fois les Sarrasins l'ont exécuté sans délai.

— *Sic transit gloria mundi*[6].

— Quelque chose comme ça. Vous ne l'aimiez pas, n'est-ce pas ?

— Ridefort ? demanda Alec Sinclair avec une grimace de dégoût. Je ne l'aimais pas, je ne lui faisais pas confiance et je ne pouvais pas le sentir. J'ai perdu trop d'amis au cours des années à cause de sa suffisance et de son intolérance têtues. Tu peux appeler ça de l'inspiration, mais moi j'appelais ça de l'agressivité et de l'obstination stupide. C'était un parfait sanglier du Temple. Son esprit était entièrement occupé par le Temple, sa gloire, ses préceptes, ses dogmes, ses besoins. C'était un très étroit sentier à parcourir dans la vie.

Il hésita, puis changea de sujet.

— Alors, tu es ici au nom du conseil. Quand et où as-tu été élevé ?

Le visage d'André se tordit en un demi-sourire.

— Comme vous, le jour de mon dix-huitième anniversaire. C'était au cours d'un Rassemblement à Tours, dans la maison d'un des membres du conseil.

— Et quand as-tu décidé d'adhérer au Temple ? André eut un geste vague de la main.

— Je ne l'ai jamais décidé… pas vraiment. Le roi Richard a pris la décision pour moi.

— Richard lui-même, tu veux dire ? Le Cœur de Lion ? Tu m'impressionnes.

— Il n'y a pas de quoi. Il est mon suzerain. Et ça aussi, c'est une trop longue histoire pour la raconter maintenant. Ce qui importe aujourd'hui, c'est que j'ai des messages pour vous… une multitude de renseignements et de directives, je crois. Ils sont dans mes sacs de selle, alors je vous les donnerai quand Harry reviendra.

— As-tu une idée de leur contenu ?

— Oui et non. Tout ce que je sais c'est qu'ils vous sont adressés par le conseil. On m'a donné de nombreux messages, certains pour le commandeur du royaume de Jérusalem de la part de ses supérieurs du Temple en France, mais la plupart vous étaient destinés. Ils se ressemblent tous en apparence, alors j'ai dû faire attention de ne pas les mélanger. Les vôtres étaient adressés en arabe. J'ai passé beaucoup de temps à recevoir des directives précises en arabe…

— Tu parles arabe ?

La stupéfaction dans la voix de Sinclair valait tout le temps et les efforts qu'avait déployés André, et il se permit un minuscule sourire.

— À peine, répondit-il. Je le comprends beaucoup mieux que je ne le parle, mais je le parle un peu… bien que d'une manière épouvantable, m'a-t-on dit.

— Et tu l'as appris là-bas ?

— Oui, grâce à plusieurs maîtres distingués, surtout à Poitiers, et quelques-uns à Marseille.

Alec Sinclair passa immédiatement d'une langue à l'autre.

— Alors, parle-moi de ce que tu as appris.

— Beaucoup de choses sur une vaste gamme de sujets. D'abord le Coran, bien sûr, les paroles d'Allah et de son Prophète sans lesquelles rien n'a de sens dans le monde arabe ; puis beaucoup de choses sur la diversité et la complexité de la société islamique elle-même, et sur les divers éléments qui la composent. Je peux aussi aborder, et des deux points de vue, la question des différences entre les sectes chiite et sunnite.

— C'est renversant, déclara Sinclair qui avait souri jusque-là, mais adopta maintenant une voix basse et sérieuse. Mon cousin, je jure que c'est probablement le pire arabe que j'ai entendu de ma vie, même dans la bouche d'un *ferenghi* Templier, et pourtant, tu parles avec les intonations de Damas. Comment se fait-il ?

André sourit de nouveau.

— Peut-être parce que mes trois professeurs préférés étaient de Damas, répondit-il.

— Alors pourquoi t'a-t-on envoyé à ma recherche ? Je veux dire toi plutôt que quelqu'un d'autre ?

— Parce que les membres du conseil étaient au courant de notre lien de parenté et savaient que nous nous connaissions. Et parce que personne n'avait entendu parler de vous depuis très longtemps et que beaucoup s'inquiétaient du fait que vous puissiez être mort. Ce que je crois comprendre, c'est qu'on vous a confié une mission extrêmement importante pour la confrérie, une mission qui vous a tenu occupé pendant des années, avant le déclenchement de la guerre et votre disparition. Ma tâche consistait à vous retrouver et à obtenir les renseignements que vous aviez rassemblés, puis à en faire part au conseil.

— Si c'est tout ce qu'ils exigent de toi, tu n'avais pas besoin d'apprendre l'arabe. Que sais-tu à propos de ces renseignements que je recueillais ?

— Vraiment rien, répondit André en secouant la tête. Sinclair le regarda attentivement, puis détourna les yeux.

— Alors, il y a une lacune quelque part… Quelque chose que ni toi ni moi ne savons. À quoi ressemblent les messages que tu m'as apportés ? Sont-ils lourds ? Volumineux ?

— Ils sont lourds, si l'on tient compte que ce ne sont que des missives. Elles se trouvent dans deux grands sacs remplis à ras bord.

— Ha ! ha ! Et que devais-tu en faire si j'étais mort ?

— Les lire et essayer de mener votre mission à terme.

— Mais alors tu aurais dû recommencer au tout début… J'ai travaillé pendant des années… Même en parlant arabe, tu n'aurais rien pu faire.

— Peut-être pas, mais on m'a remis une liste de noms. Trois noms, en fait… de gens avec lesquels on savait que vous aviez été lié dans le passé. Je devais communiquer avec eux et essayer de reconstituer vos activités en espérant trouver des rapports que vous pourriez avoir cachés quelque part.

— Hum ! murmura Sinclair d'un ton indifférent, à la limite de l'arrogance, car il avait pris sa décision. Eh bien, nous ferions mieux de reprendre ces sacs que tu as apportés, puis de partir chacun de notre côté. Quelle taille ont-ils ?

André écarta les mains, indiquant que les sacs mesuraient environ un pied carré et avaient l'épaisseur d'un pouce.

Sinclair inclina la tête.

— Ça fait beaucoup de lecture, dit-il. Je crois que plus tôt je m'y mettrai, mieux ce sera. Peux-tu siffler ton ami ? Je vais chevaucher en votre compagnie aussi loin que possible, mais je devrai vous quitter avant d'approcher les camps d'Acre. Je ne veux pas être vu. Quand j'aurai tout lu et compris ce qu'on exige de moi, je t'enverrai chercher. Si tu dois courir le risque d'être tué avec moi, tu dois comprendre ce que nous tentons de faire… De toute façon, je suppose qu'on nous confie une mission à tous les deux, même si nous n'avons rien à gagner à formuler des hypothèses à ce sujet pour l'instant. Je t'enverrai aussi des directives concernant le lieu de notre prochaine rencontre. Je te promets que la prochaine fois, ça ne sera pas aussi difficile d'accès ni aussi éloigné. Maintenant, appelle Harry.

Harry revint en chevauchant sa propre monture et en tirant les deux autres, les écus blancs à croix rouge accrochés aux trois selles s'agitant bruyamment tandis que les animaux apparaissaient. Lorsqu'il les eut rejoints, il était évident qu'il considérait leur avoir accordé suffisamment de temps pour évoquer leurs souvenirs et qu'en conséquence il avait acquis le droit d'aborder Alexander Sinclair. Il commença par demander de quel endroit d'Écosse Alec était originaire, et ils découvrirent qu'ils venaient tous deux de la même région, à l'est du pays, de cette bande de terre reconnue comme étant l'entrée des Highlands. Cent ans plus tôt, et à vingt milles de distance, les Normands y avaient construit deux châteaux, celui d'Édimbourg et celui de Sterling, reconnaissant ainsi l'importance stratégique de l'endroit. Sinclair était né à l'ombre de la colline sur laquelle se trouvait le château d'Édimbourg, alors que Douglas venait du sud de Sterling.

Une fois les politesses échangées, et chaque homme connaissant maintenant un peu mieux l'autre, André se joignit à la conversation. Après avoir échangé des banalités pendant un mille ou deux, Harry se tourna à demi sur sa selle et jeta un regard de côté vers Alec.

— Puis-je vous poser une question, Sir Alexander, une question que je ne suis pas en droit de poser ?

Alec regarda André d'un air bizarre avant de répondre :

— Une question impertinente, vous voulez dire. Vous pouvez la poser, mais j'ai l'impression que ça pourrait être une question pompeuse et officielle, alors je choisirai d'y répondre ou non. Allez-y.

— L'une des premières choses que vous avez dites aujourd'hui, à savoir si vous deviez ou non nous rencontrer, était… eh bien, vous avez prononcé quelques paroles qui n'ont cessé de me tracasser depuis… Vous avez dit que peu d'hommes valaient la peine qu'on leur fasse confiance de nos jours et que, d'après vous, la petite histoire d'André et de son nez aurait pu être un subterfuge pour vous attirer hors de votre cachette.

— C'est vrai. Alors, que voulez-vous savoir ?

Harry cligna des yeux, l'air perplexe, puis il leva les bras dans un geste d'exaspération.

— Vous êtes un moine, tout comme André et moi. Nous sommes tous trois des Templiers, et cela signifie qu'à part nos prouesses face à l'ennemi, nos frères, qui sont tous aussi pauvres que nous et ont prononcé les mêmes vœux, n'ont rien à nous envier. Affirmiez-vous que vos compagnons du Temple vous souhaitaient du mal ? Et si ce n'est pas eux, qui donc ? Un moment…

Il s'efforça de ralentir son débit, puis recommença.

— Ce que je vous demande, maître Sinclair, c'est pour quelle raison un célèbre chevalier comme vous, un vétéran qui a servi ici pendant des années, craindrait-il ses pairs au point de penser devoir vivre seul et caché ? Voilà ma question.

André était demeuré silencieux, et il ne fit aucun effort pour intervenir dans la conversation, alors que son cousin reniflait et se grattait délicatement le nez avec l'ongle de son petit doigt.

— Il n'y a pas de réponse brève à cette question, Harry, dit-il finalement. Certains, parmi mes frères Templiers, s'ils ne me souhaitent pas de mal, ne me souhaitent certainement pas de bien non plus. D'autres partagent les mêmes préoccupations, les mêmes opinions et les mêmes désapprobations à mon égard. Mais cette armée ne comporte pas que des moines sans ambition et ayant fait vœu de pauvreté. Que vous le croyiez ou non, j'ai d'excellentes raisons de vivre seul et caché. Il n'y a pas là une si grande différence par rapport au mode de vie que nous avons choisi, si l'on y réfléchit un peu, Harry. Je vis seul, alors la plupart du temps, je n'ai pas de tentations. Je vis aussi très simplement, me nourrissant de ce que je peux chasser, troquer ou, rarement, faire pousser, et j'ai amplement de temps pour la prière et la contemplation de cette vallée de larmes dans laquelle nous vivons… En fait, je ne vis pas tant comme un moine que comme un anachorète… ou même un ermite.

Il s'interrompit alors, mais ni André ni Harry ne reprirent la parole.

Pendant quelque temps ensuite, seuls le martèlement des sabots et le grincement des selles meubla leur silence. St. Clair se surprit à remarquer qu'il ne percevait aucun bruit de brides métalliques. Aucun des chevaux n'en était pourvu. C'était une des premières choses qu'il avait remarquées en arrivant en Terre sainte. Les bruits se répercutaient loin dans le désert, et plus d'un chevalier était mort inutilement au cours des premiers jours de la conquête à cause d'une bride qui cliquetait. Il revint au moment présent en entendant son cousin qui s'éclaircissait la gorge avant de parler de nouveau.

— Une grande partie des problèmes que j'ai subis récemment provenaient de ma captivité chez les Sarrasins. Vous en avez peut-être entendu parler auparavant… je crois l'avoir mentionné moi-même, n'est-ce pas ?

— Oui, acquiesça André.

— Eh bien, pour dire les choses simplement, c'est là la source de mes problèmes !

— Votre captivité… Pardonnez-moi, mais je dois mal comprendre. Comment le fait d'avoir été prisonnier vous cause-t-il maintenant des problèmes ? Vous êtes-vous converti à l'islam ?

André ne blaguait qu'à demi, mais paraissait néanmoins perturbé par cette idée Alec sourit, puis secoua la tête.

— Non, je ne me suis pas converti à l'islam… Pas tout à fait… mais j'ai fait quelque chose de presque aussi répréhensible. J'ai apprécié certains aspects de ma captivité.

André parut encore davantage perturbé, et il jeta un coup d'œil de côté en direction de Harry, comme pour s'assurer qu'il entendait les mêmes propos.

— Vous avez apprécié votre captivité ? demanda-t-il.

— Certains aspects.

— J'ai peine à imaginer quels aspects.

— Les gens, d'abord. Les villageois sarrasins ordinaires, les femmes, les enfants et les vieillards. Chaque fois que nous, les Francs, pensons à eux – et nous ne le faisons que rarement parce que nous nous concentrons sur les hommes, les guerriers –, nous les imaginons comme des nomades, des aventuriers sans foyer permanent. Mais ce ne sont pas tous des nomades. Le village dans lequel on me gardait prisonnier était prospère à sa façon. La tribu y vit depuis l'époque du grand-père de l'émir local. D'habitude, ils élèvent des chèvres et cultivent assez d'aliments pour survivre et en avoir en surplus qu'ils peuvent vendre. Leur village est construit sur une source souterraine et ils ont de nombreux dattiers. C'est là la raison de leur prospérité et de leur sédentarité. Après m'être habitué à vivre dans cet endroit, incapable de m'évader, je me suis rendu compte que je les aimais bien. Je comprends et parle leur langue, bien qu'aucun d'entre eux ne l'ait su, mais cela m'a beaucoup aidé à comprendre qui ils sont et comment ils vivent… J'étais un prisonnier, et naturellement, ils m'ont mis au travail en me faisant effectuer surtout des tâches d'esclave, bien que ces tâches aient été peu différentes des leurs. Tous les habitants du village travaillent d'une manière ou d'une autre, car il n'y a pas de place pour les improductifs. Au début, ils me surveillaient de près… ils étaient soupçonneux et hostiles, et craignaient probablement que je devienne fou et que je les assassine tous une nuit, dans leur sommeil, alors que tous leurs hommes étaient partis à la guerre. Mais au fil du temps, comme ils se rendaient compte que je travaillais bien et que je ne représentais aucune menace pour eux, ils ont commencé à se montrer gentils à mon égard en m'accordant un deuxième bol de bouillon, ou une bouchée additionnelle de pain ou du houmous. L'un des vieillards que j'avais aidé un jour à transporter une lourde charge m'a sculpté un oreiller de bois. Alors, quand le moment m'a semblé propice, je me suis permis « d'apprendre » leur langue en répétant à voix haute et très lentement certains mots, m'efforçant de les dire correctement, mais avec un léger accent étranger.

Il s'interrompit un moment, perdu dans ses souvenirs, avant de poursuivre :

— Je me rappelle que je me sentais assez coupable parce qu'ils se réjouissaient tous de mes efforts et particulièrement du fait que j'essayais d'apprendre leur langue. Mais ils m'aidaient beaucoup, et, en quelques mois, j'ai été capable de converser avec eux. Au début, je devais demeurer prudent en essayant de ne pas « apprendre » trop vite, mais la discipline que cela m'imposait s'est révélée bénéfique. Bientôt, j'ai pu bavarder à propos de pratiquement tout, même si j'affirmais ne rien connaître du Coran. Après tout, j'étais un *ferenghi*, un étranger et un chrétien. Mais en fin de compte, on m'a libéré et je suis revenu ici, à Acre, et c'est alors que mes problèmes ont commencé.

Ce fut au tour de Harry de poser des questions :

— Comment ? Pourquoi ? Qu'avez-vous fait ?

— Peu de choses. Je n'ai jamais eu beaucoup d'éloquence, alors j'écoutais tandis que les autres parlaient. Je n'étais pas d'accord avec tout ce j'entendais – la plupart du temps, en fait – et je le disais… Et toutes les paroles que je prononçais étaient répétées et complètement déformées, avant de m'être

renvoyées à la figure comme des accusations. Ils affirmaient que l'ennemi m'avait transformé ; que j'aimais les Sarrasins ; qu'on ne pouvait plus me faire confiance et qu'on devait me mettre en quarantaine, m'isoler des chrétiens décents que mes croyances hérétiques risquaient d'influencer ou de suborner.

— Hérétiques ? C'est le mot qu'ils ont utilisé ? Sinclair grogna de dégoût, puis gronda :

— Bien sûr. Mais l'imbécile qui a utilisé ce mot ne savait pas ce qu'il voulait dire… Il l'avait entendu employer d'une façon impressionnante par quelque prêtre furieux qui avait besoin d'effrayer quelqu'un. Sais-tu lire, Harry ? Sais-tu écrire ?

Harry grimaça.

— Oui, je peux écrire mon nom, Harry Douglas, et je peux le lire aussi. Mais pas beaucoup plus.

— Alors, tu en sais plus que la majorité de tes camarades. Je sais qu'André sait lire et écrire parce qu'il pouvait déjà faire les deux quand je l'ai rencontré, alors qu'il n'avait qu'une dizaine d'années. Mais André est un être à part à cet égard… pour quelqu'un qui n'est pas un ecclésiastique, entendons-nous. La plupart des chevaliers ne savent pas lire. Il n'y en a pas un pour cent d'entre eux qui soit lettré.

Il s'interrompit pendant un bref moment et, quand il poursuivit, il adopta délibérément une cadence oratoire plus soutenue. Il continuait de parler, mais sa voix augmenta en volume et son articulation se fit plus rigoureuse, jusqu'à ce qu'elle prenne le rythme d'une déclamation, se projetant, vibrante, par-dessus les oreilles pointées de son cheval.

— Les chevaliers n'ont aucun besoin de savoir lire ou écrire. Ils n'ont pas de temps à perdre avec ce genre de choses. On ne leur enseigne que l'art de la guerre et du combat, et ils n'apprendront rien du reste de leur vie. Et comme ce sont des hommes, ils sont trop stupides pour percevoir ou accepter l'ampleur de leur ignorance, c'est pourquoi, dans l'espoir de paraître sages et brillants, ils citent à tort et à travers leurs supérieurs et, malheureusement trop souvent, leurs pairs également, imprégnant l'atmosphère de la vacuité de leur ignorance belliqueuse, mal citée par des imbéciles et des ignares. Voilà le grand total, la contribution à l'existence, de la plupart des hommes qui composent cette armée. Et au-dessus d'eux, nous demande-t-on de croire, se trouvent des êtres qui leur seraient supérieurs… les faiseurs d'opinions militaires et ceux qui façonnent les croyances. Mais malheureusement, ce sont aussi des chevaliers, pour la plupart, qui ne sont ni mieux renseignés ni mieux éduqués que leurs subalternes.

Il s'interrompit brusquement, puis poursuivit d'une voix plus tranquille, mais extrêmement grave :

— Ensuite, au bas de l'échelle, viennent les clercs, des gens beaucoup plus puissants qu'on ne se permet de le croire ; les prêtres… les ecclésiastiques… les soi-disant « hommes de Dieu ». À mon avis, plus que tous les autres réunis, ce sont les véritables malfaiteurs de notre époque… Leur ignorance est d'un autre ordre : méchants, oppresseurs et tyranniques, ils sont minés par l'importance

qu'ils se donnent et, beaucoup trop souvent, ils sont tout aussi tragiquement aveugles et intolérants que le plus ignorant de leurs partisans.

Harry Douglas regardait Sinclair, ébahi, la bouche à demi ouverte comme s'il était sur le point de parler mais ne pouvait émettre aucun son. Puis, il retrouva l'usage de la parole et réussit à dire :

— Vous leur avez dit ça ? Vous avez dit ça aux prêtres ?

Une esquisse de sourire se dessina au coin de la bouche d'Alec, mais il répliqua :

— Non, je n'ai pas fait une chose pareille. Me prends-tu pour un idiot ? Je n'ai fait qu'observer à voix haute qu'après avoir vécu pendant des années au milieu des ennemis, je n'en avais jamais vu manger de la chair humaine, forniquer d'une façon contre nature ou avec des animaux, ni comploter volontairement avec des démons, ni terrasser par la magie les armées chrétiennes. J'ai dit que les Sarrasins étaient, de plusieurs façons étonnantes et éclairantes, remarquablement semblables aux gens de chez nous, en ce sens qu'ils aimaient leurs enfants, respectaient leurs aînés et accomplissaient leurs devoirs civiques, versant des impôts à leur gouverneur et abandonnant volontairement leurs familles pour partir en guerre quand on le leur demandait. Et ayant dit cela, j'ai refusé de modifier mon opinion ou mon témoignage.

Il haussa les épaules.

— C'était suffisant, ajouta-t-il, pour subir leurs outrages et me faire mettre au ban de la société de mes soi-disant pairs civilisés.

— Aimeriez-vous revenir parmi nous maintenant ?

Sinclair haussa de nouveau les épaules.

— Non, je ne crois pas. Ma période de solitude a été plus longue que mon séjour au camp à mon retour, et je constate que je préfère que les choses soient ainsi… De plus, je ne suis pas tout à fait seul, ou en tout cas pas tout le temps. J'ai des amis qui me rendent visite de temps en temps.

Il parcourut l'horizon des yeux.

— Regardez, nous avons déjà quitté la zone rocheuse. La vitesse à laquelle les paysages changent m'a toujours surpris.

Ils étaient sortis de l'étendue de rochers et se trouvaient dans une immensité désertique, sablonneuse, parsemée çà et là d'arbustes desséchés, parmi lesquels le caillou le plus visible avait à peine la taille d'un pouce d'homme. À environ un mille devant eux, le sable commençait à former des dunes, mais là où ils se trouvaient, ils n'avaient encore sous les pieds que de la terre nue et de l'argile sablonneuse. Derrière eux se dressait une ligne droite de rochers, formant presque un mur, qu'on aurait pu prendre pour une œuvre humaine tellement était régulière et droite la ligne de démarcation. St. Clair se sentit tout à coup vulnérable en prenant conscience de la vastitude qui les entourait. Il se redressa instinctivement sur sa selle en laissant tomber sa main droite sur la poignée de son épée et en étirant la jambe gauche pour toucher l'écu accroché à l'anneau de sa selle. Près de lui, exactement au même moment, Harry Douglas fit de même,

et Alec Sinclair se sourit à lui-même, scruta l'horizon où les lointaines dunes ressemblaient à un nuage bas, puis agita ses rênes et poussa sa monture au galop.

Derrière lui, Harry Douglas éperonna son cheval pour le rattraper et se porta à sa hauteur. Alors que, suivi d'André, il arrivait vis-à-vis de Sinclair, il cria :

— Pourquoi détestez-vous autant les évêques et les prêtres ? Je veux dire… moi-même, je n'ai pas beaucoup d'affection pour eux, mais vous semblez vraiment les détester.

Sinclair jeta à peine un regard à Harry, alors qu'il lui répondait en criant :

— Tu as mal interprété mes paroles. Je n'ai rien dit à propos des évêques et des prêtres. J'ai parlé d'hommes de Dieu… C'est beaucoup plus compliqué que les prêtres et les évêques. Harry arrêta brusquement son cheval et demeura assis, l'air perplexe, jusqu'à ce que les deux autres fassent tourner leurs montures et reviennent vers lui.

— Comment est-ce possible ? Quelle est la différence ? demanda-t-il quand ils arrivèrent à sa hauteur. Sinclair hocha la tête avec un air de regret plutôt que d'amusement et ne fit aucune tentative pour faire tourner son cheval de nouveau. Les trois hommes demeuraient en selle, formant un triangle avec les têtes des chevaux en point central.

— As-tu déjà vu une fourmilière ravagée, Harry ? C'est une scène d'anarchie, avec des milliers de fourmis qui se précipitent dans toutes les directions en tentant de préserver tout ce qu'elles croient important. Tu es d'accord ?

— Oui. Je comprends ce que vous voulez dire.

— Les gens sont comme les fourmis. Ce sont des créatures grégaires. Ils ont certains besoins. Il existe certaines choses pour lesquelles ils feront tout afin de les obtenir et de les conserver. Et l'une de ces choses, l'une des plus importantes, c'est le sens de l'ordre et l'idée d'un objectif. Ça fait partie de la nature humaine… un désir incontournable qu'existent autour de nous un ordre et un objectif. Ça s'applique à tout ce que nous faisons. Et c'est particulièrement vrai en ce qui concerne la vénération de Dieu. Dieu est peut-être omniscient et omnipotent, mais dans ce monde, ce sont des hommes qui administrent Ses affaires, et les choses se sont toujours passées ainsi. Au commencement, il y a eu Dieu, puis quand le premier homme prit conscience de Son existence, le premier prêtre apparut pour interpréter les relations de l'Un à l'autre. Il est possible que ce n'ait pas été par hasard que le prêtre ait tendu la main, mais à partir de ce moment, tous les prêtres ont subsisté grâce à la générosité des gens ordinaires.

Il parut réfléchir un moment, puis poursuivit :

— Dans le confort de nos foyers en France et en Angleterre, nous avons tendance à ne penser aux hommes de Dieu qu'en termes de pape, d'archevêques, d'évêques et de prêtres. Peu d'entre nous s'arrêtent à penser qu'en Orient, à Constantinople, il existe une autre Église, également chrétienne, différente de celle de Rome et pourtant organisée et dirigée par des prêtres comme ceux de la Ville éternelle. Les catholiques romains et les chrétiens orthodoxes… le même Dieu sous tous les aspects, mais différent dans chaque royaume parce que les

hommes de Dieu qui administrent les deux Églises ont des croyances et des interprétations différentes de la volonté et des souhaits de Dieu. Ainsi, nous avons des amis chrétiens et de soi-disant alliés qui adorent un Dieu et qui s'entre-tuent pour des différences d'opinions sur ce qu'ils croient être la vérité selon les hommes de Dieu vers qui ils se tournent pour être guidés. Dieu est miséricordieux, nous enseigne-t-on, mais les hommes de Dieu n'ont pas à l'être : leur tâche consiste à convertir le monde entier à leurs propres croyances…

Alexander Sinclair demeura silencieux un moment, puis regarda ses deux auditeurs avant d'ajouter :

— Cela en dit long sur le christianisme et son apparente unité. Mais regardez également l'islam. Est-ce différent ? Non, ça ne l'est pas, au sens où je l'entends ici, parce que ce sont aussi des hommes de Dieu qui le dirigent. Ils se nomment imams et mollahs et portent une pléthore d'autres noms, mais ce sont bien des prêtres et des évêques en ce sens qu'ils cherchent à contrôler les esprits et les comportements d'autrui et qu'ils comblent leurs besoins grâce à la générosité des gens ordinaires. Et même eux, dans leur lutte pour acquérir le pouvoir, ont dès le départ alimenté leurs divergences. Le corps du prophète Mahomet était à peine refroidi que ses partisans ont commencé à se quereller à propos de son successeur et du contrôle de la puissance de l'islam. Et je souligne ce mot « contrôle »… il est remarquable de constater à quel point on y est confronté lorsqu'on traite avec les hommes de Dieu… C'est ainsi qu'aujourd'hui, à l'intérieur de l'islam, on trouve des musulmans chiites et des musulmans sunnites qui se sautent à la gorge à la moindre occasion, tous convaincus, parce que leurs hommes de Dieu insistent sur le fait que les choses doivent être ainsi, qu'Allah est grand, comme son prophète Mahomet. Mais ces autres, qu'ils soient sunnites ou chiites, ont perverti les désirs de Dieu et sont devenus l'ennemi à condamner et à anéantir au nom de Dieu. Les musulmans chiites et les musulmans sunnites ; les catholiques romains et les chrétiens orthodoxes… Sectarisme, jalousie et massacres épouvantables associés aux quatre tendances, et quatre groupes sous le joug des hommes de Dieu. Aimeriez-vous en entendre davantage sur ce que je crois, ou en ai-je dit suffisamment pour vous inciter peut-être à penser par vous-mêmes ?

Il regarda tour à tour St. Clair et Douglas.

— C'est assez ? Excellent. Il est possible que nous ne nous revoyions jamais tous les trois, mais si cela se produit, je vous demanderais d'éviter d'entraîner mes pensées vers ces chers hommes de Dieu. Alors, nous partons ? Il nous reste encore beaucoup de chemin à parcourir avant d'atteindre notre destination.

Le lendemain, ayant retrouvé Alec Sinclair et terminé la première partie de sa mission, André convainquit son ami Harry Douglas de l'emmener faire une tournée d'inspection des travaux de siège, qui étaient énormes, dépassant de loin tout ce que St. Clair avait pu imaginer. Pendant les dix jours qui s'étaient écoulés depuis son arrivée, il avait entrevu ici et là diverses activités, mais au cours de sa première semaine en Outre-mer, toute son attention s'était concentrée sur la

recherche de son cousin errant, si bien qu'il n'avait pas vraiment consacré de temps à regarder autour de lui et à observer la situation. Mais là, l'ampleur des activités le stupéfiait.

Acre était assiégée depuis maintenant deux ans. L'assaut avait depuis longtemps perdu de son élan et de son enthousiasme, et les gens s'étaient installés dans une routine laborieuse succédant à de longues périodes d'ennui, communes à toutes les formes statiques de guerre. Seules quelques échauffourées brèves et terrifiantes se produisaient encore de temps en temps entre les deux forces ennemies. L'ampleur des travaux de siège était si vaste qu'il avait de la difficulté à saisir la complexité des stratégies en cause des deux côtés. Acre elle-même, tenue par une garnison entêtée de différents guerriers sarrasins, était un des plus vieux ports de Palestine. Érigée et devenue prospère sous la gouverne des Phéniciens, des siècles plus tôt, elle était devenue une communauté polyglotte et extrêmement florissante, attirant des marchands et des flottes commerciales de partout et, avant qu'elle soit conquise par Saladin en 1187, elle était considérée comme l'un des plus célèbres lieux de plaisirs du monde.

Tout cela avait changé en vertu de la loi musulmane. Les bordels avaient disparu du jour au lendemain ; on avait enlevé aux églises chrétiennes leurs croix et leurs cloches, puis on avait rénové et rouvert les mosquées de la ville. Mais l'armée sarrasine s'était d'abord attachée à renforcer les murailles et les mécanismes défensifs de la ville, et ce travail s'était poursuivi pendant les quatre dernières années.

Puis, quand la première armée franque était arrivée deux ans plus tôt sous le commandement de Guy de Lusignan, un nouvel enthousiasme s'était installé. La flotte chrétienne, surtout composée de bateaux de guerre génois et pisans dont la taille surpassait de loin les petites embarcations à une voile et les galères arabes, prit immédiatement le contrôle des eaux entourant la ville et mit en vigueur un blocus naval. Il incomba à Guy et à sa petite armée de garder les approches terrestres de la ville, une entreprise plus facile à décrire qu'à accomplir.

La ville d'Acre avait une forme vaguement triangulaire et était construite sur un promontoire dont l'axe nord-sud s'orientait légèrement vers le nord-est et le sud-ouest, si bien qu'elle faisait face à la mer des côtés ouest et sud et comportait à la fois un port intérieur et un port extérieur, le premier étant doté d'une énorme chaîne qu'on pouvait lever pour bloquer le passage des navires ennemis. Du côté de la terre, la ville était entourée d'une série de hauts murs parallèles que renforçaient des barbacanes et des tours juste assez espacées pour permettre une riposte cinglante contre d'éventuels assaillants. Ces murailles, avec leurs tours et leurs barbacanes, avaient été construites par les Templiers et les Hospitaliers, qui étaient omniprésents dans la ville au cours des années précédant la bataille de Hattîn. Pendant les premiers jours du siège, les attaquants francs se rendirent compte à quel point ces remparts avaient été bien construits, et ils avaient rapidement compris qu'il ne servait à rien d'affronter l'ennemi en l'attaquant directement. Ils avaient plutôt fabriqué des machines de siège et des catapultes, et concentré la majeure partie de leur puissance de feu sur ce qui leur semblait

être l'endroit le plus vulnérable des murs, dans un angle droit du saillant nord-est que contrôlait une haute tour connue sous le nom de Tour maudite. En choisissant cette tactique de siège, ils étaient tout à fait conscients du fait qu'ils pouvaient à tout moment subir une attaque sur leurs arrières si le sultan décidait d'envoyer ses armées au secours d'Acre.

C'est à ce moment, expliqua Douglas à St. Clair, que quelqu'un a songé à la Tranchée. Pendant plus d'une année, les Latins s'étaient acharnés à creuser un immense fossé fortifié qui s'étendait sur deux milles vers l'intérieur des terres et empêchait l'approvisionnement de la ville par voie terrestre. Peu après, les armées de Saladin avaient commencé à arriver une à une, mais elles avaient été incapables de déloger les assiégeants qui demeuraient en sécurité dans leur Tranchée, attaquant Acre d'un côté tout en se défendant de l'autre contre les assauts de Saladin. Saladin avait établi son propre blocus du côté terrestre de la Tranchée en positionnant le long de celle-ci une multitude de soldats qui empêchait effectivement la plupart des victuailles de parvenir aux Francs. Ils ne pouvaient pas toujours débarquer des vivres arrivant par la mer parce que leur fossé comportait une intersection très étroite avec la plage, et les troupes sarrasines concentrées à cet endroit tentaient constamment de détourner le ravitaillement vers la rive. La nourriture et le matériel parvenaient de temps en temps aux assiégeants, mais jamais en assez grande quantité ni assez souvent. Toutefois, selon Harry Douglas, de plus en plus de troupes supplémentaires avaient commencé, depuis quelques mois, à arriver de toute la chrétienté pour garnir les rangs des assiégeants, et les chrétiens savaient que la garnison de la ville mourait de faim et ne pourrait tenir beaucoup plus longtemps.

Puis, le 20 avril 1191, Philippe Auguste de France débarqua à Acre et reprit des mains de son neveu, Henri, comte de Champagne, le commandement du siège. Il établit immédiatement le quartier général français devant la Tour maudite et ajouta ses propres machines de siège aux très nombreux trébuchets, catapultes et mangonneaux déjà sur place, puis fortifia ses propres pièces d'artillerie en édifiant des redoutes de fer et de pierre.

Ce jour-là, après avoir grimpé jusqu'au sommet des travaux de défense sur la Tranchée, en face d'Acre, les deux chevaliers observèrent les catapultes françaises pilonnant sans pitié, avec des rochers de la taille d'un cheval, les murailles de la Tour maudite – ainsi appelée, dit Harry, parce que selon la légende, les trente pièces d'argent qui avaient servi à payer Judas Iscariote avaient été frappées à cet endroit. Mais l'attention de St. Clair fut attirée par une machine qu'il examina pendant de longs moments avant de desserrer les dents. C'était un appareil d'allure étrange, une sorte de long cylindre, coupé en son milieu et étendu sur le sol, une extrémité appuyée contre le mur de la tour qui le surplombait.

— Qu'est-ce que c'est que ça, là-bas ? demanda-t-il en pointant l'objet.

Harry plissa les yeux, ne sachant trop, au début, à quoi André faisait allusion.

— Oh ! ça ! C'est ce qu'ils appellent un chat.

— Un chat. De toute évidence, c'est une machine de siège, mais qu'est-ce qu'elle fait ?

— Tu ne sais pas ce qu'est un chat ? Tu n'en as jamais vu auparavant ? Il en existe depuis l'époque des Césars, sous une forme ou une autre.

— J'en ai entendu parler, mais je n'en ai jamais vu. C'est mon premier siège.

— Eh bien, ça fonctionne selon le principe des formations en tortue qu'utilisaient les Romains pour se défendre contre les volées de flèches. C'est un demi-cylindre blindé et monté sur roues… Tu peux en voir au pied du mur si tu regardes attentivement. Sa surface est faite de métal lisse, suffisamment résistant pour le protéger contre tout ce qu'on pourrait laisser tomber ou jeter d'en haut, y compris les feux grégeois… À l'intérieur, des équipes de sapeurs le mettent en place directement contre les remparts puis, bien à l'abri à l'intérieur, ils creusent pour miner les murs.

— Ça fonctionne ?

Harry haussa les épaules.

— En théorie, oui, répondit-il. Je l'ai vu fonctionner plusieurs fois dans le passé, mais pas ici. Ces gens creusent depuis des mois, depuis bien avant l'arrivée de Philippe, et jusqu'ici, ils ont fait bien peu de progrès.

— Hum !

St. Clair tourna la tête vers la droite où l'étendard français pendait mollement au-dessus du pavillon de Philippe. Rien ne bougeait à cet endroit. Aucun signe n'indiquait que le roi était bel et bien là, même si la présence de l'étendard le laissait supposer.

— Ça me rappelle, dit-il, que Guy de Lusignan est arrivé à Chypre quelques jours avant que je quitte l'île. Il était accompagné d'un grand nombre de chevaliers et de nobles, mais il était extrêmement contrarié à propos de Philippe.

— Je peux l'imaginer.

— Tu le peux ? Explique-moi pourquoi. Quelques-uns de ses chevaliers m'ont raconté que Philippe avait choisi d'appuyer Conrad plutôt que lui pour occuper le trône de Jérusalem. Je sais que cette nouvelle a irrité Richard et ses partisans, mais j'avais trop à faire à ce moment… J'étais officiellement accepté au sein de l'ordre… et je n'avais ni le temps ni la possibilité d'observer ce qui se passait. Qu'est-ce que tu sais à ce propos ?

— Peu de choses. J'étais ici à ce moment, mais n'étant pas un intime des principaux protagonistes, je sais peu de choses sur ce que cela signifie, à part les bavardages courants dans les casernes et l'opinion de deux chevaliers que je respecte.

Douglas marqua une pause pour réfléchir, puis poursuivit :

— Tu sais, je suppose, que Guy revendique le trône en invoquant son mariage avec Sibylle ? Oui. Eh bien, quand Sibylle est morte, cette prétention de Guy est morte avec elle… ! Oh ! il a bien tenté de s'y accrocher depuis pour ce qu'elle vaut… ! Et, pendant que j'y songe, c'est tout ce qu'elle vaut… Mais la simple vérité, c'est que Guy ne peut plus réellement se dire roi parce que l'héritière légitime est Isabelle, la sœur de Sibylle, et elle est mariée depuis des

années à un homme qu'elle aurait déjà pu légalement nommer roi si elle en avait eu envie. Il s'appelle Humphrey de Toron. Le nom te dit quelque chose ?

Quand St. Clair secoua la tête, Harry poursuivit :

— Eh bien, c'est le beau-fils de Renaud de Châtillon !

— Ha ! ha ! Voilà un nom que je reconnais, maintenant. C'est celui que Saladin a fait décapiter ? Ils l'appelaient le Templier pirate ?

— C'est bien lui. Saladin l'a décapité lui-même pour des raisons tout à fait justifiées. Renaud de Châtillon était un déshonneur pour tout ce qu'est censé représenter le Temple.

— Alors, son beau-fils est roi de Jérusalem ?

— Dieu du ciel, non ! Humphrey est encore pire que ne l'était Renaud. C'est un poltron inutile, plusieurs fois disgracié, et par-dessus tout, il fait étalage de manière outrageante de son homosexualité, une chose qu'on pourrait ignorer chez qui que ce soit d'autre, mais dont il faut tenir compte lorsque l'homme en question est l'époux d'une reine en fonction.

— Oh… !

André décida de ne rien dire de ce qui lui était venu à l'esprit à propos d'une autre reine semblablement mariée. Il se contenta de demander :

— Et cet homme est marié à la reine Isabelle ?

— Non, il était marié à la reine Isabelle jusqu'à tout récemment. Conrad de Montferrat s'est occupé de l'affaire. Je ne sais pas comment il y est parvenu ni combien il lui en a coûté – il doit avoir versé une somme considérable –, mais il a fait annuler le mariage. Comme c'était un mariage royal, il doit y avoir eu d'importants pots-de-vin en jeu… même si l'on peut se demander où Conrad peut avoir trouvé suffisamment de prêtres et d'évêques corrompus pour réussir un tel coup…

Il attendit de voir si André allait réagir à son sarcasme, mais comme St. Clair n'affichait aucune réaction, il poursuivit :

— Quelle que soit la somme qu'il a dû débourser, tout s'est fait rapidement et efficacement. Les indiscrétions et les incartades publiques d'Humphrey étaient suffisamment connues pour que personne ne s'étonne quand il a finalement dû répondre de ses actes et que son mariage a été annulé. Alors, Humphrey de Toron n'est plus marié à la reine de Jérusalem, et bientôt Conrad de Montferrat le remplacera, dès que la chose pourra être organisée.

— Ah ! Et je suppose que Guy doit en avoir entendu parler avant de partir à la recherche de Richard ?

Douglas inclina la tête.

— C'est ce qui l'a poussé à partir. La nouvelle est arrivée un peu après midi le vendredi, et à l'aube du samedi, Guy était parti avec tous ses partisans. Ils se sont précipités vers la côte et, de toute évidence, ils ont trouvé une galère pour les transporter.

— Ils en ont trouvé trois et se sont empressés de se rendre à Chypre. Et alors, qu'advient-il de ce mariage imminent, le sais-tu ?

— Comment le saurais-je ? Je suis un moine, André, un Templier comme toi. Les potentats et les rois ne me consultent pas quand ils prennent leurs décisions.

— Eh bien, qu'en disent tes compagnons ? C'est un sujet idéal pour donner lieu à des hypothèses. Tu dois sûrement avoir entendu quelque chose ?

— Rien, sauf que ça ne s'est pas encore produit. Les deux amants n'ont pas encore pu coordonner leur déplacement et leurs responsabilités… Et il semble bien que tous deux doivent être présents pour que la cérémonie ait lieu.

— Non, ce n'est pas le cas. Pas quand l'Église est en cause. Ça peut se faire par procuration si les prêtres qui officient sont suffisamment puissants. Et le patriarche de Jérusalem, qui doit normalement présider un pareil mariage, pourrait le faire. Je sais que Conrad est un chrétien orthodoxe. Je suppose que la reine Isabelle l'est également…

Il prit une profonde inspiration et secoua la tête.

— Il faudra que j'en apprenne davantage à ce sujet parce que la situation semble plus urgente que je ne l'avais cru il y a un mois, dit-il en regardant autour de lui de nouveau et en saisissant son ami par l'épaule. Je te remercie de m'avoir amené ici, Harry, je dois maintenant rentrer au camp. Je dois parler à quelques personnes.

Il omit de mentionner qu'une de celles-ci était le prochain maître du Temple et n'ajouta pas non plus que ses créances étaient suffisamment impressionnantes pour s'assurer de la coopération du maître. De toute façon, Harry s'était déjà tourné et avait pris le chemin du retour, satisfait de l'explication qu'il lui avait donnée.

Une semaine s'écoula, pendant laquelle André n'eut aucune nouvelle de son cousin, mais il avait été tenu occupé par de petites escarmouches, heureusement peu fréquentes, au cours des patrouilles constantes que ses frères avaient instaurées en divers points des remparts d'Acre. Puis un matin, immédiatement après les matines, alors qu'il se rendait au camp qui servait de réfectoire pour prendre un déjeuner de noix, de grains broyés et d'eau, quelqu'un lui saisit l'épaule droite, le faisant pivoter sur lui-même. Et son cousin se trouva là. Il ouvrit la bouche pour parler, mais Sinclair fronça les sourcils et lui fit signe de se taire.

— Il faut que nous ayons une conversation maintenant, toi et moi, et je ne souhaite nullement m'asseoir avec le type de compagnie que nous trouverons probablement autour de nous dans ce lieu, alors suis-moi moi et trouvons un cheval pour toi. J'ai suffisamment de nourriture pour nous deux. Plus vite nous serons partis d'ici, mieux je me sentirai.

André suivit Alec en silence, conscient des regards irrités en direction de Sinclair. Toutefois, même en tentant d'éviter d'attirer l'attention, marchant les yeux fixés au sol, ils ne purent s'évader discrètement. L'un des hommes lança un grand cri, hurlant qu'il y avait un amoureux des Sarrasins parmi eux. En quelques instants, les deux cousins subirent une pluie d'injures. André saisit instinctivement la poignée de son épée, mais Sinclair posa sa main sur le coude

de St. Clair en lui disant de continuer à marcher, de ne regarder personne, et de ne rien dire. Cette tactique fonctionna jusqu'à ce qu'une brute colossale s'avance délibérément devant eux et fonce directement sur Alec pour lui assener un coup d'épaule. André s'était tendu en percevant ce que l'homme s'apprêtait à faire, mais avant qu'il pût intervenir, Alec l'attrapa par le bras, le déséquilibrant un instant, et reçut la charge de l'assaillant contre sa propre épaule. Il s'y était si bien préparé qu'il bougea à peine sous l'impact. Puis, il se retourna et reprit sa marche en s'éloignant, levant les deux mains pour signifier que la collision était de sa faute.

— Pardonne-moi, frère, dit-il, les bras toujours levés.

L'homme cligna des yeux de surprise, puis son visage s'assombrit de colère.

— Comment oses-tu m'appeler « frère », traître d'infidèle, aboya-t-il avant de s'accroupir et de faire un pas vers l'avant, les bras écartés comme un lutteur. La dernière chose à laquelle il s'attendait fut la vitesse de l'attaque. Alec Sinclair saisit brutalement l'individu par le devant de son surcot, le tira fortement vers l'avant et lui fit perdre l'équilibre. Le nez de l'homme s'écrasa contre le rebord de métal plat du heaume de Sinclair ; ce dernier le relâcha immédiatement, le laissant se tordre de douleur, les deux mains sur son nez écrasé, puis Alec recula pour une deuxième fois, leva un genou à hauteur de sa poitrine et, pivotant légèrement, il assena un coup redoutable du talon de sa botte dans le ventre de l'homme, sous la cage thoracique, rendant ridiculement inutile la cotte de mailles qu'il portait.

André demeura momentanément bouche bée devant la vitesse de réaction de son cousin, puis reprenant ses esprits, il regarda autour de lui, sur la défensive, pour s'apercevoir que tous les spectateurs semblaient aussi étonnés que lui. C'étaient tous des Templiers et des moines, et un acte de violence à l'endroit d'un frère était impensable. Le fait de crier des insultes était une chose apparemment acceptable, mais la violence physique à l'endroit d'un frère était une infraction contre les règles du Temple et mettait en danger l'âme immortelle. Et pourtant, Sir Alexander Sinclair avait subi un affront et avait été attaqué. Il n'avait réagi qu'après le second assaut, et le fait qu'il l'ait fait si rapidement et si efficacement ne passa pas inaperçu.

Toutefois, personne ne tenta d'intervenir tandis que les deux cousins s'éloignaient vers les chevaux. André et Sinclair gardèrent le silence jusqu'à ce qu'ils aient repris la monture d'Alec, en aient choisi une pour André, et aient chevauché à travers les dunes au sud-est des travaux de siège, demeurant suffisamment près de leurs propres lignes pour être raisonnablement assurés de se trouver à l'abri des patrouilles sarrasines, tout en évitant complètement la possibilité d'une intervention de la part de leurs propres compagnons.

— Pourquoi vous détestent-ils tant ?

Un instant, St. Clair pensa que son cousin n'allait pas lui répondre, mais Alec regardait seulement alentour, surveillant les environs.

— Ça suffira, murmura-t-il presque pour lui-même, puis il entreprit de poser par terre la nourriture et les boissons. Du pied, il creusa dans le flanc d'une dune

un trou de la largeur de ses hanches, lui permettant de s'asseoir confortablement, le bas de son dos supporté par l'élévation du sable. André l'imita. Puis Alec se releva pour aller chercher dans ses sacoches de selle plusieurs paquets enveloppés, avant de revenir et d'étendre sur le sable entre leurs sièges improvisés un morceau de tissu sur lequel il déposa un pain d'apparence étonnamment fraîche, quelques tranches de viande froide qui ressemblaient à de la chèvre ou à de l'agneau, une petite salière, un pot d'olives dans l'huile épicée ainsi qu'une outre d'eau.

— Ils me détestent parce qu'ils ont peur, finit-il par dire. Peur de ce que j'ai pu faire ; de ce que j'ai pu apprendre ; de ce que je pourrais savoir ; et même de ce que je pourrais ignorer. Il n'y a pas de limite à ce qu'ils craignent.

— Mais ce sont des moines, Alec. Des hommes de Dieu.

La réflexion d'André lui valut un vif regard oblique chargé de scepticisme. Ses joues s'empourprèrent rapidement alors qu'il se remémorait la teneur de leur dernière discussion.

— Eh bien, tu comprends ce que je veux dire, ajouta-t-il. Ils devraient être assez intelligents pour ne pas avoir de doutes sur un frère simplement sur la base de rumeurs.

Alec le regarda d'un air ébahi.

— C'est là la chose la plus stupide que je t'ai entendu dire depuis ton arrivée, cousin. Ils devraient être assez intelligents… Comment le pourraient-ils ? Ils n'ont aucun moyen d'apprendre autre chose et personne n'a envie de leur enseigner autre chose. Ces hommes ne sont des moines que de noms, en vérité. Tu le sais. Et ils sont loin d'être ce que j'appelle des hommes de Dieu… Pour cette raison, ils ne se conforment au code des moines qu'en assistant jour et nuit aux prières, et en murmurant sans cesse des *Pater noster*. La plupart d'entre eux croient que leur salut repose sur l'assassinat de musulmans et sur la répétition de cent cinquante Pater par jour. Pourtant, aucun d'entre eux ne sait compter… Comment un homme qui ne sait pas compter peut-il se débrouiller pour réciter cent cinquante fois la même prière ? En vérité, il ne le peut pas. C'est pour cette raison qu'il n'arrête jamais, préférant réciter quelques prières de plus, plutôt que de risquer de ne pas en dire suffisamment et de commettre ainsi un péché.

Il s'interrompit un moment avant de reprendre :

— Ce sont des hommes simples, ignorants, sans imagination, André. Ils croient ce qu'on leur dit de croire, ils se comportent comme on leur dit de se comporter, et ils sont tous profondément convaincus, au-delà de toute possibilité de changement, que pas un d'entre eux ne peut émettre une seule pensée qui en vaille la peine. Ils croient que les pensées et les opinions, de même que la planification et les orientations, émanent du Tout-Puissant et dépassent leur expérience… Alors ils écoutent ce qu'on leur dit et ils se comportent en conséquence parce qu'aucun d'entre eux n'oserait remettre en question quoi que ce soit qui leur vient de si haut… Ainsi, ils ont entendu dire que j'étais intraitable ; que certaines de mes opinions sont contraires à la façon dont l'ordre voit les choses et, sachant que je dois en conséquence subir un châtiment, tout en

constatant que je n'ai pas été puni, ils sont confus et ne savent trop que penser. Et la confusion engendre la peur et la panique.

— Alors, ils préfèrent vous insulter plutôt que de demeurer silencieux et qu'on pense qu'ils sont d'accord avec vous ?

— Quelque chose comme ça, oui.

— Parlez-moi des musulmans. À votre avis, qu'ont-ils qui perturbe tout le monde à ce point ?

Alec Sinclair hocha la tête, puis commença à manger, mastiquant minutieusement sa nourriture et ne tentant pas de répondre jusqu'à ce qu'il soit repu et ait pris une gorgée d'eau de son outre. André, qui finissait son repas au même moment, s'appuya le dos contre la dune et croisa les mains sur son ventre.

— C'était bon. Alors, allez-vous me le dire ?

— Bien sûr. Je crois que les musulmans sont exactement comme nous, avec les mêmes besoins et les mêmes désirs, les mêmes devoirs et les mêmes obligations, bien qu'ils en aient une interprétation différente.

— Je sais ça. Vous m'avez dit tout ça la première fois que nous nous sommes rencontrés… Mais cette opinion ne me semble pas suffisamment radicale pour donner lieu au genre d'inquiétude que je perçois sur le visage de vos compagnons quand ils vous regardent.

Sinclair hocha de nouveau la tête pour montrer qu'il était d'accord.

— Alors, pousse ta réflexion un peu plus loin, dit-il.

— Je ne comprends pas ce que vous dites, déclara André après un moment de silence. Pousser quelle réflexion et jusqu'où ?

— L'opinion que j'ai. Pousse ta réflexion au-delà de ce que pensent les gens ordinaires… Et songes-y à partir du point de vue que je vais te suggérer. Tu comprendras plus facilement ainsi… Je suis ici depuis plus d'une décennie maintenant… presque deux, en fait.

Il leva les bras pour enlever son heaume, puis desserra les courroies qui retenaient son camail. Il laissa retomber celui-ci dans son dos, puis gratta vigoureusement son crâne rasé. Cela fait, il s'installa plus confortablement dans le sable, puis s'adossa à la dune et croisa ses mains derrière sa nuque.

— Voilà qui est plus confortable ! Maintenant, revenons à mon histoire… Comme toi, j'occupais une position intermédiaire au sein de la confrérie, ce qui signifiait que j'en avais suffisamment appris sur les traditions de l'ordre dans certains domaines particuliers pour me permettre de pousser ma réflexion à partir de ce que je savais. Comme toi, j'ai appris la langue des Sarrasins avant de partir et mes enseignants étaient des hommes de grand savoir, tous des Arabes, qui avaient beaucoup en commun avec nos conseillers les plus anciens et les plus érudits de la confrérie. Dès ce moment, j'aurais pu partir seul en Outre-mer, mais cela aurait signifié que j'aurais dû travailler seul, sans soutien, à des milliers de milles de chez moi. Le conseil a pensé qu'il était beaucoup plus simple que j'adhère à l'ordre du Temple, au sein duquel nous avions déjà un réseau bien établi de frères œuvrant dans l'anonymat. Alors, j'ai joint les rangs des Templiers et je suis venu ici. Depuis et jusqu'à ce que je sois fait prisonnier après Hattîn, je

me suis concentré sur une tâche primordiale… As-tu déjà entendu le nom de Masyaf ?

— Non. Le devrais-je ?

— Probablement pas. C'est là que m'a d'abord envoyé la confrérie après mon arrivée en Terre sainte. On m'a assigné dans une garnison de Templiers à la forteresse de Safita, celle que les Templiers appellent Castel Blanc. C'est en Syrie, au nord-est de Tyr. J'avais pour directives de m'installer dans cet endroit, puis d'entrer en contact avec Rashid Al-Din Sinan par l'entremise d'un habitant de Masyaf.

— Sinan ? Je connais ce nom. N'est-ce pas… ?

— Le Vieil homme de la montagne. Oui, c'est lui. L'imam qui dirige la secte des Assassins.

— Dieu du ciel ! Pourquoi vous auraient-ils demandé de communiquer avec lui ? Dans quel but ?

— Dans plusieurs buts. Il existe certaines questions à propos desquelles l'imam et notre ordre ancien ont un intérêt commun, l'une des plus importantes étant ce qui apparaîtrait à tes yeux et aux miens comme étant des mystères anciens et indéchiffrables. Rashid Al-Din Sinan se vante d'être une sorte de mystique et de voyant, et c'est un ascète. On dit également que c'est un homme pieux et, de toute évidence, impitoyable. Sa réputation effraie même Saladin, qui aurait dû mourir deux fois aux mains des Assassins depuis longtemps et n'est demeuré en vie que par la plus grande des chances. J'ignore comment Sinan et la confrérie se sont rencontrés la première fois, mais leur relation dure maintenant depuis plus de quarante ans.

— Et on vous a ordonné d'entrer en contact avec lui…

— Oui, c'est ça. Jacques de Saint-Germain, qui a servi pendant plus de vingt ans d'agent de liaison entre le conseil et l'imam, était mort peu avant. Je devais le remplacer. Sinan savait que j'allais venir, alors je n'ai eu aucune difficulté à le trouver, en particulier par l'intermédiaire du Temple.

— Que voulez-vous dire ? Je ne vous suis pas.

— Alors, ouvre grandes tes oreilles, jeune homme, parce que tes connaissances souffrent d'énormes lacunes. Les Assassins forment un groupe terrifiant et ils sont constamment craints par tous en Outre-mer. Il y a quarante ans, en cherchant à augmenter leur pouvoir et leur influence à l'intérieur d'un nouveau territoire, ils ont franchi un pas de trop en tuant le roi Raymond II de Tripoli. Par mesure de représailles, les Templiers ont été lancés contre eux, exerçant leurs activités à partir de leurs bases de Castel Rouge et de Castel Blanc, et ils ont semé le chaos parmi la population locale jusqu'à ce que Sinan soit forcé de demander une trêve. Depuis ce temps, les Assassins doivent verser un lourd tribut annuel au Temple pour pouvoir poursuivre leurs affaires en toute liberté.

— Mais ce sont des musulmans… Comment le Temple peut-il traiter ainsi avec l'ennemi ?

— Parce que ce ne sont pas nos ennemis. Ton interprétation est fausse. Ce sont des chiites. De chiites ismaéliens d'ascendance perse. Ce sont des ennemis

mortels de Saladin et de ses partisans sunnites. Tout sentiment d'inimitié qu'ils éprouvent à notre égard est purement accidentel. Rashid lui-même, le Vieil homme, est né à Bassora, en Irak, mais il est venu en Syrie à titre de *dai*, ou d'imam du culte, peu de temps seulement avant l'assassinat de Raymond de Tripoli. Il s'agissait peut-être d'un des premiers gestes visant à affirmer son autorité, mais si c'était le cas, ce fut une erreur monumentale. Peu après, il a amorcé une relation avec le Temple. Les deux organisations ont beaucoup en commun quand on prend le temps d'y réfléchir. Toutes deux sont des sociétés fermées avec des rites mystérieux qu'elles exécutent en secret, loin des yeux et des oreilles des hommes ordinaires. Toutes deux sont ascétiques également, dans tous les sens du mot. Et les deux sont vouées à la mort, au sens où leurs membres se consacrent à des idéaux élevés et sont prêts à mourir joyeusement dans la bataille pour atteindre et protéger ces idéaux… L'une et l'autre comprennent facilement leurs motivations et leurs objectifs respectifs.

Un silence s'installa alors. Lorsque André comprit que son cousin n'avait rien à ajouter, il demanda :

— Alors, c'est pour cette raison que vos frères se méfient de vous… cette association avec les Assassins ?

— Grands dieux, non ! Aucun d'eux ne sait rien de tout cela. Il s'agissait d'une relation personnelle… un rapport clandestin qui ne me plaisait pas particulièrement. Elle s'est terminée quand j'ai été fait prisonnier par les hommes de Saladin. Je n'ai pas parlé au Vieil homme depuis… Bien que maintenant, comme tu le verras en lisant mes ordres, je doive reprendre contact avec lui. En te racontant cela, j'essaie de te donner une idée de l'ampleur de ce que j'ai appris à propos de certaines choses… et à quel point j'en sais vraiment peu. La simple vérité, c'est que je me suis lié d'amitié avec un musulman quand j'étais leur prisonnier… un ami intime et peut-être le meilleur que j'aie jamais eu. C'est lui qui m'a capturé, même si la réalité était loin d'être aussi simple qu'elle le semble. Il s'appelle Ibn Al-Farouch, c'est un émir au sein de la garde personnelle de Saladin.

Alec eut un sourire en voyant la surprise fleurir sur le visage de son cousin, puis il hocha la tête.

— C'est une longue histoire, poursuivit-il, mais je pense que tu aimerais l'entendre, si tu as le temps.

André écarta les bras en regardant autour de lui.

— Il semble que je n'aie en ce moment aucun engagement qui puisse m'empêcher d'écouter.

C'est ainsi que, pendant plus d'une heure, André demeura assis, captivé, pendant qu'Alec Sinclair lui racontait d'abord l'histoire de la bataille de Hattîn et de la perte de son ami, sire Lachlan Moray, puis celle de sa rencontre avec le Sarrasin blessé et de sa capture subséquente par une troupe qui était à sa recherche et qui venait au secours de son dirigeant, Al-Farouch. Ensuite, il écouta avec une attention soutenue Sinclair lui décrire sa vie parmi les Sarrasins

et l'admiration et le respect qu'il finit par ressentir à contrecœur pour ses ennemis et leur façon de vivre.

— Ils ont tellement plus que nous, conclut Alec. Ils ont tout ce que nous possédons, mais tout cela, me semble-t-il, dans une plus large mesure, et ils semblent l'apprécier davantage que nous ne le faisons. Certes, ils habitent une terre rude, et la plupart d'entre eux passent la majeure partie de leur vie dans des tentes plutôt que sous un toit en dur… mais même cela leur permet de demeurer en bonne partie propres. Chaque fois qu'ils le souhaitent, ils démontent leurs tentes et déménagent à un nouvel endroit, alors que nos paysans construisent une chaumière dans quelque endroit sordide et y demeurent pendant des années, vivant dans leur propre odeur nauséabonde et partageant leur logis avec les porcs et le bétail… Quand il vient à l'esprit des fidèles du Prophète de construire de superbes édifices, on a l'impression qu'ils les construisent en se servant de la lumière et de l'air, avec de gracieuses lignes incurvées sculptées dans la pierre et le marbre pour les solidifier. Leurs édifices diffèrent complètement de nos tas de lourdes pierres de granite sombre, humides et sans fenêtres… Et ils sont propres, André… les Sarrasins sont propres d'une manière que nous, les chrétiens, ne pourrons jamais comprendre. Les paroles du prophète Mahomet soutiennent leur vie et ils doivent se purifier chaque semaine au moins, et avant toutes leurs fêtes religieuses. Ils ne voient nul péché dans la propreté alors que nous, dans notre monde, la fuyons comme la peste. Dans notre univers chrétien, la propreté est considérée comme une sorte de péché de dépravé… comme une tentation du diable qui nous entraînerait directement dans la fornication et la malédiction de la chair. Depuis que j'ai retrouvé la liberté et la compagnie civilisée de mes frères, je suis convaincu que l'odeur fétide des corps crasseux et des sous-vêtements souillés doit fortement contribuer à éviter toute tentation de commettre délibérément un péché avec une personne qui dégage de telles odeurs…

Sinclair s'interrompit de nouveau et André demeura muet pendant un moment, réfléchissant à ce qu'il venait d'entendre et à tout ce que cela signifiait. Puis il se surprit à exprimer des paroles dont il ignorait qu'elles étaient en lui, attendant d'être prononcées.

— Je suis tout à fait d'accord avec vous, dit-il, ce qui lui valut un coup d'œil quelque peu étonné de son cousin. Je sais que cela ne m'attirerait pas des louanges de mes compagnons Templiers, mais j'aime bien prendre des bains, même si je n'en parle à personne. J'en ai pris l'habitude quand je vivais dans le sud de la Provence, alors que j'étudiais avec mes tuteurs arabes dans une villa appartenant à l'un des principaux conseillers de l'ordre de Sion. Mes tuteurs étaient tous musulmans, comme l'étaient les vôtres à votre époque. Puisqu'il n'y a rien de chrétien dans les croyances de notre confrérie, aucun conflit cérémoniel ne les empêchait d'agir à leur guise et de vivre leur vie selon les préceptes du Coran…

Il sourit en se souvenant d'un épisode de son lointain passé, puis poursuivit :

— Le plus âgé d'entre eux, un homme érudit que j'en suis rapidement venu à admirer pour sa sagesse, s'est étonné de mon odeur au moment où j'arrivais pour

entreprendre mes études. Quand il a appelé ses serviteurs pour qu'ils trouvent le sauvage dégoûtant qui avait réussi à pénétrer dans ses appartements, j'avais commencé à me douter que mon odeur était quelque peu nauséabonde. Il m'a fait remarquer avec une grande patience que, comme je faisais partie de la confrérie et n'étais chrétien que par nécessité, je pouvais me permettre d'agir d'une manière civilisée pendant que je me trouvais dans un lieu appartenant à la confrérie. En gros, cela signifiait que j'étais libre de prendre des bains sans crainte de représailles. Par la suite, je fus tout heureux d'éviter à mes amis de se pincer les narines pour supporter mon odeur rance.

Alec avait écouté attentivement, un bras posé en diagonale sur sa poitrine. Il soutenait son coude pendant qu'il se pinçait les narines en réfléchissant.

— Ce tuteur, tu dis qu'il était le plus âgé du groupe ? Ne s'appelait-il pas par hasard Sharif Al-Qalanisi ?

— Oui ! C'est comme ça qu'il s'appelait. Comment se fait-il… ?

— Parce qu'il a également été mon tuteur, au même endroit, en Provence… à la villa Providence qui appartenait à Gilbert, le maître de Saint-Omer, petit neveu de Geoffroy de Saint-Omer, l'un des neuf fondateurs du Temple. Al-Qalanisi doit avoir près de soixante-dix ans aujourd'hui, puisqu'il avait déjà la cinquantaine passée quand je l'ai connu. Comme le monde est petit, n'est-ce pas ? Pardonne mon enthousiasme, mais tu décrivais dans le menu détail une expérience par laquelle je suis passé. T'a-t-il incité à prendre un bain chaque jour ?

— Oui. Et je lui ai si bien obéi qu'en moins de six mois, tout en apprenant l'arabe, je me suis tellement habitué au plaisir de la baignade qu'en revenant parmi les chrétiens leur puanteur et leur saleté m'étaient presque devenues intolérables. J'avais du mal à croire à quel point tous empestaient. Parfois, l'odeur de mes compagnons me coupait le souffle. J'ai donc commencé à les éviter. Sharif Al-Qalanisi, que Dieu le bénisse, m'a montré comment rester raisonnablement propre. Comme vous le savez, il y a plusieurs événements au cours desquels on considère comme louable et même obligatoire qu'un chrétien se lave… à Pâques, par exemple, comme au jour anniversaire de plusieurs des principaux saints… Dans l'ensemble, un homme peut prendre un bain aussi fréquemment qu'une fois par saison, s'il le désire. Mais ce n'est là qu'une partie du combat : même s'ils se nettoient le corps, très peu d'hommes lavent leurs vêtements par la même occasion. C'est cette petite vérité que m'a transmise Sharif Al-Qalanisi et qui me permet de prendre un bain aussi souvent que je le peux. Toutefois, je gardais des vêtements convenablement nauséabonds et souillés pour les porter en présence de mes compagnons novices. Mais lorsque j'étais seul, je portais des vêtements dont l'odeur était aussi fraîche et propre que l'air d'une colline par un matin froid. Le seul péché qu'un homme sain puisse associer à la propreté, c'est l'hypocrisie et l'ignorance qui incitent les chrétiens à nier sa valeur. En conséquence, dites-moi ce qu'ils ont d'autre qui vous semble supérieur ?

— Supérieur à ce que nous avons ? Es-tu sûr de vouloir entendre cela ?

— Non, songez à ce dont nous avons discuté… Nous appartenons à la confrérie de Sion, une entité à laquelle nous sommes intégrés. Je veux savoir ce qu'ont d'autre les Sarrasins que vous considérez comme supérieur à son équivalent chrétien.

— Ah… Je vois. Il y a une différence. Alors, laisse-moi voir. Que possèdent les Sarrasins qui soit supérieur à son équivalent chrétien ? Eh bien, je pourrais commencer par l'honneur – le véritable honneur, l'honneur solide et précieux qu'on retrouve rarement dans les rangs chrétiens de nos jours. Les Sarrasins en ont à profusion, alors que pour les Francs d'aujourd'hui, des rois jusqu'aux lanciers, l'honneur n'est qu'un mot transmis par des canailles à des imbéciles. Puis il y a l'intégrité, étroitement associée à l'honneur en ce sens que les deux ne peuvent exister l'un sans l'autre… Ensuite, la fidélité, la fidélité aux idéaux, aux engagements, aux accords et aux bonnes – vraiment bonnes – intentions. Je ne considère pas que les vertus militaires en fassent partie parce que ce sont des rituels simplistes, la plupart du temps accomplis par des idiots – la bravoure, le courage, la constance, la miséricorde et la compassion, même s'il peut sembler obscène d'y inclure les deux derniers. Mais les adversaires peuvent posséder toutes ces qualités ou les abandonner dans le feu de l'action, et personne ne s'en trouve mieux pour autant. Non, je crois que je ne vais nommer que l'honneur, la fidélité et l'intégrité. Les Sarrasins possèdent ces trois qualités dans une beaucoup plus vaste mesure que les chrétiens francs.

St. Clair inclina la tête.

— Alors, dites-moi, parce que cela m'intrigue : vous affirmez avoir découvert ces choses, à contrecœur, pendant que vous étiez prisonnier des Sarrasins. Pourtant, vous étiez en relation avec l'islam et les fils musulmans du Prophète depuis votre arrivée ici. Pourquoi n'avoir pas compris toutes ces choses auparavant ? Vous devez avoir eu quelques indices du fait qu'il en était ainsi.

— Non, déclara Alec Sinclair en secouant lentement la tête. Pas du tout. Mon association avec l'islam avant d'être capturé n'avait rien à voir avec les Sarrasins. J'étais en relation avec les Assassins, des chiites originaires de Perse. Et non seulement cela, mais j'étais aussi en relation personnelle avec Rashid Al-Din Sinan lui-même, le Vieil homme de la montagne et ce n'est pas un homme attachant. Les Assassins ou les « Haschischins », comme ils se nomment, sont entêtés, dépourvus d'humour et impitoyables, comme tous les zélotes. Ils ressemblent énormément à leurs homologues, les Templiers. Pendant toutes ces années au cours desquelles j'ai eu affaire au Vieil homme et à ses subalternes, je les ai traités avec le plus grand soin et je m'attendais à la vérité à propos de nos ententes et à une équité dans nos rapports ; je n'ai jamais douté de leur fidélité envers leur chef ni de leur respect des accords que nous passions, mais je n'y ai jamais vraiment pensé en termes d'honneur ou d'intégrité de la manière dont je comprenais ces choses. Peut-être possédaient-ils en eux leur propre version de ces vertus, mais je n'en reconnaissais aucune à ce moment. Je n'ai commencé à entrevoir la réalité qu'au moment où je suis tombé entre les mains des Sarrasins et où j'ai appris à connaître Ibn Al-Farouch.

— Alors, lorsque vous êtes revenu, vous avez pris leur défense quand quelqu'un les calomniait.

— Oui, chaque fois qu'on disait à tort du mal d'eux.

— Hum ! Il ne faut donc pas s'étonner que les gens vous regardent de travers. Et vous dites que vous n'avez eu aucun rapport avec les Assassins ou leur chef depuis votre capture, il y a quatre ans ?

— Non, aucun.

— Savent-ils seulement que vous êtes encore vivant ?

— Ils le savent maintenant parce que je le leur ai fait savoir la semaine dernière. C'est pourquoi tu n'as pas eu de nouvelles de moi. Les messages que tu m'as apportés précisaient que je devais reprendre ma relation avec eux, alors je m'y suis tout de suite attelé. Mon principal contact avait déménagé deux ans plus tôt. Quand je l'ai retrouvé – ce qui n'a pas été une tâche facile –, il m'a fallu trois jours entiers de cajoleries et d'explications pour qu'il daigne me recevoir. Il ne croyait tout simplement pas que c'était moi. Il était pratiquement certain que j'étais mort à Hattîn parce qu'ils avaient obtenu les noms de tous les chevaliers francs qui avaient survécu à la bataille, ainsi que le montant des rançons et, bien sûr, mon nom n'y figurait pas. J'ai dû le convaincre que j'avais changé mon nom de Sir Alexander Sinclair du Temple pour celui de sire Lachlan Moray, chevalier écossais quand Al-Farouch m'a fait prisonnier, parce que Saladin exécutait les Templiers. Je n'avais donc aucun avantage à ce qu'on sache que j'en étais un.

— Le Vieil homme de la montagne vit-il toujours ?

— Oh ! oui ! Il est vivant et se porte bien. Et il est aussi malveillant qu'autrefois. Je dois le rencontrer après-demain. Il était à al Kahf, le nid d'aigle, sa forteresse préférée et imprenable dans les montagnes du nord, mais il est déjà en route pour me rejoindre et devrait arriver demain soir.

— Qu'allez-vous lui dire ? Verse-t-il encore un tribut au Temple ?

Alec se redressa sur son siège improvisé et s'étira de tout son long.

— Je n'ai aucune idée de ce que je vais lui dire. Il va me faire savoir ce qu'il souhaite entendre. Rashid Al-Din Sinan n'est pas un homme avec qui il est facile de converser. Oui, il paie toujours un tribut au Temple. Mais avant que je ne t'en dise davantage, tout en demeurant logique…

Il s'interrompit et leva un doigt pour indiquer à André de se taire et d'écouter. Dans le lointain, résonnant clairement dans l'air du désert, ils entendirent ce qui ressemblait à un bruit de bataille. Les deux hommes bondirent immédiatement sur leurs pieds et commencèrent à secouer le sable de leurs vêtements, regardant vers l'endroit où leurs chevaux les attendaient tranquillement.

— Prends les messages, dit Sinclair. Ils sont dans mes sacoches de selle. Lis-les ce soir, puis rejoins-moi ici demain à la même heure. J'apporterai encore de la nourriture. À ce moment-là, tu connaîtras les enjeux de ma mission et tu pourras comprendre ce que j'ai l'intention de faire. Maintenant, allons voir d'où proviennent tous ces cris.

Le vacarme s'accentua au fur et à mesure qu'ils s'approchaient des lignes arrière ; ils atteignirent finalement un endroit d'où ils purent voir que toute

l'armée était agitée de mouvements et de cris, tournée vers le nord-est. Des cavaliers armés couraient dans tous les sens, poussant des bravos et hurlant, toute apparence de discipline disparue.

— Je ne peux pas voir aussi loin, cria André. Qu'est-ce qui arrive là-bas ? Voyez-vous quoi que ce soit ?

Alec Sinclair se tenait debout sur ses étriers, une main protégeant ses yeux de la luminosité du soleil pendant qu'il scrutait l'horizon. Il se tint immobile pendant un long moment avant de se rasseoir sur sa selle.

— Richard, fit-il. Richard d'Angleterre. Il arrive finalement.

Je peux voir son grand étendard devant tous les autres… Il se tourna vers son cousin, les sourcils froncés.

— Ce n'est pas si loin. Tu ne peux rien voir d'ici ?

— Non. Je ne peux pas voir à plus de cent pas. Je ne l'ai jamais pu. Au-delà de cette distance, tout ce que je vois est embrouillé.

— Eh bien, l'armée anglaise est là, remplissant l'horizon à perte de vue. Elle forme une très grande ligne. Ils ont mis énormément de temps à arriver et beaucoup ici pensaient ne jamais les voir, mais ils sont maintenant arrivés. Ils doivent avoir débarqué le long de la côte, à Tyr. Ils ont dû monter leur camp hier matin. Ils ont sûrement entrepris leur dernière étape jusqu'ici avant l'aube, parce que le soleil est levé depuis moins de deux heures. Tu m'as dit qu'ils étaient plus de cent mille. Exagérais-tu ?

André sembla quelque peu scandalisé.

— Non. Pourquoi aurais-je eu besoin d'exagérer ? En comptant les Français de Philippe et ses alliés – la Bourgogne, la Flandre et la Bretagne –, avec les Anglais et les Angevins de Richard, ils totalisent près de cent quarante mille hommes, d'après mon père. Cent quarante mille hommes avec leurs armes et leurs munitions, leurs chevaux et leur bétail, leurs serviteurs et les partisans qui les suivent. Il a fallu plus de deux cent vingt gros navires pour les transporter et il n'y avait pas un pouce libre dans aucun d'entre eux.

— Excellent. Alors, nous devrions voir les événements s'accélérer autour d'ici, une fois qu'ils se seront installés et qu'ils auront pris le temps de délier leurs muscles. Les rapaces seront assoiffés de sang. Acre ne tiendra plus longtemps maintenant, et une fois la ville conquise, la légende de l'invincibilité de Saladin disparaîtra à jamais.

Alec regarda de nouveau au loin, vers les activités fébriles qui se déroulaient dans la Tranchée, puis il se pencha et prit les messages dans ses sacoches.

— Voici. Assure-toi de prendre le temps de les lire ce soir, peu importe la folie qui se déclenchera là-bas pour célébrer leur arrivée. La lecture de ces messages est plus importante que quoi que ce soit d'autre. Réfléchis à leur contenu et absorbe-le. Nous en reparlerons plus en détail demain, avant que je parte rencontrer Rashid Al-Din. Pour l'instant, on m'a ordonné de parler à ton ami, le sire Robert de Sablé, s'il fait partie de l'armée principale. Il vaudrait mieux que je lui parle en tête-à-tête. Si je le trouve, je vais lui transmettre tes bons vœux, mais nous ne devons pas attirer l'attention en le cherchant ensemble.

Alors, porte-toi bien et rejoins-moi ici demain, même si, entre-temps, l'endroit est attribué à un groupe de nouveaux venus. Ça ne devrait pas arriver. Tout a déjà été organisé pour qu'ils s'installent dans la zone plane au sud-ouest de la Tranchée, mais tu sais comment sont les armées. Quelque brillant jeune homme pourrait décider d'ériger une tente de général exactement à cet endroit d'ici demain. Nous nous verrons ici quoi qu'il arrive parce que personne ne nous connaîtra ni ne se préoccupera de qui nous sommes. Nous irons ailleurs ensuite, si nécessaire.

André salua son cousin de la main et le regarda s'éloigner vers l'armée qui s'approchait, puis il glissa les messages dans ses sacoches de selle et fit tourner son cheval vers les écuries. Il savait qu'on préparait depuis des semaines et probablement des mois l'arrivée de la multitude de personnes et du matériel qui accompagnaient Richard, et qu'une véritable ville quadrillée avait été préparée au sud-ouest de l'endroit où il se trouvait, avec des camps pour les divers contingents de fantassins, de cavaliers, de sapeurs, d'ingénieurs et d'autres corps de métier qui composaient l'immense armée. Il décida que cet après-midi, il allait observer l'arrivée de cette masse tout en demeurant à l'écart. Au cours de la soirée, il lirait les messages d'Alec et il verrait ce que le lendemain allait lui réserver. Alors qu'il éperonnait son cheval, il se demanda ce qui se passait dans la tête des commandants de la garnison d'Acre tandis qu'ils surveillaient les gros nuages de poussière soulevée par l'approche de l'armée de Richard.

---

6. « Ainsi passe la gloire du monde. » (*NdT*)

Chapitre 21

La nuit s'était déroulée dans un calme relatif, une fois que le désordre initial de l'arrivée et de la répartition des troupes, qui avait duré tout le jour et jusqu'aux premières heures du soir, fut maîtrisé. L'ordre revint finalement, et les voix stridentes, impérieuses, des sergents diminuèrent d'intensité pour s'estomper complètement, alors qu'on s'occupait des dernières unités de la nouvelle armée et qu'on menait les soldats à l'endroit où ils devaient établir le camp qu'ils occuperaient pendant les prochaines semaines.

André St. Clair avait inséré dans chacune de ses oreilles une petite boule de cire de chandelle et passé plus de quatre heures, dont deux à la lumière d'une bougie, à lire et à relire le contenu des deux portefeuilles qu'il avait transportés par-delà les mers pour son cousin. Il avait maintenant l'impression de bien comprendre la plupart des missions qu'on leur confiait, à Alec et à lui-même ; le reste, il l'apprendrait de la bouche de son cousin, et il était impatient de reprendre leur discussion interrompue de la veille. Il fit en sorte de sauter les matines, supposant, avec raison, que les événements et les activités du jour précédent pouvaient avoir engendré un manque général d'enthousiasme pour les prières du milieu de la nuit, et il se fraya un chemin jusqu'à l'enclos des chevaux pour choisir une monture, plus d'une heure avant l'apparition de l'aube. Puis, il se rendit dans le désert, chevauchant sous la pâle lumière des dernières étoiles jusqu'à ce qu'il atteigne le lieu de rendez-vous, descende de cheval et enlève sa selle. Il tira la bête par les rênes jusqu'à un piquet de tente pour l'y attacher et lui servir un sac de céréales. Ensuite, il laissa l'animal manger et se façonna un siège dans le sable. L'obscurité était encore trop profonde pour lui permettre de lire, alors il passa en revue les souvenirs de sa lecture de la nuit précédente.

Une heure plus tard, alors que le soleil était levé, André constata qu'Alec avait dû subir quelque retard. Il décida d'attendre une demi-heure de plus avant de retourner à sa tente. Il était inutile de partir à la recherche de son cousin ; il n'avait pas la moindre idée où il pouvait se trouver. D'ailleurs, l'arrivée soudaine de cent mille hommes avait sans doute causé certaines perturbations dans le fonctionnement habituel du camp. Il n'avait pas non plus envie de demeurer seul plus longtemps où il était ; la chaleur du soleil se faisait de plus en plus torride, et il ne lui était pas venu à l'esprit d'apporter un quelconque abri, ayant cru qu'Alec et lui régleraient leurs affaires en moins de rien et retourneraient aussitôt à leurs tâches respectives.

Du plat de la main, il égalisa un rectangle de sable et planta en son centre un poignard, la lame pointée vers le ciel, pour créer un cadran solaire. Puis il s'assit

pour regarder l'ombre de l'arme se déplacer lentement. Quand elle atteignit la ligne qu'il avait tracée dans le sable pour marquer la demi-heure, il attendit quelques minutes de plus, puis il se leva, rengaina son arme et se dirigea vers son cheval. Il venait de replacer la selle sur le dos de l'animal et s'apprêtait à resserrer les sangles quand il entendit quelqu'un s'approcher. Il vit apparaître Alec, le visage solennel.

— Je vous souhaite la bienvenue, messire au Triste Visage. Vous en avez mis du temps à arriver ! Où étiez-vous ?

Il était encore occupé à resserrer les courroies sous le ventre de son cheval et, n'entendant aucune réponse à sa blague, il se redressa et vit que le visage de son cousin était demeuré impassible.

— Alec ? Au nom du ciel, qu'est-ce qui ne va pas ? Vous avez l'air de quelqu'un qui a perdu tout ce qu'il chérissait. Qu'est-ce qui est arrivé ? Est-ce Sablé ?

Alec Sinclair réussit à secouer la tête, mais d'une manière étrange, comme s'il était engourdi ou handicapé d'une façon ou d'une autre. Puis, il passa la jambe par-dessus son troussequin de selle et se laissa glisser mollement sur le sol. Son regard était distant.

— Non. Sablé va bien. Je viens de le quitter. Viens et assieds-toi.

Il passa devant André et s'assit dans le sable à l'endroit où ce dernier l'avait attendu. André tapota le flanc de son cheval, puis retourna s'asseoir près de son cousin. Celui-ci semblait décidément étrange, et André sentit l'appréhension l'envahir.

— Alec, dites-moi ce qui vous trouble. Vous êtes parti voir Sablé hier, alors pourquoi l'avez-vous rencontré de nouveau aujourd'hui ?

— Je ne l'ai pas trouvé hier. Il avait trop à faire avec l'arrivée de l'armée. Mais je me suis souvenu de ce que tu m'avais dit au sujet de son accession aux rangs des Templiers, et j'ai fait savoir à Collière, à la commanderie, que si sire Robert apparaissait, il devait lui dire que je souhaitais le voir. Il m'a envoyé chercher ce matin, et j'étais avec lui depuis ce moment.

Alec se redressa et prit une profonde inspiration ; André le regardait et se rendait de plus en plus compte à quel point son cousin semblait perturbé. Mais avant qu'il pût dire quoi que ce fût, Alec se pencha d'un geste vif et saisit des deux mains le tissu de son surcot, le tirant vers lui en une étreinte de réconfort.

— André… ton… ton père est mort.

Ces paroles, exprimées d'une voix étouffée, à peine perceptible, n'eurent d'abord aucun effet sur André. Il les entendit, et une minuscule portion de son esprit en saisit le sens, mais sans que sa conscience ne l'analyse réellement. La position inconfortable dans laquelle le maintenait Alec lui permettait de sentir les anneaux de la cotte de mailles de son cousin qui creusaient douloureusement la peau de son visage. Il se sentait même un peu gêné de l'intimité de cette étreinte inattendue, songeant qu'ils pourraient se trouver compromis si quiconque les voyait et interprétait mal le geste. Sur le moment, l'annonce de la mort de son père n'eut aucun retentissement sur lui. Son père était mort. Ce devait être

important. Mais son visage était pressé contre l'épaule de son cousin, contre son armure, puis il comprit qu'Alec Sinclair dégageait la même odeur que son père, ce parfum bien-aimé qui caractérisait sire Henry St. Clair. À cet instant, le temps d'un demi-battement de cœur, les barrières tombèrent et André saisit les propos d'Alec. Son père était mort.

Bien plus tard, il se remémorerait la sensation de pression qui le submergea à ce moment-là, comprimant sa poitrine et menaçant d'empêcher l'air de pénétrer dans ses poumons ; il se souviendrait aussi de la nausée soudaine qui monta en lui et le rendit incapable de se mettre debout ou de tenir sa tête droite.

Plus tard également, il se souviendrait du regard solennel d'Alec, de ses yeux écarquillés et de l'inquiétude sur son visage, tandis qu'il lui racontait comment sire Henry et deux de ses officiers avaient été attaqués et massacrés, alors qu'ils revenaient d'une auberge vers leurs quartiers à Famagouste, là où ils coordonnaient les éléments d'une force de frappe composée de cavaliers et de fantassins que devait mener Guy de Lusignan contre les troupes d'Isaac Comnène, le lendemain. On n'avait pu identifier leurs assaillants, et encore moins les capturer, mais de nombreuses preuves démontraient que l'attaque avait été exécutée par un des nombreux groupes bien organisés de partisans qui sévissaient au pied des collines, au nord de la ville.

Quoi qu'il en fût, peu importe qui avait commis le crime et quelle qu'eût pu en être la motivation, il n'était plus possible de revenir en arrière. Sire Henry St. Clair était maintenant libéré de ses responsabilités à l'endroit du suzerain qu'il avait servi si fidèlement tout au long de sa vie. Lui-même et les deux officiers qui l'accompagnaient avaient eu droit à tous les honneurs militaires pour leurs funérailles, lui dit Alec. Le roi y avait assisté, accompagné d'une cohorte d'importants lords et de barons originaires de toute la chrétienté, y compris le sire Robert de Sablé. L'archevêque d'Auxienne avait prié pour l'âme des héros assassinés, et Richard d'Angleterre lui-même avait fait l'éloge de son maître d'armes et déclaré que la majeure partie de ses connaissances sur l'art de combattre, il les avait apprises sous la tutelle de sire Henry.

Au cours des jours suivants, pendant ses moments de lucidité, André se dit que tous ces hommages pourraient lui apporter de la fierté et du plaisir, un jour ou l'autre, dans l'avenir. Mais pour l'instant, pendant qu'il essayait de surmonter l'immense vide qui avait brusquement envahi son existence entière, tout cela n'avait aucune espèce d'importance.

Quand ils retournèrent au camp, Alec Sinclair, inquiet, procura à son cousin la meilleure assistance possible, car André avait sombré dans une profonde mélancolie et refusait d'en sortir. Il décida, chose courante chez les Francs d'Outre-mer, dont certains y vivaient depuis des générations, de solliciter les services d'un médecin musulman renommé dont il avait fait la connaissance des années auparavant, bien qu'il n'eût jamais révélé à personne les circonstances de leur rencontre. En vérité, Saïf Ad-Din Yildirim, un cousin, disait-on, d'un des hommes de confiance de Saladin, était un chiite et un membre des Assassins.

Yildirim examina brièvement André et lui prescrivit sur-le-champ un régime liquide et de puissants opiacés pour qu'il demeure au lit et dorme. Aucune explication logique, dit-il, pour décrire la réaction de sire André à la mort de son père, mais il avait vu des cas semblables chez des hommes de sa propre religion. Il était convaincu que les effets s'atténueraient bientôt grâce au sommeil et au repos. Et, comme Alec le découvrit, c'est exactement ce qui se produisit.

Yildirim cessa d'administrer des opiacés à son patient le matin du quatrième jour après l'apparition des étranges symptômes d'André. Ce dernier s'éveilla à l'heure habituelle. Il n'avait aucun souvenir de sa maladie. Quand Alec l'interrogea, il se souvint d'avoir appris la nouvelle, et demeura un moment silencieux et attristé, puis il se comporta dès lors comme n'importe quel autre jeune homme ayant perdu un parent qu'il aimait. Alec Sinclair poussa un profond soupir de soulagement et retourna dans sa propre tente où il remercia sincèrement Yildirim, lui offrant davantage que la rémunération dont ils avaient convenu. Le médecin, quant à lui, refusa cette prime, fort heureux qu'un autre patient puisse avoir des raisons de chanter ses louanges à un moment utile.

Le même jour, moins d'une heure après midi, André vint chercher son cousin dans les nouveaux quartiers des chevaliers, près du grand pavillon orné d'une bannière qui servait de commanderie itinérante aux Templiers sur le terrain. Alec aurait refusé d'habiter si près du centre de commandement des Templiers seulement une semaine plus tôt, mais la raison de cette volte-face était simple : le pavillon personnel du sire Robert de Sablé se trouvait juste à côté de la tente des Templiers. À peine moins somptueux que son imposant voisin, le pavillon de Sablé avait été érigé plusieurs jours plus tôt, après que sire Robert eut officiellement démissionné de son poste de commandant de la flotte du roi Richard et accepté celui de grand maître désigné de l'ordre du Temple de Salomon. Alec était allé trouver Sablé aussitôt qu'il avait appris la nouvelle de son arrivée, et lui avait immédiatement et sans réserve offert ses services, car les deux hommes se connaissaient depuis plus de deux décennies et avaient été élevés au sein de la confrérie de Sion au cours de la même cérémonie, par une chaude soirée du mois d'août, près de la vieille ville de Carcassonne. Sablé avait accepté avec enthousiasme la proposition de Sinclair et l'avait sans tarder intégré à son personnel. Apparemment, cette promotion avait sonné la fin de l'impopularité d'Alec.

André trouva Alec au travail, les sourcils froncés, rédigeant une lettre. Il demeura tranquillement assis jusqu'à ce que son cousin eût terminé et qu'il pût lui consacrer du temps, et il lui sourit en inclinant la tête.

— Il semble que je vous doive beaucoup, cousin. On m'a dit qu'il n'y avait dans la région aucun médecin qui soit meilleur ou plus célèbre que Saïf Ad-Din Yildirim.

Alec fit un geste de la main, indiquant que cela n'avait pas d'importance.

— Sottises. Tu ne me dois rien. Tu représentes toute la famille que j'ai ici, et ce n'est que l'égoïsme qui m'impose de prendre soin de toi, puisque tu n'es encore pratiquement qu'un enfant. Yildirim est un vieil ami et il était heureux de

me rendre ce service. Comment te sens-tu maintenant ? Ressens-tu des effets des opiacés qu'il t'a administrés ?

André sourit et secoua la tête.

— Aucun. Mais je crois me souvenir de rêves que j'aimerais bien revoir de plus près, fit-il, le visage grave. Par assurance, laissez-moi vous demander ceci une fois de plus, Alec, mais ce sera la dernière fois… je veux simplement être sûr que mes souvenirs sont exacts. Ai-je raison de croire que mon père a été assailli une nuit alors qu'il rentrait à ses quartiers après avoir mangé dans une auberge avec deux de ses amis ?

— Deux associés, tous deux ses subordonnés. Tous trois ont été tués, et on ne connaît pas leurs assaillants. Nous supposons qu'ils étaient nombreux, autrement, il y aurait eu peu de chances que tous trois fussent tués. L'âge de ton père pouvait le désavantager dans une longue bagarre, mais les deux hommes qui l'accompagnaient étaient des officiers en service, tous deux possédaient une longue expérience et ils étaient à l'apogée de leur art de soldat. Ces deux-là n'auraient pas succombé facilement. Donc, il y avait de nombreux assaillants, et ils leur avaient fort probablement tendu une embuscade. Mais nous n'avons aucun moyen de savoir combien ils étaient et de qui il s'agissait.

— Cela s'est produit quand, le savez-vous ? Combien de temps après que j'ai quitté Chypre ?

— Hum ! Sablé m'a prévenu que tu poserais ces questions. C'est arrivé trois jours après ton départ de Limassol. Ton père avait été envoyé à Famagouste le jour même, avant l'aube, et y était arrivé en soirée. Il était à Famagouste depuis deux jours quand l'incident s'est produit.

— Alors, j'étais encore en mer… Je crois comprendre que le roi lui-même était présent à ses funérailles, et qu'il a pris la parole ?

— Oui, il y était. Il s'est rendu à Famagouste pour participer aux rites funéraires. Lui et quelques autres, y compris un archevêque.

— Eh bien, mon père aurait été heureux de la présence du roi, et je vous suis reconnaissant, cousin, de me mentionner cette courtoisie…

Il s'interrompit, réfléchit intensément, puis prit une bruyante inspiration et se redressa de toute sa hauteur.

— En vérité, poursuivit-il, je suis venu ici cet après-midi parce que vous et moi avons encore de nombreuses choses à discuter. Nous n'avons jamais parlé des messages que vous m'avez remis. J'ai pris une nuit entière à tenter d'en saisir tout le sens… Aujourd'hui encore, durant une heure, j'ai passé en revue tout ce dont je me souviens, et je suis maintenant prêt à en discuter davantage avec vous, si vous le désirez.

Il marqua une brève pause.

— Vous deviez rencontrer l'imam Rashid le jour où la nouvelle de la mort de mon père nous est parvenue. Est-ce que cette rencontre a porté ses fruits ?

— Elle n'a pas eu lieu. Aussitôt que j'ai appris ce qui était arrivé à ton père, j'ai envoyé un message expliquant à Rashid Al-Din à que j'étais dans l'impossibilité de me rendre auprès de lui, et j'ai demandé une autre rencontre. Il

a eu la courtoisie d'accepter, même si, en fait, il n'avait pas le choix. Cet entretien aura donc lieu plus tard. Rien n'a été perdu, sauf quelques jours. Il n'y avait rien d'urgent.

— Je vois. Alors, je regrette que mes malheurs personnels aient fait obstacle à vos devoirs. Acceptez mes excuses pour les torts que j'ai pu vous causer. Ce n'était pas volontaire.

— Quoi ? demanda Alec, tandis que son visage se fendait d'un sourire et qu'il regardait le visage grave de son cousin. Me taquines-tu ? Tu essaies de me faire croire que tu ne sais rien des événements des derniers jours ? André, tu es très cher à mon cœur, mais tu m'en demandes trop.

Il s'arrêta, hésitant de nouveau, puis son sourire disparut et il reprit la parole d'une voix tranquille et sérieuse.

— Tu ne sais vraiment pas ce qui s'est passé, n'est-ce pas ? André, les raisons pour lesquelles je n'ai pu rencontrer Rashid Al-Din n'ont rien à voir avec toi. Même si tu avais été en parfaite santé, la rencontre n'aurait pas eu lieu… Te souviens-tu de l'éclipse ? Non ? Pas du tout ? Eh bien, il y en a eu une l'après-midi du jour où tu es… tombé malade. Au milieu d'une dure escarmouche entre un vaste contingent de la cavalerie musulmane et la nôtre, tout aussi nombreuse, Dieu a jeté un voile devant le soleil. L'éclipse a duré trois heures, et elle a semé la terreur parmi nos soldats. Bien sûr, ceux qui appartenaient à la confrérie savaient ce qui se passait, puisque nos savants peuvent prédire de tels événements, et les Sarrasins n'en étaient pas étonnés non plus, mais nos soldats ordinaires et nos frères sergents ont été pris de panique, convaincus que Dieu Lui-même leur cachait Sa lumière… Depuis ce moment, nous avons tous attendu, au bord de l'abysse. Acre est sur le point de tomber, cousin. Il y a des limites à ce que le corps humain peut supporter avant de s'effondrer, et la garnison d'Acre est affamée depuis des mois maintenant, son endurance défie toute logique et toute probabilité. Quiconque n'est pas idiot sait qu'en réalité le siège est terminé. Et depuis l'éclipse, pendant ces quatre derniers jours, Richard a amorcé des négociations avec les émissaires de Saladin. Personne ne s'attend à ce que le *statu quo* dure encore plus d'un jour ou deux. Tu penses peut-être que tu as été gravement malade, mais tu as à peine subi un malaise. Richard, lui, a été extrêmement malade. Les médecins appellent sa maladie *leonardia* et ils évoquent de multiples explications à ce sujet, mais en vérité, ils n'ont aucune idée de ce qui ne va pas chez lui. Ses cheveux tombent par touffes, ses gencives pourrissent et ses dents sont branlantes. Il est dans un triste état. Et pourtant, même dans sa condition, il s'est livré à des discussions avec Saladin pour tenter de trouver une solution à cette guerre. Ils ont négocié longtemps, mais ni l'un ni l'autre n'a voulu céder. Au moins, pendant qu'ils parlementent, personne ne meurt. Dans l'intervalle, je n'avais plus aucune raison de parler à Rashid Al-Din. Cela aurait été tout à fait futile. Alors, nous avons tous deux attendu de voir ce qui allait se produire à Acre.

— Et qu'est-ce qui va se passer, d'après vous ?

— Une fois la ville tombée, je peux t'assurer que la situation reviendra à son état d'avant la guerre. Les Hospitaliers retourneront à leurs hôpitaux, les Templiers reprendront leurs châteaux, et les administrateurs du roi réoccuperont les soubassements royaux.

— Et Saladin ? Que va-t-il lui arriver ? Ne me demandez pas de croire qu'il pourrait s'offrir en otage pour garantir le comportement de ses gens.

— Je n'oserais même pas y rêver. Saladin agira comme agissent toujours les chefs : il négociera une sortie digne pour lui et ses proches, et il abandonnera ses inférieurs à leur sort… ou tout au moins, ceux d'entre eux qui ne peuvent s'occuper d'eux-mêmes.

— Je vous trouve dur. Rien de ce que j'ai entendu à propos de Saladin ne m'incite à penser qu'il abandonnera simplement ses gens d'Acre. Ils ont défendu héroïquement la ville pendant si longtemps.

Sinclair haussa les épaules.

— Peut-être. Cela dépendra en grande partie des exigences de Richard. S'il s'entête, alors Saladin n'aura d'autre choix que de l'amadouer. Ce n'est pas un comportement héroïque, mais il n'est pas non plus inhabituel, dans une guerre, que les perdants meurent. Regarde ce qui nous est arrivé à Hattîn.

— Hum ! Je suppose que vous avez raison. Seul le temps nous dira ce que les chefs décideront. Le moment ne serait-il pas venu de discuter du contenu des messages que vous m'avez donnés à lire ?

— Oui, c'est le bon moment, cousin. Tu les as toujours, j'espère ? Bien. En fait, c'est le moment idéal parce que lors de ton arrivée je préparais la prochaine étape. Comment te sens-tu réellement ?

André esquissa un sourire.

— Suffisamment bien pour encaisser quoi que ce soit venant de vous. J'ai eu un bref moment de faiblesse… à peine davantage qu'une nausée… plus tôt aujourd'hui, peu après m'être levé, mais c'est passé rapidement, et maintenant je me sens aussi bien que d'habitude.

— C'est parfait, donc, répondit Alec pendant qu'André se levait. Viens avec moi. Nous passerons aux écuries, et de là…

Il hésita et regarda André de la tête aux pieds.

— Je pense que j'aurai tout ce dont tu as besoin, poursuivit-il. Mais il nous faut d'abord des chevaux et des vivres que nous prendrons dans l'une des cantines. Occupe-toi de choisir deux montures robustes pendant que je vais chercher la nourriture.

— Et de quoi boire. N'oubliez pas d'apporter de l'eau.

— Je vais faire comme si je n'avais pas entendu. Va chercher les chevaux, je te rejoindrai dans quelques minutes.

— Combien de temps serons-nous absents ? Devrais-je laisser un mot à quelqu'un ?

— Oui, à Sablé. Je lui ai dit où j'allais. Il ne reste qu'à lui faire savoir que tu m'accompagnes.

— Je suis déjà passé par ici. C'est la route que Harry et moi avons prise la première fois où nous sommes partis à votre rencontre dans le désert de pierres.

— C'est vrai, cousin. C'est la même route, et nous nous rendons au même endroit. Dans quelques instants, nous devrions voir le début du champ de pierres.

— Pourquoi là, Alec ? Pourquoi cet endroit ?

— Parce que j'ai une bonne raison d'y aller, une raison qui te paraîtra parfaitement logique quand je te l'aurai expliquée. Te souviens-tu de la première fois où nous nous sommes vus ce jour-là, à quel point tu étais intrigué par la façon dont j'avais pu m'approcher sans bruit ?

— Oui, je m'en souviens très bien. Vous avez dit que le vacarme que nous faisions nous avait empêchés de vous entendre. Vous avez dit aussi que vous étiez demeuré debout pendant des heures.

— J'ai dit cela ? Vraiment ? C'était…

Il ne termina pas sa phrase, mais André le fit pour lui.

— Imprudent. C'est ce que vous avez été parce que cela m'a donné à réfléchir. Je serais prêt à parier que vous avez une cachette tout près de cet endroit. Tout à l'heure, vous m'avez examiné des pieds à la tête et m'avez dit que vous aviez tout ce dont j'aurais besoin, mais nous ne nous sommes pas arrêtés depuis, et vos sacoches de selle semblent vides. La nourriture et les boissons sont le seul fardeau que vous transportez. Donc, ce dont je peux avoir besoin, peu importe ce que c'est, doit se trouver quelque part devant nous. Et il y a un autre élément : cet endroit vous convient visiblement pour de nombreuses raisons, mais il serait encore davantage approprié s'il y avait, à proximité, une cachette à partir de laquelle vous pourriez observer ceux qui viennent vous y rencontrer.

Alec Sinclair sourit et hocha la tête en signe d'acquiescement.

— Bien dit, mon garçon. Nous y serons bientôt, et tu pourras voir par toi-même.

Ils chevauchèrent en silence jusqu'à ce qu'ils aperçoivent le sommet du monolithe où ils s'étaient rencontrés la première fois et, tandis qu'ils s'en approchaient, Alec fit remarquer que la pente naturelle de la petite colline surmontée de pierres permettait de voir facilement les activités de quiconque s'y trouvant. Toutefois, avant qu'ils n'atteignent l'endroit, Alec bifurqua, suivant une piste à peine perceptible entre les rochers qui les mena derrière le monticule. Sinclair s'arrêta dans l'ombre d'un amas particulièrement massif de rocs, puis orienta son cheval dans cette direction. La monture semblait se diriger tout droit dans la pierre. Peu après, Sinclair descendit de cheval, saisit la bride de cuir, puis conduisit l'animal autour du rocher, sur la gauche, légèrement en contrebas, suivant la pente abrupte de ce qui semblait être un énorme trou dans le sol.

André, qui le suivait de près, vit qu'il s'agissait effectivement d'un trou dont les côtés avaient été érodés pendant des siècles par les pas de tous ceux qui avaient emprunté le sentier étroit descendant en spirale et disparaissant dans les profondeurs. Il s'avança prudemment à la suite d'Alec et se retrouva bientôt dans un atrium naturel, une sorte de passage sculpté par le vent, ou l'eau, à même le roc et ouvert sur les cieux. Ils se trouvaient à peu près à dix pas sous le niveau du

sol, et le bleu du ciel au-dessus de leur tête avait une forme presque circulaire. Derrière André, dissimulée dans l'ombre à sa droite, se trouvait l'entrée d'une caverne qui se révéla être la première d'une série débouchant sur un vaste lieu au sol sablonneux et bien éclairé. Au centre de la grotte trônait un âtre qui semblait avoir été utilisé depuis des siècles. Tout l'espace était traversé de rayons de lumière qui illuminaient l'endroit comme l'auraient fait des fenêtres.

— Renversant, n'est-ce pas ?

Alec laissa tomber les sacoches qu'il portait près du foyer sans attendre la réponse d'André et mena son cheval dans un coin reculé de la vaste caverne. Il commença à le desseller.

— J'ai eu exactement la même impression la première fois que j'y suis venu. J'en ai eu le souffle coupé et en suis demeuré muet de stupeur. J'en suis encore secoué quand j'y pense, mais je m'y suis habitué maintenant. Quelqu'un comme toi, qui la voit pour la première fois, me rappelle à quel point elle est impressionnante.

— Comment as-tu réussi à la trouver ?

— Je ne l'ai jamais trouvée ; on m'y a conduit, tout comme je viens de le faire pour toi. C'est Ibrahim, mon principal contact avec le Vieil homme, qui me l'a fait découvrir.

Il retira la selle du dos de sa monture et la posa sur le sol près du feu de bois éteint.

— Laisse, dit-il en agitant la main pour détourner l'attention d'André de sa propre selle. Viens voir ça.

André le suivit tandis qu'il grimpait le long d'une forte pente et faisait passer la partie supérieure de son corps à travers ce qui paraissait être un trou dans le toit. Il était plus large qu'il ne le semblait, et il y avait suffisamment d'espace pour que les deux hommes puissent s'y tenir côte à côte.

— Tu dois faire attention à ne pas faire de bruit en grimpant, murmura Alec, mais cela en vaut la peine, n'es-tu pas d'accord avec moi ?

André ne put émettre un son, tant il était ébahi. Il se tenait debout, la tête hors d'un trou dans le sol, presque complètement entouré par l'amas de rochers qui dominait le monticule où il avait attendu l'arrivée d'Alec Sinclair en compagnie de Harry Douglas, et il pouvait voir parfaitement toute la scène entre les vides séparant les rochers.

— Vous étiez ici pendant tout ce temps. Vous pouviez entendre chacune de nos paroles.

— Chaque syllabe. La manière charitable avec laquelle tu as trouvé des excuses à mon retard m'a frappé.

André se pencha pour redescendre et pour revenir vers son cheval encore partiellement sellé. Il finit de le libérer de son harnachement, apporta sa selle et sa couverture jusqu'au feu, puis traversa la pièce en direction d'une grande caisse de bois posée contre le mur.

— Qu'y a-t-il là-dedans ?

— Des excréments séchés de chameau, mais surtout de cheval. Nous nous en servons comme combustible. C'est la seule chose que nous ayons… des excréments de chameau et de cheval. Il y a une veine d'anthracite – un charbon dur et luisant, qui brûle à haute température – à environ dix milles d'ici et, quand le temps le permet, nous apportons du combustible de là aussi. Mais la plupart du temps, nous brûlons des excréments.

— Et ici ? demanda André qui se tenait maintenant devant deux gros coffres de bois munis de loquets ornementaux.

Au moment où il posa la question, Alec s'apprêtait déjà à en ouvrir un.

— Des vêtements, pour divers usages. Et c'est là notre prochaine activité. Débarrasse-toi de ton armure. Il est temps d'adapter la couleur de nos vêtements à celle du paysage.

Il avança d'un pas et souleva le couvercle d'un des coffres, exposant à la vue une multitude de vêtements aux couleurs brillantes.

— Tu feras un superbe musulman. As-tu déjà porté des vêtements sarrasins avant ce jour ?

— Seulement deux fois, chez moi et très brièvement – vous pouvez vous imaginer à quel point j'aurais attiré l'attention. Je comprends assez bien ce qu'il faut savoir et comment se portent les diverses pièces de vêtement.

— Excellent. Alors, commençons. Dépêche-toi de te déshabiller, et je t'aiderai à endosser ces nouveaux habits. Ibrahim devrait arriver d'un moment à l'autre.

— Ibrahim est déjà ici, Almania.

Les paroles en arabe avaient été prononcées tout près de l'oreille d'André, et il pivota sur lui-même si brusquement qu'il faillit tomber sur le sol inégal.

— Par tous les saints du ciel, s'exclama-t-il en saisissant la poignée de sa dague, comment… ?

Il ne termina pas sa phrase. Il vit les poils sur le dos d'une main bronzée près de sa mâchoire et sentit la pointe d'une lame contre sa gorge, et il sut, sans l'ombre d'un doute, qu'elle était extrêmement aiguisée. Alors, il se figea et concentra son regard sur le visage de l'homme qui avait surgi derrière lui sans émettre le moindre son et qui le regardait maintenant de côté, un sourire sarcastique aux lèvres, le défiant de bouger. André se tenait le menton pointé vers le haut, le corps légèrement penché vers l'arrière pour compenser la pression du bras tendu qui le poussait petit à petit sur la pointe des orteils. Le visage de l'étranger était d'un brun foncé, profond, qui faisait paraître noires les rides et les ombres sur sa peau, et ses yeux étaient tout aussi sombres sous ses sourcils broussailleux. Sa moustache et sa barbe étaient si noires qu'elles semblaient bleuâtres, et même si la bouche était maintenant fermée, André avait aperçu l'éclat des dents blanches quand l'homme lui avait souri. Son corps, grand et mince, aux larges épaules, n'avait rien de rassurant. Dans la position où il se trouvait, André ne pouvait pratiquement rien voir de son habillement, et il déduisit qu'il devait être vêtu de noir de la tête aux pieds.

— Ibrahim ! lança Alec dans un arabe totalement dépourvu d'accent, sur un ton qui ne trahissait aucune surprise. Je jurerais que tu t'améliores malgré toi. Je t'ai à peine entendu venir cette fois.

— Tu ne m'as pas entendu du tout, Almania.

Les yeux sombres ne quittèrent pas un seul instant ceux d'André.

— J'étais déjà ici quand tu as dit mon nom. Qui est ce *ferenghi* ?

— C'est mon cousin, André St. Clair, répondit Alec. Il regarda André et revint à leur langue commune.

— André, je te présente Ibrahim Al-Khusai, mon intermédiaire avec les troupes de Rashid Al-Din Sinan.

Il s'adressa de nouveau à Ibrahim en arabe.

— C'est pour André que j'ai sollicité les services de Saïf Ad-Din.

Alec ne fit aucune mention de la dague sous le menton d'André, et celui-ci vit les yeux d'Ibrahim se réduire à deux minces fentes.

— Celui qui a perdu son père ? demanda-t-il.

— Lui-même.

Ibrahim renifla sèchement et abaissa sa lame, reculant d'un pas et la rengainant.

— C'est un malheur qu'aucun homme ne devrait avoir à supporter mais, par la volonté d'Allah, tous les hommes le doivent. J'ai perdu mon père il y a moins de deux mois, puisse Allah perpétuer son souvenir, et la souffrance m'a à peine quitté depuis.

Il se retourna vers Alec.

— Admets-le, Almania, tu ne m'as pas entendu approcher.

André examina l'assassin, constatant qu'il avait eu raison de supposer que l'homme serait complètement vêtu de noir. Toutefois, par-dessus son long vêtement, Ibrahim portait une tunique à hauteur de genoux faite de la plus fine cotte de mailles qu'André eût jamais vue. Par-dessus encore, il portait également une cuirasse d'acier étincelant et un grand heaume conique duquel pendait un masque fabriqué avec les mêmes liens d'acier que la tunique. Un magnifique cimeterre était accroché à sa ceinture.

Il fixait toujours Alec avec un air de défi, mais ce dernier se contenta d'incliner légèrement la tête, écartant le sujet.

— En vérité, je n'écoutais pas parce que je n'avais pas besoin de t'entendre venir, mon ami. Mais honnêtement, j'ai senti ta présence au moment où tu as pénétré dans la caverne principale. Je te l'ai dit auparavant, tu t'en souviens peut-être, que la cannelle dégage un arôme particulier et tout à fait reconnaissable, et tu en consommes en si grande quantité qu'on peut facilement percevoir cet arôme sur toi. Tu y es habitué et tu n'es donc pas conscient à quel point tu dégages cette odeur, mais avec le type d'activité auquel tu te livres, elle pourrait contribuer à te faire tuer.

Ibrahim avait cessé d'écouter, ayant visiblement maintes fois entendu le même discours auparavant. Il fixait André, ses yeux parcourant tout son corps. Il hocha la tête comme pour lui-même et pointa un doigt vers André.

— Je vais l'aider à s'habiller comme un homme, dit-il en regardant directement St. Clair, avant de se retourner vers Alec. Dis-lui d'enlever ses vêtements.

— Dis-le-lui toi-même. Il parle ta langue.

Ibrahim se redressa sous le choc.

— Tu parles arabe ?

— Pas très bien, mais oui, répliqua André dans la même langue. Je l'ai apprise avant de quitter mon pays. Nos frères, là-bas, qui sont les alliés de ton imam, Rashid Al-Din, estimaient sage que j'apprenne au plus tôt ta langue. Elle m'a été enseignée par quelques-uns de vos plus grands érudits vivant parmi nos frères et partageant leur savoir avec eux.

— D'accord. Maintenant, revenons à notre tâche. Déshabille-toi, s'il te plaît.

André retira son armure et ses vêtements. Ensuite, Ibrahim lui indiqua comment porter des vêtements musulmans, lui montrant la manière de poser et d'ajuster convenablement chaque pièce de tissu de façon à ce que le tout donne l'impression d'être ample et confortable. Il termina sa leçon en montrant au Templier la façon de coiffer le couvre-chef bouffant appelé *keffieh* et comment le fixer à la tête, serrant fermement le bandeau sur son front. Il examina son travail d'un œil critique avant d'incliner la tête d'un air satisfait.

— C'est comme ça que ça devrait tomber, grogna-t-il. T'y sens-tu bien ?

— Oui, pour l'instant, mais j'ignore si cela durera.

Il aurait pu en dire davantage, mais, ayant décidé quelques instants plus tôt de taire le fait qu'il connaissait déjà le vêtement, il continua de feindre l'ignorance.

— Hum ! Je vais m'occuper de toi à partir de maintenant et jusqu'à ce que nous rencontrions les gens que nous devons voir. À ce moment, tu devrais avoir appris comment porter tes vêtements. Ce n'est pas difficile. Nos enfants peuvent le faire.

Ibrahim jeta un coup d'œil vers Alec qui observait la scène.

— Viens, Almania, fit-il, nous devrions déjà être en route.

Tandis qu'ils conduisaient leurs chevaux hors des cavernes, André s'adressa de nouveau à Alec en français.

— Comment t'a-t-il appelé ? Almania ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— C'est le nom d'une tribu germanique, les Alamans. J'ai essayé de le lui expliquer, mais il ne m'écoute pas. Il pense que ça signifie « Anglais » et il m'appelle ainsi depuis des années, alors maintenant je l'accepte. Et, apparemment, il n'existe pas de nom arabe désignant l'Écosse ou les Écossais.

— Où allons-nous maintenant ?

— Nous allons livrer des messages à certaines personnes concernées, et à l'une d'elles en particulier. Il n'était pas nécessaire que tu nous accompagnes, mais je pense qu'il est temps que nous te fassions connaître aux gens avec qui nous devons travailler. Il se peut que le Vieil homme lui-même en fasse partie, car c'est chez lui que nous nous rendons en fin de compte, mais nous ne saurons pas avant d'arriver s'il consentira à te recevoir. Alors, considère cette expédition

comme un voyage de familiarisation pour rencontrer ces gens, voir où ils vivent et observer la façon dont ils traitent leurs affaires avec nous.

Ibrahim chevaucha devant eux et disparut parmi les rochers dès qu'ils se furent mis en route, puis ils l'aperçurent de nouveau, revenant vers eux ; il arrêta sa monture à une centaine de pas, attendant qu'ils le rejoignent. Alec poursuivit :

— Tu devrais trouver le voyage intéressant parce qu'il sera différent de tout ce que tu verras ici… Ils nous égorgeraient aussi facilement qu'ils nous regardent, mais ils n'osent pas parce qu'ils savent que nous nous trouvons sous la protection de l'imam, Rashid Al-Din. Ils ne savent pas pourquoi les choses se passent de cette façon, mais ils les acceptent telles quelles, et puisque nous sommes des gens du Livre, bien que nous ne soyons pas des sunnites, ils nous tolèrent, même s'ils ne comprennent pas toujours les raisons de notre présence sur ces terres. Ils savent aussi – et je n'ai aucune idée de la façon dont ils l'ont appris – que même si nous semblons être des Templiers, nous sommes différents des autres Templiers avec lesquels ils font affaire. Il y a certaines choses que nous ne sommes pas appelés à connaître ni à comprendre, et c'en est une…

Il fit un signe de la main à Ibrahim en arrivant à sa hauteur, mais continua à s'adresser à André en français.

— Tu découvriras que la plupart d'entre eux sont courtois, sans être tout à fait amicaux, mais jamais, au grand jamais, tu ne dois oublier qui sont ces gens, André, et ne songe jamais à leur faire confiance. Ce sont les Haschischins. Les Assassins. Nos confréries partagent sans aucun doute le même penchant pour le secret, mais nous, en tant que frères, n'avons rien en commun avec eux. Méfie-toi d'eux en tout temps.

Il revint aisément à l'arabe, car il avait vu les épaules d'Ibrahim se redresser en entendant le nom des Haschischins.

— Pardonne-moi, Ibrahim, mon ami, pour mon manque de courtoisie en employant la langue *ferenghi*, mais mon cousin trouve plus facile d'écouter et d'apprendre dans notre langue que dans la tienne. Je lui expliquais l'histoire de ta confrérie et de ses réussites depuis l'arrivée de Rashid Al-Din en Syrie, il y a plus de quarante ans. Mais il me vient tout à coup à l'esprit que tu es beaucoup mieux placé que moi pour parler des intentions et des ambitions de ta confrérie, et il en tirerait un grand avantage s'il t'entendait parler de ces choses dans ta propre langue. Nous feras-tu l'honneur d'informer mon cousin de ton point de vue ?

Apparemment, Ibrahim était plus que désireux de le faire, malgré l'air grognon qu'il avait conservé. Pendant les deux heures qui suivirent, il parla sans interruption et surprit ses deux auditeurs en se montrant à la fois éloquent et bien renseigné, exprimant des opinions et des croyances clairement définies, rehaussées d'observations analytiques et même philosophiques sur ce que son peuple chiite et lui-même avaient accompli dans le cadre de leur campagne contre le califat sunnite qu'incarnait en ce moment Saladin lui-même, qui avait commandé l'extermination de la confrérie des Assassins. En représailles, leur dit-il, Saladin avait par trois fois été désigné comme cible d'un assassinat. Les

deux premières fois, il s'en était tiré grâce au plus grand des hasards. Mais la troisième tentative, exécutée par Ibrahim selon les directives précises de Rashid Al-Din, avait réussi là où les deux premières avaient échoué. Cette fois-là, en se réveillant, Saladin avait trouvé des pâtisseries chaudes et la dague d'un Assassin sur l'oreiller, près de sa tête. Le message était sans équivoque : le sultan n'était en sûreté nulle part, pas même parmi son armée, dans sa propre tente, protégé par sa garde personnelle.

Depuis lors, Saladin dormait dans un pavillon de bois sécurisé qu'il avait fait spécialement construire et qu'il emportait partout ; de plus, il n'avait jamais plus exigé l'élimination de Rashid Al-Din et de ses partisans.

Bien avant que ne se termine le discours d'Ibrahim, ils avaient quitté les rochers et les plaines environnantes et s'étaient engagés sur le terrain montagneux de la région nord. Ils arrivèrent à un village de montagne haut perché au moment où les ombres commençaient à s'étirer, en fin d'après-midi. Le village, murmura Alec à André, était grand et inhabituellement prospère. Il soupçonnait que cette prospérité découlait du banditisme. André fut officiellement présenté au chef du conseil par Ibrahim, puis invité à s'asseoir avec eux pour dîner. Les hommes discutèrent assez ouvertement tout au long du repas et ne montrèrent aucun signe manifeste d'hostilité envers les étrangers, mais Alec confia plus tard à André qu'il était fort conscient des différences entre les hommes de ce village et ceux qui vivaient dans celui sur lequel régnait son ami et ancien geôlier, Ibn Al-Farouch. Aucun humour ni aucune légèreté ne marquèrent les discussions, remarqua-t-il, pendant le repas. Tout fut mortellement grave et monotone, animé de sous-entendus sur les épreuves et la tragédie. Personne ne rit, et il ne vit aucun sourire autour du foyer ni autour de la table.

Les trois visiteurs dormirent à la belle étoile, enroulés dans des couvertures pour se protéger de l'air froid de la nuit. Ils se levèrent et partirent peu après le début du jour, de nouveau en direction du nord. Comme il s'y était engagé, Ibrahim inspecta les vêtements d'André et le rendit présentable grâce à quelques petits coups secs ici et là, expliquant au fur et à mesure ce qu'il faisait. À l'aube du lendemain, ils avaient terminé leurs affaires avec Rashid Al-Din, le Vieil homme de la montagne, et les deux cousins retournèrent chez eux sans se soucier de ce que pourrait penser un quelconque observateur des ajustements subtils de leur tenue.

La nuit précédente, juste avant le coucher du soleil, André avait vu Rashid Al-Din lui-même, et celui-ci l'avait aperçu, mais il n'avait pas rencontré le grand homme, si ce qualificatif convenait pour le décrire. Il avait marché avec Alec jusqu'au lieu de rendez-vous sous un ciel crépusculaire, puis s'était retiré pour attendre à l'extérieur quand l'un des gardes avait levé une main pour lui bloquer le passage. Il s'y était attendu. Alec lui avait déjà expliqué qu'il ne pourrait peut-être pas l'accompagner à l'intérieur, même après qu'il eut fait savoir à Rashid Al-Din qui il était et pourquoi il était venu. Il n'y avait aucun moyen, lui avait dit Alec, de prévoir la façon dont l'imam réagirait car, en de telles matières, Rashid

Al-Din prenait plaisir à se faire une réputation d'homme à l'humeur changeante. Soit il convoquerait André, soit il refuserait de le laisser entrer.

En fin de compte, l'imam ne fit ni l'un ni l'autre. André se tint debout d'un côté de la porte, éloigné de plusieurs pas de la ronde des gardes. Le froid s'installa aussitôt que le soleil eut disparu derrière les sommets dans leur dos, car ils se trouvaient à une altitude élevée, dans la forteresse connue sous le nom de « nid d'aigle ». Tout à coup, l'attention d'André fut attirée par un mouvement fugace dans l'entrée. Il venait tout juste de finir de s'enrouler dans son manteau pour se protéger du froid de la nuit. En entendant des mouvements derrière lui, immédiatement suivis d'un silence complet, il se retourna lentement pour constater qu'il était observé par un homme qui, il le savait, ne pouvait être nul autre que Rashid Al-Din.

Sa certitude provenait en partie du fait qu'il avait perçu la tension qui avait saisi les gardes en voyant l'homme, toute leur attitude exprimant si ostensiblement l'admiration et la crainte qu'il lui sembla que leurs corps se tendaient vers l'arrière, comme pour s'éloigner de l'être qui se tenait entre eux. André prit alors conscience de l'homme lui-même et de l'espèce d'immobilité qui imprégnait l'air autour de lui. Comme la plupart des membres de la confrérie des Assassins, il était complètement vêtu de noir mais, sur lui, cette couleur transcendait l'obscurité ; il émanait de lui une noirceur innommable et, tandis qu'André le regardait, une pensée surgit dans son esprit : *Un froid glacial… la noirceur et le froid glacial.*

Il comprit à ce moment-là qu'il ne savait comment réagir. Les muscles de sa nuque se crispèrent et, pendant un bref moment de confusion, il songea à s'incliner, mais il écarta aussitôt l'idée et se força à demeurer debout, immobile. S'il ne devait pas être convoqué, mais simplement inspecté comme quelque colis, prisonnier ou esclave anonyme, alors il ne donnerait à personne la satisfaction de le voir se courber en signe de soumission. Il releva les épaules et regarda d'un air impassible l'homme qui l'observait froidement. Son visage était plat et presque dépourvu de traits, dissimulé en bonne partie par une longue barbe bouclée d'un gris d'acier, ornée de larges bandes blanches qui naissaient au bord des narines pour se rejoindre sous le menton. Le nez, dont il se serait attendu à ce qu'il fût caractéristique, était tout à fait ordinaire, mais entre ses épais sourcils en pointe, des yeux vitreux le fixaient d'un air totalement imperturbable. Ils lui rappelaient les yeux des serpents ; ils ne dégageaient aucune humanité ni aucune chaleur, mais il soutint résolument le regard de Rashid, refusant même de cligner des yeux tandis qu'il passait mentalement en revue, sans émettre une parole ni faire quelque signe de reconnaissance, l'idée qu'il se faisait déjà de l'homme.

Il y avait avant tout de l'arrogance, une morgue clairement perceptible dans le port de tête d'Al-Din, et même dans la façon dont les extrémités de son turban noir pendaient de chaque côté de son visage, comme s'ils avaient été mis en place par quelqu'un qui cherchait précisément à créer cet effet. André vit de l'intolérance dans la courbure de la lèvre et dans la froideur du regard. Il sentit aussi chez l'homme de la fierté, bien qu'il n'en décelât aucun signe flagrant, tout

comme il perçut une monstrueuse vanité – que l'imam aurait sans doute niée, mais qui semblait bien réelle malgré tout derrière un masque d'humilité – et un profond mépris pour tous, sauf pour lui-même. André St. Clair décida à ce moment-là qu'il n'aimait pas Rashid Al-Din Sinan, le Vieil homme de la montagne et le chef des Assassins, et qu'il ne souhaitait avoir affaire à lui pour aucune raison, quelle qu'elle fût, même pour obéir au conseil de l'ordre de Sion. Et tandis que cette pensée s'infiltrait dans son esprit et s'y installait, le vieillard pivota lentement sur lui-même et retourna à l'intérieur. Les gardes refermèrent solennellement les portes derrière lui avec un soulagement évident.

Alec réapparut environ une heure plus tard, les sourcils froncés, cherchant André qui se réchauffait près du feu que les gardes avaient allumé dans la cour. Son premier commentaire, formulé en français, concernait Rashid Al-Din.

— Il est sorti pour te regarder, quand je lui ai dit que tu étais ici et qui tu étais. L'as-tu vu ?

— Comment aurais-je pu ne pas le voir ? Il était à moins de cinq pas de moi et me regardait fixement.

— Et qu'en penses-tu ?

André jeta un regard autour de lui. Il y avait plus d'une vingtaine de personnes dans la cour maintenant, et la moitié d'entre elles étaient rassemblées autour du feu.

— Y en a-t-il parmi eux qui parlent français ? demanda-t-il.

— Non, pas que je sache. C'est fort peu probable.

— Certainement pas plus improbable que le fait que nous parlions arabe !

Alec eut un bref sourire accompagné d'un hochement de tête.

— La situation est très différente, cousin, crois-moi. Toi et moi avons appris leur langue pour pouvoir converser avec eux et ainsi servir nos propres intérêts. Ces gens ne sont pas animés d'une telle motivation. Ce sont pour la plupart des gens simples et illettrés qui quittent rarement ces hauteurs et, surtout, ce sont des zélotes. Ils nous méprisent, de même que tout ce que nous représentons ; ils nous voient comme des païens infidèles, damnés pour l'éternité parce que nous refusons d'accepter Allah et Son prophète. Pourquoi voudraient-ils se souiller en parlant notre langue ? Je jurerais que ces hommes ne parlent ni ne comprennent le français.

— Alors, je vais vous dire ce que je pense du Vieil homme de la montagne. Je pense qu'il représente parfaitement ce que vous avez appelé les hommes de Dieu, quand nous nous sommes vus pour la première fois et avons discuté de ces choses. C'est un zélote, mais c'est aussi un fanatique de la trempe d'un Néron ou d'un Tibère, consumé par l'amour de lui-même et convaincu que les hommes ne peuvent espérer atteindre le salut que par son entremise, et en conséquence il ira jusqu'à fomenter la guerre pour arriver à ses fins. Il est pétri de suffisance, d'intolérance et de haine. Il préconise l'hypocrisie et les massacres au nom de Dieu. C'est un fou qui a besoin de rendre les autres hommes fous en combattant pour leur dieu et pour ses propres ambitions. Il m'a dégoûté au premier regard, et

la seule perspective d'avoir affaire à lui, à n'importe quel moment et dans n'importe quelles circonstances, me donne la nausée. À part cela, j'ai trouvé son inhumanité assez impressionnante.

Les yeux d'Alec brillaient. Il haussa un sourcil.

— Eh bien, il semble de toute évidence avoir fait une forte impression sur toi ! Je me demande quelles pensées tu lui as inspirées.

André tenta sans succès de dissimuler un bref sourire.

— Je me fie toujours à ma première impression, cousin, et elle m'a rarement trompé. Quant à ce qu'il a pensé de moi, je m'en moque. De quoi avez-vous parlé ?

Alec fixa son cousin pendant un bon moment, comme pour décider s'il devait ou non discuter son opinion, puis il secoua les épaules et répondit à la question d'une voix remplie de dégoût.

— Nous avons abordé plus de sujets que je ne l'aurais souhaité. La première chose que j'ai découverte, c'est que j'avais mis les pieds dans un bourbier dont j'ignorais même l'existence. Il faut faire preuve de prudence avec un chien enchaîné, mais j'ai été négligent et, comme il arrive toujours dans ces circonstances, cette erreur m'a nui à un fort mauvais moment. Enfer et damnation ! Je suis encore en colère mais, en vérité, je n'ai que moi-même à blâmer. Je n'ai pas fait ce que le premier venu aurait fait… Je n'ai pas vérifié si ma vision des choses était conforme à la réalité avant de bondir dans le feu de l'action, et je me suis placé dans une position désavantageuse en ne sachant pas tout ce que j'aurais dû savoir.

— Quoi ? Je n'ai aucune idée de ce à quoi vous faites allusion.

— Conrad et les Templiers… Montferrat et Ridefort. J'ai pensé établir une distinction entre les deux, à mes propres fins, puisque l'un d'eux est mort maintenant ; mais aussitôt que j'ai abordé le sujet, Sinan s'est emporté et j'ai compris que j'avais raté quelque chose. Évidemment, il m'a tout raconté et m'a complètement pris par surprise. Le fait que j'étais toujours prisonnier de guerre quand tout cela a eu lieu n'a aucune importance. Je suis avant tout un marchand de renseignements et je devrais disposer de suffisamment d'informations pour éviter de commettre de telles erreurs.

— J'ignore toujours de quoi vous parlez.

— Je sais. Je sais que tu l'ignores… Mais je ne veux pas en discuter maintenant. J'ai faim et je détecte une odeur de chèvre rôtie. Trouvons de la nourriture et un endroit où nous pourrons nous asseoir et parler en privé, et alors je te dirai tout à propos de cette catastrophe.

Un peu plus tard, revigorés par un peu de viande, du pain tout droit sorti du four et l'eau froide d'un ruisseau qui coulait à proximité, les deux cousins s'installèrent près d'un feu agonisant qu'ils ravivèrent en y ajoutant du combustible. Personne ne faisait attention à eux, et finalement, Alec Sinclair redressa le dos et secoua sa tunique pour en faire tomber les miettes avant de prendre la parole.

— Ce que j'ai découvert, c'est que Conrad a trahi Rashid il y a des mois, avant que je sois libéré. Rashid est encore tellement en colère à ce propos qu'il ne m'a même pas permis d'évoquer le nom de Conrad, et j'ai fini par avoir l'air d'un parfait imbécile. Apparemment, au début de l'année, un des navires de Sinan, chargé de divers trésors, a été forcé de trouver refuge à Tyr pendant une violente tempête. On m'a dit qu'il existait des protocoles régissant de telles situations, et les règles de l'hospitalité concernant les navires étrangers dans les ports sont aussi rigides que celles qui gouvernent les pécheurs qui trouvent asile dans les églises, mais, pour une multitude de raisons, Conrad a contrevenu à ces règles en cette occasion. Pour des motifs connus de lui seul, il avait décidé quelque temps auparavant d'ignorer l'appel aux armes qu'avait lancé Richard d'Angleterre à tous les chevaliers et à tous les hommes d'Outre-mer. Nous étions tous au courant de ce fait, mais n'y avons pas porté l'attention qu'il méritait parce que Conrad est un Germain, un parent de Barberousse, et qu'il venait tout juste d'être nommé comte de Tyr, sans toutefois que ses assises fussent encore solides… Bien avant ces événements, les Templiers avaient quitté Tyr pour assiéger Acre avec Lusignan, et ils avaient emporté avec eux leur trésor de guerre, ce qui signifiait que Conrad avait perdu la majeure partie de ses fonds. À ce moment, il tentait aussi de s'attirer les bonnes grâces de Philippe de France et c'était là une entreprise qui lui coûtait fort cher. Mais il connaissait l'inimitié entre les rois français et anglais et il a tenté d'en tirer parti. Toutefois, l'élément crucial de l'histoire, c'est que Conrad était au bord de la faillite, et le navire arabe dans le port était lourdement chargé de précieuses marchandises. Alors, il a réquisitionné le vaisseau et tué son capitaine.

Il s'interrompit un moment avant de reprendre le fil de sa pensée :

— Quand Rashid Al-Din a appris ce qui s'était passé, il a envoyé des émissaires auprès de Conrad pour lui expliquer qui il était et exiger qu'on lui rende son bateau, sa cargaison et son équipage en se fondant sur le vieux principe selon lequel l'ennemi de mon ennemi est mon ami. Conrad a refusé et renvoyé cavalièrement les messagers chez eux. Et évidemment, rien n'a été rendu à Sinan… Comme je l'ai dit, tout cela est arrivé pendant que j'étais prisonnier, alors je n'en savais rien. Cela fut une perte immense pour les Assassins, et ils auraient fait n'importe quoi pour éviter que Saladin apprenne leur déconvenue et s'en amuse. Au moment de ma libération, l'histoire du navire réquisitionné avait été depuis longtemps supplantée par d'autres événements. Mais malgré tout, j'aurais dû savoir. J'ai été paresseux et je n'ai pas suffisamment approfondi mes recherches avant de faire un geste que j'allais regretter.

— Mais qu'auriez-vous pu découvrir et comment auriez-vous pu savoir où chercher ? demanda André.

— J'aurais cherché là où j'aurais dû chercher en tout premier lieu. Je me serais adressé à nos frères de Sion, les rares parmi eux qui s'occupent ici de semblables affaires… et si je l'avais fait, j'aurais tout appris sur cet incident.

— Alors… à part la blessure à votre orgueil, si je comprends bien, tout ceci n'a entraîné aucun contretemps grave dans la mission que l'on vous a confiée.

Ai-je raison ?

— Oh ! oui ! Conrad est un homme mort, mais il ne le sait pas encore. Personne ne survit bien longtemps après s'être fait un ennemi mortel de Rashid Al-Din Sinan. Conrad fait maintenant l'objet d'une *fatwa*. Sa mort a été décrétée et ses meurtriers sont en route. Tout ce qu'il reste à décider, c'est la manière et le moment.

— Alors, vous avez rempli votre devoir. Vous avez atteint votre objectif sans même avoir à faire quoi que ce soit. C'est une chose qui arrive rarement, de nos jours.

Sinclair pencha la tête d'un côté et regarda son cousin dans les yeux.

— Oui, dit-il. Je suppose que c'est vrai, sauf que nous ne pouvons pas décider du moment où tout ceci arrivera, ce qui pourrait constituer un inconvénient…

Il marqua une pause, puis ajouta :

— Nous n'avons jamais discuté de cet aspect de mes ordres, toi et moi. Qu'as-tu ressenti quand tu as lu les directives qui m'étaient adressées ? Aimerais-tu dire quelque chose ? Quelque besogne dont tu préférerais être dispensé ?

— Eh bien, fit André en réfléchissant, je dois avouer que le fait que notre conseil vous demande d'organiser une élimination – non, appelons la chose par son nom – un assassinat, m'a consterné. Je ne suis pas devenu un chevalier ou un moine pour accomplir de telles tâches… Mais ensuite, j'ai bien réfléchi, et croyez-moi, cousin, quand je vous dis que j'y ai réfléchi longtemps et à plusieurs occasions, et j'en suis venu à comprendre la situation à partir d'autres points de vue que celui que me dictait ma conscience… Tout ceci, bien sûr, avant que je fasse la rencontre de Rashid Al-Din… Dans la situation qui nous occupe, il y a beaucoup plus en jeu que la vie d'un seul homme. Je comprends cela. Ce qui est vraiment menacé, c'est la pérennité de la chrétienté en Terre sainte… Même si l'armée de Richard l'emporte sur celle de Saladin et que nous y préservons le christianisme, la forme même de ce christianisme, son essence, fera l'objet de querelles aussi intenses entre des factions rivales de chrétiens romains et byzantins, qu'entre les musulmans sunnites et chiites au sein de l'islam. Mais n'étant pas chrétien, cela ne devrait pas me concerner, et ce n'est pas le cas non plus, sauf que notre ordre a besoin du paravent que lui offre le christianisme romain, et plus particulièrement l'ordre du Temple, pour poursuivre son œuvre sacrée. Étant un membre loyal de l'ordre ainsi qu'un étudiant de sa tradition, je crois en l'importance de cette œuvre et j'ai juré de faire tout ce qui serait en mon pouvoir pour aider à son achèvement, c'est-à-dire dévoiler aux hommes ce tissu de mensonges vieux d'un millier d'années et leur permettre de voir et de comprendre la Voie initiale qui mène au royaume de Dieu, Voie à laquelle ont adhéré Jésus et ses compagnons au sein de la Communauté de Jérusalem.

Il s'interrompit un instant, regarda Alec, puis poursuivit :

— Dans ce but, je ferai affaire avec les Assassins ou avec quiconque nous aidera à atteindre nos objectifs. Et cela signifie que je peux me convaincre

d'approuver, sinon d'exécuter, le meurtre du comte de Tyr parce que depuis la mort de l'empereur Barberousse, Conrad de Montferrat représente maintenant la plus grande menace au christianisme romain en Outre-mer. S'il épouse Isabelle, même sans devenir roi de Jérusalem, il instituera plus solidement que jamais auparavant les rites orthodoxes dans cette partie du monde, et il remplacera l'ordre du Temple par celui des chevaliers teutoniques, réduisant à l'impuissance les chevaliers occidentaux, qu'ils soient Templiers ou Hospitaliers, les privant de tout pouvoir d'intervention concernant l'avenir du royaume. En dépossédant les Templiers, il perturbera le fonctionnement de notre ordre et freinera, peut-être pendant un millénaire de plus, les progrès de notre mission sacrée. Et bien sûr, il deviendra roi de Jérusalem aussitôt qu'il aura épousé Isabelle.

— Alors, nous n'avons d'autre choix que de prier pour qu'il succombe à la *fatwa* avant de l'épouser, murmura Sinclair, acquiesçant aux propos d'André.

— Peut-être, mais comme vous le dites, cousin, nous n'avons aucun contrôle sur tout cela. Et Rashid Al-Din n'a aucun intérêt à nous aider à réaliser nos objectifs, n'est-ce pas ?

Il attendit le hochement de tête de Sinclair, puis ajouta :

— Mais dites-moi, est-il vrai que les Assassins considèrent le meurtre rituel de magistrats dans des lieux publics comme un moyen souhaitable de semer la terreur en leur propre nom ?

— Oui, c'est un fait.

— Et est-il vrai que Conrad tirera un grand avantage en épousant Isabelle aussitôt que possible ?

— Oui, répondit Sinclair. Qu'est-ce que tu suggères ?

— Rien encore. Quand le mariage aura lieu, ce sera un grand événement public ?

— Des épousailles royales ? Bien sûr que ce sera un grand événement public.

— Alors dites-moi, pourquoi n'iriez-vous pas trouver Rashid Al-Din pour lui révéler ce que vous savez sur Conrad et son plan, par trop ambitieux, visant à consolider toute la chrétienté sous son commandement en tant que roi de Jérusalem ? Et pendant que vous y êtes, pourquoi n'offririez-vous pas à l'imam de le tenir constamment au courant des déplacements de Conrad et de l'évolution de ses projets de mariage ? Ainsi renseigné, et quand le moment sera le plus propice, Rashid pourrait envoyer ses hommes semer la pagaille et tuer Conrad au moment où il se prépare à épouser la reine et à ceindre la couronne de Jérusalem. Ce serait vraiment une démonstration de force pour la confrérie des Assassins, et cela conviendrait parfaitement à nos desseins.

— Qu'entends-tu par « parfaitement » ?

— Eh bien, si ce mariage n'a pas lieu, pour quelque raison que ce soit, nous n'aurons plus à nous inquiéter de tout ça.

— Mais Rashid Al-Din assassinera Conrad de toute façon.

— Il le fera probablement, mais au moins, dans ces circonstances, ce sera sa décision et non la nôtre.

Alec fixa son cousin, sa main droite immobilisée au moment où il s'apprêtait à se gratter le nez, puis il la laissa retomber contre son visage, l'extrémité de ses doigts sur ses lèvres, et il secoua la tête.

— C'est là, maître St. Clair, un stratagème digne d'un pape… C'est un plan absolument brillant dans sa simplicité !

Il frappa ses genoux du plat des mains et bondit sur ses pieds.

— Où allez-vous ?

— Je retourne dans l'antre du lion. J'ai l'intention de lui demander une audience immédiatement parce qu'il y a des questions d'une grande importance dont je dois discuter avec lui. Il sait que nous devons partir au matin, et sa curiosité fera en sorte qu'il ne nous laissera pas quitter ces lieux sans avoir tiré de nous tous les renseignements qu'il pourra. Le fait que j'ose retourner le voir aussi rapidement l'intriguera. Attends-moi ici. Ça ne devrait pas être long.

Alec était de retour moins d'une demi-heure plus tard. Il tenait à la main une magnifique dague qu'il lança à André.

— Elle est à toi, même si le Vieil homme me l'a donnée en signe de sa haute estime à mon égard… J'ai omis de lui dire que c'était à toi qu'il devait en réalité une telle estime. Apprécie ce cadeau parce que tu l'as certainement mérité ce soir. La poignée est constituée d'une pierre qu'on appelle lapis-lazuli, et ses pièces métalliques sont en cuivre plutôt qu'en or, mais tu pourrais nettoyer et dépecer un chameau adulte avec la lame sans jamais l'émousser. C'est l'arme d'un cheik, mon garçon. Porte-la avec fierté. Et maintenant, je suis sûr que tu dois être aussi fatigué que moi, et nous devons reprendre la route à l'aube, alors trouvons nos couvertures.

— Oui, bien sûr, mais qu'a-t-il dit quand vous lui avez expliqué votre plan ?

— Il n'a rien dit, pas un seul mot ; mais le vieux bougre m'a souri, et c'était une des choses les plus effrayantes que j'aie vues de ma vie. Il m'a écouté en silence, puis, quand j'ai eu terminé, il est lui-même allé chercher la dague et me l'a remise en mains propres. Il a aimé ton plan, cousin, et maintenant, nous maîtrisons la situation. Nous avons mérité une bonne nuit de sommeil. Viens.

— Avec plaisir, mais je ne peux pas accepter ceci.

André avait brandi la dague, son manche bleu et or tendu vers Sinclair, mais Alec croisa les bras sur sa poitrine, ses doigts à plat contre ses aisselles, et la refusa. André fronça les sourcils et fit une nouvelle tentative.

— Allez, elle vous appartient, quoi qu'on puisse en dire. Et comme vous dites, c'est une arme qui convient à un cheik. Pourquoi ne pas la prendre ?

— Parce qu'elle ne m'appartient pas. Tu l'as gagnée grâce à ta merveilleuse idée. Je l'ai simplement transmise au Vieil homme, et l'ai ainsi utilisée comme appât. De plus, je possède déjà une dague que j'aime particulièrement. Regarde.

Il glissa la main derrière son dos et sortit de sa ceinture un étui, duquel il tira une arme encore plus belle que celle que lui avait donnée Rashid Al-Din. C'était une dague magnifiquement ornée, avec une lame recourbée, sa poignée et son fourreau doré entrelacés de fils d'argent et sertis de pierres précieuses rouges, vertes et bleues. Au premier coup d'œil, André put constater qu'elle avait été

fabriquée avec un plus grand art et qu'elle était beaucoup plus précieuse que celle qu'il tenait à la main.

— Je ne l'avais jamais vue auparavant.

— Bien sûr que non. Je la garde cachée. Autrement, j'aurais dû renoncer à la conserver. Son apparence seule ridiculise n'importe quel vœu de pauvreté et susciterait la convoitise du premier venu. Mais à mes yeux, elle n'a aucune valeur monétaire. Elle a un jour appartenu à un jeune homme du nom d'Arouf, le frère de l'épouse d'Ibn Al-Farouch, mon ancien geôlier. J'ai trouvé Arouf mort dans le désert après Hattîn, et je lui ai retiré sa dague. Ensuite, quand j'ai rencontré Al-Farouch, il l'a reconnue, et plus tard, quand je suis devenu son prisonnier, il me l'a reprise. Puis, quand nous sommes devenus amis et qu'il m'a libéré, il me l'a offerte en souvenir des moments que nous avions passés ensemble. Je la conserve en l'honneur de cette amitié inattendue. Alors, garde ta dague et je garderai la mienne, à l'abri des regards avides des hommes.

Chapitre 22

Peu après leur retour, les cousins se séparèrent. L'un et l'autre savaient qu'ils ne se verraient sans doute plus, jusqu'à ce que les dernières touches à l'élaboration de leur plan d'offensive soient apportées.

Malheureusement, personne ne pouvait dire combien de temps allait durer cette attente. Les deux rois, Richard et Philippe, étaient tous deux alités pour cause de *leonardia* que les soldats appelaient « scorbut ». L'état de santé de Richard était bien plus préoccupant que celui de Philippe. Pour une fois, ce dernier pouvait constater que son apparence n'avait plus rien à envier à celle de son rival anglais dont les cheveux tombaient par touffes, dont les dents pourrissaient et devenaient visiblement branlantes. Philippe combattit la maladie avec une détermination inaccoutumée. Il fit même d'intenses préparatifs en vue d'attaquer Acre avec son armée et de mettre ainsi un terme au siège, une fois pour toutes, par ses propres moyens. La plus grande partie de la flotte de Richard, qui n'était plus commandée par sire Robert de Sablé, était toujours bloquée à Tyr, incapable de mettre les voiles à cause de vents tumultueux. Avec elle était aussi immobilisée plus de la moitié de l'armée de Richard, originaire de Normandie. Philippe vit là l'occasion de tirer parti de la situation et de se couvrir de la gloire à Acre, pendant que son rival était encore malade et avant que les renforts n'arrivent de Tyr. Par conséquent, il se battit seul, martelant sans répit la Tour maudite, l'un des points de défense d'Acre, tandis que courait la rumeur – toute la campagne en Outre-mer semblait dirigée sur le seul fait de rumeurs – selon laquelle Richard était encore alité, mais négociait, sans succès, avec les émissaires de Saladin, les conditions de la reddition d'Acre.

Toutefois, d'après un rapport d'André, remis de la part de la part d'Ibrahim à Alec, aux derniers jours de juin, Saladin jouait selon ses propres règles. Il était heureux de gagner du temps, laissant s'écouler les jours et les semaines, en contrôlant les allées et venues, devenues inutiles, des émissaires des deux armées. Le sultan, semblait-il, attendait d'un jour à l'autre l'arrivée d'une flotte en provenance du Caire et une armée qui, disait-on, allait bientôt arriver par voie terrestre de Bagdad. Il était convaincu que l'arrivée de l'une ou de l'autre suffirait à faire cesser les attaques de Philippe contre les murailles d'Acre. Alec, devenu membre de l'entourage de sire Robert de Sablé, le grand maître élu de l'ordre du Temple, transmit immédiatement ce renseignement à son supérieur, mais ce dernier l'écarta du revers de la main, le jugeant sans importance au vu l'objectif global.

Ce soir-là, après avoir pris un repas avec son cousin pour la première fois depuis plus d'une semaine, tandis qu'assis au sommet du rempart défensif au-dessus de la Tranchée ils regardaient la vaste étendue calme du désert, Alec fit part de ces nouvelles à André.

Ayant apporté leurs arbalètes dans l'espoir de trouver des cibles, ils avaient dû faire face à une amère déception. Encore quelques heures auparavant, le terrain fourmillait de cavaliers sarrasins, mais désormais, il n'y avait plus aucune cible en vue et leurs armes gisaient, inutiles, dans le sable à leurs pieds.

Contrarié par les paroles de son cousin, St. Clair lui lança :

— Ce que pense Saladin n'a pas d'importance ? Qu'entends-tu par là ? C'est insensé.

— Non, ça ne l'est pas. J'ai réagi comme toi, mais sire Robert m'a dit qu'il avait déjà obtenu ce renseignement et qu'il s'y était préparé en conséquence. Entre-temps, a-t-il dit, il devait s'occuper de choses plus importantes.

— Quoi, par exemple ?

— Chypre.

— Je ne vous suis pas.

— Ça ne m'étonne pas… Richard veut vendre Chypre aux Templiers.

— Vendre ? Quelle sorte de folie est-ce là ? Chypre est un endroit, une île. On ne peut pas vendre un endroit !

— Bien sûr qu'on le peut, s'il vous appartient et si vous pouvez en obtenir un prix qui en vaille la peine. Et rappelle-toi que Richard s'est approprié Chypre quand il a chassé du trône cet idiot de Comnène et qu'il a fait main basse sur son soi-disant empire. Et maintenant, il a changé d'idée. Il ne veut plus de l'île, alors il cherche un acheteur convenable… l'ordre du Temple.

— Et pourquoi donc, en toute logique, pense-t-il que les Templiers pourraient se montrer le moins du monde intéressés par une idée aussi stupide ?

Alec Sinclair tourna les yeux vers son cousin français et fronça les sourcils en plissant les lèvres dans une grimace cocasse.

— Peut-être croit-il que les Templiers souhaitent ardemment posséder cet endroit. Peut-être, en tant qu'ami intime du nouveau grand maître depuis des années, sait-il, puisque le grand maître le lui a dit, que l'ordre souhaite à tout prix une base d'opération permanente suffisamment éloignée pour éviter l'intervention des rois de la chrétienté et du pape, et suffisamment proche de la Terre sainte pour servir de tremplin à de futures guerres et campagnes. Peut-être aussi son trésor de guerre est-il pratiquement vide et sait-il que les Templiers seront heureux de payer au prix fort un endroit pareil… N'importe laquelle de ces raisons pourrait suffire.

André secoua la tête avec un air d'émerveillement réticent, comme s'il était surpris de s'être laissé étonner.

— Et les négociations ont lieu en ce moment même ?

— Non, elles sont terminées. L'accord a été conclu et la vente, réalisée.

— Je vois. Eh bien, je suppose qu'il y a là une certaine logique, si on le prend selon le point de vue que vous venez de décrire. Quel en est le prix, le savez-

vous, pouvez-vous le dévoiler ?

— Oui, je peux te le dire, mais tu dois garder le secret. C'est d'accord ?

André accepta.

— Cent mille pièces d'or, poursuivit Sinclair, des besants sarrasins. Quarante mille à titre de mise de fonds, et ensuite des paiements annuels de dix mille pièces pendant six ans, une fois qu'ils auront établi leur souveraineté sur l'île.

André siffla doucement.

— Richard a bien agi… Quarante mille besants d'or représentent un magnifique retour sur un investissement effectué en moins de trois mois, et en plus, cela ne lui a rien coûté au départ. Et combien faudra-t-il de temps aux Templiers pour établir leur souveraineté sur l'île, comme vous dites ?

— Peu de temps, semble-t-il. Ils sont prêts à y déménager sans délai. J'ai reçu l'ordre de partir pour Chypre immédiatement pour trouver des quartiers convenables et faire rapport à Sablé. Je vais partir après-demain.

— Vraiment ? Où commencerez-vous à chercher ? Allez-vous vous rendre à Famagouste ? Si c'est le cas, j'aimerais que vous trouviez la tombe de mon père et que vous vous en occupiez pour moi. Le feriez-vous ?

— Allons, cousin, tu n'as pas à le demander. Bien sûr que je le ferai. Et même si mes déplacements ne m'y conduisent pas, je m'y rendrai de toute façon par mes propres moyens. Sois-en assuré. Et maintenant, dis-moi, qu'es-tu devenu ces derniers jours ?

André esquissa un sourire.

— Je joue au soldat, quoi d'autre ? Depuis le jour où je vous ai trouvé, j'ai perdu mon statut particulier. Tant que je pouvais me proclamer le Chercheur officiel de Sir Alexander Sinclair, j'avais le privilège d'aller où bon me semblait. Maintenant que je vous ai retrouvé sain et sauf, je suis redevenu un troufion ordinaire bien qu'un troufion adoubé… Je ne suis plus qu'un simple chevalier Templier, responsable d'un escadron de quarante frères sergents originaires de l'Anjou. Ce qui signifie qu'on m'autorise à me lever pour prier toute la nuit, en plus de quoi, à titre de chef d'escadron, j'ai le loisir de conduire chaque jour des patrouilles en territoire ennemi et parfois de pratiquement encercler nos formations les plus éloignées. Mais je n'ai pas le temps de m'ennuyer. Les hordes de Saladin nous attaquent quotidiennement, déterminées qu'elles sont à effectuer une trouée dans la Tranchée. Parfois, nous arrivons à peine à les contenir.

Sinclair pencha la tête de côté en regardant son cousin.

— Tu as dit les hordes de Saladin… Penses-tu à eux de cette façon ? Sans malice ?

— Sans malice ? Je suppose que oui, les rares fois où j'y pense. Je pense simplement à eux comme étant là, comme les moucherons du désert et les scorpions, qui font partie de ce paysage… Je ne les déteste certainement pas comme des infidèles ou des suppôts de Satan assoiffés de sang. Dans la mesure où j'ai pu les connaître et où vous m'avez parlé d'eux, ce sont à mes yeux des gens assez semblables à nous, sauf qu'ils adhèrent à d'autres croyances. Ce sont

des hommes comme nous, qui ont leurs propres problèmes et leurs propres malheurs, que nous pourrions reconnaître si seulement nous pouvions les voir. Pourquoi me posez-vous cette question ?

Alec émit un grognement et se leva.

— Je l'ignore… peut-être dans l'espoir de t'entendre prononcer ces paroles… Surtout de t'entendre dire que tu ne les détestes pas. Il est trop facile de haïr ici, et trop de gens le font d'un côté comme de l'autre.

Il resserra la sangle autour de sa taille et s'étira sur la pointe des pieds.

— Quelle différence y a-t-il entre Jésus et Mahomet, cousin, peux-tu me le dire ?

André sourit de nouveau.

— Non, je ne le peux pas, mais j'ai l'impression que vous allez le faire.

— Non, pas moi, parce que je ne la connais pas. C'est là un mystère trop profond pour moi. Même si je ne suis pas chrétien au sens propre du terme, j'appuie quand même Jésus en tant qu'homme parce que, me semble-t-il, la différence entre les deux me semble se trouver dans le pouvoir et la façon dont ils l'ont recherché en tant qu'homme. En fait, Jésus n'a jamais recherché le pouvoir. Il s'est contenté de vivre sa vie comme il l'entendait, et ce sont les hommes qui, par la suite, en ont fait une divinité. Mais Mahomet ? Mahomet a recherché le pouvoir dès le début, en tentant d'établir sa mainmise sur l'esprit et les actions des hommes au nom de Dieu. Peut-être était-il véritablement inspiré par Allah, mais je ne suis pas en mesure de le savoir avec certitude. Tout ce que je puis dire, selon mon point de vue en tant qu'observateur des hommes, c'est que je me méfie des mortels qui prétendent avoir une relation personnelle avec Dieu, une relation exigeant d'eux qu'ils disent aux autres ce qu'ils doivent penser et comment ils doivent se comporter. Et je trouve révélateur le fait qu'aucun de ces hommes, soient-ils sultans, émirs, califes, pape, cardinaux, patriarches, archevêques ou évêques, ne semble pauvre. Et par tous les saints du ciel, j'ai encore faim. Peux-tu le croire ?

— C'est impossible. Nous avons mangé il y a moins d'une heure. C'est l'enthousiasme à propos de votre voyage à Chypre qui vous donne l'impression d'avoir faim.

— Tu as peut-être raison, cousin, mais malgré cela, j'ai l'estomac dans les talons. Prends ton arbalète et marchons pour nous dénouer les muscles.

Ils avaient presque atteint l'endroit d'où ils étaient partis quand Alec Sinclair s'arrêta et tendit son arbalète à André avant d'enfoncer ses pouces dans ses côtes, sous les rebords de sa cuirasse et de s'étirer la colonne vertébrale vers l'arrière au point où ses omoplates se touchèrent presque.

— Demain, ce sera le 1er juillet, dit-il quand il eut terminé. Je m'attends à ce que ce soit tout sauf un mois ennuyeux et je pense qu'il pourrait survenir beaucoup de choses pendant que je serai à Chypre. J'en viens presque à souhaiter de ne pas y aller.

— Savez-vous combien de temps vous serez parti ?

— Non, répondit Sinclair en secouant la tête. Il pourrait me falloir un mois pour remplir ma mission. Je n'ai pas à me presser. Il vaut mieux effectuer minutieusement le travail de préparation et prendre tout de suite les bonnes décisions que de tout bâcler et d'être obligé de voir arriver quelqu'un pour réparer mes erreurs. N'es-tu pas d'accord ?

— Je n'ai rien à redire sur ce point.

Alec Sinclair leva les yeux vers le ciel, puis tendit la main pour reprendre son arbalète, la saisissant fermement et laissant reposer l'arme contre son épaule.

— Prends garde à toi quand je serai parti, cousin, et essaie d'éviter de te faire tuer. Je te chercherai dès mon retour, et je ne souhaite nullement te retrouver étendu sur un lit chez les Hospitaliers. Ce sont nos rivaux, tu le sais, et ils deviennent arrogants chaque fois que l'un d'entre nous doit avoir recours à leurs soins. Dieu sait à quel point nous sommes heureux de les avoir, mais parfois, ils peuvent être terriblement dédaigneux. Porte-toi bien, cousin.

Les deux hommes s'étreignirent maladroitement, engoncés comme ils l'étaient dans leurs armures, puis ils partirent chacun de leur côté. Alec retourna dans ses quartiers près du pavillon de Sablé et de la tente des Templiers, et André se dirigea vers les rangées de tentes qui abritaient son escadron de frères sergents.

Le 8 juillet, soit six jours après le départ d'Alec Sinclair pour Chypre, huit hommes commandés par André furent tués dans un engagement contre une féroce bande de sapeurs sarrasins. Ceux-ci avaient travaillé toute la nuit, en silence : ils avaient rempli une étroite section de la Tranchée avec des fagots de bois – d'épais paquets de joncs apportés de fort loin, puisque ces plantes ne poussaient nulle part dans la région d'Acre. Ils avaient terminé leur besogne peu avant l'aube, puis étaient demeurés étendus sur le sol au-delà de la Tranchée, dissimulés sous leurs manteaux couleur sable, jusqu'au changement de garde précédant l'aube. Puis, au moment le plus inattendu, ils avaient lancé une vigoureuse attaque, quittant leur cachette et chargeant à pied, en grand nombre, pour traverser l'étroit pont qu'ils avaient construit, pendant que leurs compagnons, venant derrière, s'empressaient de faire passer leurs chevaux.

Leur stratagème faillit réussir, et l'effet de surprise aurait été complet n'eût été de deux détails qui firent échouer l'entreprise. Tout d'abord, un jeune turcopole, une des recrues autochtones, vêtu d'une armure légère et formé pour combattre la cavalerie sarrasine, ne pouvant trouver le sommeil à cause de crampes d'estomac, était parti marcher dans l'obscurité. Il avait trébuché et était tombé sur les genoux à l'endroit exact où le pont de fagots atteignait le côté franc de la Tranchée. À peine capable de croire ce qu'il voyait, il avait immédiatement sonné l'alerte, attirant l'attention d'une patrouille équestre d'Hospitaliers qui passait non loin de là et qui faisait route vers le sud.

Les Sarrasins se lancèrent à l'attaque aussitôt que le turcopole eut sonné l'alerte, mais les Hospitaliers étaient suffisamment près du bout du pont pour y arriver avant eux et empêcher une percée complète à travers les positions

franques. Malgré cela, il s'en était fallu de peu. L'incursion se transforma rapidement en une gigantesque mêlée, faisant des victimes des deux côtés. St. Clair et son escadron de quarante hommes se dirigeaient vers le nord au moment où les Hospitaliers progressaient vers le sud, mais ils entendirent le tumulte croissant derrière eux et tournèrent bride pour attaquer l'ennemi dans une charge foudroyante. Par la suite, St. Clair se souviendrait avoir compté plus d'une centaine d'ennemis de son côté de la Tranchée à son arrivée, certains d'entre eux à cheval, mais la plupart à pied. Au sein des troupes de fantassins se trouvaient des tireurs d'élite qui ajoutaient leurs propres projectiles à courte portée aux nuages de flèches et de carreaux d'arbalètes lancés contre les Francs depuis l'autre extrémité de la Tranchée. Quelques instants seulement après leur entrée en scène, il vit tomber son sergent-chef, tué par un lourd carreau qui traversa sans difficulté son armure et l'envoya rouler sur le sol. Avant même qu'André puisse commencer à réagir, deux autres de ses hommes tombèrent juste devant lui, projetés par-dessus l'encolure de leurs chevaux alors que les bêtes s'effondraient de tout leur long. Une main tenant une longue lance légère apparut dans son champ de vision, il la dévia d'un revers de la main, puis abattit sa longue lame tranchante sur le Sarrasin. Droit devant, deux cavaliers convergeaient vers lui. Ils portaient la tunique verte des martyrs. Impuissant à faire quoi que ce soit d'autre, il se leva dans ses étriers, fit se dresser son énorme monture sur ses pattes arrière. Les lourds sabots ferrés de la bête frappèrent mortellement les chevaux plus légers qui l'approchaient. Mais tandis que le grand destrier se cabrait, un fantassin se glissa sous sa poitrine et lui transperça le cœur de sa longue lance. Le cheval tomba sur le dos. St. Clair réussit toutefois à éviter d'être écrasé dessous en bondissant hors des étriers et en projetant son corps vers l'arrière, une main poussant sur sa lourde selle, tandis qu'il virevoltait et se tordait comme un acrobate sans armure. Cependant, son corps portait le poids de plus de quatre-vingt-dix livres de mailles et de cuirasses, et quand ses talons heurtèrent le sol, il tomba à la renverse. Il réussit à peine à garder la main sur la poignée de son épée tandis que son cheval mort s'abattait près de lui.

Avec l'énergie du désespoir, il roula sur lui-même, sachant que ses deux assaillants l'avaient rejoint, mais un seul d'entre eux déclencha l'attaque. André brandit son épée pour éviter un rude coup de travers qui engourdit son bras. Puis, les yeux fixés sur l'arc de cercle que décrivait un cimeterre étincelant, il songea qu'il allait s'abattre pour le coup de grâce. Mais avant que l'arme pût atteindre le sommet de son arc, il aperçut le bref éclair d'un carreau d'arbalète et entendit le bruit qu'il fit en pénétrant la chair. Le Sarrasin au cimeterre disparut de sa vue, projeté dans la mort en martyr qu'il était venu chercher.

Haletant, pleurant presque, St. Clair demeura immobile. Il regarda le ciel pendant un moment, incapable de se mouvoir. Autour de lui, il pouvait entendre la cacophonie de la bataille, les cris de douleur et les gémissements, les jurons et les hurlements qui accompagnaient toujours le tintement des armes et des bruits de combats, mais pour l'instant, il demeurait étendu, reprenant son souffle, se demandant s'il serait bientôt capable de bouger. Il se raidit, souleva légèrement la

tête et regarda autour de lui, incapable de voir quoi que ce soit sur sa droite, la masse de son cheval mort lui cachant la vue. Il grogna et tourna à demi sur lui-même, s'efforçant en premier lieu de s'asseoir, puis se mit debout en vacillant. Il resserra les doigts sur la poignée de son épée. Il vit à ses pieds une masse d'arme sarrasine. Il se pencha pour la ramasser de la main gauche, la tenant mollement et soupesant son poids, jusqu'à ce qu'il la sente bien dans sa main, souple et élastique, et pourtant agréablement lourde dans sa partie vicieusement munie de pointes. Il perçut un mouvement sur sa droite et se retourna vivement pour voir deux fidèles d'Allah qui bondissaient dans sa direction, évitant les obstacles en courant pour l'atteindre, chacun des deux tentant de dépasser l'autre. Étonnamment, il éprouva un sentiment d'exaltation en voyant s'approcher les deux hommes, puis il prit une profonde inspiration et sentit un sourire s'épanouir sur son visage alors qu'il s'avançait à leur rencontre.

L'homme sur sa droite arriva le premier, tenant son cimeterre à deux mains au-dessus de sa tête et criant le nom d'Allah tandis qu'il abattait sa lame sur la tête de l'infidèle, mais André l'arrêta avec le tranchant de sa propre épée, puis l'assomma d'un coup de masse avant de faire un tour complet sur lui-même et de poser un genou au sol pour que le deuxième homme vienne directement s'empaler sur son épée tendue. Au moment où il sentit le poids du Sarrasin s'enfoncer sur la pointe de son arme, il se releva brusquement et la poussa vers l'avant, la tordant férocement, puis il la retirant avant que la chair de l'homme ne se referme autour et ne bloque le fer.

Derrière lui retentissaient le son de trompettes et le vacarme croissant de sabots en pleine course. Des renforts accouraient, criant les noms de Richard et de saint Georges. Les Sarrasins prirent la fuite, repassant le pont improvisé qui avait bien failli leur permettre de faire une brèche dans les lignes franques. André jeta un regard sur le corps inerte de son destrier, puis se précipita vers l'animal pour attraper l'arbalète et son étui à carreaux qu'il avait accrochés à sa selle, mais l'arme était tombée sous la bête et il ne put la bouger. Lorsqu'il se redressa pour se diriger vers la Tranchée, le combat était terminé. Le dernier Sarrasin s'était éloigné hors de portée des plus puissantes arbalètes, et l'un des Hospitaliers avait déjà incendié le pont avec un feu grégeois, ce mélange gélatineux de goudron et de naphte qui collait à la cible et brûlait plus furieusement que n'importe quoi d'autre dans la nature. Observant la fumée qui tourbillonnait et les flammes qui s'élevaient de la Tranchée, St. Clair se sentit tout à coup terriblement épuisé ; la peur et l'exaltation de la bataille avaient disparu. Il se serait avec plaisir laissé tomber à cet endroit pour se reposer sur le sable.

Néanmoins, il entreprit de trouver le nouveau commandant adjoint, ne sachant pas qui avait remplacé le sergent-chef décédé. Il trouva facilement l'homme, celui que ses compagnons surnommaient « le Sanglier » ; il était le premier sur la liste des éventuels promus, et André lui ordonna d'effectuer un décompte des hommes de l'escadron. C'est ainsi qu'il apprit la mort de huit de ses compagnons, c'est-à-dire vingt pour cent de sa troupe. De plus, dix hommes

avaient été blessés, l'un d'entre eux, suffisamment pour menacer de faire grimper leurs pertes à neuf morts.

Il accepta le décompte sans émettre de commentaire, puis, le visage grave, il se choisit une nouvelle monture parmi les cinq qui avaient survécu à la mort de leurs cavaliers. Il se mit en selle de peine et de misère, surpris de découvrir qu'il ressentait une profonde douleur au côté droit. De sombres colonnes de fumée obscurcissaient le ciel loin au sud d'Acre, apparemment au-delà de la mer. Il ordonna au Sanglier de rassembler les autres et de se préparer à partir en patrouille, comme ils en avaient été chargés ce jour-là. Puis, il fit pivoter son cheval et retourna vers l'arrière, là où un petit groupe de chevaliers anglais était assis, regardant la fumée à l'horizon.

— Qu'est-ce qui brûle ? demanda-t-il en arrivant près d'eux.

L'un des chevaliers lui jeta un regard et pencha brusquement la tête en le reconnaissant, et André se souvint l'avoir déjà rencontré dans la tente de Richard.

— Il semble que ce soit Haïfa.

L'Anglais semblait complètement désabusé. Il haussa les épaules et ajouta :

— Je ne vois pas ce que ça pourrait être d'autre. C'est de l'autre côté de la baie, directement au sud. Il n'existe rien d'autre entre nous et la ville, à moins que Saladin soit en train d'incendier toute sa flotte en mer.

— Avons-nous attaqué Haïfa ?

— Dieu du ciel, certainement pas ! Nous en avons assez sur les bras ici, à essayer de faire tomber Acre.

— Alors, qui incendierait Haïfa ? Ça ne peut être que Saladin, mais pourquoi détruirait-il une ville qu'il tient déjà ?

L'Anglais eut une grimace de dédain.

— Qui peut dire ce qui se passe dans l'esprit d'un homme comme lui ? Peut-être veut-il empêcher une attaque ? Brûler la ville aurait certainement cet effet, n'est-ce pas ?

St. Clair ne dit mot pendant un moment, méditant ces propos, puis il inclina la tête.

— Vous avez probablement raison, Deniston. Acre doit être plus près de tomber que nous ne le pensions. Saladin doit croire que nous avons l'intention d'attaquer Haïfa dès la chute d'Acre. La ville est si proche ; c'est une ville portuaire en eau profonde et les aires d'amarrage y sont sécuritaires, libres d'épaves échouées. Il doit savoir qu'Acre tombera très bientôt – aujourd'hui peut-être, ou demain.

— Voyons ! Comment pourrait-il savoir ça ? L'endroit est mieux surveillé qu'un couvent cistercien. Rien n'y entre, rien n'en sort, y compris les renseignements… surtout les renseignements. Tout est fermé. C'est l'idée même d'un siège.

— Hum ! fit St. Clair en souriant. Dites-moi, Lord Deniston, savez-vous nager ?

— Nager ? Vous voulez dire dans l'eau ?

— Oui, comme un poisson. Les Arabes le savent. Des nageurs entrent et sortent d'Acre toutes les nuits, croyez-moi.

— Croyez-vous vous-même, laissa tomber le chevalier anglais d'un ton vexé en regardant ses compagnons pour s'assurer qu'ils étaient témoins de la façon dont il traitait cet idiot de Français.

— Jamais entendu de telles sottises. Des nageurs qui entrent et sortent. Tu parles !

St. Clair pouvait difficilement admettre qu'il tenait ce renseignement d'un Assassin chiite, alors il se contenta de hausser les épaules et de garder le sourire, puis il ajouta :

— Et volent aussi, pour entrer et sortir.

— Volent ? Volent ? fit l'homme en jetant un autre coup d'œil à ses témoins. Ce gars-là est fou.

— Pas des gens, Deniston, des oiseaux. Des pigeons. Ils envoient constamment des pigeons qui portent des messages… dévots. Des pigeons sarrasins, m'a-t-on assuré, qui volent directement d'une mosquée à l'autre, d'un minaret à l'autre.

Il leva un doigt en signe d'avertissement.

— Gardez cela à l'esprit et faites attention, ajouta-t-il. Adieu.

Puis, il tourna bride et s'éloigna avant qu'aucun des chevaliers anglais ne puisse songer à rétorquer.

Il se rendit directement là où l'attendait le reste de son escadron, soit un peu moins de la moitié.

Le Sanglier le salua tandis qu'il s'approchait.

— Tous présents, sire. Vingt-deux sergents en état de combattre. Dix autres aux soins des Hospitaliers, dont un qui mourra probablement, trois qui demeureront alités et six autres qui devraient revenir aujourd'hui après avoir reçu des soins.

André acquiesça du chef, puis jeta un regard sur ses hommes ; ses pensées se bousculaient dans sa tête. Avec à peine la moitié de son escadron, il était pratiquement impossible de partir en patrouille ce jour-là, car les règles étaient très claires au sujet de la puissance et la taille de la troupe. Au cours de la semaine précédente, les Sarrasins s'étaient surtout attachés à massacrer les destriers francs ; tout à fait conscients que les bêtes étaient irremplaçables, les archers ennemis avaient pris d'énormes risques pour tuer les animaux chaque fois que l'occasion s'en présentait, si bien que le commandement franc avait renforcé les règles régissant l'engagement avec l'ennemi, afin de s'assurer que toutes les expéditions à cheval comportent un nombre d'hommes suffisamment élevé pour éviter les attaques aléatoires. Un escadron de quarante hommes avait un effet dissuasif ; ce qui n'était pas le cas d'une troupe de vingt-deux hommes.

— Nous retournons à nos quartiers, sergent, pour nous regrouper. Nous avons subi trop de pertes et sommes trop peu nombreux pour partir en patrouille sans mettre nos montures en danger. Vous savez déjà, j'en suis sûr, qu'elles sont maintenant plus précieuses que nous. Chaque cheval que nous perdons diminue

nos chances de victoire. Occupez-vous de cela, si vous le voulez bien, et envoyez-moi le porteur d'étendard de l'escadron. Je vais faire rapport au commandant d'unité et demander qu'on remplace les hommes que nous avons perdus aujourd'hui. J'ai aussi besoin d'une liste des morts, mais pas tout de suite, à moins que vous n'en ayez déjà une. Est-ce le cas ?

— Dans ma tête, sire, mais je ne l'ai pas encore dressée.

— Bon. Eh bien, assurez-vous avant de partir de remplir vos devoirs pour la journée et de me faire parvenir une copie de la liste.

Le Sanglier fit un salut et André fit prendre à son cheval la direction de la lointaine unité de commandement.

Autour de la tente qui abritait l'unité régnaient le bruit et l'activité. Des chevaliers, qui n'étaient pas tous Templiers, couraient dans toutes les directions. St. Clair se demanda quelle en était la cause. L'échauffourée à laquelle ses hommes et lui avaient pris part, bien qu'elle ait été férocement menée et qu'elle ait coûté plusieurs vies, n'avait été qu'un combat sans grande importance qui ne pouvait justifier pareille animation. Quelle qu'en ait été la cause, il dut attendre son tour avant de pouvoir parler à l'officier supérieur du Temple en service. L'homme, un Poitevin du nom d'Angoulême, écouta son rapport et sa demande de renfort, puis se pencha pour écrire quelque chose avant de regarder André et de secouer la tête.

— À chaque jour suffit sa peine disent les Saintes Écritures. Les Hospitaliers et vous-même avez fait du bon boulot. Cela vous a coûté cher, mais on m'a déjà raconté que cinq fois plus de Sarrasins ont perdu la vie… De toute façon, le fait que vous ayez perdu la moitié de votre escadron justifie amplement une journée de repos. Philippe a été plus chanceux que vous, aujourd'hui. Allez, dites à vos hommes de prendre du repos pour l'instant, mais gardez-les tout près, en cas de besoin urgent. Entre-temps, je vais envoyer un autre escadron patrouiller à votre place.

André exécuta un salut et s'apprêtait à partir, puis hésitant, il se retourna.

— Excusez-moi, mais avez-vous dit que le roi Philippe combattait en ce moment même ?

— Oui, devant la Tour maudite. Les ingénieurs ont fait savoir que ses fondations avaient été complètement minées et qu'elle devrait s'effondrer d'un moment à l'autre, alors il a organisé un autre assaut pour tenir l'ennemi occupé. Mais on me dit que ses pertes sont considérables. Au suivant.

St. Clair quitta la vaste tente et trouva son porteur d'étendard qui l'attendait. Il attira l'homme à l'écart et le renvoya vers leurs lignes, afin de dire au Sanglier de rompre les rangs pour le reste de la journée. Cela fait, il se mit à la recherche d'un endroit d'où il pourrait observer l'assaut des Français contre la Tour maudite. Il se rendit finalement compte que le combat s'était achevé avant son arrivée, en dépit du fait – ou peut-être en raison – de l'effondrement d'une section de trente à soixante pieds de largeur du mur de la Tour. Le tas de débris grouillait de défenseurs acharnés ressemblant en tout point, d'où se tenait St. Clair, à une colonie de fourmis dont le nid venait d'être gravement

endommagé. Il regarda Philippe qui retournait à son pavillon. Même à plus d'un mille, il pouvait en suivre le déplacement grâce à l'étendard aux incontournables lys royaux de France qui flottait, bien en évidence.

Quelque peu dépité par ce qu'il considérait comme une conclusion décevante, compte tenu de ses attentes, il demeura assis sur son cheval et laissa son regard parcourir l'étendue devant lui jusqu'à ce qu'il aperçoive le pavillon de Richard d'Angleterre et son écusson royal bien visible. D'après la rumeur, Richard était encore malade, souffrant de douloureux furoncles, de la perte de ses cheveux, du déchaussement de ses dents et de ses gencives pourrissantes, et pourtant, disait-on, extrêmement occupé à tenter de négocier les conditions de la reddition d'Acre. André renifla à cette pensée, doutant du bien-fondé de ce renseignement. Mille rumeurs souvent contradictoires circulaient dans le camp, mais la plus populaire d'entre elles concernait l'attitude de Richard par rapport à cette reddition. On affirmait qu'il s'entêtait à refuser de discuter des conditions avec les Sarrasins, se contentant plutôt d'évoquer la loi et exigeant une reddition inconditionnelle, de même que la libération immédiate de tous les prisonniers francs et la remise de tous les biens, non seulement la Vraie croix, mais également les villes et forteresses qui avaient été enlevées à la chrétienté après Hattîn.

Si c'était vrai – et connaissant Richard, André croyait la chose parfaitement possible –, alors c'était pure folie, puisque ce geste ne laissait à Saladin aucune possibilité de conserver ou de se réapproprier son statut ou sa dignité. Accéder à des demandes si extrêmes représenterait pour le sultan un suicide politique, religieux et social, et même St. Clair, un nouveau venu dans ce jeu de pouvoir, percevait la stupidité de cette exigence. Un homme comme Saladin préférerait mourir que de vivre dans le déshonneur, et c'était ce à quoi Richard l'acculait. Jamais il n'accepterait de telles conditions.

À bien y penser, St. Clair reconnut que Richard Plantagenêt savait exactement ce qu'il faisait. Richard était le roi soldat, le fer de lance de la chrétienté ; il était le monarque au cœur de lion, le paladin d'Angleterre et le sauveur de l'Église romaine ; il n'accepterait jamais une paix négociée. La personnalité de Richard n'exigeait rien de moins que la victoire absolue. Il avait provoqué la faillite de son nouveau royaume pour payer cette guerre, et il avait l'intention d'accaparer tous les honneurs qu'il pourrait en tirer… Il y aurait peu de gloire à accepter l'humble capitulation d'un infidèle terrorisé. C'est pourquoi le roi faisait tout ce qui était en son pouvoir pour obliger le sultan à engager ses troupes dans une guerre totale – une guerre que Richard était convaincu de remporter.

Tant pis pour l'honneur et pour les obligations de Richard envers ses vassaux, songea amèrement André, maintenant persuadé du bien-fondé de son analyse. À côté des besoins de gloire personnelle du roi, les droits, les vies et les attentes de tous ses sujets avaient peu de valeur. Il tenait entre ses mains tous les moyens dont il avait besoin pour atteindre ses objectifs et réaliser ses ambitions. Il allait défier Saladin jusqu'à ce que, dans chaque camp, meure le dernier homme.

Un autre mouvement capta son regard, trop éloigné pour pouvoir le définir, mais brillant et inhabituel fut le passage fugace d'un jaune féminin contre les hautes cloisons du pavillon royal. Bérengère ? Ou est-ce que ce pourrait être Jeanne ? Il pensa aux deux femmes, revoyant leurs yeux le regarder sans broncher, et il eut un sourire nerveux en se demandant ce qu'elles avaient pensé de sa disparition soudaine et inexpliquée de Limassol.

Étrange, pensa-t-il – et ce n'était pas la première fois –, qu'il n'ait pas reçu un mot de quiconque du camp de Richard depuis ce jour-là. Il était vrai qu'il avait parlé à Sablé, mais très brièvement et de sujets généraux. Sablé était beaucoup trop préoccupé par ses nombreuses obligations pour bavarder à propos de la colère de son ami le roi contre l'un de ses subalternes sans importance. André n'avait pas non plus essayé de communiquer avec son suzerain depuis l'arrivée du roi en Outre-mer. Certains auraient pu qualifier ce geste de manquement au devoir, mais une petite voix rebelle au fond de son esprit lui chuchotait certaines phrases sur la loyauté et les responsabilités. Sire Henry St. Clair avait tout abandonné pour quitter sa retraite honorable et reprendre du service auprès de son roi dans une contrée étrangère, s'efforçant d'apprendre de nouvelles fonctions et d'acquérir de nouvelles aptitudes, à un âge auquel la plupart de ses contemporains étaient déjà morts de vieillesse. André ne pouvait s'empêcher de croire qu'il incombait à Richard de reconnaître devant son fils le caractère loyal de la mort de son père. Jusqu'à ce que cela se produise – et cette vérité l'étonna parce qu'il n'avait pas approfondi l'idée avant ce moment –, André savait qu'il ne déploierait aucun effort pour approcher le roi. Quant aux deux femmes, l'épouse et la sœur, il esquissa une grimace amère, mi-sourire, mi-grognement, en songeant qu'il s'était bien sorti de cette situation, même si une petite voix murmurait tristement au fond de lui avec des accents de regret.

Il grogna sourdement, un son issu des profondeurs de sa poitrine, puis prit une grande inspiration et tenta d'écarter de son esprit de telles pensées. Il tira sur les rênes et fit pivoter son cheval pour retourner vers son escadron. Pendant les quelques jours suivants, il tenta d'atténuer son vague sentiment de culpabilité envers Richard et son manque de loyauté à son égard en dirigeant de façon impitoyable les exercices de ses hommes.

Quatre jours plus tard, le douzième jour de juillet, la ville tomba et, en un éclair, sembla-t-il, tout changea radicalement. Le moral de l'armée remonta en flèche. Brusquement, tous avaient retrouvé leur enthousiasme et cherchaient à réaliser un exploit ou à se mettre en valeur pour pouvoir dire ensuite qu'ils avaient participé à la chute d'Acre.

Même s'il n'éprouvait nullement ce sentiment, André se retrouva au cœur du brouhaha, passant du rôle de chef d'escadron à celui de commandant d'une troupe d'une centaine de cavaliers spécialement formés pour maintenir la paix pendant les phases de la reddition. Le lendemain de la capitulation, il était présent dans la ville avec ses nouveaux compagnons d'armes, tandis que les Arabes vaincus quittaient Acre qu'ils avaient défendue pendant tant de mois.

La foule qui observait l'évacuation était immense ; chaque soldat des armées franques qui n'était pas en devoir ce jour-là s'y trouvait. Mais quiconque s'attendait à voir un défilé humiliant de mécréants en guenilles fut déçu. Les ennemis franchirent les portes en une longue colonne, marchant tête haute et si solidement drapés dans leur dignité que leur attitude seule suffit à enlever aux Francs tout désir de se réjouir. Ils les regardèrent plutôt passer dans un profond silence mêlé de respect, et aucun d'entre eux ne songea à les insulter.

André St. Clair observa leur départ avec un sentiment comparable à de la fierté, car il savait que son cousin Alec aurait aimé la façon dont ces hommes acceptaient la défaite et n'affichaient ni regret ni insolence à l'endroit de leurs conquérants. Quand le dernier Sarrasin passa devant lui, ne laissant derrière que des otages et des prisonniers soumis au bon vouloir de Richard, l'officier commandant de la troupe d'André donna le signal prévu et la troupe emboîta le pas aux Arabes en une file de vingt-cinq cavaliers en rang par quatre. Ils accompagnèrent leurs protégés jusqu'aux limites de leurs lignes de siège, puis les quittèrent, tandis qu'ils s'éloignaient en direction du désert, vers quelque lieu de leur choix.

— Quelqu'un a-t-il une idée des raisons pour lesquelles nous nous trouvons ici, assis en plein soleil comme une bande d'idiots ?

Chevauchant à la tête de son escadron, à deux longueurs de cheval devant le premier rang, André St. Clair entendit clairement la question. Elle était venue d'un des trois rangs de chevaliers derrière lui – mais il ne fit aucune tentative pour répondre ou même pour réfléchir à ce qui aurait pu constituer une réponse. Son attention était concentrée sur une question plus personnelle qui le perturbait. Une créature rampait sur la peau de ses côtes, sous son bras droit, et sa lente ascension était pratiquement insupportable. Pou ou autre insecte, il n'en savait rien et n'en avait cure. Toute son attention se concentrait sur l'impossibilité dans laquelle il se trouvait de se gratter, de l'attraper ou d'arrêter sa progression d'une manière ou d'une autre, car la créature était séparée de ses ongles par plusieurs couches de vêtements nauséabonds, de rembourrage de futaine, de mailles et d'une cuirasse de métal. Il ne s'était pas lavé depuis cinq semaines et son odeur l'emplissait lui-même de dégoût. Cinq semaines de patrouilles interminables dans le désert avaient donné ces résultats ; cinq semaines pendant lesquelles l'eau avait été strictement rationnée et cinq semaines à poursuivre des formations fantômes qui demeuraient insaisissables, qu'ils voyaient rarement, qui attaquaient parfois à l'aube et au crépuscule, faisant chaque fois des victimes, puis s'évanouissaient dans les vastes étendues de dunes de cette région. Tout comme lui, les hommes qui formaient son Escadron rouge en avaient plus qu'assez de dans de telles conditions.

Après un silence qui lui parut long, une voix s'éleva derrière lui pour répondre à la question toute théorique.

— Parce que nous sommes idiots, frère. Ça ne devrait pas te surprendre. C'est notre vocation. Tu le sais. C'est pourquoi nous avons prononcé nos vœux

de pauvreté, de chasteté et d'obéissance… Exactement pour que nous puissions nous retrouver ici sous le soleil du désert, sans un sou, ne devant rien à personne, rôtissant dans notre propre sueur, et obéissant aux caprices de quelque fils de putain dément et impitoyable qui a pour tâche d'imaginer des façons de mettre nos âmes immortelles à l'épreuve. C'est pour ça que tu es ici avec le reste d'entre nous… Tu es un Templier.

— Silence ! Je ne tolérerai pas de tels propos dans les rangs. N'avez-vous pas honte ? Souvenez-vous de ce que vous êtes et de vos responsabilités. Que j'entende une parole de plus à ce sujet de la part de quiconque et je vais m'assurer que le coupable se retrouve enfermé pendant quelques jours pour méditer sur les insultes qu'il aura proférées contre Dieu et notre ordre sacré.

Ces paroles avaient été prononcées par Étienne de Troyes, l'un des membres les plus éminents et les plus dépourvus d'humour de l'ordre en Outre-mer. Et parmi les chevaliers qui l'entendirent, aucun ne douta un seul instant que Troyes mettrait ses menaces à exécution. Les règles internes et les châtiments que le Temple appliquait dans l'intérêt de la pureté et du salut de ses frères étaient conçus comme des obstacles au péché ; ils avaient pour but d'être violents afin de dissuader les écarts de conduite, et il n'était pas inhabituel qu'on emprisonne un frère désobéissant ou rebelle dans un étroit réduit de briques, sans lumière, pendant une semaine ou plus, ne lui servant qu'un bol d'eau pendant qu'il s'interrogeait sur la façon d'être de nouveau accepté parmi ses frères et d'atteindre le salut.

Une immobilité silencieuse s'installa de nouveau dans la troupe. Un cheval se cabra, déclenchant une série de réactions semblables chez les autres montures, toutes étant demeurées au même endroit beaucoup trop longtemps. Il se tourna sur sa selle et se pencha légèrement vers l'avant pour regarder à sa gauche. Plusieurs rangées d'Hospitaliers en tunique noire occupaient l'extrémité opposée de la ligne franque. Il se demanda s'ils savaient davantage que ses propres gens les raisons pour lesquelles ils se trouvaient là.

Il était parti avant l'aube à la tête de sa troupe, sans autre directive que celle de marcher… sans destination, sans objectif, ce qui en soi était tout à fait inhabituel… Et ils avaient marché jusqu'à ce qu'ils atteignent cet endroit isolé où ils avaient fait halte et s'étaient mis en ordre de bataille.

Les Hospitaliers formaient l'aile gauche, au bas des pentes de la colline appelée Tel Aiyadida, à la limite orientale des territoires détenus par les chrétiens. Comme toujours, les Templiers formaient l'aile droite, et les deux extrémités des ailes se rejoignaient pour former une ligne composée de divers contingents de troupes laïques s'étalant sur un front de plus d'un demi-mille de largeur. Devant cette ligne, serpentant vers le sud-est, la route de Nazareth était presque invisible sous l'éclat du soleil de midi. Sur la droite, s'élevant à une courte distance, se trouvait une autre colline du nom de Tel Keisan. Il n'y avait aucun signe d'activités sur cette colline, mais elle était en territoire ennemi et bien protégée, comme le savaient les Templiers, par les régiments immenses et apparemment inépuisables de Bédouins d'Afrique vêtus de noir.

Un bruit de trompette résonna derrière et fut suivi par un bruit de galop tandis qu'arrivait un messager annonçant que le roi Richard approchait, venant du nord, accompagné de très nombreux soldats. Tous les hommes – plus de douze cents cavaliers – se tournèrent sur leur selle pour voir arriver le Cœur de Lion, songeant que les troupes en question devaient être composées des fantassins qu'ils avaient laissés derrière, à Acre.

Ils avaient à la fois tort et raison. Les fantassins étaient bien là, en force, mais ils avaient pour fonction de garder l'immense rangée de prisonniers sarrasins qui marchaient entre eux, ligotés les uns aux autres par les mains et par les pieds, épuisés. La file s'étirait à travers les dunes comme un énorme serpent. Richard chevauchait devant, à la tête du serpent, et il était éblouissant, monté sur un magnifique étalon à la robe dorée qu'il avait pris – qu'il avait en fait volé – au Chypriote Isaac Comnène. Il resplendissait, comme d'habitude, dans son armure des plus fines, entrelacée de dorures, sous laquelle il portait les vêtements écarlate, or et pourpre de la royauté. Derrière lui venait son entourage, une trentaine de paons et de freluquets en tous genres, y compris comme toujours un certain nombre de chevaliers et de guerriers renommés dont personne ne pouvait mettre en doute la virilité sans risquer sa vie. Ils chevauchaient à une cinquantaine de pas devant le corps principal de leur avant-garde, assez loin pour demeurer relativement à l'abri de la poussière de la route, sauf de celle qu'eux-mêmes soulevaient en passant. Venait ensuite toute une phalange de gardes royaux, douze de front, devant lesquels marchait un escadron de tambours qui battaient la cadence. Derrière eux, bien encadrés par des gardes des deux côtés, venaient les prisonniers, les chevilles ligotées de manière à ce qu'ils puissent marcher, mais non courir. En les voyant apparaître, André éprouva une étrange sensation dans ses entrailles et tourna la tête pour jeter un rapide regard vers les pentes du Tel Keisan, ne sachant pas ce qu'il s'attendait à y découvrir. Mais quelque chose, quelque pressentiment, le rendait mal à l'aise. Le pied des collines semblait désert. Son malaise s'accrut, car il savait que ce n'était pas le cas. Les ennemis étaient là. Ils demeuraient seulement hors de vue. Il se retourna de nouveau pour observer la colonne qui s'approchait, tentant d'évaluer le nombre de prisonniers. Ils avançaient sur un front de dix hommes, avec deux gardes de chaque côté, c'est-à-dire en tout quatorze hommes de front. Il compta dix rangs derrière le premier, avant de devoir s'arrêter à cause des nuages de poussière qui lui voilaient la vue. Un épais brouillard recouvrait tout, engendré par le passage de tant de pieds, et les rangées d'hommes en marche se prolongeaient dans l'opacité du nuage de poussière jusqu'à ce qu'il lui soit impossible d'y voir plus loin, mais les inquiétudes de St. Clair s'accrurent.

Il se tourna pour adresser la parole au chevalier qui se tenait sur sa droite à la tête de l'Escadron bleu, un chevalier anglais taciturne dont André ignorait le vrai nom, mais que tout le monde appelait « Nose[7] ». Il était surnommé ainsi pour une bonne raison ; chaque fois qu'on lui posait une question, même en français, il avait tendance à répondre en anglais : « *Who knows*[8] *?* » De plus, son nez avait

été spectaculairement déformé, brisé et tordu par un terrible coup de gourdin qui aurait pu le tuer, blessure survenue bien des années plus tôt.

— Qu'y a-t-il, Nose ? Et ne me dis pas « *Who knows ?* » Je suis en patrouille depuis cinq semaines et je ne suis arrivé que depuis la nuit dernière, alors je n'ai aucune idée de ce qui se passe aux alentours. Pourquoi ont-ils amené ces prisonniers jusqu'ici et combien y en a-t-il ? Il y a sûrement une raison à cela… As-tu une idée de ce que ça pourrait être ? As-tu entendu des rumeurs ou quoi que ce soit ?

Nose se retourna et le regarda.

— Ce sont des prisonniers d'Acre, fit-il. Ils sont près de trois mille à avoir été capturés quand la ville est tombée. Ils ont été retenus en otages pour s'assurer que Saladin respecte sa promesse de libérer ses prisonniers – nos hommes – et de nous rendre la Vraie croix.

Il haussa les épaules, puis écarta les mains avant de poursuivre :

— Toute cette agitation doit venir de là… Je ne vois pas ce que ça pourrait être d'autre. Dernièrement, Saladin s'est tenu tranquille et a fait peu d'efforts pour respecter ses promesses… Mais maintenant il doit venir à notre rencontre pour effectuer l'échange de prisonniers.

— Alors, pourquoi n'y a-t-il aucun signe de lui ? Pourquoi sommes-nous seuls ?

Nose émit un grognement du plus profond de sa gorge.

— *Who knows ?* Tu devrais le demander à Richard. J'ai remarqué que les rois et les sultans ont leur propre façon d'agir. Ils ne me demandent pas mon avis et je ne le leur offre pas.

Pendant la demi-heure qui suivit, André demeura assis à regarder la colonne s'étirer jusqu'au centre de la ligne de front, et remarqua comment même les vétérans des deux ordres monastiques participaient aux acclamations et à l'enthousiasme général que suscitait l'arrivée du roi anglais. Richard semblait en bonne forme, n'affichant aucun signe de sa récente bataille contre le scorbut, agitant la main et saluant autour de lui tandis qu'il s'approchait de la ligne. Une fois arrivé, il tira sa superbe épée à poignée d'or de son fourreau, puis la brandit au-dessus de sa tête ; les rangs s'ouvrirent devant lui pour le laisser passer. À cette vue, un mouvement d'appréhension parcourut les unités formant la ligne de bataille, car les prisonniers, même gardés par une puissante escorte, allaient se retrouver sans entraves en approchant des lignes ennemies, avec Richard à leur tête. Ils se rapprochaient de la liberté à chaque pas. Mais rien ne se produisit. L'apparition de la colonne de prisonniers ne suscita aucune réaction perceptible sur les pentes de Tel Keisan. André se surprit à se demander quelle distance on laisserait franchir aux prisonniers avant de les arrêter.

Il obtint sa réponse aussitôt que la question lui fut venue à l'esprit. Richard, qui se trouvait maintenant à une centaine de pas de l'endroit où se tenait André, leva une main au-dessus de sa tête et, par un geste, circulaire fit écarter son escorte d'un côté pour faire place à la phalange de gardes derrière lui, afin qu'elle exécute ce qui était une série d'ordres donnés plus tôt. Les gardes

s'étaient arrêtés sur une étendue de terrain plat près du point central entre les deux collines, Tel Aiyadida et Tel Keisan, et ils se séparèrent en deux groupes de chaque côté des prisonniers. Pendant qu'ils exécutaient ce mouvement, les autres gardes qui avaient accompagné les prisonniers pendant leur marche commencèrent à les regrouper en ligne droite, bousculant les captifs et comptant les têtes jusqu'à ce que le premier rang atteigne une centaine d'hommes, chaque file représentant dix hommes, c'est-à-dire en tout un millier. Chaque captif était séparé de son compagnon le plus proche de deux pas devant et de deux pas derrière et à distance égale de chaque côté. Le soleil était de plomb, il n'y avait aucune possibilité d'abri en vue, et les soldats rassemblés s'assirent, ou demeurèrent debout, puis attendirent en transpirant, prenant soin que leur armure ne touche pas leur peau nue. Ici et là, le long des lignes franques, un homme se mettait parfois à vaciller et tombait, terrassé par l'épouvantable chaleur.

La soldatesque était impressionnante, pensa St. Clair en se demandant toujours pourquoi Richard se donnait tant de peine et dans quel but. Il avait réuni dans ce lieu presque deux fois plus d'hommes dans la colonne initiale. Personne ne bougeait ni ne parlait, puis les sergents se mirent à former d'autres rangs de prisonniers dans un deuxième bloc, comprenant encore une fois près d'un millier d'hommes. Derrière St. Clair, quelqu'un de son propre escadron commença à maugréer. André se retourna sur sa selle et hurla à l'homme de se taire, en prenant soin de ne pas regarder de qui il s'agissait. Ensuite, plus personne ne parla et le temps s'écoula lentement. Chaque instant ainsi écoulé augmentait les souffrances des hommes. Devant eux, aucun signe de Saladin ou de toute autre présence sarrasine.

Quelque temps plus tard, alors que les prisonniers avaient tous été rassemblés en groupes, un sergent-chef fit passer le mot au roi. Ce dernier demeura assis quelques moments en faisant la moue. Puis il inclina la tête et se dressa sur sa selle, brandissant sa longue épée étincelante au-dessus de sa tête et faisant un autre geste circulaire avec son arme. Immédiatement, un corps de tambours s'avança et commença à battre la cadence. Tandis que le rythme s'accélérait et que le son s'amplifiait, quatre colonnes d'arbalétriers s'approchèrent au pas de course et prirent position derrière les prisonniers. André savait, parce qu'il avait travaillé à la répartition et à la composition des formations avec son père, que chaque colonne d'arbalétriers était composée de deux cents hommes. Ses épaules se crispèrent ; il devinait la suite. Même en voyant les premiers carreaux s'enfoncer silencieusement dans le dos des prisonniers ligotés et impuissants, il ne put croire que le massacre avait réellement lieu.

Les prisonniers tombaient par centaines, comme des épis de maïs sous les coups de faucille des faucheurs. Après quelques instants de tension et d'incertitude, les prisonniers des premiers rangs comprirent ce qui se passait derrière eux, et leur panique s'étendit comme un feu de brousse poussé par un vent puissant, puis les rangs cédèrent et ils tentèrent de s'enfuir. Mais leurs jambes entravées leur coupaient toute possibilité de fuite. Ils trébuchèrent et s'affaissèrent en implorant Allah de venir à leur secours. Sur la gauche, assis sur

son cheval et serré de près par son entourage, Richard Plantagenêt observait la tuerie, le visage impassible, comme s'il regardait simplement une colonie d'abeilles se faire enfumer pour la récolte du miel. Quelque part à la droite de St. Clair, un Templier commença à frapper son épée contre son écu, deux fois avec la poignée et une fois du plat de la lame, créant un rythme à trois temps pour accompagner ses propres cris de « Par la croix ; par la croix ; par la croix… » Le chant rythmé fut rapidement repris par ses voisins, puis s'étendit dans les rangs des Templiers jusqu'à ce que tous semblent crier, même si plusieurs d'entre eux se taisaient. Ce jour-là, le visage d'André St. Clair ne fut pas le seul à afficher des airs de consternation et d'incrédulité ; ils étaient une petite minorité de Templiers à ne pas cautionner une telle boucherie. Quand les cris augmentèrent au point de devenir audibles pour le roi, Richard brandit de nouveau son épée, mais cette fois en la tenant par la lame, de façon à ce que son manche doré imite le symbole de la sainte Croix vénérée par les chrétiens, et le chant s'amplifia encore, tandis que les derniers survivants musulmans étaient tués.

Quand le massacre cessa, Richard fit un nouveau signal de la main et ses arbalétriers rejoignirent leur position. Ensuite, l'armée tout entière fit demi-tour et rentra à Acre, laissant les lieux parsemés d'un nombre suffisant de victimes pour rassasier tous les vautours à des milles à la ronde. André St. Clair poussa sa monture entre les cadavres, ne regardant ni à gauche ni à droite et ne faisant aucune tentative pour parler à quiconque, bouleversé jusqu'au plus profond de son âme par l'ampleur du péché auquel il venait d'assister. Il était d'autant plus ébranlé que l'auteur de ce crime sans nom était ce même homme qui, quelques années plus tôt, avait réagi avec horreur à l'exécution d'une centaine de prisonniers par Saladin, après la victoire sarrasine à Hattîn. Tandis que les cris de joie surgissaient de tous côtés, il ne lui était plus possible d'ignorer ce qui l'entourait. Le regard vide, il contempla le spectacle de ces chevaliers à l'allure solennelle dansant comme des hommes ivres d'euphorie pour avoir tué tant d'infidèles, pour la plus grande gloire de Dieu.

— Deux mille sept cents hommes, Alec. Ils étaient aussi nombreux que ça… Deux mille sept cents… Et davantage, en vérité… Massacrés comme des animaux et laissés là à pourrir sous le soleil du désert.

— Hum ! fit Alec Sinclair d'un ton impassible, le visage dénué d'expression. Eh bien, une fois qu'ils ont été massacrés, il n'y avait pas d'autre endroit où les laisser, cousin, pendant le jour tout au moins. Il n'y a pas de meilleur endroit pour se putréfier que sous le soleil du désert. Ne crois pas que je prenne à la légère tout ce que tu viens de me dire. Simplement, je constate qu'un esprit sain se refuse à accepter de telles atrocités… Que faisais-tu pendant que ce temps ?

— Rien. Je ne faisais rien. J'étais… J'ignore ce que j'étais ou même ce que je pensais. J'étais ébahi, terrifié, incrédule. Mais j'ai honte d'avouer que je n'ai rien fait pour arrêter le massacre.

Sinclair regarda son cousin et son visage se tordit en une sorte de sourire amer.

— Es-tu en train de me dire, cousin, que tu as eu peur de sortir des rangs et de dénoncer le roi d'Angleterre comme étant un effroyable boucher simplement parce qu'il était entouré de quelques milliers de soldats enragés qui assassinaient des milliers d'autres hommes dans l'allégresse ? C'est terrible, mon vieux.

Son sourire s'évanouit, tandis qu'il tournait la tête pour promener son regard tout autour d'eux, assis auprès d'un feu éteint à une quinzaine de pas de la tente d'André. L'endroit n'avait rien d'intime, et un flux incessant de chevaliers et de sergents allaient et venaient en œuvrant à de multiples besognes. Un homme ayant reconnu Alec le salua en passant, sans lui accorder davantage d'intérêt. Ce dernier lui retourna son salut en maugréant des paroles inintelligibles. Il regarda de nouveau autour d'eux, s'assurant qu'ils n'attiraient pas particulièrement l'attention, avant de tourner son visage sombre vers André.

— C'est la première chose dont j'ai entendu parler hier soir, quand je suis descendu du navire en provenance de Chypre. Comme ce bateau retournait aussitôt à Chypre, tout le monde le saura là-bas après-demain… J'ai entendu l'évêque de Bayonne ordonner au capitaine de répandre la glorieuse nouvelle à son retour sur l'île.

— Qu'avez-vous entendu ? Qu'a-t-il dit ?

— Que Richard avait remporté une grande victoire morale sur Saladin en exécutant les otages qu'il détenait… Qu'il avait administré à Saladin une bonne leçon pour avoir tenté de rompre sa promesse de remettre la Vraie croix. Tous ceux qui ont entendu parler l'évêque étaient d'avis qu'il s'agissait d'une grande victoire et d'une leçon indispensable.

— C'était un massacre, Alec… Un carnage d'une ampleur que je n'aurais jamais pu imaginer. Une tuerie pure et simple, préméditée, impitoyable. Un péché mortel. S'il existe réellement un enfer, comme le croient les chrétiens, alors Richard Plantagenêt y a réservé une place de choix hier. Rien dans les préceptes chrétiens, peu importe dans quelle mesure ils ont été déviés par la logique des prêtres, ne pourra jamais justifier ce que cet homme a fait… Ce même homme qui a juré pieusement et publiquement, au nom de son Sauveur miséricordieux, de rendre la Terre sainte de Dieu aux chrétiens…

Alec Sinclair acquiesça d'un signe.

— Ton suzerain, dit-il, n'est pas un personnage aussi noble qu'il aimerait le faire croire, n'est-ce pas ?

— Non, il ne l'est pas…

— Pour le moment, nous avons d'autres sujets d'importance à discuter, mais nous devons aller ailleurs. Trop de gens pourraient nous entendre ici. Emporte ton gastrophète et une cible. Nous allons trouver un endroit tranquille pour nous exercer à l'abri des oreilles indiscrètes.

Un peu plus tard, à un demi-mille du camp surpeuplé, André planta une longue lance dans le sol au pied d'une dune. Il avait attaché le fourreau d'une dague à un pied de l'extrémité supérieure de la lance pour former une croix et

jeté par-dessus une vieille couverture de cheval pour imiter la taille et la forme d'un homme grand et mince, puis il avait placé au bout de la lance un vieux casque rouillé pour ajouter à l'illusion. Quand il fut satisfait de l'apparence de sa cible, il se remit en selle et chevaucha avec Alec jusqu'à plus de cent vingt pas, puis ils descendirent de cheval, les dessellèrent avant de leur glisser sous les naseaux un sac contenant un picotin d'avoine. Ce n'est qu'à ce moment, après avoir nourri les chevaux, qu'ils prirent leurs gastrophètes et marchèrent jusqu'à la ligne de tir qu'Alec avait tracée du talon dans le sable.

Ni l'un ni l'autre n'avait voulu prendre une arbalète, cette arme étant trop puissante pour un exercice ordinaire ; les carreaux tirés de si près auraient disparu dans le sable de la dune derrière la cible et auraient été perdus. Ils avaient plutôt pris les gastrophètes plus petits, qui exigeaient moins de force et plus de rigueur. En utilisant ces armes et à cette distance, il existait au moins une possibilité de récupérer les carreaux. André tira le premier coup, observant d'un œil critique la trajectoire du projectile ; quand il vit qu'il ratait la cible, il réajusta sa position et essaya de nouveau, émettant un grognement de satisfaction en constatant qu'il faisait mouche cette fois et que le carreau ricochait sur la hampe de la lance.

Alec prit position à son tour et fit exactement de même ; toutefois, son deuxième carreau ricocha vers la gauche de la cible plutôt que vers la droite comme celui d'André.

— Très bien. Alors, dit André en plaçant son arme sous son bras, tout va pour le mieux. Nous avons atteint la cible et il semble n'y avoir personne qui nous surveille… Et même s'il y avait quelqu'un, personne ne pourrait s'approcher suffisamment pour nous entendre, alors pouvons-nous parler maintenant ?

— Oui.

Sinclair se retourna, tête baissée, et s'éloigna vers sa selle qui gisait sur le flanc d'un petit monticule de sable. Il posa un pied sur le troussequin et inséra l'étrier du gastrophète à la pointe de son pied en tenant à deux mains le manche de l'arme. André le suivit tranquillement, se contentant d'observer et d'attendre, sachant que ce que son cousin s'apprêtait à lui dire ne serait ni sans conséquence ni improvisé.

— J'ai senti…

Alec s'arrêta, cherchant visiblement les mots pour dire ce qu'il avait en tête, puis poursuivit :

— J'ai senti un changement radical chez toi aujourd'hui, cousin… quelque chose a changé par rapport à ce que tu étais autrefois, ou peut-être plus précisément, cette chose était présente comme jamais elle ne l'a été dans le passé.

André garda le silence, sans bouger ni poser de question, attendant simplement qu'Alec continue. Son cousin éprouvait visiblement des difficultés à exprimer sa pensée ; sa diction était beaucoup plus précise, plus élaborée que d'habitude. Il parlait un français sans aucun accent, mais ses racines écossaises se manifestaient dans son articulation des mots et des voyelles. Il s'exprimait

d'une voix plus saccadée et plus claire, d'une manière que jamais un authentique Gaulois n'aurait utilisée.

— Peut-être suis-je ici en Outre-mer depuis trop longtemps, poursuivit Alec, après un autre moment de réflexion. Je me suis habitué à vivre seul comme un anachorète, loin des hommes, des chrétiens, si tu comprends ce que je veux dire, et à faire mes dévotions de la manière dont on me l'a enseignée. C'est pourquoi je n'ai jamais été exposé aux changements qu'ont dû subir tous ceux qui ont traversé la mer avec toi. Je ne parle pas ici du genre de changements que l'on peut clairement définir. Je suppose, en fait, que je fais davantage allusion aux différences morales, aux modifications dans la perception et dans l'acceptation… Maintenant que j'en suis conscient, je constate que la plupart de ces changements doivent être survenus depuis que j'ai quitté l'Écosse, depuis que j'ai quitté la chrétienté pour venir dans ces régions. Plus que toute autre chose, ce sont des modifications d'attitudes et de perception… Des changements dans la façon dont les hommes regardent et voient les choses aujourd'hui.

Il s'interrompit et secoua la tête d'un air irrité.

— De toute évidence, tu n'as aucune idée de ce dont je parle en ce moment, et je ne peux t'en faire le reproche.

Il s'interrompit de nouveau, prit une profonde inspiration et expira bruyamment par les narines, pinçant l'arête de son nez entre son index et son pouce.

— Laisse-moi essayer d'une autre façon, poursuivit-il. Je te parle des vérités que nous ont enseignées nos frères de l'ordre de Sion quand nous avons été élevés au sein de la confrérie. Je parle de ces vérités que l'on nous a enseignées et qui n'ont pas changé depuis que nos ancêtres ont fui Jérusalem il y a douze siècles pour échapper à la colère de Rome et à la fausse « vérité » païenne que les Romains nous imposaient. Douze cents ans plus tard, nous nous retrouvons ici, toi et moi, de retour dans notre ancienne patrie, et nous nous battons encore contre la colère de Rome et la nouvelle version romaine de la vérité. Chacun des membres de la confrérie a juré de faire certaines choses, d'observer certaines conventions, de respecter et de préserver certaines lois anciennes qui nous permettront d'exécuter nos obligations et nos tâches dans l'honneur, et en tout temps. Depuis la création de notre ordre, ces serments et ces lois, de même que ces promesses, sont restés immuables… Mais examine notre soi-disant modèle, l'Église romaine. Il n'y a en elle rien d'immuable, André. Absolument rien. Tout – chaque devoir, chaque loi, chaque obligation, chaque élément de son credo – est discutable et modifiable, selon la volonté de celui qui exerce le pouvoir à un moment précis. Tu n'as pas besoin de regarder plus loin que les débuts de l'ordre du Temple, il y a quatre-vingt-dix ans. Pendant un millier d'années et jusqu'à ce jour, l'idée même qu'il puisse exister des prêtres et des moines qui tuent d'autres hommes valait l'anathème. Puis – et je te l'accorde, à la suggestion de notre propre confrérie – les prêtres ont entrevu un moyen d'effectuer un profond changement en cette matière, pour leur plus grand avantage comme toujours ; il n'a suffi que de revoir les priorités et de reformuler certains critères pour se

conformer à la volonté de Dieu, telle qu'elle est censée avoir été énoncée à Ses prêtres et telle qu'ils l'ont interprétée. Il me semble que rien dans l'Église romaine ne soit absolu… Me suis-tu mieux maintenant ?

André acquiesça.

— Oui, répondit-il. Je vous suis assez facilement, mais je n'ai aucune idée de l'endroit où vous tentez d'aller. Où me menez-vous ?

Un mince sourire fendit le visage grave d'Alec.

— Je n'en ai aucune idée, mais je pense qu'il est temps que nous découvrions tous les deux une nouvelle direction… J'ai compris cela lorsque tu as exprimé ton dégoût devant la manière dont Richard s'est occupé de ses prisonniers musulmans.

André réagit à peine à ces paroles, se contentant de secouer légèrement la tête en conservant sa voix basse et calme.

— « Dégoût » est un mot trop faible pour exprimer ce que j'ai ressenti. Rien de ce que je pourrais dire ne pourrait transmettre une seule parcelle de ma véritable pensée. Je porte en moi le souvenir de cet événement, et un jour, je le sais, il se déversera en me purgeant et en m'absolvant. En tout cas, je l'espère. Mais qu'il n'y ait pas de méprise ou de mensonge entre nous. Richard ne s'est pas « occupé » de ses prisonniers musulmans. Il les a carrément massacrés, et le sol est encore humide de leur sang. Il les a assassinés par milliers, et sans autre raison que de se distraire et de montrer à Saladin qu'il était mécontent de son comportement.

— C'est ton suzerain, cousin.

— Non, André, il ne l'est plus. Il a perdu ce statut, par sa propre faute, quand je suis devenu Templier. Vous savez cela ; vous avez dû faire le même cheminement avec votre suzerain. C'est Richard lui-même qui a eu l'idée de me faire adhérer au Temple. En me faisant cette suggestion, il savait qu'il renonçait à mes services et à ma fidélité. Mais maintenant, tout ceci fait partie du passé. Aujourd'hui, ma loyauté appartient en apparence à l'ordre du Temple comme la vôtre, et c'est ainsi. Richard Plantagenêt ne peut plus rien revendiquer en ce qui me concerne. Mais même en agissant de cette façon, il a fait preuve d'hypocrisie, en persuadant mon père de participer à sa Grande aventure… même s'il n'avait pas besoin de lui. Sire Henry St. Clair ne possédait pas d'immenses talents que Richard d'Angleterre n'aurait pu trouver ailleurs. Non. La vérité toute simple est que Richard a imaginé, ou s'est fait dire, que sire Henry St. Clair devait l'accompagner à la guerre pour contrer la menace constante de se voir imposer le subalterne favori de son père, Guillaume le Maréchal, comme maître d'armes. Cette idée est rapidement devenue sa volonté et mon père n'y pouvait rien…

Il s'interrompit tandis que ses pensées prenaient une autre direction.

Alec dut avoir remarqué son changement d'expression, car il demanda :

— Quoi ? Qu'y a-t-il ?

André leva une main pour interrompre le flot de questions.

— Il me vient à l'esprit qu'au moment où Richard est arrivé chez mon père avec Sablé pour le convaincre de partir avec lui, il avait déjà pris sa décision. Il

était assuré d'avance que Robert de Sablé deviendrait le grand maître du Temple. Richard le savait. En vérité, je ne serais pas surpris que Richard soit le véritable instigateur de cette nomination. Mais même dans ce cas… Si Richard savait que son ami Robert allait devenir le grand maître, alors sa nature étant ce qu'elle est, il a dû penser qu'il serait en mesure de le contrôler en faisant appel à sa gratitude et à son sens du devoir… Cela signifierait donc que Richard a dû croire que l'ordre du Temple tout entier tomberait plus ou moins volontairement entre ses mains… Si c'est le cas, il s'est terriblement trompé sur l'homme, parce que Sablé ne sera la marionnette de personne, qu'il s'agisse d'un pape, d'un roi ou d'un empereur. Il est grand maître du Temple depuis moins de trois mois et déjà son esprit d'indépendance est évident… Mais il est aussi un membre de notre ancienne confrérie, profondément loyal, honnête et fiable, et c'est là quelque chose que Richard ne pourra jamais à soupçonner. Il ne saura jamais à qui s'adresse réellement la loyauté de son cher ami. Mais cela ne nous aide pas du tout pour l'instant.

Il se tut et se tint debout en mâchouillant sa lèvre inférieure pendant quelques moments, avant de se pencher et de s'asseoir sur la selle à ses pieds.

— Alors, dit-il en regardant Sinclair, qu'allons-nous faire maintenant, vous et moi ?

Alec Sinclair se pencha et déposa son gastrophète sur le sol, puis s'assit sur sa propre selle.

— Je n'en ai aucune idée. J'apprécierais n'importe quelle suggestion de ta part.

— Hum ! Eh bien, pour ma part, je ne souhaite pas m'approcher de quelque façon que ce soit de Richard ou de ses armées ! Je serais heureux de me tenir à l'écart des événements pendant un moment, mais je doute que même cela puisse me satisfaire. Ce que je voudrais vraiment, ce serait de me retrouver dans plusieurs mois d'ici, de l'autre côté de la mer, de retour chez moi dans le Poitou. Mais de toute évidence, c'est impossible. Alors entre-temps, j'ai l'intention d'accomplir mon devoir corps et âme, en exécutant pour le Temple n'importe quelle mission dont il me jugera digne.

— Qu'arrivera-t-il quand nous retournerons sur le champ de bataille ? Que feras-tu alors ?

André leva la tête, étonné.

— Je vais combattre. Que pourrais-je faire d'autre ?

— N'y vois-tu pas de contradiction ?

— En combattant ? Comment le pourrais-je ? Je suis un chevalier. Comme vous, j'ai été entraîné toute ma vie à me battre.

— Oui, peut-être, cousin… mais j'ai bénéficié de dix années de plus que toi jauger les vérités…

— Les vérités ? Quelles vérités ? Que voulez-vous dire ?

Alec Sinclair maugréa, eut un sourire ironique et secoua la tête.

— Je ne sais pas, cousin. Je ne sais pas vraiment ce que cela veut dire. Il me semble simplement étrange que tu puisses trouver si odieux le massacre de trois

mille musulmans à un moment, puis tout de suite après parler avec insouciance d'en tuer davantage. À mes yeux, il s'agit là d'une contradiction.

— Non, Alec. Cela n'a rien de contradictoire. Ce qui s'est passé hier était atroce. C'était l'assassinat pur et simple de victimes ligotées. Ce dont je parle, par ailleurs, c'est de l'art de la guerre exécuté proprement, au corps à corps.

— Rarement et plus souvent de loin, avec ces armes, répondit Alec en pointant les gastrophètes qu'ils avaient apportés.

André haussa les épaules.

— Peut-être, fit-il, mais les deux adversaires ont la possibilité de remporter la bataille et d'en sortir vivants et même indemnes, parfois.

— Les batailles laissent quand même beaucoup de victimes pourrir sous le soleil du désert…

André tourna vivement la tête vers son cousin.

— Vous vous moquez de moi. Pourquoi ?

— Je ne me moque pas de toi, cousin, pas du tout. Je ne fais que soulever des doutes sur la vérité à laquelle tu sembles croire parce que je pense qu'au fond, tu n'y crois pas du tout.

André plissa les yeux et pointa un doigt vers le visage de son cousin.

— Même dans votre pays de forêts, cousin, une semblable situation serait confuse.

Il se tourna et saisit ses sacoches de selle, les posa sur son genou, puis plongea la main dans l'une d'elles et en sortit un paquet enveloppé dans un tissu qu'il commença à dérouler.

— C'est un lagopède des sables, dit-il. Assez semblable aux lagopèdes de chez nous, sauf qu'ils sont plus petits. La nuit dernière, j'ai soudoyé un cuisinier et lui en ai acheté quatre à un prix exorbitant. Si j'avais su que vous seriez ici aujourd'hui, j'aurais essayé d'en acheter huit. Tenez, prenez-en. Il y a même du sel dans le tissu de soie, là.

Ils mangèrent en silence pendant un moment jusqu'à ce qu'Alec demande :

— Que penses-tu de Philippe de France ? Se remettra-t-il du déshonneur d'avoir quitté le champ de bataille ?

André hocha la tête d'un air dubitatif.

— Philippe ne verra aucun déshonneur à son acte, et personne ne lui posera de questions. Il s'est levé de son lit, alors qu'il était encore malade, et a combattu vaillamment à la Tour maudite et tous l'ont applaudi pour ce geste. Quelques jours plus tard, Acre est tombée. Par la suite, il pouvait affirmer en toute honnêteté que son assaut avait porté fruit et que sa tâche était terminée. Il peut prétendre qu'après cela, c'est Richard qui a semé la pagaille dans l'alliance en mettant la main sur les richesses d'Acre, y compris les territoires capturés, et qui a refusé de les partager avec quiconque, comme s'il était le seul responsable des deux années de siège et de la chute finale d'Acre. Il a offensé non seulement Philippe, mais même l'archiduc d'Autriche, le dernier survivant et le plus puissant vassal de Barberousse en Terre sainte. Sans oublier qu'il s'est aliéné toute la noblesse d'Outre-mer dont les terres avaient été confisquées dans la

foulée de la bataille de Hattîn, terres qu'ils avaient récupérées pour les voir accaparées de nouveau par un parvenu anglais nouvellement débarqué. Philippe pourra prétendre que l'arrogance et l'avidité de Richard ont rendu intenable la présence du roi de France en Outre-mer, en particulier si l'on tient compte de la maladie prolongée et connue de tous qu'il a contractée. N'oubliez pas qu'il est simplement parti sur un navire, presque seul. Il ne s'est pas enfui. Il a laissé son armée sur place pour continuer à batailler sous le commandement du duc de Bourgogne, et personne ne peut se plaindre du choix de cet adjoint… Non, Philippe sera considéré comme un héros par tous ceux qui entendront parler de ses exploits, sans connaître le plaisir douteux de le rencontrer ou de l'observer.

Sinclair acquiesça, le regard songeur.

— Et la vérité sous-jacente ? D'après toi, pourquoi est-il vraiment parti, André ?

— Par cupidité et par esprit politique. Je crois qu'il a commencé à préparer son départ le jour où Flandre a été tué devant les murailles d'Acre, au début de juin.

— Flandre ? Tu veux dire Jacques d'Avesnes, cet Alsacien ? C'est comme ça qu'il s'appelait ?

— Non, Avesnes est un chevalier d'Alsace, l'un des vassaux de Flandre, et il est on ne peut plus vivant. Non, je parlais du comte de Flandre lui-même. Je ne pense pas avoir déjà entendu son nom au complet, ou si c'est le cas, je l'ai oublié. D'après tout ce que j'ai entendu dire, c'était un homme étonnant, prodigieusement fort, extrêmement séduisant et inoubliable pour quiconque l'avait rencontré…

— Qu'avait-il à voir avec Philippe, outre le fait qu'il était son voisin et son allié ?

André secoua la tête.

— Rien en apparence, dit-il. Mais sa mort inattendue prend toute sa signification pour Philippe quand on y ajoute le fait qu'il est décédé sans héritier. Le comte de Flandre disposait de l'Artois et du Vermandois, et d'où je viens, tout le monde sait que Philippe a toujours désiré ces territoires, de même que l'Alsace et le reste de la Belgique qui appartenaient au comte, et ce, depuis qu'il est monté sur le trône de France, il y a près d'une vingtaine d'années. Le fait que tous ces territoires deviennent un objet de revendication et soient sans chef pendant qu'il était embourbé ici doit l'avoir terriblement énervé. C'est pour cette raison, je crois, qu'il a commencé ses préparatifs pour retourner chez lui au moment même où le comte a été tué… Son assaut héroïque au vu et au su de tous contre la Tour maudite faisait partie de ces manigances. Je pense qu'il a planifié et exécuté tout cela de manière à arriver chez lui presque en même temps que la nouvelle de la mort infortunée du comte. La couronne française agira rapidement pour s'assurer la possession du comté de Flandre et maintenir l'ordre par la suite le long de la frontière nord du pays. Philippe n'est peut-être pas le plus habile soldat du monde, mais c'est sans nul doute l'un des meilleurs stratèges… Mais, je ne vous

ai pas posé de questions sur votre voyage à Chypre. Il s'agissait d'une tâche administrative, n'est-ce pas ?

— Oui, d'une certaine façon. Je devais trouver des quartiers généraux convenables pour les gens que nous enverrons jeter les bases de nos opérations sur l'île.

— Je suppose qu'en disant « nous » vous parlez du Temple… ou la confrérie est-elle en cause dans tout cela ?

— Non, pas du tout, répliqua Alec d'une voix insistante. Sablé et moi sommes les deux seuls membres de la confrérie en action pour cette phase de notre mission. Je ne crois pas qu'il existe de projets pour y changer quoi que ce soit.

— Alors, vous avez trouvé un endroit convenable ?

— Oui, dans un des châteaux de Comnène, évidemment, près de Nicosie. Hier, une première troupe d'occupation composée d'une vingtaine de chevaliers et d'une compagnie de frères sergents y a été envoyée par bateau. Nous les avons croisés sans les voir. Et c'est peut-être mieux ainsi.

— Pourquoi donc ?

— Parce que les querelles ont déjà commencé et que je ne souhaite vraiment pas m'y retrouver impliqué. Sablé non plus, mais il n'a pas tellement le choix. C'est lui le grand maître et c'est lui qui a rendu la vente possible grâce à son amitié avec Richard. Mais il a reçu des directives assez strictes des dirigeants de l'ordre sur ce qui doit être fait… Pas précisément, mais suffisamment pour entraîner une certaine confusion.

— Je ne vous suis pas. Je pensais que le grand maître jouissait de tous les pouvoirs au sein de l'ordre. Êtes-vous en train de me dire que c'est faux ? Comment savez-vous cela ?

— Je le sais, parce que Sablé me l'a dit quand je lui ai parlé ce matin à mon retour. Les frères supérieurs ont exprimé de graves inquiétudes à propos des derniers développements et Sablé a accepté de suivre leurs conseils dans ces seules circonstances. L'ordre n'a jamais possédé de base sûre auparavant, et les frères veulent s'assurer de ne commettre aucune erreur en franchissant un tel pas dans l'inconnu, car les possibilités sont immenses… bien davantage que beaucoup de gens ne pourraient imaginer.

— De quelle façon ?

— Songe un peu aux enjeux, André.

St. Clair secoua une épaule comme pour signifier son manque d'intérêt.

— Je n'ai pas à y songer… Vous me l'avez déjà dit : une base d'opération libre de toute entrave et autonome, suffisamment rapprochée de la Terre sainte pour servir de base de départ solide et polyvalente pour de futures expéditions, et suffisamment éloignée de la chrétienté pour éviter les pressions et les interventions des rois et des prêtres trop curieux. Je peux comprendre pourquoi l'île est si attrayante pour l'ordre. N'importe qui le pourrait.

— Non, tu te trompes. Tu vois ce que je veux dire ? Tu es passé à côté de l'élément le plus important.

André fronça légèrement les sourcils, puis inclina la tête en signe de soumission.

— Parfait alors. Éclairez-moi. Qu'ai-je manqué au juste ?

— L'ampleur de la situation, cousin… Toi et moi, nous ne sommes que des hommes ; des hommes qui pensent comme de simples hommes. Mais l'ordre perçoit dans cette acquisition de plus vastes possibilités – non seulement la possibilité d'établir une base d'opération, mais de créer tout un État indépendant ! Un pays insulaire qui leur appartiendrait en propre, un pays qu'il serait possible de défendre et de gouverner, sur lequel régnerait le Temple seul, sans avoir de comptes à rendre à qui que ce soit. C'est là ce qu'ils envisagent, et ils ont l'intention de concrétiser leur rêve.

— Dieu du ciel ! C'est réellement un projet grandiose pour le prix de cent mille besants d'or…

— Souviens-toi qu'ils n'ont versé qu'une mise de fonds de quarante mille besants. Le solde sera versé plus tard.

— Oui, mais malgré cela c'est… c'est presque incroyable… et Robert de Sablé dirigerait le pays ?

— En tant que grand maître, oui, aussi longtemps qu'il conservera ce titre. Mais à mon avis, Robert a fait une erreur en acceptant de partager une partie de ses pouvoirs de grand maître, peu importe que ce soit temporairement, dans le cadre d'un si grandiose projet. Je crois qu'en faisant cela, il a voué toute l'entreprise à l'échec ; déjà, trop d'hommes médiocres, qui ne devraient pas avoir voix au chapitre dans de telles matières, diffèrent d'opinions, et des clans se forment. Nous avons maintenant des factions, pour ainsi dire créées du jour au lendemain, qui se jalousent ouvertement… et elles se querellent déjà à propos de l'argent. De plus – et il semble que je sois le seul qui en soit conscient –, l'ordre n'a aucun respect pour les Chypriotes, pour les gens qui vivent là-bas et avec qui il doit occuper l'île. L'ordre ne songe même pas à partager l'endroit avec les habitants. Il parle déjà de leur imposer une taxe et de les obliger à agir selon ses désirs, mais personne n'a parlé de consentir le moindre effort pour s'en faire des amis ou pour obtenir leur appui et leur loyauté. Et l'ordre ne possède l'endroit que depuis quelques semaines. Crois-moi, c'est une entreprise vouée à l'échec.

Il s'interrompit, le regard fixé au loin.

— Qu'est-ce qui ne va pas, demanda André.

— Quelqu'un vient, et ce n'est pas un des nôtres.

Alec Sinclair se leva, posa une main ouverte devant son front pour faire écran à la luminosité du soleil, et repéra rapidement sur la crête d'une dune à sa gauche, la forme d'un homme sur un âne. Il leva un bras.

— C'est Youssouf, le porteur d'eau, dit-il.

Il abaissa son bras. La silhouette était maintenant suffisamment près pour qu'André reconnaisse le vieux Palestinien qui gagnait péniblement sa vie en transportant de l'eau. L'homme s'arrêta et demeura immobile pendant un bon moment, mais quand Alec leva de nouveau la main, le vieillard tira de côté les

rênes de son âne et repartit dans la direction d'où il était venu. André le regarda jusqu'à ce qu'il disparaisse derrière une dune, puis il se tourna vers son cousin.

— Que se passe-t-il ?

— C'est une convocation. Je dois rencontrer Ibrahim ce soir à la caverne. Il a quelque chose pour moi, probablement un message à transmettre à Sablé. Tu veux m'accompagner ?

— Si je le veux ? Bien sûr. Mais je n'ai pas bien compris ce qui vient de se produire. Comment le vieux Youssouf savait-il où vous trouver, et comment savait-il qui vous étiez à cette distance ?

— Si l'on y réfléchit un peu, il n'existe pas beaucoup d'endroits où je pourrais me trouver… Il m'a reconnu à mes vêtements.

André mit quelque temps à comprendre, puis il prit un air dubitatif, car Alec Sinclair était vêtu exactement de la même façon que lui, comme tous les Templiers, avec le surcot blanc portant la croix rouge des chevaliers combattants.

— Soyez sérieux, espèce d'Écossais menteur, et dites-moi la vérité.

Sinclair sourit et leva une main, paume ouverte.

— Il m'a reconnu quand j'ai levé la main la première fois. Normalement, personne d'autre ne l'accueillerait ainsi. Quand quelqu'un a besoin de lui, il lui fait de grands signes ou le convoque du doigt. Puis, quand j'ai abaissé ma main, il a compté jusqu'à dix et j'ai de nouveau levé mon bras, confirmant qui j'étais et que je comprenais le message dont il était chargé : Ibrahim m'attendra ce soir ou, au plus tard, avant midi demain, si j'ai des empêchements en soirée.

— Mais dites-moi donc, comment avez-vous vu et compris le message ? demanda André.

Son cousin fit une grimace en haussant légèrement les épaules.

— L'urgence réside dans le fait que Youssouf soit venu me trouver ici. S'il n'y avait pas eu d'urgence, il ne serait pas venu, mais aurait simplement attendu que nous nous voyions au camp. La façon dont il était vêtu signifiait qu'Ibrahim avait un message à me transmettre de la part de son peuple. Youssouf possède deux turbans, un noir et un blanc. Quand il vient me voir en portant le noir, c'est simplement pour m'informer que je dois rencontrer Ibrahim aussitôt que possible. Quand il entoure son keffieh d'un bandeau blanc, cela signifie qu'il y a urgence et qu'il faut agir plus rapidement. Par contre, le keffieh blanc signifie que la rencontre doit survenir au plus vite et le bandeau noir qui l'entoure me dit qu'Ibrahim a un message à transmettre. C'est vraiment fort simple. Ce code a été mis au point il y a des années, bien avant que j'arrive en Outre-mer. Un jour, j'ai posé la question, et on m'a dit qu'il remontait à l'époque des premiers Templiers, sous Hugues de Payns. Je ne sais pas si c'est vrai, mais le fait qu'Ibrahim savait qui était de Payns signifie que c'est possible.

Il leva les yeux vers le ciel, évaluant la hauteur du soleil.

— Nous approchons du milieu de l'après-midi. Nous devrions retourner au camp tout de suite. Il faudra que je passe voir Sablé pour lui dire que nous partons et qu'il devrait s'attendre à recevoir un message de Rashid Al-Din. Pendant que j'y serai, peux-tu aller chercher des chevaux pour nous et les faire

seller, puis prendre assez d'avoine pour trois jours, au cas où nous rencontrerions des difficultés ? Nous aurons aussi besoin de trois jours de rations pour les mêmes raisons.

— Et les vêtements ? Allons-nous porter l'armure ou les vêtements sarrasins ?

Alec Sinclair fit le salut musulman en effleurant du pouce sa poitrine et son front.

— L'un des plus grands progrès réalisés par les troupes chrétiennes qui sont venues ici il y a longtemps, bien avant notre naissance, a été de découvrir que les gens de ces régions savaient bien mieux que n'importe quel nouveau venu ce qu'il fallait porter dans des conditions désertiques. Nous voyagerons comme les gens d'ici et sans être dérangés. Quand tu seras prêt, apporte tout le matériel dans notre tente et demande à ton adjoint de te remplacer. Je te rencontrerai là-bas. Il est inutile de nous préparer sous le nez de mes compagnons officiers.

Il tourna de nouveau la tête vers le ciel.

— Disons… dans une heure.

— D'accord, répondit André, mais n'oubliez pas que vous devrez me dire ce que vous avez trouvé à Chypre.

— Tu ne l'oublieras pas, alors comment pourrais-je l'oublier ? Nous aurons amplement le temps d'en discuter en route.

Ils éperonnèrent leurs chevaux au même moment et partirent en direction du camp, sans même se soucier de reprendre leur cible improvisée.

Quand il monta sur son cheval ce jour-là, André St. Clair s'apprêtait à entreprendre la phase finale de sa vie de Templier sans se douter le moins du monde de ce qui l'attendait. Mais, comme il allait l'entendre dire un millier de fois dans sa vie future, il n'est pas donné à l'homme de connaître les détails de sa destinée. On ne peut connaître l'avenir que lorsqu'il est devenu le présent. Ce qui avait été écrit pour lui avant cet après-midi faisait déjà partie du passé, mais il ne le savait pas encore. Sa mission qui consistait à transmettre des renseignements et ses connaissances avait été attribuée à son ami et cousin, Alexander Sinclair.

Il était près de 4 heures de l'après-midi lorsqu'ils quittèrent le camp et s'enfoncèrent dans l'immensité du désert. Six semaines s'étaient écoulées depuis la chute d'Acre, et les armées de Saladin s'étaient depuis longtemps retirées vers Jérusalem et les villes côtières, éliminant ainsi une bonne part du danger qu'il y avait à voyager aux alentours d'Acre. Quoi qu'il en soit, ils chevauchèrent en silence pendant les premiers milles, chacun scrutant l'horizon de temps en temps pour s'assurer qu'ils n'étaient pas surveillés ou suivis. Puis, après deux heures de chevauchée, et juste au moment où le soleil couchant approchait de la fin de son périple, ils franchirent la crête de la dune qu'ils traversaient et virent se dresser devant eux, à l'horizon, le rebord accidenté qui marquait le commencement du champ de pierres cernant leur destination.

— Vous savez, dit St. Clair en brisant le silence qui s'était installé entre eux depuis leur départ, je n'ai cessé de penser à cet endroit depuis la première fois où

je l'ai vu ; il me rappelait quelque chose, et je viens de me souvenir de quoi il s'agissait.

Alec se retourna à demi sur sa selle, son visage tordu en une grimace qui pourrait avoir été un sourire interrogateur.

— Cet endroit te rappelait quelque chose ? Tu veux dire l'endroit où nous sommes maintenant, parmi ces dunes ou les rochers devant nous ?

— Excusez-moi, je voulais parler des rochers là-bas. Le champ de pierres.

— Oui. C'est ce que j'ai pensé que tu voulais dire. Eh bien, ça m'étonne parce que je n'ai jamais rien vu qui lui ressemblait auparavant et je suis ici depuis dix ans de plus que toi. Qu'est-ce que ça peut bien te rappeler ?

— Un autre lieu… Un champ de pierres.

— Raconte-moi. Où est-ce ?

— En France, au sud de Paris, tout juste à l'est de la route principale qui mène à Orléans. C'est un endroit du nom de Fontainebleau et je ne me souviens pas comment je m'y suis retrouvé, mais j'y étais un jour dans une magnifique forêt qui s'étendait autour de moi sur des lieues dans toutes les directions, et là, au milieu de cette forêt, j'ai trouvé un immense champ de pierres comme celui-ci… Des rochers énormes, lisses et ronds, d'une taille presque inimaginable. Des rochers partout, dont la taille réduisait l'humanité à l'insignifiance et qui surplombaient tout le paysage en silence, étant simplement là, pour l'émerveillement du spectateur…

— Tout comme ce champ, ici.

— Oui, mais en même temps différent parce que le champ de pierres en France se trouve en forêt, si bien que partout, aussi loin que les yeux puissent voir, les pierres livrent une concurrence aux arbres pour être vues. Les rochers gagnent la plupart du temps, demeurant visibles parmi la végétation envahissante, mais dans quelque direction qu'on se tourne, on trouve une profusion différente d'éléments naturels, ayant des exigences différentes, des priorités différentes. Là-bas, il n'y a aucun sentier, aucun moyen simple de se déplacer parmi les rochers, sauf peut-être à l'occasion une piste de gibier, battue pendant des centaines d'années par le passage des cerfs. Et pourtant, dans le bosquet le plus dense, on peut trouver des petites clairières et, dans une de ces clairières se trouve une grotte… une caverne fort semblable à celle d'ici, en ce sens qu'elle a été formée par l'assemblage de grandes pierres, empilées et érodées par les éléments pendant des milliers et des milliers d'années. L'endroit est profond et sec, complètement abrité du vent et de la pluie. Très semblable à votre caverne ici et pourtant tout à fait différente.

Alec demeura muet pendant un moment après ce flot de paroles, puis arrêta son cheval et regarda André.

— Nous avons établi, dit-il, que Sharif Al-Qalanisi t'avait enseigné l'arabe comme à moi. Mais dis-moi, que t'a-t-il enseigné d'autre ? T'a-t-il entraîné sur les chemins de la pensée philosophique ?

— Oui, il l'a fait. Vous ai-je donné une raison de demander ça, ou même d'y penser, ou n'était-ce qu'une supposition ?

— Aucune supposition, cousin. Souviens-toi qu'il m'a enseigné aussi. Cet événement que tu viens de décrire constitue exactement le type de similitude, d'image en miroir, qui aurait fasciné Al-Qalanisi. Maintenant, que penses-tu qu'il t'aurait demandé en sachant que tu avais décelé le parallèle et reconnu le paradoxe ?

— Je ne suis pas certain d'y avoir perçu un paradoxe, Alec.

— Sottises. Bien sûr que si. Deux champs de pierres, de nature identique et pourtant fort éloignés en apparence, l'un situé dans un désert aride et l'autre dans une forêt aux arbres à l'écorce blanche et aux feuilles vertes ; l'une niant l'apparition même de la vie dans une immensité de sable inerte, l'autre célébrant l'élan de vie s'épanouissant autour des bosses particulières que forment les rochers comme des spores d'humus parmi des tas de gravier. Et tu représentes le seul lien entre ces deux endroits. Il y a là un message caché. À ton avis, qu'aurait fait Sharif Al-Qalanisi devant une telle énigme ?

— Je n'en ai aucune idée, répondit André en jetant un regard oblique à son cousin. Laissez-moi y penser un moment. Si je peux répondre, je le ferai.

Pendant un certain temps, ils chevauchèrent à un rythme régulier et en silence vers la bande de rochers qui bordait le champ de pierres, mais en arrivant en bordure de la zone, avant d'y pénétrer, André St. Clair arrêta son cheval. Son cousin fit de même.

— Il m'est venu une pensée renversante, fit André. Une pensée qui ne me serait peut-être jamais venue à l'esprit si nous ne nous étions pas rendus ici aujourd'hui et si vous ne m'aviez pas incité à songer à des sujets que je n'aurais jamais envisagés autrement. Deux champs de pierres, comme vous dites, cousin. Chacun radicalement différent de l'autre, et pourtant semblable… Celui de ma jeunesse m'apporte des souvenirs et des échos qui résonnent en moi d'une manière douloureuse. Il semble riche et vert, luxuriant et plein de promesses. L'autre, un endroit étranger qui ne suscite chez moi ni image, ni souvenir, ni écho, est un lieu gris et brun, morne et sombre. Desséché et sans vie, il foisonne de vieilles pierres inertes et de restes rabougris de ce qui pourrait avoir été des rêves qu'il aurait valu la peine de tenter de réaliser…

Alec l'avait écouté avec une expression étrange sur le visage, presque comme s'il souhaitait que son cousin exprime quelque grande idée révolutionnaire, mais il se contenta d'émettre un minuscule sourire et hocha la tête.

— Eh bien, dit-il d'une voix lente, tu as au moins envisagé tous les éléments…

— J'ai fait plus que ça, Alec, j'ai regardé plus loin et j'ai vu ce que je ne m'attendais pas à voir.

— Je t'écoute, dit Alec en faisant un signe de la main sans aucune trace de moquerie perceptible dans son attitude.

André poursuivit :

— D'une part, il y a mon enfance dans une région verte et agréable, pleine de promesses et luxuriante. Les plantes croissent partout où je porte mon regard, mais ce sont tous des arbres aux feuilles ternes et chétives. Ni fleurs ni fruits

comestibles, seulement des arbres… avec des racines crochues et sèches, tordues, qui ont cessé de croître, en entourant, étouffant, ne recouvrant rien d'autre que des pierres, des rochers qui résistent à toutes les pressions… D'autre part, mon âge adulte dans un lieu désertique, dur et aride, où les rochers existent en abondance, comme en France, mais ne sont pas dissimulés par la végétation, leur surface battue et polie par le sable que le vent souffle. Ni fleurs ni fruits et aucun arbre tordu… Deux semblants de vérité, apparemment identiques. Mais seulement une des deux images est vraie.

— Laquelle ?

Un long silence avait prévalu au moment où Alec Sinclair avait posé sa question, et André se tourna légèrement pour le regarder dans les yeux.

— Dites-le moi, cousin, parce que je n'en ai pas la moindre idée.

Les deux hommes éclatèrent de rire et éperonnèrent leurs montures, chevauchant dans un silence amical une fois de plus. Quand l'un d'eux rompit de nouveau le silence, ce fut Alec Sinclair qui parla.

— Il nous reste toujours à décider de ce que nous voulons faire ensuite.

Il scrutait le visage d'André tandis qu'il parlait, et quand il vit l'incompréhension sur la figure de son cousin, il poursuivit :

— Richard a l'intention de marcher vers le sud au cours de la semaine, empruntant l'ancienne route côtière, pour attaquer Saladin, prendre Jérusalem et vaincre les Sarrasins une fois pour toutes. Il a déjà pris des dispositions concernant la ligne de bataille ; les Templiers à l'avant-garde avec les turcopoles en soutien, puis les armées de Richard, ses Bretons, ses Angevins et ses Poitevins ; viennent ensuite les Normands et les Anglais formant le corps de l'armée ; les Français formeront l'arrière-garde avec les Hospitaliers et les forces originaires d'Outre-mer pour les appuyer. Avant que tout cela ne commence, toi et moi devons décider de ce que nous allons faire.

— Pourquoi ? À quoi songes-tu exactement ? Tes paroles n'ont pas de sens, cousin. Les Templiers formeront l'avant-garde, alors c'est là où nous serons.

Ils chevauchèrent de nouveau en silence pendant un moment jusqu'à ce qu'Alec explose :

— Damnation ! s'exclama-t-il, il n'y a pas d'autre façon de te dire ça. Ça ne sortira pas sans que ce soit craché ! Quand j'étais à Chypre, je me suis rendu à Famagouste sur la tombe de ton père comme je te l'avais promis. Je l'ai trouvée facilement et j'ai prié pour le repos de son âme, mais à mon retour à Limassol, j'ai entendu raconter une histoire incroyable, et j'ai entrepris de faire enquête. Là-bas, il y a un juif du nom d'Aaron bar Melel. Le connais-tu ?

— Aaron bar Melel ? Non, je ne connais aucun juif portant ce nom ou un autre, encore moins à Limassol. Le devrais-je ?

— Oui, tu le devrais. Son nom m'a été communiqué par l'un de mes associés – un agent de Rashid Al-Din qui a œuvré comme espion à Limassol pendant des années. Il m'a posé des questions sur mon nom et sur les raisons pour lesquelles il différait de St. Clair, qu'il connaissait bien. Quand je lui ai expliqué que l'ancien maître d'armes était mon oncle, il était très surexcité et m'a raconté sa

version de ce qui était arrivé à ton père. Quand j'ai refusé de croire ses propos, il m'a dit comment trouver cet homme, Aaron, et je suis parti à sa recherche le lendemain. Il n'a pas été difficile à trouver… Te souviens-tu de m'avoir parlé de la purge effectuée contre les juifs quelques jours avant ton départ de Limassol ?

— Oui, je m'en souviens. Ça m'a coûté une dernière rencontre avec mon père.

— Oui. Eh bien, cet Aaron faisait partie des juifs qu'on recherchait, de même que toute sa famille, sa femme, son fils et sa fille. J'ai rencontré sa femme et vu sa fille. Elle est d'une grande beauté. Son fils est mort, tué pendant la purge. Il avait quatorze ans. Mais Aaron, sa femme Léa et sa fille ont été sauvés par un chevalier franc qui les a cachés… ton père. Le juif l'a nommé et décrit, l'appelant sire Henry St. Clair, maître d'armes d'Angleterre. D'après Aaron, il les a secourus avant le début des troubles – mais je n'ai aucune idée, parce qu'Aaron lui-même ne le savait pas et ne pouvait donc pas me le dire, de quelle façon ton père avait découvert ce qui était sur le point de se produire, pas plus que je ne sais ce qui est arrivé au garçon – mais sire Henry leur a fait quitter Limassol clandestinement pour les faire conduire dans un village de pêcheurs sur la côte où ils sont demeurés jusqu'à ce qu'ils entendent la rumeur selon laquelle Richard se dirigeait vers cet endroit. Alors, ils sont retournés chez eux à Limassol pour pleurer leur fils et reconstruire leur vie.

Alec s'arrêta un moment, regardant toujours André, avant de poursuivre :

— Mais quelqu'un a dénoncé ton père à Richard pour la disparition de la famille ; cette personne doit avoir vu Henry faire ce qu'il a fait ou il a été trahi par une personne à son service. Quel qu'ait été celui qui a renseigné Richard à ce sujet, il a enfoncé profondément la lame dans son dos, puis l'a tordue. Il l'a fait de manière absolument malicieuse et à un moment minutieusement choisi, probablement quand il était ivre – Richard, je veux dire. Il a dû être furieux en apprenant la trahison de ton père. Celui-ci était déjà parti pour Famagouste à cette époque, alors les hommes de main de Richard ont été envoyés pour s'occuper de lui, avec l'ordre de faire tout ce qui était nécessaire pour simuler une attaque au hasard. Tout le monde croit que c'est ce qui est arrivé à ton père et à ses deux compagnons ce soir-là. Mais, de retour à Limassol, après s'être saoulés, les tueurs ont parlé de leur forfait. Mon associé chiite les a entendus. Ils étaient dans sa taverne. Un aubergiste apprend vite à se taire, et il ne connaissait sire Henry St. Clair que par ouï-dire – c'était, après tout, le maître d'armes de Richard –, alors, il n'a rien dit à quiconque, jusqu'à ce que surgisse la question de mon nom. C'est à ce moment-là qu'il m'a tout raconté.

Il s'arrêta et attendit qu'André réagisse, mais le jeune homme chevauchait simplement devant lui, comme un homme assoupi sur sa selle, son corps suivant naturellement la cadence du cheval. Voyant que les yeux d'André étaient ouverts, Alec supposa qu'il écoutait, et il poursuivit :

— J'ai posé des questions ici et là, mais je n'ai rien pu trouver sur les hommes que Soliman m'avait décrits… Soliman, c'est mon associé. Je n'avais pas l'intention de le nommer, mais ça n'a pas d'importance. Évidemment, les

assassins de ton père avaient tous embarqué avec Richard. Ils étaient déjà ici en Outre-mer depuis des semaines au moment où j'ai débarqué à Chypre… Ce qui signifie qu'il n'existe presque aucun moyen pour nous de connaître leur identité. Ce pourrait être n'importe qui parmi la centaine de rustres qui entourent constamment Richard en attendant des directives…

Il marqua une pause, puis regarda au loin.

— Je n'ai même pas pu découvrir si Richard les avait envoyés volontairement contre ton père ou s'ils avaient pris l'initiative de réaliser ses désirs, à la façon dont les hommes de main de son père l'ont fait avec Thomas Becket en Angleterre. Ce n'est pas impossible parce que cet incident semble représenter l'un des souvenirs préférés de Richard quand il parle de son père. Il en parle souvent ; chaque fois qu'il veut souligner à quel point il est dangereux de contredire un homme de sa trempe. Il est donc fort possible que les meurtriers aient agi de leur propre initiative, en espérant lui plaire et jouir de sa reconnaissance… Dans un cas comme dans l'autre, on ne peut douter que Richard soit au courant de ce qui a été fait en son nom et de quel crime il est coupable. C'est pourquoi tu n'as eu aucune nouvelle de lui depuis ton arrivée. Je pense qu'il aurait du mal à te regarder en face.

Ce commentaire suscita une réaction de la part de St. Clair qui parla d'un ton calme, impassible.

— Oh, il serait capable de me regarder dans les yeux, Alec. N'en doutez pas un seul instant. Richard Plantagenêt pourrait me regarder dans les yeux, puis me sourire et me faire croire tout à fait le bienvenu dans son entourage pendant que le sang de mon père coulerait sur ses mains. Son égotisme est si monstrueux qu'il est maintenant en mesure de se convaincre lui-même qu'il est incapable de mal agir… J'ai vraiment aimé cet homme un jour, vous savez… presque autant que j'aimais mon père. Il m'a fait chevalier et je l'admirais énormément, le considérant comme un paladin. Mais, petit à petit, j'en suis venu à le voir tel qu'il est vraiment. Tout l'amour et toute l'admiration, tout le respect, toute la loyauté que je me tenais pour privilégié de lui devoir pendant de si nombreuses années ont pris un goût amer, et mon âme est devenue de plus en plus malade à mesure que s'accumulaient les preuves de sa perfidie et que devenait apparent son égoïsme insondable… Tout cela a atteint son apogée quand il a fait massacrer de manière si obscène les prisonniers sarrasins… Après cela, et les tourments que j'ai endurés à ce sujet, même le fait qu'il ait assassiné mon père, son serviteur le plus loyal, ne peut que me laisser indifférent. Je n'en suis pas le moindrement surpris, et je pense que si j'y réfléchissais vraiment, je pourrais découvrir que je le soupçonnais – même si je sais que ce n'était apparemment pas le cas.

André s'interrompit et regarda son cousin.

— J'ai porté le deuil de mon père et j'en suis venu à accepter sa mort, poursuivit-il, et le fait qu'il ait été assassiné. De découvrir maintenant qu'il a été tué par un ami vindicatif et ingrat n'y change pas grand-chose. Un meurtre est un meurtre…

André redevint silencieux pendant un moment et Alec ne fit aucune tentative pour prendre la parole, car il savait que son cousin n'avait pas encore tout dit. Puis finalement, André hocha la tête et sourit presque en ajoutant :

— Mais je comprends maintenant ce que vous tentiez de dire quand vous marmonniez à propos du fait qu'il nous fallait décider de ce que nous allions faire… Avez-vous des idées ?

— Oui, j'en ai plusieurs. Passe devant. Je vais te suivre.

Ils avaient atteint la partie centrale du champ de pierres, près du piton qui formait le plafond de la caverne. St. Clair orienta son cheval vers la gauche, empruntant le sentier à demi dissimulé jusqu'à la cavité qui menait à l'entrée secrète. Alec le suivit, et lui dévoila son plan pendant qu'ils avançaient.

— Le choix le plus évident qui nous soit offert à tous les deux est simplement de disparaître dans le désert et de vivre avec nos alliés chiites. Ça ne devrait représenter aucune difficulté majeure, puisque le grand maître lui-même pourrait nous aider. Il n'a qu'à exiger nos services en tant qu'agents clandestins et on nous conduira en dehors du périmètre de nos camps. Il n'aurait même pas besoin de mentir, puisqu'on ne pourra jamais lui en parler ou lui demander le nom de l'ordre auquel s'adressent notre loyauté de même que la sienne. Il n'aurait qu'à laisser les autres supposer, comme ils le feraient sûrement, que nous travaillons pour le Temple… Personne ne songerait à douter de son jugement parce que nous parlons tous deux couramment arabe et sommes en mesure de nous mêler aux Sarrasins sans que notre véritable identité soit découverte.

André St. Clair fit la grimace avant de soulever une objection :

— Oui, mais si nous faisons ça, nous devrons vivre parmi les gens de Rashid Al-Din Sinan. Je ne pense pas que je pourrais vivre ainsi, Alec. Pouvez-vous imaginer passer une vie entière auprès de Rashid, avec ce regard ténébreux, hostile et totalement dépourvu d'humour fixé sur nous chaque fois que nous ferions un geste, et en sachant constamment que, même en dehors de sa présence, une dizaine, voire une centaine, d'espions lui rapporteraient tout ce que nous dirions et ferions ? Non, pardonnez-moi, cousin, mais j'éprouve peu d'enthousiasme devant cette suggestion. Avez-vous autre chose en tête ?

Ils avaient atteint la cavité quelques moments plus tôt, mais ni l'un ni l'autre n'était descendu de cheval pendant qu'ils parlaient des Haschischins. André se laissa glisser de sa selle et Alec en fit autant en tenant son cheval par un licou.

— Bien, fit Sinclair, nous pourrions déserter et nous diriger dans le désert, vers le sud, à la recherche de mon vieil ami et geôlier Ibn Al-Farouch.

André se retourna vers lui d'un air dégoûté.

— Que voilà une brillante idée. Je m'étonne que vous ayez pu l'imaginer si rapidement après l'échec de votre dernière tentative. Vous suggérez que nous nous constituions prisonniers en risquant d'être massacrés sur-le-champ en représailles de ce que nous avons fait à leurs frères ? Votre idée me coupe le souffle.

— Non, je suis sérieux, et nous ne serions nullement en danger. En tant qu'émir, mon ami Ibn a la capacité de nous protéger et de nous donner asile

parmi son peuple. Je pense que tu aimerais ça. Il a une fille, Fatama, qui aura bientôt quinze ans, et elle est magnifique… À mon avis, vous vous aimeriez bien tous les deux.

— Alec, répondit André, j'ai prononcé des vœux. Je suis un Templier maintenant. Pauvreté, chasteté et obéissance, vous vous souvenez ?

— Tu pourrais pratiquer le même type d'ascétisme parmi les Sarrasins, cousin, si c'est ce que tu souhaites. L'émir a un frère du nom de Youssouf dont il est très proche, et Youssouf Al-Farouch est un dévot et un érudit, tout en étant aussi un homme doté d'une vive intelligence et d'un grand sens de l'humour, et il sait faire preuve de compassion. C'est un mollah mais un mollah différent de tous ceux que tu pourrais rencontrer. Tu l'apprécierais aussi. Alors, qu'en dis-tu ? Partons-nous à la recherche d'Al-Farouch ?

St. Clair le dévisageait, médusé.

— Vous vous moquez de moi, fit-il, n'est-ce pas ? Dites-moi que c'est une blague, Alec ?

Alec Sinclair haussa les épaules.

— Alors, je blaguais. J'ai pensé que ça ne te ferait pas de mal de sourire et d'entretenir des pensées agréables pendant quelques moments… Un blagueur peut être une personne terriblement divertissante… J'ai aussi pensé que tu pourrais être moins préoccupé par tous ces propos sur les vœux, les châtiments, la culpabilité et leurs conséquences si tu pouvais en rire un peu. Tu me sembles avoir perdu de vue le fait que ni toi ni moi ne sommes chrétiens… c'est une chose qu'il ne faut pas oublier, cousin. Tu commences à parler comme un pécheur tourmenté, endoctriné par les prêtres, alors qu'en réalité tu es un membre privilégié et éclairé de l'ordre de Sion. Assez de culpabilité, cousin. C'est un concept dépourvu de signification.

— Je ne pensais pas du tout à la culpabilité, Alec. Ce qui me préoccupait bien davantage, c'était l'honneur, et la façon dont il disparaît comme l'humidité sur une pierre au grand soleil.

— Ah ! l'honneur ! Voilà une merveilleuse idée que glorifient souvent les gens qui cherchent à l'amplifier. Parle-moi de l'honneur, André. Dis-moi dans quelle mesure toi et moi l'avons vu mise en pratique ici et – tiens, regarde ça…

Alec fouilla dans sa bourse et en tira une pièce d'or, puis la fit virevolter dans les airs pour finalement l'attraper dans sa main.

— Voici un besant d'or portant le sceau du sultan. Je te parie que tu ne peux pas me nommer immédiatement une vingtaine d'hommes honnêtes et véritablement honorables au sein de l'armée à laquelle nous appartenons. Il doit y en avoir bien plus d'une vingtaine parmi eux pourtant, mais tu dois m'en nommer vingt… des hommes que tu connais personnellement. On compte à partir de maintenant. Et fais attention où tu poses tes pieds pendant que tu réfléchis.

Il se retourna et commença à descendre le long du sentier en bordure de la cavité, et André le suivit, réfléchissant intensément tandis qu'il tirait lentement son cheval derrière lui.

— Vous pourrez garder votre pièce, dit-il, quand ils furent en sécurité au fond de la cavité. J'y ai bien réfléchi et j'ai trouvé les noms de sept hommes – huit si j'inclus Robert de Sablé. Et pourquoi ne le devrais-je pas ? Alors, je peux en nommer huit, des personnes que je connais. Trois d'entre elles sont des frères sergents du Temple… des gens honnêtes et honorables, mais qui n'ont ni pouvoir ni statut. J'en suis rempli de honte.

— Tu en as honte ? Ce n'est pas ta faute. Ton honneur t'appartient, tout comme l'honneur de chacun des hommes auxquels tu penses lui appartient. C'est ce qui est merveilleux dans l'honneur, cousin. Il vit en chacun de nous et établit ses propres lois pour chacun de nous. Chacun doit vivre dans les limites de sa conscience. Oh ! tu m'entendras parler de l'honneur du Temple, de l'ordre, ou de celui de ses contingents, mais ce ne sont que des paroles totalement insensées. Les choses n'ont pas d'honneur… Seuls les hommes en ont et chacun porte le fardeau du sien. Tout ceci nous ramène à la conscience et aux choix que nous faisons dans des moments cruciaux… à l'endroit et au moment où chaque homme doit tirer sa propre ligne dans le sable et se tenir debout derrière elle. Tes critères ne sont peut-être pas les mêmes que les miens, cousin, mais dans un monde où personne ne peut se mentir à lui-même ou à Dieu, ton honneur t'appartient, c'est le reflet de ton être profond, tout comme du mien.

André St. Clair respira profondément.

— Très bien alors, dit-il. Quelle est votre suggestion suivante ?

— Je propose que nous entrions dans la caverne et que nous adressions nos bons vœux à Ibrahim. Il doit nous attendre. Sinon, je n'ai pas d'autres suggestions.

— Moi, j'en ai une, dit André, mais seulement une.

— Et quelle est-elle ?

— Que nous retournions à Acre et partions vers le sud avec l'armée jusqu'à Jérusalem. Il me semble que c'est la chose la plus intelligente à faire et, ce faisant, nous aurons tout le temps nécessaire pour discuter de notre dilemme avec le frère Justin, qui occupe d'autres fonctions, maintenant que ses novices ont tous été admis au sein de l'ordre… et, bien sûr, avec maître Sablé. J'avais l'intention de vous le demander plus tôt, mais pouvez-vous me dire combien de membres de notre confrérie se trouvent ici, en Outre-mer ?

— Non. Il est possible que nous soyons nombreux.

— Nous le sommes. Je dirais au moins une quarantaine, mais je dois admettre qu'on ne nous convoque jamais. Nous ne tenons pas de Rassemblements en Outre-mer et je trouve que c'est une mauvaise chose. La pression qu'exercent nos autres entreprises ne devrait pas avoir d'incidence sur le bien-être actuel de la confrérie dans sa totalité. Je vais suggérer au grand maître de réfléchir à la formation d'une sorte de chapitre spécial au sein du Temple, et de faire en sorte que ses réunions soient gardées secrètes. Cette idée vous plairait-elle ? Elle serait facile à concrétiser. Nous pourrions nous concentrer sur ce sujet pendant le reste de la campagne, en prenant notre temps, et en nous

occupant l'esprit à tenter d'accomplir nos véritables devoirs sans être distraits par des pratiques moins importantes. Que pensez-vous de cette idée ?

Alec Sinclair sourit, puis appuya son coude droit dans sa main gauche et posa l'extrémité de ses doigts sur ses lèvres, avant de hocher la tête brusquement.

— Je l'aime bien. Retournons à Acre, parlons au grand maître, marchons sur Jérusalem avec l'armée de Richard, mais reconstituons la confrérie en route. J'adore ça… Je savais que tu étais intelligent, cousin, mais cette fois-ci tu l'as prouvé. Maintenant, il est temps de souhaiter une bonne journée au formidable Ibrahim et de prendre connaissance de ses messages.

Toutefois, Ibrahim était absent. Il était venu et les avait attendus quelque temps, puis il avait laissé sur une pierre plate au centre de la caverne une feuille de parchemin glissée sous le coin d'une cage renfermant un pigeon. Sur la cage, un cylindre de cuir contenait des documents. Dans la lettre, il expliquait qu'il était demeuré une journée entière dans la caverne et ne pouvait plus attendre davantage. Le cylindre, écrivait-il, était destiné au *fidai*, ou chef franc, le nom qu'utilisaient les Haschischins pour désigner le principal représentant local de l'ordre de Sion, en l'occurrence Robert de Sablé. Il demandait à Alec, après que ce dernier aurait pris possession desdits documents, d'insérer une petite bille de bois dans un minuscule cylindre que le pigeon portait à la patte et de relâcher l'oiseau pour qu'il retourne d'où il venait. André regarda avec attention tandis qu'Alec retirait une minuscule bille rouge de la bordure de sa bourse et la laissait tomber dans le tube métallique fixé à la patte de l'oiseau.

— Les billes rouges ne sont utilisées que par moi et pour moi, dit-il. J'en ai un sac et j'en ai toujours quelques-unes dans ma bourse. Aussitôt qu'il la verra, Ibrahim saura que j'ai reçu son message et que tout va bien.

Alec relâcha le pigeon aussitôt qu'ils eurent quitté la caverne et le regarda voler jusqu'à ce qu'il disparaisse de sa vue, puis il se tourna vers son cousin.

— Maintenant, en route pour Acre. Et demain, si Dieu le veut, nous prendrons la direction de Jérusalem avec Richard. Chemin faisant, avec la bénédiction de Robert de Sablé, nous rétablirons la puissance de la confrérie en Outre-mer. Passe devant, cousin.

---

7. « Nez » en français. (*NdT*)
8. « Qui sait ? » (*NdT*)

Chapitre 23

Le jour suivant, les observations d'Alec concernant la chasteté et l'ascétisme revinrent aisément à l'esprit d'André St. Clair, car avant que l'armée démonte le camp et parte en direction du sud, il se retrouva presque face à face avec la sœur de Richard, Jeanne Plantagenêt. L'immense armée avait amorcé ses activités au milieu de la nuit, lorsque les cloches et les trompettes des hérauts du roi avaient tiré tous les soldats de leur lit pour qu'ils entament ce qui allait être une longue et épuisante journée, le vingt-quatrième jour du mois d'août 1191, l'anniversaire de saint Barthélemy. En raison des préparatifs du départ, on laissa tomber les matines mais, avant l'aube, les prêtres et les évêques célébrèrent la messe, et le son des prières chantées se répercuta de tous côtés, s'entremêlant de place en place et générant une rumeur semblable au grondement d'une énorme ruche.

André, portant son heaume d'acier et son capuchon de mailles rejeté sur ses épaules, parcourait la foule de fidèles à la recherche d'Alec, s'efforçant de simuler la dévotion tout en essayant adroitement d'éviter de s'arrêter à un endroit ou à un autre. Mais alors qu'il arrivait dans une zone éclairée par des torches, il prit conscience que l'odeur de l'encens y était plus intense, la lumière, plus puissante, et les vêtements des célébrants, dont trois évêques, d'une bien meilleure qualité que tout ce qu'il avait vu auparavant. Il aperçut un rassemblement de brillants surcots blancs à croix rouge sur sa gauche et y reconnut sire Robert de Sablé, tout à fait visible dans son magnifique manteau de grand maître fait d'épaisse laine blanche et tissé de la croix noire sur le devant et dans le dos. Alec Sinclair se tenait à côté de lui. André fit un pas vers eux, mais il s'arrêta brusquement quand il vit le roi Richard de l'autre côté de Sablé et, à la gauche de Richard, les deux reines, Bérengère et Jeanne Plantagenêt, entourées de leurs dames de compagnie.

Comme il arrivait de côté, personne ne le vit s'approcher, mais tandis qu'il se figeait, quelque anomalie attira l'attention de Jeanne, et elle tourna la tête dans sa direction. André sut immédiatement qu'elle allait porter son regard sur lui. Il n'eut même pas le temps de baisser la tête, alors il se contenta de baisser les yeux, espérant que, de l'endroit où elle se trouvait, son visage se confondrait avec ceux des chevaliers qui l'entouraient. Il garda les yeux baissés quelques instants, douloureusement conscient de la lenteur avec laquelle le temps passait, puis les releva pour découvrir qu'elle le fixait encore, un léger froncement zébrant la peau lisse de son front. Il savait que, s'il bougeait, le regard de Jeanne se concentrerait sur lui, par conséquent, il s'obligea à rester totalement immobile, reporta son regard vers le sol et compta encore jusqu'à cinq, puis jusqu'à dix,

récitant en lui-même une litanie de raisons pour lesquelles elle ne le reconnaîtrait pas. D'abord, elle ne l'avait jamais vu dans son uniforme de Templier. Au moment de leur rencontre, il était rasé de près et ses cheveux étaient longs et ébouriffés, une allure qui convenait à un novice sans importance, tandis que maintenant il portait les cheveux courts et arborait une barbe longue et fournie. Il était donc peu probable qu'elle se souvienne de lui, mais pourtant, quelque chose en lui avait éveillé sa curiosité, même si elle n'était pas absolument certaine de qui il était. Il leva encore les yeux, lentement, et éprouva un grand soulagement en voyant qu'elle ne fronçait plus les sourcils dans sa direction. Elle semblait toujours irritée, toutefois, son regard se déplaçant d'un visage à l'autre autour de lui. Alors, il la fixa en souhaitant qu'elle porte les yeux ailleurs, et aussitôt qu'elle se retourna vers l'autel devant elle, il s'éloigna, résolu à attendre plus tard pour parler à Alec.

Cependant, il ne partit pas immédiatement. Persuadé que Jeanne ne l'avait pas reconnu et qu'elle ne pourrait pas le retrouver parmi la foule, il grimpa sur un rocher tout près et observa les deux reines. Apparemment, elles n'avaient pas le moindrement souffert de vivre dans un camp militaire. Bérengère, en particulier, était superbe. D'allure royale et sûre d'elle, radieuse et manifestement heureuse, elle ne ressemblait nullement à l'épouse d'un homme dont le manque d'intérêt complet pour les femmes faisait publiquement l'objet de blagues et de ragots. Tandis qu'il l'observait, les joues de la reine s'empourprèrent, et André crut la voir jeter un coup d'œil de côté vers un beau et jeune garde qui se tenait près d'elle, à environ un pas devant. Il regarda plus attentivement l'homme, remarquant son attitude stoïque, sa tête droite et l'ardeur provocante avec laquelle sa posture proclamait sa dévotion à son rôle de garde de la reine. Amusé, mais aucunement étonné, André tourna de nouveau les yeux vers Jeanne, qui paraissait seule au milieu de cette foule. Jeanne Plantagenêt, pensa-t-il pour la centième fois, était une femme remarquable et séduisante. Il était évident qu'elle ne manquait pas non plus d'affection ni d'attentions physiques, même si, malgré ses efforts, il ne put déceler le moindre signe, parmi la foule, d'un homme qui pût être le bénéficiaire de ses faveurs. Il trouva extrêmement facile de sourire en évoquant intérieurement ces questions et d'accepter le fait qu'il avait lui-même renoncé à jouir de ses charmes. Jetant un dernier regard langoureux à la mince silhouette, à ses seins proéminents, puis à sa taille et à ses hanches fermement drapées, il orienta ses pensées vers l'ascétisme, sinon vers la chasteté pure et simple, et décida de retourner à son lieu de rassemblement.

Trop occupé à songer à ces questions charnelles, André avait presque oublié un autre regard qu'il souhaitait éviter et, avant de descendre du rocher sur lequel il était perché, il sentit plus qu'il ne vit les yeux du roi fixés sur lui. Il ne sut jamais si le regard glacial de Richard exprimait une rancœur royale envers lui, ou reflétait sa propre conscience de s'être joué du roi et de l'avoir déçu – une chose contre laquelle son père l'avait explicitement mis en garde – à propos de Bérengère. Conscient de la distance certaine qui le séparait du roi, André soutint son regard pendant un long moment. Il ressentit une profonde frayeur, laquelle

découlait d'un doute agaçant à propos des responsabilités qu'il avait vis-à-vis de l'homme qui avait un jour été son héros, malgré tout ce qu'il connaissait de lui aujourd'hui.

Ce fut Richard qui, le premier, détourna les yeux, laissant André rejoindre ses compagnons avec le sentiment répugnant d'avoir été irrévocablement marginalisé, pour le meilleur et pour le pire.

Aussitôt que les messes furent terminées, l'activité reprit fébrilement. On étendit et plia des milliers de tentes avant de les charger sur des chariots. Les grandes machines de siège avaient été démantelées et montées sur les plateformes de transport des semaines plus tôt, avant la reddition de la ville.

Des armées de sapeurs et d'ingénieurs s'étaient occupés de les préparer à la marche vers le sud. La veille, ils étaient partis avec leurs machines et se trouvaient déjà à plusieurs milles devant l'armée qui allait suivre. Il y eut beaucoup d'allées et venues entre les points de rassemblement et le port d'Acre, alors que les barges s'amarraient aux quais pour être chargées de nourriture et d'armes en prévision du voyage qui s'effectuerait le long de la côte, parallèlement à l'itinéraire de l'armée qui progresserait sur l'ancienne route côtière construite par les légions romaines bien avant l'époque des César. Finalement, le chargement fut complété, le dernier camp, démonté, les latrines furent remplies de sable, et les troupes, regroupées en formation. Au son bruyant de ralliement des trompettes, les premiers rangs de l'armée se mirent en marche vers Jérusalem.

Deux jours plus tard, après une marche lente et sans encombre pendant laquelle ils parcoururent moins de dix milles, avançant dans la fraîcheur du jour et évitant le soleil de l'après-midi, André St. Clair revit finalement son cousin pour la première fois depuis la veille du départ de l'armée. Il avait décidé de demeurer éloigné d'Alec pendant la marche et de laisser à son cousin le soin de le trouver quand il en aurait le temps, car Richard pouvait se trouver n'importe où dans la zone entourant la tente des Templiers et le pavillon de Sablé, et André ne souhaitait nullement prendre le risque de rencontrer par hasard son ancien suzerain. Il n'était pas certain de la façon dont il pourrait réagir face à l'assassin de son père, qu'il fût roi ou non. Ainsi, ce fut Alec qui trouva André, assis en solitaire sur le sol près de sa tente et libéré, pour l'instant, de la présence des membres de son escadron, ses plus proches voisins se trouvant à presque vingt pieds de lui, ce qui constituait un niveau non négligeable d'intimité au milieu d'une armée qui comptait des dizaines de milliers d'hommes.

— J'ai apporté du vin, dit Alec en tendant à André une pleine outre.

Il regarda autour de lui d'un air surpris.

— Où est ton escadron ? L'as-tu perdu ?

— Non, mais j'ai perdu patience avec eux. Ils sont là-bas quelque part, à faire des exercices. J'ai dit à mon sergent-chef, le Sanglier, de dresser des cibles et de les faire s'entraîner à l'arbalète jusqu'à l'heure du dîner. Ils ne se sont pas exercés depuis presque deux semaines, et il me semble que je n'ai pas eu un

moment de répit depuis deux fois plus longtemps. Existe-t-il une raison pour laquelle les soldats sont incapables de parler calmement ? Le savez-vous ? Je vous remercie pour le vin. Je ne vous demanderai même pas où vous l'avez volé, mais je boirai tout de suite à votre santé.

Il retira le bouchon de l'outre et la porta à sa bouche, puis en prit une longue rasade avant de la rendre à Alec.

— Bien, poursuivit-il finalement quand son cousin eut fini de boire. Nous sommes seuls, alors dites-moi en toute confidentialité, puisque vous possédez ce genre de renseignements, où nous allons et dans quel but.

— Nous nous rendons à Arsouf. As-tu déjà entendu parler de cet endroit ?

— Non. En aviez-vous entendu parler avant qu'on vous dise que nous y allions ?

— Oui, mais seulement parce que j'y suis allé une fois. C'est un ancien port, à environ soixante-cinq milles au sud d'Acre. Et j'ai dit ancien, non pas seulement vieux. Les Grecs qui l'ont fondé à l'origine l'appelaient Apollonia. C'est aussi une ville fortifiée, petite mais facilement défendable, ceinte d'une forteresse de grès, maintenant en ruine, du côté de la terre. C'est un des endroits dont les gens de Saladin se sont emparés après Hattîn. Richard a l'intention de reprendre la ville et de s'en servir comme base pour son attaque contre Jaffa, un port plus important situé à six milles au sud d'Arsouf. Quand il aura pris ces ports et sera en mesure d'y faire accoster ses barges d'approvisionnement, il pourra partir vers l'intérieur des terres pour la chevauchée de cinquante-cinq milles jusqu'à Jérusalem.

— Hum. Et où se trouve l'armée de Saladin, pouvez-vous me le dire ? J'ai l'impression qu'elle doit protéger Jérusalem, mais nous en sommes encore loin, alors pourquoi le sultan se soucierait-il de nous en ce moment ?

— Elle est ici. Comme tu le dis, la ville de Jérusalem n'est pas menacée pour l'instant. Saladin se trouve au-dessus de nous, dans les collines là-bas. Il est pratiquement visible, surveillant notre avancée jusqu'à ce qu'il juge que le temps est venu de nous attaquer.

— De quelles collines s'agit-il ? À une seule exception près, elles ne me semblent pas très élevées.

— Elles ne le sont pas. La plus haute s'appelle le mont Carmel.

— J'en ai entendu parler. Le mont Carmel… Est-il proche d'où nous allons ?

— Oui, il est juste à côté de notre destination.

— Et vous pensez que Saladin nous attaquera de là-haut ?

— Absolument, mais il n'attendra pas que nous atteignions le mont Carmel. Aussitôt que nous arriverons au pied des collines, là où la route s'élève puis s'abaisse de crête en crête, il chargera avec toute son armée disposée en une vaste ligne d'attaque… Des petits groupes d'assaillants endurcis dévaleront les collines indépendamment les uns des autres, tout le long de notre axe de progression, frappant toutes les cibles possibles, où qu'elles soient. Ils s'abattront sur nous, sèmeront le chaos et feront autant de dommages qu'ils le pourront, puis ils s'enfuiront avant que nous puissions nous rassembler pour contre-attaquer.

— Et n'y a-t-il rien que nous puissions faire pour les arrêter ?

— Oui, nous pouvons tourner les talons et retourner à Acre, mais même dans ce cas, nous ne pouvons être certains qu'ils ne nous pourchasseront pas. Alors, nous sommes aussi bien de continuer notre route.

— Plus vite, j'espère, que nous n'avons bougé jusqu'ici ?

— Non, fit Alec en souriant. Je me surprends à admirer Richard dans des moments comme celui-ci… en tant que général, je veux dire, en tant que stratège. Je pense qu'il est inspiré dans ces moments. Il se contient, il est calme, judicieux et, de toute évidence, il prévoit ce qui va se passer. Sa stratégie, qui consiste à progresser à un rythme confortable, est tout à fait irréprochable. Marcher pendant les heures fraîches du matin, se reposer pendant les longs après-midi chauds, éviter de marcher sous le soleil, et ainsi demeurer en bonne forme et en mesure de réagir promptement et avec force à tout ce que l'ennemi pourrait entreprendre. S'il continue à avoir recours à des tactiques semblables, il finira par avoir le dessus sur Saladin. Je sais que pour des gens comme nous, habitués à chevaucher, parcourir quatre milles par jour peut sembler horriblement lent, mais tu sais comme moi que le déplacement d'une armée dépend de la vitesse de sa plus lente unité, et dans notre cas, les unités les plus lentes sont celles qui transportent nos machines de siège. Avec ces engins, nous serons chanceux, je pense, si nous réussissons à maintenir une cadence de quatre milles par jour. Si cette route n'avait pas été construite par les Romains, et si elle n'avait pas été plus ou moins bien entretenue, nous avancerions deux fois moins vite… et en même temps, nous ne pouvons tout simplement pas continuer en laissant ces machines derrière nous, au bord de la route, sans risquer de les voir utilisées contre nous dans l'avenir. Nous continuerons donc d'avancer et de résister à la tentation de prendre l'ennemi d'assaut.

— Quoi ? Depuis quand le fait de donner l'assaut et d'engager le combat avec l'ennemi est-il déplorable ?

Alec Sinclair regarda directement son cousin dans les yeux. Il n'y avait aucune trace de raillerie dans sa voix ni dans son regard.

— Depuis que Gérard de Ridefort a mené les Templiers à l'extinction presque totale à Hattîn, il y a quatre ans ; depuis qu'il a perdu cent soixante chevaliers du Temple plus un noyau d'Hospitaliers, un mois plus tôt, en prenant d'assaut, le long d'une colline descendante, quatre mille chevaliers sarrasins aux sources de Cresson ; et depuis que deux mille fantassins francs se sont précipités dans la mort, le même jour que la cavalerie, à Hattîn. Chaque fois que nous organisons un assaut contre cet ennemi, nous sommes surpassés en nombre et vaincus parce que les hommes de Saladin savent exactement comment contre-attaquer et neutraliser l'avantage que nous procurent nos chevaux. Maintenant, Ridefort est mort, comme le sont ses tactiques. Tu ne verras plus désormais d'assauts stupides menés contre des troupes mobiles et agiles d'archers à cheval.

Il s'interrompit tout à coup, tendant l'oreille.

— Écoute, dit-il. Qu'est-ce que c'était ?

Le son se fit entendre de nouveau. C'était une sonnerie de trompette. Alec jura :

— Damnation ! c'est bien ce que je pensais. L'appel des officiers. Je dois partir.

Il se remit sur pied et lança l'outre à André.

— Garde ça. Tu en auras besoin. Demain devrait se dérouler comme aujourd'hui, mais nous amorcerons l'escalade des collines le matin suivant, et c'est à ce moment que les moucherons commenceront à nous harceler de là-haut, alors, que tes gens se tiennent prêts. Un membre de notre personnel a recommandé que les unités d'arbalétriers avancent en se tenant prêtes à tirer à tout moment, mais personne n'a suivi son conseil. Moi, je pense qu'il avait raison. Si j'étais toi, je m'arrangerais pour que mes gens soient prêts à tout aussitôt que nous entrerons dans la région des collines. Mais comme je l'ai dit, ce ne sera pas avant deux jours. J'essaierai de te voir d'ici là.

Le son de la trompette résonna de nouveau au loin, et Alec porta son poing à sa poitrine en signe de salutation.

— Entre-temps, fais attention à toi. Les collines fourmillent de Sarrasins là-bas. Au revoir, cousin.

Sur ces paroles, il partit.

La prévision d'Alec Sinclair se révéla exacte. Le jour suivant, ayant progressé de quatre autres milles sans même voir un Sarrasin, l'armée établit son camp tout près des contreforts du mont Carmel, et le matin suivant, alors qu'elle commençait à gravir les pentes des premières collines, les attaques débutèrent et se poursuivirent jusqu'à la nuit tombée, créant une tension telle que tous demeurèrent éveillés et nerveux, puisque personne ne savait d'avance d'où proviendrait la prochaine salve. L'ennemi dévalait les collines d'une manière étonnamment silencieuse – et ce, particulièrement la nuit –, en petits groupes armés et maniables de trente ou quarante archers, montés sur de solides chevaux yéménites. Les soldats avaient rarement le temps de se préparer à l'assaut. Les Sarrasins faisaient très peu de bruit avant d'attaquer, sortant de nulle part pour semer le chaos et la terreur dans les unités qu'ils frappaient, chargeant, bousculant et massacrant tout, puis se retirant avant que les assiégés n'eussent eu une quelconque possibilité de se regrouper pour contre-attaquer.

Il devint bientôt évident que les assauts n'étaient nullement aléatoires, comme ils le semblaient au départ. Peu après les attaques initiales du premier jour de la campagne – car c'est exactement ce que devinrent ces attaques : une campagne coordonnée –, un plan commença à se dessiner. Au cours des jours qui suivirent, tandis qu'il prenait forme et se clarifiait, cette constatation entraîna une grande agitation et une grande consternation parmi les Francs, et plus particulièrement au quartier général, là où Richard et ses commandants alliés, de plus en plus irrités, commençaient à comprendre que, la situation étant ce qu'elle était, ils ne pouvaient riposter de manière efficace ni même se soustraire u dessein des Sarrasins. Ce dessein était simple, et son exécution, brillamment

efficace. La mort de chevaliers francs ou d'autres combattants pendant les assauts ne constituait qu'un heureux hasard. Chacune d'elles avait pour cible les grands chevaux de guerre anglais, flamands et germains, ces énormes destriers que chevauchaient les Francs au cours des batailles. Ces derniers étaient outrés que l'ennemi prenne pour cible leurs animaux sans défense, et leurs évêques et archevêques en devinrent complètement frénétiques, brandissant la cloche, le livre et la chandelle tandis qu'ils vouaient férocement à la mort et à la damnation éternelle les ignobles infidèles qui s'abaissaient à commettre une telle injustice.

Cependant, comme le fit remarquer Alec Sinclair à André la première fois où ils purent s'asseoir et parler, les Sarrasins faisaient seulement preuve d'esprit pratique, et ils étaient en cela admirables. S'il avait été à leur place, dit-il, il aurait agi de la même façon. Moins d'une demi-heure plus tôt, André avait été atteint par une flèche – elle avait ricoché sur le rebord de son gant de mailles sans autre conséquence qu'un bref engourdissement de la main. Il ne se serait jamais attendu à entendre quiconque dans ses rangs affirmer une pareille chose, et il le dit sans ambages.

— Je sais que vous admirez notre ennemi, cousin, mais devez-vous l'applaudir pour autant ? Pour l'amour de Dieu, qu'y a-t-il d'admirable dans le fait de tuer des centaines de chevaux ?

— Tout, si cela sert vos desseins. Montre-moi ton poignet. Il est couvert de bleus. Peux-tu tenir ton épée ?

— Je peux tenir tout ce que j'ai à tenir. Mon poignet et ma main se portent très bien. Vous me voyez choqué, et c'est ce qui est en cause ici.

— Bah ! Tu réfléchis comme un cavalier, André, et tu as un faible pour la chair de cheval de toute façon. Les Sarrasins éprouveraient exactement le même sentiment si nous prenions leurs chevaux pour cible. Mais regarde les choses de façon terre à terre. Nos chevaliers déconcertent les Sarrasins encore davantage aujourd'hui qu'il y a quatre ans, aux Cornes de Hattîn, parce que nos armures sont plus résistantes et plus lourdes que jamais auparavant et que leur qualité s'améliore sans cesse. La plupart du temps, leurs flèches ne peuvent pénétrer nos cottes de mailles – la résistance de ton gant le prouve –, et nos chevaux, nos magnifiques destriers, font paraître frêles et minuscules leurs propres montures. Nos bêtes ont quatre ou cinq fois le poids des leurs, et elles représentent elles-mêmes des armes parce qu'elles ont toute leur vie été entraînées à ruer avec leurs sabots ferrés sur tout ce qui s'approche d'elles. C'est la raison pour laquelle rien ne peut nous résister quand nous nous alignons, genou contre genou. C'est de cette puissance, convenablement employée, dont ils ne pouvaient venir à bout jusqu'à maintenant. Mais aujourd'hui, je le crains, ils se sont finalement rendu compte que notre plus grande force représente aussi notre pire faiblesse ; nos chevaux, transportés de chez nous par mer, sont irremplaçables. Chacun vaut dix fois son poids en or parce que c'est ce qu'il en coûterait pour en faire venir un autre de si loin afin d'en remplacer un qui aurait été abattu. Et chaque bête qui meurt laisse un chevalier sans cheval, un chevalier invalide parce qu'aucun homme ne peut se battre efficacement à pied quand il est vêtu comme un

chevalier franc, en armure et cotte de mailles. En fait, aucun homme ne peut marcher habillé de cette façon sous le soleil du désert. C'est tout bonnement impossible. Donc, la logique de la tactique des Sarrasins est irréprochable. En tuant nos chevaux, ils peuvent nous vaincre sur le terrain en nous rendant inaptes à combattre.

André était demeuré rigidement assis depuis qu'avait commencé le discours d'Alec. Il se tenait coi, la bouche légèrement entrouverte, ses yeux indiquant qu'il comprenait les implications de tout ce que Sinclair venait de dire. Alec le regarda, les yeux plissés, puis il pencha la tête de côté.

— Détends-toi, cousin. Les perspectives ne sont pas aussi sombres que tu sembles le croire… La dernière fois où nous nous sommes vus, je t'ai laissé plus de la moitié d'une outre de vin. L'as-tu toute bue ?

André secoua la tête comme s'il s'éveillait d'un sommeil léger.

— Le vin ? Non, je l'ai toujours. Je ne bois pas souvent seul. En prendriez-vous ?

— Non. Je me demandais simplement si tu pourrais garder l'outre jusqu'à ce que son contenu sèche dans la chaleur du désert… Bien sûr que j'en prendrais. Où est-elle ?

— Un instant.

André se rendit à sa tente et en ressortit quelques instants plus tard, portant l'outre et la lançant à Alec qui y but une gorgée. Alec le regarda de nouveau d'un air incrédule.

— Tu n'en as pas pris une goutte après mon départ.

— Non, et soyez-m'en reconnaissant, parce que si je l'avais fait, nous ne pourrions pas l'apprécier maintenant.

Il se rassit au même endroit et regarda Alec. Ce dernier tenait l'outre à la hauteur de sa bouche et y projetait le liquide sans en perdre une goutte.

— Vous avez dit que les perspectives n'étaient pas aussi sombres qu'elles le paraissaient, dit André. Qu'entendiez-vous par là ?

Sinclair s'essuya la bouche du revers de la main et redonna l'outre à André.

— Ce que je voulais dire, c'est que nous savons maintenant ce qu'ils ont en tête, et que cela fait partie de notre stratégie de défense. À compter de demain, ils ne trouveront plus de cibles faciles, dispersées dans nos camps et dans les environs. S'ils veulent atteindre nos chevaux, ils devront infiltrer des positions fortement gardées, sécuritaires et difficiles à pénétrer sans autorisation. Et parmi les rares Sarrasins qui pourraient, de jour ou de nuit, finir par se rendre à l'endroit où se trouvent les chevaux, très peu s'en tireront vivants. Au moment où nous dresserons le camp demain, tous les hommes connaîtront les nouvelles dispositions, et des tours de garde seront institués en conséquence. Nous avons déjà choisi des éclaireurs qui connaissent bien nos besoins, et ils partiront demain matin, par équipe de trois, précédant chacune des unités, pour trouver des endroits convenables.

— Combien de chevaux avons-nous perdus depuis le début de cette campagne ?

— Les estimations varient. Troyes croit que ce nombre pourrait atteindre un millier. Mais il est toujours pessimiste. Je pense qu'il exagère. À mon avis, nous devons en avoir perdu près de cinq cents.

— De cinq à six cents donc. Cela représente une immense harde. Et une énorme perte. Qu'est-ce qui leur arrive ensuite ?

— On les mange. Certains chevaliers ont commencé à vendre la viande, et une guerre interne a menacé d'éclater, presque du jour au lendemain, mais Richard a décrété que tout chevalier qui ferait don de la viande de son cheval à ses propres hommes en recevrait gratuitement un autre, vivant.

— Dieu du ciel ! Ça va lui coûter une fortune !

— Oui, sans aucun doute, mais ce décret a mis fin à des querelles qui auraient pu tourner au désastre. Du reste, pourvu que nous puissions garder vivants le reste des chevaux, nous ne sommes pas au bord de la pénurie de viande de cheval.

— Avez-vous remarqué que le paysage changeait autour de nous, que la végétation devenait plus luxuriante ? demanda André.

— Oui, répondit Alec, et quand nous contournerons le flanc du mont Carmel et déboucherons sur la plaine de Sharon, elle sera encore plus dense et il y aura de l'eau à profusion. C'est un marécage grouillant de vie où l'on trouve toutes sortes de gros gibiers et d'animaux sauvages. Il y a là-bas des lions aussi grands que des chevaux et des léopards de la taille d'un homme. C'est un endroit magnifique. J'y suis allé une fois, les premiers temps où j'étais ici, bien avant Hattîn. À cette époque, le Royaume latin était florissant. C'était un paradis. C'est à ce moment que j'ai visité Arsouf.

— Et vous avez vu des lions ?

Alec détecta de l'émerveillement dans la voix de son cousin, et il éclata de rire.

— Oui, j'en ai vu un et je m'en souviendrai jusqu'à ma mort. C'était un mâle énorme, dans la force de l'âge, avec une immense crinière noire qui oscillait quand il marchait. Je l'ai entendu rugir avant de le voir, et ce seul son m'a fait dresser les cheveux sur la tête. J'ai vu des bêtes étonnantes, là-bas… des bêtes que la plupart des hommes ne voient jamais. De grands oiseaux incapables de voler, mais qui peuvent courir plus vite qu'un cheval ; de superbes félins qui peuvent distancer ces oiseaux et dont on dit qu'ils sont les animaux les plus rapides sur terre ; et de curieuses créatures répugnantes qu'on appelle hyènes et qui se nourrissent de chair putréfiée. Elles s'approchent furtivement et s'agitent dans la nuit comme des démons rôdeurs, et elles sont dotées de mâchoires si puissantes qu'elles peuvent mordre le visage d'un homme et écraser son crâne comme elles le feraient avec un œuf. Je t'assure que tu en verras parce qu'il y en a partout, même en plein jour, et aussi longtemps que cette guerre durera et laissera derrière elle des hommes et des chevaux morts, ces bêtes vont se multiplier.

Plusieurs des principaux sergents d'André s'étaient rassemblés autour des deux cousins, et même s'ils n'avaient pas tenté d'intervenir dans la conversation,

ils écoutaient avidement, les yeux brillants. André se tourna vers le plus gros d'entre eux et sourit.

— As-tu entendu, le Sanglier ? Des marécages, et plein d'eau. Difficile à croire dans un tel endroit, n'est-ce pas ?

Alec prit de nouveau la parole.

— Difficile à croire ou non, c'est vrai… Mais n'allez pas imaginer que vous pourrez vous baigner dans ces eaux. Savez-vous ce qu'est un crocodile ?

André secoua la tête, mais le Sanglier leva timidement une main.

— Je pense que je le sais. C'est une sorte de lézard géant ?

— Oui, c'est exactement ça. C'est une espèce de grand lézard qui peut atteindre la taille de deux hommes, avec des dents de la longueur de tes doigts et des mâchoires de la longueur de ton bras… Des mâchoires qui peuvent trancher un homme en deux. Je ne sais pas si c'est vrai, mais j'ai entendu dire que ces créatures ne peuvent pas éliminer comme le font les autres animaux, alors quand ils ont mangé, que ce soit un homme ou un animal, ils gisent inertes au bord de l'eau jusqu'à ce qu'ils aient digéré leur repas, et des serpents se glissent dans leur bouche et mangent ce qui reste dans leur estomac. Ainsi, un homme dévoré par une pareille bête se fait manger deux fois. Restez loin de l'eau, mes amis.

— Ça suffit, cousin, mes officiers seront incapables de dormir, après avoir entendu de telles histoires. Venez, je vais vous raccompagner à votre tente. Vous autres, préparez-vous à aller dormir. À mon retour, le couvre-feu aura sonné.

Cinq jours s'écoulèrent lentement et, à la fin de cette période, les attaques contre les chevaux avaient pratiquement cessé et les hommes s'étaient, pour la plupart, habitués à voir de larges étendues d'eau et des créatures exotiques partout où ils portaient leur regard. Le moral était bon et la discipline régnait au sein de l'armée, mais un vague sentiment d'impatience s'accentuait quotidiennement, alimenté par une source constante de rumeurs et d'ouï-dire : Saladin les attaquerait pendant qu'ils seraient en route ; Saladin concentrait ses forces dans la forêt autour d'Arsouf vers où ils se dirigeaient et incendierait les bois à leur approche ; Saladin avait rassemblé des archers et d'innombrables chariots remplis de flèches en provenance de tous les coins de son empire, des projectiles en quantité telle que les pluies de flèches tirées à Hattîn sembleraient ridicules, et il avait l'intention d'anéantir l'armée franque sous leur torrent incessant. Que ces rumeurs fussent vraies ou non, les hommes en marche ne pouvaient douter de ce qu'ils avaient sous les yeux, car les cavaliers de Saladin étaient partout visibles, hors de portée des carreaux d'arbalète et des hommes, mais présents, et nullement intimidés par la taille de l'armée franque.

Ce jour-là, l'armée établit son campement sur la côte, à six milles au nord d'Arsouf, près de l'embouchure d'une rivière. Derrière eux, du côté de la terre, il y avait un vaste marais infranchissable. Ils s'installèrent avec un sentiment inhabituel de sécurité, et André décida de partir à la recherche de son cousin, malgré le risque qu'il courait de rencontrer Richard.

Il ne vit aucun signe du roi, mais trouva Alec assis à une table pliante, lisant un document à la lueur d'un candélabre. Alec leva les yeux et, en voyant son cousin, son visage se fendit en un sourire de bienvenue. Il se leva et fit signe au clerc, de l'autre côté de la table, de rassembler les documents. Quelques minutes plus tard, Alec et André étaient en plein air et s'éloignaient rapidement des deux grands pavillons qui dominaient le centre du campement principal. André éclata de rire.

— Mes sergents étaient suspendus à vos lèvres, la dernière fois où nous nous sommes rencontrés, cousin, avec vos fables au sujet de ces crocodiles légendaires, et j'avais l'intention de vous demander où vous aviez entendu de pareilles histoires quand nous nous reverrions… Mais depuis, j'ai vu des crocodiles de mes propres yeux. Je crois que je n'ai jamais vu de créatures à l'air aussi méchant que ces animaux, rampant sur les rives boueuses des rivières et se déplaçant agilement dans l'eau. Ils sont répugnants, n'est-ce pas ?

— Oui, ils sont laids et effrayants.

Alec hésita, regarda autour de lui puis pointa un doigt sur leur gauche.

— Allons par là. J'ai failli rater le sentier, mais il y a un quartier-maître ici qui a une dette envers moi. Il m'a promis trois énormes antilopes fraîchement abattues près de la route ce matin, et il me vient à l'idée qu'il pourrait avoir une outre de vin en réserve.

Ils trouvèrent facilement le quartier-maître en suivant l'odeur du pain frais qui cuisait dans une série de fours d'argile portatifs, et il se montra profondément reconnaissant des services qu'Alec lui avait rendus. En fin de compte, il n'avait pas seulement une outre de vin en réserve, mais aussi des tasses, une table et deux chaises dans une petite tente qui lui était réservée. À peine les deux cousins s'étaient-ils assis qu'il réapparut avec un plateau garni de pain frais et d'épaisses tranches de viande froide.

Quand ils eurent fini de manger, Alec émit un rot discret et s'essuya la bouche du revers de la main.

— C'était exactement ce dont j'avais besoin, murmura-t-il. Maintenant, qu'est-ce qui t'arrive ? Pourquoi es-tu venu à ma recherche cet après-midi ?

— Parce que je n'avais rien d'autre à faire et que j'en avais envie. Pourquoi le demandez-vous ?

— Par curiosité.

Alec s'essuya la bouche de nouveau, plus soigneusement cette fois, arrondissant les lèvres et en pinçant les commissures entre son index et son pouce pour en déloger des particules de nourriture.

— Quand tu es arrivé, je m'apprêtais aussi à partir à ta recherche. Le document que j'étais en train de lire renferme mes propres souvenirs de ce qui s'est dit plus tôt pendant une réunion d'officiers… J'aurais une tâche à te confier, si tu le veux bien. Je ne peux pas t'ordonner de l'exécuter…

À ce moment, il eut une hésitation, réfléchit quelques instants puis haussa les épaules.

— Eh bien, poursuivit-il, je suppose que je le pourrais, mais ça n'aurait pas de sens parce que tu ne serais pas obligé de m'obéir une fois hors de ma vue.

— De quoi s'agit-il ? Et avant que vous ne me le disiez, j'aimerais savoir si c'est réalisable.

— Tu te demandes si tu pourrais y laisser ta peau ? Cousin, tu représentes toute ma famille, maintenant que ton père est mort. Je ne souhaite pas te perdre. La tâche nécessite les services de quelqu'un qui parle arabe – quelqu'un qui peut se déplacer parmi les ennemis sans être repéré. Nous en connaissons plusieurs, et la plupart d'entre eux sont Arabes, mais il n'y a personne à qui je pourrais confier une tâche aussi… délicate. J'avais l'intention de le faire moi-même, mais sire Sablé a eu vent de mon plan et m'a interdit de le mener à terme. Il semble qu'il ait d'autres projets pour moi demain.

— Comme quoi ?

— Commander l'aile droite des Templiers.

— Excellent. Sablé semble encore plus raisonnable que je ne m'y attendais. Dites-moi ce qu'il faut que je fasse.

— Nous sommes à six milles d'Arsouf. J'ai besoin que tu partes en éclaireur pour t'assurer que les gens de Saladin n'ont pas décidé d'occuper la ville.

André prit un air interrogateur.

— Pourquoi cela aurait-il de l'importance maintenant ? demanda-t-il. Nous avons fait tout ce chemin pour attaquer cet endroit. Êtes-vous en train de me dire que personne n'a songé qu'il pourrait être occupé ? Ça dépasse l'entendement.

— C'est un fait, et ce n'est pas ce que je veux dire. Il semble que les choses pourraient s'avérer radicalement différentes de ce à quoi nous nous attendons. Depuis trois jours, les Sarrasins ont effectué d'importants changements dans la disposition de leurs troupes, et tout a semblé prendre un sens aujourd'hui durant une série de manœuvres effectuées au grand jour, manœuvres qu'ils n'ont même pas essayé de cacher. Richard est maintenant convaincu qu'ils ont l'intention de nous attaquer de front demain et d'essayer de nous inciter à combattre selon leurs propres conditions. Saladin a terriblement besoin d'une victoire parce que sa crédibilité et, selon certains, la discipline et la maîtrise de ses troupes ont pris un coup depuis la chute d'Acre… et parce que Acre est tombée. D'après Richard, Saladin ne nous permettra pas d'aller plus loin sans engager la bataille. C'est pourquoi nous campons ici cette nuit, avec les marais derrière nous qui nous protègent d'une attaque de ce côté. C'est aussi la raison pour laquelle la présence des cavaliers sarrasins est devenue si visible autour de nous. Richard est persuadé qu'ils nous harcèleront de plus en plus jusqu'à ce que nous livrions bataille, peu importe que nous refusions de jouer le jeu du sultan… On ne peut douter qu'il espère nous provoquer jusqu'à ce que nous commettions la même folie à laquelle s'est abandonné si souvent Ridefort, c'est-à-dire charger en vain contre ses brigades mobiles. Mais, crois-moi, Richard ne se laissera pas duper. À partir de maintenant, il a l'intention d'agir avec beaucoup de prudence.

— Je vois. Alors, quelle est l'essence de cette grande prudence que Richard entend appliquer désormais ?

— Nous devrons nous engager dans une marche disciplinée, en bon ordre, sans réagir aux provocations de l'ennemi, jusqu'à ce que Richard estime que le bon moment sera venu. L'ordre de marche sera immédiatement modifié et l'armée se scindera en cinq divisions.

— Cinq ? Scindée comment ?

— Les Templiers occupent toujours l'avant-garde, alors il n'y aura pas de grand changement en ce qui nous concerne. Mais nous serons rejoints par la division des turcopoles, déplacés du centre, ce qui ne peut que nous avantager.

André acquiesça ; les turcopoles étaient d'excellents soldats, élevés sur place et entraînés aux mêmes techniques de cavalerie légère et rapide que celles des Sarrasins.

— Et derrière nous ?

— Les vassaux de Richard en provenance de l'Aquitaine, du Poitou et de l'Anjou, et ses recrues de Bretagne. Il a placé Guy à leur tête.

— Le roi ? Guy de Lusignan ?

— Lui-même. Il semble que ses talents de stratège s'améliorent. Derrière eux, au centre, il y aura les Normands et les Anglais, portant le principal étendard de bataille. Puis, les Français formeront l'arrière-garde avec le soutien des Hospitaliers, et une bande hétéroclite de barons syriens et leurs recrues suivront. Ce sera Henri de Champagne qui en assumera le commandement, avec pour adjoint Jacques d'Avesnes, alors on peut compter sur la vigueur de l'arrière-garde.

— Mais vous n'avez mentionné que quatre divisions. Vous avez dit qu'il y en aurait cinq.

— Oui. La cinquième sera petite, mais fort visible. Elle sera composée de Richard lui-même et du duc de Bourgogne, appuyés par un escadron des meilleurs chevaliers de l'armée, triés sur le volet. Ils chevaucheront sans cesse le long de la ligne de marche, montrant leur visage et offrant puissance et soutien.

— Alors, pourquoi avez-vous besoin que j'aille à Arsouf ?

— Parce que nous avons parcouru soixante-deux milles et qu'il ne nous en reste que six pour atteindre notre but, et si nous sommes obligés de combattre à chaque pas d'ici là, comme Richard le soupçonne maintenant, alors le fait d'atteindre Arsouf aura une importance capitale, et la dernière chose dont nous aurons besoin, ce serait de trouver l'endroit fortifié contre nous. D'où la nécessité d'y envoyer quelqu'un à l'avance pour évaluer la situation et nous faire rapport sur ce qui s'y passe. Si la ville est déjà prise et fortifiée, nous accepterons ce fait et nous ne le cacherons pas. Sinon, nous pourrions envoyer une troupe spéciale pour l'occuper avant notre arrivée et ainsi empêcher que Saladin ne s'en saisisse.

— Quand dois-je partir ?

— Idéalement, tu devrais partir tout de suite et passer la nuit entre ici et là-bas, et tu devrais être accompagné de quelqu'un en qui tu as confiance. Connais-tu quelqu'un qui puisse faire l'affaire ?

— Oui, vous, mais vous ne pouvez pas venir. De tous les autres que je pourrais choisir, aucun ne parle arabe et aucun ne pourrait passer pour autre chose que ce qu'il est, c'est-à-dire un Franc. Alors je devrais y aller seul. Je suis un grand garçon maintenant, et ce ne sera pas la première fois que je coucherai en solitaire sous les étoiles.

— Tu ferais mieux d'amener quelqu'un avec toi, au moins pour la première étape du voyage, parce que tu devras te déguiser en Sarrasin avant de chevaucher parmi eux, et tu ne souhaites sûrement pas traverser cette foule de Francs vêtu comme un fidèle d'Allah. Alors, tu entasseras des vêtements arabes, des armes et tout ce qu'il te faudra sur un cheval et tu te changeras une fois en sécurité là-bas. As-tu tout ce dont tu as besoin ?

— Non, pas ici. J'ai mes vêtements, mais j'ai laissé mes armes et mon armure dans la caverne.

— Hum ! Va voir Conrad, l'armurier. Il te donnera tout ce que tu voudras parmi les équipements que nous avons saisis.

— C'est ce que je vais faire, mais je n'aurai pas besoin que quelqu'un m'accompagne si je dispose d'une bête de somme. Ainsi, je pourrai transporter ma propre armure avec moi parce que, pour vous dire les choses franchement, je ne souhaite pas prendre le risque de revenir ici en galopant demain, peut-être au milieu d'une bataille, vêtu comme un combattant musulman.

Alec Sinclair plissa les lèvres, fit la grimace et hocha la tête.

— Tu as là un bon argument. Très bien, prends la bête de somme et transporte tes propres effets. Si tu te fais prendre avec, tu auras déjà des ennuis, alors ça ne fera aucune différence.

— Quelle pensée agréable… Je vous en remercie. Quand voulez-vous que je revienne ?

— Demain, quelque temps après midi. Ça te donnera le temps de t'installer et d'examiner minutieusement l'endroit puis, si tu n'y trouves personne, tu pourras y rester et t'assurer qu'aucune mesure n'est prise pour occuper la place au cours de la matinée… Bien sûr, si tu trouves le port ou la ville occupés à ton arrivée, tout ce que tu auras à faire sera d'évaluer la taille de la garnison et de revenir ici aussitôt que possible. Tu n'auras pas une aussi longue route à parcourir en revenant, et je peux t'assurer que tu n'auras aucune difficulté à nous trouver… Il pourrait être plus difficile de te rendre jusqu'à nous, mais nous trouver devrait être simple.

— Oui, je comprends ce que vous dites. Je ferais mieux de partir, alors.

— Et à propos de passer pour quelqu'un d'autre, assure-toi de prendre un de nos chevaux arabes en partant, et non un destrier belge.

— Eh bien, je vous suis extrêmement reconnaissant, cousin. Si vous n'aviez pas pensé à ça, j'aurais pu me retrouver au milieu des Sarrasins sans me douter que je m'étais trahi. Dormez bien cette nuit, et si vous avez une mission à accomplir demain, faites attention à vous. Au revoir.

André St. Clair se tenait penché vers l'avant, presque debout sur ses étriers, encourageant silencieusement son cheval à franchir la dernière et la plus abrupte partie de la pente. Derrière, le mulet suivait sans se plaindre. Ils avaient régulièrement progressé sur plus d'un mille vers la crête qui se trouvait maintenant à une centaine de pas devant eux. André scruta les alentours pour y détecter quelque mouvement. Comme le rebord d'un bol brisé, le contour de l'escarpement était clairement défini et dépourvu de végétation. André se demanda un instant ce qui avait pu le former. La vallée qu'il surplombait ressemblait effectivement à un grand bol ; André était haut perché sur le rebord gauche, et la mer derrière lui, à un mille en contrebas, s'étendait vers le nord et vers le sud pour disparaître au loin dans les deux directions. Il n'avait pas choisi de grimper sur la crête ; il n'avait atteint cette altitude que parce que l'inclinaison même du terrain lui avait dicté où il devait aller. Maintenant, il désirait simplement franchir, avec ses animaux, l'étroite saillie jusqu'aux prés sur sa gauche, où il avait l'intention de chevaucher parallèlement à la crête, se tenant sous elle tout en demeurant bien au-dessus de quiconque pourrait se trouver sur les pentes.

Le matin même, à partir de la vallée boisée luxuriante où il avait chevauché, il avait remarqué qu'il était possible d'escalader la pente raide qui menait à son sommet. Si c'était le cas, avait-il pensé à ce moment, cela lui permettrait peut-être de rejoindre l'armée dans une sécurité relative.

La nuit précédente, après avoir enlevé sa cotte de mailles et s'être métamorphosé en Sarrasin, il avait dormi dans les bois, à un mille au sud de l'endroit où campait l'armée de Richard. Plusieurs fois pendant la nuit, il avait entendu passer des unités de l'armée de Saladin, mais toutes l'avaient pris pour un guerrier sarrasin et, à l'aube, quand il avait sellé son cheval et s'était dirigé vers le sud, personne ne l'avait accosté. Mais il savait, même à ce moment, que le voyage de retour pourrait se faire dans des circonstances tout à fait différentes. Il ne savait pas à quoi s'attendre, mais il reconnaissait que, si Richard avait bien évalué les plans de Saladin, revenir sain et sauf pourrait se révéler plus facile à dire qu'à faire. En particulier – et cette pensée suscita chez lui une grimace amère – parce que ses vêtements seuls pourraient mettre sa sécurité en péril, selon les soldats qui croiseraient son chemin.

Il avait donc décidé de chercher, à son retour, une route surélevée le long du rebord de la crête, car il avait déjà aperçu une multitude de cavaliers sarrasins se déplaçant parmi les arbres, sur les pentes abruptes à gauche de la route qu'il suivait, et il soupçonnait que Saladin pourrait déclencher des attaques concertées à partir de cet endroit, se jetant sur l'armée de Richard qui se retrouverait acculée à la mer et n'aurait nulle part où aller que devant, le long de l'étroite route. Il devrait grimper longtemps et ce ne serait pas facile, mais cela en vaudrait la peine parce qu'il se trouverait à une bonne hauteur sur le flanc de la colline et pourrait voir les forêts qui dissimulaient les formations sarrasines, ainsi que la route d'Arsouf, que l'armée devait emprunter à son tour vers le sud. De cette hauteur, à un demi ou peut-être trois quarts de mille au-dessus de la route de la

vallée, il croyait pouvoir apercevoir toute l'étendue du territoire, de même que la disposition des deux armées, s'il devait y avoir une confrontation.

André avait trouvé la ville d'Arsouf abandonnée quand il l'avait atteinte, peu après l'aube de ce matin-là. L'ancienne forteresse avec ses murailles de grès ne comportait plus de toit, et il vit au premier coup d'œil que personne n'avait essayé de sécuriser l'endroit ni de le rendre de nouveau défendable. Malgré cela, il y était demeuré pendant quatre heures, obéissant aux directives d'Alec, puis il avait chevauché jusque dans les bois au-delà de la ville, conscient qu'ils s'étendaient sur des milles, mais se souvenant également des rumeurs au sujet d'embuscades et d'arbres détruits. Il avait parcouru plus d'un mille le long d'un sentier avant de décider qu'il n'y avait rien à cet endroit et qu'après tout les rumeurs n'avaient été que des rumeurs. Puis, de retour sur les murailles de la ville à l'approche de midi, il était devenu évident que si Saladin avait eu le projet d'installer une garnison dans la forteresse, il avait, selon toute probabilité, quitté l'endroit trop tard, parce que même au rythme où elle progressait normalement, c'est-à-dire un mille à l'heure, l'armée chrétienne arriverait au plus tard en milieu d'après-midi. À moins, bien sûr, qu'elle n'arrive pas du tout.

Arsouf était maintenant à deux milles derrière lui. Convaincu qu'il avait accompli la tâche qui lui avait été attribuée, St. Clair s'était remis en selle et s'était dirigé vers le nord, conduisant sa bête de somme vers l'armée en marche. Quand il eut atteint le pied de la pente qui grimpait vers le sommet, il orienta son cheval hors de la route, sur sa droite, et commença son ascension.

Il arrêta sa monture à seulement quelques enjambées du sommet et se pencha vers l'avant sur sa selle, calmant la bête en lui caressant l'encolure de sa main ouverte jusqu'à ce qu'elle reprenne son souffle. Il se laissa glisser à terre et conduisit les deux animaux, un à la fois, à travers ce qui se révéla être une étendue étroite, escarpée et dangereuse qui s'enfonçait dans le profond ravin bordant l'arête, puis il remonta en selle et se rendit jusqu'au monticule qui l'empêchait de voir la vallée en contrebas. Le flanc de la colline devant lui descendait doucement sur une centaine de pas, puis s'élevait de nouveau jusqu'à une autre cime plus basse au-delà de laquelle il ne put rien voir d'autre que le ciel. Il éperonna doucement son cheval jusqu'à la pente suivante. Cette fois, alors qu'il approchait de son but, il prit conscience d'un son étrange, indéfinissable, qui croissait et décroissait au loin. Curieux, il éperonna plus rudement son cheval, et surgit au sommet de la deuxième crête pour apercevoir une scène qui lui coupa le souffle, oubliant qu'il pouvait être vu.

Une bataille faisait rage au fond de la vallée. Mais au moment même où il la vit, tentant de comprendre son ampleur, il constata qu'elle avait quelque chose de fondamentalement déséquilibré. Il lui fallut un bon moment pour s'ajuster à la nouvelle perspective, car maintenant il regardait la scène dans son ensemble d'une hauteur qu'il jugeait considérable. Tout lui paraissait étrange et différent. Malgré cela, il comprit rapidement de quoi il s'agissait, et il en fut amèrement affligé. Se sentant de plus en plus envahi par l'incrédulité, il vit que Richard

Plantagenêt avait, pour la première fois au cours de sa vie entière de soldat, commis une erreur.

Il était évident que les mouvements des troupes musulmanes qu'il avait aperçues ce matin-là, des centaines de cavaliers se déplaçant sur les hauteurs des pentes boisées, avaient joué un rôle prépondérant dans l'assaut de Saladin, et que la première vague était venue de cet endroit.

L'armée franque se trouvait directement devant St. Clair, tout en bas, dos à la mer, et d'où il se trouvait, il avait peine à croire à quel point les combattants étaient entassés les uns sur les autres, et à quel point les troupes de Saladin les attaquaient sauvagement depuis les hauteurs, tirant des flèches et des carreaux d'arbalète en une masse compacte aussi rapidement qu'elles le pouvaient. Les Francs étaient regroupés en un amas si dense qu'il n'était même plus nécessaire de choisir des cibles. Chaque projectile tiré, adroitement ou non, arrivait à destination. Les boucliers levés des chevaliers francs formaient une sorte de toit contre cette pluie torrentielle.

À la droite de St. Clair, l'étroite route romaine s'étendait en ligne droite jusqu'au terrain près du marécage, là où l'armée de Richard avait passé la nuit. De l'endroit où se trouvait André, il pouvait voir qu'il était désert ; aucun piège ni aucune embuscade pour empêcher les Francs d'effectuer une retraite dans cette direction. De l'autre côté, toutefois, vers le sud, la route disparaissait sous un tunnel d'arbres, à environ un demi-mille de l'endroit où les Francs s'étaient arrêtés, et elle ne reparaissait pas. Les cadavres d'hommes et de chevaux sur la route démontraient hors de tout doute que les musulmans avaient attaqué par là, s'élançant hors du tunnel et traversant les bois pour mettre l'armée de Richard en échec.

D'où il se tenait, tout semblait minuscule, mais André St. Clair savait que l'armée française, qui lui semblait si étrangement petite, était la plus grande armée étrangère jamais rassemblée ici depuis l'époque romaine, mais elle était cernée sur trois côtés par une armée qui la surpassait considérablement en nombre. Les troupes franques étaient si densément serrées les unes contre les autres que certains contingents semblaient former des blocs solides de couleur, les plus évidents d'entre eux étant la masse blanche parsemée de rouge des Templiers à la droite de St. Clair, tenant l'avant-garde qui était maintenant devenue l'aile droite de la ligne, et la masse noire des Hospitaliers de l'arrière-garde, qui formait maintenant l'aile gauche. Entre eux, André apercevait le bleu et or des chevaliers français, mais c'étaient les couleurs des ordres militaires du Temple et de l'Hospital qui ressortaient davantage.

Dès le début de cette marche d'Acre à Jérusalem, Richard avait clamé qu'il ne répéterait pas les erreurs qui avaient mené ses prédécesseurs à leur perte lorsqu'ils avaient combattu Saladin. Il éprouvait un grand respect pour le sultan kurde et il était décidé à ne commettre aucune erreur stupide qui procurerait au sultan sarrasin un avantage indu. Aux yeux de Richard, la faiblesse la plus grave et la plus fréquente des armées franques au cours des dernières années était leur tendance à lancer des assauts directs contre l'ennemi et à ne se préoccuper des

coûts que lorsque le prix, exorbitant, avait déjà été payé. Richard n'entretenait aucune illusion sur ces tactiques et leurs origines. Elles découlaient directement de l'arrogance têtue des ordres militaires, les Templiers et les Hospitaliers, qui refusaient simplement, avec le soutien ferme de Dieu et leurs prières incessantes, de croire qu'ils pourraient un jour devoir hésiter à engager l'ennemi de cette façon. Le fait que celui-ci sut exactement de quelle manière provoquer ces assauts, les éviter puis semer le chaos parmi les chrétiens suicidaires semblait n'avoir aucune signification pour le haut commandement des deux ordres. Leur quête visait la gloire… leur propre gloire d'abord, dans la plupart des cas, et, accessoirement, la gloire de Dieu.

Richard avait cherché à atténuer ce zèle, et il avait bien tenu en laisse tous ses subalternes. Il avait combattu toute sa vie des ennemis impitoyables, décidés et ambitieux, et il n'y en avait aucun parmi eux qu'il eût respecté davantage que Saladin. C'est ainsi qu'il avait insisté pour qu'ils progressent lentement, régulièrement et en groupes compacts dès le moment où ils avaient quitté Acre, tenant ses chevaliers en formations de défense serrées qui étaient, en fin de compte, invulnérables aux attaques musulmanes.

Mais il semblait maintenant à St. Clair que le roi avait abusé de cette tactique parce que ses cavaliers étaient si tassés les uns sur les autres qu'ils n'avaient aucune marge de manœuvre et ne pouvaient même pas se regrouper. Cernés de tous côtés par leurs formations d'infanterie et subissant une pluie constante de projectiles provenant des pentes au-dessus d'eux, ils n'avaient d'autre choix que de s'asseoir ensemble, avec la mer derrière eux, et d'attendre de se faire dépecer. Les armures qu'ils portaient étaient les meilleures du monde, et elles les rendaient pratiquement invulnérables, mais toute armure comporte des points faibles, et les hommes s'exposaient accidentellement à l'averse incessante de flèches.

Puis, St. Clair vit se dérouler une autre phase de l'attaque. Des nomades du désert vêtus de noir et appelés Bédouins – ils étaient beaucoup trop nombreux pour les compter, mais il estima rapidement qu'il y en avait au moins cinq cents – lancèrent un assaut féroce à partir de leur position dans les bois, se ruant sur les troupes serrées des Hospitaliers de l'arrière-garde, à l'extrémité gauche de l'aile franque. Incrédule, St. Clair observa la scène alors que les chevaliers de l'Hospital se trouvaient encore plus solidement comprimés, une chose qu'il n'aurait pas crue possible. Les rangs de fantassins qui protégeaient leurs formations vacillèrent avant de reculer.

— Chargez-les ! Sortez de là ou vous allez tous mourir !

Il hurla à pleins poumons, criant des conseils aux hommes assaillis de toutes parts qui ne pouvaient ni l'entendre ni le voir. Au moment même où il lançait ses imprécations et exhortations, il se rendit compte qu'il n'y avait rien à faire. Tout laissait présager un bain de sang. La première rangée de Bédouins s'approcha de la plus éloignée des formations d'arrière-garde, puis les cavaliers arrêtèrent leur monture et en descendirent pour se ruer en un bloc solide vers ce qu'ils durent juger, pour une raison quelconque, comme étant le maillon faible de la division.

St. Clair put voir leurs visages sombres tandis qu'ils s'élançaient en brandissant leurs terribles cimeterres. De tous les guerriers musulmans, les Bédouins étaient ceux que les Francs détestaient et craignaient le plus.

Sans être conscient qu'il était descendu de sa selle, André se rendit soudain compte qu'il tirait sur ses vêtements, déchirant son costume arabe jusqu'à ce qu'il ne fût vêtu que du pagne de laine d'agneau blanc des chevaliers du Temple. Il s'approcha du mulet, se déplaçant lentement pour ne pas effrayer la bête, et il se rhabilla en Templier des pieds à la tête, avec le surcot blanc à croix rouge, se hâtant, ne perdant pas un instant, maintenant qu'il avait décidé de mourir avec ses pairs, évitant même de jeter des coups d'œil à la bataille en contrebas. Ainsi, occupé qu'il était avec les sangles et les lacets de son haubert et de sa cuirasse, il manqua les événements cruciaux qui survinrent en bas, et ce n'est qu'en se redressant pour faire passer sa ceinture d'épée par-dessus sa tête et en travers de sa poitrine qu'il s'aperçut que quelque chose avait changé. Quand il comprit ce qui se passait, il jeta pêle-mêle ses armes et ses vêtements musulmans dans les caisses de cuir sur la bête de somme puis courut jusqu'à son cheval et sauta en selle, les yeux fixés sur la scène sous lui, y découvrant une transformation qui le renversa.

Il ne savait pas exactement ce qui s'était produit ni pour quelle raison, mais il put voir clairement que tout avait commencé avec les Hospitaliers, car les chevaliers s'étaient dégagés, traversant les rangs défensifs de leur propre infanterie pour attaquer les Bédouins, dont la plupart étaient maintenant à pied. Mais la contre-attaque ne se limitait pas aux Hospitaliers. St. Clair, captivé, aperçut l'armée franque effectuer des percées le long de sa ligne en une vague irrésistible qui émergea sur toute la longueur de l'aile droite. Les Templiers lancèrent une charge brutale au cœur même des rangs des ennemis qui, à en juger par la façon dont ils reculèrent devant l'assaut, n'étaient pas préparés à une telle riposte. Même de loin, St. Clair vit nettement que la situation, de manière inattendue, s'était complètement renversée. Les Sarrasins, si confiants quelques instants plus tôt, semblaient maintenant tout à fait désorganisés, incapables de s'imposer devant ce qui leur apparut comme un déferlement incontournable de cavalerie lourde. St. Clair ne savait pas ce qu'il était advenu des rangs de fantassins entre les chevaliers et les Sarrasins, s'ils avaient été piétinés pendant l'assaut ou s'ils avaient réussi à se glisser entre les cavaliers, mais maintenant, la situation changeait à chaque instant tandis que les forces franques se regroupaient. La phalange de Bédouins qui avait attaqué l'arrière-garde commença à se disperser dans toutes les directions pour échapper aux énormes chevaux des Hospitaliers. Mais ceux-ci ne permirent aucune évasion. La peur et la frustration qu'ils avaient dû subir pendant tant d'heures donnèrent lieu à un véritable massacre. Ils abattirent les hommes par milliers devant leurs positions, à mesure que la folie se répandait vers le sud, à la droite de la ligne, et les Sarrasins s'enfuirent, terrifiés, laissant leur sultan impuissant à les arrêter ou même à les rassembler.

St. Clair percevait maintenant les différents sons qui lui parvenaient d'en bas et il savait que, de sa position élevée, il assistait à l'une des plus gigantesques déroutes de l'histoire guerrières du royaume latin. Sous ses yeux, la masse des chevaliers se regroupait, poursuivant les fuyards sarrasins jusqu'à l'orée de la forêt au sud, mais à cet endroit, avant qu'ils puissent pénétrer dans la forêt, les premiers rangs s'arrêtèrent et commencèrent à se reformer. Il apprendrait plus tard que c'était Richard qui mit fin à la ruée, conscient, même alors, des leçons apprises lors de poursuites par trop enthousiastes dans le passé. Il entendrait aussi de nombreux récits sur l'héroïsme du roi pendant les plus rudes combats qui suivirent la percée, et personne ne douterait un seul instant de la véracité de ces récits. Pour le moment, toutefois, André demeura assis sur son cheval, seul sur les hauteurs, et regarda les combattants se regrouper le long de la route jusqu'à ce qu'il se rende compte qu'ils étaient sur le point de repartir vers le sud en bon ordre dans le but d'atteindre Arsouf. À cet instant, la victoire le submergeant d'excitation et d'allégresse. Il éperonna son cheval et descendit de la colline pour rejoindre ses compagnons.

Une demi-heure plus tard, contrarié et de plus en plus impatient, il se trouvait encore bien au-dessus de l'armée éparse. Il était parti dans la mauvaise direction et était incapable d'y changer quoi que ce fût. Il comprenait que le vieil adage des grimpeurs était vrai – qu'il est beaucoup plus difficile de descendre d'un point élevé que d'y monter. La façon dont la colline s'inclinait sous lui l'obligeait à continuer vers le nord, sur sa droite. L'autre solution, celle qui consistait à prendre la direction du sud en essayant de surmonter tous les obstacles, était trop dangereuse pour être envisagée. Le comportement des deux bêtes qui l'accompagnaient ne lui laissait aucun doute sur la folie d'une telle entreprise, car elles se rebellaient et refusaient, en raidissant les pattes, de s'approcher de la face sud. Même s'il n'était pas en mesure de remarquer de telles choses, il en vint rapidement à constater que le flanc entier de cette pente se dirigeait visiblement vers la droite. Alors, il serra les dents et s'appliqua à trouver une façon prudente de descendre, s'efforçant de surveiller et d'analyser tout ce qu'il pouvait voir sous lui plutôt que de se laisser aller à se fâcher davantage.

De toute évidence, quelqu'un avait pris la décision de garder le corps principal de l'armée en marche vers le sud, sur la route d'Arsouf, et St. Clair se dit que celui qui en était responsable – il supposa que c'était Richard lui-même – avait fait le bon choix, car leur position actuelle, avec une longue et étroite bande de collines entre la route et la mer, était visiblement intenable. Après les pressions qu'ils avaient subies à cet endroit, André ne fut pas étonné qu'ils ne souhaitent pas y demeurer une seconde de plus, et c'est pourquoi l'armée tout entière, regroupée et redisposée en formations distinctes, avançait sur la route du sud beaucoup plus rapidement qu'elle ne l'avait fait depuis son départ d'Acre, sachant que les Sarrasins n'étaient pas près de revenir les attaquer.

Jusqu'à ce qu'elle disparaisse sous le tunnel des arbres à l'entrée de la forêt, la route fourmillait d'hommes en marche, et la plus large bande de terre entre la route et la mer avait été transformée en une vaste zone de commandement où les officiers supérieurs organisaient les unités et les envoyaient prendre place derrière les autres rangs à mesure que l'espace se libérait. Tout s'y passa de manière efficace, constata André, et l'évacuation se poursuivit calmement, mais ce qui le frappa bien davantage quand il s'approcha du champ de bataille fut le nombre des victimes, particulièrement chez les Sarrasins.

Il semblait y avoir des milliers de soldats musulmans morts et blessés partout où il portait son regard. Ils semblaient avoir été fauchés par centaines. Tandis qu'il les parcourait des yeux, il lui vint à l'esprit une image de son enfance, celle d'un champ de maïs près de la maison de son père dans le Poitou, par un après-midi du temps des récoltes. Tous avaient cessé de travailler pour prendre un repas au milieu du jour, et les épis de maïs, coupés mais épars, n'ayant pas encore été empilés, avaient dessiné des formes claires sur le sol parsemé de chaume. Il s'étonna de voir si peu de Francs parmi les victimes, maintenant qu'il avait maintenant dépassé l'extrême gauche de la ligne, la position d'arrière-garde des Hospitaliers. Leurs couleurs, le noir et le blanc, étaient faciles à distinguer d'en haut. Mais il lui sembla que pour chaque Hospitalier, pour chaque victime franque qu'il voyait sur le terrain, il pouvait compter dix musulmans ou plus.

Il atteignit une partie du flanc de la colline qui lui permit finalement de faire tourner sa monture et de chevaucher vers le sud, vers le champ de bataille. Puis, soudainement, il se trouva à un jet de pierre de la route en dessous, où les frères laïques de l'Hospital avaient entrepris avec ardeur de faire ce qu'ils faisaient le mieux, c'est-à-dire prendre soin des blessés. Nombre de moines combattants, chevauchant ici et là, encore armés de pied en cap, supervisaient les efforts de vastes groupes organisés de fantassins qui séparaient les vivants des morts et les chrétiens des musulmans, transportant les blessés francs dans un espace libre près de la route et les musulmans à un endroit plus éloigné, près du rivage. Là, André put voir qu'il y avait encore davantage de frères Hospitaliers, soignant les infidèles comme leurs compagnons prenaient soin des leurs.

— Toi, là-bas ! Le Templier ! Reste où tu es.

St. Clair tira sur les rênes et vit que l'homme qui s'était adressé à lui était un Hospitalier flanqué de deux arbalétriers, dont l'un pointait un lourd carreau dans sa direction. Il laissa tomber les rênes sur le cou de sa monture et leva les bras.

— Avance. Lentement.

André abaissa les bras et poussa son cheval en diagonale, choisissant la voie la plus facile jusqu'en bas, tout à fait conscient des arbalètes pointées sur lui. Le chevalier le prenait probablement pour un déserteur ou un froussard qui avait trouvé refuge sur les hauteurs pour éviter d'être tué. Dans ce contexte, il n'aurait aucune hésitation à ordonner d'abattre impitoyablement St. Clair. Et André n'avait nul besoin qu'on lui rappelle qu'à une si courte distance, si l'un des hommes tirait, le carreau d'acier le transpercerait net, malgré son armure et sa

cotte de mailles. Mais finalement, il atteignit la route sans incident et s'avança jusqu'à l'Hospitalier.

— Qui es-tu et que faisais-tu là-haut ? Fais attention à ce que tu vas répondre.

André acquiesça d'un signe de tête sans tenter de sourire ni de se montrer cordial.

— André St. Clair. J'essayais de rejoindre mon unité. Notre grand maître m'a envoyé hier soir comme éclaireur à Arsouf pour s'assurer que la ville n'était pas occupée. Il m'a choisi parce que je parle arabe et que je peux passer pour un musulman. Les vêtements et les armes que je portais là-bas sont ici, dans les caisses, sur le mulet. Regardez, si vous voulez.

— Et est-ce qu'Arsouf était occupée ?

— Non, elle ne l'était pas. Mais ça ne fait aucune différence maintenant. Les hommes de Saladin continueront à courir jusqu'à ce qu'ils soient bien loin au sud d'Arsouf.

— Hum ! grogna l'Hospitalier en faisant un signe du menton en direction du mulet. Montre-moi ce qu'il y a dans les caisses.

Quelques instants plus tard, il regardait d'un air étonné le bouclier sarrasin qu'il tenait à la main.

— D'accord. Eh bien, je suppose que je suis obligé de te croire, St. Clair, mais je dois quand même t'envoyer voir mon supérieur, sire Pierre Saint-Julien. Tu ferais la même chose si tu étais à ma place.

— En effet. Où puis-je le trouver ?

L'Hospitalier se tourna vers l'homme qui, sur sa droite, avait depuis longtemps baissé son arbalète.

— Conduis-le auprès de Saint-Julien. Il se tourna vers André.

— Que Dieu t'accompagne, St. Clair, et bonne chance.

Il le salua d'un geste bref de la main et s'éloigna à grands pas, criant déjà des ordres en direction des hommes qui travaillaient tout près.

Le chevalier du nom de Saint-Julien accepta encore plus rapidement que l'autre l'explication de St. Clair. Il vérifia nonchalamment le contenu des caisses, puis hocha la tête et leva une main pour le retenir pendant qu'un groupe d'hommes passait près d'eux, transportant cinq Hospitaliers blessés sur des civières improvisées. Les deux chevaliers les regardèrent défiler. St. Clair fut le premier à reprendre la parole.

— Vous avez perdu combien d'hommes ?

Saint-Julien fit la grimace et jeta un regard aux blessés.

— Moins que je le pensais. Notre grand maître est allé voir Richard pour le supplier de nous laisser libres de nos décisions, mais Richard a refusé. La percée s'est effectuée parce que deux ou trois de nos chevaliers en ont eu assez et qu'ils ont foncé… et les autres les ont suivis. Ça s'est produit comme ça, et quand c'est arrivé, tout le monde s'est rallié… Alors, nous n'entendons pas déployer de grands efforts pour découvrir qui a enfreint les ordres. Je ne sais pas en ce qui concerne le reste de la ligne de bataille, mais je serais étonné que nous ayons perdu plus d'une cinquantaine d'hommes, chevaliers et fantassins.

— Alors, pour chaque homme que vous avez perdu, vous avez dû en abattre une dizaine.

— Je dirais plus que ça, parce qu'au moment où nous avons fait une percée, les hommes étaient enragés. Ils n'ont pas fait de quartier. Tout ce qui bougeait devant eux était abattu. Ah ! Ils ont trouvé quelque chose là-bas. Au revoir, sire Templier.

André St. Clair se fraya un chemin le long de la route sans qu'on l'interroge de nouveau, et, en parcourant le champ de bataille où les tas de cadavres, à plusieurs endroits, s'élevaient à hauteur d'homme, il fut renversé par le nombre disproportionné de musulmans morts ou blessés. Les soldats chargés de nettoyer après le carnage n'avaient rien à lui dire et ils se parlaient peu entre eux. Ils étaient apathiques, le regard vague, rendus muets par la nature épouvantable et mécanique de leur travail et par l'état des corps démembrés qu'ils transportaient, entourés qu'ils étaient par les sons et la puanteur de l'humanité. De temps en temps, sortait un homme mort du lot en raison de son habillement et de l'insigne qu'il portait, mais dans l'ensemble, André fut abasourdi par la similitude anonyme des cadavres et par leur pathétique absence de dignité. Il vit tant de corps décapités et tant de têtes, de bras et de jambes sans corps qu'il pensa ne jamais plus pouvoir se remettre en selle et se battre à l'épée, et ce fut à un moment semblable qu'un mouvement attira son attention, et qu'il retint son cheval. Il se tourna pour regarder de plus près. Parcourant des yeux le carnage, il ne vit rien qui lui parut anormal. Il y avait des vivants parmi les victimes tout autour de lui ; il put en voir bouger quelques-uns et il entendit leurs gémissements, leurs cris et, quelque part au loin, des hurlements de douleur. Mais quelle que fût la chose qui avait attiré son attention, il ne voyait plus. Il l'écarta de ses pensées, reprit ses rênes et continua son chemin.

Il avait traversé presque toute la ligne de bataille. Les équipes de nettoyage, qui travaillaient à l'écart, à la droite de la position des Hospitaliers, n'avaient pas encore atteint ce point. La section à travers laquelle il chevauchait maintenant avait constitué l'aile droite. Elle avait été occupée par les Templiers et leurs turcopoles. St. Clair ne s'était pas rendu compte à quel point ces derniers ressemblaient aux ennemis qu'ils combattaient, car ils ne portaient pas tous le même uniforme et, dans plusieurs cas, il ne pouvait les différencier les uns des autres. Puis, au moment même où il commença à détourner le visage, il vit de nouveau un mouvement, plus haut qu'il ne l'avait cherché auparavant, une vision passagère d'un jaune éclatant directement en face de la ligne des arbres, au-dessus de l'endroit où il se trouvait. Il se tendit, regardant intensément, sachant ce que c'était, mais incapable de dire pourquoi cela avait de l'importance.

C'était un drapeau d'unité sarrasine. Alors que les divisions franques affichaient chacune leurs couleurs, les Sarrasins ne portaient que des étendards jaunes : de larges bannières en pointe au bout de longues et souples perches, qui se différenciaient les unes des autres par les divers symboles qu'utilisaient les unités pour s'identifier, elles et leur chef. La bannière bougea de nouveau, non pas agitée par le vent, mais de manière erratique, comme si quelqu'un se pressait

contre elle, la faisant s'agiter d'avant en arrière et, en se tendant davantage, André aperçut le symbole qu'elle arborait : une série de croissants noirs orientés vers la droite. Il sentit ses entrailles se tordre en se souvenant de la soirée, des mois auparavant, durant laquelle Alec Sinclair avait décrit la bannière personnelle de son ami Ibn Al-Farouch. André revoyait clairement la scène le large sourire d'Alec qui fendait alors son visage.

— Rappelle-toi, avait-il dit. Si tu te retrouves surpassé en nombre ou sur le point d'être vaincu, n'essaie pas de trouver la mort, parce que la mort ne fait rien d'autre que jeter les imbéciles dans l'oubli. Pars plutôt à la recherche de la vie. Trouve l'escadron qui porte la bannière aux cinq lunes et rends-toi à leur chef. C'est Ibn. Dis-lui que tu me connais, que tu es mon cousin, et il trouvera des chaînes confortables dans lesquelles t'entraver.

Cinq croissants de lune noirs, avait dit Sinclair, leurs pointes tournées vers la droite. Le bref regard qu'il avait pu porter sur la bannière avait été trop court pour compter le nombre de croissants. Il avait seulement vu qu'il y en avait plusieurs, peut-être cinq, mais il pourrait facilement y en avoir eu six ou sept, et il savait maintenant qu'il ne pouvait plus partir sans avoir satisfait sa curiosité. Il fit tourner son cheval et l'éperonna vers le haut de la colline, là où la bannière jaune pendait maintenant, immobile.

Parmi les corps de chevaux arabes et chrétiens massacrés gisaient ceux de trois Templiers morts, leurs corps vêtus de blanc et portant la croix rouge au milieu de cadavres sarrasins. Il fit avancer son cheval un peu plus près, examinant le corps de chaque chevalier, cherchant à reconnaître leur visage. Il sentit ses cheveux se dresser sur sa tête quand il vit que l'homme qui gisait sur les deux autres n'était pas mort d'un coup de cimeterre sarrasin, mais avait eu le cou tranché par une longue épée chrétienne. L'arme était toujours en place, enfoncée dans le capuchon de mailles qui avait couvert la tête du chevalier mort. André se demanda pourquoi, dans un combat à mort contre les Sarrasins, un chevalier chrétien porterait volontairement un coup mortel à l'un de ses compagnons.

Le chevalier était tombé à genoux et était mort sur place. Son sang s'était répandu sur le devant de son surcot, et l'homme qui gisait sous lui de même que l'angle droit formé par l'épée qui l'avait tué l'avaient empêché de tomber complètement vers l'avant. Le cœur battant à tout rompre, André descendit de sa monture et s'approcha du chevalier à genoux, prenant sa tête entre ses mains pour regarder son visage. Il lui était inconnu. André le poussa vivement, si bien qu'il tomba de côté et roula plus loin.

Le cadavre suivant reposait sur le ventre, couché sur un autre corps, mais c'était l'homme du dessous qui avait assené le coup d'épée meurtrier, parce que le poids du corps qu'André avait poussé venait tout juste de lui arracher l'arme des mains. Il se pencha, empoigna le deuxième chevalier par sa cuirasse et le souleva en reculant. Il le retourna pour constater qu'il lui était également inconnu et qu'il avait été tué par des carreaux d'arbalète, dont trois étaient plantés dans sa poitrine. Quand il se tourna enfin vers le troisième chevalier, André poussa un

gémissement semblable à celui d'un enfant et tomba sur les genoux, son visage empreint d'une douleur infinie tandis qu'il scrutait, entre ses mains tendues et impuissantes, le visage de son défunt cousin Alec.

Il ne sut jamais combien de temps il demeura agenouillé à cet endroit, apathique, mais il y demeura un bon moment, se balançant d'avant en arrière, n'arrivant pas à y croire, alors qu'il sentait monter en lui de violents élancements provenant du plus profond de son âme et qu'il regardait s'écouler, par la brèche dans son armure, le sang de son cousin. Et ce n'est que lentement, très lentement, qu'il prit conscience qu'un mort ne pouvait saigner. Son cousin était donc toujours en vie. Il gémit de nouveau et étendit les deux bras pour reprendre entre ses mains le visage d'Alec et, à ce moment, son cousin ouvrit les yeux.

— Cousin, murmura Alec Sinclair en regardant autour de lui. Qu'est-ce qui se passe ici ? D'où viens-tu ?

André fut incapable de prononcer un seul mot. Il demeura penché vers l'avant, regardant le visage pâle et marqué de lignes bleutées. Il savait qu'il devait dire quelque chose, répondre d'une manière ou d'une autre aux paroles d'Alec, mais il avait l'impression que sa langue était de marbre dans sa bouche.

— Où est Al-Farouch ?

Le caractère étrange de la question ramena brutalement St. Clair à la réalité, et ses doigts se serrèrent sur le visage d'Alec.

— Qu'avez-vous dit ? Où est qui ?

— Ibn Al-Farouch. Il était ici. Où est-il allé ?

André s'accroupit de nouveau, mais il demeura penché vers l'avant, le visage devant celui de son cousin, une main agrippant le menton de Sinclair.

— Alec, de quoi parlez-vous ? Al-Farouch n'est pas ici.

— Bien sûr qu'il est ici. Qu'est-ce que c'est que ça, sinon un objet qui lui appartient ?

André suivit le regard de Sinclair et vit l'étendard à cinq croissants de lune. Quand il regarda de nouveau son visage, il y vit une gamme d'expressions allant du léger étonnement à la pure surprise.

— Vite, André, lève-moi. Vite.

L'urgence dans la voix d'Alec provoqua chez St. Clair une réaction instantanée. Il se leva et contourna immédiatement son cousin pour s'agenouiller derrière lui et le saisir précautionneusement sous les bras, le manipulant le plus doucement possible.

— Je vous fais mal ? lui demanda-t-il.

— Oui, mais pas trop. Je pense qu'Al-Farouch était peut-être sous moi, et si c'était le cas, il est possible qu'il ne puisse pas respirer, alors lève-moi et déplace-moi sur le côté. Ensuite, j'aurai besoin que tu jettes un coup d'œil sur lui…

Alec marqua une pause, cherchant son souffle, puis il poursuivit :

— Doucement maintenant, cousin. Redresse-moi carrément et fais un pas vers la gauche. Peux-tu faire ça ?

— Oui, je peux faire ça, répliqua St. Clair.

Mais alors qu'il s'apprêtait à se redresser, raidissant les cuisses pour soulever le corps inerte d'Alec dans son armure, un cri de protestation jaillit de la bouche du chevalier blessé, même s'il n'avait été que légèrement déplacé. André s'immobilisa avant de pouvoir se relever complètement, si bien qu'il demeura accroupi, sachant qu'il n'avait d'autre choix que de bouger encore, soit en terminant son mouvement vers le haut, soit en reposant son cousin sur le sol, parce qu'il ne lui était pas possible de demeurer dans cette position pendant plus d'un instant. Le poids d'Alec semblait avoir augmenté et il devenait de plus en plus lourd à chaque moment qui passait.

— Alec, fit-il, le souffle court. Alec, m'entendez-vous ?

Il n'y eut pas de réponse ; il comprit que son cousin avait perdu conscience à cause de la douleur, alors il dut prendre une décision. Il tendit ses muscles une nouvelle fois, prit une profonde inspiration qu'il relâcha bruyamment, puis inspira de nouveau en remplissant le plus possible ses poumons d'air et se redressa rapidement, levant Alec autant qu'il le put. Il regarda son cousin puis le tira vers le côté, faisant très prudemment deux pas vers l'arrière, jusqu'à ce qu'il fût en mesure de déposer le chevalier inconscient sur un bout de terrain plat. Tout au long du processus, Alec Sinclair ne bougea pas ni n'émit un son.

À l'aide de sa dague, André coupa les courroies et les lanières qui tenaient l'armure en place. Heureux que son parent fût, pour l'instant, si profondément inconscient, il le manipula sans remords, le tournant d'un côté et de l'autre pour lui enlever sa cotte de mailles, ses vêtements, les bordures et les attaches, jusqu'à ce qu'il voie la peau nue et l'épanchement de sang coagulé dans la blessure à la poitrine d'Alec. Quelle qu'eût été l'arme qui avait percé l'armure, elle devait avoir été lourde et tranchante, et André devina qu'il avait dû s'agir d'une grande hache de bataille, puisqu'elle avait directement traversé la cuirasse et la cotte de mailles, enfonçant des maillons et des morceaux de métal dans la blessure de Sinclair. En examinant la plaie, André pria pour qu'elle ne fût pas mortelle, mais il soupçonnait que plusieurs côtes avaient été brisées, et il n'avait aucun moyen d'évaluer l'ampleur des blessures qu'avait subies Alec sous ses côtes fracturées.

Quand il comprit qu'il ne pouvait rien faire d'autre, il se redressa et tourna les yeux vers le nord, cherchant l'uniforme blanc et noir des Hospitaliers, mais aucun d'eux n'était encore en vue, alors il s'agenouilla une fois de plus près de son cousin. André constata qu'il avait repris conscience. Aussitôt qu'il fut suffisamment proche, Alec lui saisit l'avant-bras d'une main ferme.

— Doux Jésus, ça fait mal, cousin. Est-ce que je me suis évanoui ? Probablement. Avais-je raison ? Était-ce Ibn sous moi ?

André St. Clair secoua la tête.

— Je ne sais pas, Alec, dit-il. Je n'ai pas eu le temps de regarder. Vous vous trouviez par-dessus un Sarrasin, mais comment saurais-je qui c'était ?

— Il porte une amulette sur une chaîne en argent à son cou. De l'argent pur… L'amulette est verte… la couleur préférée du Prophète, paraît-il… Y a-t-il une amulette ? Va voir.

André s'éloigna pour examiner le Sarrasin qui gisait auparavant sous Sinclair. Il dut étendre les bras et écarter les vêtements pour voir le cou de l'homme. Cela ne dura qu'un moment, toutefois, et il revint vite s'agenouiller auprès d'Alec.

— Oui, murmura-t-il. Une amulette sculptée dans une pierre d'un vert pâle, avec une chaîne de lourds maillons d'argent.

— C'est du jade, cousin, c'est comme ça qu'on appelle cette pierre… Est-il vivant ?

— Non, cousin, il ne l'est plus. J'ai bien cherché un pouls, mais je n'en ai pas trouvé. Votre ami est mort. Que s'est-il passé ici ?

Il lui sembla, durant un moment, qu'Alec Sinclair allait éclater de rire, mais le souffle lui manqua et il poussa plutôt un gémissement de douleur, incapable de respirer pendant quelques instants. André sentit sa poigne se raidir puis se relâcher, tout en demeurant ferme, mais il ne perçut plus de panique dans le geste.

— Je l'ai vu ici, quand nous avons réussi notre percée. Je pouvais à peine y croire, dit-il.

Il marqua une pause, respirant bruyamment, et André attendit sans le presser.

— Il était là, poursuivit Alec, à pied et devant moi, avec une blessure au front qui l'obligeait à essuyer avec le dos de sa main le sang qui lui brouillait la vue. Son cheval était mort près de lui…

Il s'interrompit de nouveau, respirant avec difficulté, puis reprit :

— Il n'y avait plus autour de lui qu'une demi-douzaine de ses gardes du corps, et au moment où je l'ai aperçu, un de nos chevaliers s'est précipité pour le tuer, mais il ne s'en est pas soucié et un de ses gardes a tranché la tête du chevalier d'un coup de cimeterre… Puis j'ai vu deux ou trois de nos hommes s'approcher pour achever Ibn. Il ne portait aucun signe de son rang d'émir, mais il y avait quelque chose dans son maintien qui, comme toujours, le distin…

Une quinte de toux survint brusquement et, tandis qu'André tenait Sinclair, le corps entier de celui-ci se convulsa de douleur et sa bouche se remplit de sang. Finalement, quand la toux passa, André le déposa sur le sol et lui fit signe de ne pas bouger.

— Attendez ici, Alec. Il y a des Hospitaliers tout près. Je vais en trouver un et le ramener ici.

Mais quand il essaya de se relever, il se rendit compte qu'Alec tenait toujours fermement son bras et tentait de le retenir. Alec cracha une gorgée de sang et parla de nouveau, sa voix encore forte, mais rocailleuse.

— Ne perds pas de temps avec les Hospitaliers, cousin. Ils ne peuvent plus rien pour moi. Maintenant écoute ; j'ai besoin que tu m'écoutes… Vas-tu m'écouter ?

André acquiesça sans un mot et Alec poursuivit :

— Tu entendras probablement les gens parler de moi… de ce que j'ai fait… et cela semblera honteux dans leur bouche… et peut-être que ça l'était. Je ne le sais plus. Je n'ai certainement pas entrepris de le faire délibérément… Je ne savais pas que je ferais une telle chose… je ne savais même pas que j'en étais

capable. Mais j'étais là, et il y avait Ibn Al-Farouch sur le point d'être tué… Je ne sais pas ce qui m'a pris mais, tout à coup, je l'ai vu se mettre à genoux, son épée avait disparu, et je me suis précipité vers lui en tentant de le défendre, je suppose… Peut-être pour le faire prisonnier… Je sais que j'avais cette idée en tête, l'idée que je pourrais lui rendre la bonté qu'il avait eue envers moi… Mais personne ne voulait faire de prisonniers. Tous les hommes étaient assoiffés de sang. J'ai essayé de faire reculer nos propres chevaliers, pour le revendiquer comme prisonnier, mais c'est alors qu'un de nos compagnons m'a frappé et soudainement, je me suis vu contraint de lutter contre mon propre peuple pour sauver ma vie. Deux d'entre eux m'ont attaqué en même temps. Un des deux portait une hache, et il m'a frappé durement. J'ai achevé le deuxième avec mon épée. Puis, tu es arrivé… Tu dis qu'Ibn est mort ?

— Oui, Alec, il l'est.

— Apporte-moi son amulette, tu veux bien ?

Il tint l'objet entre ses mains, le regarda et gémit de douleur, puis il tendit l'amulette à André qui la prit et la soupesa silencieusement.

— Voilà, dit Alec dans un souffle, je voudrais que tu fasses quelque chose pour moi, cousin. Quand toute cette folie sera terminée, j'aimerais que tu trouves un moyen de faire parvenir ceci au frère d'Ibn.

Il prit encore une grande respiration sifflante.

— Doux Jésus, que ça fait mal ! Mais Dieu merci, pas trop… Il s'appelle Youssouf. Youssouf Al-Farouch… Il vit dans un village près de Nazareth.

Il marqua encore une pause, retenant son souffle pendant un long moment avant de continuer :

— … Le même village d'où vient Jésus, d'après nos camarades chrétiens… Il y a là une oasis… et ils y font pousser… des dattes succulentes.

— Je sais, dit André. Je me souviens de vous l'avoir entendu dire. Son frère est un mollah, n'est-ce pas ?

Il regardait l'amulette, et quand il constata qu'Alec ne répondait pas immédiatement, il porta les yeux sur lui.

— Alec ? Youssouf est un…

Mais les yeux d'Alec étaient ouverts, figés, le regardant sans le voir, toute trace de vie ayant disparu de ses prunelles.

— Frère ? Vous sentez-vous bien ? Puis-je vous aider ?

La question sembla lui avoir été adressée plus tard. Quand André leva les yeux sur l'Hospitalier penché au-dessus de lui, il sut que le temps avait passé sans qu'il le remarque. Il regarda de nouveau Alec Sinclair, dont l'expression n'avait pas changé, et il tendit une main à l'Hospitalier.

— Vous pouvez m'aider à me lever, s'il vous plaît. Je crains d'être resté immobile trop longtemps. J'ai perdu la notion du temps.

Quand il fut remis sur pied, il remercia l'Hospitalier puis montra le corps inerte qui gisait devant lui.

— Cet homme était mon parent et aussi mon meilleur ami. Il était mon cousin, le fils du frère aîné de mon père. Et je pense que j'aimerais l'inhumer à

l'écart. Peut-être près de la mer, là-bas, où son esprit pourrait regarder en direction de sa patrie, au-delà des eaux. Auriez-vous une pelle que je pourrais utiliser pour l'enterrer ?

— Nous en avons à profusion. Restez là, je vais vous en apporter une.

Il fallut deux jours de travail acharné à André pour mener à bien la tâche qu'il s'était lui-même assignée. Maintenant, il se tenait appuyé sur sa pelle à long manche, penché sur une étendue de sable dur, à plusieurs pas de la ligne des eaux qui avait été érodée au fil du temps par les hautes marées de la Méditerranée. À ses pieds s'ouvrait une tombe suffisamment large et profonde pour contenir deux corps côte à côte, et derrière lui se trouvaient le corps de Sir Alexander Sinclair et celui de son ami, l'émir Ibn Al-Farouch. Il s'en approcha, saisit Alec Sinclair sous les aisselles et le traîna jusqu'au bord de la fosse, puis retourna chercher Al-Farouch et l'étendit près du trou. André se dressa de toute sa hauteur et leur parla, leur expliquant comment il aurait aimé pouvoir les traiter avec davantage de dignité, précisant que ni son honneur ni le leur ne seraient entachés par la manière dont il se voyait obligé de les inhumer. Puis, il leur dit adieu au nom du dieu qu'ils vénéraient, bien que sous des noms différents. Quand ce fut fait, il fit rouler d'abord Sinclair, puis Al-Farouch, dans la tombe. Ensuite, il lui fallut moins d'une heure pour la remplir, piétiner la terre, puis déposer par-dessus des pierres éparses pour dissimuler, dans la mesure du possible, le sable fraîchement retourné.

À l'approche du crépuscule, quand il eut terminé son travail, il s'assit finalement, jambes croisées, au pied de la tombe. Il tendit le bras pour ramasser le morceau de tissu jaune qui se trouvait sur le sable. C'était la bannière à cinq croissants qui avait attiré son attention plus tôt cet après-midi-là. Trois objets reposaient sur la bannière. Le premier était l'amulette de jade qu'il avait promis de remettre au mullah Youssouf Al-Farouch. Le deuxième était la magnifique dague qu'Ibn Al-Farouch avait donnée à Sinclair, et le troisième était la dague de l'émir. André l'avait prise au bas du dos d'Al-Farouch, sachant qu'il l'y trouverait parce qu'Alec lui avait dit, des mois plus tôt, que c'était là qu'il la gardait. Tenant une dague dans chaque main, il se pencha vers l'avant et parla d'une voix normale, comme si les deux hommes sous la terre pouvaient l'entendre.

— Un jour, commença-t-il, quelqu'un m'a lu un passage de l'Ancien Testament qui disait : « Personne n'a un plus grand amour que celui-ci, qu'il laisse sa vie pour ses amis. » J'ai toujours aimé cette idée, mais maintenant je me demande si l'amour n'est pas plus grand lorsque l'ami en question était un ennemi. Quoi qu'il en soit, mon cher cousin, c'est ce que vous avez fait, et votre honneur ne souffrira pas, non plus que le vôtre, émir Al-Farouch, du fait d'avoir aimé à ce point. Et comme vous me l'avez si souvent répété, cousin, l'honneur représente tout ce que nous avons… C'est le seul attribut qui nous sépare des bêtes, et plus particulièrement des bêtes qui se font passer pour des hommes… Mais qui établira les règles qui régiront l'honneur quand les hommes comme

vous, les hommes véritablement honorables, seront tous partis ? C'est là une autre question que vous avez soulevée et à laquelle vous avez aussi répondu… Mais en est-ce une dont vous avez discuté avec l'émir ? Je me le demande. Parce que, bien sûr, la réponse est immuable : chacun de nous établit ses propres règles, comme chacun de nous doit faire sa propre marque…

Il s'arrêta un moment, songeur, avant de continuer :

— Je ne vous ai jamais rencontré, émir Al-Farouch, mais je l'aurais souhaité. Mon cousin m'a beaucoup parlé de vous et il vous décrivait comme un véritable homme d'honneur. Cela vous rend exceptionnel, que ce soit d'un côté ou de l'autre de l'immense fossé qui sépare votre peuple du nôtre. Vous êtes un musulman, un Sarrasin, un Arabe, un adorateur du Vrai dieu que vous appelez Allah. Votre foyer est ici, et Jérusalem est la Ville sainte de votre prophète Mahomet, qui est monté du Rocher jusqu'au ciel. Imprégné de cette croyance, vous pensiez que défendre votre foi était un privilège, et vous l'avez fait sans faillir et avec beaucoup d'honneur. Votre ami, qui gît près de vous, adore le même dieu, l'Unique, le Vrai, que nous appelons simplement Dieu. Comme les miens, ses ancêtres venaient de la même Ville sainte de Jérusalem. Ils n'étaient pas chrétiens, mais juifs, et ils appelaient leur dieu Yahvé, et sa maison, son temple, se trouvait à Jérusalem, sous l'endroit où est maintenant situé le Dôme du Rocher. Et vous êtes tous deux morts à la guerre, luttant l'un contre l'autre pour prendre possession de ce lieu sacré. Et pour quoi ? Pour l'honneur ? L'honneur de qui ? Certainement pas celui de Dieu ou d'Allah ou de Yahvé parce que cette seule idée est un blasphème. Dieu n'a pas besoin de l'homme, et l'honneur est un attribut humain. Alors, pour l'honneur de qui ces guerres ont-elles lieu ? Et comment peut-il y avoir de l'honneur à exterminer des gens dans le but de s'approprier un endroit sacré ?

Il s'interrompit de nouveau, regardant les pierres éparses devant lui.

— Je peux répondre pour vous deux, continua-t-il. Il n'y a aucun honneur dans cette guerre. Il n'y a aucun honneur chez les rois et les princes, les papes et les patriarches, les califes et les vizirs, quel que soit le titre que vous leur donnez. Ce sont tous des hommes, et ils sont tous imbus de vanité, avides, vulgaires et assoiffés de pouvoir. Notre tâche est de combattre pour étancher cette soif et, comme de pauvres fous, nous nous en chargeons avec plaisir, guerre après guerre, répondant à l'appel du devoir et nous plaçant à la queue leu leu pour mourir sans que le remarquent les gens mêmes qui nous y ont envoyés…

Il hésita un instant, puis reprit :

— Eh bien, mes amis, je vous ai enterrés ensemble comme vous êtes morts ensemble, et maintenant je vais vous laisser. Hier, cousin, on m'a averti de surveiller mes arrières. J'avais l'intention de vous en parler ce soir, mais vous êtes mort avant. Alors, je vais vous le dire maintenant et vous laisser songer encore davantage à l'honneur. Il semble qu'il y a quelques jours, un des assassins de mon père m'a vu et reconnu. J'étais tout près de lui et de ses amis et il a supposé, à tort, que j'essayais de recueillir des preuves contre eux. Je n'avais jamais vu l'homme qui m'a informé sur ces gens, mais il était évident qu'il avait

lui-même des ennuis avec eux, qui qu'ils soient. Il ne m'a livré aucun nom, mais m'a seulement dit que je devrais me méfier « des brutes de Richard », comme il les a appelés, et surveiller mes arrières parce qu'ils avaient l'intention de me tuer pour que je garde le silence… Bref, cousin, tout ceci ne m'inspire pas à retourner combattre et mourir, à tuer des hommes bons comme votre ami l'émir, que ce soit pour les ambitions personnelles de Richard ou à sa demande. Je ne sais pas où j'irai ensuite, mais je ferai en sorte que le mollah Youssouf reçoive l'amulette de son frère. Adieu donc, tous les deux. Je vous laisse là, drapés dans votre honneur… Je vais pleurer en pensant à vous, cousin Alec, et je vais me réjouir de vous avoir connu. Mais pas encore. Pas tout de suite. Il est beaucoup trop tôt pour ça. Je vais d'abord verser des larmes en me souvenant de vous et de mon père, et de tous les aimables fous qui meurent autour de nous. Qu'ils reposent en paix. Adieu.

Sire André St. Clair enveloppa les deux dagues et l'amulette de l'émir dans les replis de la bannière jaune d'Al-Farouch et se leva, glissant le paquet à l'intérieur de son surcot et serrant son manteau sur lui pour se protéger de la froidure du soir, puis il se dirigea vers son cheval et son mulet qui paissaient tranquillement ensemble. Des lumières scintillaient à travers les arbres, à l'endroit où les Hospitaliers avaient travaillé tout l'après-midi pour installer le matériel qui leur permettrait de soigner les blessés, et une multitude de gens allaient et venaient, bavardant agréablement, maintenant que le pire de la crise était passé et qu'on avait fini de discuter des plus cruels excès du jour. Il saisit les rênes de son cheval et de son mulet et conduisit lentement les animaux jusqu'à l'ancienne route romaine, où il monta la jument arabe et obliqua vers le nord, tirant le mulet à sa suite.

— Tu te diriges vers le nord, frère. Arsouf se trouve au sud d'ici.

André se retourna et regarda l'homme qui lui avait parlé, à demi dissimulé dans l'ombre d'un arbre. Il était vêtu de noir des pieds à la tête et André lui sourit.

— Êtes-vous un chevalier ? lui demanda-t-il.

— Non, frère je ne suis qu'un simple moine de l'Hospital.

Je me bats pour garder les hommes vivants.

— Et puissiez-vous prospérer dans votre métier, frère. Je retourne en direction du nord, vers Acre.

— Vers Acre ? N'allez-vous pas combattre à Jérusalem ?

— Non, frère, je ne combattrai pas à Jérusalem ni pour Jérusalem. J'ai fini de me battre, je crois. J'ai l'intention de chevaucher à la recherche d'un champ de pierres où je pourrai méditer et communier avec mon dieu. Ensuite, quand Lui et moi en serons venus à mieux nous connaître, qui sait… il se pourrait même que j'aille vivre parmi les infidèles. Ça ne peut pas être plus dangereux que de vivre ici, parmi les zélotes de Dieu…

Il s'interrompit et sourit en voyant l'expression sur le visage du grand moine, qu'il pouvait maintenant discerner clairement dans la lumière croissante de la

lune. L'homme semblait abasourdi et fort troublé par ce qu'il venait d'entendre, et St. Clair eut pitié de lui.

— Pardonnez-moi, frère, dit-il. La journée a été longue et j'ai de nombreux voyages à accomplir au cours des prochaines années. Au revoir, et que Dieu vous bénisse.

Sans rien ajouter, il éperonna son cheval et s'éloigna au trot, suivi du mulet. Le moine demeura debout à le regarder fixement, observant la haute silhouette vêtue de blanc et la croix rouge sang sur ses épaules, jusqu'à ce qu'il la perde de vue parmi les arbres qui longeaient la route.

Né en Écosse, **Jack Whyte** a émigré au Canada en 1967. Il y a brièvement exercé en tant que professeur d'anglais avant de se consacrer entièrement à sa passion pour la scène et d'en faire son métier. Tour à tour comédien et musicien, il est également l'auteur de nombreux romans historiques best-sellers. Sa *Trilogie des Templiers* a été traduite dans plus de vingt langues.

Du même auteur, aux éditions Bragelonne, en grand format :

La Trilogie des Templiers :
1. *Les Chevaliers du Christ*
2. *L'Honneur des Justes*
3. *La Chute de l'ordre*

www.bragelonne.fr

Collection dirigée par Stéphane Marsan et Alain Névant

Titre original : *Standard of Honor*
Copyright © 2007 by Jack Whyte
Publié avec l'accord de l'auteur
c/o BAROR INTERNATIONAL, INC.,
Armonk, New York, États-Unis.

© Bragelonne 2018, pour la présente traduction

Illustration de couverture :
Didier Graffet

L'œuvre présente sur le fichier que vous venez d'acquérir est protégée par le droit d'auteur. Toute copie ou utilisation autre que personnelle constituera une contrefaçon et sera susceptible d'entraîner des poursuites civiles et pénales.

ISBN : 979-10-281-1100-7

Bragelonne
60-62, rue d'Hauteville – 75010 Paris

E-mail : info@bragelonne.fr
Site Internet : www.bragelonne.fr

Table des Matières

Titre 1
Dédicace 2
Exergue 3
Livre premier 4
- Chapitre premier 5
- Chapitre 2 16
- Chapitre 3 29
- Chapitre 4 40
- Chapitre 5 50

Livre deuxième 70
- Chapitre 6 71
- Chapitre 7 94
- Chapitre 8 114
- Chapitre 9 142
- Chapitre 10 161
- Chapitre 11 186
- Chapitre 12 209

Livre troisième 230
- Chapitre 13 231
- Chapitre 14 254
- Chapitre 15 276
- Chapitre 16 297
- Chapitre 17 318
- Chapitre 18 340
- Chapitre 19 359
- Chapitre 20 371
- Chapitre 21 408
- Chapitre 22 430
- Chapitre 23 468

Biographie 500

Du même auteur 501
Mentions légales 502